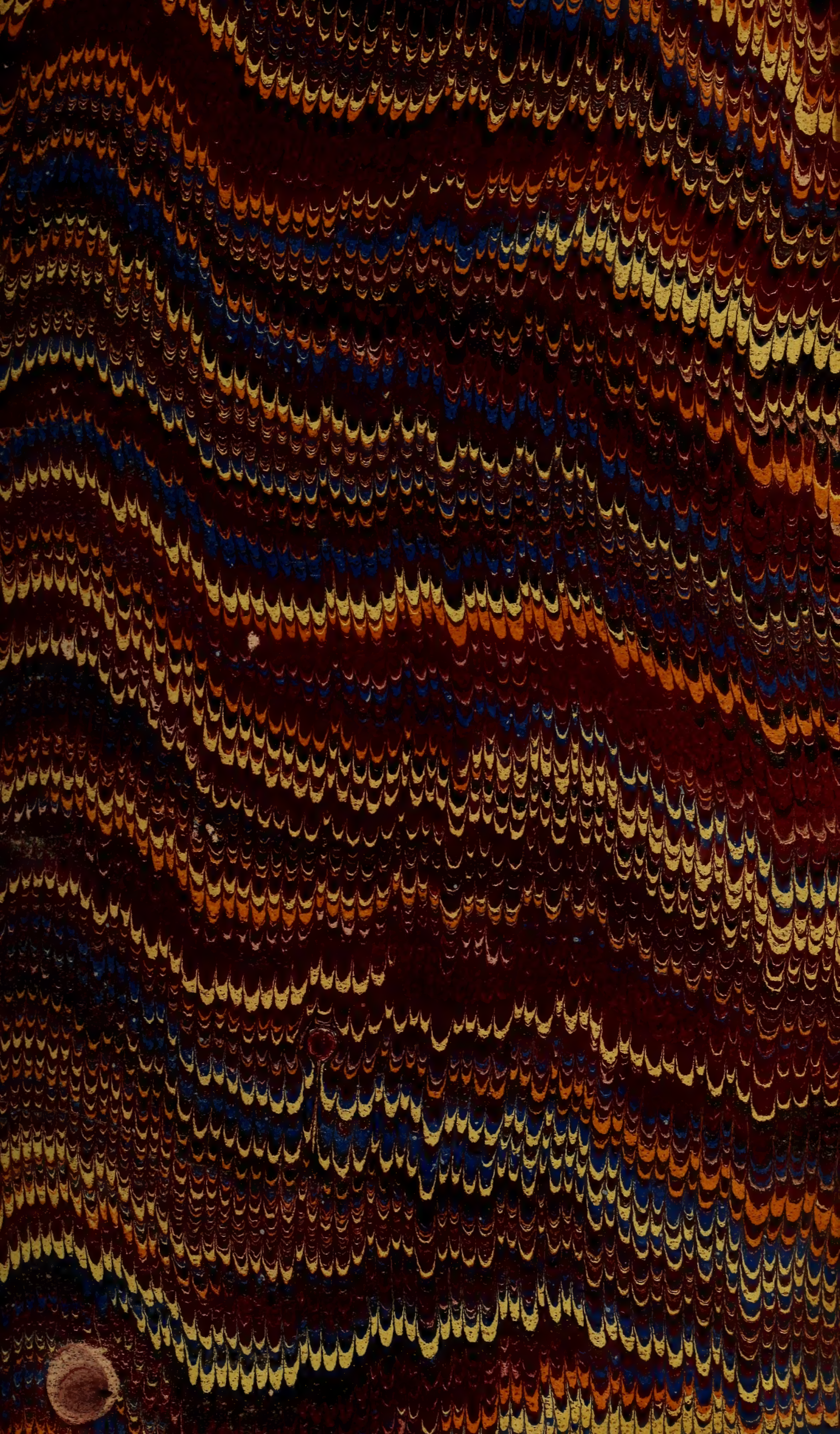



LIBRARY OF CONGRESS.
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]
Chap. PQ2316
Shelf .K5 1852
UNITED STATES OF AMERICA.



ŒUVRES

LITTÉRAIRES.

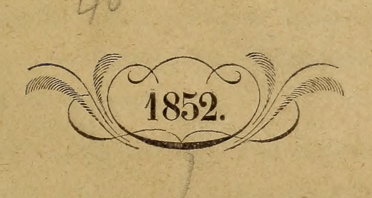
POÉSIE ET PROSE

PAR

Benjamin KIEN,

AVOCAT A LA COUR D'APPEL, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE DOUAI, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE DUNKERQUE ; AUTEUR DE LA TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS DES ŒUVRES COMPLÈTES D'HORACE.

Publiées au profit des Salles d'Asile de Douai.



DOUAI.

ADAM D'AUBERS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

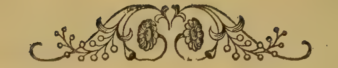
AVIS DE L'ÉDITEUR.

M. Benjamin Kien , dont nous publions les OEuvres , est un écrivain assez fécond , bien qu'il ne s'occupe de littérature qu'accessoirement , et dans ses moments de loisir. Dès l'âge de 17 ans, il éprouvait déjà les instincts de la littérature , et publiait , en 1840 , à Douai , où il faisait ses études, un petit livre de vers intitulé : Fleurs du Matin , *qui doit encore se trouver dans quelques bibliothèques douaisiennes. Ce premier opuscule ne renferme que des essais poétiques assez faiblement tracés et qui accusent le jeune âge de l'auteur. Aussi n'eut-il aucun retentissement.*

Depuis, la main du poète s'est raffermie ; et sa plume retrace ses pensées d'une manière plus nette et plus vigoureuse. Nous n'en voulons pour preuve que sa traduction d'Horace *en vers. C'est donc avec une certaine confiance que nous livrons au public cet ouvrage , qui a*

d'ailleurs un but philantropique, puisqu'il est édité au profit des salles d'asile de Douai.

*On s'étonnera peut-être que M. Benjamin Kien fasse publier toutes ses œuvres en province. Mais cet écrivain est surtout ennemi de la centralisation parisienne, qui lui paraît, sous tous les rapports, un monstrueux monopole. Il préfère un succès de famille à ceux qu'il ne pourrait obtenir à Paris que par l'intrigue ou la dépendance. A ce titre encore, n'a-t-il pas droit aux encouragements de l'*Athènes du Nord? *Nous le pensons, quant à nous. C'est pourquoi nous éditons avec plaisir l'ouvrage de M. Benjamin Kien, espérant que le public voudra bien nous savoir gré de nos efforts.*



INTRODUCTION.

LA CHARITÉ.

AUX DAMES PATRONESSES

DES SALLES D'ASILE DE DOUAI.

HOMMAGE DE L'AUTEUR.

Quand l'enfance en émoi trouve sur notre terre
Un sol rude et désert pour ses pas innocents ;
Quand, payant le tribut d'un rigoureux mystère,
On voit de tous côtés les faibles gémissants ;

La faim comme un vautour creuse les flancs arides
De ces pauvres petits sans toît, sans protecteur,
Qui viennent, tout pleurants, lever leurs bras timides
Vers ce Dieu qui créa l'ange consolateur.

Cet ange !... Oh ! n'est-ce pas une femme attendrie,
Qui de Vincent de Paule a suivi les chemins,
Et couvre les enfants de son aîle chérie,
Et tend sa main si douce à leurs petites mains ?

Suave charité ! que tes clartés sont belles,
Quand le front d'une femme est couronné par toi ;
Sur la terre il n'est pas de charmes plus fidèles
Que ce rayonnement d'espérance et de foi.

Suave charité !... Dans l'ombre et le silence
Tu répands la douceur sous un toît désolé ;

Souvent, quittant le seuil d'une noble opulence,
Tu ranimes le pauvre aux chagrins immolé.

Ainsi, vous reflétez une grâce céleste,
Vous qui dans le bonheur ne dormez pas toujours;
Vous dont le zèle, empreint de piété modeste,
Fait le nid de l'enfance et veille sur ses jours,

Mesdames, le Seigneur a béni cet asile
Ouvert par vos bontés à l'enfant des douleurs;
Pour un cœur maternel cette tâche est facile.
La femme comme l'ange aime à sécher des pleurs!

Le secours, le bienfait que votre seule envie
Voudrait ensevelir dans un pieux oubli
Renaîtra dans le ciel!... Et pendant cette vie,
Au cœur du malheureux il vivra recueilli!

Honneur à vous! honneur aux femmes vénérées
Qui gardent l'orphelin par leurs soins abrité,
Et qui sur le fronton des demeures sacrées
Inscrivent de leurs mains ce doux nom : CHARITÉ!

Pour moi, je serais fier de joindre mon obole
A l'or réparateur qu'on prodigue en ces lieux;
Ce serait le seul prix de mon œuvre frivole,
Ce serait pour mes jours un rayon merveilleux.

J'aime surtout l'enfance : elle est pleine de charmes;
Sa naïve fraîcheur nous fait songer au ciel;
Et comment voir ses pleurs sans y mêler des larmes?
Comment voir ses chagrins sans y verser du miel?

Si l'enfant peut cueillir mes fruits de poésie,
On sourira peut-être à mes faibles efforts;
Et, Douai m'accordant le droit de bourgeoisie,
L'ange des orphelins bénira mes accords!

BENJAMIN KIEN.

POÉSIES.

LIVRE Ier.

MÉDITATIONS.

MÉDITATION PREMIÈRE.

L'AME S'HUMILIE.

Longtemps ivre d'orgueil et de plaisirs avide,
J'ai levé vers le ciel mon regard intrépide;
Hardi, j'ai défié l'Eternel en courroux,
Et j'ai dit, dans mon sein refoulant la prière:
« L'homme ne doit jamais plier sa tête fière,
» Ni fléchir les genoux! »

J'ai dit, des passions écoutant la tempête:
« O Dieu! je n'irai point sur la dalle muette
» De tes temples glacés user mon âme!... Il faut
» Une coupe d'ivresse à l'ardeur de ma lèvre;
» Vivons un jour de fièvre,
» Et ne nous courbons pas, vieillard, dès le berceau! »

J'ai voulu contempler le soleil dans la nue ;
Mais ses rayons puissants ont obscurci ma vue ;
Contre le noir torrent j'ai lutté, puis voulu
Voir en face la foudre et braver le tonnerre ;
Mais j'ai rugi, Seigneur ! en me roulant sur terre
Comme un lion vaincu.

Ma jeunesse avait soif des voluptés humaines ;
Au lieu de liberté je me donnai des chaînes !
Mon cœur fait pour aimer trouva des cœurs glacés ;
Et l'ardente liqueur qui jusqu'aux bords écume,
C'était de l'amertume
Dont j'abreuvai longtemps tous mes sens abusés !

Je pleure, Dieu clément ! mon âme est triste et vide ;
Mon orgueil, abaissé ; ma soif, toujours avide.
Moi qui voulais le titre et le sceptre de roi ;
Je me débats en vain sous ma pesante entrave.
Seigneur ! je ne suis rien qu'un misérable esclave :
Je pleure et viens à toi...

Je crois, car j'ai souffert ! — Et pendant ma souffrance,
Il me riait toujours dans l'âme une espérance,
Doux baume à mon ennui.
A des flots inconnus quand je livrais ma voile,
Toujours brillait au ciel une joyeuse étoile
Au milieu de la nuit !

Quand brisé, languissant comme le lys qui ploie
Sous l'automne maudit sa corolle de soie,
Je gémissais tout bas,
Une voix bienfaisante inondait ma poitrine,
Jetant à ma douleur sa parole divine :
Ne désespère pas !

Et quand on voit la mer immense !... qui ruisselle
Des feux du ciel, jouer comme un beau chien fidèle,
Aux pieds du Créateur ;

Lorsqu'on sent la nature, on n'ose plus maudire;
On n'ose plus douter, ni tirer de sa lyre
L'accord blasphémateur.

Ou j'aimais à voir Dieu sourire dans l'aurore,
Quand sur les jeunes monts dont la tête se dore,
Il épand un jour pur :
Je me sentais renaître à ce foyer de vie,
Et je levais aux cieux ma tête appesantie
Pour m'énivrer d'azur.

Je crois, car j'ai souffert ! — Et s'il n'est point un monde
Où l'homme, en s'endormant dans sa peine profonde,
Trouve un céleste bien,
Le cri de la nature est un lâche mensonge,
L'Eternel n'est qu'un mot, la vertu n'est qu'un songe,
Et la justice.... rien !

Byron ! je n'aime pas ta lyre sépulcrale,
Et les sombres accords de ta voix infernale
Ton désespoir profond ;
Sois maudit, toi qui vins chanter une agonie
Et nous épouvanter comme un mauvais génie,
O poète ! ô démon !....

Voltaire, sois maudit, philosophe farouche
Qui parlas aux mortels le blasphème à la bouche,
Et ris de la vertu ;
Toi qui du mot NÉANT vins désespérer l'homme,
Comme un damné qui fuit le Dieu vengeur, et comme
Un séraphin déchu.

Le monde vous adore, et l'on vous dit poètes,
Vous !... lorsque des sanglots furent vos chants de fêtes,
Vous démons !... qui le soir
Alliez nourrir votre âme à la voix des orages,
Apparaissant la nuit sur de sombres rivages
Dans un long manteau noir !...

O mon Dieu ! contre nous as-tu tant de colère
Que le disent ces gens à la parole austère
Qui, fiers de soixante ans de rigide vertu,
Brisent notre jeunesse, et pour tout sacrifice
Viennent sur ton autel offrir avec délice
Un cœur qui n'a jamais battu !

Ces gens qui, sans pitié pour la faiblesse humaine,
Au plus vrai repentir donnent des mots de haine ;
Eux que n'a point mordus le délire des sens ;
Eux qui ne songent pas, tant est froide leur âme !
Que Satan nous tourmente avec des noms de femme
Et mille fantômes dansants.

Prêtres sans charité, vieillards sans indulgence,
Sachez que Dieu toujours pardonne à qui l'offense ;
Hommes remplis d'orgueil qui vous croyez élus,
Soyez comme le Christ qui, descendu sur terre,
Dit, en ouvrant ses bras à la femme adultère :
« Va paisible, et ne pèche plus ! »

Donc, approchons sans crainte, et, malgré nos souillures,
Dans l'eau des vases saints lavons nos mains impures ;
Et si quelque mortel, oubliant ta bonté,
Si le monde, au cœur sec, sans pitié nous repousse,
Christ !... nous invoquerons ta doctrine si douce,
Et ta profonde charité.

J'aime un temple sacré, lieu divin où l'on prie,
Où l'on a du silence, et de la rêverie,
Et des jours de repos ;
Où l'âme, pauvre barque au gré des vents bercée,
Vient radouber enfin sa carène blessée
Par l'injure des flots !

Pourtant qu'est-il besoin de temple et de statues
A l'Être qui s'est fait une voûte de nues
Et des trônes plus beaux

Que ces palais bénis où le monde l'adore ?...
N'a-t-il pas pour encens les parfums de l'aurore,
Les astres pour flambeaux ?

Oui ; mais l'esprit se perd au sein de la nature ;
C'est un aspect trop grand pour une créature ;
A l'homme il faut un lieu
Borné comme son être, et comme sa pensée,
Où, cherchant un appui dans sa marche lassée,
Il puisse enfermer Dieu !

C'est beau de voir la foule un jour de fête sainte,
A genoux, et priant dans la pieuse enceinte
Tout d'une seule voix ;
La foule, autre Océan aux vagues frémissantes,
Qui courbe avec respect ses têtes caressantes
Devant le roi des rois.

Ce que j'aime surtout, c'est une église antique !
Et quand l'aile du soir sur la voûte gothique
S'étale lentement,
Lorsque la solitude est bien vaste et bien sombre,
Je vais porter mes pas au milieu de cette ombre
Avec recueillement.

A travers les vitraux brille un peu de ciel pâle ;
Le caverneux écho des pieds contre la dalle
Meurt comme un chant de deuil ;
Et l'âme rêve alors à ces vieux monastères
Où s'enterraient vivants de jeunes solitaires
Comme dans un cercueil.

On croît voir dans la nef glisser un blanc fantôme
De moine ; un de ces gens qui tuaient leur cœur d'homme
Et fuyaient le soleil ;
Pauvres agonisants qui dormaient une vie,
Et fermaient pour la mort leur paupière assoupie
Sans changer de sommeil.

Ils vivaient sans plaisir et couchaient sur la dure,
Heureux et souriants; car leur vie était pure,
Belle de chasteté;
Heureux!... Mais peut-on dire à son sang qui circule:
« Sois froid, mon sang! mon âme! »—Et dans une cellule
Languir sans liberté?...

Taisez-vous, passions maudites!... La prière
Est comme la vertu: c'est un profond mystère:
Il faut s'humilier
Devant ces beaux élus qui vivaient d'espérance!
Et souviens-toi, mon cœur, qu'on n'a plus de souffrance
Lorsqu'on vient de prier.

MÉDITATION DEUXIÈME.

CLAUDE FROLO, LE PRÊTRE (1).

Eheu! qualis erat.
(VIRGILE).

Un soir, c'était l'hiver; il faisait froid et sombre
Comme dans un tombeau; l'horizon sans lueur
Etendait tristement son épais voile d'ombre,
Et le vent gémissait comme un cri de malheur.
Paris dormait au loin; on distinguait à peine
Dans la brume des nuits les flots noirs de la Seine,
Et le Louvre perdu dans le ciel obscurci,
Et notre cathédrale avec son front noirci...
La nuit enveloppait les choses et les hommes;
C'était l'heure maudite où sortent les fantômes,

---

(1) Le prêtre Claude Frollo est un des principaux personnages du roman de *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo.

Claude Frollo, perdu par un amour insensé pour la danseuse Esméralda, meurt précipité des tours de Notre-Dame.

L'auteur croit voir son ombre sanglante errer sur les tourelles de la vieille église.

Où les âmes des morts frémissent vaguement,
Où le silence est plein d'un sourd gémissement...
Soudain le bleu rayon d'une flamme infernale
Eclaira d'un reflet l'antique cathédrale ;
Et parmi les hiboux qui voltigeaient autour
Un spectre vint s'abattre aux sommets de la tour ;
Spectre sanglant et pâle !... Il traînait avec peine
De son corps palpitant les douloureux débris ;
Fantôme affreux à voir avec sa face humaine,
Ses ossements brisés et ses membres meurtris !
C'était Claude Frollo : son cœur saignait encore,
Le sillon de ses pleurs était encor creusé
Sur son visage jaune... Et sa lèvre incolore
Murmurait sourdement un mot vague et glacé :
Toujours son nom de femme !... — O Frollo le parjure !
O le prêtre assassin !... Les hommes ont donné
Ta cendre aux vents, ton âme aux démons en pâture ;
Les hommes t'ont maudit, les hommes t'ont damné !
Mais Dieu te damna-t-il, Frollo, comme les hommes ?...
Et lorsque tu parus devant son tribunal,
Escorté de douleurs et de pâles fantômes,
Te livra-t-il de suite au séjour infernal ?...
Ah ! Dieu n'a pu te voir si rompu de tortures,
Sans qu'un peu de pitié tombât de son regard ;
Et la pitié divine, embaumant tes blessures,
Peut effacer le sang qui souillait ton poignard !
Une larme de Dieu, c'est une eau qui vous lave !
L'Eternel a pesé ta force et ta douleur,
Prêtre ; il a vu jaillir cet océan de lave
Dont les flots bouillonnants ont dévoré ton cœur.
Et peut-être il a dit : « Viens à moi, toi qui pleures ;
» Satan, retire-toi dans tes noires demeures ;
» Ce mortel... je l'arrache aux tourments de l'enfer ;
» Ce mortel a péché... mais il a trop souffert ! »
Frollo ! c'était pourtant un homme fort et grave,
Son cœur de vains désirs n'était jamais esclave,

Son cœur vierge à trente ans n'avait jamais connu
D'autres amours que Dieu, le cloître et la science :
Le calme du bonheur berçait sa conscience ;
Et le prêtre pieux, le savant fut vaincu
Par l'aspect d'une femme !... — Humanité fragile !
Le port de la vertu n'est donc pas un asile
Qui te puisse abriter !... Mortel, c'est donc en vain
Qu'en te sentant penser tu te croiras divin ;
Vainement tu remplis une existence entière
De rigides travaux, de veille et de prière !
— Si le destin railleur te fait voir un instant
Une femme qui passe et va riant, chantant,
Ton cœur est plein de trouble... et cette ombre de femme
Est un nuage noir qui pèse sur ton âme !
Tu la cherches sans cesse et malgré toi, voulant
Eteindre dans ton sein ce souvenir brûlant :
Mais la fatalité t'écrase ! Et si tu pries,
Son nom profane échappe à tes lèvres impies,
La science n'a plus que du vide pour toi ;
Puis il vient un moment de stupeur et d'effroi,
Où tu laisses tomber ce cri comme un blasphême :
Femme, je suis à toi ! je suis damné ! je t'aime !
On l'aime !... à se jeter dans un gouffre béant
Pour un de ses regards ; — on l'adore, on la prie
Pendant les longues nuits de fiévreuse insomnie ;
On se damne pour elle !...— Oh ! l'homme est du néant.
Vraiment il lui sied bien dans ses jours d'arrogance
D'aller crier : A moi la raison, la science !
A moi force et grandeur ! — Pauvre insensé... Demain
Les terrestres amours germeront dans son sein,
Le hochet des plaisirs que le démon lui jette
Eblouira ses yeux, étourdira sa tête ;
Vaincu par le torrent de la fatalité,
Demain il foulera sa fausse dignité !
Pauvre insensé que l'homme !... Et quelle est cette idole
Pour laquelle il renonce à sa noble auréole,
Pour laquelle il se ronge et perd son âme, hélas ?...

Une femme au cœur sec qui ne le comprend pas ;
C'est comme Esméralda, la danseuse riante,
Une beauté naïve, une vierge charmante
Qui n'a point de pensée et chante tout le jour :
C'est une folle enfant qui s'enflamme d'amour
Pour un bel officier, parce qu'il porte un glaive
Avec un casque d'or dont sans cesse elle rêve !
Oui, c'est avec cela que nous sommes perdus :
C'est pour cet amour vil que nous fuyons la route
De gloire et de bonheur, pour le chemin du doute
Où nous errons longtemps gémissants, éperdus !...
Quand Dieu prête la main à l'inexpérience
De nos premiers travaux, et qu'à pas de géant
L'homme parcourt déjà les champs de la science,
Il aime ! et puis se damne ! Oui ! l'homme est du néant.

MÉDITATION TROISIÈME.

LE VIEILLARD ET L'HIVER.

J'aime ce soleil d'hiver,
Dit le bon vieillard qui tombe ;
Le vent qui souffle dans l'air
Semble venir de la tombe.
J'ai vu mes printemps nouveaux
S'évanouir comme un rêve ;
J'ai vécu mes jours de sève,
J'ai porté mes forts rameaux.
Cette marche languissante
M'assoupit et me rend las ;
Et ma paupière pesante
Va se fermer au trépas !
Peut-être mon âme envie
Ceux qui voguent loin du bord ;

Mais, tout en pleurant la vie,
Je suis heureux d'être au port.
Gémissez donc, vents de glace;
Feuilles, volez dans l'espace
Sans vie et sans nul soutien;
Morte nature, je t'aime,
Car en toi je vois l'emblême
De cette couche suprême
Où je dormirai si bien.

MÉDITATION QUATRIÈME.

SUR LA MONTAGNE.

Eh bien! voyons ici tout l'univers en face:
Oui, du haut de ces monts interrogeons l'espace;
Que mon âme, brûlant d'une pieuse ardeur,
Rejette le fardeau des misères humaines,
Et de l'immensité, dont j'aperçois les plaines,
Sonde la profondeur.

Assez de fois ma lyre en de vaines paroles,
A murmuré l'écho de poèmes frivoles;
Ne chantons plus l'amour, les beaux soirs, les zéphirs:
Le poète n'est pas le courtisan des femmes:
Il doit, plein de nouvelles flammes,
Quitter la douce Omphale et les vagues soupirs.

Il faut savoir enfin le mot de l'existence,
Et peser ce que vaut notre humaine espérance,
Et chercher Dieu que voile un pli de l'univers:
Il faut d'un œil hardi contempler la nature,
Etudier le monde, et sa grande structure,
Et ses agents divers!

Du sommet de ces monts je plâne... et sur ma tête
Le ciel courbe la voûte où mon regard s'arrête;
En bas sont dispersés les champs dorés d'épis ;
En cercle sont rangés les clochers et les villes ,
Les jardins , les moissons fertiles ,
Et les jeunes forêts au murmurant tapis.

O monde ! ô nature ! ô merveilles !
Je vois luire de toutes parts
Des feux , des clartés sans pareilles
Qui m'éblouissent les regards :
Est-ce l'Eden qui se révèle
Avec une grâce nouvelle
Aux yeux d'un mortel ébahi ?...
Vais-je encor sur ces hautes cîmes
Entendre les foudres sublimes ,
Les oracles de Sinaï ?...

Arrière la rumeur funeste
D'un monde anxieux et jaloux :
Son murmure que je déteste
Ici ne vient pas jusqu'à vous.
Je puis donc , seul avec moi-même ,
Franchir la montagne que j'aime
Et m'y promener en rêvant ;
J'y puis nourrir mon âme altière ,
Et peut-être apporter ma pierre
A l'édifice du savant.

Quel spectacle ! la mer de sa voix éternelle
Chante pour Jehova son ode solennelle ;
Partout c'est la splendeur et la fécondité ;
Mais là bas... dans ce coin blanchi par la poussière
Je vois surgir les croix d'un pâle cimetière
Par les morts habité.

Oh ! le flot remuant de mes folles pensées
Roule comme la mer aux vagues hérissées ;
Le doute fait pâlir mon lumineux espoir ;

Pourquoi ce lieu funèbre au milieu de la vie ?...
Quand palpite une âme ravie,
Images du trépas ! pourquoi vous faire voir?

N'es-tu, champ du sommeil, que l'aspect véritable,
Le suprême destin, la leçon redoutable
Que la loi du Très-Haut retraça sur mes pas ?
Dois-je toujours savoir qu'au centre de ce monde,
Quand l'immortalité m'environne et m'inonde,
J'appartiens au trépas ?...

Par ces mornes accords dois-je finir mon rêve ?...
Je vous entends, longs flots qui blanchissez la grève,
Je t'aperçois, rocher par les ans respecté ;
O nature... les jours ne peuvent te détruire,
Quand l'homme, traînant son martyre,
Voit par un cercle étroit son âge limité !...

Ainsi l'ont proclamé les livres de nos pères
Qui furent comme nous des rêveurs éphémères :
Nous savons qu'en leurs jours c'était comme à présent :
Un soleil non moins chaud torréfiait la plaine,
La nature riait, quand l'existence humaine
Avait des pleurs de sang.

Les siècles ont roulé sur les siècles sans cesse,
Et toujours l'univers a sa part de richesse ;
Les saisons et les jours n'ont point changé de lois :
Les sillons ont jauni par les mêmes cultures,
La terre a les mêmes parures
Que la main du Seigneur lui donnait autrefois.

Et l'homme... l'homme seul, ridicule pygmée,
Ne peut franchir d'un bond la carrière fermée ;
Lorsqu'il marche aux confins d'un siècle, il doit périr ;
Il se fait des honneurs, des trônes, de la gloire ;
Mais lequel des hochets qui brille en son histoire
L'empêcha de mourir ?

Eh quoi ! tu ne meurs pas, ô monde ! et je succombe ;
La main qui te soutient me guide vers la tombe,
Par un sol rocailleux mes pieds seront meurtris :
Monde ! Dieu t'alimente, alors qu'il me condamne :
L'orgueil humain qui se pavane,
Squelette au manteau d'or, n'est demain qu'un débris.

Pourtant, s'il l'eût voulu, Dieu m'eut fait séculaire,
Et si je n'étais pas l'enfant de sa colère,
J'aurais eu la vigueur et l'âge du rocher ;
Par quelles tristes lois suis-je cendre et ruine,
Lorsqu'un rayon sacré de l'essence divine
Sur moi vint s'épancher ?...

Hélas ! j'ai cru grandir, en franchissant les routes
D'un mont majestueux ; en contemplant les voûtes
Qui sont du firmament l'édifice et l'autel,
J'ai voulu m'élever... et, pendant mon extase
La divine splendeur m'écrase !
Je suis auprès des cieux plus humble et plus mortel.

Mais voici qu'à pas lents le soir, couvert de voiles,
S'avance en promenant son cortége d'étoiles.
Je me dis : ces flambeaux allumés dans les airs,
Suspendus à l'arceau de ces voûtes profondes,
Sont des globes roulants, des millions de mondes
Aux scintillants éclairs.

J'ai cru la terre immense... et, dans le grand ouvrage,
Le globe des humains n'est qu'un simple rouage,
Imperceptible point dans le firmament bleu ;
Ce n'est qu'un frêle atôme égaré dans l'espace,
Un grain de sable qui s'efface,
Et que pousse, en jouant, le souffle de mon Dieu !

Mille globes sont là peuplés, errants, sans nombres ;
Eclairés par le jour, s'allumant pour les ombres,
Ils attestent le bras d'un pouvoir protecteur.

L'ensemble radieux de la vaste harmonie
N'a pour se conserver, qu'un unique génie,
Un Roi..: LE CRÉATEUR !

Oh ! cessons de penser, et quittons la montagne.
Lorsqu'on plâne dans l'air, le vertige vous gagne.
Dieu défend aux humains d'approfondir ses lois ;
Ce n'est pas aujourd'hui que je les puis connaître.
Seul, Moïse a pu voir son maître,
S'armer de son tonnerre et parler par sa voix.

Mais, quand je me retrouve au milieu de la ville,
Je veux, je veux crier à la foule servile :
« Pourquoi remuez-vous, amas d'ambitieux ?
» Vous baissez les regards ! vous cherchez dans le sable
» Quelque débris d'honneur à l'éclat périssable :
» Debout ! voyez les cieux !

» Quoi ! vous vous disputez la brillante poussière
» Qui décore un seul jour votre faiblesse altière ?
» En rampant sur le sol, vous vous appelez grands ;
» Mais quelle est votre vie ? un court moment de fièvre,
» Et vous corrodez votre lèvre
» En y portant le suc de poisons dévorants.

» Expliquez, comprenez la structure et l'essence
» De ce qu'a fait éclore une sagesse immense,
» Ou sous votre ignorance, hommes, sachez plier !
» Mais dans le vil blasphème où votre orgueil se plonge,
» Ne connaissant pas Dieu, vous l'appelez mensonge,
» Vous osez le nier.

» La foudre va gronder ! Tremblez, peuples rebelles,
» N'encensez plus Baal, ô races infidèles ;
» Ne brûlez plus d'encens aux idoles d'un jour ;
» Méditez et priez sur les monts, sur les rives :
» Veillez !.... — Au jardin des Olives,
» Jésus l'a commandé dans son pieux amour. »

Hélas! en vain je parle à la foule qui passe,
En redisant les chants que j'ai lus dans l'espace;
Un murmure confus a dominé ma voix;
En vain j'ai ressaisi la lyre des prophètes
Et bégayé ces mots que de puissants poètes
Modulaient autrefois.

On ne sait plus ouïr ces chants pleins d'énergie,
Qu'étouffent les amours et les cris de l'orgie;
On dresse le festin sur l'angle d'un tombeau,
Jusqu'à ce qu'on arrive à ce moment terrible
Où la main d'un ange invisible
Des fils de Balthazar éteindra le flambeau.

Et moi-même, perdu dans la foule oublieuse,
Livrant aux vents légers mon âme insoucieuse,
Jouet de l'inconstance ou de riants démons,
Trop vite j'oublîrai les traces fugitives
De mes rêves éclos près des vagues plaintives
Sur la cîme des monts.

MÉDITATION CINQUIÈME.

LE POÈTE ET LA JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE.

Tu veux mourir, jeune homme, et tu n'as que vingt ans;
Parce qu'un jour ton front plia sous les autans,
Et que la sourde voix d'une courte tempête
Comme un sinistre bruit a vibré sur ta tête.
Tu veux mourir; déjà, pour te percer le sein,
Tu saisis avec rage un poignard assassin,
Et pour trouver le mot du mystère suprême,
Tu vas finir tes jours par un lâche blasphème.

Arrête: près de fuir, n'entends-tu, plus ces voix
Qui dans ton jeune cœur murmuraient autrefois?
Ces mots mystérieux qui bercent l'existence,
Ne te parlent-ils plus d'avenir, d'espérance?
Quel orage a passé sur tes illusions,
Pour que ton beau soleil ait perdu ses rayons?

LE POÈTE.

Ciel! quelle douce voix a rafraîchi mon âme
Que la fièvre brûlait? Parle encor, jeune femme.
Alors je suis heureux, et je ne pense pas
A trouver lâchement l'asile du trépas!
Parle, mon bon génie.—Oh! non, tais-toi. Sans doute,
Le sort que j'ai maudit t'envoya sur ma route,
Pour tromper mes douleurs avec un fol espoir
Qui s'évanouira comme une ombre du soir.
L'avenir! l'espérance! encore ces chimères:
Non, non! j'ai tant vidé d'infortunes amères,
Tant souffert du destin la froide inimitié,
Que je ne crois à rien, pas même à ta pitié.

LA JEUNE FILLE.

Poète, n'as-tu plus une âme harmonieuse
Où chante mollement l'espérance oublieuse?
Hier, je m'en souviens, ton luth avait des sons
Doux comme une eau qui pleure, et comme les chansons
Des oiseaux printaniers... Et je t'avais cru l'ange
Qui verse à l'Eternel la sublime louange.
Tu parlais de bonheur, d'extases et d'amour.
Aujourd'hui, tu veux fuir ce terrestre séjour
Comme un séjour ingrat, désert, et sans sourire.
Qu'as-tu fait de ton cœur, qu'as-tu fait de ta lyre!
Tu souffres, ton soleil est obscur, mais demain
Un nouvel horizon dorera ton chemin!
La tempête n'a pas de rigueurs éternelles,
Sur toi la poésie étendra ses deux ailes;
Tu veux mourir; mourir! Sais-tu si pour toujours

L'Éternel a voilé l'azur de tes beaux jours ;
Et s'il n'est pas aux cieux une étoile inconnue
Qui t'illuminera, dès que va finir la nue ?

LE POÈTE.

J'ai chanté, j'ai chanté ; car je sentais en moi
Un écho d'harmonie, une céleste foi.
L'aurore éblouissante inondait ma paupière,
Et je brûlais à Dieu l'encens de ma prière !
Tout me disait bonheur ; mais ce destin vermeil
N'était que l'horizon d'une heure de sommeil,
Et bientôt s'envola l'essaim de mes fantômes.
Bientôt, triste réveil !... j'ouïs la voix des hommes
Qui raillaient mes concerts ; les méchants n'ont-ils plus
Qu'un égoïsme froid, des désirs corrompus ?
N'ont-ils rien dans le cœur ?... La jeunesse outragée,
Par leurs honteux dédains vite découragée,
Se fane et s'étiole ainsi qu'un arbre vert
Qui meurt au premier vent d'un rigoureux hiver.
— Et celle que j'aimais plus que ma jeune lyre,
J'aurais donné mon sang rien que pour son sourire ;
Cette femme... j'allais vers elle avec des chants,
Mélodieux soupirs que je croyais touchants !
Elle ne comprit pas, digne fille du monde,
Le désir qui brûlait ma parole profonde ;
« Poète, me dit-elle, ah ! cesse ton accord,
» Pour posséder mon cœur il faut avoir de l'or...
» Il me faut des bijoux, rayonnante parure,
» Dont tu viendras orner ma noire chevelure.
» Ma compagne est trop fière, et je veux l'effacer :
» Pour chaque diamant, je te donne un baiser !... »
— Oui, ce fut sa réponse ; et moi, glacé dans l'âme,
Avec tendresse encor regardant cette femme,
Je lui parlais d'amour avec des mots bien doux...
Mais l'amour est trop pauvre et n'a pas de bijoux !
Depuis, je ne crois plus aux femmes ! C'est étrange !
Avoir un cœur si dur sous une forme d'ange !

Raillé par les mortels, je devins froid comme eux.
Sans amour, sans espoir, je suis bien malheureux...,
Sur moi pèsent toujours de mornes rêveries;
Les roses que j'aimais se sont toutes flétries,
Et je dis, en voyant l'asile du repos :
Oh ! l'homme ne dort bien qu'au milieu des tombeaux.

LA JEUNE FILLE.

Pauvre âme de poète, âme crucifiée,
Aux terrestres douleurs par le destin liée,
Tu subis les affronts d'une trop dure loi.
Va, je sais te comprendre, et je pleure avec toi ;
Oui, je pleure avec toi les souffrances secrètes
Qui rongent la pensée et brisent les poètes.
Mais la femme n'est point toujours vile et sans cœur,
Elle n'a point toujours l'air cruel et moqueur ;
La femme est un reflet de sainte poésie;
Et son amour parfois recueille l'ambroisie
Que répand à longs flots un accord enflammé.
Pour la voix de ce luth tu pourras être aimé.
Chante encor l'Eternel ! Reprends ta lyre sainte,
Ou le ciel maudira ton éternelle plainte,
Ou tu seras déchu... Toi pleurer, toi gémir,
C'est lâche ! — Souviens-toi, pour apprendre à souffrir,
Que Jésus a porté sa croix jusqu'au calvaire
Sans qu'il laissât tomber une parole amère.

LE POÈTE.

Tais-toi : je suis maudit par Dieu ! Souvent, vois-tu,
Je voulais réveiller mon esprit abattu ;
Et, sourd aux grincements des hurlantes tempêtes,
J'enivrais ma pensée au milieu de leurs fêtes...
Lorsqu'en moi bouillonnait la fièvre des désirs,
Délirant, j'essayais des vulgaires plaisirs.
Bien souvent dans ma coupe a fermenté l'écume
De ce vin généreux qui pétille et qui fume ;
Bien souvent, vers le soir, mon amour dépravé

A cherché des Laïs qui couvrent le pavé !
Espérant endormir mes saignantes blessures,
J'achetai, pauvre fou, des caresses impures.
Mais le feu de l'orgie est un affreux poison
Qui mine sourdement le cœur et la raison,
Et je souffrais toujours !... L'instinct de poésie
Que je tenais captif brûlait mon sang, ma vie;
Des images de femme, infernales beautés,
Tourmentaient mon sommeil d'amères voluptés.
Et je souffrais toujours !... Las enfin de mes chaînes,
Lié par un réseau d'infortunes humaines,
Mon esprit torturé s'indigne; et vers le ciel
Je lève avec fureur un regard plein de fiel;
Ce regard résuma toute ma peine entière,
Puis je fis un blasphême au lieu d'une prière :
« Mon néant! mon néant! criai-je à Dieu, rends-moi
» Le néant, le sommeil. Non, tu n'es pas mon roi,
» Tu n'as point de bonté, de grandeur, de justice !
» Je vis pour amuser ton aveugle caprice.
» Je vis ; est-ce là vivre ? Oh ! mieux cent fois mourir.
» Et de quel droit, Seigneur, me fais-tu donc souffrir ?
» C'est là ton équité !... Lorsque tu me fis naître,
» Dis-moi, père cruel, t'ai-je demandé l'être ?
» N'ai-je donc pas souffert assez pour ton bonheur ?
» Je suis vaincu ; justice ! Il faut à ma douleur
» Le sommeil du néant... Fais vivre cette foule
» Que tu pousses du pied comme l'onde qui roule...
» Les hommes sont contents, parce qu'ils ont de l'air,
» Et qu'ils boivent leur vie en un calice amer...
» Moi !... je voulais, Seigneur, un rayon de ta vie!
» Mais traîner sur la terre une âme endolorie,
» Sans foi, sans avenir, sans espoir, sans amours;
» Mais disputer au temps les lambeaux de ses jours,
» River son énergie à des œuvres glacées,
» Jusqu'à ce que la force et l'âme soient usées ;
» Pleurer, prier, gémir... et pendant soixante ans
» Voir minute à minute effeuiller son printemps,

» Pour aller se heurter enfin contre une tombe...
» Voilà ce qu'ils font tous. Seigneur Dieu ! je succombe,
» Et je veux mon néant... Vivez, mortels, adieu ;
» Vivez, je vais sonder la justice de Dieu. »
— Tu frémis, jeune fille, en voyant mon délire ;
Ainsi, quand il se brise, un luth toujours soupire !
C'était mon dernier cri ; quand tu vins par hasard
Dans mes fiévreuses mains arrêter le poignard.
Je ne t'écoute point, mon beau fantôme, arrière !
Va porter loin d'ici ta mielleuse prière,
Je vais interroger le calme du trépas.
Et tous ces vains discours ne me séduiront pas.

LA JEUNE FILLE.

Meurs donc, blasphémateur, puisque ta bouche impie
Exhale les venins d'une sombre furie,
Puisqu'en ton désespoir tu pouvais oublier
Que Dieu ne maudit pas ceux qui savent prier.
Meurs... et n'espère plus la voix consolatrice
Que tu cherchas partout même au milieu du vice.
Il n'est plus en ton sein ni fibre ni remords...
Frappe ; ce qu'il te faut, c'est le séjour des morts.
Tu ne veux plus d'amour ! mais avant je te donne
Mon secret virginal... et que Dieu me pardonne !
Tu me croiras peut-être ; et dans ton dernier chant,
Tu n'auras plus, ami, le râle du méchant.
Poète, quand ta lyre encore belle et dorée
Modulait en chansons la parole adorée,
Une femme écoutait dans son pieux bonheur
Cette jeune harmonie et ce luth plein d'ardeur ;
Et, par tes mots divins tendrement caressée,
Elle unissait à toi sa timide pensée.
Une femme en silence aspirait tes concerts,
Elle aimait à sentir bouillonner en tes vers
Le fougueux battement de tes jeunes artères.
C'est que la poésie est riche de mystères.
Pour nous, la poésie est une autre Ariel

Qui caresse nos fronts et nous montre le ciel.
Puis, tu ne chantas plus, jeune homme ; les orgies
Eclairèrent tes soirs de leurs flammes rougies.
Ivre, tu poursuivis le plaisir en tous lieux,
Hélas ! et te croyant abandonné des cieux,
Tu voulus de la vie enfin rompre la trame.
Alors un cœur saignait, un pauvre cœur de femme.
Tu détournes la tête... et tu ne comprends pas
Quelle fatalité me pousse sur tes pas.
Si tu vis, je vivrai ; si tu meurs, ma paupière
Pour la dernière fois se ferme à la lumière.
Souvent avec sanglots je me disais : Pourquoi
Le poète souffrant ne vient-il près de moi ?

LE POÈTE.

Tu m'aimes ! Toi m'aimer ! Non, non, c'est un beau songe;
Ce mot consolateur est sans doute un mensonge...
Pourtant tu ne mens pas ; tu ne dois pas mentir.
Trouverai-je en ma vie assez de repentir ?...
Tu ne mens pas... ta voix est trop douce et trop pure,
Trop naïf est l'accent que ta bouche murmure ;
— Et j'allais repousser ce miel pour mes douleurs !
Pardonne : j'étais fou... Coulez, coulez, mes pleurs.
Loin de moi ce poignard ; loin de moi ces blasphêmes.
Je veux vivre, et je veux aimer Dieu... car tu m'aimes !
Tu m'aimes ! Pour toi seule encor j'aurai des sons
Beaux comme tes soupirs, et comme les chansons
De ma joyeuse enfance. Oh ! tu peux, bien-aimée,
Tu peux entendre encor ma parole embaumée...
Viens ! nous allons goûter loin des hommes jaloux
Le repos le plus pur, les plaisirs les plus doux...
Viens ! béni soit le sort qui sur tes pas m'envoie ;
Nous allons être à deux tout un monde de joie ;
Tu seras mon beau ciel, mon horizon, mes fleurs,
Et tout ce que j'aimais !... Coulez, coulez, mes pleurs...
J'ai retrouvé l'espoir, l'avenir... Et ma vie
Pourra donc s'embellir dans les bras d'une amie...

Loin d'un monde cruel qui m'abreuvait d'affront,
Je vais pouvoir dormir, ton baiser sur mon front.
Sur ton sein palpitant je coucherai ma tête :
Là je ne craindrai plus ni périls, ni tempête ;
Je chanterai pour toi, ma belle... Et tous les soirs,
Tes mains s'enlaceront dans mes longs cheveux noirs;
Lors je frissonnerai sous ta noble caresse,
Je boirai sur ta lèvre une féconde ivresse...
Et chaque lendemain, plus heureux et plus fort,
Mon luth te bercera d'un plus suave accord.
— Seigneur, par vos bontés la grâce est arrivée :
C'est avec son amour que mon âme est sauvée.

MÉDITATION SIXIÈME.

AUX JEUNES LÉVITES.

Vous prêtres de vingt ans, élevés dès l'enfance
Dans le mépris du monde et dans la pénitence,
Avant de jurer sur l'autel
Une haine éternelle aux plaisirs de la terre,
Interrogez longtemps votre âme solitaire,
Votre âme faible de mortel.

Il faut être créé d'une essence bien pure
Pour se vouer à Dieu, sans que le cœur murmure
De vagues mots d'impiété ;
Il faut se croire fort pour dompter sa jeunesse,
Pour dire: « Je vivrai tous mes jours sans faiblesse,
» J'en jure par l'Éternité. »

Et parce qu'on est plein de sévères doctrines,
Parce qu'on s'est nourri de paroles divines,
On fait taire les voix du cœur,

Comme on rejetterait une vile pensée,
Et l'on sacre sa vie à peine commencée,
On se croit digne du Seigneur!...

O prêtres de vingt ans, n'étouffez pas trop vite
Le cri mystérieux de l'âme qui palpite,
Qui recule devant l'écueil;
Cette vocation qui vous paraît céleste,
N'est trop de fois, hélas! qu'une embûche funeste,
Que l'enfer dresse à votre orgueil.

Tremblez, si quelque jour l'océan de la vie
Indigné de ses fers, assiége avec furie
Votre vaisseau mal assuré;
Tremblez, si la tempête en vous hurle et s'éveille;
Tremblez, si le remords vous bourdonne à l'oreille,
Après que vous avez juré.

Nous tous, donnons des pleurs au pécheur qui succombe,
Donnons à sa dépouille une pieuse tombe:
Les pécheurs sont des malheureux,
Et peut-être qu'au ciel leur faute est pardonnée!
Ne livrons pas aux vents leur cendre abandonnée...
Pécheurs aussi, prions pour eux.

MÉDITATION SEPTIÈME.

DÉSIRS ET REGRETS.

Où va l'homme en suivant les pentes de la vie?
De songes voltigeants l'espérance suivie
Déroule à nos regards ses tableaux gracieux;
Et le vague désir sans cesse nous envoie
Chercher l'avenir et la joie...
Par ses mirages d'or il éblouit nos yeux.

En ombre sous nos mains le plaisir s'évapore,
Pauvre Willis qui tremble aux lueurs de l'aurore!
Comme le roitelet trompant les oiseleurs,
Et fuyant dans les bois de feuillage en feuillage,
Le bonheur vole d'âge en âge,
Et sous nos doigts errants ne laisse que douleurs.

Enfants, nous connaissons le douloureux empire,
Déjà les pleurs amers baignent le gai sourire;
Un souffle fait couler leur facile ruisseau.
Quand, pour être joyeux, c'est l'âge qu'on renomme,
On pleure de ne pas être homme,
Le noir chagrin s'attache aux aîles du berceau.

L'avenir, qui se cache aux brouillards de la nue,
Jette un pâle reflet sur la route inconnue,
Verte d'arbres naissants et de jeunes lauriers;
A rêver les beaux jours l'enfance est occupée;
Elle joue avec une épée,
Elle s'enivre au bruit des clairons, des guerriers!

Puis le jeune homme aborde aux rives les plus belles;
A l'essor des plaisirs pas de chaînes rebelles;
Plus d'école aux vieux murs, ni de maîtres grondeurs;
Les prés sont émaillés de voluptés écloses,
Les douces femmes et les roses
Aux jardins de la vie étalent leurs splendeurs.

Le bel âge a rêvé les fêtes d'Aspasie,
Le ciel diamanté qui couronne l'Asie,
Et l'esclave qui danse aux chants du bengali;
C'est comme un vague bruit de sylphes et de fées;
C'est l'heure des jeunes trophées
Que dispose, en riant, notre siècle amolli.

Dans les cœurs éveillés comme l'aube est charmante,
Quand notre pur encens brûle aux pieds d'une amante
Qui cherche en frémissant l'asile d'un bosquet!

On cueille des baisers dans l'ombre et le mystère,
Comme dans un joyeux parterre
On se choisit des fleurs pour s'en faire un bouquet!

Longs regards, mots divins, expansions chéries,
Bouquet de souvenirs, bouquet de rêveries,
Sous notre ciel ingrat tu ne vis pas longtemps.
Ponr faner tes couleurs il ne faut qu'une brise...
Et le trône d'amour se brise
Quand l'orage a séché les guérêts du printemps.

Quelle fougue entraîna cette jeunesse fière!
Son char impétueux sillonne la poussière,
Et le coursier fumant n'obéit plus au mors;
Mais à ses voluptés une épine est mêlée:
Et sur une lèvre emmiellée
On boit la jalousie, et souvent lc remords!

Comme l'insecte aîlé touche à l'émaïl des roses,
Un moment près de nous, doux amour, tu reposes;
Déjà ton lendemain penche un front délaissé;
L'âge mûr a doré les sillons de la vie...
Un autre océan nous convie;
On livre aux flots mordants le navire blessé.

C'est l'âge mûr qui songe aux honneurs de la terre.
Le travail sur son front trace une marque austère,
Le sang bouillonne encor dans le cœur attiédi;
L'homme marque sa place au banquet de l'histoire:
Les nobles hochets de la gloire
Vont abuser l'enfant que le temps a grandi.

L'ambition frissonne... et la fièvre s'allume;
Mais comment rafraîchir une soif qui consume
Au sablonneux désert que l'on va parcourir?
La source du bonheur se distille en fumée;
Hélas! tu veux la renommée,
Et tu n'as que demain pour songer à mourir!

L'un s'échauffe aux rayons des poèmes antiques,
L'autre aiguise au Forum les luttes politiques;
Mais la gloire au néant n'arrache qu'un lambeau :
Poètes, orateurs, Cicéron ou Virgile,
Votre immortalité fragile
N'a pour char triomphal qu'un reste de tombeau.

Sur un vain piédestal l'humanité s'adore,
Grain de sable à qui Dieu permet de vivre encore;
Elle veut des flatteurs, une cour, des autels;
La pourpre et les blasons lui font une noblesse :
Elle a rêvé dans sa faiblesse
Le sourire des rois et l'encens des mortels.

Le feu des passions a corrodé la vie;
Creusé par le malheur et gonflé par l'envie,
L'homme a tant soupiré, souffert et mendié,
Tant pleuré sur le seuil de la grandeur suprême
Qu'il vient s'abriter de lui-même,
A l'ombre du loisir jadis répudié.

Quand le repos du soir au foyer le ramène,
Et qu'il a, tout le jour, déployé dans l'arène
La taille d'un pygmée et l'orgueil des Titans,
Ses cheveux ont blanchi des neiges de la route,
Il est courbé comme une voûte
Sur laquelle a pesé la rude main du temps.

Ce n'est plus qu'un vieillard qui grelotte et succombe,
Un roseau qui se plie au souffle de la tombe,
Un fantôme penché sur le lit du trépas;
Le gîvre a scintillé dans sa tête incolore...
Mais l'insensé désire encore,
Et le dernier linceul embarrasse ses pas.

Il implore des jours pour chérir la famille,
Dont le peuple bavard autour de lui fourmille;
Dans le nid de son cœur gazouille le passé;

Et ce vieillard, nourri d'une espérance vaine,
Cache à la multitude humaine
Cet âge qui le marque au sceau du trépassé!

Il groupe sur ses pas les foules enfantines,
Dont le bruit matinal éveille ses ruines;
A la sombre tourelle il faut un chant d'oiseaux!
Mais le feu du tropique et les chaudes journées
Aux vieilles plantes condamnées
Ne rendent pas la fleur des jeunes arbrisseaux.

Enfin le glas résonne aux champs de la souffrance;
Moissonneurs, laissez là vos moissons d'espérance;
Compagnons, voici l'heure où le travail s'endort;
Au soleil de l'hiver, impuissante lumière,
Notre misérable poussière,
Cendre vile, est jetée aux zéphirs de la mort.

Quoi! toujours les désirs! et ne jamais atteindre
Les rêves nuageux qu'on ne sait pas étreindre;
Suivre un fanal fuyant sur des bords inconnus;
Souffrir, quand du matin la pourpre nous colore,
Pleurer le soir... gémir encore,
Lorsqu'au bout du chemin nous sommes parvenus.

C'est votre loi, Seigneur, avant que l'on ne meure!
Chaque âge est une halte où l'on s'arrête une heure;
On y va déployer la tente de ses jours.
Court sommeil! comme au Juif une voix de tonnerre
Crie au pâle fils de la terre:
Marche, marche, maudit... tu dois marcher toujours.

L'impie appelle à lui les pompes, les délices,
Les spectres qu'un démon pare de ses malices,
L'amour, l'ambition, le désir éperdu;
C'est le poison fatal à la première mère,
C'est l'arbre de science amère
Qui transforma l'Eden en Paradis perdu.

Plus sage qui, foulant les vains sillons du monde,
Ne sème pas ses fruits dans la terre inféconde,
Et garde sa moisson pour le jour solennel;
Un seul désir l'emporte, un seul amour l'enflamme;
Il songe à l'avenir de l'âme,
Sans offrir à Baal l'encens de l'Eternel!

Aux confins de la vie il faut que l'homme arrive,
Et les feux éternels illuminent la rive
Qu'avec ses bras sanglants l'homme-Dieu nous montra;
Le pèlerin qui marche à la ville splendide,
Ne cueille pas au sol aride
La rose desséchée aux vents du Saarah!

Vois poindre les clochers de la ville céleste;
Laisse aux déserts du monde une rose funeste,
Marche d'un pied rapide, et fuis un triste lieu;
Voyageur fatigué, lorsque le doute assiège
Ton ame vide et sacrilège,
L'avenir est caché sous les aîles de Dieu.

MÉDITATION HUITIÈME.

NOCTURNES BRISES.

La nuit, quand je commence à goûter le sommeil,
Mais lorsque ma pensée est encore en éveil,
Il paraît suave d'entendre
Le vent qui fait gémir les arbres endormis,
Et le feuillage ému disant des mots amis
Comme un murmure vague et tendre.

Lors, cette volupté de l'assoupissement,
Ce silence mêlé d'un long frémissement
De mystérieuses paroles,

Tout cela fait rêver au sommeil des élus,
A la fraîcheur des cieux! — Et l'âme ne sent plus
Qu'une caresse d'ombres folles.

Il n'est rien d'aussi doux qu'un songe, qu'un soupir,
Au moment où l'esprit va bientôt s'assoupir,
Et pourtant sans qu'il dorme encore;
Oh! ce moment est doux comme un jour dans sa fin,
Comme un baiser de sylphe ou de blanc séraphin,
Comme un sourire de l'aurore.

Je crois être couché dans un tombeau d'amour
Que mon âme lassée a choisi pour séjour,
Libre des chaînes de la terre;
Je crois que ce repos est un baume divin,
Et que je vais ainsi dormir sans lendemain
Dans cette couche solitaire.

Il semble que le bruit du vent, des arbres verts,
Souffle, pour me charmer, d'harmonieux concerts,
Pareils à l'écho d'une lyre;
Et que pour moi la brise a des accents plaintifs,
Tels qu'en ont les cyprès, les saules et les ifs
Dont la voix mollement soupire.

Il semble que l'on pleure, et qu'il s'élève un bruit
Plus grâcieux encor que les chants de la nuit:
Ce bruit... c'est un soupir de femme!...
Un soupir enchanté, bien profond! bien aimant!
Comme en donne l'amante au tombeau d'un amant,
Et qui font réveiller son âme.

Lors je me crois au ciel, — dans le lit du bonheur,
Entouré de printemps, d'azur et de fraicheur,
Dans une atmosphère embaumée;
Un baiser sur ma bouche erre et frémit tout bas,
Et je me crois au ciel! — reposant dans les bras
D'une sylphide bien aimée.

Je rêve ainsi la nuit, quand déjà le sommeil
Me berce et laisse encor ma pensée en éveil,
Lorsque par un charmant mystère
Je suis enveloppé d'un air délicieux,
Et que j'entends de loin ce que l'on chante aux cieux
Et ce que l'on chante sur terre.

Je rêve ainsi longtemps ; — puis le sommeil vainqueur
Alourdit tout mon être et fait taire mon cœur,
Et me fait oublier moi-même,
Jusqu'à ce que le jour, aux rayons blanchissants,
Darde sur ma paupière un de ses feux blessants,
Tels que l'éclat d'un diadème.

Il faut recommencer mes terrestres travaux,
Traîner avec sueur la chaîne de mes maux
Sous les yeux d'un soleil qui brûle ;
Mais quand je me reporte au nocturne plaisir
Que le rêve d'hier laisse en mon souvenir,
Mon sang plus doucement circule.

Je me dis: lorsqu'un jour Dieu brisera mes fers
Pour me laisser dormir là sous ces arbres verts,
Ce sera l'éternel délice !
J'aurai pour me bercer dans cette fraîche nuit
Une femme qui pleure, un feuillage qui bruit,
Sans que jamais ma nuit finisse !

MÉDITATION NEUVIÈME.

LES VOIX AÉRIENNES.

De temps en temps dans l'air qui pleure
La cloche du soir retentit,
Grave parole, annonçant l'heure
Où le jour mourant s'engloutit.

« Encore un jour qui vole et passe,
» Dit la cloche aux sons argentins;
» Un jour enlevé dans l'espace
» Et dévoré par les destins. »

Et l'homme, entendant la voix grêle
Du mélancolique Angélus,
— Voix larmoyante et solennelle —
Songe aux moments qui ne sont plus.

« Encore un soir qui jette un voile,
» Dit-il, sur notre grand flambeau!
» Un soir dont la pleureuse étoile
» Semble l'aurore du tombeau. »

L'homme, alors, baissant la paupière
Et se recueillant doucement,
S'agenouille et fait sa prière
Aux bruits du frêle tintement.

Ainsi, dans l'humaine existence,
Nous entendons gémir parfois
Une funéraire cadence
Et de mélancoliques voix.

C'est lorsqu'une froide harmonie
Tinte sourdement dans les airs,
Lorsqu'on célèbre l'agonie,
La mort de ceux qui nous sont chers.

Parmi nos amis de la terre,
Il en est qui vont avant nous
Revoir les plaines du mystère
Et revivre en des lieux plus doux.

C'est l'aïeul qui nous abandonne
Pour l'empire de Jéhova;
C'est la sœur que la mort couronne,
Ou c'est la mère qui s'en va!

Jours déchirants ! heures cruelles
Que tout mortel voit survenir,
Et dont les cœurs bons et fidèles
Ne perdent pas le souvenir.

Alors la maison désolée
S'entr'ouvre devant le cercueil,
Et revêt sa robe étoilée
Par les blanches larmes du deuil.

Alors nous entendons encore
La cloche aux sons aériens
Dont le bourdonnement sonore
Au temple appelle les chrétiens.

C'est le soir d'une vie humaine.
Et le glas... c'est l'airain du soir
Qui dans les cœurs pieux amène
La mélancolie et l'espoir.

« Encore une âme qui s'efface,
» Dit la cloche au funèbre son;
» Encore un mortel qui trépasse,
» Brisant les murs de sa prison... »

Et l'homme à cette âme chérie
Disant le solennel adieu,
Se calme avec la rêverie
En songeant qu'elle est près de Dieu.

« Encore un élu qui précède,
» Dit-il, mes pas vers le Seigneur,
» Elu qui pour nous intercède
» Et sur nous veille avec bonheur. »

Oui, l'homme pieux se console,
Et quand le glas tinte toujours,
Il prie... espérant l'auréole
Qui brille au lumineux séjour.

Ainsi, quand tour à tour soupire
La cloche du soir endormi,
Ou le glas qu'un trépas inspire,
C'est toujours le chant d'un ami !

Ami dont l'appel est sévère,
Mais qu'il ne faut pas oublier;
Signal que le chrétien révère,
Puisqu'il l'avertit de prier.

Voix de l'air !... ô cloches plaintives !
Je sens dans vos longs grondements
De mystérieuses missives,
De pâles avertissements.

Malheur à qui ferme l'oreille
Aux rigides accents du deuil;
Malheur à celui qui sommeille
Avec la torpeur de l'orgueil !

Si, quand l'appelle un juge austère,
L'homme est indigne de partir,
Plus de grâce !... Il eut sur la terre
Assez de voix pour l'avertir.

MÉDITATION DIXIÈME.

LE BONHEUR DU POÈTE.

A Monsieur L***.

Que faut-il au poète?... un air libre, un ciel d'or,
Le printemps qui reluit comme un divin trésor,
Et l'hiver, un foyer plein d'une large flamme
Habile à réchauffer ses membres et son âme,
Un foyer solitaire... où le rêve charmant
Flotte en molles vapeurs et parle constamment.

Alors, loin des humains, dans son aimable asile,
S'asseoit près du poète une muse docile!
Et le cœur du mortel, plein d'immortalité,
Se gonfle de bonheur, frémit de volupté.
Du nectar écumeux sa coupe s'est remplie ;
Le mot tombe, en jouant, de sa bouche assouplie ;
Il trace avec ardeur de palpitants écrits,
Dont les indifférents méconnaissent le prix ;
Puis, las de son génie, auquel il ne veut croire,
Il disperse ses chants, insoucieux de gloire.

Combien d'autres sont morts pour avoir trop songé!
Combien ont laissé fuir l'esprit découragé
Qui, fouillant les splendeurs d'un glorieux mystère,
Retombaient lourdement de leurs cieux sur la terre!
Fous sans expérience, et jaloux d'être aimés,
Ils cueillaient les parfums de leurs vers embaumés;
Puis, chargés de butin, ivres de poésie,
Ils offraient aux humains le miel et l'ambroisie!
Hélas! ils s'étonnaient quand le monde ignorant
Regardait leur trésor d'un œil indifférent;
Ils s'étonnaient de voir leur chaste rêverie
Salie impudemment de vile raillerie;
Puis ils allaient, cherchant quelque monde meilleur,
Dans un coin bien obscur expirer de douleur.
Les fous! s'ils connaissaient l'histoire des poètes,
Ils verraient que leur ciel est rayé de tempêtes.
Oui, le Tasse lui-même, en abordant au port,
Dans le char triomphal est couché par la mort.

Plus heureux mille fois les poètes d'une heure,
Eux dont l'insouciance éclaire la demeure;
Heureux ceux qui, pesant le léger avenir,
Ne laissent qu'en secret la muse survenir!
Sans fuir les dons offerts par l'humaine fortune,
Ils abreuvent leur vie à la source commune;
A la fougue du cœur ils imposent le frein,

Et savent être durs pour le siècle d'airain.
Les sages ! les heureux ! pour leur verve discrète
Ils se font loin du monde une obscure retraite ;
Et dans leurs chers réduits ils s'en vont certains jours
Essayer une lyre et songer aux amours.
Mais jamais l'œil perçant d'une impudente foule
Ne voit les bords fleuris où leur source s'écoule ;
Jamais les curieux n'entendirent leur voix
Qui ruisselle en cascade et rafraîchit les bois.

Ami, n'exilez pas la blonde poésie,
Si votre intelligence est par elle choisie ;
Lorsqu'elle épanouit son sourire au foyer,
N'allez pas comme eux tous, cruel, la renvoyer.
Aujourd'hui, quand l'hiver dépouille la campagne,
Que la muse aux yeux bleus vous serve de compagne.
Près du feu large et clair qu'elle vienne s'asseoir,
Charmant par son babil les longs ennuis du soir.
Ami ! rêvez une heure... et que le vers facile
Coule à flots murmurants d'une plume docile.
Sans tracer de poème ou chanter des héros,
Que ce charmant labeur soit pour vous un repos.
Ecrivez pour vous seul... et que les fantaisies
Donnent libre carrière aux vagues poésies.
Célébrez les repas peuplés de chers amis,
Les convives pesants par Bacchus endormis,
Ou les salons du bal que les femmes volages
Emaillent de parure et de jolis visages ;
Songez à la plus belle... aimez à dévoiler
La pudeur d'un aveu qu'on cherche à vous céler ;
Puis évoquez les noms d'Héloïse et de Laure,
Souvenirs enlacés, que toujours on implore,
Lorsqu'on rêve, à vingt ans, cette félicité
Qui pare le roman de la fidélité.
Ce n'est qu'un rêve, ami ; mais c'est le meilleur rêve,
Et la réalité trop vite nous l'enlève.
Ainsi pendant les soirs de la morne saison

Ecoutez moins l'appel de l'austère raison;
Que les illusions, ce cortége de folles,
Habitent votre cœur, brillent dans vos paroles.
Pour être sombre et froid, pour ménager vos jours,
Pour vivre sans plaisirs... demain viendra toujours.

Et lorsque reviendra la saison printannière
Avec son dôme bleu, sa verdure première,
Lorsque le rossignol et le chant des forêts
Commenceront l'écho de préludes secrets,
Quand vous dégourdirez l'aîle de la pensée,
Par la chaleur des airs mollement caressée;
Poète! vous pourrez vous créer des moments
Encor plus grâcieux, mille fois plus aimants.
Mais n'allez pas chercher, au milieu de la ville,
Les flots d'ambition, ni la houle civile;
Ami, ne briguez pas un périlleux honneur
Qui vous jette l'envie et vous prend le bonheur.
Non... dans un lieu voilé d'harmonieux ombrages,
Aimez le coin rustique à l'abri des orages,
Séjour calme et vanté par nos maîtres chéris,
Où la franche nature a son plus franc souris.
Choisissez un logis modeste et plein de grâce,
Comme fut le Tibur de mon poète Horace;
Et les Nymphes des bois vers vous arriveront,
L'harmonie à la bouche et la guirlande au front!
Que parfois le jardin, retraite parfumée,
S'embellisse en secret d'une présence aimée;
Et qu'une Tyndaris, reine de ce séjour,
Fasse dans vos bosquets épanouir l'Amour.
Loin de ces passions raides et calculées,
Laissez vos pas errants courir dans les allées;
Insoucieux du monde, oublieux du chemin,
Allez l'âme dans l'âme, et la main dans la main,
Et semblable à l'abeille active et bourdonnante,
Cueillez la poésie aux regards d'une amante.
A quoi bon les faveurs d'un vulgaire ignorant?

La muse est votre sœur, et l'amour vous fait grand.
A quoi bon profaner ces échos d'une autre âme,
Ces soupirs qu'à nos pieds laisse tomber la femme?...
Pour chanter l'hymne sainte, ô pontife immortel,
Chassez la foule impie aux marches de l'autel.

Dans le nuage d'or demeurez solitaire;
Combien les chants sont doux, bercés par le mystère!
Si la femme adorée applaudit vos concerts,
Que voulez-vous de plus?... Vous avez l'univers,
L'univers d'allégresse et d'extase suprême...
La gloire! oh! n'est-ce pas la femme qui vous aime?...
Vous conservez aussi la fière liberté.
Vous, sans trompeur éclat, sans éloge acheté,
Majestueux d'oubli, vous méprisez notre âge,
Et l'infâme Baal n'aura pas votre hommage!
Et les siècles futurs peut-être iront chercher
Les pages qu'au tombeau vous désirez cacher.
Ami, beaucoup diront: — « Ne soyez pas poète. » —
Ce n'est point le conseil que ma bouche répète;
Non, non; n'enchaînez pas ces élans précieux
Que le vulgaire ignore, et qui viennent des cieux.
Heureuse poésie!... aux champs de l'existence
Elle sème l'épi, que dore l'espérance.
Tout s'embellit par elle: amour, pure amitié,
Doux penchants de nos cœurs qui cherchent leur moitié;
Suave illusion d'une vie inconnue,
C'est avec les beaux vers que vous êtes venue.
Heureuse poésie!... aux confins du tombeau,
Son angélique main fait briller un flambeau;
Et le pieux éclat de ses habits funèbres
La fait rayonner même au milieu des ténèbres.
Ami, le vrai poète ignore les penchants
Que laissent parmi nous déborder les méchants;
Jamais l'ambition en lui ne se rallume;
Et du vil égoïsme ignorant l'amertume,

Il est simple, il est doux; il enseigne au malheur
L'espoir qui mieux que l'or console la doulenr.

Que plus d'un écrivain là-bas vous accompagne,
Lisez le blond Schiller, enfant de l'Allemagne,
Ou l'arrogant Schakspeare, au glorieux rayon,
Dont la flamme étincelle aux brumes d'Albion;
Ou que, dans le passé, votre muse s'inspire
Des poètes latins, fleurons du vieil empire.
Gardez-vous d'oublier nos écrivains français
Qui dans la jeune arène ont conquis le succès;
Victor Hugo, torrent dont la vague écumante
Retentit... puis expire en musique charmante;
Lamartine si pur... lorsqu'on voit ses pinceaux
Colorier l'Asie, et son ciel, et ses eaux;
Si plaintif... lorsqu'il pleure, au jour de la détresse,
L'enfant, l'unique enfant ravie à sa tendresse!
Ami! comme l'essaim qui court de fleurs en fleurs,
Au calice de l'âme allez ravir les pleurs,
Formez-en des parfums dont l'ardeur vous enivre.
Heureux parmi les siens, le poète y doit vivre;
Mais cachez aux mortels vos modestes plaisirs;
Gardez des vains regards le secret des loisirs;
L'aimable obscurité... c'est la gaze qui voile
La déesse d'Amour, votre pudique étoile!
Et qu'un vulgaire impur ne soit pas appelé
Au fond du sanctuaire où Dieu s'est révélé.

MÉDITATION ONZIÈME.

LE CLOITRE.

*A Mademoiselle Anna ***.*

Tu veux un cloître, Anna!... ce sépulcre de pierre
Où l'on vit, enfermé sans air et sans lumière,
Où l'on meurt goutte à goutte à force de langueur;
Ce sépulcre muet où l'on souffre, où l'on râle,
Où l'on s'éteint vivant, dans un suaire pâle
Dont le froid vous saisit au cœur!

Non; ce n'est pas ainsi qu'il faut être rêveuse,
Lorsqu'on est jeune et belle, et qu'on a dix-huit ans;
Lorsqu'on sent voltiger sur sa tête amoureuse
La tiède haleine du printemps.

Anna! ne songe plus à la mélancolie;
L'avenir à tes yeux fait briller son flambeau:
Tu n'as vu naître encor qu'un matin de la vie,
Et déjà tu veux un tombeau!

Peux-tu noyer ton cœur dans la tristesse amère,
Et par des pleurs sans cesse accuser le destin,
Toi qui sens sur le front un baiser de ta mère
Chaque soir et chaque matin?

Toi qui devrais sourire, être heureuse! plus belle
Que la vierge aux yeux bleus que créa Raphaël,
Ange sitôt lassé de ta forme mortelle,
C'est trop vîte pleurer le ciel.

Ainsi, ma douce vierge à peine épanouie,
Tu fermes au soleil ta paupière éblouie;
Timide, tu crains l'onde et veux t'asseoir au port;

Mais connais-tu ton cœur ? connais-tu l'existence ?
Folle de dix-huit ans, n'as-tu d'autre espérance
Ni d'autre asile que la mort ?

Tu veux un cloître, Anna ; mais Dieu ne t'a point faite
Pour voir fouler aux pieds ta couronne de fête ;
Dieu ne t'a point donné ces longs cheveux flottants
Pour qu'ils tombent, fauchés par les ciseaux du prêtre.
Il t'a faite si belle !... Et tu vas disparaître
Aux premiers rayons du printemps !

A toi, ma jeune fleur mollement parfumée,
Les baisers odorants de quelque brise aimée !
A toi, l'air pur des cieux, les beaux jours du plaisir !
Enfant, pour toi la vie est un mystère encore ;
Les nuages légers qui voilent ton aurore
N'obscurcissent pas l'avenir.

Le monde que tu fuis, c'est la vie !... Et le monde
N'est pas ce que tu crois, une caverne immonde
Où la vertu s'égare, où l'âme s'engloutit ;
Le monde a du bonheur, s'il a de la souffrance,
Et Dieu, qui lui donna la céleste espérance,
Ne l'a pas encore maudit.

Un cloître, un cloître, Anna ! Cette couche glacée
Où s'exhale en priant un débris de pensée,
Où s'étend un vieillard chancelant de sommeil,
Quand on a trop vécu, c'est là qu'on se repose....
Mais pour ta mère et Dieu tu dois vivre ; et la rose,
Pour vivre, a besoin de soleil.

Ta mère ! oui, son amour est un nid, jeune femme,
Où tu peux abriter les aîles de ton âme ;
Tes pleurs s'adouciront, épanchés sur son sein ;
L'on est pieuse assez quand on chérit sa mère,
Car l'amour maternel, purifiant la terre,
Est un reflet d'amour divin.

MÉDITATION DOUZIÈME.

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, ne va pas disperser tes beaux jours
En de fades plaisirs, en de folles amours ;
Un jour est précieux, enfant, même à ton âge ;
Ne va point t'endormir, parce qu'aucun nuage
Ne voile ton soleil ; et qu'en passant, les flots
Vont d'un murmure ami caresser ton repos.
Si tu veux qu'en chemin nul malheur ne t'arrive,
Si tu veux doucement voguer jusqu'à la rive,
Fais qu'à chacun des jours s'attache un souvenir,
Un souvenir heureux que tu puisses bénir.

LE JEUNE HOMME.

Je suis riche d'espoir et de bonheur ! La vie,
Belle comme une rose à peine épanouie,
S'entr'ouvre en me versant les parfums les plus doux.
Je ne suis pas tout blanc, tout courbé comme vous.
Quand je vois se lever une nouvelle aurore,
Je songe que demain je puis la voir encore ;
La nature pour moi n'a que regards d'amour !
Quand on a l'avenir, qu'importe donc un jour !

LE VIEILLARD.

Ecoute.... J'ai vécu comme vit le vulgaire,
Laissant tomber les ans de ma longue carrière ;
J'ai vécu, sans penser que chaque heure est un pas,
Et qu'un moment perdu ne se retrouve pas.
J'ai vécu ! Qu'ai-je fait pourtant ? Lorsque je songe
Au temps évanoui, passé comme un mensonge,
Je ne vois rien ; à peine un souvenir confus
Retrace à mon esprit ces jours qui ne sont plus.

Souvenir douloureux ! car pendant cet espace,
Ami, je n'ai rien fait qui pût laisser de trace.
Je m'endormais toujours sur l'herbe du chemin,
En disant comme toi : je marcherai demain !
Et demain s'est enfui comme avait fui la veille.
Un jour, je vis pâlir l'espérance vermeille
Qui me riait ; je vis tous mes cheveux blanchir,
Et mon front se rider, et mes yeux se ternir.
J'étais vieux ! Et le temps sous lequel je m'incline
Venait de sa main lourde oppresser ma poitrine :
Déjà, déjà vieillard ! criai-je avec douleur ;
Où donc est l'avenir? où donc est le bonheur?

LE JEUNE HOMME.

Mais comptez-vous pour rien les heures de mollesse
Où le plaisir nous tend sa coupe d'allégresse ?
Vieillard, ne pleurez point la loi du temps jaloux.
Pour être heureux encor, voyez derrière vous :
Combien vos souvenirs doivent avoir de charmes !
La brise du passé viendra sécher vos larmes.
Pourquoi toujours songer au moment du trépas ?
La vie a des sillons qui ne s'effacent pas.

LE VIEILLARD.

Tu parles de plaisirs, enfant.... Rêve ! fumée !
Hélas ! la volupté qui semble parfumée,
Qui séduit les mortels par un charme vainqueur,
Ne vous laisse en fuyant que des regrets au cœur.
Des regrets !... voilà tout.— Au milieu d'une fête,
Je n'ai jamais trouvé mon âme satisfaite,
Comme toi, j'étais jeune et bouillant ; les plaisirs
N'ont point rassasié mes aveugles désirs.
Et je suis malheureux ; car ma vie est usée,
Je penche vers la terre une tête brisée.
J'ai vécu ! L'espérance a soufflé son flambeau,
Et je ne vois plus rien, plus rien... que le tombeau.

L'avenir ! l'avenir ! vieux préjugé, mot vide,

Qu'on m'apprit, dès l'enfance, à murmurer tout bas;
Fantôme qu'on poursuit d'une espérance avide
Et que l'on n'atteint pas!

C'est donc en toi que l'homme espère et se confie;
Et, sentant le présent plein de déceptions,
Il cherche, il cherche encor au déclin de la vie
Quelques illusions.

Il ne réfléchit pas, trop fier de sa jeunesse,
Que bien vite le temps dispersera ses vœux;
Pauvre mortel! tu ris... et déjà la vieillesse
A blanchi tes cheveux!

LE JEUNE HOMME.

Il est vrai : le temps vole, et l'on distingue à peine
Les jours fuyant sans cesse ainsi qu'une ombre vaine;
Mais lorsqu'on a vécu, pourquoi donc le regret?
L'on a rempli sa tâche; et le cœur satisfait,
A l'abri des désirs, n'a plus rien qu'il redoute;
D'un voyage aussi long vous êtes las sans doute,
Bon vieillard, attendez avec tranquillité
Le sommeil....

LE VIEILLARD.

Eh! sait-on ce qu'est l'éternité?...
Qui pénétra jamais ce terrible mystère?
Où sont ceux que la mort arracha de la terre?
Ces destins inconnus qu'on promet au mourant,
Quels sont-ils? Le bonheur, l'enfer ou le néant?
Dis-le-moi, dis-le-moi, jeune homme au fier langage.
Tu contemples sans crainte une tombe.... A ton âge
On croit voir de bien loin le moment du trépas,
Et l'on rit de la vie, et l'on ne tremble pas,
Imprudent! Moi, j'ai peur, quand je sens que tout passe,
Quand je sens de la mort le frisson qui me glace,
J'ai peur! — Quel est ce Dieu qui, pesant mon destin,
Devant son tribunal m'appellera demain?

Ce Dieu qui va, dit-on, sur son trône sévère
De mes jours endormis réveiller la poussière?
Quel est-il? Dis-le-moi : son immense équité
Comptera-t-elle, hélas! un jour de piété?...
Le repentir tardif, inspiré par la crainte,
De nos instants mauvais efface-t-il l'empreinte?...
Fou qui peut regarder le trépas sans terreur :
C'est un abîme... l'homme y tombe avec horreur.

LE JEUNE HOMME.

Ne soyez pas ainsi tout glacé de tristesse :
Dieu saura pardonner ces moments de faiblesse
Déjà si loin de vous ; car vous m'avez paru,
Vieillard, suivre toujours les lois de la vertu.
Ne pleurez pas ces temps de passions lointaines ;
Ce sont là, voyez-vous, des misères humaines....
Votre présent dissipe un passé nébuleux....

LE VIEILLARD.

N'attends pas à demain pour être vertueux!
Enfant, écoute-moi, quoi qu'en disent les hommes,
Que toujours la vieillesse est triste... et que nous sommes
Trop prompts à gourmander les heureux jeunes gens.
Si pour vous les vieillards ne sont pas indulgents,
C'est qu'ils savent, ami, tout ce que pèse une heure ;
C'est que, près de quitter la terrestre demeure,
Ils sentent du tombeau la froide exhalaison
Qui pénètre dans l'âme et donne le frisson!
Oh! ne dissipe pas ces rapides journées
Dont les jeunes couleurs sont trop vîte fanées.
Il m'en souvient : jadis comme toi j'étais fier ;
Las! il me semble encor que ce n'était qu'hier!
Que suis-je maintenant?... Rien!... un débris qui pense,
Fantôme qu'ici-bas laisse la Providence,
Afin que les mortels, voyant mes jours perdus,
Disent : le flot du temps a passé là-dessus!

MÉDITATION TREIZIÈME.

L'HOMME ET LA NATURE.

Toi qui m'as cru donner une existence amie,
Toi qui, brisant les fers de mon âme endormie,
Me fais suivre captif les chemins d'ici-bas ;
Mon Dieu, tu m'as placé dans un désert aride
Où mon cœur plein de soif est toujours sec et vide,
Où le bonheur n'est pas !...

L'homme y perd chaque jour un rayon d'innocence,
Un souris de bonheur, un parfum d'espérance ;
Vainement il y cherche un avenir plus doux;
Le plaisir n'est pour lui qu'un éclair, une image
Tourbillonnant dans l'air, comme un léger nuage
Au gré des vents jaloux.

Tout ce qui nous séduit n'est qu'ivresse et mensonge...
Puis l'horizon des jours où notre regard plonge
Est si court, si borné qu'il arrive un instant
Où toute illusion s'est éteinte, où la vie
N'est plus qu'un lourd regret, une rauque agonie,
Un spectre haletant !

— Devais-tu me lancer au sein de la carrière,
Sans m'envoyer aussi quelque peu de lumière
Qui dans l'ombre guidât mes pas mal affermis?...
Devais-tu, j'en appelle à ta grande justice,
Faire asseoir près de moi les vertus et le vice,
En me disant : Choisis !

Mais la pâle vertu, plaintive et tourmentée,
Par de longues douleurs languit persécutée,
Sans trouver sur la terre un bras consolateur ;

Et le vice adoré, levant au ciel la tête,
Va toujours préparant d'une nouvelle fête
Le charme séducteur...

Est-ce ma faute après si mon âme candide
Se ternit aux vapeurs de ce monde perfide,
Si mon cœur, emporté dans ses noirs tourbillons,
Roule dans l'Océan de viles passions ?...
Ainsi le frêle esquif que bat l'onde fougueuse
Lutte contre les flots d'une mer orageuse,
Puis se laisse engloutir découragé, vaincu,
Dans l'abîme de mort vainement combattu ;
Ainsi, lorsque du soir souffle la brise impure,
La rose d'un matin voit tomber sa parure,
Et sa beauté s'effeuille, et son front pâlissant
Vers le sol réfroidi se penche languissant.
Tel le cœur des mortels se fane au vent du monde ;
Tel l'esquif de nos jours sur cette mer profonde
Lutte en vain, assailli par la vague en fureur.
Mais, dans un soir brumeux, lorsque sévit l'orage,
Pourrait-on accuser l'esquif de son naufrage
Et la rose de sa pâleur ?...

Homme, si je suis roi de tout ce qui respire,
Si, me cédant l'honneur de ce terrestre empire,
Dieu m'a comblé de biens comme un enfant chéri,
Pourquoi, trompant l'espoir de ma haute naissance,
M'a-t-il si peu donné de force et de puissance,
Pourquoi m'a-t-il fait si petit ?...

Lorsque, dans la forêt, je vois un chêne antique
Elever, noble et beau, sa tête de cent ans,
J'incline avec respect devant l'arbre gothique,
Comme pour un vieillard, mon front de vingt printemps !
Je crois entendre alors son verdoyant feuillage
Orgueilleux et moqueur murmurer : « O mon roi,
Roi mortel, roi d'un jour dont je reçois l'hommage,

Tu n'es rien, pauvre fou ; je suis plus grand que toi !
Tu rampes à mes pieds, quand ma tête chenue
Se lève audacieuse et menace la nue ;
Tu rampes à mes pieds, vil atôme, et tu veux
Que ce Dieu juste et bon qui nous a donné l'être
T'ait fait mon souverain, t'ait fait mon roi, mon maître !
Arrière, faible insecte ; arrière, ambitieux ;
Je brave ton orgueil et me ris de tes vœux... »
Ainsi parle avec lui l'oiseau qui dans l'espace,
Comme le vif éclair, libre et prenant son vol,
Suit du zéphyr léger la murmurante trace,
Quand des liens de fer me retiennent au sol ;
Ainsi parlent les monts, aux entrailles profondes,
Le tigre au fond des bois, le poisson dans les ondes,
Et les astres planant dans l'azur, et la nuit
Avec son voile noir qui nous ensevelit,
Et l'aurore nouvelle avec ses jeunes flammes,
Plus sereine à nos yeux que le souris des femmes ;
Tous les êtres enfin me disent : « O mon roi,
Roi mortel, roi d'un jour, nous sommes plus que toi ! »
Mon Dieu !... je viens ici, plaintive créature,
Te répéter les voix de toute ta nature ;
Je viens humilié, moi, ton enfant chéri,
Verser mes pleurs amers dans ton sein et te dire :
Père, si je suis roi de tout ce qui respire,
Pourquoi m'as-tu fait si petit ?...

Que ne m'as-tu donné la stature des chênes,
Pour que je puisse aussi me dresser dans les plaines,
Beau géant sans rival, monarque sans regret ;
Que ne m'as-tu donné l'allure noble et fière
Du lion qui bondit, secouant sa crinière
Au sein de la forêt ?...

Que n'ai-je des oiseaux l'aile souple et solide,
Pour que j'aille, fendant les airs d'un vol rapide,
Saluer du matin les naissantes couleurs ;

Que ne m'as-tu donné l'essence vaporeuse
Du zéphir qui frémit sur la tête amoureuse
Et le velours des fleurs?...

Que ne m'as-tu donné la parole puissante
De la mer, aux longs bruits, qui hurle menaçante
Comme le vaste écho d'une immortelle voix ;
Roi, que n'ai-je pour sceptre un flamboyant tonnerre
Pour que le monde aussi m'adore, et que la terre
Obéisse à mes lois?...

Telle ma plainte au ciel s'envola douloureuse,
Et mon âme un instant dormit silencieuse ;
Puis je fus agité d'un transport inconnu,
Comme si, m'envolant dans les airs, j'avais vu
Quelque rayon divin glisser sur mon visage ;
Et Dieu me répondit dans son puissant langage :
« Homme, que ma tendresse a comblé de bienfaits,
Oh ! pourquoi te plains-tu des dons que je t'ai faits?...
Si l'azur est joyeux, si la nature est belle,
Si le printemps lui donne une grâce nouvelle,
Si tout respire enfin la gaîté, les amours,
J'ai fait ce gai printemps pour embellir tes jours :
C'est pour toi que, chassant l'ombre de la nuit pâle,
L'Aurore dans les cieux conduit son char d'opale
Et que chaque matin les rayons du soleil
Viennent, riants et doux, sourire à ton réveil ;
C'est pour toi que l'oiseau, sur la branche ravie,
Fait couler dans les bois sa fraîche mélodie ;
C'est pour charmer ton âme et bannir tes douleurs
Que je fis les bosquets, tous riches de parure,
Les ruisseaux exhalant leur grâcieux murmure
Et les jolis zéphirs se jouant sur les fleurs ;
C'est pour jeter en toi quelque mâle pensée
Que je dressai le front du noble peuplier,
Du chêne centenaire, à la cîme élancée,
Faisant parler le bruit de son feuillage altier ;

Que je fis le lion si fort et si superbe
Avec son port de roi, son long rugissement,
Et le taureau fougueux qui s'élance dans l'herbe,
Etouffant le gazon sous son trépignement!
Oh! pourquoi te plains-tu?... N'es-tu pas fier et libre,
Tandis que la nature, en son vaste équilibre,
Doit écouter mon ordre, obéir à ma loi,
Se courber tout entière au signe de mon doigt!
Le soleil disparaît, faisant place aux étoiles,
Quand j'appelle la nuit, ses ombres et ses voiles;
J'ordonne: tout se tait dans l'espace, et les mers,
De leurs vagues en feu rentrant les mille têtes,
Coulent docilement, étouffent leurs tempêtes,
N'osant plus que gémir sourdement dans les airs.

» Et toi!... tu me connais, tu penses, tu t'élèves
Dans le vol infini de tes célestes rêves;
L'aîle de ta raison est plus rapide encor
Que le vol orgueilleux de l'aigle au large essor;
Tu déchires l'espace et me vois dans ma gloire;
Et quand je t'ai comblé de si hautes faveurs,
Quand je t'ai fait si noble, homme ingrat, peux-tu croire
Que tu ne fus créé que pour verser des pleurs?...
A mes ordres jaloux la nature asservie
Ne saurait exciter ta ridicule envie;
Lève, lève ton front brillant de liberté!
Qu'importe à ta grandeur si le robuste chêne
Dresse un siècle de plus sa tête dans la plaine?
Qu'est-ce un siècle pour toi, fils de l'éternité?...

» Va! tu peux maintenant répondre à la nature:
« Je brave ton orgueil, inerte créature;
» Je suis plus grand que toi, char brûlant du soleil,
» A qui Dieu fit sa route à l'horizon vermeil;
» Je suis plus grand que vous, astres, cieux, terre et mondes,
» Montagnes au front vaste, aux cavernes profondes,
» Arbres vieux et touffus, lions qui dans les bois

» Elevez en grondant votre terrible voix ;
» Aigles qui, regardant l'astre du jour en face,
» Voyez notre univers comme un point dans l'espace ;
» Flots rugissants des mers qui tonnez en courroux,
» Je brave votre orgueil, je suis plus grand que vous !...
» Dieu, créant mon esprit, l'a créé sans entraves :
» Je suis libre, immortel !... et vous êtes esclaves !... »

— Ainsi la voix de Dieu s'éteignit dans mon cœur,
Après m'avoir touché de son accent vainqueur :
J'en cherchai vainement quelque dernière trace,
Comme lorsque, le soir, un sylphe de l'espace
Nous jette un mot d'amour, nous désirons en vain
Suivre le frôlement de son vol incertain ;
Et la douce parole en notre cœur pressée
Nous embaume l'esprit d'une tendre pensée.
Puis mon front s'inclina tout pensif, animé
D'un repentir sincère et d'une douleur sainte ;
Car Dieu m'avait fait voir qu'injuste était ma plainte,
Et je sentis alors que j'avais blasphémé !

MÉDITATION QUATORZIÈME.

SUR LA TOMBE D'UN JEUNE POÈTE.

Tu dors en ces jardins où soupirait ta lyre,
En ces lieux ombragés de bocages pleureurs ;
Oui, le vent de la mort, glaçant ton beau délire,
Enleva ta jeunesse en un jour de fureurs.

Là devaient s'abîmer la joie et la souffrance,
Les rêves, les amours, l'avenir aux cent voix ;
Hélas ! tes jours nourris par la sève d'enfance
Sont des rameaux fanés, dispersés dans les bois !

Naguère s'élevait ton chant mâle et sonore,
Parlant de long printemps et d'immortalité;
Aux zéphyrs du bonheur tu souriais encore,
Bercé par l'espérance et par la volupté....

Tu bus à pleine coupe au banquet de la vie,
Chaque aurore éveillait les plaisirs caressants;
La fortune à ta voix marchait comme asservie,
Tu crus la fasciner par des regards puissants.

L'opulence à tes pieds versant l'eau du Pactole,
En esclave docile épiait tes désirs;
L'amante radieuse aspirait ta parole,
La poésie en fleurs couronnait tes loisirs;

La gloire déridait son visage sévère,
Et tressant de ses mains un laurier vierge encor,
Pour toi, nouveau poète, harmonieux trouvère,
Elle puisait déjà dans son large trésor!

Jeune, riche, adoré, plein de flamme et de sève,
Toi qui nous dessinais l'avenir et le ciel,
Tu n'es plus qu'un murmure, un souvenir... un rêve,
Et la mort renversa ton calice de miel!

Un lugubre cercueil est ton logis, poète:
Sur ce roc sépulcral expire la chanson;
Dans le gouffre béant plongé par la tempête,
Tu gis... enveloppé d'une lourde prison.

Quel avenir pour l'homme! Une pierre isolée,
Un nom que l'on efface en y posant des fleurs.
Eh quoi!... tu n'entends plus la mère désolée
Qui vient pour ranimer ta cendre avec ses pleurs?

Tu n'entends plus l'appel de l'amante fidèle
Dont les vierges baisers semblaient venir des cieux?...
Eplorée, elle épand sur ta couche mortelle
L'urne de la prière et des rêves pieux!

Mais non... tu n'entends rien dans ce lit solitaire ;
Il faut qu'on t'abandonne au silence, à la mort,
Au passant vagabond qui vient fouler la terre,
Au cyprès dont les vents font murmurer l'accord...

En vain brille l'aurore,
La mère des beaux jours;
En vain le ciel décore
Les joyeux alentours;
En vain ma voix t'implore...
Tu dors, tu dors toujours!

Mais la vive étincelle
Qui sut nous éblouir,
Lorsque le corps chancelle
Ne peut s'évanouir;
Avec l'âme immortelle
Daigne encor nous ouïr.

Dis-nous si la nuit sombre
Sait ranimer ta voix,
Si tu peuples le nombre
Des sylphes de nos bois,
Et si tu vas dans l'ombre
Parler comme autrefois...

Est-il vrai qu'à cette heure
Où bourdonne minuit,
L'homme dans sa demeure
Doit reposer sans bruit,
Pour qu'un spectre qui pleure
N'aille pas jusqu'à lui?...

Est-il vrai que la lune
Aux reflets rougissants
Eclaire sur la dune
Les trépassés dansants,
Et que pour la nuit brune
Les morts ont des accents?...

Que sont les ombres blanches
S'allongeant chaque soir
Comme de pâles branches
Aux murs du vieux manoir,
Comme des avalanches
Qui neigent d'un ciel noir?...

Ce que les villanelles
Nous apprennent d'horreurs
Sur ces nuits éternelles
De funèbres terreurs,
Poète... ne sont-elles
Que de vieilles erreurs?...

Trépassé, lève-toi!... Dis ce que sont les plages
Où l'homme va dormir loin des vents, des orages;
Est-ce vraiment le port?...
La voie où l'on s'avance est-elle humble ou riante?
Dois-je trouver la vie encor luxuriante
Aux confins de la mort?...

Souvent, lorsque vers Dieu s'exhalait ma prière,
Quand je réfléchissais à la route dernière,
A ses abords obscurs,
La Foi, comme un flambeau qui s'allume dans l'ombre,
A travers les replis du labyrinthe sombre
Guidait mes pas plus sûrs...

Bientôt s'illuminaient les épaisses ténèbres,
Et la mort pâlissante, et les chemins funèbres
Rayonnaient de splendeur;
Comme vers le fanal qui de loin nous attire,
Vers la douce lueur je poussais mon navire,
Matelot plein d'ardeur.

Alors, loin des tombeaux je voyais fuir les âmes
Qui se renouvelaient dans les célestes flammes,
Dans le foyer géant;

J'entrevoyais la vie en ces lieux où l'athée ,
Rabaissant la grandeur de son âme attristée ,
Ne voit que le néant !

Or , dis-moi , trépassé... n'avais-je là qu'un songe ?
N'était-ce qu'un mirage , un sublime mensonge
Né pour me consoler ;
Si le néant n'est pas ton suprême domaine ,
Conjure l'Eternel qu'il descelle ta chaîne
Et te laisse parler.

As-tu revu là-haut de plus riches campagnes ,
De plus joyeux zéphirs , de plus blanches compagnes
Qu'en ce morne séjour ?
As-tu vu rayonner mille métamorphoses ,
As-tu vu refleurir les belles et les roses ,
Le printemps et l'amour ?

N'est-ce pas , trépassé... tout ce que notre monde
Enferme d'allégresse et de bonté féconde ,
C'est l'image de Dieu ;
C'est l'éclair qui s'échappe aux feux dont s'environne
Le divin Créateur , quand sa splendeur couronne
Les cîmes du saint lieu ?

Oui , là-haut sont les flots de pure poésie ,
Là renaît souriante une femme choisie
Par un amour mortel ;
Là verdoie un printemps sans hiver , sans automne ,
Là fourmillent des fleurs , sans parfum monotone ,
Pour embaumer l'autel !

Ainsi , poète , amant , qui brûlons sur la terre
D'une flamme ravie à l'éternel mystère ,
Nous qu'un souffle entraîna ,
Un jour , loin de ce monde aux mobiles phalanges ,
Nous nous éveillerons dans le groupe des anges
Pour chanter l'Hosanna !

Toi qui fis avant nous ce voyage splendide,
O poète envolé dans les plaines du vide
Avec un jeune essor ;
Illumine le doute où mon âme s'égare,
Soulève ce tombeau dont l'angle nous sépare ;
Réponds, réponds encor !...

Mais vainement je parle au cercueil du poète :
La mort demeure froide... et la tombe est muette.
Je ne vois que la croix ;
Je ne vois que le ciel, les cyprès et les marbres,
Je n'entends que le vent sifflant parmi les arbres :
Et cependant je crois !

J'écoute... Oh ! ce bruit sourd qui frappe mon oreille,
Est-ce le trépassé qui s'anime et s'éveille
A l'appel de ma voix?...
Non ; c'est le pas errant du voyageur qui passe ;
C'est le pas du berger qui se meurt dans l'espace...
Et cependant je crois.

Croire !... lorsque le sol est mouillé de nos larmes,
Quand l'homme sur la pierre a gravé ses alarmes,
La loi de ses malheurs...
Croire !... nous dit l'athée... au sein de l'agonie,
Lorsque le désespoir plâne, cruel génie,
Sur un mont de douleurs ?...

C'est que le néant seul est le cri du mensonge.
Quand la nuit du trépas m'enveloppe, me plonge
Dans le doute et l'effroi,
Je vois, je vois briller une lumière immense,
Et ce reflet d'en haut, ce phare d'espérance,
Ce flambeau... c'est LA FOI !

MÉDITATION QUINZIÈME.

LA DERNIÈRE HEURE DE L'IMPIE.

Pécheur !... en ces moments où tu gîs sur ta couche,
Pourquoi ce front sévère, et ce regard farouche
Plein d'un feu menaçant?...
Oses-tu bien encor, misérable pygmée,
Elever dans les airs une main désarmée
Contre le Tout-Puissant ?

Pâle, faible et vaincu sous le bras qui t'oppresse,
Ne reconnais-tu pas la foudre vengeresse
De l'Archange en courroux?...
Qu'au moment du trépas le vrai soleil t'éclaire,
Pécheur, toi qui changeas en un Dieu de colère
Le père le plus doux.

Quoi ! pareil au démon rugissant sous le glaive,
Tu gémis... le blasphême en flots hideux s'élève
Des gouffres de ton cœur ;
Mais que pour un moment le repentir t'anime :
Tu verras s'amollir en pardon magnanime
La force du vainqueur...

Le repentir, oh! non ; tu veux maudire encore;
C'est le plaisir mondain que ta démence implore
Dans son espoir caché ;
Tu veux plonger dans l'or tes mains blêmes de fièvre ;
Et tu veux rafraîchir les chaleurs de ta lèvre
Dans le miel du péché !

« Apparaîssez ; dis-tu, mes colombes fleuries,
» Roses de mon amour, femmes toujours chéries,
» Belles comme autrefois ;

» Que sur vos traits si chers revive le sourire ;
» Vous, peuple éblouissant de l'amoureux Empire,
» Accourez à ma voix.

» Venez, venez épandre en mon âme ulcérée
» Le feu réparateur d'une fête énivrée,
» Et narguons le destin ;
» Qui me parle de mort ? quels sont ces airs moroses ?
» Nouvel Anacréon, je veux cueillir des roses :
» C'est l'heure du festin !

» Vite ! faites parer la table somptueuse :
» Que la vaisselle d'or, riche et voluptueuse,
» Brille pour nos plaisirs ;
» Que la vapeur des mets échauffe l'air qui fume ;
» Que le vin murmurant couvre de son écume
» Nos rapides loisirs.

» Mes femmes ! mes amours ! si jeunes et si vives,
» Laissez aux noirs pasteurs les leçons attentives,
» L'art de moraliser ;
» Puisqu'il me faut mourir, que j'expire de joie ;
» Puisque je dois vous fuir... qu'en fuyant je me noie
» L'âme dans un baiser.

» Et qu'on m'apporte l'or qui faisait mon envie,
» Cet or dont les reflets ont coloré ma vie
» D'un long enchantement ;
» Qu'ici, sous mes regards, tout le trésor ruisselle !
» L'or est, pour raviver mon âme qui chancelle,
» Le meilleur aliment !... »

— Ainsi donc, homme altier qu'endurcit la souffrance,
Tu cherches à ravir un éclair d'espérance
Aux cendres du passé ;
Tu viens aiguillonner la luxure assoupie,
Lorsque, à force d'attendre et d'épargner l'impie,
Le Seigneur est lassé.

Ordonne : auprès de toi n'accourent plus les femmes
Qui prirent large part dans ces banquets infâmes,
Sources d'un vain regret ;
Filles d'Eve, on les voit sourire à l'allégresse :
Bientôt s'évanouit la foule pécheresse
Quand la douleur paraît.

Appelle ces beautés, promène un œil avide
Dans ce brillant logis, désormais sombre et vide :
Le festin ne vient pas ;
L'écho qui murmurait de folles harmonies
Va redire aussi bien le chant des agonies
Et l'hymne du trépas.

Insensé ! Pourquoi suivre une ombre fugitive ?
Pourquoi mêler l'orgie à la note plaintive
Qu'un Dieu vengeur t'apprend ?
De quel secours, hélas ! sera l'ange rebelle ?
Qnel nectar peut verser la femme la plus belle
Aux lèvres d'un mourant ?...

Couché sur le duvet des plumes les plus fines,
Tu penses de la fièvre amollir les épines ;
Mais en vain tu le crois ;
La couche qu'aux plaisirs éleva ta mollesse
Sera, pour châtier ton impure faiblesse,
Plus rude que la Croix.

Demeure seul, impie ; et seul avec toi-même,
Avec la conscience et le flambeau suprême
Des lumineux remords ;
Les faux plaisirs choyés par ta sollicitude
Montrent d'un doigt tremblant l'amère solitude
Qui pleure aux champ des morts.

L'amour se transfigure en livides fantômes,
L'éclat des voluptés s'éparpille en atômes ;
Adieu grâce et fraîcheur ;

Les miettes du banquet roulent dans la poussière ;
L'heure sonne lugubre... Oui, c'est l'heure dernière ;
Il faut mourir, pécheur.

L'adultère a creusé ta jeunesse rieuse,
La débauche a flétri la morale pieuse
Qu'on doit garder toujours ;
Parmi les noirs soucis dont la rigueur dévore,
Que ton amer regret soit plus amer encore :
Tu mourras plein de jours !

L'or qu'au sein des caveaux entassait l'Avarice,
En son miroir impur a réfléchi le vice
Qui te fait condamner ;
Quel monceau de richesse... et quel monceau de crimes !
Lis dans cet or maudit les noms de tes victimes :
Dieu te voit frissonner.

Par le mal du prochain ta fortune est gravée :
Les enfants dépouillés, l'innocence entravée,
Les pères appauvris,
Ces mille malheureux firent ton opulence !
Et dans ton fier manteau tu forças au silence
La voix de nos mépris.

Tu sus même, usurpant le renom d'homme probe,
Ravir chez les humains une éclatante robe,
Quelque bribe d'honneur ;
Sans doute, un peu d'encens fumera sur la tombe :
Mais pour le jugement c'est l'âme qui retombe
Sous les pieds du Seigneur !

N'appelle donc plus rien de ton éclat frivole ;
Le masque qui cachait ton arrogance folle
Cesse de la couvrir ;
Pleure, grince des dents, expire dans la rage :
Le flot d'éternité, c'est ton dernier naufrage :
Pécheur... il faut mourir !

5.

Allons ! rugis, blasphème et fais crier tes chaînes !
Du dernier jugement les heures sont prochaines ;
Ni délais, ni merci ;
La nuit s'épand déjà sur ton regard sans flamme ;
Et Satan rit bien haut, lorsqu'il déchire l'âme
D'un pécheur endurci !...

Mais le Seigneur a dit, en ses bontés célestes :
« Quand même l'homme impur de ses crimes funestes
» Elèverait un mont ;
» Quand il aurait médit de ma justice immense,
» Il peut, grâce aux trésors d'une haute clémence,
» Fuir encor le démon :

» Qu'il m'appelle en mourant... qu'un repentir auguste
» Lance au fond de son cœur la lumière du juste,
» Qu'il exècre le mal ;
» Heureux, il montera les collines de vie ;
» Par mon bras souverain l'âme sera ravie
» A l'empire infernal !... »

Impie, ah ! souviens-toi de l'heureuse promesse ;
Et quand le doux pasteur vers la couche s'empresse
Par un céleste don,
Laisse exhaler l'orgueil qui bout dans ta pensée ;
Que des iniquités l'horreur soit effacée
Sous la main du pardon.

Oui, périsse l'orgueil de cette créature
Qui, du vautour des morts éternelle pâture,
Doit beaucoup expier ;
Plus d'orgueil !... quand broyé par la force divine,
L'homme sent que le glaive effleure sa poitrine
Et n'a plus qu'à prier.

Ce n'est pas le néant, pécheur, qui t'environne ;
Au sommet des tombeaux vois-tu poindre ce trône
Où domine un grand roi ?

L'heure marche... à pas lents l'éternité s'avance ;
Que l'âme impérissable auprès de Dieu s'élance !
Repens-toi, repens-toi...

Ineffable douceur des grâces infinies !
Le superbe s'abaisse... et sous des mains bénies
Il s'incline pleurant :
Soudain, purifié par la divine extase,
Du fiel de ses méfaits il épanche le vase
Pour revivre en mourant.

Une heure, un seul moment de calme et de mystère
A dégagé l'Esprit des fanges de la terre,
Des liens de Satan ;
Et le mort, ranimé par l'Archange qui passe,
S'élance, en traversant les flots bleus de l'espace,
Vers un monde éclatant !

MÉDITATION SEIZIÈME.

CHANT D'HYMEN.

Tu seras, ma fiancée,
Mon avenir, ma pensée,
Belle au front de dix-sept ans !
Tu paraîs aussi jolie
Que la madone Marie,
Fraîche comme la prairie,
Jeune comme le printemps.

Déjà le temple s'apprête,
L'encens brûle pour la fête,
Ta mère en pleurs nous bénit ;
Enfant, l'hymen nous appelle

Avec sa voix solennelle,
Et dans cet amour fidèle
La main de Dieu nous unit.

Mets ta robe la plus blanche;
Que ton joli cou se penche
Sous un voile de pudeur;
Laisse parler le murmure
De ta prière si pure;
Mets une fleur pour parure,
Emblème de ta candeur!

Tu seras à moi sans cesse
Mon épouse et ma maîtresse;
Que cet avenir est beau!
Pendant toute l'existence
Nous aurons même espérance,
Peut-être même souffrance...
Et puis le même tombeau.

Dieu, notre père, nous lie
Par une commune vie
D'amour, d'avenir naissant;
Il dit, en créant la femme:
« Vous êtes son corps, son âme,
» Toute sa force et sa flamme
» Et tout le sang de son sang! »

Merci, mon Dieu tutélaire,
De m'avoir donné sur terre
La félicité du ciel.
Je brise la coupe vaine
De la volupté mondaine
Où l'on s'abreuve de peine,
Après avoir bu du miel.

C'est pour moi seul, jeune fille,
Qu'à nos yeux ton charme brille

Comme un astre souriant ;
C'est pour moi que ta pensée
Est doucement caressée
Comme une yole bercée
Par les flots de l'Océan.

C'est pour moi seul, bien-aimée,
Que sur ta couche embaumée
L'amour vint se reposer ;
La jalousie importune
Ne trouble point ma fortune...
Ton baiser sur ma peau brune
Sera le premier baiser !

Va ! que ta mère te pare :
Mais ton bijou le plus rare,
C'est la vertu de ton cœur ;
Point de ces parures folles !
Oh ! voile bien tes épaules
Dont mille regards frivoles
Aspireraient la blancheur.

Je frémis en touchant l'onde
De ta chevelure blonde
Qui me paraît tressaillir ;
Ma lèvre à peine se pose
Sur ta lèvre demi-close :
Je crains d'effeuiller la rose
Qu'il m'est permis de cueillir.

C'est que nul toucher profane
Sur ce contour diaphane
N'est venu se reposer ;
C'est que nul encens frivole
N'a défloré mon idole ;
Mon baiser sur ton épaule
Sera le premier baiser !...

Si le ciel un jour nous donne
Un ange à fraîche couronne
Sous la forme d'un enfant,
Tu le béniras sans cesse,
Mère pleine de tendresse,
Et tu suivras sa jeunesse
Avec un œil triomphant.

Cet ange, touchant génie,
Réunira notre vie
Par de plus sacrés liens ;
Je veux qu'il soit ton image ;
Il aura ton doux visage,
Ton sourire et ton langage,
Des yeux bleus comme les tiens !

Chaque soir près de sa couche
Une chanson de ta bouche
Tendrement va l'endormir ;
Et pendant les nuits entières
Nous fermerons ses paupières
Avec de molles prières
Et des rêves d'avenir.

Auprès du foyer qui brille,
Chaque soir pour la famille
Nous prîrons avec ferveur ;
Alors l'âme se déploie
Dans une céleste voie !
Et l'on reporte sa joie
Vers la bonté du Seigneur.

MÉDITATION DIX-SEPTIÈME.

CHOEUR DE JEUNES FILLES A LA MORT D'UNE COMPAGNE.

Vole, vole, ô ma sœur !... vers les rives sacrées ;
Au monde que tu fuis dis encore un adieu :
Que nos places au ciel par toi soient préparées,
Et reçois la première un sourire de Dieu !

La fange de la terre
Epargne le mystère
De notre asile pur ;
Douce vierge... et ton aile
Encor blanche et nouvelle
Traversera, fidèle,
Les plaines de l'azur !...

La mort n'est rien pour toi, jeune sœur endormie ;
Les anges frémissants embaument le réveil ;
La mort pour l'innocence est la plus sûre amie ;
C'est après la nuit froide un baiser du soleil.

C'est l'heure triomphale
D'une âme virginale,
Le jour plein de douceurs ;
Pour égayer la route
Que le méchant redoute,
Chantons, chantons, mes sœurs.

Mets ta robe de lin, ta robe la plus blanche ;
Dans tes cheveux dorés mets nos belles fleurs d'or ;
C'est la main du Seigneur qui s'incline et te penche ;
C'est la brise des cieux qui mollement t'endort.

Point de flambeaux funèbres,
Plus noirs que les ténèbres;
Point de sombre couleur;
Pars, joyeuse... et nos lyres,
Belles de saints délires,
Célèbrent ton bonheur!!...

L'impie en ses plaisirs se rassure et s'enivre;
Dans la coupe du mal il veut boire l'oubli;
Mais Dieu parle...—Oh! silence!—Il faut cesser de vivre;
Dieu va juger l'impie... et l'impie a pâli.

Ses pompeuses journées
Sont des feuilles fanées
Par l'automne brûlant;
Quand sommeille la fête,
Il entend sur sa tête
La voix de la tempête,
L'appel d'un Dieu tonnant!

La couche de mollesse est le lit du supplice;
L'audace est arrachée à sa perversité;
Son corps est au néant, son âme à la justice;
Il a pour quelques fleurs vendu l'éternité!

Mais pour toi, chaste et bonne,
La mort, c'est la couronne
Qui se forme et rayonne
Autour de l'avenir;
Et pour notre souffrance
Nous avons l'espérance,
Et le pieux silence
Avec ton souvenir!...

Que valent ces palais où l'humanité fière
Admire les splendeurs qui demain ne sont plus?
Une plus riche vue inonde ta paupière:
C'est le dôme éternel! le palais des élus!

Comme la terre change
Le sépulcre et sa fange
En parfums précieux :
L'âme qui s'évapore,
Et que la mort dévore,
S'échappe... et vient éclore
Parmi les fleurs des cieux.

Vierge, songe parfois à tes sœurs exilées ;
Au milieu des élus ne nous méprise pas ;
Dis-nous si près de toi nous serons appelées,
Parle-nous à travers les brumes du trépas.

Parle-nous sous l'ombrage,
Dans la voix du feuillage,
Dans la voix des ruisseaux ;
Ne sont-ce pas les âmes
Des pures jeunes femmes
Qui modulent les gammes
Que disent les oiseaux ?

Et nous allons coucher ses dépouilles mortelles
Dans le sein de la terre où Dieu forme les fleurs ;
Seules, nous l'emportons avec nos bras fidèles :
Elle n'a pas besoin de prière ou de pleurs.

Que l'onde sainte arrose
La couche où l'on dépose
Ces chers débris humains ;
Et que mille guirlandes,
Virginales offrandes,
S'effeuillent sous nos mains.

Bien souvent nous irons dans l'humble cimetière
Remplir l'écho dormant de nos frêles accords ;
Ensemble nous irons implorer ta prière
Et bercer dans nos chants le sommeil de ton corps...

Nous parlerons des heures
Qu'on passe en ces demeures
Loin de tes cieux si beaux ;
Plns d'une, au champ suprême,
S'en ira d'elle-même
Graver ton nom qu'elle aime
Sur l'arbre des tombeaux !

Vole donc, ô ma sœur !... vers les rives sacrées.
Au monde que tu fuis dis l'éternel adieu :
Que nos places au ciel par toi soient préparées :
Tu reçois la première un sourire de Dieu !

MÉDITATION DIX-HUITIÈME.

LE PASSÉ.

Je me souviens encor de ces heures passées
Où roulaient doucement mes fécondes pensées,
Où, riche de jeunesse et brûlant d'avenir,
Je voyais, en riant, l'existence venir...
Oh ! que j'en ai rêvé de ces choses charmantes,
Des parfums, du ciel bleu, des sourires d'amantes,
Des vers chantés, le soir, sous le regard des cieux ;
Tout cela me semblait doux et délicieux !
Mon âme, en s'éveillant, aspirait tous ces rêves,
Vagues flots murmurant sur de lointaines grèves ;
Et je disais : « O Dieu ! c'est un rayon de toi,
» Cet univers éclos sous ton geste de roi ;
» La sainte poésie et l'amour de la femme,
» C'est par deux fois le ciel qui s'épand en notre âme ;
» L'une est la voix de l'ange, et l'autre est sa beauté :
» Qui me dit : avenir ! dit aussi : volupté.

» O poésie ! amour ! Délices infinies ,
» Je vis en votre foi , mes suaves génies ! »

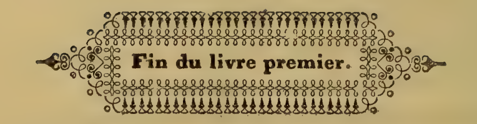
Et quand naissait l'aurore , et quand venait le soir ,
Je reportais vers Dieu l'encens de mon espoir ,
Heureux comme un enfant sous l'aile de sa mère...
— Lorsqu'un vieillard disait : « La vie est bien amère ! »
Je riais du vieillard , en comptant mes trésors
De beautés et de fleurs !... — J'étais poète alors !

Poète !... c'est à dire , un être qui s'éveille ,
Et de tout ce qu'il voit ne voit que la merveille.
Il s'enivre , en naissant , des feux d'un jour nouveau ;
L'univers , au reflet d'un céleste flambeau ,
Apparaît à ses yeux ! c'est l'Eden qui l'appelle.
Reine d'amour , pour lui la terre se fait belle :
Comme une folle vierge , elle couvre de fard
Sa pâle joue , habile à tromper le regard !...—
Poète !... c'est à dire une âme qui s'envole ,
Cherchant partout l'écho d'une aimante parole.
Poète !... il offre à tous sa confiante main ;
En pensant que d'amis est peuplé son chemin ,
Il croit qu'on va l'aimer, que chaque homme est un frère;
Puis , — suave pensée ! ineffable mystère !
Comme un sylphe dansant dans la blancheur des soirs ,
La femme , aux pas légers , aux flots de cheveux noirs ,
Aux yeux étincelants comme la luciole ,
Passe et fuit : c'est l'éclair d'une sainte auréole...
Et beau d'illusions , le poète offre au ciel
Son cœur pétri d'arôme et parfumé de miel.

Je me souviens ainsi d'avoir été poète.
Vus de loin, tous mes jours semblaient des jours de fête ;
Au souffle de l'amour je savais m'embraser ;
Je croyais au bonheur éclos dans un baiser ,
Je croyais à la gloire ! et ma voix inspirée
Remplissait les échos de la voûte azurée ,

De mon cœur palpitant je redisais les sons,
Puis je pensais avoir de sublimes chansons...

Ce n'était qu'un beau rêve... et chaque jour l'emporte.
Mon cœur s'est desséché comme une feuille morte ;
Je marche, morne et froid, tel qu'un barde vaincu.
Et pourquoi suis-je ainsi ?... — Parce que j'ai vécu ! !



LIVRE DEUXIÈME.

ÉLÉGIES.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

SANS MÈRE !...

Enfant de l'opulence, enfant aux blonds cheveux,
Quand tout paraît sourire au moindre de tes vœux,
Pourquoi ce front sévère,
Ce front qui va si mal à l'âge de huit ans ?....
— Hélas ! dit-il, je pleure ainsi depuis le temps
Où j'ai perdu ma mère.

A toi les beaux salons ! les habits de velours
Et les riches hochets, innocentes amours
De l'enfance éphémère ;
Sur toi l'heureuse vie étend ses aîles d'or !...
Mais l'enfant répondit : — Puis-je être heureux encor,
Heureux !... sans voir ma mère ?

Tu ne portes pas seul le poids de tes douleurs ;
Une sœur adorée aime à sécher tes pleurs :
Combien elle t'est chère !

De son pieux amour qui ne serait jaloux ?
—Oui ! ma sœur est bien douce, et ses baisers sont doux...
Moins que ceux de ma mère.

Là bas, sur les prés verts, inondés de soleil,
Rejoins tes compagnons au visage vermeil,
Troupe ardente et légère ;
L'ombrage à tes regards ne sourira-t-il pas ?
— Oh ! reprit l'orphelin, courons-y de ce pas :
Tout auprès dort ma mère !

Tu pleures, tu gémis... Mais vois cet autre enfant
Hâve et blême de faim... Il plie un corps souffrant
Sous la rude misère :
C'est à lui de pleurer le soir et le matin.
—Non ! non ; s'écria-t-il ; j'aimerais son destin :
Il souffre avec sa mère !

— Et quelques jours après, triste et mourant flambeau,
L'enfant sans mère allait voir s'ouvrir le tombeau ;
C'est le lit qu'il préfère ;
Et quand la froide mort fermait ses petits yeux,
Il murmurait encor : — J'ai le cœur bien joyeux,
Je vais revoir ma mère !

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

L'HYMEN DE LA VEUVE.

A Marie de B***.

Infidèle au tombeau !... — Vous avez oublié
Le pacte nuptial et vos serments de femme ;
Vous avez dans la cendre été chercher la flamme
Et profané l'amour à votre amour lié.

Parce que d'un époux l'âme s'est élancée
Pour vous attendre au ciel comme une fiancée,
Rieuse et trahissant le sommeil d'un ami,
Vous fuyez le passé dans vos bras endormi !

C'est pour vous aujourd'hui que l'église s'apprête,
Et la fleur de l'hymen sourit dans vos cheveux;
Vous allez rallumer les flambeaux et les vœux,
Pleurer l'anniversaire avec des chants de fête ! !
Un autre, mieux aimé, vous conduit par la main
Au temple où l'on vous vit naguère agenouillée ;
Et si de légers pleurs votre joue est mouillée,
C'est que la joie épand sa rosée en chemin.

A peine si l'année a fini sa carrière,
Depuis que le bon maître a quitté la maison ;
Déjà le souvenir, importune prison,
Par votre impatience est réduit en poussière.
Larmes que vous versiez au chevet de l'époux,
Larmes d'un noble amour, votre source est tarie ;
Et quand vous l'oubliez, fugitive Marie,
Son âme dans le ciel est à prier pour vous !

Mais non, vous faites bien... le deuil aux robes noires
Attristait la blancheur de vos lys printanniers,
Hélas ! et la retraite aux sévères mémoires
Vous défendait le bal et ses plus chers lauriers.
Pouviez-vous vivre ainsi, douce enfant ?... La colombe
Livre-t-elle sa plume aux brises de la tombe ?...
Pour raviver l'éclat d'un visage pâli,
Hâtez-vous de cueillir les roses de l'oubli.

Oh ! soyez radieuse, et fière, et consolée ;
A vous la soie et l'or, le luxueux satin !
L'époux mort ne doit pas accuser le destin...
Il dort bien richement sous un beau mausolée.

Qu'il dorme... et vous, veillant dans vos soyeux atours,
Répondez aux soupirs du bal qui vous implore ;
Le monde se dira : « Comme elle est belle encore...
» Plus belle !... elle a changé ses fleurs et ses amours ! »

Poète, ce n'est pas que je blâme la joie,
L'hymen au pur sourire et ses enivrements ;
Toujours, vous le savez, ma jeune lyre envoie
Un écho de bonheur au baiser des amants...
Mais c'est qu'en vous voyant si légère, ô Marie,
Je sens mourir en moi la foi la plus chérie ;
J'avais cru que l'amour, dont vous suivez les lois,
Ne pouvait dans l'hymen s'allumer qu'une fois !

Mais... il n'est que trop vrai... l'amante la plus pure
A bientôt renoué la chaîne des plaisirs ;
Tout passe, change ou meurt dans la frêle nature :
Le deuil, en expirant, se transforme en désirs.
Et la veuve d'un an peut sur une autre bouche,
Tremblante, recueillir un aveu qui la touche ;
Et les doux entretiens si vite revenus
Murmurent sans la voix de celui qui n'est plus !

Sitôt qu'il a fermé sa paupière mourante,
L'époux qui s'en alla sur la foi d'un adieu,
On se croit libre... oh ! non. — La tombe dévorante
Ne saisit pas l'esprit qui s'élance vers Dieu.
O poète insensé... je croyais que nos femmes
A l'autel du Seigneur n'épousent que les âmes,
Et que si l'ombre chère est envolée ailleurs,
On lui garde sa foi pour les mondes meilleurs !...

Pendant qu'en cette église une grave harmonie
Fait murmurer le cœur purement agité,
Et que l'humble prière à votre âme bénie
Apporte le pardon de l'infidélité,

Permettez que j'évoque en mon coin solitaire
Vos pauvres souvenirs enfouis dans la terre...
C'est que dans ma pensée exempte de remords
Voltige avec douceur la mémoire des morts.

Je n'ai pas oublié les heures d'agonie ;
Moi, son ami, j'étais près de lui... près de vous...
Ses yeux ne renvoyaient qu'une lueur ternie ;
Il tenait vos deux mains... je n'étais point jaloux.
On eût dit qu'il voulût de sa force épuisée
Soutenir jusqu'au bout sa compagne brisée ;
Même dans vos pâleurs il voulait entrevoir
Un suprême rayon d'existence et d'espoir.

Il nous fit ses adieux... et l'amitié si tendre
Ne glana que les mots superflus à l'amour :
Cet adieu, gros de pleurs, je crois toujours l'entendre...
Les adieux sont cruels, lorsqu'on part sans retour :
« Ce n'est rien de mourir !... mais à sa dernière heure,
» Disait-il, voir gémir une veuve qui pleure,
» Voir tous ceux que l'on aime étouffer de sanglots,
» Quitter pour d'autres mers son navire et ses flots...

» Lorsqu'on vivait heureux sur de calmes rivages,
» Laisser un horizon tout rempli de douceur ;
» Livrer sa jeune voile au hasard des orages
» Loin d'un amour plus cher que l'amour d'une sœur !
» Non, non, je ne veux pas sonder le grand mystère,
» Je ne veux pas des Cieux, lorsque l'ange est sur terre ;
» Mais la voix du Seigneur m'appelle loin d'ici,
» Je dois vous obéir, Seigneur Dieu ! me voici...

» Et la douce compagne, hélas ! que fera-t-elle
» Sans la joie et l'hymen pour égayer le sort ?
» On nous avait parlé d'une chaîne immortelle,
» Et déjà les anneaux sont rompus par la mort.
» Qui me rendra, Marie, à tes pures ivresses !

» Tu ne dormiras plus, le soir, dans mes caresses ;
» Pourrai-je, dépouillant les voiles du trépas,
» Ecarter chaque pierre où se blessent tes pas ?

» Lorsque je dormirai sous les pâles feuillées,
» Ne laisse pas chômer ma mémoire de pleurs ;
» La tombe se nourrit de rosée et de fleurs ;
» Oh ! ne fais pas languir mes mânes oubliées ;
» Et je m'éveillerai dans le feuillage noir,
» Jetant mes regards bleus sur la campagne sombre ;
» La nuit je quitterai mon lit pour te revoir ;
» Viens souvent! viens toujours! et ne crains pas mon ombre.

» Mais la voix du Seigneur me rappelle d'ici,
» Je dois vous obéir, Seigneur Dieu ! me voici... »

— Il dit, et s'éteignit dans un dernier sourire,
Et veuve, il vous laissa dans nos humbles séjours,
Et la grande douleur vous prit dans son empire.
Vous l'avez noblement pleuré... pendant huit jours ! ! !
Mais le cœur de la femme est pareil à la grève,
Un rêve survenant y chasse un autre rêve ;
Ainsi le mot chéri sur le sable tracé
Par les ailes d'Eole est bien vite effacé !

Qui donc rajeunira les couronnes funèbres,
Pendantes sans couleur sur le froid monument !
Qui s'en ira parler au milieu des ténèbres
Au fantôme éploré qui marche isolément ?
J'irai !... mais il dira : « Ce n'est pas vous, c'est elle
» Qui devait rafraîchir ma parure mortelle ;
» Ami, pour éclairer la nuit de mon tombeau,
» Ramenez-moi l'étoile au reflet jeune et beau ! »

Oh ! le malheureux mort... s'il avait une fille,
Une mère... une sœur pour le pieux devoir ;
Mais il n'avait que vous de tendresse et d'espoir,
Vous étiez tout l'amour et toute la famille ;
Moi... que puis-je essayer pour tromper ses douleurs ?

Que dirai-je le soir à ses mânes moroses ?...
Mes roses n'auront pas le parfum de vos roses,
Mes pleurs n'auront jamais l'essence de vos pleurs.

Je ne lui dirai pas qu'à cette heure suprême,
Joyeusement bercée aux murmures flatteurs,
Vous trônez dans le monde avec un diadême,
Déployant l'éventail de vos adorateurs !...
Non, je dirai tout bas : « Cette femme timide,
» Elle n'ose venir... elle craint l'herbe humide...
» Elle a peur du silence ou du cri des corbeaux,
» Bien peur de la nuit noire et de ces blancs tombeaux !... »

Je dirai ce mot vague à son ombre irritée ;
Mais elle, dédaignant mes propos superflus,
Disparaîtra soudain sous la feuille agitée,
Et du fond de l'abîme elle ne viendra plus !
Qu'importe, n'est-ce pas, ces ombres importunes ?
Qu'elles dansent leur ronde à la pâleur des lunes,
Et laissent les vivants aux salons radieux
Ressusciter, la nuit, la lumière des cieux !

Mais la cérémonie est déjà terminée,
Je n'irai pas attendre avec un air moqueur
L'heureuse qui descend du temple d'hyménée,
De bénédictions mollement couronnée,
Ni jeter mon reproche à la femme sans cœur.
Poète, j'ai parlé sans fiel ; et si je prie,
C'est pour qu'un Dieu clément vous pardonne, ô Marie !
Adieu, madame, adieu, que l'amour vous soit doux,
Et donnez le bonheur à ce nouvel époux.

ÉLÉGIE TROISIÈME.

LE RETOUR AU VILLAGE.

Après avoir vingt ans passé des jours amers
Sur un sol inconnu, bien au-delà des mers,
Où l'enchaîna l'arrêt d'une rigueur fatale,
L'exilé devient libre, il voit tomber ses fers :
Il s'élance ! il retourne à la terre natale !

Ce coin de l'univers qui lui sourit toujours,
Où tendent les efforts de son ardent voyage,
Ce n'est pas une ville au pompeux étalage,
Riche de hauts palais et de superbes tours....
C'est le petit clocher d'un modeste village.

Le jour était si beau ! les cieux épanouis
De leur azur riant semblaient azurer l'âme ;
Tout gazouillait dans l'air, et le soleil de flamme
Tombait en gerbes d'or sur les champs réjouis.

Soleil, et cieux, et fleurs !... grandes et douces choses,
Pour l'heureux exilé sont un charme nouveau ;
Tout est joie et printemps : la nature et les roses,
Et le cœur de celui qui retourne au hameau.

Comme pour son retour le village est en fête !
Enfin de ceux qu'il aime il va tarir les pleurs ;
Un jour effacera le siècle de douleurs ;
Mais à l'heure suprême il palpite, il s'arrête.

Oui ! ce sont bien encor les mêmes villageois,
Les mêmes airs joyeux qu'on chantait autrefois,

Et la même campagne, et la même colline,
Les mêmes tintements à l'église voisine,
Le même clocher noir avec sa blanche croix !

Un charmant souvenir que son bonheur recueille
Fuit de chaque sentier, vole de chaque feuille ;
Là du vieux laboureur il guettait le retour ;
Là jouaient les enfants ; là sa mère si bonne
Priait, humble et pieuse, auprès de la Madone ;
Là son cœur bégaya les premiers mots d'amour.

Il approche… au détour de l'allée embaumée,
Une femme apparaît : la fleur de son printemps,
Celle qui fut pour lui si belle, et tant aimée,
Et qui réjouissait sa jeunesse charmée !…
Mais sur ces jours amis le flot coula vingt ans.

Vingt ans !… ô ciel, vingt ans ! Tous ces hivers de glace
Ont soufflé leurs rigueurs sur la beauté qui passe ;
Et l'éclat de la femme, hélas ! s'est envolé ;
Le temps sur cette amante a gravé son passage,
Il a pâli sa joue, et ridé son visage,
Alors qu'il effeuillait le cœur de l'exilé !

En voyant le proscrit, son amante incertaine
Cherche en ses souvenirs une trace lointaine ;
Elle songe, rieuse… et ne se souvient pas ;
Puis, comme repoussant une idée éphémère,
Bien vite elle s'éloigne emmenant, bonne mère,
Les enfants grands et beaux qui suivent tous ses pas.

O proscrit ! la voilà, ta belle fiancée !
Quoi ! toujours exilé… même de sa pensée ;
Un autre de sa vie est la joie et l'orgueil.
Mais secoue, ô proscrit, la douleur importune :
L'oubli de ce doux rêve est toujours la fortune ;
Un autre amour t'appelle et t'attend sur le seuil.

C'est le plus noble amour que Dieu mit sur la terre :
Eclair de sa bonté, reflet de son mystère,
C'est un amour vivace entre tous les amours ;
Et ce génie aimant, et cet ange fidèle
Qui tous les jours te pleure et tous les jours t'appelle,
C'est ta mère, ô proscrit, qui se souvient toujours !

Sa mère... il veut la voir !... Et d'une marche fière,
Il franchit la prairie, il atteint sa chaumière.
Mais, ô Dieu ! sous le toît ce sont des inconnus,
Visages froids et doux, au sourire impassible,
Dont l'accueil glacial déchire un cœur sensible ;
Sous le chaume natal pourquoi sont-ils venus ?...

Il s'étonne, il se nomme !... avec un cri suprême
L'exilé de vingt ans appelle ceux qu'il aime !
Mais l'un des inconnus, toujours indifférent,
Le conduit sur le seuil ; et de son geste lent
Montre au bout du village une sombre verdure,
Les ifs, les peupliers, et le saule pleurant
Qui font au champ des morts leur funèbre ceinture.

Morts! quoi... morts tous les deux! Ce père au cœur si fort,
Et sa mère... tous deux sont couchés dans la mort !

Etranger ! c'est bien là ton sinistre langage ;
Sur la croix funéraire on se heurte en chemin,
Et lorsqu'on croyait voir un si beau lendemain,
C'est un pâle soleil qui brille après l'orage.
Vingt ans ! c'est l'horizon de notre ciel humain.

L'infortuné, brisé par ce malheur rapide,
Sur le hameau natal promène un œil humide ;
Dans son cœur désolé se glisse un froid subtil,
Et les airs du printemps dont les tièdes haleines
En chauds bouillonnements circulaient dans ses veines,
Sont déjà plus glacés que les brises d'exil !

Ange de sa douleur, espérance chérie,
O notre sœur fidèle aux heures de l'ennui,
Vainement l'exilé te rappelle aujourd'hui:
Il n'a plus rien sur terre, il n'a plus de patrie!

Pourtant ce sont encor les mêmes villageois,
Les mêmes airs joyeux qu'on chantait autrefois,
Et la même campagne, et la même colline,
Les mêmes tintements à l'église voisine,
Le même clocher noir avec sa blanche croix!

C'est aux plaines des morts, parmi des lits de pierre,
Que de ses purs amours il cherche la poussière;
L'aride désespoir enchaîne encor ses pleurs;
Deux simples monuments forment la sépulture
Des deux morts endormis sans marbre et sans parure:
Leur fils n'était pas là pour leur donner des fleurs!

Deux tombeaux! ô débris... voilà ta destinée,
Pauvre famille humaine au néant condamnée!
Marin lassé, voilà ton asile et ton port;
Au lieu des chauds baisers, des touchantes ivresses,
Et du nid maternel, et des molles caresses,
Il saisit les longs bras décharnés de la mort!

Mais tandis qu'il gémit, son œil vague retombe
Sur l'image du Christ qui sourit à la tombe;
C'est le sanglant calvaire où Dieu grave ses pas;
C'est le plus doux martyr buvant l'amer calice;
C'est un roi qui pour nous descend jusqu'au supplice;
C'est l'Eternel donnant l'exemple du trépas.

Devant Jésus qui meurt, beau d'un pardon sublime,
Au cœur du malheureux la foi vive s'anime,
Et le frisson de l'âme en lui s'est ravivé;
Ainsi que du rocher Moïse tira l'onde,
Ses larmes ont jailli de leur source profonde:
Il pleure! il croit au ciel! il prie! il est sauvé!

Non, non, point de néant ; le Dieu qui vivifie
Du gouffre des tombeaux fait le temple de vie ;
Leur nuit, c'est le soleil de notre humanité ;
Et, déjà rafraîchi par ses rêves austères,
L'homme voit dans l'azur planer des ombres chères,
Et la cendre des morts crie : Immortalité !

» Aux cieux ! ils sont aux cieux ! c'est près d'eux qu'on m'appelle,
» Dit-il, ils ont revu la patrie éternelle ;
» Le sol qui m'a vu naître est un exil encor :
» Que ne puis-je avec vous fuir ces demeures sombres ?
» Chères âmes ! priez que la ville des ombres
» Au fils que vous aimez ouvre ses portes d'or... »

Il crut ouïr alors dans l'air et les ombrages
Frémir de molles voix, et voir de blancs visages,
Et longtemps sur le sol il demeura priant,
Jusqu'à ce que le soir, en déployant ses voiles,
Eût parsemé le ciel de son peuple d'étoiles
Qui pleurent leur blancheur sur l'arbre verdoyant.

Le fils pieux, quittant les funèbres vallées,
A ses deux morts chéris fit un dernier adieu ;
Et, confiant ses jours aux grandes lois de Dieu,
De son village enfin regagna les allées.

Alors mouraient les chants des heureux villageois,
Les frêles tintements de l'église voisine ;
Le soir enveloppait la plaine et la colline ;
Et dans l'ombre éloignée à peine se dessine
Le petit clocher noir avec sa blanche croix !

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

LA FEMME DU POÈTE.

A toi ces quelques vers, fleur chaste et printannière,
Qui de l'humble poète embaumes la chaumière,
Ton agreste séjour;
Femme que le poète a noblement choisie,
Pour unir à son front brillant de poésie
Ta couronne d'amour!

Là sous un dôme vert, près du sentier rustique,
Tu voiles aux regards ton foyer domestique,
Beau de simplicité;
Tu fuis l'air que la ville obscurcit de sa brume,
Tu crains ces flots humains dont la tempête écume
Aux bords de la cité.

Là, sous des cieux amis sans ride et sans nuage,
L'onde de tes beaux jours coule exempte d'orage
A l'abri de l'écueil;
Dans ce riant jardin que ton époux cultive,
Près de la violette et de la sensitive,
Tu brilles sans orgueil.

Le bal, soleil des nuits, astre aux mille bougies,
Avec ses reflets d'or, ses rêveuses magies,
Est loin de tes désirs;
Le bal! sylphe enivrant qui vous brûle la lèvre,
Et s'envole bientôt comme un rêve de fièvre,
Aux douloureux plaisirs!

Cette nuit lumineuse où la femme étincelle
N'égalera jamais l'aurore qui ruisselle
Des feux du jour naissant;

Tu préfères des cieux l'éternelle parure,
Et l'horizon sans borne, et la grande nature
Où parle un Dieu puissant.

Et pendant qu'au milieu des joyeuses soirées,
Les belles vont saisir de leurs mains enivrées
Le sceptre du bonheur,
La fraîcheur du repos coule sur ta paupière;
Tu dors, enveloppée en ta molle prière,
Dans le nid du Seigneur.

Bien vite elles perdront, ces roses trop hâtées,
Leur calice d'émail, leurs feuilles veloutées;
Vite elles pâliront;
Tandis qu'on te verra, loin du vent qui les pousse,
Offrir à ton époux, plus sereine et plus douce,
La blancheur de ton front!

Sois fière! sous ton aîle est éclos le poète!
Mais il n'a, dans ces jours où la gloire s'achète,
Pas de laurier vainqueur;
Heureux d'avoir cueilli sa fleur la plus aimée,
Il n'a pas adoré la folle renommée:
Sa gloire est dans ton cœur.

Il chante!... Et que la foule, impitoyable reine,
Juge d'autres lutteurs s'épuisant dans l'arène
Contre les envieux,
Lui ne veut point gravir la douloureuse voie,
Et le chant qu'il murmure est un hymne de joie:
Sa flamme est dans tes yeux!

A toi ses fiers élans, sa limpide harmonie
Lorsqu'il vante l'amour, chaîne sainte et bénie
Que Dieu seul peut briser;
Poète qui jamais d'encens ne s'environne,
Simple triomphateur à la simple couronne,
Sa palme est un baiser.

À toi ces quelques vers ! — J'aime ta main charmante,
Sur le travail léger guidant l'aiguille errante,
Travail que Dieu bénit,
Et ton œil azuré plein d'un céleste charme,
Parfois laisse tomber la perle d'une larme
Sur ton enfant qui rit...

Comme on voit goutter l'eau des feuilles arrosées,
Ton âme en ses replis conserve des rosées
Qui se fondent en pleurs ;
Source d'enchantements et d'ineffable ivresse,
Pour toi la poésie a la même caresse
Que la brise et les fleurs !

Oh ! s'ils avaient connu leur bon ange, une femme !
Gilbert, Moreau, tous ceux que la détresse infâme
Tua de désespoir,
Ils ne seraient pas morts sous les coups de l'envie :
L'amante eût coloré la pâleur de leur vie,
Plus courte qu'un beau soir.

Près de la tombe ouverte une main chaste et blanche
Relève et ressuscite un front brisé qui penche
Sous le destin jaloux ;
Oui ! la femme qu'on aime est un riche calice
Où le cœur du jeune homme épanche avec délice
Son nectar le plus doux.

Quand le poète ému pour son ange fidèle
Laisse le nom chéri dont l'amante s'appelle
Embellir ses concerts,
Par ce mot radieux tout le chant se colore,
Comme on voit miroiter le feu du météore
Illuminant les airs.

Ainsi l'on naît poète aux rives de l'Espagne ;
Dans ces climats brûlants le mystère accompagne
Les rêves du penseur :

Il s'enivre, écoutant la vague mélodie
De ces mille chansons que la brise attiédie
Soupire avec douceur !

Est-ce parce que l'âme, en cette noble terre,
Du printemps et des fleurs voit l'éternel parterre,
L'horizon toujours bleu ?
Non ! si l'Espagne a vu tant de génie éclore,
C'est que les noms de femme y sont plus doux encore
Que le beau ciel en feu !

L'antique poésie, à l'immense auréole,
Formait des plus doux noms sa plus douce parole,
L'arôme de son miel ;
Et parfumé d'amour à l'heure d'agonie,
Dans les flots de son sang et des flots de génie
Chénier volait au ciel.

Qu'importe d'un tombeau l'opulence funèbre,
Et le marbre, et l'airain qui font un nom célèbre
Dans la postérité !
Mieux vaut, lorsqu'au sépulcre il nous faudra descendre,
Des pleurs, de tendres pleurs qui ravivent la cendre :
Chère immortalité !

O vous, jeunes beautés, ô foule virginale,
Qui souriez encore à l'aube matinale
De l'amoureux destin,
Vous qui donnant l'essor aux aîles du bel âge,
Voyez un nom d'époux surgir sur le rivage
Comme un phare lointain ;

Quel sera votre élu pour l'heure fortunée
Ou sur vous plânera l'astre de l'hyménée ?
Sera-ce le plus beau ?...
Ou celui qui vous livre un titre de duchesse,
Celui qui sur vos pas fait luire la richesse
Comme un royal flambeau ?...

Imitez, imitez la femme du poète;
Aux roses du plaisir, au signal de la fête,
Vierges, dites adieu;
Pour donner le baiser de chaste fiancée,
Cherchez un large front qu'éclaire la pensée,
La richesse de Dieu!

Vous connaîtrez alors ces extases sublimes
Qu'un mutuel penchant verse aux cœurs magnanimes;
Vous connaîtrez ces lois
Que dicte l'hyménée à la vierge pieuse,
Et vous verrez traduire en langue harmonieuse
Vos songes d'autrefois.

Mais si vous n'avez rien de ces nobles pensées,
Si vos charmes, hélas! sont des formes glacées
Et des regards moqueurs,
Demain viendra l'hiver dont les souffles moroses
Ensemble raviront les débris de vos roses,
Les débris de vos cœurs!

Imitez! imitez la femme du poète:
C'est une fleur des champs qui décore sa tête;
Sur son cou grâcieux
Jamais le collier d'or, le diamant ne brille;
Elle vit pour l'amour, pour la douce famille,
Elle vit pour les cieux!

A deux! on est heureux d'avoir le même rêve,
Comme deux flots amis murmurant sur la grève
Où l'onde aime à couler;
Dans cet hymen des cœurs le poète s'inspire:
Il chante sans orgueil; son âme est une lyre
Que l'amour fait parler.

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

EN PLEINE MER.

La nuit aux yeux d'argent pleure sur l'eau tranquille ;
La vague a des soupirs comme une jeune fille
Que berce un mot flatteur ;
Dans le firmament bleu les étoiles fidèles
Brillent patiemment comme des sentinelles
Auprès du Créateur.

O nuit !... pour le penseur que de sources fécondes !
Heureux qui peut ainsi contempler tous les mondes
Du sein de l'Océan ;
Au-dessus de nos fronts se courbe un ciel immense,
Sous nos pieds agités murmure et se balance
L'écume d'un géant !

Marche, mon fier vaisseau, sans craindre les tempêtes !
Après la douce nuit qui brille sur nos têtes,
Espère un doux soleil ;
Le vent mélodieux qui gonfle la voilure,
C'est le souffle léger de la belle nature
Qu'engourdit le sommeil.

Nochers, endormez-vous ; rameurs, laissez vos rames ;
Ne craignez plus l'auster ni la fureur des lames,
Sources de votre émoi ;
Bercés dans vos hamacs, dormez jusqu'à l'aurore ;
Pour vivre de bonheur je dois veiller encore :
Mon ange... viens à moi !

Viens, ma Stéfannia, mon ardente sultane ;
Effleure de tes pieds le pont de ma tartane,
Sans craindre un œil jaloux ;

Ici je suis le maître... et toi la souveraine!
Et mon amour est grand comme l'humide plaine
Qui joue autour de nous.

Viens, fille de la Grèce, enfant des nobles rives
Où le soleil colore avec ses flammes vives
La femme et l'oranger ;
Fille du sang d'Argos, dont les généreux frères
Ont toujours secoué dans leurs mâles colères
Le joug de l'étranger !

Paraîs, Stéfannia!... que j'admire en extase
Ta tunique aux plis d'or, et l'écharpe de gaze,
Folâtre pavillon ;
Et le turban soyeux penché sur ton oreille,
Et ton poignard qui joue, ô ma piquante abeille,
Le rôle d'aiguillon.

Qu'à l'appel des amours ta parole réponde :
N'entends-tu pas frémir les déesses de l'onde
Dans les asiles frais ?...
Avec moi qui te prie, avec moi qui t'adore,
La naïade ta sœur va répéter encore :
« Stéfannia, paraîs ! »

Quand je t'admire ainsi dans la nuit vaporeuse,
Blanche comme Gysèle et comme elle amoureuse,
Est-ce un charme trompeur?...
Es-tu cette danseuse au sourire perfide ?...
Dis, ô ma frêle amante, es-tu nymphe ou sylphide,
Es-tu femme ou vapeur ?...

Vois parmi les rochers cette masse pareille
Au géant de la mer qui sur les eaux sommeille,
Spectacle solennel !
La fière liberté couvre son flanc qui saigne :
C'est la Grèce qui dort!... la Grèce qui se baigne
Les pieds dans l'Archipel.

Quoi ! la fatalité qu'en ce moment tu braves
Voulait faire languir au milieu des esclaves
L'ardeur de tes printemps;
Ta jeunesse au bonheur venait d'être enlevée,
Stamboul t'avait reçue, ô vierge réservée
Au harem des sultans !

Déjà fumait pour toi l'encens des cassolettes,
A toi le cachemire, et les fines toilettes,
Et les riants loisirs ;
Respirant l'air qui brûle aux frontières d'Asie,
Tu semblais t'enivrer avec cette ambroisie
Que versent les plaisirs.

L'onde des bains ambrés jouait sur ta peau fine ;
A te voir, l'on eût dit cette houri divine
Que le Coran promet;
Subissant du harem l'influence maudite,
La chrétienne voulait être la favorite
Du fils de Mahomet !...

Mais l'éclat des palais cachait mal l'esclavage,
Et le plaisir n'était qu'un voile pour l'outrage
Dont s'émut ta fierté ;
De ta molle prison les hontes sont finies ;
Tu suis, en me suivant, les deux meilleurs génies :
Amour et liberté !

Et nous fuyons Stamboul, la tiède capitale
Où l'Europe a déjà l'allure orientale,
Ce luxe tant rêvé ;
Où le maître royal qui loin de nous respire
Entre mille beautés veut partager l'empire
De son cœur énervé.

Nous voguerons aussi plus loin que ta patrie !
Jette aux vents un baiser pour la Grèce chérie,
Jette un adieu là-bas ;

Chez toi la liberté n'est pas encore à l'aise!
De l'Ottoman vaincu la menace lui pèse :
A nous d'autres climats.

Où sont-elles, hélas! les cités colossales
Dont les murs ont servi de pierres sépulcrales
Au Perse terrassé,
Athènes l'amoureuse, et Sparte la guerrière ?
A peine on lit ces mots écrits dans la poussière,
Au soleil du passé.

Et Corinthe aux deux mers, et Thèbe, et Salamine,
Grands noms! vous n'êtes plus qu'une grande ruine
Aux superbes échos;
Et la Grèce aujourd'hui, cette ombre d'elle-même,
Avec ses jeunes fils, que couvre un deuil suprême,
Pleure ses vieux héros!

Ma patrie est à toi... je te l'ai destinée;
Quand nous aurons franchi la Méditerranée,
Ce périlleux torrent,
Au bout des nappes d'eau qui couvent tant d'orages,
Tu verras mon soleil, mon toit, mes chers rivages :
La France nous attend!

Ce n'est pas un pays d'éternelles verdures;
Là point de pommiers d'or aux neigeuses parures
Pour toujours embaumer;
Les printemps y sont courts comme l'amour des femmes;
Mais l'on n'y connaît pas d'esclavages infâmes,
Et l'on y peut s'aimer.

Ensemble on peut aller dans les bois solitaires,
De la feuilleée en pleurs écouter les mystères,
Les vagues bruits du soir,
Sans voir poindre au milieu des ombres diaphanes
L'espionnage vil et les regards profanes
De l'eunuque au front noir.

Mais un autre péril nous guette au sol de France;
Là règnent sur nos cœurs les lois de l'inconstance
Dont le sceptre est puissant;
Trop de fois le démon qui joue avec nos larmes,
Au concert des baisers mêlant le bruit des armes,
A pleuré dans le sang !

Parler de trahison près de toi... quel blasphême.
Le mot qui me console et m'enivre: « Je t'aime! »
Chasse le doute amer ;
Laissons, Stéfannia, ma jalouse folie:
Et viens unir les sons de ton luth d'Eolie
Aux chansons de la mer.

Suivons à deux, suivons l'essor de nos pensées;
Que nos âmes au ciel s'envolent fiancées;
Le ciel est leur séjour;
Notre temple est l'espace aux arches triomphales.
Les mondes ont pour nous des lampes nuptiales,
Les eaux des chants d'amour.

Que le velours des airs, enveloppant ta lyre,
Vienne amollir encor l'accent qu'elle soupire
Sur les flots endormis;
L'avenir est d'azur comme la nuit sereine;
Sois ainsi tour à tour ou l'esclave, ou la reine
De ton amant soumis.

Diamants de la nuit, étoiles, perles fines,
Versez un blanc reflet des parures divines
Au front de ma beauté;
Forme aux souples contours, silhouette d'amante,
N'es-tu pas, n'es-tu pas une image charmante
De la divinité ?...

Ainsi, trompant l'ennui des longues traversées,
Par mille voluptés nos âmes sont bercées
Dans cette douce nuit;

Marche, mon fier vaisseau, sans craindre les tempêtes;
Un bon génie est là qui veille sur nos têtes...
Et l'amour te conduit !

ÉLÉGIE SIXIÈME.

MOURIR POUR ELLE.

Si je pouvais mourir pour elle !...
— En rêvant à mon triste sort,
Anna se dirait : « J'avais tort
» De me montrer aussi cruelle. »
Elle aimerait mon souvenir,
Elle irait visiter ma pierre
Avec une tendre prière,
Et peut-être avec un soupir !

Si je pouvais mourir pour elle !...
— Alors, comprenant mes douleurs,
Anna donnerait quelques pleurs
A ma mémoire si fidèle !
Et, fuyant le divin séjour,
Mon âme comme une rosée
Viendrait rafraîchir sa pensée
Avec mille parfums d'amour.

Si je pouvais mourir pour elle !...
— Je demanderais au Seigneur
Pour son repos, pour son bonheur
Une grâce toujours nouvelle ;
Puis, sous le feuillage amoureux,
Vers le soir, quand elle est assise,
Jelu i dirais comme une brise :
« Anna ! je t'attends dans les cieux ! »

Oui, la tombé a sa poésie,
C'est un beau sommeil que la mort,
Lorsqu'auprès de celui qui dort
Vient prier la femme chérie.
Ce doux sommeil peut me charmer :
Mon bon ange, fais que je meure,
Pour que du moins elle me pleure,
Puisqu'elle ne veut pas m'aimer.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

L'ORGIE.

Par Dieu ! vive l'orgie et le vin pétillant !
Que le plaisir voltige en ce salon brillant
Où les coupes sont déjà pleines ;
Puisque les jours pour nous sont chargés de douleurs,
La nuit vient nous offrir de plus tendres couleurs
Et de plus charmantes haleines.

Viens, ma fière Célie, et toi, volage Irma,
Dont l'œil éblouissant tant de fois ranima
Ma joyeuse humeur engourdie ;
Venez, sans gorgerette, avec vos jupons courts,
Et laissez échapper le feu de vos discours
Dans cette atmosphère attiédie.

Non, je n'ai jamais vu tes salons aussi beaux,
Mon Irma ; ni jamais tant de galants flambeaux
Qui scintillent avec richesse ;
Jamais tant de parfums n'ont poli tes cheveux ;
Mon cœur te trouve belle à ravir ; et je veux
T'en féliciter, ma duchesse.

Verse-nous ton nectar, verse à flots, j'ai de l'or,
Et dis à tes valets d'aller chercher encor
Un nouveau flacon qui fermente.
Je vais voir s'enflammer ton visage vermeil,
Comme la fleur de pourpre aux ardeurs du soleil;
Tu n'en seras que plus aimante.

C'est bon, le vin qui fume; oh! c'est brûlant, la nuit
Au milieu des flambeaux, des belles et du bruit,
Où nos âmes sont occupées;
Par Dieu! qu'en dites-vous, messieurs les cavaliers?
Ne préférez-vous pas ces chants aux chants guerriers,
Et ce choc au choc des épées?

Quelle douce chaleur se glisse dans mes sens,
Et ranime déjà mes pensers languissants
Par sa volupté sans égales;
Vive Dieu! des chansons! des baisers! du bonheur!...
Ces flambeaux parsemés lancent une lueur
Pareille aux torches infernales.

Je veux oublier tout: mon antique blason,
Mon rang de chevalier, mes maux et ma raison,
Près de toi, mon Irma, ma belle!...
Tes yeux demi-fermés brûlent comme le vin,
Et je vais oublier dans ce regard divin
Jusqu'à ma maîtresse fidèle.

Amante infortunée, elle dort maintenant,
Elle dort bien tranquille, et ne sait pas, vraiment,
Que je presse une autre ceinture;
Allons, Irma, du vin! Ne saurais-tu pas mieux
Eblouir mon esprit par l'éclair de tes yeux,
Et l'onde de ta chevelure!

Folle, tu t'assoupis; eh bien! viens t'endormir
Ici, sur mon épaule... Oh! j'aime ce soupir,
Qui voltige sur mon visage;

Souriante et dormeuse, ainsi j'aime à te voir
Comme un soleil couché dans la brume du soir,
A travers un pâle nuage.

— Eh quoi! déjà le jour! Je suis las et brisé,
Je crois sentir mon front par la fièvre embrasé,
Le zéphir vient par la fenêtre
M'apporter doucement un souffle matinal;
Merci, brise d'aurore, ô souffle virginal
Par lequel je me sens renaître.

Qu'ai-je donc fait ici? je vois des gens épars,
Des valets endormis, des femmes sans regards,
Toutes sur les divans de soie.
Je vois chaque bougie expirer tristement,
Et je suis triste aussi; j'étais venu pourtant
Dans ces lieux chercher de la joie.

Qu'ai-je fait? quel penser me poursuit et me mord!
Ce n'est qu'un souvenir, et c'est presque un remord.
Oui, je me souviens... Héloïse!...
J'ai trahi mes serments. Moi! j'ai pu te trahir!
Comment vais-je aujourd'hui te revoir sans pâlir?
Oh! toute mon âme se brise.

Je n'aime que toi seule, Héloïse, pardon!
Elle va tout savoir. Cette nuit d'abandon
A stygmatisé mes traits pâles;
Et j'ai pu m'étourdir parmi ces voluptés,
J'ai pu serrer les mains de ces folles beautés,
Indignes d'être ses rivales.

Maudits ces cavaliers qui m'entraînent toujours,
Avec leurs gais propos, leurs chansons, leurs amours,
Et leurs coupes à blanche écume!
Au milieu de l'orgie, ils savent s'endormir;
Mais vient un lendemain qui vous fait tant souffrir!
Oh! maudit soit le vin qui fume!...

ÉLÉGIE HUITIÈME.

LA JEUNE MALADE.

« Vois, mère, autour de nous le printemps radieux
Montrant son diadème, et charmant tous les yeux
Avec sa parure fleurie ;
Sous un rayon d'espoir mon cœur vient de s'ouvrir :
Quand tout rit près de moi, je ne dois pas mourir,
N'est-ce pas, ma mère chérie ?...

» Que m'importe l'arrêt de ces graves docteurs
Avec leur front sévère et leurs airs scrutateurs ?...
Non, non ; je ne veux plus les croire !
Ils semblent avec eux emmener le trépas ;
Et tu pleures toujours lorsqu'ils t'ont parlé bas...
Fi des hommes à robe noire !

» Mourir !... le vilain mot... Mourir !... le triste sort :
Mère, je ne veux pas des baisers de la mort ;
Pour vivre, je m'éveille à peine :
J'aime mieux, dénouant mes blonds cheveux au vent,
Comme mes jeunes sœurs être belle, et souvent
Danser et jouer dans la plaine.

» Mes compagnes jamais n'ont cet air soucieux ;
Elles vont par milliers folâtrer sous les cieux
Comme une troupe d'hirondelles ;
Et moi, dont la jeunesse est vide de plaisirs,
Moi, la plaintive enfant, la vierge aux purs désirs,
Ne puis-je être heureuse comme elles ?...

» Dans le pieux espoir qui sourit au malheur,
Je me dis que la mort est un monde meilleur,
De félicité sans mélange :

Mais vainement je puise aux sources de la foi ;
Mon bonheur est le tien ! mon ciel est près de toi !
Ne dois-je pas être ton ange?...

» Ai-je offensé le Dieu qui compte tous nos jours...
Je ne crois pas avoir de profanes amours :
Pourquoi ne suis-je plus bénie ?...
Dès qu'au réveil des cieux la jeune aube a relui,
Quand les fleurs ont prié, ma prière vers lui
Elève un soupir d'harmonie.

» J'aime, j'aime la vie... et pourquoi ? Pour t'aimer
Et pour respirer l'air qui vient nous embaumer,
Pour voir folâtrer les nuages ;
Pour entendre la brise au murmurant concert,
Pour parcourir les bords du fleuve où l'arbre vert
Fait trembler ses folles images.

» J'aime, j'aimé la vie !... Entends-tu les oiseaux
Cachés dans la nuée ou dans les arbrisseaux,
Modulant leurs chansons perlées ?
On dirait un écho des accents d'Ariel ;
On dirait, n'est-ce pas, que les lyres du ciel
Sur la terre se sont frôlées ?

» Je renais au bien-être... et ces jeunes chaleurs
Ont de mon front plissé coloré les pâleurs.
Loin de nous larmes et souffrance !
Voici le jour : fuyez, ô vapeurs du sommeil !
Comme le lys qui brille aux reflets du soleil,
Je brille aux feux de l'espérance.

» Ecoute, bonne mère, et ne me gronde pas
Si pour d'aimables soins je veux fuir le trépas ;
Souvent je m'exalte et je rêve ;
Et je me sens frémir d'un pur enivrement
Quand pour mon jeune cœur je cherche un cœur aimant;
Je veux que le songe s'achève.

» Vivre !... comme c'est doux ! Parfois dans mon miroir,
Quand je ne souffre pas, je désire me voir,
De ma frêle image charmée ;
Pardonne si je vois en rayonnant d'orgueil
Les flambeaux de l'hymen avant ceux du cercueil :
Je suis belle pour être aimée.

» Je ne foulerai pas les chemins du tombeau
Avant que ma jeunesse éteigne son flambeau
Et que ma force soit glacée ;
Ce n'est qu'après avoir durant les jours entiers
Folâtré dans la vie, exploré les sentiers,
Qu'on se couche froide et lassée.

» Et l'hiver, quand le ciel sombre et décoloré
N'aura plus ses ardeurs ni son temple doré,
J'aurai les brillantes conquêtes ;
Et versant les parfums au flot de mes cheveux,
De mille cavaliers je cueillerai les vœux
Au milieu du printemps des fêtes.

» L'hiver !... tu me verras dans mes vives couleurs
Avec mes blancs habits, ma couronne de fleurs
Sur le front chastement posée ;
Et tressaillant soudain d'un émoi virginal,
Je m'épanouirai dans les serres du bal :
Tes larmes seront ma rosée !

» Mais avant les beaux soirs j'aime bien mieux encor
Les beaux jours, l'horizon tendu de pourpre et d'or,
Les verts tapis de la prairie :
Quand tout s'éveille ainsi sous le regard de Dieu,
Au bonheur de t'aimer je ne puis dire adieu,
N'est-ce pas, ma mère chérie ?... »

— Ainsi parlait l'enfant; et sa mère écoutait
La malade aux yeux bleus qu'un beau jour dilatait ;
Comme elle, oubliant les alarmes,

Elle voulait répondre à son naïf espoir ;
Sur ses traits maternels on pouvait entrevoir
Un sourire mouillé de larmes.

Elle croyait à peine à cette guérison
Qu'inspirent les parfums des fleurs et du gazon,
La beauté du jour qui s'envole ;
Craintive, elle songeait qu'à ses derniers instants
Une flamme a toujours ses feux les plus ardents,
Le cygne, sa voix la plus molle.

Pauvre mère !... les fleurs ne la rassuraient pas ;
Les fleurs naissent aussi dans le champ du trépas
Sans réveiller les jeunes âmes ;
Et le mâle soleil, aux regards fiers et beaux,
Illumine aussi bien la plaine des tombeaux
Que la plaine où dansent les femmes.

Mère tout inquiète, elle songeait ainsi ;
Quand le soir, triomphant du soleil obscurci,
Souffla sa lumière dorée ;
Adieu la joie ! adieu le grand panorama
Qui de l'enfant malade une heure ralluma
La prunelle décolorée.

Soudain, triste victime en proie à l'oiseleur,
La malade a senti l'inflexible douleur
Froissant son aîle de colombe ;
Tremblante, elle a cessé son faible chant d'oiseau ;
Sa couche hier encore était presque un berceau ;
Son lit d'aujourd'hui, c'est la tombe...

A l'heure du sommeil où les roses d'un jour
Ont leur dernier soupir et leur dernier amour,
Où l'oiseau dort sur la charmille,
Quand le ciel eut voilé ses regards éclatants,
Avec tout ce qui meurt un beau soir de printemps,
Mourut la frêle jeune fille !

ÉLÉGIE NEUVIÈME.

CHANTS D'AMOUR.

A M. ***

Viens ! nous allons chanter en face
De la nature et de l'espace...
Dieu nous appelle pour unir
Nos deux fronts que l'amour couronne !
Dieu nous parle... et déjà rayonne
L'astre étincelant d'avenir.

Salut, plaines de l'étendue,
Vaste horizon, je vous salue !
Vous êtes le char triomphal
Où Dieu promène sa lumière...
Prie, ô nature !... Ta prière
Sera notre chant nuptial.

Et toi, mer !... fais rouler ta lame
Bien douce auprès de cette femme ;
Viens baigner son pied virginal ;
Mer écumeuse, ta cadence,
Ta voix qui berça mon enfance
Sera notre chant nuptial.

Je suis fils du Dieu qui promène
Les flots du soleil dans la plaine ;
Je suis fils de l'immensité !...
Et mon père qui se révèle,
O femme, en te créant si belle,
M'a promis la félicité.

J'aime une fleur dans la vallée ;
— Quand viendra la nuit étoilée,
J'irai la cueillir de ma main,
Pour aspirer avec délice
Les parfums de son doux calice
Qui sera flétri pour demain.

Je n'aime qu'une seule étoile
Dans cet azur que le soir voile...
Je la contemple avec bonheur...
Je veux que pour moi seul encore
Cette étoile brille et se dore
D'une languissante lueur.

Et, parmi les filles du monde,
Ma pensée, errant vagabonde,
Caresse une seule beauté...
Comme je n'ai dans la prairie
Qu'une seule rose chérie,
Un seul astre en mes soirs d'été.

A toi ce que j'ai dans mon âme
De noblesse et de vive flamme !
Je veux un accord triomphal
De tendresse et de rêverie...
Prions à deux ! la poésie
Sera notre chant nuptial.

Toujours toi ! c'est ton nom que le printemps murmure ;
C'est ton nom que redit le chant de la nature ;
La brise harmonieuse et l'Océan grondeur
Semblent dire ton nom comme le dit mon cœur !
J'adore cette voix vague et mystérieuse
Qui berce le sommeil de mon âme amoureuse ;
Et l'ange du bonheur me dit tout bas qu'un jour
Ta main viendra m'offrir la coupe de l'amour...
Le soleil d'espérance illumine mes songes ;

Ma jeunesse s'oublie au milieu des mensonges ;
Et j'espère ! et je rève ! — Il me semble te voir
Te couchant à mes pieds, ma sylphide du soir,
Voluptueuse et brune !... avec la chevelure
Descendant sans liens jusques à ta ceinture,
L'œil noyé dans les pleurs du désir ! — Et je sens
La chaleur d'un baiser qui m'enivre les sens...
Ton baiser !... ce doit être une chose plus tendre ;
Un bonheur plus profond qu'on ne l'ose comprendre...
Ton baiser qui vous brûle, et dure si longtemps
Que l'âme s'assoupit. — Puis nos cœurs palpitants
N'auraient qu'un même feu, qu'une ivresse infinie ;
Femme, pour un regard je donnerais ma vie :
Mais pour ce long baiser d'immense volupté,
Je donnerai ma lyre et mon éternité !

C'est un rêve qui fuit, quand passe mon délire ;
Et, bientôt réveillé de cet heureux sommeil,
Je retombe des cieux ! — Je n'ai pas son sourire,
Pour inspirer ma lyre ;
Et, pour chauffer mon front, je n'ai plus de soleil.
Non ! je ne puis voler dans l'espace avec elle ;
Ce n'est qu'une mortelle :
Le monde la retient par des chaînes de fer.
Je suis comme un damné qui lutte avec l'enfer...
Eh bien ! ne chantons plus, et pleurons en silence :
A côté du malheur vient s'asseoir l'espérance !
S'il n'est plus ici-bas de sainte volupté,
Si notre âme gémit dans la captivité,
Nous quitterons un jour la terrestre demeure ;
Alors sonnera l'heure
De l'amour, de la joie et de la liberté...

Quoi ! tu ne sens pas que je t'aime,
Et pour toi j'ai chanté toujours ;
Ta vue est le bonheur suprême
Dont j'espérais remplir mes jours.

Je ne voulais qu'une couronne...
Celle que ton amour nous donne !
Sans écouter le cri railleur
Ou les vains éloges du monde,
Je voulais que ma voix profonde
Vînt résonner jusqu'à ton cœur.

Tu n'as pas compris ma pensée,
Tu n'as pas accepté mes chants !
Sans doute ta langue glacée
M'a raillé comme les méchants !
Lorsque mon regard t'eut choisie,
Je t'ai livré ma poésie
Que l'espoir venait embrâser :
Alors une brise secrète
M'avait dit : L'accent du poète
La caresse comme un baiser.

Je voudrais un manteau de gloire
Pour t'abriter sous sa splendeur,
Pour éterniser dans l'histoire
Mes accords et notre bonheur !
Raphaël eut sa Fornarine
Qu'il fit immortelle et divine :
Je voudrais voir mon nom vanté
Tel qu'une sublime parole,
Avec ton nom comme un symbole
Ecrit dans la postérité.

Le poète n'a point de lyre,
S'il n'espère un laurier d'amour ;
C'est ce beau rêve qui l'inspire
Et l'emporte au divin séjour...
La gloire est un mot ! C'est la femme
Qui souffle au foyer de notre âme...
Qu'importe un sépulcre immortel ?...
Si je désire une auréole,

C'est pour poser, ô mon idole,
Ma couronne sur ton autel.

J'ai souvent contemplé la grandeur des abîmes;
J'ai plané sur les monts; et, du haut de leurs cîmes,
Invoquant l'Eternel, j'ai crié: « Dieu puissant!
» Pour une heure d'amour voulez-vous tout mon sang!...
» Parlez! qu'ordonnez-vous, maître?... je suis l'esclave.
» Parlez! pour ses baisers il n'est rien qu'on ne brave.
» Faites qu'elle me donne un serrement de main;
» Oh! faites qu'elle soit mienne jusqu'à demain;
» Alors je reviendrai devant ce précipice,
» Et je m'y jetterai, Seigneur, avec délice!
» Mettez, mettez un prix à ma félicité;
» Voulez-vous voir meurtrir mon corps ensanglanté?...
» Voulez-vous que j'achète avec mille tortures
» Ses mots de volupté, délicieux murmures
» Dont mon esprit s'enivre?... — Ou voulez-vous encor
» Que j'aille dans un cloître et dans vos temples d'or,
» Pour passer rudement mes jours dans la prière
» Et creuser à genoux les bords de chaque pierre?...
» Qu'ordonnez-vous, mon Dieu?... la vie ou le trépas?... »
— Mais le soupir s'envole... et Dieu ne répond pas.
Parfois, lorsqu'au dehors s'étendait la nuit sombre,
Tel qu'un spectre égaré j'errais au sein de l'ombre,
Et je portais mes pas auprès des arbres noirs
Qui murmuraient entr'eux la parole des soirs.
Lors j'ai crié: « Démon, veux-tu que je me vende,
» Car Dieu m'a repoussé?... Je te donne en offrande
» Tout ce que tu voudras, mon corps, mon âme... enfin
» Ce qui peut assouvir ta monstrueuse faim,
» Tigre! — Faisons marché; mais je prends en échange,
» Je prends jusqu'à demain les baisers de cet ange. »

L'enfer comme le ciel resta silencieux,
Et j'ai presque douté de l'enfer et des cieux!
Femme, si tu comprends comme le sang me brûle,
Si tu peux deviner quelle fièvre circule

Dans mes membres vaincus... Et si, pour l'apaiser,
Tu refuses encor le baume d'un baiser,
Va-t'en !... tu n'es qu'un songe, une ombre qui tournoie,
Pour obscurcir nos yeux... et que l'enfer envoie;
Va-t-en ! je ne veux plus aimer un spectre vain
Qui, pour mieux nous tromper, prend un masque divin.

L'aurore ! c'est l'aurore... Oh ! que la brise est douce !
On dirait un flot pur qui glisse sur la mousse...
Sur ma bouche on dirait du miel;
Et je sens ma pensée au sein des airs ravie,
Respirer mollement l'atmosphère de vie:
N'est-ce donc pas ici le ciel ?

Le joyeux horizon !... le beau soleil !... ma vue,
Qui plane dans l'azur, cherche Dieu dans la nue.
Seigneur, je dois vous adorer,
Car je sens votre souffle... et dans ce temple immense,
On entend l'univers chanter votre puissance,
Et la vague des mers pleurer ! !

Mais pourquoi sur mon cœur une froide pensée
Brise-t-elle soudain ma poitrine oppressée ?...
C'est un lourd souvenir ! Pourquoi
Mon front se courbe-t-il comme sous l'anathème ?...
Ah ! je suis un maudit... et la femme que j'aime
N'est pas assise près de moi.

Ne parlons plus du ciel, ne parlons plus d'aurore:
C'est la nuit du malheur qui m'enveloppe encore;
L'oiseau chante, le jour sourit;
Mais je veux pour concerts les chants qu'elle murmure,
Pour lumière, ses yeux; pour temple et pour nature,
Sa beauté qui nous éblouit.

Quand elle m'aimera, je dirai : Molle brise,
Merci !... tu rafraîchis ma tête qui se brise;
Quand j'aurai son baiser de miel,

Alors je pourrai dire, en respirant la vie :
Quel radieux soleil ! quelle joie infinie :
N'est-ce donc pas ici le ciel ?

Ma brune amante, chère idole,
Puisse un zéphir délicieux
T'apporter la chaude parole
Qui de mon sein brûlant s'envole
Et prend son essor vers les cieux !

L'amour n'est pas une imposture,
Je subis durement sa loi,
En courbant ma fière stature
Aux genoux d'une créature
Frêle et petite comme toi !

Ton nom, que ta bouche volage
M'a jeté dans un soir d'adieu...
Je le conserve comme un gage :
Je l'invoque pendant l'orage,
Et je l'adore comme Dieu.

Or, si tu m'écoutes sans peine,
Si tu veux charmer mon destin,
Donne un soupir de ton haleine,
Et dis aux zéphirs de la plaine
De me l'apporter un matin.

ÉLÉGIE DIXIÈME.

UN SOUVENIR DU BAL.

A M. ***

Que j'aime un bal d'amour ! quand les sons de la danse,
Pareils aux chants du lac, frémissent en cadence,
En parlant de bonheur !

Lorsqu'on peut admirer les fraîches jeunes filles
Qui pour la nuit brûlante ont quitté leurs mantilles,
Et s'enivrent le cœur.

On s'oublie... et l'on rêve à d'étranges pensées:
On s'oublie au milieu des femmes caressées
Par un flot souriant :
A travers le nuage embaumé qui s'élève
Comme une vapeur douce, on s'oublie... et l'on rêve
Aux splendeurs d'Orient...

C'est l'astre d'Orient qui brille sur nos têtes,
Ce sont là ses beautés et ses nocturnes fêtes
Plus riches qu'un beau jour...
Versez à pleines mains les arômes d'Asie !
Et dans nos coupes d'or épandez l'ambroisie :
C'est le bal ! c'est l'amour !...

Femmes, charmez nos yeux par vos grâces nouvelles !
— Si l'ange du plaisir m'avait donné des aîles
Pour voltiger de fleur en fleur,
J'irais, comme l'abeille errant près de chacune,
Cueillir sur votre lèvre et votre épaule brune
L'arôme du bonheur.

A la voix des concerts dansez, ô mes sultanes !
Faites frémir les plis des robes diaphanes
Par un doux mouvement;
Laissez tomber sans nœuds vos chevelures molles
Qui glissent en secret sur vos belles épaules,
Comme un baiser d'amant !...

Mais chut !... cette harmonie est moins désordonnée;
Le silence s'étend sur la foule étonnée !
On dirait que dans l'air les anges descendus
Ont fait couler du ciel des parfums inconnus...
Chut !... elle vient à nous avec son auréole !...

Et chacun l'admirant demeure sans parole :
C'est elle ! c'est ma reine... ô femmes !... courbez-vous ;
Brûlez-lui votre encens, pliez à ses genoux ;
C'est elle, notre reine : adorons-la ! — Je l'aime !
Et n'ose pas l'aimer... — Je ne suis plus moi-même
Quand je la vois venir avec tant de beauté
Qu'elle nous semble à tous une divinité.
On dirait que je souffre... et je suis plein de joie ;
J'aspire un mot qui vole, un regard qu'elle envoie !...
— Ainsi que le pilote égaré dans la nuit
Cherche dans son naufrage une étoile qui luit,
Je cherche son œil noir ! — Oh ! je l'aime ! — Auprès d'elle,
Nul sourire n'est doux, nulle femme n'est belle ;
Et vainement la danse a repris son essor ;
Je ne veux plus errer sur les pas de chacune :
La foule disparaît... et je n'en vois plus qu'une !...
La beauté qui m'entraîne avec des chaînes d'or !...

C'est le bal ! c'est l'amour ! — Ma main serre la tienne,
Il faut qu'en ce moment ton âme m'appartienne !
Allons ! pour cette fois,
Jusqu'à ce que la valse expire ou soit lassée,
Ta tête sur mon sein reposera bercée :
J'aurai ton sourire et ta voix.

Comprends-tu?... comprends-tu? lorsque mon œil dévore
Ce beau cou nonchalant ; quand celle que j'adore
Palpite dans mes bras,
Mon visage est bien pâle, et mon désordre extrême !
Or, la pâleur du front veut dire que l'on aime...
Ne me comprends-tu pas !...

Ecoute : Un jour ta main sur la page volante
Ecrivit quelques mots de poésie ardente ;
J'ai trouvé cette page un soir,
Auprès d'une humble fleur à ton bouquet ravie.
Tiens... j'ai tout conservé : les vers, la fleur sans vie,
Sur mon cœur tu pourras tout voir :

Et sur tes pas légers lorsqu'un autre s'avance,
Avec des yeux brillants où je lis l'espérance,
Pour t'entraîner à lui,
Je me sens le cœur froid, et la tête brûlante !
Puis je cours après toi comme après une amante
Que j'adore et qui fuit !

Dieu ! ton regard sur moi jette une longue flamme :
Quel regard ! c'est l'amour ! le bonheur ! Ange ou femme,
Je suis à toi, je suis au ciel !
Oui, tu lis dans mon cœur. — Mais déjà l'harmonie
Meurt avec mon espoir... et la valse est finie,
Et je redeviens un mortel.

Quand notre illusion s'envole,
Quand la rose vient de mourir,
L'air conserve un divin soupir,
Un tendre parfum qui console ;
Et quand tu fuis, valseuse folle,
Il me reste le souvenir.

Chaque fois, lorsque minuit sonne,
Il semble que tu m'appartiens,
Mon esprit brise ses liens :
Je crois voir briller ta couronne ;
Lors aux rêves je m'abandonne,
Je me souviens ! je me souviens !...

Oui, je songe qu'à pareille heure,
— Car c'est l'heure du bal, — ta main
Souvent dans la mienne demeure :
Et mon âme sommeille, pleure,
Heureuse jusqu'au lendemain.

Minuit, heure silencieuse
De repos et de souvenir ;
J'aime ton beau ciel, ton zéphir

Caressant ma tête rêveuse...
Heure sainte et voluptueuse,
C'est alors qu'on voudrait mourir.

Minuit! — Quand l'espace est sans voiles!
Je lève mon regard en feu,
Pour la chercher dans les étoiles
Que reflète le miroir bleu.

Chaque fois que cette heure sonne,
Regarde l'azur comme moi;
Si l'azur céleste rayonne,
Tu diras qu'un mortel frissonne
De bonheur en songeant à toi.

Oui, je voudrais mourir dans cette nuit sereine,
Où l'atmosphère est douce ainsi que ton haleine,
Où les astres épars dans le bleu firmament
Semblent comme ton front rayonner doucement.
Tout m'y parle de toi; les nocturnes sylphides
Caressent mes cheveux de leurs souffles humides,
Et leur voix, en chantant, me viennent parler bas
D'un bonheur idéal... auquel je ne crois pas.
Oh! cette nuit est belle ainsi que toi — Je l'aime
Comme je puis t'aimer! — En ce moment suprême,
Si Dieu me délivrait de ma lourde prison,
Pour laisser fuir mon âme au sein de l'horizon,
Je serais bien heureux... je croirais que ma vie
S'exhale dans tes bras, sur ta bouche ravie;
Je croirais, en volant au lumineux séjour,
Que mon être se fond dans un baiser d'amour!
Apparaîs-moi dans l'ombre... un moment! je t'implore:
Viens parfumer mon rêve!
— Ou je voudrais encore,
Un jour si l'horizon était pur et vermeil,
Expirer fièrement en face du soleil,
En combattant pour toi, pour ton nom, ma devise,

Jusqu'à ce que le glaive entre mes mains se brise !
Tu me verrais alors, ton ardent chevalier,
Te proclamer la reine, et tous les défier ;
Je tiendrais mon rival au bout de mon épée,
Tant que vienne la mort ! — Si ma valeur trompée
Se trouvait la plus faible... et si j'étais vaincu,
Je me croirais heureux de l'avoir combattu,
Heureux d'avoir crié : C'est elle que j'encense !...
Heureux d'avoir livré mes jours pour sa défense !
Puis je hais ce rival... Or, puisqu'il t'aime aussi,
Qu'il me donne un combat sans pitié ni merci.
Qu'il vienne ! je le hais ! Que notre destinée
Couronne le vainqueur d'une lutte acharnée.
Oh ! s'il fallait tomber sous un destin jaloux,
De cette adversité je bénirais les coups,
Puisqu'en mourant ainsi, j'aurais pour ma paupière
Un rayon de tes yeux et les flots de lumière
Que verse le soleil ! — Ton regard languissant
Mêlerait une larme aux ruisseaux de mon sang,
Ta lèvre dormirait sur ma large blessure,
Et mon esprit fuirait comme un léger murmure...

L'on ne m'aima jamais ; pourtant j'ai soif d'amour,
Comme la fleur naissante a soif des pleurs du jour,
Une soif qui vous mord !... J'ai trouvé bien des femmes
Qui me disaient : Je t'aime !... et mentaient, les infâmes.
Leur cœur demeurait froid sous mon embrassement,
Leur regard, toujours sec et glacé !... — tellement
Que je vins à douter si l'on aimait encore
Dans ce monde d'exil, que le malheur dévore !
Tu parus... je compris ton âme et ta beauté,
Je devinai les cieux, l'amour, la volupté !...
Oh ! dis-je en te voyant, si jamais elle m'aime,
Ce sera pour toujours ; moi, je serai de même
Pour toujours à ses pieds ! Nous aurons ici-bas
De suaves moments que les hommes n'ont pas ;
C'est qu'elle n'est point femme au caprice volage,

Dont le désir léger passe comme un nuage,
Elle!... non, c'est un ange...
— Et d'espoir consumé,
Je vis que jusqu'alors je n'avais pas aimé!

Certe on me dira : Jeune lyre,
Tu n'as plus qu'un pâle sourire;
Tu sembles vendue à l'empire
D'une voluptueuse loi...
Honte à cette faiblesse humaine!
Esclave, pourquoi cette chaîne!
Lorsque tu devrais être roi?...

—Laissez mes chants, censeurs austères,
Pleurer, vagues et solitaires,
Dans le monde heureux des mystères.
Hélas! je n'ai plus de fierté,
Je suis dans la captivité;
Car dans la foule des mortelles
Une belle entre les plus belles
Vient d'enchaîner mes pauvres aîles
Avec un lien de beauté!

Depuis lors j'adule sans cesse
Une tyrannique maîtresse
Qui cause toute ma détresse
Et brisa mon premier essor;
Elle seule aujourd'hui m'inspire :
C'est de l'ivresse et du martyre!
Libre de ses fers, mon délire
Irait la célébrer encor!

Plus de ces mâles harmonies
Parlant de choses infinies :
Adieu, mes vastes rêveries,
Adieu, mes nobles sentiments
D'une indépendance énergique;

Je n'ai plus qu'une voix unique,
Un chant vide et mélancolique...
L'hymne vulgaire des amants.

Si l'Eternel, devant son trône,
Me disait : voici la couronne
D'immortelle félicité,
J'aimerais mieux rester sur terre
Avec ma profonde misère,
Plutôt que de fuir solitaire
Sans elle dans l'éternité !

ÉLÉGIE ONZIÈME.

VIOLETTA.

Dis-moi, Violetta, pourquoi dans ta main blanche
Tu reposes un front rêveur ;
Pourquoi ton corps plié languissamment se penche,
Comme sous l'hiver une fleur ?

Ne veux-tu plus aller, défiant tes compagnes,
Pour une course dans les bois,
Bondir insoucieuse au milieu des campagnes
Où tu folâtrais autrefois ?...

Dis-moi quel noir souci te rend morne et t'enchaîne
Aux rives du lac argenté ;
Dis pourquoi ton œil bleu tristement se promène
Au loin sur le flot velouté ?...

Vois, dans tes beaux cheveux se fane ta couronne ;
Et ta lyre gît sans accords ;

Viens !... le bruit de ce lac est sombre et monotone,
La rose périt sur ses bords.

Viens plutôt respirer l'air joyeux des prairies
Sous cette touffe d'arbrisseaux ;
Là tu pourras avoir de molles rêveries
Et chanter avec les oiseaux !...

— Mais elle était toujours assise sur la rive ,
Et resta muette longtemps ;
Levant enfin le poids de sa tête pensive :
« Tais-toi , me dit-elle , j'attends !...

Tu ne sais pas : un jour , lasse et le front humide ,
Je vins seule un moment m'asseoir
Sur les bords murmurants de cette onde limpide
Pour sentir la fraîcheur du soir.

J'aimais ce calme tendre ; il semblait que les anges
De leurs aîles couvraient les cieux ;
La brise m'apportait des murmures étranges
Et des soupirs délicieux...

Lors Julio passa , glissant sur l'eau fidèle ,
Julio , le beau gondolier !
Il me vit ; et vers moi dirigeant sa nacelle ,
Se mit tout bas à me prier :

» Violetta , fit-il , ô ma vierge adorée !
» Dans ma gondole viens un peu
» Goûter l'air caressant de la pure soirée ,
» Aux rayons pâles d'un ciel bleu.

» Viens !... tu verras du lac le miroir magnifique
» Qui jamais si beau ne brilla ;
» Tu verras le sommeil de la cité magique ,
» De *Venezzia la Bella* !...

» Puis je te chanterai de vives barcarolles
» Plus tendres que le bruit des eaux ;
» Plus joyeuses pour toi que les vagues paroles
» Du vent qui meurt dans les roseaux .... »

Mon âme s'enivra du miel de sa prière ;
Bientôt je suis à ses côtés ;
La voile se réveille... et la gondole fière
Sillonne les flots agités.

La nuit nous entourait de son ombre facile,
Il vint près de moi se poser ;
Et, pour récompenser ma présence docile,
Sur ma lèvre il prit un baiser !

L'aube du lendemain dans le ciel sans nuage
Répandait les couleurs du jour,
Quand le doux Julio me rendit au rivage
Avec des paroles d'amour.

Il met dans mes cheveux une fraîche couronne,
Il serre ma main dans sa main ;
Et, tandis que mon âme au bonheur s'abandonne,
D'une rose il orne mon sein :

» Je reviendrai, dit-il, d'une rose nouvelle
» Te faire le don chaque soir ;
» Chaque soir vers ces lieux, Violetta, ma belle,
» Attends ma gondole... Au revoir ! »

Il s'éloigna. — Depuis, seule et plaintive amante,
Je l'ai vainement attendu ;
J'ai vu quinze soleils tomber dans l'eau dormante,
Julio n'est pas revenu !

Depuis, ma fleur d'espoir, ma couronne est flétrie,
Mon luth sommeille détendu ;

Mon cœur n'a plus de joie, et je pleure et je prie:
Julio n'est pas revenu !

Laisse-moi donc attendre et demander à l'ombre
Si la nacelle va venir;
Je n'aime que ce lac et son murmure sombre,
C'est l'écho de son souvenir!

ÉLÉGIE DOUZIÈME.

AUX FEMMES.

Oh ! comme pour le bal vous savez être belles,
Quand, couronnant vos fronts de parures nouvelles,
Vous essayez dans les miroirs
La grâce d'un regard, la force d'un sourire,
Afin qu'en vous voyant le monde vous admire
Et dise : Elle a de beaux yeux noirs !

Comme vous savez être aimables et rieuses,
Lorsque, pour vous mêler aux valses radieuses,
Vous suivez un jeune danseur,
Et que vous enivrez son oreille timide
De riens, de jolis mots où son esprit avide
Démêle un parfum de bonheur !

Pourtant, c'est mal à vous, blanches et douces femmes,
De tourmenter la soif qui dévore nos âmes
Avec vos rayons de beauté;
C'est mal de nous offrir une coupe enivrante,
Pour ensuite briser sur notre lèvre ardente
Cette coupe de volupté.

Et quand vous folâtrez, ô Syrènes frivoles !
Songez-vous que Dieu mit dans vos yeux, vos paroles,
Un si fort empire sur nous,
Que l'homme vous adore ainsi qu'une déesse,
Et voudrait, pour l'espoir d'un seul mot de tendresse,
Exhaler son âme à genoux ?

L'amour est un poison qui glisse si rapide !
Et souvent malgré toi tu te montres perfide,
Ma danseuse au front souriant !
Souvent, lorsque tu crois être seulement belle,
Je te trouve divine, adorable et cruelle,
Et je frissonne en te voyant.

Quand le monde, agitant ses grelots de folie,
Rassemble des plaisirs la cohorte amollie
Aux pieds de son trône de fleurs,
On joue avec l'amour et ses grandes tortures
Comme avec un hochet qui ferait des blessures,
Et laisserait mille douleurs.

Jeune fille, au milieu de la brillante foule
Qui vient t'offrir l'encens de son hommage, et roule
Ses flots de cavaliers galants,
N'as-tu jamais pensé qu'il est peut-être une âme
Où ta beauté coquette et tes regards de flamme
Ont tracé des sillons brûlants ?

Parmi toutes ces mains qui pressent ta main pure,
Parmi toutes ces voix dont le vain bruit murmure
Autour de ton joyeux chemin,
N'as-tu jamais ouï quelque voix plus profonde
Parler avec le cœur le langage du monde,
Ou senti trembler une main ?

Le bal ! en vérité, c'est une étrange chose :
Beau jardin, l'on ne peut y cueillir une rose,
Ni s'enivrer des feux du jour ;

Voluptueux printemps, l'air que l'on y respire
Est un air embrâsé d'ivresse et de délire....
On ne peut y parler d'amour.

On trouve dans le bal, comme dans une orgie,
Des feux éblouissants, une ardente harmonie,
Des coquettes et du plaisir;
Mais il faut être froid, quand l'âme est embrâsée,
Et savoir étouffer la fiévreuse pensée,
Et ne pas avoir de désir;

Voir la femme qu'on aime être belle et sourire,
Et lui parler tout bas, et ne pas oser dire
Qu'auprès d'elle on frémit d'émoi;
L'avoir à ses côtés pour toute une nuit folle,
Respirer la blancheur de son humide épaule,
Et dire : Elle n'est point à moi!

ÉLÉGIE TREIZIÈME.

LA VIERGE ET LA COURTISANE.

Elle a nom Maria; son père est de Venise;
—Blonde avec des yeux bleus et de chastes appas.
Pour la première fois je la vis à l'église,
Un soir; — à ses côtés sa mère était assise,
Et toutes deux priaient tout bas.

Elle était humblement à genoux sur la pierre,
La lecture abaissait les cils de sa paupière;
Elle priait! — Mon Dieu, qu'elle était belle ainsi!
Belle comme une étoile, ou comme une madone
Dont le front calme et pur nous rit et nous pardonne
Et des cœurs chasse le souci.

J'admirai bien longtemps sa douce modestie,
Sans qu'elle m'aperçut. — Quand elle fut partie,
Je conservai dans l'âme un souvenir d'amour,
Avec un parfum d'ambroisie
Qui me fit heureux tout un jour.

Depuis, je vais souvent dans cette même église,
M'agenouiller le soir vers le même pilier,
Pour attendre en priant la vierge de Venise,
Et pour la voir prier.

Maria ! pauvre enfant qu'on adore, sait-elle
Que rêver solitaire et se laisser charmer
Par les chants du zéphir et ceux de Philomèle,
C'est là ce qu'on appelle aimer ?

Sait-elle que cueillir la fleur d'une prairie,
La couvrir de baisers, et quand elle est flétrie,
Sur son sein palpitant vouloir la ranimer ;
Sait-elle que pleurer avec mélancolie,
C'est là ce qu'on appelle aimer ?

Peut-être, abandonnant ses compagnes joyeuses,
Elle a parfois songé dans ses heures rêveuses
Aux doux mots inconnus que murmurait son cœur.
Hier, je me souviens que, pendant la prière,
Une larme effleura sa divine paupière ;
Alors elle me vit, puis regarda sa mère,
Et son front fut plein de rougeur.

Peut-être ai-je éveillé sa première pensée,
En fixant sur son front ma vue embarrassée ;
Peut-être maintenant comprend-elle ses pleurs,
Les chants de Philomèle et le parfum des fleurs.
De ses sens endormis j'ai percé le mystère.
Oh ! tout ce que je veux et tout ce que j'espère,
C'est un doux sourire, un soupir,

Une place dans sa prière ,
Une voix dans son souvenir.

Mais regardez là-bas cette autre jeune fille ,
Aussi jeune que Maria ;
— Brune avec des yeux noirs ; — l'or dans ses cheveux brille :
C'est l'ardente Lucrezzia ;
Lucrezzia la courtisane ,
Qui toujours marche le front haut,
Et qui chaque soir se pavane
Avec des plumes au chapeau.

Bien des gens disent qu'elle est belle ,
Quand sa chevelure ruisselle
Et que son regard étincelle,
Foyer d'ivresse et de beauté !
Bien des gens la trouvent charmante ,
Quand pour eux elle ôte sa mante
Et dit : — « Je serai ton amante
« Toute une nuit de volupté ! »

Elle t'aimera ! mais quand l'heure
Qu'elle vient de vendre aura fui ,
Elle quittera sa demeure ,
Pour courir chercher dans la nuit
Un nouvel amant qui lui donne
Ses baisers, sa honteuse aumône...
Et toujours son œil noir rayonne
Toutes les fois qu'un peu d'or luit.

Je la hais ! car chaque soirée
Elle s'étale ainsi parée ,
Et, parfumant son beau sein nu ,
Elle va brûlante , enivrée ,
Se donner au premier venu !

Je la hais !... car elle est infâme
D'avoir souillé son cœur de femme

Et d'avoir fait de son amour
Une chose qu'elle vous jette,
Que l'on marchande et qu'on achète
Pour un moment, une heure, un jour !

Lors je songe à ma chaste amie,
Maria, la vierge jolie,
Au front calme et délicieux.
Et, de la courtisane altière
Plaignant la honte et la misère,
Je vois que l'amour sur la terre
N'est pas l'amour qu'on goûte aux cieux !

ÉLÉGIE QUATORZIÈME.

LA POÉSIE, FILLE DU CIEL !...

Un jour, le doux ange Ariel
Offensa le Seigneur, son père :
Et le Seigneur, dans sa colère,
Bannit le doux ange du Ciel.

Pour passer les cruelles heures
De ce châtiment mérité,
Dieu l'envoya vers ces demeures
Où l'homme est en captivité.

Quittant le séjour du mystère
Pour vivre parmi les humains,
Ariel voyagea sur terre
Parmi les arides chemins !

Ce fut aux premiers temps du monde,
Qu'exilé de son Paradis,

Cet ange eut la douleur profonde
D'habiter en des lieux maudits.

Son pied se blessait aux épines
Qui croissent au sol des déserts;
Ses aîles, naguères divines,
Ne savaient plus fendre les airs.

Ariel connut les alarmes
Qui suivent presque tous nos pas;
Il apprit à verser des larmes :
On l'apprend si vite ici-bas!

Mais, pour alléger la souffrance
Qui brisait son cœur repentant,
Il parlait de foi, d'espérance,
Il vivait, pèlerin chantant.

En voyant la femme si belle,
Le mélancolique Ariel
Disait : « Cette grâce rappelle
» Mes sœurs qui brillent dans le Ciel! »

Et, tout imprégné d'harmonie,
L'Exilé chantait tour à tour
La splendeur de l'âme infinie,
Et les arômes de l'amour.

Il parait l'existence humaine
De ses plus charmantes couleurs,
Poétisant l'aride plaine,
Vaporisant le suc des fleurs!

Lorsque s'exhalait son langage,
Les hommes, charmés par sa voix,
Pour l'entendre, allaient sous l'ombrage,
Ce verdoyant manteau des bois.

Et ces paroles inconnues,
Sublime écho d'un autre lieu,
Déchiraient le voile des nues,
Pour montrer la splendeur de Dieu !

Et l'ange, avant de disparaître,
Avant de fuir nos tristes bords,
L'ange aux hommes servit de maître,
Il leur apprit ses purs accords.

Ainsi, la jeune Poésie
Au chant mélancolique et doux,
Par l'angélique fantaisie
S'en vint habiter parmi nous.

Enfin, grâce au pardon suprême,
Le temps de l'exil s'écoula ;
Et, délivré de l'anathème,
Ariel aux cieux s'envola.

Quelque temps, la race mortelle,
Pleine d'un souvenir touchant,
Eut le respect le plus fidèle
Pour la Poésie et son chant.

D'abord on aima les Poètes
Comme des messagers du ciel,
Comme des symboles de fêtes,
Comme des enfants d'Ariel !

Mais, hélas !... depuis tant d'années
Chez nous le doux ange n'est plus,
Que ses couronnes sont fanées,
Et ses souvenirs sont perdus.

Oui, du temps le souffle funeste
Enleva dans ses tourbillons

Le germe fertile et céleste
Qui vivifiait nos sillons !

La poésie est délaissée ;
Pâle, elle détourne les yeux
De ce monde qui l'a glacée :
Elle va retourner aux cieux !...

Et l'instinct du mal ressuscite ;
L'amour désordonné du gain
De son ivresse infâme agite
Les fibres de l'esprit humain !

Adieu, divines rêveries,
Saints mystères, élans si doux !...
Adieu, chastes roses flétries....
Ariel n'est plus avec nous.

Mais toi qui suis la noble voie,
Poète !... prie avec chaleur
Pour que le Seigneur nous renvoie
L'Ange épuré par la douleur.

ÉLÉGIE QUINZIÈME.

LE DÉPART DE LAMARTINE (1).

On dit qu'il nous a fui, le glorieux poète ;
Déjà le vent murmure, et la voile s'apprête,
Il part chargé d'ennui ;
Et le peuple, inhabile à composer l'histoire,

(1) Ces vers ont été écrits au mois de juillet 1850, au moment où M. de Lamartine venait de s'embarquer pour l'Orient. On le disait parti sans espoir de retour, et cet exil volontaire du grand poète a inspiré les vers qui se trouvent ici.

Ne s'inquiète pas de toute cette gloire
Qu'il emporte avec lui !

Il va bien loin, bien loin... vers la plage sonore
Qui s'offre la première aux regards de l'aurore,
Si douce au front rêvant ;
Et pour étudier l'éternelle harmonie,
Il s'en va colorer le soir de son génie
Près du soleil levant.

Lamartine nous fuit... l'Orient le rappelle
Comme un ange envolé, comme un ami fidèle ;
Orphée au noble accord,
Le souffle de sa voix pourra charmer encore
Le docile palmier, le tendre sycomore,
Loin des brumes du Nord.

Veut-il, foulant les monts d'une marche hardie,
Porter auprès des cieux sa tête refroidie
Et son front de Titan ?...
Veut-il revoir d'Alep les suaves campagnes
Ou promener encore les muses, ses compagnes,
Au sommet du Liban ?...

Ou d'un pieux émoi l'âme tout obsédée,
Va-t-il fortifier au sol de la Judée
La foi d'un pur esprit ?...
Sur les bords du Cédron, au Jardin des Olives,
Va-t-il interroger les éloquentes rives
Où pleura Jésus-Christ ?

Naguère il s'en allait, couronné d'espérance,
Chercher sa lyre d'or qui brilla sur la France,
La France, ses amours !...
Déployant aujourd'hui la voile solitaire,
Il demande aux pachas un petit coin de terre
Pour y finir ses jours.

Pourtant son nom fameux, rayon de la pensée,
A vaincu de la nuit l'obscurité glacée :
Il est grand parmi nous.
Enfant de notre ciel, pourquoi laisser ta mère?
—C'est que le monde ingrat fit une gloire amère
A ses chants les plus doux.

Quels vœux et quel encens suivent jusqu'au rivage
Le poète embarqué pour son dernier voyage?...
Souffrant, silencieux,
Il livre à l'Océan sa morne inquiétude.
Hélas! pour récréer l'immense solitude,
Il n'a que l'œil des cieux.

L'amitié n'eut pour lui que des faveurs avares ;
Il n'est plus opulent, les amis lui sont rares,
Et c'est grande pitié!
A l'éclat seul de l'or le bonheur est facile,
Rotschild a des flatteurs, Lamartine s'exile
Pour trouver l'amitié.

Puis il a vu de près le peuple et sa colère :
Le lion a mordu son aîle tutélaire
Et son drapeau froissé;
Le peuple autour de lui hurlait des cris de rage,
Lorsque pour bouclier il donnait son courage
Au pays menacé.

Aux veines de la France un sang brûlé circule,
Notre jour est couvert d'un pâle crépuscule ;
Et peut-être demain
La guerre fratricide et ses affreux ministres
Surgiront des pavés avec des chants sinistres
Et la torche à la main.

Poète, il faut alors qu'on se voile la face
Pour ne pas voir la mort trônant sur une place!
Et pourquoi demeurer?

N'a-t-il pas tout souffert, ingratitude, envie,
Haines, lâches fureurs... tout le fiel de la vie,
Tout ce qui fait pleurer !

Va, Lamartine, adieu, va leur cacher ta gloire,
Sois grand par leur envie, et, vengé par l'histoire,
Fuis les vains insulteurs ;
Sois grand par le mépris de ces foules parjures ;
Autrefois, tu le sais, on louait des injures
Pour les triomphateurs !

Lorsqu'il s'est éloigné, nulle voix inquiète
N'a rappelé soudain le généreux poète
Avec un noble émoi ;
La foule ne vint pas l'arrêter et lui dire :
« Pourquoi chercher au loin le sol d'un autre empire,
Quand la France est à toi ?... »

Il est parti sans bruit... comme un homme inutile,
Comme la feuille pâle ou l'étoile qui file
Au bleu de l'horizon ;
Vers lui pas de regrets et pas de mains tendues !
Bien vite on l'oubliera, comme les fleurs perdues
Au milieu du gazon.

S'il fut né dans les jours de la splendeur antique,
Aux accords merveilleux de son luth prophétique
Tout le peuple eût frémi ;
Horace eût avec lui choqué sa coupe pleine,
Virgile l'eût aimé comme un frère... et Mécène
L'eût voulu pour ami.

Dans ces temps généreux, la foule recueillie
Aimait les nobles vers et la palme cueillie
Dans l'arène des arts ;
Et plus d'un préférait sa lyre aux diadèmes,
Quand le poète ornait de ses rayons su rêmes
Le trône des Césars.

S'il fût né seulement, notre beau Lamartine,
Lorsque le grand Louis, autre gloire divine,
Régnait en ce séjour,
Le prince eût ajouté cette muse ravie
Aux glorieux joyaux qui décoraient sa vie
Et brillaient à sa cour.

On eût vu Lamartine, en ces fêtes royales,
Tracer un nom de plus sur ces fières annales.
Poète d'autrefois,
L'émule de Boileau, Racine et Lafontaine,
Eût coudoyé le noble et sa race hautaine
A la table des rois !

Plus de rois aujourd'hui... les splendeurs sont passées,
Le peuple souverain n'a guère de pensées
Que pour la liberté ;
Et couvrant de mépris la muse qu'il blasphème,
Il laisse le génie aller chercher lui-même
Son immortalité.

Vogue heureux, ô vaisseau qui portes le grand homme,
Digne des plus grands noms de la Grèce et de Rome !
Va sur un flot dormant ;
Garde bien cet enfant de notre poésie ;
Au port le plus ami, sur la rive choisie,
Conduis-le mollement !

Un souvenir plus fort que la terre natale
Fait revivre à ses yeux la plage orientale
Et l'y rappelle encor ;
Là-bas il a laissé dans une heure funeste
De ses pures amours le déplorable reste
Et son plus doux trésor.

Là dort sous les palmiers sa fille bien-aimée,
Que Lamartine en deuil dans la couche embaumée
A déposée un soir ;

Et sa mère, en fermant l'angélique paupière,
Pleura sur un cercueil la suprême prière
Pour ne plus la revoir !

Près de Jérusalem, ville aux douleurs sacrées,
Naguère jusqu'au fond des sublimes contrées
Le poète monta ;
Ramassant les débris d'un autre sacrifice,
Il a porté sa croix et vidé son calice
Au pied du Golgotha.

Mais aujourd'hui la foi rafraîchit la souffrance,
La douleur du chrétien ; c'est vite une espérance,
Ce baume des élus ;
Viens ! tends les bras d'un père à la vierge fidèle,
Elle va refleurir plus suave et plus belle
Au tombeau de Jésus !

Et tu pourras parler de l'objet de tes peines
Aux monts qu'elle a franchis, aux herbages des plaines
Que sa course plia ;
Les ruisseaux de Balbeck, les bois de la Syrie
Vont souvent murmurer à ton âme attendrie :
« Julia ! Julia ! »

Mais puis-je être l'écho d'une lyre éternelle
Et chanter dignement sa douleur paternelle
Dans un obscur adieu ?
Ecoutons-le parler, nous, les humbles poètes,
Comme on suivait jadis la trace des prophètes,
Ces vestiges de Dieu !

Il faut un autre luth pour parler à sa lyre,
Mon chant n'est pas le fruit d'un orgueilleux délire ;
Je voulais aujourd'hui
Offrir aux yeux de tous mon hommage au génie ;
Et ce léger tribut de vulgaire harmonie
N'ira pas jusqu'à lui.

ÉLÉGIE SEIZIÈME.

MATHILDA.

Pauvre femme perdue !... oh ! vous êtes encore
Charmante dans vos vils atours ;
Sur votre pâle front que la grâce décore
On croit voir briller les amours.
Quand, le soir, dans Paris, vous errez, pauvre folle,
Avec vos longs cheveux épars,
On dirait que du miel est dans votre parole,
Qu'une larme est dans vos regards !
On dirait que la fleur mise sur ce corsage
Est l'emblême de pureté
Que met dans ses cheveux, tout près de son visage,
L'enfant belle de chasteté !...

Non... cette femme là n'a plus rien ; plus de mère
Qui lui dise de prier Dieu ;
Plus d'espérance au cœur, plus d'heureuse chimère :
Au bonheur elle a dit adieu !
Ses cheveux sont épars, sa bouche a du sourire,
Pourtant l'amour n'est plus son roi ;
Cette larme naissante est celle d'un martyre...
Les soirs d'hiver, il fait si froid !
Bien froid pour étaler son cou nu, sa parure,
Et jeter des mots caressants ;
Bien froid pour s'en aller, sans un peu de fourrure,
Mendier l'amour des passants !
Cette femme ; voyez ! — Pareille à l'oiseau sombre,
Elle n'a jamais de sommeil ;
Sans crainte et sans pudeur, elle sort quand vient l'ombre;
Elle fuit l'éclat du soleil.

Dieu l'avait cependant faite comme une reine,
Avec un air pudique et doux,
Une âme virginale, une beauté sereine,
A rendre un séraphin jaloux.
Mais Satan l'a fanée!... Et lorsqu'elle abandonne
Sa blanche épaule à tous les yeux,
Son bon ange éperdu se voile... et la Madone
Pleure pour elle dans les cieux.

Pauvre femme perdue!... ô Mathilda! pauvre âme
Ternie aux vapeurs de l'enfer;
Toi que l'homme dédaigne, et que Satan réclame,
Ce vautour aux griffes de fer;
Mathilda! comme tous jadis je t'ai flétrie!
Je t'ai maudite, en te voyant
Prodiguer les baisers d'une bouche tarie
Et te faire un air souriant.
Comme eux je t'ai maudite, en voyant ta jeunesse
Morte à l'espoir, morte au plaisir;
Lorsque tu cours, la nuit, obscure pécheresse,
Pour t'apprendre à ne plus rougir!...
J'ai crié : c'est infâme!... — Et ce soir, frêle fille,
Quand l'hiver a bleui ta peau;
Quand je te vois ainsi grelotter sans mantille,
Moi qui suis dans un bon manteau;
Je n'aperçois plus rien qu'une femme souffrante
Sur qui plane l'aîle du mal;
Et j'ai pitié de toi, svelte gondole errante,
Sans un astre, sans un fanal...
Si j'osais dans ma main prendre ta main glacée,
Je réchaufferais tes doigts morts,
Ainsi que je voudrais réchauffer ta pensée
Eteinte au souffle du remords!

Dis-moi par quel destin, quelle rigueur fatale
Tu vas boire ce lent poison
Qui te rend, Mathilda, le visage si pâle

Et qui dévore ta raison?
Dis-moi par quel malheur tu te vis entraînée,
Puisque te voilà maintenant,
Comme aux rives des mers sur le roc enchaînée,
En proie au monstre dévorant?
Qui t'a fait, dis-le-moi, l'infortune si noire
Et la vie avec tant de fiel?...
— Ah! dit-elle en pleurant, c'est une longue histoire!..
Puis elle regarda le ciel;
Et de ses yeux jaillit cette source profonde
Que la douleur faisait venir.
Il semblait qu'un moment cette âme morte au monde
S'éveillait par le souvenir!...
— Oui, reprit-elle encor, l'éternelle souffrance
Doit me suivre jusqu'au tombeau;
Je n'ai même pas eu cette joyeuse enfance
Qui s'assied à chaque berceau...
J'avais seize ans. Ma mère était une ouvrière
Gagnant à peine notre pain;
Et tous les soirs, à Dieu nous disions la prière
Pour avoir meilleur lendemain...
Jules... un ouvrier... (et sa voix fut émue)...
Souvent chez nous venait me voir;
Il était jeune et bon... il m'aimait; et sa vue
Me donnait toujours de l'espoir.
Alors, il m'en souvient, je m'appelais Marie:
Jules m'appelait son amour....
Il devait m'épouser pour la Pâque fleurie;
Combien j'ai désiré ce jour.
Un soir, ma pauvre mère, après la promenade,
Se sentit froide jusqu'au cœur;
La fièvre la saisit... elle fut bien malade,
Elle frissonnait de douleur...
Moi, pâle, à son chevet, durant les nuits entières
Sans nourriture et sans repos,
Je redoublais au ciel mes ferventes prières
Et je redoublais mes travaux.

Mais j'eus beau travailler !... Jules eut beau lui-même
De tout son sang nous soulager :
La misère chez nous bien vite fut extrême ;
Je n'avais plus de quoi manger !
Si vous saviez, grand Dieu, comme la faim vous ronge...
Surtout quand, faute d'un peu d'or,
On voit mourir sa mère ! !.. Hélas ! lorsque j'y songe,
Toute mon âme est froide encor !...
Je sortis dans la rue, égarée, incertaine,
Lorsqu'un homme vint à passer :
Un grand, favoris longs, près de la cinquantaine...
Il m'appelle... et veut m'embrasser !
Je lui conte ma peine... Il avait la voix tendre,
Je pense même qu'il pleura ;
Cet homme est un banquier ; et je puis vous apprendre
Qu'il a sa loge à l'Opéra ! !
Ma mère eut de l'argent...—Le rouge au front me monte?
Ma mère fut sans fièvre au corps,
Mais cet argent maudit la fit mourir de honte?
Moi... je vis avec un remords ?...
Quand ma mère mourut, — sans me laisser une heure
Pour lui faire un dernier adieu,
Hélas!... on me chassa de la triste demeure,
En me recommandant à Dieu,
Alors tout fut perdu, tout... jusqu'à l'espérance ;
Tout... jusqu'à ma pieuse foi :
Je ne valais plus rien ! car, sourd à ma souffrance,
Jules ne voulut plus de moi ;
Puis en vain, tous les jours, chez le banquier infâme
Je traînai mes pas éperdus :
Chaque fois l'opulent bravait la pauvre femme ;
Il ne me reconnaissait plus.
Sans asile, sans pain, je pris le monde en haine ;
Nul ne voulait me secourir ;
Trois fois j'ai contemplé les gouffres de la Seine...
Je suis trop lâche pour mourir.
Un soir que j'étais là, plaintive, agonisante,

Une vieille femme aux pas lourds
Me considère... et puis d'une voix caressante
M'offre des robes de velours.
J'avais si faim, Monsieur! — Depuis, je suis esclave;
Je ne veux plus avoir de pleurs;
On m'habille... que sais-je? on me bat, on me lave
Avec d'enivrantes odeurs!
Et je les laisse faire... Ainsi que ma compagne,
Je déroule mes cheveux noirs...
Mais je ne mange pas, à moins que je ne gagne
Trente francs au moins tous les soirs!!

— Mathilda! m'écriai-je, hélas! je plains ta vie.
Je plains ta pureté si lâchement ravie;
Le malheur t'a volé ce précieux trésor:
Un banquier l'acheta pour un peu de son or,
Et fit son lit honteux du cercueil de ta mère!
Va! pleure maintenant ta honte et ta misère;
Toi seule on te condamne,... et le monde, en passant,
Ne voit pas tes douleurs, ni tes larmes de sang!
— Sais-tu qu'en te voyant impure... mais si belle,
Il aura bien souffert, ce jeune homme fidèle
Qui t'aida si longtemps du travail de ses bras;
Il ne veut plus t'aimer: il t'aime encor tout bas.
Jules ne peut sans doute abhorrer son amante:
Et quand tu dis son nom, ta parole est tremblante.
Oh! sais-tu qu'il y a dans ta jeune beauté
Tant d'amour épandu, tant de sérénité,
Que ton premier baiser valait plus, ce me semble,
Que tout l'or qu'un banquier dans ses coffres rassemble.
Et pour quelques louis tu livras tes amours,
L'innocent avenir fut perdu pour toujours!
Devant l'or corrupteur, oubliant ta promesse
Et l'homme, noble appui de ta frêle jeunesse,
Tu vendis tes baisers à l'infâme... — Il est vrai
Qu'alors sur un grabat ta mère se mourait!!!

Mais Dieu n'a pas voulu te condamner encore ;
De beaux soleils peut-être attendent ton aurore,
Puisque tant de beauté te reste sur le front...
Fuis ce hideux séjour de douleurs et d'affront,
Ce séjour, où déjà la débauche te mine ,
Comme si le venin dévorait ta poitrine !
Cette grâce angélique est faite pour les cieux ,
Mathilda !... non , Marie est plus harmonieux ,
Reprends comme autrefois ton joli nom d'enfance ;
Avec lui renaîtront les roses , l'espérance ;
Ecoute un seul moment les concerts des oiseaux ,
Va prier pour ta mère au milieu des tombeaux ;
Jules, qui t'adora , ne t'a pas oubliée...
Dis-lui : J'ai prié Dieu ! je suis purifiée !...

Pendant que je parlais, elle n'écoutait plus ;
Comme insensible au bruit de mes mots superflus ,
Elle baissa la tête et reprit l'air stupide
Que donnent le malheur et la luxure avide ;
Et de tous les côtés jetant ses yeux hagards ,
Sans douceur dans la voix, sans pleurs dans les regards,
Elle dit : — Vous voulez, Monsieur, que je m'en aille
Auprès de Jules, mon amant ?
Mais je n'ai plus d'amant ! je ne suis rien qui vaille,
Je cherche à vivre seulement...
Vous me faites ici dépenser ma soirée ;
Vous parleriez jusqu'à demain :
Si vous n'avez pour moi qu'une langue dorée,
Allez ! passez votre chemin !

ÉLÉGIE DIX-SEPTIÈME.

LES JEUNES TOMBES.

Dans ces lits ombragés de cyprès et de fleurs,
Que de débris épars sont arrosés de pleurs!
Au milieu de ces champs pleins d'effrayant silence,
La seule piété conserve l'espérance;
Et respirant la vie au souffle de la mort,
Elle prie en pleurant sans maudire le sort.
Il est doux pour le cœur, pour la mélancolie,
De visiter parfois cette foule endormie,
D'errer parmi les morts couchés dans ces tombeaux,
Eteints l'un près de l'autre ainsi que des flambeaux!
Là, sous l'ombrage noir, près des tombes nouvelles,
Nous avons des leçons terribles, solennelles:
Ce silence infini, ce spectacle du deuil
Suffit pour frapper l'âme et glacer notre orgueil.

Hélas! ceux que l'on mit dans leur couche dernière
Avec un nom gravé sur la funèbre pierre,
Ceux qui sont déjà morts... n'avaient pas tous goûté
La coupe de jeunesse et de félicité.
Beaucoup de noms sont là, des noms de jeune fille,
D'amants, de fiancés, de naissante famille;
De jeunes noms sont là... de chers noms de huit ans!!
Pour qui souffla l'hiver au berceau du printemps...
Oh! si la mort n'était que pour l'âme épuisée,
Si c'était le sommeil d'une vieillesse usée,
L'homme pleurerait moins cette funeste loi...
Après un long chemin, l'on s'endort sans effroi;
Ou l'on aime à briser une coupe écumeuse,
Après avoir vidé la liqueur généreuse.

Mais voyez ! le trépas ne compte pas les jours :
Il glace un front charmant qu'attendaient les amours.
Il fige un sang de flamme, il fait pleurer les mères
Et dit que nos plaisirs sont de pâles chimères.
Ainsi la froide main de la fatalité
Effeuille, en sa rigueur, les fleurs de la beauté.

Eh quoi ! tu meurs, jeune fille ;
Quand la belle saison brille,
Le gazon couvre un tombeau.
Tu meurs, quand la terre est pure ;
Pour toi le cyprès murmure !
Et ton ciel était si beau !

Pour rappeler à la vie
Cette pauvre âme ravie
Et ce visage vermeil,
Faut-il plus qu'une étincelle,
Plus que la voix maternelle,
Plus qu'un rayon de soleil ?

Hier, c'était une fête :
Une rose ornait sa tête,
Jouait avec ses cheveux ;
Et pareille à cette rose,
Elle était à peine éclose
Sous une larme des cieux.

Elle s'était habillée
Comme une nuit étoilée
Pleine de blanches couleurs ;
Et la foule des danseurs.
Saluait la fleur nouvelle
Qui s'éveillait fraîche et belle,
Parmi les vierges ses sœurs.

Aujourd'hui le son de l'heure
Est une cloche qui pleure ;

Ce sont les habits du deuil ;
Les couronnes virginales ,
Ces parures sépulcrales ,
Se placent sur un cercueil ! !

Les jeunes filles en larmes
Laissent gémir leurs alarmes ,
Et disent avec douleur :
Comme notre bien-aimée ,
La vie est une fumée ,
L'espoir un rêve trompeur.

Et le chant d'amour s'arrête ,
Tout pleure avec le poète ,
Dont le luth vient de frémir ;
Et toutes ces belles folles
Ont perdu leurs auréoles
D'insouciant avenir.

Ainsi le deuil se mêle aux accents de la joie ;
Les nuages d'hiver voilent ce froid séjour ;
Un noir linceul s'étend sur les robes de soie ,
La nuit vient vite après le jour !

C'est vainement qu'on aime , ou que l'on est aimée ;
Cette douce magie et ces airs de printemps
Ne sont qu'un vain soupir , une haleine embaumée
Qui s'exhale en quelques instants.

Seigneur ! laissez du moins , par pitié pour la terre ,
La femme de sa vue adoucir notre fiel ;
Ne la rappelez point par un arrêt sévère :
Il est assez d'anges au ciel !

ÉLÉGIE DIX-HUITIÈME.

LA PREMIÈRE FÊTE.

A Melle L***.

Laissez jouer là-bas vos naïves amies
Dans les bois, sur les prés, au milieu du gazon ;
Ange, il faut déployer vos aîles endormies ;
Femme, pour vous sonna l'heure de la raison.

Vous fuyez sans pleurer les roses enfantines,
Oubliant le bonheur qui ne vous suivra pas ;
Adieu, premier sourire, adieu, grâces mutines,
Doux rêves que l'aurore effeuillait sur vos pas.

Vous fuyez l'amitié des plus belles années,
La paisible demeure où l'étude sourit ;
Moments beaux d'innocence, heures environnées
De ces nuages purs où sommeille l'esprit.

Vous n'êtes plus enfant ! ce soir, parmi les femmes,
Pour vous résonnera le triomphal signal ;
Le monde à vos regards fera briller ses flammes :
C'est votre plus beau soir, c'est votre premier bal !

A vous la fraîche robe, et la soie, et l'hermine,
Le bouquet qui revit dans vos mains de seize ans ;
A vous la folle nuit que le plaisir domine,
La nuit qui ne dort pas et s'enivre d'encens.

C'est pour vous accueillir que le bal étincelle ;
Frissonnante, accourez sur le seuil de l'Eden ;
Dans vos habits de gaze, ô vive demoiselle,
Allez de rose en rose en ce bruyant jardin.

Allez ! du premier bal la première heure est pure :
L'air n'a pas encor pris d'enivrantes chaleurs ,
Et l'on ne songe alors qu'à sa blanche parure ,
Sa couronne de vierge , et son bouquet de fleurs.

Mais combien ils sont faux les plaisirs de la vie !
Craignez l'entraînement de ce bal enchanté ;
Trop de fois un sourire empoisonné d'envie
Comme un souffle morbide a fané la beauté.

Puis ces tièdes vapeurs , ce bruit qui vous inonde ,
Ces feux qui jusqu'au cœur arrivent sourdement ,
Allument dans les sens une fièvre du monde
Qui dévore et ternit l'émail du sentiment.

Prenez garde ! la femme à s'éprendre est facile ,
Et n'allez pas au bal donner tout votre amour ;
Et sachez recueillir dans une âme fragile
Des parfums de bonheur qui brûlent plus d'un jour !

Dieu ne vous créa pas blonde comme Marie ,
Avec l'œil si pudique et l'air si virginal,
Pour que votre pensée, en deux heures mûrie,
Adore le mensonge et meure pour le bal !

Les robes, les bijoux, et le collier d'opales
Vont pâlir quand le jour éblouira vos yeux ;
Mais les joyaux du cœur ne seront jamais pâles,
Le front de la vertu n'est jamais soucieux.

Vous êtes ici-bas, sachez-le , jeune fille ,
Pour chérir votre mère et prier le Seigneur ;
Brillez , étoile pure , au ciel de la famille ,
Et sur l'humble indigence épanchez le bonheur.

Près du riche boudoir où l'Europe et l'Asie
Rassemblent les produits du luxe le plus fin ,

Plus d'une mère en pleurs, par le malheur choisie,
Voit ses blêmes enfants moissonnés par la faim !

Quand brille l'opulence, ainsi qu'un météore,
Quand par les sons moelleux la volupté frémit,
Plus d'un obscur réduit dans l'ombre nous implore,
Cachot de la misère où le pauvre gémit !

Vous songez qu'aux salons on vous élève un trône,
Que le monde prépare et ses fleurs et son or?...
Son charme ne vaut pas le charme d'une aumône :
L'aimable charité vous pare mieux encor.

Enfin, c'est pour ce soir !... le bal est de votre âge !
De ma sévérité pardonnez les travers ;
Sur un jeune horizon point de sombre nuage :
Femme, allez vous parer, demain lisez ces vers.

Demain, craignez le fiel de la coquetterie,
Craignez son faux sourire et sa vaine leçon ;
Par ce vice odieux une vierge flétrie
Change le miel d'amour en un lâche poison.

Fuyez ce jeu maudit : quoi ! chercher à nous plaire,
Allumer l'espérance... et puis désespérer ;
Enivrer de bonheur, aiguiser la colère ;
Embaumer ses attraits pour mieux faire pleurer :

C'est le jeu d'une femme !... et la femme est notre ange ;
Mais la coquetterie est la source du mal.
Fuyez l'idole impie et ce bonheur étrange,
Il vous éblouirait d'un mirage infernal.

Ecoutez un récit gravé dans ma mémoire :
Ce fâcheux souvenir jamais ne me quitta ;
C'est un récit lugubre, une sévère histoire
Qui fait pleurer encore l'âme de Rositta.

Elle avait comme vous seize ans... elle était belle !
Ses yeux, comme son nom, paraissaient andaloux ;
A son charme suave aucun ne fut rebelle :
Elle ne manquait pas d'enflammer les jaloux.

Quand commençait le bal, la volage espagnole
Trônait, comme une reine, au milieu de ses sœurs ;
Bien vite, elle enchaînait par un regard frivole
Deux nobles cavaliers, les deux plus beaux danseurs.

Or, un soir, pour un rien, pour une contredanse
Ou donnée, ou reprise, et dont l'un s'outragea,
Les rivaux fremissants perdirent la prudence :
Entre les beaux danseurs un défi s'engagea.

Pour l'homme savez-vous ce que pèse une injure ?
Combien le mot d'HONNEUR sur sa vie est puissant ?
L'injure, c'est l'opprobre : une large souillure
Qui ne peut se laver qu'avec un flot de sang.

Aussi le lendemain brillèrent les épées !
Et ces fiers champions, ces héros des beaux soirs,
Choquèrent vaillamment leurs armes occupées
A conquérir l'amour de la belle aux yeux noirs.

L'un d'eux mourut, percé par le fer homicide,
Et lorsqu'on ramena son corps pâle et sanglant,
Rositta vit ce mort, dont la face livide
Sembla rouler sur elle un regard morne et lent.

Elle crut du cadavre entendre la voix creuse
Qui lui disait : « Par toi je fus mis au tombeau,
» O la belle des nuits, Rositta, sois heureuse,
» Heureuse !... Ce triomphe est vraiment le plus beau.

» Sois fière ! Quand le bal frémira sur la terre,
» Je reprendrai la vie, et je me souviendrai ;

» Comme galvanisé par l'amoureux mystère,
» Dépouillant mon linceul, vers toi je reviendrai. »

Alors, l'affreux délire écrasa l'insensée,
Elle se reprocha l'égarement fatal,
La malédiction vers elle fut lancée,
Et le sang rejaillit sur sa robe de bal!

Aussi, lorsque du monde elle entend l'harmonie,
La jeune Rositta, vieille par le remords,
Pense que dans les airs murmure une agonie,
Et croit dans la nuit sourde ouïr l'appel des morts.

Elle aperçoit d'abord le bal, mille lumières,
Elle respire l'air que l'amour attiédit;
Et puis... horreur! horreur! Elle clot les paupières
Pour ne pas voir le mort qui danse et la maudit!

A l'heure de la joie, où la femme rieuse
Met sa couronne blanche et parle à son miroir,
Rositta, se couvrant d'un bure pieuse,
Remplit de chants plaintifs les longs échos du soir.

—Vous qui du premier bal préparez l'allégresse,
Pleurez sur Rositta qui n'a plus d'avenir;
Et craignez d'éprouver la périlleuse ivresse
D'où le cri du remords la fit seul revenir.

Elle mourra demain, fiévreuse, abandonnée
Par ceux qui chaque soir l'accablaient de bravos;
Espérons qu'en souffrant la vierge pardonnée
Cueillera dans les cieux la palme du repos!

Pour ne pas vous briser à ces dangers terribles,
Pour enlever au bal un souvenir plus doux,
Ne méprisez jamais le soin des goûts paisibles;
Sous l'aîle du foyer, calme, reposez-vous.

Et, pleines de bienfaits, que vos mains satinées
Au seuil de l'indigence ouvrent l'heureux trésor.
Alors, en consolant les pauvres destinées,
La femme devient l'ange à l'auréole d'or.

ÉLÉGIE DIX-NEUVIÈME.

L'AURORE.

A F***.

Dors sur ton lit d'amour, jeune femme au front rose,
Dors avec mon baiser sur ta lèvre mi-close :
J'aime, j'aime à te voir, lasse d'un long réveil,
Fermer tes yeux pesants pour céder au sommeil.
Ta lampe, qui reflète une vague lumière,
Pâlit, voici l'aurore... et ta molle paupière
Est lourde de plaisir ; et ton œil languissant
Ne pourrait supporter les feux du jour naissant !

Dors, pour que je t'admire ainsi, mon amoureuse,
Blanche comme Vénus ; pâle et voluptueuse
Comme un doux lys courbant sous les pleurs du matin
Sa feuille délicate et son cou de satin !
Je t'aime, frêle et blonde, en mes bras assoupie,
Les cheveux ondoyants, la tête appesantie.
— Lors il me semble voir la fille d'Ariel
Que pour l'éternité je dois aimer au ciel !

Oh ! pour l'éternité ! — Mais l'amour dans ce monde
Passe comme l'oiseau, qui vole en rasant l'onde ;
Le plaisir, s'enivrant des baisers d'une nuit,
Tel qu'un rêve d'azur, hélas ! s'évanouit.

Tu dors, belle adorée... et je voudrais encore
Puiser dans tes regards ce feu qui me dévore,
Cet enivrant poison qui nous vient consumer.
— C'est avec tout mon cœur que je voudrais t'aimer!

Tu m'aimeras ainsi, lorsque parmi les anges
Nous irons nous mêler aux divines phalanges
De l'éternel séjour;
Tu m'aimeras ainsi, folle, lorsque nos âmes,
Loin des fers d'ici-bas, deviendront pures flammes,
Pure essence d'amour.

Alors nous goûterons une nuit infinie
De parfums, de baisers, de nocturne harmonie
Et de vague clarté;
Nous n'aurons plus de soir, nous n'aurons plus d'aurore,
Mais un vaste horizon sans nuage... et que dore
L'astre de volupté.

Et sans qu'aucun rayon de lumière indiscrète
Vienne blesser tes yeux, ou fatiguer ta tête,
Avec moi tu reposeras;
Et tu seras couché dans un léger nuage
Où le printemps d'amour ne connaît point l'orage,
Long sommeil où l'on ne dort pas!

Ainsi j'aime à rêver, quand je te vois dormeuse
Assoupir sur mon cœur ta beauté langoureuse;
Quand je te vois offrir à mes regards d'amant
La suave blancheur de ton sein palpitant!
Je veux passer les doigts entre ta chevelure
Dont les flots parfumés inondent ta figure;
J'aspire avec bonheur ton souffle pur et doux
Qui murmure bien bas et vole autour de nous.

Puis je rêve! je rêve à l'ivresse nouvelle
Que promet l'avenir de mon âme immortelle!...

Pour ce divin bonheur qui nous attend un jour,
Je ne demande à Dieu que d'avoir ton amour,
Ton amour! ton amour!... sans que le cœur se glace,
Sans qu'il vienne un moment où ton baiser se lasse,
Et sans que le regret se mêle à nos plaisirs,
Quand la brise terrestre emporte nos désirs.

Tu sais qu'au bal toujours un jaloux nous écoute...
Le monde nous surveille!... et ta pudeur redoute
Son regard vigilant;
Car la foule du bal est toujours prête à rire!
Et, nous voyant ensemble, on irait vite dire :
« Tiens! voilà son amant! »

Et tu serais alors malheureuse et flétrie,
Pauvre ange! — On te verrait sous ce langage impie
Incliner un front abattu.
Tels sont les préjugés de l'ignorance humaine...
Il faut tuer son âme! et traîner une chaîne,
Pour posséder de leur vertu.

Croyez-vous que la femme ait une âme muette,
Comme un lac endormi sans vague et sans tempête?
Croyez-vous que parfois,
Quand vous la torturez de votre calomnie,
Elle n'eût pas aussi de brûlante insomnie,
Et que son cœur n'eût point de voix?

Encore un long baiser! — Puisque le ciel nous donne
Un instant de bonheur, où sans craindre personne,
Sans craindre d'un rival le farouche poignard,
Je puis noyer mes yeux aux flots de ton regard.
Que mon soupir t'éveille, amie!... et que la joie
Pose son aîle d'or sous tes rideaux de soie,
Pour qu'en vidant ici notre coupe de miel,
Je puisse un seul moment encor me croire au ciel.

Mais ta lampe s'éteint, ô ma belle ; — et l'aurore
De trop vives lueurs maintenant se colore...
Comme à toi, le sommeil m'appesantit les yeux :
Je dors !... charmant repos ! calme délicieux !
Puisse le même songe unir nos deux pensées ;
Puissent avec amour nos deux âmes bercées
Au sein du Créateur s'envoler mollement
Dans cette volupté d'un long embrassement.

ÉLÉGIE VINGTIÈME.

LA BALLADE DE LA GITANA.

Sous les frais citronniers qui couronnaient la ville,
La Gitana dansait, chantait près de Séville :
Elle chantait l'amour ;
Près d'elle arrondissant la foule émerveillée,
Elle mêlait sa voix aux voix de la feuillée,
Aux derniers chants du jour.

La gaze d'un beau soir couvrait le ciel d'Espagne ;
Le soleil, en fuyant, versait sur la montagne
Son or éblouissant ;
Et non loin s'élevait la vieille cathédrale
Qui dominait les airs, masse architecturale,
Colosse au front puissant.

L'espace était rempli de lueurs radieuses,
De nuages d'azur, de voix mélodieuses,
De parfums, d'arbres verts ;
Et parmi les splendeurs de ce divin mélange,
La Gitana chantait... comme gazouille un ange
Près des cieux entr'ouverts.

Elle avait dix-huit ans ; elle était souple et brune ,
Vive comme une rose aux champs de Pampelune ,
Déployant sa beauté;
Ainsi qu'Esméralda , sa sœur de Notre-Dame ,
Sans mère , elle avait su recueillir dans son âme
Fraîcheur et pureté !

Qu'elle était grâcieuse avec cette basquine ,
Ces ruisseaux de cheveux coulant vers sa poitrine ,
Et ces jupons soyeux !
Comme elle tournoyait , la danseuse ingénue ,
Comme elle roucoulait , Philomèle venue
Dans un pays joyeux !...

Elle chantait l'amour , et disait : « Venez vite :
» La brune Gitana , messeigneurs , vous invite ;
» Gardez-vous de passer
» Sans jeter un peu d'or au fond de ma sébille ;
» Magnifique hidalgo , fils de grande famille,
» Venez me voir danser.

» J'aime un ciel andaloux , quoique née en Bohême :
» Mais pour moi la patrie est le pays que j'aime ,
» Et Séville a mon cœur !
» C'est là que j'aimerais parmi les promenades
» A venir aspirer les molles sérénades
» Avec mon doux vainqueur.

» N'est-ce pas à l'amour que répond l'hirondelle,
» Lorsque ce fol oiseau voyage à tire d'aîle
» Et cherche son ami ?...
» Oh ! n'est-ce pas l'amour qui réveille l'aurore ?...
» Et , la nuit , n'est-ce pas l'amour qui plane encore
» Sur le monde endormi ?...

» L'oranger pâlirait sans un soleil de flamme :
» Ainsi , sans être aimée on voit pâlir la femme ,
» Et mourir ses yeux noirs ;

» Il nous faut de l'amour, comme il faut pour la terre
» Les baisers du printemps et l'onde salutaire
» Que pleurent les beaux soirs.

» Je n'aime pas encor!... Moi, rose inanimée,
» Je n'ai jamais aimé... je ne fus pas aimée ;
» Hélas! et bien longtemps
» J'ai chez nous entendu dire par la gypsie :
» Si la femme à vingt ans n'est pas encor choisie,
» Elle expire à vingt ans ! !

» C'est que moi, jeune sœur du passereau volage,
» Je ne cueillerai pas un amour de passage
» Qui fuit, rasant le sol.
» Oui, quoique Gitana, cette humeur est la mienne :
» Je veux être chérie, ardente bohémienne,
» Par un cœur espagnol.

» Arrière ces baisers qui nous frôlent la bouche,
» Légers et murmurants comme un zéphir qui touche
» Un calice nouveau !
» Moi... je veux de l'amour pendant toute la vie !
» Avec mon fiancé je veux, fière et ravie,
» Echanger mon anneau.

» J'aurai pour mon époux le plus joli sourire,
» Il deviendra le roi de mon joyeux empire,
» Je mettrai mes bijoux
» Et ma neuve basquine, et ma jupe dorée,
» Pour lui paraître belle, enivrante, adorée,
» Et pour qu'il soit jaloux !

» Ensemble nous irons parcourir les Espagnes
» Avec les tourtereaux qui peuplent les campagnes
» Quand Vénus chantera ;
» Sans qu'à notre avenir jamais le bonheur manque,
» Nous irons voir Madrid, la docte Salamanque,
» La maure Alcantara.

» C'est là qu'en traversant la noble Andalousie,
» Nous verrons ces amants vivant de jalousie ;
» C'est là bas que je veux
» Aiguiser mon stylet d'amoureuse Espagnole ;
» Et malheur à l'époux infidèle ou frivole
» Qui trahirait mes vœux !

» Senors !... en ce moment, venez, accourez ! vite !
» C'est ma vague chanson dont l'appel vous invite ;
» Je chante les amours :
» N'oubliez pas, senors, la Gitana qui danse,
» Et soyez généreux pour sa vive cadence
» Et ses plus beaux atours ! »

Ainsi la Gitana chantait, svelte et rieuse,
Parfois folle de joie et parfois sérieuse ;
Faisant bonnes moissons
De piastres, ducats, lourds écus, et pistoles,
Elle changeait en or ses joyaux de paroles,
Couronnes des chansons.

Plus d'un seigneur passait près de la jeune fille,
En lui disant tout bas : « Ma rose et ma gentille,
» La chanson est pour moi !... »
Puis il voulait saisir sa taille grâcieuse ;
Mais elle repoussait la main audacieuse
Avec un noble émoi.

Eh quoi ! l'or qui pleuvait faisait pleuvoir ses larmes?...
Quelle ombre, ô Gitana, se répand sur tes charmes :
Pourquoi pleurer encor ?
C'est que dans les regards qui s'allumaient près d'elle,
Elle n'avait pas vu l'amour, rayon fidèle
Qui brille mieux que l'or.

L'enfant se rappelait ce chant de la gypsie :
« La femme qui n'est pas avant vingt ans choisie,
» Avant vingt ans mourra !... »

Et dans la riche foule en ces lieux égarée ,
Foule de grands seigneurs , moqueuse et chamarrée ,
Quel seigneur l'aimera ?

Plus elle soupirait, plus cela faisait rire :
Elle , parler d'époux !... Gitana, quel délire
Eblouit ta raison ?
En vain roulaient ses pleurs... la foule qui lui donne
Se moquait bruyamment de ses airs de madone
Et raillait sa chanson.

Alors fuyant des yeux le cercle qui l'enchaîne ,
Elle vit un jeune homme adossé près d'un chêne ,
D'ombrages couronné ;
Il était pâle et fier dans son mâle silence :
Pendant l'heure de joie et l'heure de la danse,
Il n'avait rien donné.

Rien donné ! rien donné pour la danse brûlante ,
Pour les claires chansons qu'une voix ruisselante
Murmurait sans repos !
Hélas ! c'est qu'il était plus misérable encore ,
Orphelin , n'ayant rien que la pauvre mandore
Attachée à son dos.

Juan d'Alcantara , c'est ainsi qu'on le nomme ,
Etait barde et poète , et non pas gentilhomme ;
Sans prendre un air vainqueur ,
Il plaignait l'orpheline à gémir occupée.
Lui , sans or ni blason , sans titre ou noble épée ,
Il lui gardait son cœur.

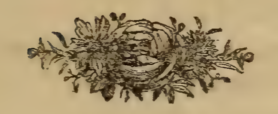
Adorant sans espoir la perle de Bohême ,
Bien des fois il allait dans l'extase suprême
S'enivrer de ses chants.
En la voyant pleurer , la rage le soulève ,
Il frissonne... et sa main vainement cherche un glaive
Pour punir les méchants !

Il était vraiment beau, ce Juan qu'on méprise,
Livrant sa chevelure aux hasards de la brise,
Fier de sa liberté ;
Parmi ces grands seigneurs qui raillaient la danseuse,
Il apparaissait beau par sa tête rêveuse,
Beau par sa pauvreté !

Il prit sa mandoline, et chanta : « — Damoiselle,
» Je n'ai pas comme eux tous une lourde escarcelle
» A mettre à vos genoux ;
» Mais Dieu nous a donné l'eau des sources limpides,
» L'or du ciel, l'air des champs loin des hommes cupides.
Et le monde est à nous !

» Si vous daignez m'aimer, venez sur la montagne :
» Là, près d'un humble autel vous serez la compagne
» Que je pourrai bénir ;
» Et vous ne mourrez pas, comme a dit la gypsie ;
» Car vous serez alors adorée et choisie
» Pour tout votre avenir !... »

Or, quand la Gitana dans ses vives alarmes
Vit des regards amis se baigner dans ses larmes,
Son regard s'enflamma ;
Et rejetant son or à la foule étonnée,
Vers le jeune poéte elle vole entraînée...
... Ce fut lui qu'elle aima ! ! !



ÉLÉGIE VINGT-UNIÈME.

DON RAFAELLO, MORT D'UN COUP DE STYLET.

Oui! tu devais mourir ainsi, fils de l'Espagne,
Fils d'amour andaloux;
Toi qui pris Lauretta pour ta brune compagne,
Ta brune aux yeux jaloux:
Lauretta! — La plus noble et la plus fière dame
Des belles de la cour;
Qui laissait sur son front briller toute son âme
Rayonnante d'amour!
Vraîment! lorsqu'on voyait cette folle maîtresse
Se pencher sur ton bras,
L'on disait: quel instinct de haine ou de tendresse
La porte sur ses pas?
Tant son regard brûlait! — à la fois doux et rude
Sous un air souriant.
Tant elle espionnait avec inquiétude
Ton geste insouciant.

Un jour, Rafaëllo, pendant la promenade
Vint à passer, je croi,
La danseuse Eloé qui te fit une œillade;
Et j'ai tremblé pour toi;
Car Lauretta vit tout: l'œillade et ton sourire;
Inconstant Rafaël,
La jalouse cachait sa rage et son martyre
Sous un regard sans fiel;
Et tu marchais toujours aussi fier dans la foule,
Sans y songer; sans voir
L'orage dans l'azur... Ainsi le flot qui roule
Amène un flot plus noir.

Pauvre Rafaëllo ! la fatale blessure
Est faite droit au cœur ;
Le stylet était fin, la main ferme et bien sûre
De son poignard vainqueur ;
Hélas ! beau gentilhomme, avec ta mandoline
Et tes chants doucereux,
Te voilà mort ! Adieu Rosette et Caroline
De tes soirs amoureux...
Mort ! oh ! que de maris, que de filles vengées
Riront de ton trépas !
Même au tombeau, vois-tu, les femmes outragées
Ne pardonneront pas.
Il est cruel pourtant de mourir à ton âge
Avec ces blonds cheveux,
Cette jeune moustache, et ce joli visage,
L'objet de tant de vœux !
Enfant ! déjà ton front tombe et se décolore
Comme un lys velouté
Qu'à sa tige vivace arrachent dès l'aurore
Les doigts de la beauté.

Lorsqu'on rapportera ta dépouille sanglante
Pour la mettre au cercueil,
Ta mère qui t'attend frémira d'épouvante,
Ta pauvre mère en deuil.
Elle t'attend ce soir, elle est pour toi si bonne
Qu'elle excuse l'absent :
De ta course nocturne, elle rit... et pardonne,
Sans voir couler ton sang.
Horreur ! — La bonne dame est assise tranquille
Près d'un calme flambeau ;
Elle songe à son fils ; c'est pour lui qu'elle effile
Les franges d'un manteau...
Son fils, son sang, sa gloire ! âme de sa vieillesse,
Orgueil de tous ses jours ;
Elle vit en lui seul, elle en rêve sans cesse,
Et n'a d'autres amours.

Mais toi ! tu n'aimais pas ta mère, enfant volage,
Qui sortais chaque nuit
Pour suivre une danseuse, une folle, une image
Qui tourbillonne et fuit;
Tu n'aimais pas assez cette mère occupée
De ton noble avenir,
Et qui t'avait remis la paternelle épée;
Glorieux souvenir.
Ce ne fut pas ainsi qu'il expira, ton père;
Ce ne fut pas un soir,
Allant en rendez-vous auprès du monastère
Sous l'ombre du ciel noir.
Non; ton père mourut au soleil, casque en tête,
Comme un franc chevalier;
Toi... dis-nous ce que vaut ta dernière conquête
Et ton sanglant laurier !
Qu'as-tu fait de ton nom, de ton rang, de ton glaive ?
Viendras-tu, Rafaël,
Demander fièrement que l'Espagne t'élève
Un sépulcre immortel ?

Demain on va porter ton corps sous la montagne
Où tu reposeras;
Il est des voix pourtant qui chantent en Espagne
Que c'est un beau trépas :
« Il est doux de tomber sous la main d'une femme,
« Chante le troubadour;
« Un coup de ce poignard vaut un baiser de flamme,
« Un long baiser d'amour. »



ÉLÉGIE VINGT-DEUXIÈME.

LE DERNIER CHANT DE L'ESCLAVE.

Je suis né paria !... ma mère était l'esclave
Qu'enfant l'on a vendue au vil spéculateur :
Je ne suis qu'un maudit... nulle source ne lave
La tâche qu'à mon front scella le Créateur.

En naissant, j'ai sucé le lait d'une négresse :
Ses bras chargés de fers furent mon dur berceau ;
On m'arracha bien jeune à son humble tendresse,
L'esclavage plia le fragile arbrisseau.

Maintenant je suis homme, et je me sens poëte !
De mon ciel tropical je comprends les chaleurs ;
Lorsqu'un joug avili me fait courber la tête,
La vague de mon sang bat le roc des douleurs.

Souvent quand ma pensée, où règne le délire,
Aspirait vers l'azur et me laissait sourire,
Enivré, quand j'osais oublier mes tourments,
Souvent — rage et fureur ! — le fouet qui nous déchire
M'éveillait de l'oubli par ses froids sifflements.

Le commandeur criait : « Travaille pour le maître ;
» Travaille pour le blanc qui n'est pas riche encor ;
» Négre, point de sommeil ; je ne puis le permettre ;
» Viens ! ta sueur pour nous doit se changer en or ! »

Et j'allais travailler, maudissant leur engeance,
Vouant la race pâle à la nuit des enfers ;

Ma poitrine brûlait de soif et de vengeance :
Mais ils ne craignaient rien !... n'avais-je pas des fers?...

Bientôt je fus rongé par de nouvelles flammes :
L'amour !... — poison mêlé de folie et d'espoir !
L'amour me fit chérir la plus blanche des femmes :
Quelle sombre ironie à la bouche d'un noir !

J'osais adorer la créole,
Ma reine à la pure auréole,
La femme aux prunelles de feu ;
Au loin son écharpe tournoie
Comme une vapeur qui se noie
Aux vagues du firmament bleu...

Elle avait la peau fraîche et douce
Comme une rose, un lit de mousse,
Où sommeille l'oiseau peureux ;
Comme la vierge que l'on prie,
La blanche s'appelalt Marie,
La patronne des malheureux...

Elle m'eût dit : « Va, fier esclave,
Le volcan tourbillonne... va
Sous les écumes d'une lave
Ouïr l'appel de Jéhova...
Cours te livrer, vivante proie,
Au tigre bondissant de joie,
Cours renier ta mère et Dieu !...
— Hélas ! j'eusse donné ma vie,
Mon âme à son charme asservie
Pour le plus frêle mot d'adieu.

Mais elle... oh ! qu'elle a ri de ma vaine torture,
Lorsque, penchée au bras de ce blanc qu'elle aimait,
Elle vint se jouer d'une humble créature,
Aiguisant les douleurs que son rire enflammait !

Elle a ri ! mon amour n'est que vile grimace ;
Vraiment, l'esclave noir n'a pas l'air d'un chrétien;
Un nègre meurt, qu'importe?... un passant le ramasse;
Quand le corps est si laid, la belle âme n'est rien !...

Va savourer en paix, créole magnifique,
Les longs baisers d'un blanc; sois fière et sans remord :
Mais la vengeance, enfant, c'est l'Etna du Tropique ;
La grimace du nègre est un arrêt de mort.

Un jour, qu'il t'en souvienne, ô maîtresse rêvée,
Le hasard te plongea dans le gouffre écumant !
J'accourus; de la mort par moi tu fus sauvée;
Mais la mort se vengea de l'œuvre inachevée,
Quand je te vis, debout, sourire à ton amant.

Puis, ce soir... oubliant que par moi tu respires,
Qu'au mépris de mes jours j'avais sauvé tes jours,
Tu pares le bonheur de ses plus doux sourires,
Tu veux que le Seigneur couronne tes amours.

Je vois, je vois sous les platanes
Les ombres folles, diaphanes,
Tourbillonnant et repassant ;
Je sens que la fête brûlante
Parfume la nuit somnolente.
J'aime mieux les parfums du sang !

Au loin, l'harmonie et la danse
Mêlent leurs lambeaux de cadence
Aux bruits mystérieux des airs;
Et les lumières les plus vives
Passent comme des fugitives,
Eclipsant sur nos longues rives
La blanche lune aux blancs éclairs.

Qu'aux Antilles les nuits sont belles
Pour voiler les amants fidèles!

O nuit d'amour ! vague soupir !
Les tourterelles sous l'ombrage
Dorment sans voix et sans ramage ;
Et la vague, sur le rivage,
Vient, molle écume, s'assoupir.

Mais pour qui cette nuit si molle,
Et la douce moiteur qui vole
Au milieu des lueurs du soir ?
Pour qui ?... c'est la blanche Marie
Qui là bas, là bas se marie ! !...
Pour son bonheur ma voix tarie
N'a qu'un long cri de désespoir.

Un autre a cueilli sa tendresse,
Et s'enveloppe avec ivresse
De l'encens de ses premiers vœux ;
Un autre, à la flamme inconstante,
Pourra baigner sa lèvre ardente
Dans les ondes de ses cheveux.

Fier rival ! tu soumets la blanche si farouche ;
L'alliance est bénie ; et, ce soir, tu pourras
Faire à l'épouse aimée un hamac de ta couche,
Et, pour la reposer, faire un nid de tes bras !...

O rage !... mais riez pendant qu'un nègre pleure,
Riez... dans l'oasis est roulé le serpent ;
Riez... l'heure de joie est votre dernière heure,
Vos bruits couvrent le bruit que je fais en rampant.

Insensés ! vous raillez nos pauvres destinées
Et nos races qu'au joug vous avez condamnées ;
Mais de nos sourds combats il vaudrait mieux frémir :
Haïti fume encore après bien des années,
Et si vos morts parlaient, l'on entendrait gémir !

Oui, souvent l'incendie a rugi dans vos villes :
Nos bras libres, armés pour venger les affronts,
Ravageant le travail fait par nos bras serviles,
Plus bas que nos fronts noirs venaient baisser vos fronts.

Détruisant les palais, perçant l'habit de soie,
Nos armes ont fouillé dans vos membres tremblants ;
Opprimez bien le nègre... il s'élance avec joie
Sur un trône étagé par les cadavres blancs !

Alors nos maîtresses gentilles,
Les plus vives fleurs des Antilles,
N'osaient plus se railler de nous ;
Alors, ces créoles si fières,
Abaissant d'humides paupières,
Avec le nœud de leurs prières
Voulaient enlacer nos genoux.

Maîtresses, vous demandez grâce ?...
Non... le sang doit laver la trace
Du vil châtiment qui nous mord :
Et, par la vengeance cherchées,
Ces belles s'en allaient, fauchées,
Avec les feuilles desséchées,
Parer les sillons de la mort.

Quoi ! je suis bon... et l'on m'écrase ;
J'adore... on rit de mon extase ;
Ma patience est leur fierté...
A moi donc, vengeance prochaine.
Viens au grincement de ma chaîne,
Puisque la laideur de la haine
A seule de la majesté.

Oui... voici l'heure encore où grondent les colères,
L'heure où vont s'éveiller les nègres frémissants ;
Nobles vengeurs, venez... accourez, ô mes frères !
Eteignons leurs splendeurs de nos souffles puissants !...

Ainsi parla l'esclave à la voix furieuse,
Couvrant d'un fier regard la fête radieuse,
Et, le poignard aux dents, il rampa jusqu'au bal:
Poussé par l'ouragan de son âme flétrie,
Il allait, pour punir la créole Marie,
Incendier un monde aux feux de son signal!

Au moment d'allumer la torche sépulcrale,
Le remords lui parla de sa voix glaciale,
Il songea que le meurtre allait souiller sa main;
Et les morts d'Haïti, dépouillant leur suaire,
Debout, semblaient lui dire: « Arrête, incendiaire,
Laisse à Dieu la vengeance, esclave, et sois humain! »

Il crut voir dans la nuit rouler la foule sombre,
Des maîtres immolés, peuple immense et sans nombre,
Il vit crouler les murs sous le glas du tocsin;
Alors, ce nègre eut peur de son sanglant délire;
Préférant aux remords le sommeil du martyre,
Il s'écria: « Dieu bon! reprends-moi dans ton sein.

« Oui.. Dieu! c'est le vengeur de tous ceux qu'on opprime:
» Implorons sa puissance, et renions le crime.
» D'un aveugle courroux, je veux être vainqueur! »
Et soudain, récitant la prière chérie
Que murmurait sa mère à la vierge Marie,
Il saisit le poignard et se glaça le cœur.

Le bal, à ce moment, riait, joyeux encore;
Et Marie, enlacée à l'époux qu'elle adore,
Dans ses blancs vêtements était bien douce à voir;
Et lorsqu'une heure après, la nouvelle épousée
Heurta par les chemins une chose glacée,
Elle passa, disant: « C'est un cadavre noir! »

ÉLÉGIE VINGT-TROISIÈME.

AIMER ! !...

Ils ne comprennent pas le bonheur, tous ces hommes
Qui, de la vanité caressant les fantômes,
Encensent la fortune et cherchent des grandeurs,
Ces esclaves dorés qui salissent leur vie
De mensonge et de fiel, d'égoïsme et d'envie,
Et s'en vont mendier de l'or et des honneurs !

Tout ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me donne
Non pas un nom brillant, non pas une couronne,
Non pas de l'opulence et de bruyants plaisirs,
Ces hochets éclatants dont la foule est avide,
Ces fades voluptés qui laissent l'âme vide
Et ne font qu'irriter la soif de ses désirs...

Non !... tout ce que je veux, c'est ma liberté sainte;
Je veux que mon cœur libre, et bravant toute crainte,
Batte sans préjugé, sans erreur, sans remords ;
De ce monde imposteur je dois briser la chaîne
Et mépriser les voix de cette tourbe humaine,
Qui va même hurler sur la cendre des morts.

Puis je veux être aimé d'une femme fidèle
Et l'entourer de soins, ne vivre que pour elle,
Déposer en son sein ma vie et mon bonheur,
Et la voir, dans les maux que le ciel nous envoie,
Triste de mes douleurs, heureuse de ma joie,
Nouvelle fibre de mon cœur.

Pour dire à la beauté que mon âme a choisie
Ce que c'est que la femme et que la poésie,
Pour qu'un zéphir d'amour me vienne caresser ;
Pour que je voie enfin s'apaiser mon martyre,
Et que je puisse, heureux d'ivresse et de délire,
Mourir dans un baiser !

Mais ces filles du nord, elles sont si glacées ;
Leur esprit est si froid, si pauvre de pensées ;
Leurs grands yeux bleus muets, vides de passions,
Sont des astres mourants sans force et sans rayons.
Oh ! ces filles du nord ! quand je veux de l'ivresse,
Des baisers que boira ma lèvre avec tendresse,
Quand je veux un bonheur qui puisse m'étourdir,
Dans lequel mon âme ivre oublira de souffrir;
Quand, las de mon sommeil et trop plein d'énergie,
J'ai soif de voluptés, de délire et d'orgie,
Moi, bouillant, torturé, je vois de toutes parts
Des sourires sans flamme et de pâles regards ;
Et je ne trouve pas d'amour qui rafraîchisse
Mon sein rongé, vaincu par l'infernal supplice.

Hélas ! jeune beauté, toi dont l'œil est si doux,
Quand tu me vois ainsi roulant à tes genoux,
Râlant, comme un damné, les soupirs de ma fièvre,
Sans espoir de trouver un peu d'eau pour ma lèvre,
Ne saurais-tu verser ton aumône de pleurs
Sur une âme où sévit l'aiguillon des douleurs.
Mais ta douceur n'est donc qu'un mensonge perfide,
Et l'onde de ton miel, dont ma bouche est avide,
N'est qu'un cruel poison dont je suis abreuvé.
Ah ! la femme n'est pas ce que j'avais rêvé :
Je croyais que son cœur, doux trésor de tendresse,
Vibrerait aux soupirs de ma longue détresse ;
Mais non !... beauté de glace, elle ne comprend pas
Ma voix pleine de deuil, invoquant le trépas ;
Souvent même, elle rit de ma longue torture,

Et verse, en folâtrant, du fiel sur ma blessure!
Oh! les filles du nord! — ces anges grâcieux,
Mais tristes, mais déchus, ont oublié les cieux;
Elles n'ont plus, hélas! cette corde secrète
Que dans leur sein glacé cherche en vain le poète;
Et le barde à leurs pieds, triste et mourant d'ennui,
Brise les cordes d'or de son luth amolli!

Je suis las de mes jours qui tombent monotones,
Pâles et languissants comme de longs automnes;
Je suis las de mes jours vulgaires et sans prix,
Dont le ciel insipide est toujours fade et gris.
Toujours ce calme obscur qui pèse sur ma tête...
Oh! j'aimerais bien mieux voir mugir la tempête
Et la foudre vomir le feu de ses éclairs,
Et l'orage qui tonne et fait bondir les mers!
Je suis las de mes jours sans plaisir et sans peine,
Sans crainte, sans bonheur, sans amour et sans haine;
Vivre sans passions, c'est sommeiller d'ennui,
C'est faire de son âme un flambeau qui languit!

Que j'ai souvent rêvé de brunes espagnoles
Aux cheveux ruisselants, aux aimantes paroles,
Femmes dont l'aspect seul donne la volupté,
Filles du chaud Midi, poétiques et belles
Qui vous brûlent si bien, rapides étincelles
D'un regard velouté!

Et le soir, quand la brise est plus voluptueuse,
Quand l'étoile des nuits, lampe mystérieuse,
Répand dans un ciel pur ses blanchâtres lueurs,
Quand le lac argenté se pare de gondoles,
Puis s'endort, écoutant les nocturnes paroles
Des sylphes et des fleurs!

Je voudrais voir alors l'Espagne qui sommeille
Dans la demi-clarté de cette nuit vermeille,

L'Espagne !... et respirer le parfum de ses soirs ;
Enivré, je voudrais goûter cet air de flammes,
Et cueillir plein d'amour dans son bouquet de femmes
Une femme aux yeux noirs ;

Pour dire à la beauté que mon âme a choisie
Ce que c'est que la femme et que la poésie,
Pour qu'un rayon d'amour me vienne caresser ;
Pour que je voie enfin s'apaiser mon martyre,
Et que je puisse, heureux d'ivresse et de délire,
Mourir dans un baiser !

ÉLÉGIE VINGT-QUATRIÈME.

UN AMOUR D'ARTISTE.

Seul avec ses ennuis, dans son logis modeste,
Le poète, brûlé par un amour funeste,
Perdait ses plus beaux jours que le mal dévorait ;
Il aimait sans espoir une reine du monde ;
La fièvre avait tari sa jeunesse féconde :
Souffrant, brisé, flétri, le poète mourait.

Plus de songes riants qui vous enchantent l'âme.
Gloire ! avenir ! bonheur ! tout cela, c'est la femme.
Oui, par ce doux fanal le voyage est charmé ;
Arrière le printemps que l'hiver décolore !
Pourquoi languir sur terre et respirer encore,
Quand l'amour, c'est la vie !... et qu'on n'est pas aimé ?

L'artiste fait appel à son heure dernière,
Et le poison remplit sa coupe meurtrière.
Par ce chemin impie il retourne vers Dieu.

Mais avant que sa lèvre effleure le breuvage,
Tel qu'un jeune nocher désertant le rivage,
Il laisse encor tomber ces accents pour adieu :

« Va porter dans les bals ton brillant diadême,
Et ne songe jamais au poète qui t'aime,
Jeune fille, à qui Dieu donna tant de splendeurs.
Disperse les éclairs du regard qui m'enivre :
A toi l'air qui fait vivre !
Enfant, je te bénis ! sois heureuse.... je meurs !

» Que t'importe ?... le glas sonnant mon agonie
Ne viendra pas troubler ta joyeuse harmonie ;
Le monde endort tes sens de son bruit velouté.
Tu ne penseras pas à celle qui me tue,
Et lorsque tu verras mon cercueil dans la rue,
Passe insoucieuse à côté !

» Que t'importe qu'on meure ? enfant rieuse et belle,
Pourvu que chaque soir ta parure étincelle,
Que sur ton corps charmant frissonne le satin,
Pourvu qu'autour de toi tourbillonne une fête,
Reine de nos beaux soirs, que te fait le poète,
Et son misérable destin ?

« Hélas ! tu m'apparus souriante, adorée,
Comme un rayonnement de la folle soirée ;
Quand tu n'étais plus là, je te voyais encor,
Je t'aimais !... oubliant dans mon ivresse ardente,
Que pour être l'époux d'une vierge opulente,
Il faut comme elle avoir de l'or !

» De l'or ! toujours de l'or !.. aux femmes les plus pures
Il faut de ce métal les splendides parures ;
Il enivre leurs jours, il sait tarir leurs pleurs ;
Qu'il soit le fruit du vol ou de l'intrigue infâme,
L'or séduit une femme,
Comme un soleil doré qui colore les fleurs.

» Viens ! ô mort ! je n'ai rien pour me faire aimer d'elle,
Rien qu'une âme de feu, rien qu'un amour fidèle,
Le dévouement, l'honneur, pieuse et vaine loi :
Pourquoi vouloir la vie et ses brûlantes heures ?
D'autres ont l'opulence et les riches demeures :
Ils méritent bien mieux sa foi.

» Le poète sait-il avec ignominie
Sous le pied des puissants courber son fier génie ?
Sait-il leur mendier les titres ou le rang ?
Non, non, plutôt mourir que vivre de bassesse !
Et sa mâle fierté... c'est toute sa richesse,
C'est la noblesse de son sang !

» Mais l'on n'estime pas le blason du mérite,
Et le rayon de Dieu qui sous le front palpite ;
Femme !.. oh ! ne quitte pas ton encens et ta cour ;
Insensé, puis-je offrir à celle que j'adore
Ma poétique aurore
Qui sur l'humble mansarde épand ses fleurs d'amour ?

» Adieu la vie ! adieu mes souvenirs ! — Naguère,
Presque enfant, je vivais sous les yeux de ma mère !
O jours de poésie ! ô beaux jours envolés ;
J'étais heureux d'un rien ; — de voir sur une rose
L'insecte qui se pose,
Ou la riche campagne ; ou les cieux étoilés !

« Je meurs, parce qu'un soir, il t'en souvient peut-être,
—J'admirais ta beauté qui venait d'apparaître
Comme la rose altière au milieu du jardin ;
Chacun de tes flatteurs recueillait un sourire ;
Et mon cruel martyre
N'eut de ton œil brûlant que le froid du dédain.

» Je meurs ! — Quand du plaisir l'espérance s'envole,
Quand le songe a perdu sa fragile auréole,

Il reste un pâle spectre... et c'est la mort! la mort!
Et pour fuir à jamais le serpent qui vous ronge,
Pour oublier la vie et retrouver le songe,
Dans un sépulcre on se rendort.

» Je meurs ! — Et s'il est vrai qu'au-delà de la terre
Il est pour le poète un séjour de mystère
Où la pure ambroisie est exempte de fiel,
Un ange avec tes yeux, ta blonde chevelure,
Et ta blanche parure,
Me dira : Fiancé ! je viens t'ouvrir le ciel !

»Là meurent les splendeurs dont s'enivraient les hommes;
Devant Dieu les plus grands ne sont que des atômes,
Et le poète alors voit son trône qui luit.
— Parmi les séraphins, les nuageuses fées,
La couronne d'azur, les immortels trophées
Se préparent déjà pour lui.

» Toi, mondaine de cœur et divine de charmes,
O toi que Dieu créa pour recueillir nos larmes,
Ton souvenir des cieux s'est bien vîte exhalé,
Adieu! — Je vais t'attendre aux rives éternelles,
Et prier le Seigneur pour qu'il rende des aîles
A l'ange sur terre exilé ! »

Le poète se tut... Dévoré par la fièvre,
Il portait froidement le poison à sa lèvre ;
C'en était fait! — Soudain, apparut sur le seuil
Une femme aux yeux bleus... Vision bienheureuse !
Des pleurs charmants baignaient sa prunelle amoureuse,
Le bonheur sur ses traits faisait briller l'orgueil.

O miracle ! c'était la femme tant pleurée !
D'une sublime ardeur palpitante, enivrée,
Elle ressuscitait l'homme prêt à mourir :
Et, bonne et souriante, elle lui dit : « Je t'aime !

» Pour unir nos destins dans un lien suprême,
» Ami, Dieu nous attend! Le temple va s'ouvrir! »

Elle lui dit : « La gloire est mon unique envie ;
» Tu me donnais ta mort! je te donne ma vie.
» Pour toi je foule aux pieds la terrestre grandeur!
» A nous la poésie et ses heures charmantes!
» Je veux, avec tes fleurs, vivre aux lieux où tu chantes,
» Parée avec orgueil du joyau de ton cœur! »

Lui, tremblant, prit la main de cette fiancée,
La tendresse allégea sa poitrine oppressée,
Il adore à genoux cette divinité ;
Et tout illuminé d'une sainte allégresse,
Le poète connut, dans une heure d'ivresse,
Le bonheur des élus durant l'éternité!

ÉLÉGIE VINGT-CINQUIÈME.

LE VENT D'AUTOMNE.

Le vent glacé d'automne effeuille la verdure
Qu'un doux soleil naguère embellissait encor ;
Et la nature en deuil, muette et sans parure,
Dans un vaste linceuil s'endort.

Qu'êtes-vous devenus, bosquets, retraite aimée,
Frais gazons, clairs ruisseaux, beaux jours sitôt perdus?
Délicieux parfums de la rose embaumée,
Hélas! qu'êtes-vous devenus ?

Vainement je vous cherche, ornements des prairies,
Ombrages si joyeux, maintenant si déserts ;

Bois où j'entretenais mes tendres rêveries,
Je cherche en vain tes rameaux verts !

Le vent glacé d'automne a détruit l'herbe molle,
L'onde qui folâtrait avec un léger bruit,
Et le chant des oiseaux, poétique parole;
Le vent d'automne a tout détruit.

Pourquoi d'un sombre hiver l'haleine empoisonnée
Fane-t-elle la joie au fond de notre cœur?
Est-ce une voix d'en haut qui revient chaque année
Pour nous apprendre la douleur ?

Bien tôt, nous le savons, s'écoulent toutes choses ;
Les fleurs! en un moment nous les voyons mourir !
Et tels s'effeuilleront nos plaisirs et nos roses
Pour ne plus jamais refleurir !

ÉLÉGIE VINGT-SIXIÈME.

LA JEUNE FILLE PAUVRE.

Dans la mansarde nue où frissonne la bise,
Où l'œil n'aperçoit rien que la muraille grise,
Sans un peu de soleil, tu languis, pâle fleur,
Maladive, et rivée au sol de la douleur!
Et le monde implacable oublie, en son délire,
Que l'aimable vertu te pare d'un sourire.

Dans le passé riant je me souviens encor
Que pour elle la vie épanchait son trésor;
Vive, cheveux au vent, et la joue enflammée,
Pressant sous le feuillage une course animée,

Elle venait rêver... Et dans les berceaux verts,
Elle entendait couler de gazouillants concerts.
Ensuite vers sa mère elle accourait joyeuse,
Avec l'humble pervenche ou la rose soyeuse;
Sans songer qu'aux beaux jours succède un ciel obscur,
Elle baignait son âme aux flots d'horison pur.

Qu'ils sont loin ces moments de naïve allégresse,
Fauchés, anéantis par la morne détresse !
Elle fut trop bercée avec ces voluptés
Que la richesse altière offre à nos vanités !
Pour elle soupirait le doux appel des fêtes ;
La chaleur du printemps déjouait les tempêtes ;
Elle avait tous les biens !.. O mirage charmant,
Mirage du bonheur, tu ne vis qu'un moment !

La richesse envolée, accourut l'indigence :
Adieu, splendeur, mollesse; adieu, jeune espérance...
Et plus un seul ami !... Les courtisans si doux
Creusent pour le malheur le vide autour de nous :
Vide effrayant !.. Mais non, tu conservas ta mère ;
Pour deux cœurs bien unis la vie est moins amère,
Et malgré le labeur qui te blessait les mains,
Tu cueillais quelque joie aux ronces des chemins ;
Un baiser maternel, un peu de causerie
Réchauffait mollement la froide rêverie.

Où donc s'arrêtera la rage du Destin ?
Ta mère s'endormit... sans qu'aux feux du matin
Pût se rouvrir, hélas ! sa mourante paupière ;
Oui, sur elle la mort scella sa lourde pierre ;
Et tu demeuras seule... oh ! bien seule ici-bas,
Avec deux souvenirs : indigence et trépas ;
Double fardeau trop lourd aux épaules pliantes
D'une vierge éveillée en nos plaines riantes ;
Malheur trois fois cruel pour l'enfant qui jadis
Avait vu rayonner l'azur du Paradis,

Et qu'au seuil de l'Eden l'Archange avait chassée
Sans que la soif du mal eut rongé sa pensée.

Je la vois aujourd'hui, croyant vaincre la faim,
Redemander la vie à son labeur sans fin.
L'infortunée!.. En vain sa pauvre joue est creuse,
En vain je l'aperçois, la vierge douloureuse,
Dévorant sans faiblir les heures du sommeil,
Livrant à la pâleur son visage vermeil,
Promenant sur la toile une aiguille maussade,
Oubliant sans pitié qu'elle est frêle et malade...
A peine si demain, pour ses cruels besoins,
Un dédaigneux salaire est le prix de ses soins!
Où sont, vierge timide, où sont les vives roses
Qu'en tes jardins naissants l'on vit naguère écloses,
Et ces regards vainqueurs, dont le feu pénétrant
Fit qu'au milieu du bal on allait t'adorant?
L'ivresse du triomphe à jamais est ravie,!
Et je ne vois en toi que l'ombre de ta vie!

D'autres femmes là-bas s'enivrent d'un bonheur
Qu'elles ont lâchement payé de leur honneur;
Mais la blanche couronne est encore enlacée
Aux cheveux de l'enfant, par le malheur glacée.
J'entends frémir d'ici l'orgie et les ébats
Des odieux banquets dont tu ne voulus pas;
Je vois tourbillonner dans l'atmosphère molle
Le débauché sans honte avec la vierge folle;
Leur abondance impie est loin de tes désirs,
Mieux vaut ton pur malheur que leurs impurs plaisirs!
Cependant tu pouvais, ô belle entre les belles,
Vendre le diamant de tes vives prunelles;
Oui, tu pouvais changer la naïve candeur
En longs éclairs d'amour, en souple et vive ardeur;
Le monde qui se plaît dans cette joie étrange
Eut largement payé le déshonneur d'un ange.

Sois bénie !... Il est beau de garder ce trésor
Dont le Seigneur te pare et qui vaut mieux que l'or;
L'honneur... joyau chéri par les peuples antiques,
Or démonétisé par nos races sceptiques...
Si le vice en son onde avait su t'entraîner,
Comment voiler le crime ou te le pardonner ?
Dans les feux de l'orgie un vif remords flamboie ;
Son étourdissement .. c'est l'infernale joie ;
Le déshonneur vous brise... Et l'amour maternel
Ne l'eut plus rappelée au séjour éternel,
Et la Madone sainte, angélique patronne,
Eut pleuré, la voyant fanée et sans couronne.

Parfois bravant ses maux, la douce vierge en pleurs
Sent qu'un rayon divin colore ses pâleurs :
C'est la Foi consolante, et le mépris du monde
Qui savent l'enflammer d'une extase féconde.
Elle prie !... et soudain dans le logis désert
La vision s'allume... et le ciel est ouvert !
Elle aperçoit dans l'air la palme du martyre :
C'est le chœur des élus que sa prière attire ;
C'est Jésus qui sourit, qui lui montre la croix ;
Et quand la fille pauvre a murmuré : « Je crois ! »
Elle sent bouillonner des forces surhumaines
Pour soulever le poids de ses douleurs mondaines.

Prie, enfant du malheur ! Jésus veille sur toi,
Puisqu'il t'enveloppa du manteau de la foi...
Et quand le vice infâme au sein de l'agonie
Entendra du Seigneur la colère infinie,
Quand le froid débauché pâlira dans la mort,
Aux rives du cercueil tu reverras le port.
Les chérubins auront leurs chants les plus suaves ;
Ton âme brillera, libre de ses entraves ;
L'éternité divine à tes yeux fleurira,
Tu reverras ta mère, elle te bénira.
Qu'ainsi la piété décore ta demeure,

Tant que le dernier jour fasse vibrer ton heure ;
Quand tu verras enfin poindre l'éternité,
Endors-toi, vierge heureuse, avec sérénité.

ÉLÉGIE VINGT-SEPTIÈME.

DUNKERQUE, LA VILLE NATALE !

Vers écrits à Paris en 1842.

Il m'arrive souvent de penser, ô ma ville !
Aux doux lieux où j'ai vu couler mes premiers jours ;
A toi, chère patrie!... à toi, charmant asile,
Où reposent tous mes amours !

Oui, c'est toujours pour toi qu'un souvenir s'élève,
Lorsque le souvenir s'éveille en mon esprit;
Si j'ai le front pesant, au passé si je rêve,
C'est ton image qui me rit.

Au sein même des bruits de cette capitale,
Le cœur ne s'endort pas.... Oh ! le cœur s'endort-il ?...
Ce beau Paris, si loin de la terre natale,
N'est, hélas ! qu'un brillant exil !

L'opulente cité sous mes yeux se déroule,
C'est en vain ; le plaisir semble toujours amer ;
Dunkerque !... je préfère aux voix de cette foule
Les voix sublimes de ta mer.

Parmi ces monuments, ces splendides demeures,
Tout ce Paris, enfin, l'immense tourbillon,
Je pense à l'humble tour qui nous sonne les heures
Avec le chant du carillon.

Ainsi le pauvre enfant venu de la montagne,
Pleure le sol natal auquel il dit adieu,
Et s'il entend les airs qu'on chante à sa campagne,
Il s'agenouille et bénit Dieu !

Là j'ai vu se passer tant de jours pleins de charmes,
Tant de jours que suivait un joyeux lendemain;
Là j'avais tant d'amis pour chasser les alarmes,
Tant de mains pour serrer ma main !

Et que de fois j'allais sur tes bords poétiques,
O mer ! pour m'enivrer d'espace et de grandeur ;
Pour écouter au loin les paroles mystiques
Que répète le flot grondeur !

Puis, quand je revenais à ce foyer fidèle
Où toujours nous accueille un mot tendre, un souris,
La sensible amitié m'abritait de son aile
Contre l'aile des noirs soucis.

Tout cela; c'est la vie !... En exil, plus de brise !
On dirait que le ciel a perdu ses couleurs ;
L'air qu'on respire alors vous suffoque et vous brise ;
Il n'est plus de parfums aux fleurs.

L'immense solitude étreint l'âme oppressée,
On voit avec regret fuir un passé si doux.
La solitude !... oh ! non : le cri de la pensée
Ne sommeille jamais en nous.

Ainsi ton souvenir fait mon bonheur suprême ;
Loin de tes bords chéris, je crois te voir encor,
Dunkerque, ô ma cité ! ma Venise, que j'aime
A parer de mes songes d'or.

Tu passes devant moi telle qu'une ombre errante,
Quand le nouveau printemps vient parfumer le soir ;

Je crois voir folâtrer sur une eau murmurante
Les Néréides à l'œil noir.

— Pourtant, mes compagnons vont récréer leur âme
Aux danses, à l'orgie. — Etrange volupté !
Moi, je trouve à Paris l'air trop sombre, et la femme
Trop indigne de sa beauté.

Laissez-moi donc rêver, chers compagnons, de grâce !
Vous qui trouvez ici le plaisir éternel,
Allez !... je rêve au jour où je reprendrai place
Au coin du foyer paternel.

ÉLÉGIE VINGT-HUITIÈME.

UN MYOSOTIS ÉCLOS SUR UNE TOMBE.

Le ciel était brumeux, l'air sombre ; et le poète,
Aux champs du grand sommeil promenant sa douleur,
Debout, près d'une tombe, avait courbé la tête :
Le poète pleurait sa sœur !

Son ange bien aimé ! l'image de sa mère,
Sa sœur !... dont la tendresse était son monde à lui ;
Mais elle ne jeta qu'un éclat éphémère
Sur des jours voués à l'ennui.

Depuis, seul ici-bas, l'âme tout ulcérée,
Le poète vivait sans amour, sans accords :
Il évoquait toujours la mémoire adorée,
Il ne parlait qu'avec les morts !

Il croyait que parfois cette ombre vacillante
Du fond des noirs tombeaux se dressait pour le voir :
Il retrouvait sa sœur dans l'aurore brillante,
Dans les pâles vapeurs du soir.

En fixant — ce jour-là — ses regards sur la pierre,
Le poète aperçut un bleu myosotis
Qui s'ouvrait sur les bords de la couche dernière :
Il crut y voir un doux souris.

Longtemps il contempla la gentille corolle,
Cet emblême touchant de son bonheur perdu ;
Ses yeux roulaient des pleurs... et son cœur éperdu
Laissa couler cette parole :

» Bleu myosotis éclos
A l'âpre champ du repos,
Sur ton front que dois-je lire ?
Que veux-tu, charmante fleur ?
Es-tu l'âme de ma sœur
Qui revient pour me sourire ?

» Tu me dis : N'oubliez pas
L'ange envolé d'ici-bas
Comme une pauvre colombe !
— Est-ce un dernier souvenir ?
Est-ce un reproche, un soupir
Qui s'exhale de la tombe ?

» Sais-tu que chaque matin
Je viens pleurer le destin
Près de son ombre charmée ?
Sais-tu que son frère en deuil
Versa les fleurs du cercueil
Dont sa couche est embaumée ?...

» Sais-tu que dans le saint lieu
Je vais souvent prier Dieu

Pendant la journée entière ?
Je lui parle de ma sœur,
Et je verse tout mon cœur
Dans cette longue prière !

» Sais-tu que depuis le jour,
Où ce chaste et pur amour
A disparu de ce monde,
Sous les funèbres rameaux
Je vis avec les tombeaux,
Avec ma douleur profonde !

» Ainsi, fleur du souvenir,
Pourquoi te vois-je venir ?
Est-ce pour me parler d'elle ?
Alors, salut, tendre fleur...
Et sois, comme ma douleur,
Toujours vivace et nouvelle !

» Je veux t'aimer, doux envoi,
Qui du ciel viens jusqu'à moi,
Fleur par un ange posée ;
Fleur éclose sous mes pleurs,
Qui furent pour tes couleurs
Une céleste rosée !

» Toi qui paraîs sur ces bords,
N'as-tu pas avec les morts
Un mystérieux langage ?
Quand meurt le jour éclatant,
Vois-tu son fantôme blanc
Voltiger dans le feuillage ?

» Dis-lui que je veux mourir,
Auprès d'elle m'endormir :
C'est le seul bien que j'envie.
Froid sommeil sous les cyprès,

Comme on te désire, après
Les orages de la vie !

» Sans doute en ce dernier lit
Où le mortel s'assoupit,
Notre âme respire encore ;
Elle entend les chants nouveaux
Du feuillage et des oiseaux
Saluant la fraîche aurore !

» Ce sommeil est mon espoir !
Quand son ombre, pour te voir,
Glissera sur la feuillée,
Dis-lui que, selon ses vœux,
Le poète malheureux
Ne l'avait pas oubliée !

» Mais jusqu'au suprême jour,
Avant que j'aille à mon tour
Dans le ténébreux empire,
Reste ici, gentille fleur ;
En toi je crois voir ma sœur
Qui revient pour me sourire ! »

Lorsqu'il eut modulé ces funèbres accords,
Le poète quitta le pâle champ des morts ;
Et tout en s'éloignant, il regardait encore
Ce bleu myosotis qu'un tombeau fit éclore ;
Il voulait chaque jour l'arroser de sa main :
Mais il ne le vit plus ; car, dès le lendemain,
On entendit le glas à la triste harmonie
Tinter au sein des airs une jeune agonie.

Le poète mourait ! Et selon son désir
Sous l'arbre funéraire il allait s'endormir !
On ouvrit cette couche où sommeillait son ange,
Le trépas couronnait leur ineffable amour :

Ils étaient dans la mort réunis sans retour !

. . . .

Par un mystère étrange
Le bleu myosotis mourut le même jour.

ÉLÉGIE VINGT-NEUVIÈME.

LA JEUNE FILLE POÈTE.

Il est une voix qui soupire,
Plus touchante et plus douce encor
Que le murmure du zéphire
Ou le bruit d'une harpe d'or;

Une voix que mon âme écoute
Et qui sait bannir la douleur,
Comme l'oiseau pendant la route
Charme l'ennui du voyageur.

Et cette voix, cette ambroisie,
Qui nous semble venir du ciel,
O femme!... c'est la poésie
Qu'exhale ta bouche de miel !

Laisse donc tomber la parole
Que je recueille dans mon cœur :
La femme est l'ange qui console,
L'ange bien-aimé du Seigneur !

Laisse vibrer l'accord de flamme
Comme un soupir de volupté ;
On dirait l'écho de ton âme
Et le parfum de ta beauté !...

Le son de ta bouche embaumée
Est pareil au son des ruisseaux ;
Dieu chante avec ta lyre aimée
Comme avec le chant des oiseaux.

Vierge, pour toujours rester pure,
Et pour savoir toujours chanter,
Ecoute parler la nature,
Ecoute ton sein palpiter !

Lorsque j'entends ta mélodie,
Je respire un air de douceur,
Air divin qui me purifie,
Comme une brise de bonheur.

Chante !... J'ai besoin de t'entendre,
Oh ! j'ai besoin de t'adorer
Pour croire à Dieu, pour le comprendre,
Et pour ne pas désespérer !

Dans ce monde on a le cœur vide,
On y perd l'espoir et la foi ;
Chante ! chante !... mon âme avide
N'est heureuse qu'auprès de toi.

Oui, près de toi, femme, j'oublie !...
Je rêve le ciel d'un beau jour ;
Et je crois à la poésie,
Et je crois encore à l'amour.



ÉLÉGIE TRENTIÈME.

LE CHANT DE L'EXILÉ.

« France ! tu m'as banni.... je t'aimerai toujours !
C'est vers toi, ciel aimé, que mon regard se lève ;
Oui, c'est toujours vers toi que s'envole mon rêve,
Mon pays ! mes amours !

» Oh ! lorsqu'on vit le jour dans cette noble France,
Quand, jeune encor, loin d'elle il faut vivre et souffrir,
Que devient l'exilé s'il n'a plus d'espérance ?...
L'exilé doit mourir !

» Pourtant de hauts destins rayonnaient sur ma tête,
Le peuple souriait à mon berceau d'enfant ;
Autour du nid joyeux j'entendais le poète
Chanter l'air triomphant !

» Le passé me donnait les leçons de mes pères,
Il m'apprenait les noms de PATRIE et d'HONNEUR ;
Souvenirs palpitants !... Soleil des jours prospères ;
Je vous crus le bonheur.

» Et je dormis longtemps sous les aîles divines ;
Enfant, l'on me gardait comme on garde un trésor,
J'essayais la couronne.... et mes mains enfantines
Levaient un sceptre d'or !

» Un jour, ce fut un bruit de tumulte et de guerre,
L'airain faisait gronder ses accents furieux ;
Tel mugit un volcan, tel roule le tonnerre
Qui fait trembler les cieux.

» C'était le jour du deuil et l'heure des alarmes ;
Alors des pleurs d'effroi mouillèrent mon regard....
Partout on aiguisait la colère et les armes
Pour frapper un vieillard ! !

» Trop longtemps je voguais sur une mer dormante,
Ce tourbillon brisa mon navire léger....
Hélas ! je fus jeté par la houle écumante
Sous un ciel étranger.

» La terre où l'exilé doit accomplir sa vie
N'a que de pâles fleurs... et qu'un sombre printemps.
Au sol qui l'a fait naître une plante ravie
S'effeuille avant le temps !

» Là j'ai vécu, priant pour ces juges sévères
Qui flétrissaient mes jours et m'avaient condamné ;
Lorsque je fus proscrit par ces mille colères,
A peine étais-je né !

» Vous le savez, mon Dieu ! lorsque sur cette rive
Je m'élevais à vous, mon cœur était sans fiel ;
Lorsqu'un soupir tombait de ma bouche plaintive,
Je pleurais mon beau ciel.

» Je n'ai point regretté la splendide demeure,
Le trône des vieux rois, l'éclat d'un sort royal.
Tout ce que je désire et tout ce que je pleure,
C'est le pays natal :

» La France !... terre sainte et mille fois aimée,
C'est la terre promise aux élus du Seigneur !
Où sont tes bords charmants et ta rive embaumée
De gloire et de grandeur ?...

» Ceux qui m'avaient voué d'impitoyables haines
Disent, ô mon pays ! que je veux t'asservir....
Mais le triste exilé prépare-t-il des chaînes
Aux mains qu'il veut chérir ?...

» Pour mieux juger mon cœur, lis ces pages d'histoire
Où jadis mes aïeux ont gravé leurs vertus ;
Un jour peut-il briser tant de siècles de gloire?...
Le passé n'est-il plus ?

» Et cependant je meurs ! — Sur la terre glacée
J'exhalerai les chants de mon dernier soupir,
Heureux de voir enfin ma funèbre pensée
Dans l'ombre s'assoupir.

» Fléchirai-je, en mourant, une rigueur cruelle?...
Si je ne puis, vivant, passer ton noble seuil,
France ! n'exile pas ma dépouille mortelle.
Pitié pour mon cercueil....

» En mourant, c'est vers toi que mon regard se lève,
Mon pays, mes amours ;
France ! tu m'as banni.... je t'aimerai toujours !
Oui, c'est vers ton beau ciel que s'envole mon rêve !! »

Ainsi, traînant ses maux, le plaintif exilé
Laissait gémir le chant qui s'était exhalé
De son âme attendrie,
Et ceux qui recueillaient l'accent de sa douleur
Levaient les yeux au ciel, priant avec ferveur,
Afin qu'il revît la patrie !

Lui n'avait plus d'espoir.... Il avait tant pleuré,
Il avait si longtemps dans l'exil demeuré,
Souffrant et solitaire,
Que, fatigué de pleurs, il désirait mourir,
Et son regard baissé semblait déjà choisir
La place où l'on dort sous la terre.

Mais un éclair passa dans le nuage errant,
Cet éclair, feu divin, dans son cœur expirant
Raviva l'espérance.

Il crut entendre alors Dieu lui dire tout bas :
— « Rassure-toi, mon fils, je n'abandonne pas
Le sort de l'innocence... »

Et l'exilé, songeant au pays, ses amours,
Disait : « Tu m'as banni ! je t'aimerai toujours ! »

ÉLÉGIE TRENTE-UNIÈME.

APRÈS LE BAL.

A Madame S****.

Oui, vous avez, ce soir, été la plus jolie,
Et vous avez cueilli la palme des plaisirs ;
Les hommages légers, l'élégante folie
Ont comblé vos désirs.

Comme on vous admira dans la joyeuse arène !
Chacun l'a proclamé.... vos yeux sont les plus beaux ;
Vous avez rayonné comme une jeune reine
Au milieu des flambeaux.

Sur ce peuple brillant vous régnez sans égales ;
Pour vous que de regards amoureux ou jaloux !
Madame, vous avez ébloui vos rivales
Par un flot de bijoux.

Plus d'un s'est élancé des volages phalanges,
Et, comme fasciné par vos charmes vainqueurs,
Plus d'un s'est écrié : « C'est la reine des anges,
» C'est la reine des cœurs ! »

Souvent le cavalier, dont l'appel est si tendre,

Réclamait votre main pour ces vagues moments
Où la voix du danseur murmure et fait comprendre
Les mots les plus charmants.

Vous avez prodigué votre coquetterie,
Sourires enivrants et soupirs langoureux,
Et vous avez semé l'ardente rêverie
Dans les cœurs amoureux !

N'est-ce pas que le bal vient rajeunir les âmes ?
L'orgueil chérit l'encens qu'on brûle en ce séjour ;
Et la beauté s'enivre au milieu de ces flammes
Où voltige l'amour.

N'est-ce pas que cet air empli d'un chaud zéphire
Par un sylphe rapide aux salons apporté,
Est l'air le plus aimé que la femme respire,
Belle de volupté ?...

Mais l'heure, dont la marche est toujours mesurée,
Chassant d'un vol égal la joie et les douleurs,
Sur son aîle de gaze enlève la soirée
Et fait pâlir vos fleurs !

La danse, l'harmonie, et les vives lumières,
Et les galants propos, et l'encens de la nuit,
Tout passe.... et vos lauriers sont de folles poussières
Que disperse l'ennui....

Madame, ah ! dites-moi : le triomphe des fêtes,
La rivale vaincue, et le regard vainqueur,
Ou les amours d'un soir, ou les vaines conquêtes
Qui vous gonflent le cœur ;

Ce flot de cavaliers que votre souffle entraîne,
Ces mille adorateurs, vos bienheureux élus,
Esclaves d'un moment qui, demain, pauvre reine,
A vous ne songent plus ;

Ces guirlandes de fleurs et ces robes de soie,
Ces bijoux moins brillants que l'éclat de vos yeux,
Cette longue harmonie, et l'essor de la joie
Qui vous élève aux cieux ;

Tout ce bal qu'environne une molle chimère,
Tous ces bruyants plaisirs de l'orgueil triomphant,
Valent-ils le baiser que dépose une mère
Au front de son enfant?...

Le bal expire.... voici l'heure
Bien moins fugitive et meilleure
Où vous attend l'ange endormi ;
L'enfant bénit votre demeure,
Et Dieu l'envoya pour ami.

Voyez la fraîche créature :
Vous demeurerez toujours pure,
Tant que vous aurez ces amours ;
En ce monde au charme perfide,
L'enfance est votre sûre égide,
Le beau reflet de vos beaux jours.

Ce soir, sa couche aux aîles d'ange
Chasse déjà le rêve étrange
Que vous laissait le bal mourant ;
Cette vue humble et reposée
Rafraîchit comme la rosée
Et ravive le cœur souffrant.

Jeune mère!... si votre lèvre
Effleure son visage aimé,
Votre sommeil sera sans fièvre,
Par d'heureux songes embaumé ;
Mais si, pâle d'indifférence,
Vous fuyez les bras de l'enfance
Pour caresser la vanité,

Vous n'aurez ni calme ni trêve,
La fièvre animera le rêve
De votre sommeil agité.

Vous verrez tournoyer la ronde
Qui danse, la nuit, sans flambeau :
— Spectres et willis — foule immonde
Grimaçant le souris du monde
Avec le rire du tombeau !

Et votre bon ange, en détresse,
Se dira, pâle et détourné :
« O mère à l'indigne tendresse !
» Elle a fui l'aimable caresse
» D'un enfant par le ciel donné!... »

—Oui, que maudites soient les mères
Vivant d'un misérable orgueil !
Pour elles les larmes amères,
Les mornes soucis et le deuil !

En oubliant l'enfance pure,
Sa plus magnifique parure,
Le plus rayonnant des bijoux,
La femme est digne d'anathème,
Elle offense le Dieu qui l'aime
Et la majesté de l'époux.

Ce n'est pas contre vous que ma voix animée
Lance à l'indigne mère un reproche éternel ;
Quoique nourri d'encens à la vaine fumée,
Votre cœur est gardé par l'amour maternel.

Madame, après le bal, je vous vois oublieuse
Des soins d'un fol orgueil, frivole enivrement,
Trouver près d'un berceau l'âme la plus joyeuse,
Le calme le plus saint, le front le plus aimant !

Qu'importe si l'écho d'une parole amie
Semble, au milieu des nuits, résonner jusqu'à vous?
Le souffle murmurant de l'enfance endormie
Aura pour vos désirs un langage plus doux.

Qu'importe si là-bas un autre vous adore,
Si le poison du monde avait su vous charmer?...
Que veut l'amant léger dont l'appel vous implore?...
Vous adorez l'enfant : qui sauriez-vous aimer?

Laissez, laissez voler les débris de la joie,
Ces roses, ces rubans qui gênaient vos cheveux;
Et que le même oubli dans le passé renvoie
Les danses, les parfums, les soupirs et les vœux.

Jeune mère! dormez sous l'aîle virginale
De ce berceau tranquille, agréable au Seigneur;
Loin d'enflammer vos sens par une ardeur fatale,
Venez les rafraîchir aux sources du bonheur.

Ne cherchez plus au bal d'amoureuses victimes;
Craignez pour votre ciel les ombres du remord,
Et n'allez plus jouer sur le bord des abîmes :
Un moment de délire amènerait la mort.

Demain, quand près de vous s'éveillera l'enfance,
Que son premier regard soit votre doux réveil;
Voyez dans ses yeux bleus l'azur de l'espérance,
Ornez de vos amours ce front pur et vermeil.



ÉLÉGIE TRENTE-DEUXIÈME.

VIERGE DE L'AME.

Jeune fille aux yeux en pleurs,
Toi qui n'aimes plus les fleurs
Ni les rossignols parleurs
Modulant leur fraîche gamme ;
Toi qui rougis, en voyant
Le regard étincelant
D'un beau cavalier galant....
Tu n'es plus vierge de l'âme.

Jeune fille, si tu vas
Diriger seule tes pas
Dans le bois sombre... là-bas,
Où n'erre pas une femme ;
Si, le soir, en t'endormant,
Tu redis bien tendrement
Le nom secret d'un amant....
Tu n'es plus vierge de l'âme.

Si, quand ta mère a saisi
L'énigme de ton souci,
Tu veux lui cacher aussi
Cet aveu qu'elle réclame ;
Si tu n'as d'autre bonheur
Que de parler à ton cœur
Et d'écouter sa douleur....
Tu n'es plus vierge de l'âme.

Si, dans un beau jour, tu sens

Que l'air n'a plus pour tes sens
De parfums rafraîchissans,
Et le soleil plus de flamme;
Si, pour nous silencieux,
L'écho t'apporte des cieux
Quelques mots délicieux....
Tu n'es plus vierge de l'âme.

Si, dans un coquet désir,
Au bal tu veux découvrir
Ton épaule de zéphir,
Ainsi qu'une folle dame;
Si la voix de ton danseur
A pour toi plus de douceur
Que l'orchestre au son flatteur....
Tu n'es plus vierge de l'âme.

Si, voyant un couple heureux
Passer sur le lac joyeux,
Tu suis d'un œil envieux
Les blancs sillons de la rame....
Si tu jettes par dédain
L'humble rose ornant ton sein,
Pour y mettre un bijou fin....
Tu n'es plus vierge de l'âme.

Non! tu n'es plus cette enfant
Insoucieuse, et vivant
D'un bonheur calme, innocent:
L'amour est ton seul dictame;
Si quelqu'un ne t'aime pas,
Jeune fille, tu mourras!...
—Depuis ces légers combats,
Tu n'es plus vierge de l'âme.

ÉLÉGIE TRENTE-TROISIÈME.

AU JEUNE HOMME QUI VEUT MOURIR.

Jeune homme désolé, las de vivre ici-bas,
Qui veux déjà sonder l'abîme du trépas
Et connaître son noir mystère,
Sur ton large horizon ne vois-tu donc plus rien?...
Au suprême moment, n'as-tu pas un lien
Qui te rattache à cette terre?...

Quoi! plus rien!... Ta douleur pour lit veut un cercueil!
Ton navire est allé se heurter à l'écueil,
Au terrible écueil de la tombe;
Et souvent, quand ma voix parle de jours meilleurs,
Tu restes sans réponse, et le poids de tes pleurs
Fait pencher ton front qui retombe.

Ami! si je savais l'énigme du chagrin
Qui comprime ton cœur dans son poignet d'airain,
J'aurais quelque douce parole;
Peut-être verrais-tu que la pure amitié,
Riche de confiance et de sainte pitié,
Mieux que la sombre mort console!

Est-ce pour une femme à l'œil noir et moqueur
Que cette soif de mort a desséché ton cœur
Naguère palpitant d'ivresse?
Celle qui répondait à ton regard d'amant
Vient-elle de trahir son folâtre serment
Et sa fugitive tendresse?

Laisse mourir ce feu que tu crus immortel !
Devais-tu prodiguer sur un fragile autel
Tout l'encens qu'exhalait ton âme ?...
Pourquoi livrer ta barque à l'onde des amours,
Et confier ainsi le bonheur de tes jours
Au vain caprice d'une femme ?...

Parmi d'autres beautés écloses près de toi,
Quelque vierge au front pur couronnera ta foi
Si près d'elle ton cœur s'éveille....
Plus d'une main charmante ira toucher ta main !
— Or, tu sais qu'en amour un joyeux lendemain
Efface un malheur de la veille !

Est-ce que le dégoût de ce monde pervers
T'engage à secouer tes jours comme des fers
Qui pèsent sur l'âme asservie ?
Veux-tu, comme Caton, sonder l'éternité,
Pour demander en face à la Divinité
Le mot suprême de la vie ?

Mais lorsque, rejetant le terrestre fardeau,
Tu t'en iras, glacé par le froid du tombeau,
Vers les éternelles demeures,
Ce Dieu dont tu froissas la grande volonté
Demandera sans doute au jeune révolté
Le compte de toutes ses heures !

Oh !... l'ardente jeunesse est un si beau trésor !
Sur ton front soucieux le temps n'a pas encor
Gravé le sillon d'une ride ;
Et, déjà vieux d'ennuis, tu voudrais, imprudent,
Pour quelques mauvais jours jeter tes fleurs au vent
Et ta jeunesse au suicide ! !

Avant de fuir la vie, interroge un vieillard
Qui, vide d'avenir, repose un froid regard
Sur des illusions fanées....

Il saura te guérir de tes jeunes douleurs,
Il te fera comprendre avec ses derniers pleurs
Tout ce que valent les années !

Malheureux aujourd'hui, demain calme et joyeux,
Tu t'épanouiras sous un ciel radieux ;
Pour vivre, il faut si peu de chose.
L'homme est heureux parfois avec l'air du matin,
Avec un chant d'amour qui meurt dans le lointain,
Avec le parfum d'une rose.

Parce que le soleil dont l'éclat réjouit
Disparaît quelquefois dans l'ombre de la nuit,
Croit-on la lumière éclipsée ?
Parce que l'astre ami trompe un moment ses yeux,
Le pilote prudent va-t-il douter des cieux
Pendant toute la traversée ?...

Si les fougueux plaisirs d'un âge insouciant
Ne savent endormir dans un oubli riant
Une tristesse trop profonde,
Tu peux, comme jadis le chantre de Tibur,
Sous les ombrages verts chercher un abri sûr
Contre les vagues bruits du monde.

Là, pour chasser le poids de tes ennuis secrets,
Tu mêleras tes chants à la voix des forêts,
Aux soupirs de l'eau qui murmure ;
Seul, avec ton doux rêve, en ce paisible lieu,
Tu voudras élever ton esprit jusqu'à Dieu
Dans le temple de la nature.

Au milieu des trésors qui s'étalent pour nous,
Le terrestre exilé respire à deux genoux
L'air de l'immortelle patrie ;
Mais bientôt dans l'espace il croit prendre son vol,
Il va, noble penseur, s'élancer loin du sol
Sur l'aile de la rêverie !

Loin du vulgaire impie et de sa vaine loi,
Admire les splendeurs d'un monde fait pour toi,
D'un monde où tu te renouvelles :
Sans rêver le tombeau, sans embrasser la mort,
Tu peux, comme un nocher qui déjà voit le port,
Penser aux choses éternelles.

La souffrance ici-bas t'épure pour le Ciel;
Si le sort te présente une coupe de fiel,
Bois sans pâlir la coupe amère !
Par le divin espoir laisse-toi secourir :
Tu dis ne rien aimer sur terre !... et pour mourir,
Jeune homme ! il faut quitter ta mère !



Appendice au livre II.

ROMANCEROS ESPAGNOLS.

ROMANCERO PREMIER.

CAROLINA.

Carolina, mon espagnole,
Je t'adore, amante plus folle
Qu'un soupir de la brise molle !
Et si l'on demandait pourquoi
Tant d'amour me brûle pour toi,
Je dirais : Oui, je la préfère
A toute nymphe ou bayadère,
A tous les plaisirs de la terre,
Même à la couronne d'un roi !...

Car elle est bien d'Andalousie,
Vraiment pleine de jalousie,
De tendresse et de poésie !...
Et toujours portant un stylet
Sous les replis de son corset ;

C'est une femme sans égale,
Ardente, souriante et pâle,
Qui maudirait une rivale,
Et pour un soupçon la tûrait!!

Je la préfère à toutes celles
Qui vont, ses compagnes fidèles,
Cueillir aussi des fleurs nouvelles,
Et rêver doucement le soir
Sur les rives du golfe noir!
—Non qu'elle soit plus gracieuse
Qu'Inès la blonde insoucieuse,
Ou Mariquitta, la joyeuse,
Qui rit toujours... sans le savoir.

Je crois même Inès plus jolie
Dans sa blonde mélancolie;
D'autres choisiraient pour amie
Paquitta qui déroule aux vents
Le flot de ses cheveux mouvants;
Beaucoup trouveraient mieux encore
Juana qui, sur sa mandore,
Tous les matins chante l'aurore
Avec d'angéliques accents.

Et moi, parmi ces jouvencelles,
Qui courent comme des nacelles
Et chantent comme des oiselles,
Je préfère à Mariquitta,
Inès, Juana, Paquitta,
Je préfère — sur ma parole! —
La voluptueuse espagnole,
Aux seins bruns, à la ronde épaule,
Ma maîtresse Carolina!

C'est qu'elle a des baisers de flamme
Qui vous brûlent jusqu'à votre âme!

Oh ! la délicieuse femme !...
Quand elle vous parle d'amour,
On l'écouterait tout un jour.
Oh ! la divine ! — Quel délice
Lorsqu'elle fuit avec malice ,
Et que de sa taille qui glisse
On saisit le svelte contour.

A ses yeux l'astre d'amour brille
Plus que tout l'or de la Castille.
Un jour , un seigneur de Séville
Vint , enivré de ses appas ,
Lui présenter avec fracas
Une place dans sa voiture ,
Une éblouissante parure ;
Mais elle , dédaigneuse et pure ,
Lui dit : J'aime... et ne me vends pas !

Puis , voyez-la sur le théâtre
Charmer par sa danse folâtre
La foule muette , idolâtre.
Comme elle bondit , éblouit !
Comme on l'aime ! comme on la suit
Avec des bravos et des roses !
Tant elle a d'amoureuses poses
Qui font rêver aux douces choses
Que dit la brise de minuit....

Aussi j'aime , sur ma parole !
Mieux qu'Inès et Mariquitta ,
Mieux que Juana , Paquitta ,
J'aime bien mieux mon espagnole
Aux seins bruns , à la ronde épaule ,
Ma maîtresse Carolina !

C'est qu'Inès de rien n'est émue ,
Toujours blanche et froide à la vue
Comme un beau marbre de statue ;

Mariquitta.... c'est une enfant
Qui n'a rien qu'un peu d'enjoûment ;
Juana.... c'est une coquette
Qui, n'ayant que plaisirs en tête,
Court sans cesse de fête en fête,
Et tous les soirs change d'amant....

Mais Carolina l'espagnole
N'est ni coquette ni frivole :
Son amour, c'est son auréole !
Elle aime... elle est jalouse... — Et moi
Je la préfère, sur ma foi !
A toute nymphe ou bayadère,
A l'or d'une douairière,
A tous les plaisirs de la terre,
Même à la couronne d'un roi !

ROMANCERO DEUXIÈME.

AU REVOIR, SENORA !

Dix heures !... c'est l'heure maudite :
Allons ! il faut que je te quitte,
Don Gusman va rentrer de suite ;
Que damné soit le vieux jaloux !
Le cœur qui bat dans ma poitrine
Doit se taire, bonté divine !
Il faut que mon amour s'incline
Auprès de son titre d'époux.

Il faut te fuir, belle maîtresse !
Hélas ! et j'avais tant d'ivresse
A te parler de ma tendresse ;

J'étais si bien dans ton boudoir :
L'amour sommeillait sur ta couche ;
Tes baisers erraient sur ma bouche ;
Mais il vient, l'espion farouche :
Senora, ma brune, au revoir !

La nuit bien sombre et bien muette
Va favoriser ma retraite ;
Grâce à cette porte secrète,
Il ne me rencontrera pas.
Mon bras est sûr, ma dague est bonne ;
Malheur à lui, par la Madone !
Si son bon ange l'abandonne,
Et le laisse errer sur mes pas !

A soixante ans, le cas est rare !
Il a voulu, ce vieil avare,
Te plier à sa loi barbare ;
Il t'a presque volé ta main ;
Mais il doit savoir une chose,
C'est qu'il est sot, et qu'il s'expose
A trouver l'épine à la rose,
Et des galants sur son chemin.

—Hé ! Laura !... fais-tu sentinelle ?
Vient-il ?—Non, pas encor...—Ma belle !
Un mot de tendresse nouvelle,
Un seul mot avant le départ :
Qu'auprès de moi ton amour pleure ;
Peut-être est-ce ma dernière heure,
Et ne vais-je fuir ta demeure
Que pour tomber sous un poignard ?

Si de mon bonheur il se doute,
—C'est là tout ce que je redoute,—
Il apostera sur ma route
Une bande de ses valets

Qui, bien payés et forts en nombre,
Surgiront lâchement dans l'ombre ;
Et, là-bas, près du chemin sombre,
Me frapperont de leurs stylets !

Si telle est leur trame fatale,
Malheur à sa bande infernale !
Malheur sur eux !... Tu deviens pâle :
Senora, je suis sans terreur.
Crois-tu que mon âme s'oublie,
Et qu'à la crainte elle se plie ?...
Non !... je donne plus que ma vie,
Lorsque j'ai donné tout mon cœur....

Oh ! si ton mari, Caroline,
Etait jeune et de fière mine,
Ayant forte et large poitrine,
J'irais vers lui, moi... dès demain,
Lui crier injure, anathème,
Lui disputer son bien suprême,
Lui dire en face que je t'aime,
Avec mon épée à la main !

Mais il est fort avec son âge
Et ses cheveux blancs,—dont j'enrage !
Satan ! — qu'il me faut de courage
Pour te laisser toujours à lui.
Faut-il que ta lèvre adorée,
De nos plaisirs tout enivrée,
Sur sa lèvre décolorée
Se refroidisse chaque nuit !

Malheur ! cela me désespère !
C'est l'ambition de ton père
Qui voulut te livrer naguère
A ce vieillard noble, opulent.
Moi, je n'offrais richesse aucune,

Et n'avais pour toute fortune
Rien que ma chevelure brune ,
Mon glaive et mon amour brûlant.

Jeunesse, amour!... choses futiles...
Ce qu'on donne aux vierges nubiles ;
Ce sont des maris plus utiles :
Qu'importe s'ils sont vieux et laids ;
Le monde met dans sa balance
Le rang, les titres, l'opulence ;
Mais ton amour, c'est ma vengeance ;
Plus je t'aime, et plus je le hais.

Il vient! il vient! Laura nous crie
Qu'il vient!... Debout, belle assoupie,
Debout! Le sort veut que je fuie!
Senora , ma brune , au revoir !
Remets ta parure défaite ,
C'est à lui qu'il faut faire fête ;
C'est pour lui qu'un baiser s'apprête.
Adieu donc... jsuqu'à demain soir!!

ROMANCERO TROISIÈME.

LE BAL MASQUÉ.

Parmi ces foules passagères
De sylphides et de bergères ,
Toutes folâtres et légères ,
Qui tourbillonnent cette nuit,
Quelle est cette vive sylphide
Qui rit sous son masque perfide ,
Et dont la parole rapide
Toujours m'agace et me poursuit?

A mes yeux pourquoi disparaître?
Je donnerais pour te connaître
De l'or! beaucoup d'or!... et peut-être
L'anneau qu'à mon doigt tu peux voir;
Oui, masque charmant, ta parole
Est si parfumée et si folle,
Que sur tes pas ce soir je vole,
Dût ma jalouse le savoir!

Tu reviens.... Bravo, ma divine!
A cette taille souple et fine
Je crois fort que c'est là Rosine,
La brune au souris caressant.
Non; Rosine est moins gracieuse?
—Alors, c'est Anna la danseuse?...
Non; car Anna, souvent rêveuse,
N'a point le regard si perçant.

Oh! dis-moi comment l'on te nomme:
Que crains-tu? Je suis gentilhomme,
Plus discret qu'un prince de Rome.
Je suis Alvar le cavalier;
Toujours je demeure fidèle
A ma promesse solennelle,
Et nul ne sait ce qu'une belle
A bien voulu me confier.

Beau masque! allons!... sans artifice
Dis-moi ce que veut ton caprice:
Ma bague?... c'est un sacrifice!
C'est l'anneau qu'elle me donna.
N'importe: prends-le... je t'adore!
Hé? tu veux me parler encore:
« Si je te suis jusqu'à l'aurore,
» Dis-tu; je crains Carolina! »

Ce nom!... tais-toi, magicienne....
C'est mon amoureuse ancienne,

Dès longtemps elle n'est plus mienne.
Tais-toi !... ce nom nous est fatal.
Tais-toi !... sans doute elle m'épie....
Mais je m'enchaîne à ta magie,
Je me donne à toi pour la vie.
Prends mon bras et sortons du bal.

Enfin, ma divine inconnue,
Nous voici tous deux dans la rue....
— Comme sur ton épaule nue
Tu dois sentir le froid, ce soir !
Tiens... prends ce manteau de fourrure,
Monte vite dans ma voiture
Qui, bien mollement, je te jure,
Va nous conduire à mon boudoir.

Qu'est-ce donc? Tu fuis, ma coquette ?
Dédaigner si noble conquête!
Beau masque, as-tu perdu la tête ?...
Que m'a-t-elle mis dans la main,
La folle, avant de disparaître ?
C'est ma bague... et puis une lettre !
Page, un flambeau !... pour la connaître
Je n'attendrai pas à demain.

Lisons : « Sire, à l'âme inconstante,
» Celle que vous trouvez charmante
» N'est, hélas ! que l'humble suivante
» De votre Caroline.... Eh bien !
» Je vous rends son anneau, parjure !
» Montez seul dans votre voiture,
» Et ne craignez point : je le jure,
» Carolina n'en saura rien. »


FIN DE L'APPENDICE.

LIVRE TROISIÈME.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE ROMAINE (1).

VIRGINIA.

Rome, au nom glorieux, Rome jadis si fière,
Pleurait sa liberté dispersée en poussière ;
Rome, le sein gonflé de déchirants soupirs,
O honte ! se courbait sous un joug tyrannique :
Le malheur écrasait la morne république
Avec la main des décemvirs.

(1) Le touchant épisode qui fait le sujet de cette poésie est suffisamment connu. Vers l'an 450, sous le décemvirat romain, Appius, l'un des décemvirs, s'éprit d'amour pour une jeune plébéienne, nommée Virginia, fille du centurion Virginius. Il la fit revendiquer comme esclave par Claudius, l'un de ses affidés. Et lui-même, juge et partie, décida que Virginia n'était que l'esclave de ce Claudius. Alors le malheureux père, préférant la mort de sa fille à son déshonneur, lui plongea un couteau dans le sein. A cette vue, le peuple et l'armée se soulèvent, et les décemvirs sont renversés.

La Terreur déployait ses aîles sur la ville,
Et buvait plus de sang que la guerre civile ;
Partout planaient le deuil et la proscription ;
Appius et les siens, le front ceint de colères,
Pétrissaient sous leurs doigts les douleurs populaires :
Les tigres bravaient le Lion !

Nul n'ose stimuler ce peuple qui recule :
Il n'est plus de tribuns ni de chaise curule ;
Le pouvoir tutélaire, hélas ! s'est écroulé ;
Le Forum reste vide à ce moment suprême,
Tous les héros sont morts.... et le sénat lui-même
Sur son noble siége a tremblé.

Les décemvirs régnaient.— Sous l'apparence auguste
De raffermir les lois, l'équilibre du Juste,
On les avait créés maîtres, législateurs ;
Ils gravèrent le Droit sur l'airain des *Dix-Tables*,
Puis se firent bourreaux de leurs lois équitables,
Magistrats et profanateurs.

Un surtout.... Appius, tyran à face humaine,
Vampire en son amour, et serpent dans sa haine,
Il enroulait la ville en ses hideux replis ;
Dans son cœur bouillonnait l'ambition sauvage ;
Déjà par lui le peuple, aux fers de l'esclavage,
Tendait ses deux bras assouplis.

Non !... ce n'est plus l'orgueil qui règle sa pensée,
La fièvre des grandeurs pour une heure est passée.
Appius ! Appius ! tu veux des jeux nouveaux ;
Assez longtemps pour toi Rome, oubliant sa gloire,
A par des lâchetés souffleté son histoire
Et renié ses fiers travaux.

Assez de longs soupirs ont réjoui ton âme :
Une autre passion te dévore et t'enflamme,

Une plus douce proie allèche le vautour;
Il faut pour ta rudesse une molle litière;
Il faut, pour délasser l'ambition altière,
La couche où repose l'amour!

Tel le roc escarpé qui domine les ondes,
Fatigué de la nuit, des ténèbres profondes,
Reflète, avec le jour, les cieux au front vermeil;
Tel le fier décemvir, las des sombres orages,
Veut, sitôt que l'aurore a percé les nuages,
Le plus chaud baiser du soleil....

A peine elle avait quinze années,
La vierge que paraient les grâces, les vertus;
Quand partout se courbaient les rameaux abattus,
Elle croyait de fleurs ses routes couronnées;
L'illusion versait les fraîches destinées
Sur l'enfant de Virginius.

Elle était belle! elle était pure,
Comme l'eau qui se plisse en roulant son murmure,
Comme l'arbuste en fleurs, l'ornement du chemin;
Et dans sa prunelle azurée,
D'une vive ardeur colorée,
Brillait le feu du sang romain.

Dans son sein palpitait son âme
Que gonflaient de chastes désirs;
Ses blonds cheveux, jouets des folâtres zéphirs,
Semblaient la couronner d'une légère flamme;
Son corps était flexible ainsi que le roseau,
Et dans sa voix de jeune femme
Gazouillait le chant de l'oiseau.

C'était Virginia, la beauté radieuse
Que la sainte Pudeur voilait comme un trésor;
Son âme s'adonnait encor
Aux purs enivrements de l'enfance rieuse.

Elle aimait son vieux père et son beau fiancé,
Le noble Icilius, l'appui de sa faiblesse;
Puis dans cette double tendresse
Elle puisait la joie et l'espoir insensé!

Joie, amour!... folle rêverie
Quand près de nos plaisirs sanglotte la Patrie,
Quand de communs malheurs empoisonnent les airs!...
Ainsi meurt la rose exilée
Qui, loin du ciel natal, se fane étiolée
Et s'effeuille au vent des déserts.

Vainement sur la jeune fille
Reposent le bonheur, la vertu, la famille;
Vainement si pudique elle est bien chère aux Dieux.
Trop tôt de ses quinze ans l'allégresse est finie,
Un sombre et malfaisant génie
A couvé ses appas d'un regard odieux.

Un regard d'Appius!... il vous pèse, il vous broie;
C'est l'œil de la vipère enchaîné sur la proie;
Oui, ce tyran debout sur un char triomphant,
Apercevant sous lui Rome lâche et fragile,
Songe qu'il sera bien facile
D'asservir l'amour d'une enfant!

Le jour funeste a lui.— Sur la place publique
S'étalent les faisceaux du pouvoir despotique,
La multitude accourt comme au bruit d'un signal;
Virginia, de crainte et d'horreur agitée,
Marche en habits de deuil; elle est déjà citée
Devant le hideux tribunal.

Claudius, le suppôt du décemvir infâme,
Courtisan d'Appius, et bourreau d'une femme,
Accable la vertu qu'il devrait protéger;
Il réclame la vierge, il la dit son esclave;

Sans redouter les Dieux et les Romains qu'il brave,
C'est Appius qui doit juger.

Appius est le juge!... et, bouillonnant de fièvre,
Il rêve à ces baisers que va cueillir sa lèvre,
Et sur son tribunal planent d'impurs amours.
Il va, foulant aux pieds la majesté de l'homme,
Violer la famille, envenimer pour Rome
La honte de ses mauvais jours.

Pâle de ses douleurs, mais encore plus belle,
Virginia s'avance où le tyran l'appelle;
Là se sont réunis tous les siens éplorés....
Elle a pour défenseur Virginius, son père,
Qui naguère admirait dans sa maison prospère
L'arbuste aux rameaux adorés!

Ce père est un soldat, brave entre les plus braves!
Est-ce d'un pareil sang que naissent les esclaves?...
Devant ce front rigide Appius a pâli;
Puis, au sein des parents dont la foule se presse,
Icilius domine; et sa verte rudesse
Flagelle un vulgaire amolli.

En ce jour malheureux, la vierge désolée
N'ira pas à l'autel en victime isolée:
Elle a pour compagnons un père, un noble amant,
Ces frères, ces amis dont s'agite le zèle;
Et pour rempart suprême elle entend derrière elle
Rome qui mugit sourdement.

. . . .

Mais un cri de fureur a vibré dans la place,
La colère en ses flancs fait germer la menace:
Appius a rendu son exécrable arrêt.
Et chacun, sur ce front que ride l'infâmie,
Voit s'allumer soudain la luxure endormie,
Chacun lit son affreux secret.

Appius a parlé : c'en est fait ; Virginie
Du sol de la famille est pour jamais bannie !
Son sang et son honneur tombent au dernier rang.
Virginia n'est plus fille ni fiancée ;
Loin du toit paternel elle mourra glacée
Par l'ardent baiser d'un tyran !

—« Dieux vengeurs ! dormez-vous ?... Et toi, fier Capitole,
» De la splendeur romaine immaculé symbole,
» Ne crouleras-tu pas devant de tels forfaits ?
» Peuple ! qui des Tarquins brisas la race impie,
» N'as-tu pour Appius qu'une rage assoupie,
» Des cris, des larmes sans effets ?...

» Ne punirons-nous plus d'aussi lâches morsures ?
» N'est-ce donc rien pour moi de montrer mes blessures,
» Ma face de soldat, mes cheveux déjà blancs ?...
» Parce qu'ils ont volé l'appareil consulaire,
» O rage ! ils ont changé la masse populaire
» En un troupeau d'agneaux tremblants.

» Souffrirez-vous ainsi, Romains ! qu'on nous ravisse
» Filles, femmes ou sœurs, les dîmes de leur vice ?
» Laisserons-nous rugir ces tigres parmi nous ?
» Debout ! debout ! Romains ! ô citoyens sans âmes !
» Ou livrez aujourd'hui vos vierges et vos femmes,
» Acceptez l'opprobre à genoux ! »

Ainsi Virginius exhalait sa furie,
Evoquant du cercueil l'ombre de la patrie.
Mais le tyran aveugle appelait ses licteurs ;
Le tyran défiait l'océan de la foule,
Dont le flot débordé sur les villes se roule
Comme les torrents destructeurs.

Non !... changement subit !... Ce père qu'on opprime,
Virginius, n'a plus de foudres pour le crime ;

Il parle avec douceur : est-ce qu'il va plier ?
Avant d'abandonner son enfant, faible proie,
D'un entretien suprême il implore la joie.
Appius l'entend supplier :

« Une dernière fois, ma fille, mon idole,
» La voir... lui dire un mot devant le Capitole.
» Appius ! laisse-moi ce bonheur, par les Dieux. »
—Le décemvir sourit d'une telle prière ;
Il jette avec dédain cette faveur dernière,
L'amère faveur des adieux.

Les voilà réunis, la fille avec le père,
Réunis, enlacés.... mais sous l'œil du vautour ;
Il faut ne plus se voir, et se fuir sans retour,
Vierge ! tu vas languir dans l'infâme repaire.
« C'en est donc fait, dit-il, ma fille, oh ! c'est pour lui,
» Pour le vil Appius, que mon trésor a lui !
» Plus heureuse est ta mère au sein de l'Elysée ;
» Elle ne verra pas sa chaste enfant brisée,
» Elle ne verra pas le sceau du déshonneur,
» Comme d'un fer brûlant marquer notre bonheur !...
— » Mon père, défends-moi, disait l'enfant mourante,
» J'aimais Icilius et non le décemvir,
» J'aimais la liberté, moi qu'on veut asservir,
» Je me voue avec joie à la mort dévorante !
— » Oh ! fit Virginius, dans un effroi nouveau,
» Tu veux te racheter... même au prix du tombeau ?
— » Oui ! dit-elle avec force... » —Et le vieillard s'égare,
Horrible excès d'honneur ! sublimité barbare !
Dans sa main frémissante il saisit le couteau !
Voilons, voilons l'horreur de ce noble homicide.
Déjà Virginius a frappé son enfant ;
L'enfer est dans son cœur ; mais d'un bras triomphant
Il jette un froid cadavre au tyran parricide.
La victime n'est plus : déjà loin de ces lieux
Son ombre avec l'HONNEUR vole au séjour des Dieux.

Elle refleurit dans l'histoire,
La vierge qui tomba sous le fer paternel;
Le laurier des martyrs rajeunit sa mémoire;
Tant d'héroïsme nous fait croire
A l'honneur pour qui Rome eut un culte éternel!
Mais le sang précieux ne fut pas inutile:
L'offrande en fut pure et fertile.
Appius, à son tour, du piédestal jeté,
Exhala sous le fer une âme méprisée;
Et sur le sol rougi par la vive rosée,
Reparut la vengeance avec la Liberté.

LA NOBLESSE (1).

La Noblesse n'est plus! — D'un rude coup d'épaule
Le peuple a renversé son brillant monopole,
Et l'orgueilleux soleil du colosse puissant
Tomba... puis s'éteignit dans un fleuve de sang.
Ils ne sont plus, ces jours de lâche tyrannie
Où le titre et le rang tenaient lieu de génie,
Où l'éclat des honneurs paraissait bien acquis
Lorsqu'on portait un nom de duc ou de marquis.
Naguère, la Bastille aux tours pyramidales
Engloutit, en croulant, les splendeurs féodales
Qui mouraient siècle à siècle et tombaient pas à pas:
Ce fut *quatre-vingt-neuf* qui sonna le trépas!

---

(1) L'auteur proteste contre toute application fâcheuse qu'on prêterait à cette poésie. Il a voulu seulement attaquer ces quelques personnages de la noblesse, heureusement fort rares, qui rêvent encore les erreurs et les préjugés de l'ancien régime, mais il respecte ceux qui ont reçu de leurs pères un nom noble et glorieux.

Et depuis ce beau jour de liberté vengée,
Depuis ce grand réveil, où la France outragée
Renvoya d'un seul coup les nobles insulteurs
Qui nous rivaient des fers et buvaient nos sueurs,
Il n'est plus d'encens vil brûlé pour un fantôme,
La loi plane sur tous : l'homme du peuple est homme !

Depuis, l'on voit pourtant le cadavre brisé,
Par un reste de vie encor galvanisé,
Ouvrir son œil vitreux, et d'un regard farouche
Chercher un vieux blason dans sa funèbre couche ;
La noblesse enterrée agite son linceuil,
Elle veut soulever la pierre du cercueil ;
Mais, pour dompter l'espoir de cette poudre altière,
Nous ne songerons pas à mieux sceller la pierre :
La liberté se rit d'aussi frêles efforts ;
L'on ne revient jamais de l'empire des morts.
Reste donc, ô noblesse, au sommeil résignée !
Ton corps gît au sépulcre, et ton âme indignée
Veut secouer en vain de vieux membres meurtris :
Noblesse ! tu ne peux raviver un débris !

O vous qui survivez aux races trépassées,
Souvenez-vous pourquoi nous les avons chassées :
Le peuple a châtié de cruels déshonneurs....
Souvenez-vous du temps où d'insolents seigneurs,
Les habits couverts d'or, et la face rougie,
Enivraient leur mollesse au milieu de l'orgie :
Ils dépensaient leur âme en d'ignobles ébats,
Lorsque les travailleurs mouraient sur des grabats.
Pour ces beaux fainéants la mollesse et la plume,
Les voluptés, l'amour, le vin qui brûle et fume....
Pour eux les douces nuits, les danses du sérail !
Au peuple le mépris ! la faim pour son travail !!
La faim !! — Car bien souvent, d'une rude parole,
A l'ouvrier souffrant ils refusaient l'obole ;
Les manants-créanciers n'entraient point sous leur toit ;

C'est par trop peuple aussi de payer ce qu'on doit !
Des dettes et du vice ils faisaient grande gloire :
Un créancier volé, c'était une victoire ;
Mais retenus encor par un peu de raison,
Ils n'osaient pas graver la victoire au blason !
N'importe ! nous savons ce que souffraient nos pères
Dans ce temps glorieux de NOBLESSES prospères ;
Oh ! ce n'était pas tout d'être battu, pillé,
Par de plus vils affronts le peuple était souillé....
Parfois, — pour varier ses voluptés infâmes, —
Le NOBLE nous prenait nos filles ou nos femmes :
Monseigneur voulait bien, abdiquant sa fierté,
Chérir une heure ou deux la vulgaire beauté ;
Puis ses lâches valets rejetaient dans la rue
Cet amour de bourgeois, favorite déchue,
Qui, pour trouver l'asile et le repas du soir,
A l'époux outragé demandait son pain noir !
Et le mari, gardant pour d'autres sa colère,
Mêlait ses pleurs de rage aux pleurs de l'adultère....
Alors, si l'ouvrier, longuement insulté,
Demandait sa vengeance à la sainte équité,
Le NOBLE avait sous lui des magistrats fidèles,
Habiles à juger de semblables querelles :
Un manant qui se plaint de torts seigneuriaux....
Ce n'est pas un procès digne des cas royaux !
Le bailly, sur son siége, a décidé l'affaire,
Et le manant n'a plus que son excuse à faire !
Heureux, si le pauvre homme, outragé dans ses droits,
Dans son bien, son honneur, assassiné cent fois,
Contraint de se plier sous le sceptre du vice,
Sans qu'à ses yeux brillât un rayon de justice,
Heureux si ce *vilain*, sur le seuil du palais,
Echappait au bâton d'exécrables valets !!

NOBLES ! souvenez-vous par quels siècles d'outrage
Vous avez des *manants* aiguillonné la rage....
Oui, par des flots de sang le peuple s'est vengé ;

Oui, le Lion-Géant qu'on avait outragé
S'est réveillé cruel, à force de tortures....
Mais vous avez raillé ses puissantes morsures;
C'est vous qui, l'irritant par des affronts sans fin,
Avez mis dans son cœur cette cruelle faim
Et cette horrible soif qui dévora ses veines.
Pour l'éteindre, il fallut des victimes humaines!
Le peuple dans le sang se plongea jusqu'au cou.
Nobles! à vous le deuil! vous l'avez rendu fou!!
Vous paîrez devant Dieu la dette populaire,
Vous répondrez du sang versé dans sa colère,
O vous, tyrans altiers, qui, fiers de vos beaux jours,
Pensiez que le sommeil nous glaçait pour toujours!
Vous vous trompiez, barons! marquis! superbe engeance!
Chaque père à ses fils léguait une vengeance;
Si bien, qu'au jour conquis par le peuple vainqueur,
Un vaste amas de fiel lui fermentait au cœur.
Alors,—délire affreux que notre histoire pleure!—
Il voulut qu'on payât ses dettes en une heure;
Et pour qu'aux yeux de tous ce fût une leçon,
Les vaincus n'obtenaient ni grâce ni rançon;
Il fallait qu'on payât l'affreux impôt des têtes.
Les peuples en courroux sont comme les tempêtes:
Devant leurs aquilons tout orgueil est plié!
Noblesse d'aujourd'hui! l'avez-vous oublié?

Noblesse d'aujourd'hui!—Quoi! sous l'ère nouvelle,
Quand par la Charte (1) et Dieu chaque rang se nivelle,
Quand le mot citoyen se donne même aux rois,
On trouve encor des gens, fantômes d'autrefois,
Dont l'insolent esprit ne pourrait se résoudre
A laisser leurs vieux noms endormis dans la poudre.
Quoi!—Marquis de Saint-Flour! baron *de Loyola!*...—
L'on entend résonner encor de ces noms-là?
Quoi!—Tous ces nains dorés pensent grandir leur taille,

(1) Ces vers ont été écrits avant la Révolution de février.

Quand leur titre est redit par quelque valetaille
Dont les rouges habits et les honteux galons
Servent d'escorte au maître et d'enseigne aux salons.
Qu'ils sont fiers et hautains, ces fils de vieille race !
Pourtant ils n'osent plus braver le peuple en face....
Tout leur orgueil se borne à ne vous point parler,
Lorsqu'on n'a pas un nom qui les puisse égaler....
Contre tout Plébéien leur orgueil se récrie ;
L'homme de bon aloi n'est qu'en leur coterie ;
Et l'on n'obtient la clef du cercle radieux
Qu'après avoir prouvé que l'on a des aïeux !
Ainsi, le Noble encor, de ses faveurs avare,
Enveloppé d'orgueil, du peuple se sépare ;
Le fiel et le dédain habitent dans son cœur,
Le débris des vaincus insulte au grand vainqueur !!!
Heureusement pour ceux qu'un tel orgueil anime,
Ils ne réveillent pas une ardeur magnanime ;
Ils sont, pour leur bonheur, trop frêles et trop bas,
Et leur mépris d'enfant au peuple ne va pas :
Leurs traits ne blessent pas le Lion de l'histoire,
Ce peuple, — qui s'endort couché dans sa victoire ;
Mais si le fier Lion s'irritait un moment,
Il ne lui faudrait plus qu'un seul rugissement....
Et vîte, au premier bruit du courroux populaire,
On se rappellerait ce que vaut sa colère....
Et vîte, tous ces ducs, blêmissant de pâleur,
Aux caveaux des donjons cacheraient leur valeur !

Vous donc, pauvres déchus, vains restes d'un autre âge,
Dans vos cœurs dédaigneux refoulez bien l'outrage ;
Croyez-vous que ce peuple, où vit le mouvement,
Peut se croire insulté par votre isolement ?
C'est à vous, c'est à vous de nous demander grâce ;
Laissez vos titres là !! réclamez une place
Au milieu de ces gens qui, forts par la raison,
Mirent l'intelligence au dessus du blason !
L'on vous pardonnera peut être vos lignées,

Si, détestant enfin ces grandeurs dédaignées,
Vous vous glorifiez des habits plébéiens....
Cessez d'être marquis : vous serez citoyens !...

LA MORT DE LOUIS XVI.

Le ciel est voilé ; c'est l'hiver :
L'air est glacé comme la tombe ;
La neige aux blancs nuages tombe ;
D'un linceul le monde est couvert !...
A peine un jour blafard vient éclairer la terre....
Déjà, déjà Paris, bourdonnante cité,
Roule, au sein de ses murs, le grand peuple agité !
Le tambour gronde au loin comme un vague tonnerre ;
On entend les clairons pousser leur cri perçant ;
Les canons sont roulés sur le sol gémissant ;
Les soldats empressés assemblent leurs cohortes.
Pourquoi cet appareil puissant?...
Est-ce que l'ennemi vient menacer nos portes ?...

Ou, lorsqu'on voit frémir ce peuple si joyeux,
Tantôt grave et silencieux,
Tantôt clamant les chants d'un hymne frénétique,
On se demande encor si la France, en ce jour,
De bataillons vainqueurs célèbre le retour,
Si c'est une fête publique ?...
O France ! pourquoi ce transport ?
Sur ton front radieux, où la gloire étincelle,
Quelle est l'auréole nouvelle ?...

. . . .

Ah ! c'est un roi captif qu'on conduit à la mort !!

Louis-Roi, fils des Rois!... renversé par l'orage,
Va boire jusqu'au fond la coupe de l'outrage;
Seul, des siècles passés il va payer l'erreur;
Dieu l'a, comme Jésus, livré pour sacrifice :
A lui tout le fiel du calice,
L'amertume de la douleur.
Il faut qu'un sang royal abreuve leur fureur!...
Louis, par ces méchants renversé de son trône,
Perd ses jeunes splendeurs et sa vieille couronne :
Au nom de cette idole, infâme liberté,
Que les républicains vont nommer leur patronne,
Louis, le bon Louis, dans les fers est jeté!...
Vers la prison du TEMPLE une foule l'entraîne,
Avec la fière et noble reine
Que la France entourait de son amour jaloux;
Avec ses deux enfants que jadis la Patrie
Couvait de son aîle chérie
Comme son gage le plus doux.

O saisissant retour de nos grandeurs humaines!
Hélas! ce roi si doux, naguère tant béni,
Voit dans son horizon le nuage des haines
S'amonceler à l'infini.
Déjà ce tribunal, fantôme populaire,
Du saint nom de justice appelle sa colère :
C'est un prince qu'on va juger.
Il fut roi... c'est son crime!—En vain pour sa défense
On le montre si pur, et vivant pour la France!...
Même de ses vertus ils veulent se venger....
Aux juges de quatre-vingt treize
En vain on montre Louis-Seize
Fidèle ami du peuple, et sauveur de la loi.
Jamais sa royauté ne sera pardonnée;
La Terreur veut lancer à l'Europe étonnée
La tête sanglante d'un roi.

Il doit mourir; l'arrêt injuste

Va livrer sans appel la victime aux bourreaux,
Et le sang baignera la terre des tombeaux....
C'est là qu'on veut planter l'arbuste
Qui doit germer, grandir pour les siècles nouveaux!
Mais la France jamais ne partagea le crime;
Par eux L'APPEL AU PEUPLE est déjà rejeté;
Ils craignent la voix magnanime
Du peuple et de la vérité.
De la France en courroux la voix reste étouffée :
Oh! les grands plébéiens, les juges généreux!
Ils auront ce hideux trophée,
Dont le sang rejaillit sur eux.

La veille du trépas, Louis fait sa prière;
Tranquille, il peut sourire aux fraîcheurs du sommeil,
Attendant la couche dernière,
Ou plutôt l'éternel réveil.
Et, refoulant les cris de son âme indignée,
A sa famille résignée
Louis dit le dernier adieu....
Les pleurs qu'il a versés près d'une épouse en larmes
Sont le dernier tribut des terrestres alarmes....
Maintenant... il n'est plus qu'à Dieu.

Au milieu des soldats, dont le flot l'environne,
Louis marche... expiant ses jours de royauté;
Il n'a plus sa riche couronne;
Il a toujours sa majesté!
L'auréole qui brille au front de la victime
Aux bourreaux aveuglés ne peut montrer leur crime;
Lui... s'appuie au bras du pasteur,
Et malgré sa longue souffrance,
Louis prie encor pour la France
Qu'opprime un tyran destructeur.

L'entendez-vous, tourbe inhumaine?
Le bon Louis pardonne au troupeau meurtrier....

Et puissiez-vous, au jour du jugement dernier,
Voir ce pardon fléchir la rigueur souveraine !
Quoi ! le bourreau prépare un indigne lien !
D'abord, le fils des rois fièrement les repousse :
« Non, je ne suis plus roi... je ne suis qu'un chrétien, »
Dit le martyr d'une voix douce....

L'heure frappe dans l'air douze coups lents et sourds;
Voici l'heure fatale !... et l'infâme Santerre
Fait gronder aussitôt les funèbres tambours;
O jour funeste entre les jours !
Un juste va quitter la terre.

Avant de prendre son essor,
Louis veut dominer ce roulement immense;
Au peuple il veut parler encor,
Et ses bras enchaînés veulent bénir la France !
« MONTEZ, MONTEZ AU CIEL, ENFANT DE SAINT LOUIS !... »
Dit le prêtre chrétien d'une voix inspirée;
Et le fer a tranché cette tête sacrée;
Déjà les bourreaux sont maudits
Par la multitude égarée ! !

. . . .

Un jeune homme paraît sur l'échafaud hideux :
Il saisit la tête royale,
La couve d'un regard haineux
Et la montre à la capitale !
Paris est arrosé du sang d'un roi martyr ;
Et l'enfant des bourreaux, sans craindre l'anathême,
S'écrie : « O liberté ! tu ne peux plus mourir :
» Tiens ! peuple... voici le baptême !... »

Oui, France ! l'on t'a fait cette marque de sang;
Dans ce royal cercueil on a couché ta gloire,
Et tu n'as pas bondi ! tu n'as pas craint l'histoire
Dont l'arrêt planait menaçant !

Et lorsqu'on voit cesser ce terrible délire,
Lorsque tous les partis ont maudit ces horreurs,
France!... tu ne viens pas verser de nobles pleurs
Sur le jour qui vit un martyre!
Tu ne veux plus songer à de saintes douleurs....

Dieu fut-il moins clément que n'était la victime?
Il nous a pardonné, l'agonisant sublime;
Et malgré cet élan d'un amour paternel,
Nous avons vu souvent les discordes civiles
Ensanglanter nos villes;
Bien des fois a grondé le courroux éternel!...
Tes prières, Louis, sont-elles donc stériles?

Nous avons bien gémi.—Souvent la mère en deuil
A vu son fils gîsant dans un sanglant cercueil;
Le coursier du cosaque a foulé notre terre;
Nous avons bu le fiel, la honte et la misère!
France! interroge le mystère
Du châtiment divin qui frappe ton orgueil!...
Mais, sans oser ici sonder la Providence,
Sans parler aux partis de haine ou d'espérance,
Nous voulons crier à la France:
« Patrie! oh! ne perds pas le souvenir des morts.
» Pleure tes échafauds et ton quatre-vingt-treize,
» Et songe que le jour où périt Louis-Seize,
» Croyant respirer plus à l'aise,
» Sur ton cœur oppressé tu mis un long remords! »



LA RENTRÉE DES CENDRES DE L'EMPEREUR.

Décembre 1840.

Lorsqu'on nous racontait ces beaux jours de victoire
Où la France brilla d'une immortelle gloire,
On nous disait un nom de roi, de conquérant,
Qui résonnait sonore à nos jeunes oreilles,
Qui remplissait d'émoi nos songes et nos veilles,
Un nom : Napoléon-le-Grand!

Et lorsque nous voulions aller avec la France,
Dans un élan d'amour et de reconnaissance,
Poser sur son tombeau des fleurs et des regrets,
Une insolente voix venait crier : « Arrière!
» Entre sa tombe et vous s'élève une barrière :
» Il est prisonnier des Anglais! »

Que de fois, à ces mots, étourdis par la rage,
Nos cœurs ont frissonné de honte et de courage.
Lui captif, dans l'exil.... O douleur! ô remord!
Mais pourquoi resserrer les anneaux de sa chaîne?
Pourquoi des fers sur lui? Bourreaux de Sainte-Hélène,
Ne tremblez plus; il est bien mort....

Enfin, songeant encore à sa grandeur passée,
La France a voulu voir cette honte effacée;
Appuyant une main sur son épée en deuil,
Elle vint dire un jour à la pâle Angleterre :
« Je ne veux plus qu'il dorme exilé sur la terre,
» Je veux reprendre son cercueil. »

L'Anglais a bien flairé la tombe du grand homme,
Craignant de voir encor le terrible fantôme
A ces chants de retour glorieux se dresser ;
Puis l'Anglais regarda la France, sa rivale,
Debout, le glaive en main, l'œil en feu, le front pâle :
Il n'osa point lui refuser....

Déjà sous notre ciel le voilà qui s'avance,
Fendant les flots pressés d'une foule en silence ;
Napoléon revient, le voici parmi nous ;
A genoux, ô France ! à genoux !
Le voici celui dont nos pères
Chantaient près de notre berceau
Le nom, la gloire et les misères !
Le voici de retour... et nos mains seront fières
De toucher son épée et son mâle tombeau.
Son tombeau !... Dieu ! ce mot a glacé notre joie,
C'est un cercueil muet que l'Anglais nous renvoie.
Dérision ! O temps, ô sort, qu'en as-tu fait ?
Qu'as-tu fait du lion qui, dressant sa crinière,
D'un seul bond, d'un seul cri troublait l'Europe entière,
Fascinant du regard les rois qu'il renversait ?
Qu'as-tu fait, sort cruel, de cette grande armée
Qui suivait le héros à travers fleuve et mont,
Se nourrissant de gloire et couronnant au front
La France qu'il a tant aimée !
Et nous rêvions, hélas ! de revoir le géant
Comme le peint l'histoire, heureux et triomphant,
Avec ses aîles d'aigle et planant dans l'espace,
Lorsque tout un peuple guerrier,
Volant à l'envi sur sa trace,
Offrait aux ennemis sa poitrine d'acier.
Courbons-nous et pleurons. Les cendres du martyre,
Des généraux à cheveux gris,
Cent grenadiers, pauvres débris,
Voilà Napoléon, ses soldats et l'Empire.

Pour les grands de la terre, ô sublime leçon !
Cette multitude empressée
Qu'agite une seule pensée
De piété, d'amour et de sainte union ;
Quels que soient leur parti, leur esprit, leurs bannières,
Ils sont tous Français et tous frères
Près du char de Napoléon,
Parce que la grandeur est toujours adorée
Et que son étendard n'est pas une livrée ;
Si le peuple est parfois oublieux, inconstant,
Souverains, il ne sait être ingrat qu'un instant.
Bien des fois a rugi le lion populaire,
Bien des fois a tonné son aveugle colère,
Depuis qu'Henri-le-Grand dormant dans le cercueil
Fut arrosé des pleurs de notre France en deuil ;
Mais son immortelle statue,
Aux révolutions pour jamais survivant,
Dans le sein de Paris s'élève fièrement ;
La France de Juillet tous les jours le salue,
Quoiqu'il ait un panache blanc !

Pourtant, Napoléon, dépouille ton suaire ;
Sors, ô noble César, de ton lit funéraire,
Tu peux te réveiller encor ;
Tu peux faire vibrer ta foudre des batailles,
Eclipsant rois, soldats, généraux et murailles
Au soleil de tes aigles d'or !

Tu régnerais encor sur l'Europe alarmée....
Et l'on ne dira pas que tu n'as plus d'armée :
Notre France nouvelle est là
Qui, si tu ranimais la poûdre de ton trône,
Avec tes étendards, ton glaive et ta couronne,
Crîrait : « Général, me voilà ! »

Parmi ces jeunes gens sans épée et sans gloire,
Portant habit serré, barbe et moustache noire,

Tu trouverais de bons guerriers,
Fils de tes vieux soldats et pétris de leur cendre,
Qui tous diraient au feu : Nous mourons sans nous rendre!
Comme avaient dit tes grenadiers.

Tu le vois : la patrie est grande et belle encore,
Et peut recommencer une seconde aurore
D'enthousiasme et de splendeur.
Tu l'entends! tu l'entends!... Il est des voix fidèles
Qui redisent encor nos hymnes immortelles
Au cri de vive l'Empereur!

Et devant le cercueil qui marche aux Invalides,
Ils ont crié : « Salut, aigle des Pyramides!
» Salut, fameux vainqueur d'Austerlitz et d'Eylau! »
Mais ils n'ont point songé qu'au fond de la Russie
Il dut fuir de Moscou le funèbre incendie
Qui lui préparait Waterloo.

La guerre! clamez-vous; peuple! tu veux des armes;
La guerre! Allons, du sang, des lauriers et des larmes.
La guerre! Pourquoi donc et que viens-tu chercher?
La gloire?—Eclair, néant!—Ton héros, ton génie
A râlé dans l'exil une lente agonie,
Puis il est mort sur un rocher.

L'ARC-DE-TRIOMPHE.

Juillet 1841.

Tout au bout de Paris, la ville magnifique,
S'élève un monument vanté,
Qui redresse le front de son jeune portique,
Avec un air de majesté :

Le peuple aime à passer sous ce dôme de pierre
Qu'on appelle l'Arc Triomphal,
Parce que sur ces murs notre France guerrière
Vit planer l'astre impérial.
Là sont écrits les noms de nos grandes batailles,
Les noms de nos grands généraux,
Qui n'eurent qu'un canon pour chant de funérailles,
Les plaines d'honneur pour tombeaux...
Napoléon fonda ce temple magnanime
Qu'il voulut orner de ses mains,
Et qu'il marqua du bout de ce glaive sublime
Dont il effrayait les humains.
Chaque pierre est un mot, chaque pierre est un reste
De trône, de sceptre cassé;
Mais à son tour vaincu par le destin funeste,
Le grand vainqueur fut terrassé!
Et Waterloo sonna! Puis l'aigle impériale
Tomba de son vol de géant;
Le soleil des combats prit une couleur pâle,
L'Arc Triomphal resta béant.
Ce sont les jeunes fils de la France nouvelle
Qui, par un souvenir pieux,
Voulurent achever l'arcade solennelle
De ce portique glorieux;
Aussi, quand l'Empereur revint sur notre plage,
Son noble cercueil a passé
Sous cet Arc Triomphal, majestueux ouvrage
Que lui-même avait commencé.
Ses os ont dû frémir dans leur sainte poussière;
Ses os, glacés d'isolement,
Ont dû se ranimer à la chaleur guerrière
Qui rayonne du monument.
S'il n'a pas achevé ce dôme de la gloire,
C'est que l'homme, au glaive si prompt,
En passant couronné sous son arc de victoire,
Debout, se fut heurté le front!

CONTRE LES SATIRES POLITIQUES

DE BARTHÉLEMY (1).

Mars 1845.

Ils t'ont prostituée, ô sainte poésie !
Les fougueux écrivains qui souvent t'ont choisie
Pour servir de complice aux vaines passions
Qu'ils appellent bien haut des inspirations ;
Ils t'ont prostituée, hélas!... les satiriques
Dont la muse s'anime aux luttes politiques,
Et veut faire plier le rythme harmonieux
A tout ce que leur voix a jeté d'odieux!...
Ces poètes de fiel et d'injustice amère
Sont des enfants ingrats qui trahissent leur mère ;
Et s'ils passent un jour à l'immortalité,
Leurs noms seront flétris par la postérité.
Oui, flétris!!...—Car le peuple, alors, beau de lumières,
Saura comprendre enfin ces clameurs rancunières
Dont se gonflent les vers de nos Barthélemys !...
Le peuple verra bien quels sont ses faux amis !...

En attendant ce jour, les poètes farouches,
Pour insulter plus fort, empruntent mille bouches....
Du milieu de Paris le premier cri jeté
Par l'écho de province est partout répété ;

(1) En 1845, le poète Barthélemy publiait périodiquement dans le journal *le Siècle* des satires politiques très-acerbes. Ces satires ont inspiré à l'auteur ces vers, que nous publions dans ses œuvres complètes et qui ont emprunté des événements un grand intérêt historique.

Barthélemy s'épanche en longs flots d'amertume....
Et, docile à sa voix, toute la presse écume.
On en trouve beaucoup de ces nobles journaux,
Heureux de copier des outrages nouveaux;
On en voit par milliers de ces Brutus austères,
Fiers de jeter le gant à tous les ministères,
Parce qu'ils savent bien, quoi qu'il puisse arriver,
Qu'on ne s'abaisse pas jusqu'à le relever!
Ils s'en vont hautement, sur la foi de leur maître,
Accuser le pouvoir d'être vil, lâche et traître;
Ils gravent dans leurs vers les noms des députés
Qui rejettent au loin leurs folles libertés;
Les listes des proscrits inondent leurs colonnes,
De l'anathème aux uns, pour d'autres les couronnes!
— A bas le trône! à bas le ministère! à bas!!....—
Tout cela ferait peur, si Dieu ne veillait pas.
Quoi! c'est Barthélemy, le chantre de l'Empire (1),
Qui pour de tels accents fait résonner sa lyre;
C'est lui qui ne craint pas de façonner en vers
Les discours furieux des Billaults et des Thiers
Dont l'impuissant orgueil s'échauffe et se récrie
Pour monter au pouvoir et duper la patrie!
Oui, lui, Barthélemy, leur sert de piédestal....
Il sert de porte-voix à tout ce carnaval....
Il signe de son nom ces injures stupides
Qu'en d'autres jours la France appelait parricides....
Grand Dieu! n'a-t-il pas vu surgir à cette voix
L'ombre de l'Empereur qu'il chantait autrefois?
Cette ombre qui lui dit dans sa juste colère:
« Poète de Billault! tu n'es plus mon Homère....
» Va, va leur demander un éternel renom,
» Puisqu'il ne suffit pas de célébrer mon nom! »

Et l'ombre disparaît!...— Puis viennent par nuées

---

(1) Barthélemy est l'auteur d'un poème intitulé : *Napoléon en Egypte.*

Ces petits Apollons, les chantres des huées,
Tous ces poètereaux que les républicains
Offrent, dans la province, *aux modernes Tarquins*...
Ceux-là prônent du moins les satires nouvelles,
Aux vers parisiens ils joignent leurs libelles....
On les entend crier dans un touchant accord :
« Vive Barthélemy... car il insulte fort !! »
Oh! le triomphe heureux, les sublimes louanges!
Barthélemy, sois fier !... ce sont là tes phalanges,
Tes disciples aimés dont les vers glorieux
Sont plus grands que les tiens... car ils outragent mieux !
Comme toi de Pritchard détestant le manège,
Ils veulent désormais te servir de cortège....
Ces élèves chéris te consoleront bien
Si l'Empereur, au ciel, t'a renié pour sien!
Sois fier, Barthélemy, de tes jeunes armées!...
—Non ! regarde plutôt en pitié ces Pygmées
Qui, te prenant pour guide, espèrent que leurs cris,
En se mêlant aux tiens, iront jusqu'à Paris....
Regarde! ils font pitié tous ces pâles athlètes
Qui, malgré leurs vers faux, s'intitulent poètes,
Et, boîteux écrivains, rimant tant bien que mal,
Blâment ce que la France a de grand, de loyal....

Regarde ! ces héros se couvrent le visage
Pour insulter les gens avec plus de courage ;
Ils frappent, sans trembler, les titres et le rang :
Mais ils sont bien cachés sous le nom du gérant !
On les entend de loin chanter la *Marseillaise*,
Lorsqu'une bonne paix met tout le monde à l'aise....
C'est bien !—Que feraient-ils, ces bardes valeureux,
Si notre France, un jour, en comptant trop sur eux,
Lançait à l'univers son gage de bataille ?...—
Iraient-ils affronter la guerre et la mitraille ?...
Les verrait-on remplir le cadre des soldats ?
Pourraient-ils renverser l'ennemi sous leurs pas ?
Ah ! dans ces jours de sang, nous croyons qu'un grand nombre

De noms si bien cachés demeureraient dans l'ombre :
Ils ont peur du soleil qui brille dans l'azur,
Ils trembleraient plus fort si l'air était obscur.
Quand gronde le canon, ces gens de fière race
Savent qu'il est malsain d'avoir la poudre en face;
Ils craignent qu'un fusil soit trop lourd pour des mains
Qui tenaient le bureau chez les républicains....
Eux! braver ce volcan de poudre et de bitume?...
C'est bon pour des manants!—Leur arme, c'est la plume!

Sont-ils dignes de toi, Barthélemy, ces gens
Qui se disent chez nous tes amis, tes agens?
Est-ce bien noble à toi de marcher dans leur route?...
Ta muse des beaux jours s'est indignée!...—Ecoute
Le passé qui s'éveille et te rappelle à lui....
Sois digne d'autrefois! sois digne de celui
Que tu chantais naguère avec tant de génie!
Va! laisse aux rimailleurs cette monomanie
De l'outrage insensé!...—Laisse-leur l'étendard
De la guerre à tout prix, de l'injure Pritchard.....
Eh! ce titre royal qui les rend si moroses
Sert de texte à leurs vers, à défaut d'autres choses;
Les dupes sont ceux-là qui hurlent avec eux!...
—Barthélemy! crois-en ton passé plus heureux;
Qu'un généreux élan te revienne en mémoire....
Rougis de tels exploits, et retourne à ta gloire!

LES JOURNÉES DE JUIN.

— 1848. —

C'était vrai!! — Sous le sol de notre capitale
Bouillonnait sourdement une lave fatale,
Un noir volcan d'enfer;

Et dans son antre affreux l'antique barbarie
Minait depuis longtemps notre belle patrie
De ses ongles de fer.

D'où venaient-ils ces gens, lâches rêveurs de crimes,
Qui voulaient pour régner un trône de victimes,
Un palais de douleurs;
Ces gens qui ne humaient que du sang pour breuvage,
Et levaient sur Paris l'étendard du pillage
Aux sinistres couleurs?

Ils agitent dans l'air leur fratricide épée,
Ils traînent en hurlant une masse trompée
Qui roule sur leurs pas;
Au cœur des plébéiens ils soufflent la colère;
L'or qu'on répand à flots au seuil de la misère
Leur a fait des soldats!

Le signal est donné.—Paris tremble.—Le monde
Gémit, et sent au loin la secousse profonde
De Satan révolté;
Oui! Satan contre Dieu gronde et devient rebelle,
Le monstre veut encor frapper l'œuvre immortelle
De la Société.

La France des combats est la sanglante arène;
Déjà de toutes parts la rage se déchaîne
Et peuple les tombeaux;
L'homme sent sous ses pieds la flamme du cratère;
Et notre France, hélas!... la reine de la terre,
S'arrache par lambeaux.

Pendant plus de trois jours, les enfants et les femmes
Se plongent avec eux dans ces fureurs infâmes,
Sans pudeur, sans remords;
Aux captifs désarmés ils jettent leur injure,
Et leurs coups furieux, profanant la nature,
N'épargnent pas les morts!

Pendant plus de trois jours !!! Dans un sanglant délire
Avec ses propres mains la France se déchire,
Dieu paraît impuissant :
De morts et de mourants la capitale est pleine,
Le fer brille partout, le feu gronde... et la Seine
Roule des flots de sang !

Hélas ! pendant ces jours de désespoir étrange,
Il semblait que la terre eût perdu son bon ange,
L'éternelle Raison.
Mais Dieu veillait ! Sa main qui châtie et pardonne,
Ainsi de temps en temps nous foudroie et nous donne
Quelque grande leçon.

Dieu l'ordonne : à sa voix s'arrête le carnage ;
Il courbe sous sa loi cette foule sauvage
Qui se croit un géant.
A son geste vainqueur, la horde famélique,
Qui mordait au berceau la jeune République,
Rentre dans le néant !

Aux mains de nos soldats l'Eternel met son glaive,
Et la France, sortant d'un exécrable rêve,
Ouvre ses yeux hagards :
Sur les débris en feu plane la Destinée ;
Dans une mer de sang la Discorde enchaînée
Vient frapper nos regards !

Ils sont vaincus ! — Chantons notre grande victoire.
Que le cri du bonheur s'unisse aux cris de gloire,
Puis courons adorer
Le Dieu saint, le Dieu fort qui veillait sur nos têtes.
Amis ! des chants, des fleurs, de l'encens et des fêtes....
Mais il nous faut pleurer !

Après ces jours affreux, ces terribles batailles,
Il faut suivre en pleurant de longues funérailles ;
Et quand nos rangs vainqueurs

S'exaltent bruyamment et sont pleins d'allégresse,
Que de veuves en deuil, que d'enfants en détresse
Sentent briser leurs cœurs !

Au foyer paternel la place reste vide ;
Là c'est un fils qui tombe, un héros intrépide,
De vivre insoucieux,
C'est un beau fiancé qui, sentant fuir son âme,
Redisait en mourant le doux nom d'une femme,
Et s'envolait aux cieux !

C'est un vieux général, respecté par les balles,
Vieux héros couronné de palmes triomphales,
Blanchi dans les combats.
Sur notre sol impie il finit sa carrière,
Et le soleil de France a caché sa lumière
En voyant ce trépas.

Négrier ! Négrier ! nous chanterons encore,
Nous pleurerons ce nom que notre France honore,
Que craignait l'étranger.
Honte à ces malheureux qui boivent tant de larmes !
Pourquoi sont-ils vaincus? Qu'ils reprennent leurs armes,
Nous courrons te venger !

Puis, là-bas, c'est encore un martyr, c'est un prêtre
De ce monde maudit il vient de disparaître
Avec un tendre adieu.
Pareil à la victime au jour du sacrifice,
Il offrit humblement sa vie et son supplice
En holocauste à Dieu.

Monseigneur de Paris ! votre sainte mémoire
Comme un grand souvenir apparaît dans l'histoire,
Se grave sur l'airain ;
Rejoignez des martyrs les troupes éternelles,
Et que votre nom vive, abrité sous les ailes
Du peuple souverain !

O sainte Liberté ! Fraternité sublime !
Que loin de notre sol vos lois chassent du crime
Les instincts odieux !
Après avoir payé cette dette suprême,
La jeune République a reçu son baptême
Terrible et glorieux !

Gloire à ceux qui sont morts ! Gloire à ceux qui survivent !
Que vers tous ces héros les chants du peuple arrivent,
Concert retentissant !
Soldats et citoyens, vieille et nouvelle armée,
Vous avez racheté la France bien-aimée
Au prix de votre sang !

LES DÉMAGOGUES.

Août 1848.

Lorsque le géant populaire,
Secouant tout-à-coup le joug des vieilles lois,
Eut dans sa puissante colère
Brisé l'orgueil des derniers rois,
On s'inclina devant cette victoire immense
Qui d'un nouveau soleil illuminait la France ;
Puis l'on dit au peuple vainqueur :
« La royauté qui tombe est à jamais frappée ;
» Peuple ! laisse dormir ta formidable épée,
» Laisse à présent parler ton cœur !

» Tes ennemis sont dans la poudre ;
» Et tous ces rangs altiers de peureux courtisans
» N'ont pas osé braver ta foudre
» Qui vibrait ses feux menaçans.

» Peuple ! que maintenant la clémence t'anime :
» Sors des débris royaux comme un dieu magnanime,
» Offre aux vaincus ta noble main ;
» Est-ce encore le temps des sanglantes misères ?
» Non ; — dans tous les Français tu ne vois que des frères
» De la veille ou du lendemain. »

Alors, se couchant dans sa gloire,
Ce peuple qui trônait dans la grande cité
Voulut léguer à notre histoire
Une ère de fraternité !
D'une foule tremblante il bannit les alarmes,
Aux murs de sa chaumière il appendit ses armes,
Content d'avoir brisé ses fers ;
Et sans prendre une goutte au fleuve d'opulence,
Il livra de nouveau sa rigide existence
En exemple à tout l'univers !

Mais, au milieu des simples fêtes
Que la France donnait aux fils de Spartacus,
Quelle voix soufflait les tempêtes
Et criait : Malheur aux vaincus !
Quelle voix, réveillant les haines assoupies,
Appelait les Français à des luttes impies ?
Quel génie au sombre regard
Invoquait lâchement les horreurs d'un autre âge
Et préparait au loin des scènes de carnage
Aux reflets du rouge étendard ?...

C'étaient les fougueux démagogues
Qui criaient à leur tour : « Peuple victorieux !
» Ces jours ne sont que les prologues
» De jours encor plus glorieux.
» Regarde autour de toi des ennemis sans nombre,
» Contre ton grand triomphe ils conspirent dans l'ombre ;
» Tous ces riches sont des voleurs !!
» Qu'ils meurent ! trop longtemps ils te firent envie,

» Qu'ils meurent ! trop longtemps ils te prirent ta vie,
» En spéculant sur tes douleurs.

» Quoi ! disaient-ils, vous êtes maîtres,
» O tristes parias ! — Et vous laissez encor
» Ces aristocrates, ces traîtres
» Se coucher sur leurs monceaux d'or ?
» Qui vous arrête ?—Dieu, le droit !—Choses sacrées
» Qui furent trop longtemps des hommes vénérées ;
» Que votre foi soit le néant !
» Rugis, lion !... Rugis, victorieuse foule ;
» Et, déjà lézardé, le vieux monde s'écroule
» Sous le pied hardi du géant ! »

Puis ces hommes à voix de flamme
Rappelaient ces longs jours où l'ouvrier pensif
Souffrait la faim près de sa femme,
Près de son enfant maladif ;
Ils évoquaient ces temps de torture et de rage ;
Et pour mieux aiguiser un barbare courage,
Ils lui montraient dans le lointain
Les mille voluptés de la richesse molle
Baignant ses pieds lascifs aux flots d'or du Pactole,
Sous le ciel de son beau destin.

Honte à cette démagogie
Qui veut livrer le pauvre à son instinct fatal,
Et raviver son énergie
Pour mieux le pousser vers le mal !
Maudits soient ces tribuns dont la voix ou la plume
Roule avec chaque mot une sanglante écume !
Qu'ils tombent sous un bras puissant !
Liberté ! nous voulons ton règne évangélique ;
Mais ces fils de Marat rêvent la République
Avec un cauchemar de sang !

Dans la doctrine sacrilége
Que ces prêtres du mal s'en vont préconiser,

La famille est un privilége,
Un préjugé qu'il faut briser !
La pudeur de la femme... ils l'appellent chimère ;
Ils veulent sans scrupule arracher une mère
A l'amour de ses fils tremblants !
Barbares ! la famille est une loi suprême,
Songez-y : dans les bois la tigresse elle-même
Veut nourrir les fruits de ses flancs !

Sur leurs fronts que le remords pèse :
Leurs mains ont fait sonner de terribles trépas !
Ils ont semé quatre-vingt-treize,
Ils ont récolté des combats.
Malheureux égarés qui suiviez leur bannière,
Demandez à vos chefs, cohorte meurtrière,
Les biens qu'ils vous avaient promis :
La mort, de toutes parts, étendit ses ravages,
Et vous irez mourir sur de lointains rivages !
Remerciez bien vos amis !

Vous qu'un malheureux peuple écoute,
Tribuns ! ne formez plus de hideux bataillons,
N'assemblez plus sur votre route
De nouveaux soldats en haillons.
Il est beau d'assoupir les haines insensées
Qui tournent le malheur vers de lâches pensées
Ou vers des rêves inconnus.
Que la fraternité comble notre espérance !
Unissons franchement les fils de l'opulence
A l'enfant du peuple aux bras nus.

Le peuple porte sa misère
Avec bien des sueurs, mais avec dignité ;
Il sait contempler sans colère
La richesse et sa vanité.
Que meurent à jamais les discordes civiles,
Ces démons qui soufflaient leurs flammes sur nos villes

Où gémissaient de longs soupirs !
Que l'antique vertu soit notre gardienne !
Et la paix revivra comme la foi chrétienne
Dans le sang des nouveaux martyrs.

Et vous, qu'on nomme heureux du monde,
Dans vos palais brillants, vos salons parfumés,
Ecoutez la plainte profonde
De tant de pauvres affamés !
A vous les gais festins, les vêtements de soie !
Mais sur l'humble maison répandez l'humble joie
Et la pure sérénité.
Souvenez-vous que Dieu mit les splendeurs mortelles
Et cet or en dépôt dans vos mains fraternelles
Pour éprouver la charité !

AUX POÈTES MODERNES.

Septembre 1848.

Poètes, dormez-vous?...— Quelle brise glacée
Enchaîne en vos esprits les flots de la pensée?...
N'êtes-vous plus les fils de l'Immortalité?
Notre belle patrie est-elle donc maudite?
Le poète l'habite,
Mais il est froid de crainte et de stérilité !

Non, le chant cadencé qui s'exalte ou qui pleure
Ne vient plus ennoblir la terrestre demeure
Ni répandre l'oubli des humaines douleurs ;
Ange de poésie ! ô sublime espérance !
Vole loin de la France,
Les orages du peuple ont fait mourir tes fleurs !

Naguère les enfants des arts et du génie
Modulaient sous nos cieux leur puissante harmonie :
Plus d'un nom bien-aimé s'inscrivait sur l'airain ;
Le peuple tout-à-coup fait mugir ses tempêtes,
Et la voix des poètes
Meurt sous le vaste cri du bruyant souverain !

Lamartine, effeuillant son laurier poétique,
Livre toute sa gloire à la mer politique :
Du tigre populaire il veut être l'ami !
Hugo quitte sa muse à la voix de tonnerre
Pour discuter la guerre ;
Némésis n'enfle plus le fier Barthélémy !

Sainte-Beuve, l'enfant de la tendre élégie,
Ne sait plus écouter sa touchante énergie ;
On n'entend plus Musset, le poète éclatant ;
Ponsard, qui s'asseyait à la table des princes,
S'endort dans les provinces,
Ainsi qu'après la course un lion haletant.

Qu'importe le vulgaire et sa houle importune !
Rien ne doit arrêter votre illustre fortune :
Le Dieu qui vous fit grands vous a tracé des lois.
Le poète ici-bas, divin comme le prêtre,
Au peuple parle en maître,
De même qu'il parlait à la face des rois !

Quoi ! vous cherchez l'éclat des dignités humaines,
Vous allez respirer l'atmosphère des haines,
Cet air empoisonné des lâches courtisans !
Chantez ! sans vous flétrir à ces brises impures,
Et les races futures
Sur vos tombeaux sacrés iront brûler l'encens.

Arrière des mortels la faveur vagabonde !
La cour où vous trônez, poètes, c'est le monde
Qui vénère l'éclat de votre royauté ;

Chantez pour conquérir l'éternelle mémoire ;
Votre sceptre est la gloire,
Votre peuple fidèle est la postérité !

La foule , autre tyran , veut rendre l'homme esclave.
Elle inonde le sol d'un océan de lave
Qui menaçait déjà d'engloutir l'univers.
Votre front de géant doit braver cet orage,
Comme un rocher sauvage,
Invincible colosse , apparaît sur les mers.

Parlez à l'univers au nom du Dieu qui tonne ;
De vos mâles accords que la foule s'étonne :
L'humanité perverse a besoin de vos chants:
Il vous faut raffermir dans une ardeur nouvelle
La vertu qui chancelle
Et se débat en pleurs sous les coups des méchants.

Oui , montrez le Dieu fort gardant notre patrie ,
Versant tous ses bienfaits sur la France chérie ,
A qui la Liberté sourit du haut du ciel ;
Mais si le peuple aimé prend les sentiers du vice ,
Le glaive de justice
Plane... comme il planait sur les fils d'Israël !

Sachez venger ainsi , par un effort suprême ,
La vertu qu'on opprime et le Dieu qu'on blasphème.
Que cette mission réveille vos transports.
Quand par vous l'Eternel exprime sa colère ,
Le torrent populaire
N'ose plus envahir la digue de ses bords.

Et vous tous, dont la voix est encore inconnue ,
Nouveaux enfants de l'art qui cherchez dans la nue
Une heureuse lueur du soleil glorieux ,
N'allez-vous plus franchir une indigne barrière ?...
Au bout de la carrière
La noble palme attend les fronts victorieux !

Maîtres ! rappelez-vous les héros du vieux âge :
Lucain, poète altier, dont le sombre courage
Défiait hautement le courroux des Césars ;
Horace, Juvénal, et d'autres qu'on renomme,
Osant flageller Rome
Sous la vive satire et la verve des arts.

Et dans un siècle affreux, plus rapproché du nôtre,
Rappelez-vous Chénier, ce courageux apôtre,
Bravant à pleine voix la sanglante Terreur....
Sur l'échafaud hideux il parle, il chante encore;
Aux bourreaux qu'il abhorre
Il lance un dernier cri d'héroïque fureur !

Mais si vous êtes nés sous une blanche étoile
Et qu'un souffle tranquille enfle seul votre voile,
Si vous voulez chanter l'hymne de nos beaux jours,
Allez, des tendres cœurs grâcieux interprètes,
Dans vos douces retraites
Butiner le miel pur des fleurs et des amours.

Faites-vous un asile où votre âme s'inspire,
Où la vague du monde en murmurant expire ;
Tels chantent dans leurs nids les oiseaux abrités.
Et qu'un zéphyr léger nous porte vos paroles,
Mystérieux symboles
Qui d'un air de bonheur parfument les cités !

Ou versez vos accords sur une tombe amie, *
Pleurez sur une mère ; une sœur endormie :
La Muse aime à cueillir une larme à vos yeux.
Au milieu des tombeaux montrez l'ange fidèle,
Sans la forme mortelle,
Perdu pour cette terre et vivant pour les cieux.

Mais salir votre gloire au contact de ce monde,
Rêver l'ambition et sa faveur immonde,
Au banquet des grandeurs vous enivrer encor !!...

Si tel est votre dieu, si telles sont vos fêtes,
Soyez maudits, poètes,
Car vous aurez jeté votre encens au veau d'or!

DIEU PROTÈGE LA FRANCE!

ODE NATIONALE.

Avril 1850.

Prions, frères, prions pour la France éplorée.
La Patrie en émoi, notre mère adorée,
Sombre, les yeux en pleurs, penche vers le cercueil;
Le flot roulant qui bat nos mugissants rivages,
Bouillonne, tourmenté par le vent des orages;
Il recèle plus d'un écueil!

Ne reverrons-nous plus les jours grands et prospères
Où l'on dormait paisible au foyer de ses pères,
Sans entendre de loin la tempête venir?...
Ne pourrons-nous jamais voir dans nos cieux limpides,
Sans présages affreux, sans nuages perfides,
Briller le soleil d'avenir?...

Quoi! l'illustre pays que la splendeur couronne,
Que l'éclat du passé de rayons environne,
Que les âges nouveaux devaient grandir toujours:
LA FRANCE!.., ce beau nom qui colore l'histoire,
Ce géant qu'ont nourri dix-huit siècles de gloire,
Devant lui n'aurait plus deux jours?...

O douleur!... Et pourtant les sinistres prophètes
Font aujourd'hui frémir ces accents sur nos têtes,

Comme l'oiseau des mers au cri retentissant ;
Et pour justifier leur plaintive harmonie,
Des révolutions ils montrent le génie
Debout sur le roc menaçant.

Ils le montrent, hélas ! de leurs bras prophétiques,
Debout sur les débris des colosses antiques.
La Discorde là-bas veut des banquets humains ;
Après avoir jeté naufrage sur naufrage,
Et pulvérisé Rome, et la Grèce, et Carthage,
La foudre est encor dans ses mains !

Il ne suffira plus à ses sanglants délires
D'avoir, avec fracas, brisé les vieux empires ;
Ce monceau de néant n'est pas encore assez ;
La Révolution qui partout nous assiége
Veut sans pitié broyer sous un pied sacrilége
La poudre du peuple français.

Ecoutez et voyez : la terre est ébranlée,
D'une sombre vapeur l'atmosphère est cerclée,
Un sourd mugissement gronde au sein du repos ;
L'on tremble, l'on pressent une vaste colère,
Hélas !... et l'on se dit : « Le volcan populaire
» Veut jeter sa lave à grands flots ! »

En vain, Paris, bercé par ses fêtes aimées,
Etalant ses plaisirs, ses femmes parfumées,
Dort, couronné de fleurs, sous la foi du hasard ;
Les chants seront couverts par le cri des batailles ;
Quand le festin reluit, voyez sur ces murailles
La sentence de Balthazar.

Impure capitale, ô courtisane folle,
Qui vis au jour le jour ton existence molle
Et t'enivres au bord des gouffres écumeux,
Vois aujourd'hui grandir l'abîme de tes vices,

Paris ! il a fallu pour tes sombres caprices
Plus de sang que de vin fumeux !

Dieu protége la France !... Est-ce donc qu'elle expie
Les jours du parricide et du désordre impie
Qui marquent nos enfants d'un signe originel ?
Pour couvrir nos forfaits, combien faut-il de tombes,
Et combien devrons-nous immoler d'hécatombes
Au grand courroux de l'Eternel ?

Non ; le peuple n'a pas expié tous ses crimes,
Quatre-vingt-treize encor crie au fond des abîmes ;
Page horrible ! gravée au livre du destin,
Quand le sol glorieux de Louis quatorzième
Rêvait un Charlemagne... et tombait, ô blasphême !
A Robespierre, à Guillotin !

Or, aujourd'hui, chantant les hymnes infernales,
Les disciples nouveaux de ces rouges annales
D'un règne de terreur rajeunissent les lois ;
Quoi ! le sang précieux qui baigna la campagne,
Versé par les Caïns de la vieille Montagne,
Ne sait pas étouffer leurs voix ?...

Lève-toi donc, Chénier, dans ton jeune suaire,
Finis ton chant coupé par le fer populaire ;
Sois un autre Lazare et notre saint flambeau,
Et que ta poésie, encore mâle et belle,
Emprunte tout-à coup une force nouvelle
A la majesté du tombeau.

Lève-toi, lève-toi de ta couche glacée,
Toi qu'ils ont à la mort si vîte fiancée,
O Charlotte Corday !... martyre au doux regard ;
Toi qui, venant frapper le tigre à face humaine,
As réhabilité les piéges de la haine
Et sanctifié le poignard !

Lève-toi, rejeton d'une race royale,
Louis-Seize, tombé sous la hache fatale,
Viens, la tête à la main comme un saint triomphant;
Montre-leur le pardon de ton dernier sourire,
Et puissent-ils aussi voir le touchant martyre
D'une reine et de son enfant.

Venez aussi, venez, ô foule de victimes,
Qu'atteignirent jadis des lois illégitimes.
Femmes, enfants, vieillards, pauvre peuple innocent,
Emmené dans le char du dernier sacrifice
Qui, depuis les prisons jusqu'au lieu du supplice,
Inscrivait deux sillons de sang.

Debout, spectres vengeurs! Annoncez à la terre
Que la main du Seigneur tourmente le tonnerre;
Comme au temps de Saül, parlez, parlez, ô morts!
Et nous tous, déposons une vaine arrogance.
C'est assez de combats, c'est assez de vengeance,
Frères! c'est assez de remords!

Devant quatre-vingt-treize et ses mille fantômes,
Que des inimitiés s'envolent les symptômes;
La faulx de la Discorde en a trop moissonnés;
Mais si de nos martyrs la mémoire vivante
Ne jette pas aux cœurs une sainte épouvante,
C'est que Dieu nous a condamnés.

Et pourquoi nous haïr?... pourquoi sans paix ni trève
Nous défier l'un l'autre, et faire appel au glaive?
L'on veut au prix du sang tout niveler encor,
Quand les grands ici-bas vont s'abaissant d'eux-mêmes,
Et que la charité de ses bontés suprêmes
Prodigue le plus doux trésor.

Pourquoi les échafauds, quand la loi souveraine
Tous sous le même joug nous plie et nous ramène?...

Pourquoi parler d'amour et souffler les combats ?...
O vous qui réveillez les sentiments contraires,
Quoi! vous aimez la France en détestant vos frères ?...
La France ne vous aime pas!

L'on a trop oublié qu'une même patrie
Couvre tous ses enfants de son aîle chérie,
Et que la foi du Christ doit éclairer ce lieu ;
Né sur le sol français d'une mère commune,
Soyons purifiés par la même infortune
Et plions sous la main de Dieu!

Trouvera-t-on encor dix justes dans nos villes
Pour racheter le mal de nos passions viles?...
Roi du ciel! comment fuir ton courroux destructeur,
Lorsqu'hier, au milieu des sinistres bannières,
Le peuple osa tremper ses luttes meurtrières
Dans le sang d'un noble pasteur?...

Prions!... Et quand l'éclair va sillonner la nue,
N'allons pas essayer une mer inconnue ;
Craignons le flot perfide et le vent de l'orgueil :
De ce qui nous fit grands conservons la mémoire.
Le passé! le passé!... c'est toute notre gloire,
Et l'avenir!... c'est notre deuil (1).

(1) Heureusement l'énergie d'un grand homme, guidé par la Providence, a fait mentir ce triste pronostic. Et nous pouvons pousser le cri national : vive l'Empereur!



AU POÈTE VICTOR HUGO,

ENNEMI DE LA MONARCHIE EXILÉE (1).

Août 1851.

Poète radieux, à la muse sonore,
Victor Hugo!... grand nom que l'univers honore,
Homme au front de géant;
Tandis que vous marchez fièrement dans la foule,
Je n'ai, moi, qu'un vain nom dont la source s'écoule
Dans le flot du néant.

De l'immortalité l'auréole infinie,
Enveloppant déjà votre belle harmonie,
Est faite pour troubler....
Pourtant vous le voyez : est-ce audace ou délire?...
Le plus obscur disciple ose prendre une lyre
Afin de vous parler.

Jadis, il nous souvient que des vers magnanimes
En l'honneur d'un berceau faisaient sonner les rimes :
On brûlait de l'encens,

(1) On se rappelle que le poète Victor Hugo, après avoir, en 1820, chanté brillamment la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, est devenu un des plus ardents républicains depuis 1848. Ses discours fougueux contre la monarchie n'en ont fourni que trop de preuves. Ce singulier revirement forme le sujet de cette poésie. Depuis, le poète a lui-même vécu sur la terre d'exil, où plusieurs fois on l'a vu servir de coryphée aux démagogues.

Lorsque le descendant d'une maison royale
Essayait dans la pourpre une aîle triomphale
Et des regards puissans.

Oh! quels accords pompeux saluaient sa venue!
C'était le jeune aiglon prêt à fendre la nue,
Le symbole de foi;
C'était votre Joas qui comblait l'espérance,
C'était votre soleil et celui de la France....
Il devait être Roi!

Il devait être Roi; vous étiez son grand-prêtre,
Le Joad inspiré divinisant le maître
Par un rhythme joyeux;
Vous nommiez Charlemagne avec Louis-le-Juste,
Pour unir à l'éclat de l'orphelin auguste
L'éclat de ses aïeux.

Vos vers sont encor là conservés par l'histoire;
La France généreuse en gardera mémoire
En tous temps, en tout lieu:
Oui, la France a sa foi chrétienne et politique;
Elle a su démêler dans l'hymne poétique
L'oracle de son Dieu.

Mais les jours ont passé, les mois... puis les années,
Envoyant dans l'exil les races couronnées:
Le froid vieillard n'est plus;
L'enfant surnage seul, débris de la tempête:
C'est le doux orphelin rangé par le poète
Au nombre des élus!

Sans doute il va parler, le poète célèbre
Qui chantait le berceau couvert d'un deuil funèbre;
Il va plaider ses droits;
Sans doute il va parler de Joas, de Messie;
Car les siècles l'ont dit: la fière poésie
Est le fleuron des rois.

Aujourd'hui que les cieux sont rayés de nuages,
Aujourd'hui que dans l'air bourdonnent les orages;
Le poète plus fier
Va sur son piédestal monter, savant génie,
Et raviver l'accord de la noble harmonie
Qu'il murmurait hier.

Victor Hugo! celui dont l'altière parole
Sur l'enfant de Louis appelait l'auréole,
Va prier le Seigneur;
Il veut ressusciter la poudre du vieux trône,
En ce jour où le prince est ceint de la couronne
Que pose le malheur.

Peuple, écoutez le barde : il nous dit : « France aimée,
» Que fais-tu de ton âme et de ta renommée?
» Sans pitié tu bannis
» Le drapeau déployé sur un passé magique,
» Et le dernier enfant de la race héroïque
» Couchée à Saint-Denis!

» Tu livres au mépris des nations rivales
» La pure fleur de lys, blason de tes annales,
» Que l'ennemi tremblant
» Vit sur tous nos combats briller sans paix ni trève,
» Lorsque le Béarnais disait : Suivez mon glaive
» Et mon panache blanc.

» Tu foules sous tes pas, dans une fièvre impie,
» La famille des Rois dans leur gloire assoupie,
» Source de ta grandeur;
» Oubliant leurs bienfaits comme un fils parricide,
» Tu cours chercher loin d'eux la souveraine égide
» Et la neuve splendeur.

» Peuple!...—nous dit encor le barde ami du prince,—
» Tu n'as des jours passés qu'un souvenir bien mince
» Pour le monde étonné;

» N'as-tu plus rien au cœur de l'immense tendresse
» Qui t'inspira jadis ces longs moments d'ivresse
» Lorsqu'un Roi nous est né?...

» France! te souvient-il, lorsque nos voix unies
» Redisaient les échos de paroles bénies?
» Nous chantions, nous chantions
» L'avenir lumineux qui prenait pour la fête
» Les suaves couleurs d'un beau jour qui s'apprête,
» Et ses plus doux rayons!

» Mais que vois-je à présent? le palais solitaire,
» Le nom même des rois condamné sur la terre,
» Le passé blasphémé;
» L'ombre du vieux Brutus remplaçant l'ombre sainte,
» Et la France n'osant murmurer une plainte
» Pour un fils bien-aimé!

» Or, debout, Henri-Quatre et Louis quatorzième;
» Vous tous, héros!... posez l'antique diadême
» Sur vos fronts triomphants;
» Et venez châtier enfin le peuple étrange
» Qui vous a pris la gloire... et veut rendre en échange
» L'exil à vos enfants!... »

—N'est-ce pas un des chants qu'en ce moment module
Victor Hugo... le barde à la rude férule,
Pour venger l'orphelin
Qu'il nous a peint venu d'une sanglante tombe,
Et portant doucement le cœur d'une colombe
Sous des habits de lin?

Mais non; je m'abusais dans un espoir stupide:
Hugo, le grand poète, a le cœur plus rigide,
Plus exempt de travers;
C'est un fier politique, il siège à l'Assemblée!
Par de trop graves soins il a l'âme troublée
Pour songer à ses vers.

Henri n'est plus Joas ; ce n'est plus un prodige ;
Certe, en mil huit cent vingt la France eut le vertige,
Le charme est envolé ;
L'orphelin ne vaut plus la rime d'un poète !
Allons ! laissons sur lui déborder la tempête :
Il n'est plus qu'exilé !!

Poète, c'est bien mal, mais c'est votre langage ;
Il paraît qu'à vos cieux le malheur fait ombrage ;
Vous aimez tendrement
L'enfant qui de Clovis recevra le baptême ;
Puis l'orage, en soufflant le naissant diadème,
Souffle votre serment !

N'y songerez-vous pas, vous qui dans la poitrine
Couvez le feu sacré d'une muse divine ?
Est-ce là votre cœur ?
N'aurez-vous plus un mot pour la douleur sublime ?
Ne serez-vous jamais superbe et magnanime
Qu'en face d'un vainqueur ?

Le poète toujours fut le soleil du trône ;
Voyez dans le passé quelle cour environne
Les sceptres généreux :
Virgile eut-il maudit César dans l'infortune ?
Racine eut-il lancé l'épigramme importune
Sur Louis malheureux ?

Quoi ! vous êtes épris du souverain mobile
Qui se nomme LE PEUPLE, et vous fera servile
En se raillant de vous !
Malgré ces flots d'encens dont votre orgueil le flatte,
Il dira : « Cette muse est bien aristocrate
» Pour se mettre à genoux. »

Alors on se souvient que vous étiez vicomte,
Pair de France, ennobli par les rois.... On raconte
Que vous aviez de l'or ;

Oui, ces princes déchus, maintenant sans puissance,
Pour solder le poète avec munificence
Fouillaient dans leur trésor !

Ingrat ! vous qui savez les hommes et les choses ,
Croyez-vous qu'on épargne un front couvert de roses
Quand vient l'heure du deuil ?
Un laurier ne sait pas conjurer leur furie :
Chénier n'eut pour coucher sa tête endolorie
Que le bois d'un cercueil.

Si de la Terreur vile il faut revoir la honte ,
On guillotinera messire le vicomte ,
Malgré ses chants nouveaux ,
Et bien qu'il ait la force , à son heure suprême ,
D'écraser bravement quelque vieux diadême
Pour flatter ses bourreaux.

Le peuple est généreux , lorsqu'il vit sans intrigue ,
Lorsque son torrent gronde en deçà d'une digue
Qui peut le maîtriser ;
Mais songeons qu'un lion tue au moment qu'il joue ,
Et n'allons pas livrer follement notre joue
A son mordant baiser.

J'ai dit , Victor Hugo , ce que j'avais à dire ;
Consoler l'infortune et chanter le martyre
Fut mon plus doux honneur.
Vous êtes glorieux , et moi... je suis fidèle ;
On vous appelle grand ! j'aime que l'on m'appelle
Courtisan du malheur !



LA VOIX DE LA FRANCE.

ODE A LOUIS-NAPOLÉON.

Décembre 1851.

Vox populi, vox Dei.

Peuple, salut!... Ta voix immense et solennelle
A prononcé le mot qui règle nos destins;
Et l'arrêt, consacré par l'histoire éternelle,
Vivra dans les siècles lointains.

Devant la Nation, tout entière assemblée,
Un prince a comparu, lui disant: « Jugez-moi;
» Quand je viens raffermir la patrie ébranlée,
» Patrie! accorde-moi ta foi! »

Le peuple a répondu dans son mâle langage,
Non moins heureux que fier de juger un vainqueur;
Il a de mille vœux salué le courage,
Il a laissé parler son cœur.

Oui! ce mot s'échappa de sa large poitrine;
Oui! vous avez bien fait, prince, en nous sauvant tous.
Et chacun a compris la volonté divine;
Le Seigneur a veillé sur nous.

Rappelons-nous les temps de Rome
Où les poètes frémissants
Cherchaient, pour célébrer un homme,
Leurs lyres d'or et leur encens.
C'est que l'homme était un symbole,

Un météore, une auréole
De paix et de félicité ;
Soudain les chantres des vieux âges
Avec d'harmonieux hommages
Lui forgeaient l'immortalité.

Après les civiles tempêtes,
Le sang, les fléaux, les combats,
Rome, se couronnant de fêtes,
Palpitait de joyeux ébats ;
Et les citoyens unanimes
Aux dieux immolaient des victimes ;
Le vin pur formait des ruisseaux ;
Puis, au sein d'un heureux murmure,
Le vainqueur, d'une marche sûre,
Allait, précédé des faisceaux.

Alors s'ouvrait le Capitole,
On tressait la guirlande en fleurs ;
On vénérait la noble idole,
Et Rome oubliait ses malheurs.
Avec les palmes triomphales
On faisait briller les annales :
Les jours pieux étaient venus ;
La Paix, au radieux sourire,
Fécondant le sol de l'empire,
Fermait le temple de Janus.

Ainsi puisse-tu faire, ô ma noble patrie !
Que par un seul amour nos peuples soient bénis ;
Et les fils éprouvés d'une race chérie
Verront que leurs maux sont finis.

Comme aux siècles romains, l'infortune est lassée ;
Les méchants ont pâli, les bons sont rassurés ;
Sur un fier piédestal la Grandeur replacée
Sourit aux peuples enivrés.

Comme aux siècles romains, les guerrières cohortes;
Sous le ciel de la paix guidant les étendards,
Au général vainqueur ouvrent les larges portes
Du temple où brillent les Césars.

C'est comme aux jours heureux des empires antiques:
L'encens des plus doux vœux monte en flots sur l'autel;
Les augurs inspirés, de leurs voix prophétiques,
Annoncent l'oracle immortel.

Un Auguste nouveau refleurit sur la terre;
Le peuple, encor tremblant, espère en l'avenir;
Il croit, il croit revoir, par un divin mystère,
Le fils de Maïa survenir.

Hélas! elle approchait l'heure de la détresse,
Le vice à nos enfants lançait de fiers défis;
Et la mère, troublée en sa pure tendresse,
Tremblait pour les jours de ses fils.

C'est qu'elle avait sonné cette heure sépulcrale
Où d'infâmes combats s'apprêtaient sourdement;
Mais pour fouler aux pieds la Discorde infernale,
France! il a suffi d'un moment.

Et déjà l'Anarchie, impuissante, écrasée,
Regarde avec effroi l'abîme des enfers.
Vers le gouffre béant, par nos bras repoussée,
Elle roule en mordant ses fers.

Frères! ne songeons plus aux éclats de l'orage;
Mère! embrasse tes fils sans craindre leur trépas;
Vierge! pour ton honneur qui redoutait l'outrage,
Douce vierge! ne tremble pas.

Un meilleur horizon rayonne sur nos têtes;
L'ordre saura guérir le flanc qui saigne encor;

Peuple ! pour décorer le cirque de tes fêtes,
Prépare des fleurs et de l'or.

Fantôme de la Grande-Armée !
Fantôme du grand Empereur !
Que votre ombre soit ranimée
Et nous présage un temps meilleur.
Du haut des voûtes éternelles
Déployez vos sublimes aîles,
Secouez sur nous vos esprits ;
Grandes ombres ! soyez heureuses
De voir nos races généreuses,
Libres de honte et de mépris.

Aurons-nous de fières années
Comme à l'époque où vous viviez ?
Reverrons-nous les destinées
Que dans ce temps-là vous rêviez ?
Quels champs doit parcourir encore
Notre symbole tricolore ?
Quels seront nos futurs exploits ?
Est-il vrai que le nouveau prince
Ira de province en province,
Faisant et défaisant les rois ?

Dans un émoi patriotique
Nous espérons pour le pays
L'avenir large et magnifique
Que l'Empereur avait promis.
A nos yeux l'Europe étonnée
Courbe sa tête couronnée
Devant nos hardis bataillons.
Sont-ce des espérances vaines ?
Non, non... l'aigle, ce roi des plaines,
Devait nous laisser des aiglons.

Admirez la nouvelle armée,

Lorsqu'elle s'élance à l'assaut,
D'une vive ardeur enflammée
Contre les faiseurs d'échafaud.
La victoire plane sur elle,
Et devant le glaive fidèle
S'écroulent les derniers remparts ;
Sur les ruines, dans la poudre
Que vient de sillonner la foudre,
Elle plante ses étendards.

Oui, la France a parlé, saluant la victoire,
Consacrant ce beau jour d'un vote souverain ;
Toute la nation, convoquée au prétoire,
Inscrit son arrêt sur l'airain.

Devant la majesté de pareille fortune,
Que nos troubles civils meurent, anéantis ;
Et qu'expire à jamais l'écumeuse rancune
Qui bouillonne au sein des partis.

Par la bouche du peuple un Dieu parle et nous juge ;
Insensé qui renie un bienfaisant pouvoir ;
Insensé qui maudit le céleste refuge
Des beaux jours qu'il pourra revoir.

Hosanna ! dans le temple où la foule se presse,
Courons, volons, chrétiens, Français reconnaissants,
Et mêlons dans les airs aux voix de l'allégresse
Les flots vaporeux de l'encens.

Que l'heureux *Te Deum* bourdonne dans l'église,
Qu'il monte vers le ciel en triomphants concerts ;
Que le chant des pasteurs en priant nous redise
Que Dieu châtia les pervers.

Oui, Dieu même abaissa l'orgueil et l'insolence
De ces fougueux démons contre lui révoltés ;

Peuple ! grandis, grandis dans un réveil immense ;
Et vous, ô poètes, chantez !

Chantez, enfants du Ciel !... comme à la cour d'Auguste,
Et servez d'auréole au César d'aujourd'hui ;
Et qu'inspiré par vous, le prince, toujours juste,
Soit digne de vous et de lui.

Il marchera, couvert par l'égide céleste !
Quand sur lui l'avenir projette son flambeau,
Quand la France l'invoque, il peut (tout nous l'atteste),
Soutenir ce noble fardeau.

Il a changé la crainte et l'angoisse profonde
En lumineux espoir, en triomphe enivrant ;
D'un soleil magnifique il colore le monde,
Il sera sage ! il sera grand !

Airain majestueux de la place Vendôme
Qui de nos vieux guerriers consacres le renom,
Sur ton front qui du ciel semble braver le dôme
Laisse graver encore un nom !

Poètes ! célébrez l'ordre, la paix nouvelle,
La vertu qui renaît, l'espérance des arts ;
Que vos luths, s'accordant pour une ode immortelle,
Chantent le réveil des Césars.



ODE A JEAN BART.

Noble muse de ma patrie ,
Que ta flamme échauffe mon cœur ;
Inspire à mes accords la mâle rêverie
D'où jaillit le poème au murmure vainqueur !
JEAN BART ! à ce nom prophétique ,
Debout , muse patriotique !
Viens.... Mais par son éclat mes yeux sont éblouis ;
Jean Bart ! c'est le reflet du beau soleil de France ,
Notre passé , notre espérance ,
Le grand fleuron du grand Louis.

En ces jours , le sol de la gloire
Vit fleurir Turenne et Villars ;
Le génie , occupant les sommets de l'histoire ,
Faisait étinceler les armes ou les arts !
Le siècle magnifique, illustre,
Répandait l'éclat de son lustre
Sur nos bords fortunés de grands hommes couverts ;
Et quand Louis montrait sa splendeur couronnée ,
Rabaissant l'Europe étonnée....
Parut Jean Bart , le roi des mers !

Dunkerque, ô ville glorieuse ,
Tu fus la mère du guerrier ;
En vain d'un tel renom la Hollande envieuse
Revendique un berceau qu'ombrage un fier laurier.
Bataves ! dans votre délire
A l'Europe qu'osez-vous dire ?
Où croyez-vous puiser l'équité de vos droits ?

Jean Bart, de vos aïeux châtiant l'insolence,
Prouva qu'au fond de sa vaillance
Bouillonnait le sang dunkerquois.

Il est vrai : quand la paix encore
Effeuillait ses jours oublieux,
Le héros, délaissant la France qu'il adore,
Loin d'un repos indigne illustrait d'autres lieux.
Oui, sous Ruyter qui le commande,
Sous le drapeau de la Hollande,
Il forma sa jeunesse au triomphe éclatant;
Mais soudain son pays va combattre et l'appelle;
Tout son sang français se révèle;
La Hollande!... est-ce qu'il l'entend?

Quoi! les Anglais et les Bataves
Préparent leurs glaives sans foi.
A deux contre un, vraiment! ces nations sont braves.
Qu'elles tremblent! leur ligue outrage le grand roi!
Après avoir grossi leur nombre
Dans la perfidie et dans l'ombre,
De leurs doubles couleurs ils lèvent l'étendard;
Mais en vain l'Angleterre, appelant la fortune,
Se dit la fille de Neptune....
La France est mère de Jean Bart!

Guidé par un caprice étrange,
L'Anglais demande un roi nouveau;
Jacques-Deux est banni; c'est au prince d'Orange
Qu'on offre la couronne et le royal bandeau.
Traîtres! arrêtez!... votre crime
Eveille un courroux légitime;
Louis étouffera votre rébellion :
Par son flambeau vainqueur la guerre est allumée;
Au sein de l'Europe alarmée
Retentit son cri de lion.

Soudain, un corsaire intrépide,
Jean Bart, répond majestueux !
Les échos frissonnants de la plaine liquide
Ont longuement redit ses coups impétueux.
La morne voix du canon gronde,
Le bruit du fer, le bruit de l'onde,
D'une terreur secrète accablent les plus forts ;
Dès que surgit Jean Bart, ce dunkerquois terrible,
Avec son égide invincible,
Les ennemis sont pris ou morts !

Comme l'aigle géant qui passe
En frôlant l'écume des eaux,
Il plane, — et de la mer balayant la surface,
Il ramène en vaincus des milliers de vaisseaux.
Admirez l'imposante escorte
Qu'après lui le héros emporte !
Salut, victorieux ! salut, triomphateur !
Le corsaire inconnu s'est révélé grand homme,
Et notre Dunkerque le nomme
Son noble fils, son protecteur.

L'ennemi rugit de colère :
— « Un *pirate* l'a donc fait fuir ? » — (1)
Taisez-vous, insulteurs ! — Sa gloire populaire
Près du soleil des rois viendra vous éblouir.
Louis, dans la pourpre suprême,
Adopte ce guerrier qu'il aime,
Ce héros dunkerquois au dévoûment loyal,
Cet aiglon qui pétrit l'ennemi dans ses serres.
— Et le plus brave des corsaires,
Devient capitaine royal.

C'est l'aurore de sa carrière,

---

(1) Ce mot *pirate* est ici dans la bouche des Hollandais, et non dans celle de l'auteur, comme l'avait pensé le bulletin de la Société de Dunkerque.

C'est l'aurore des plus beaux jours.
Salut, trois fois salut, ô majesté guerrière
Dont la couronne brille et grandira toujours !
O muse ! par quelle harmonie
Célébrer un si fier génie !...
La ligue de l'Europe osait nous menacer ;
Mais Jean Bart de son glaive a couvert le rivage,
Et son indomptable courage
Ne peut fléchir ni se lasser.

Tantôt dans le nord il accable
Le Hollandais au bras craintif ;
Tantôt chez l'Espagnol sa vigueur implacable
Fait tomber dans les fers plus d'un lâche captif ;
Baltique et Méditerranée
Ont salué sa destinée !
Et dans la Manche enfin bravant d'obscurs défis,
Le marin fait voler la bombe et la mitraille ;
Ce fut là que pour la bataille
Le guerrier consacra son fils.

Près de Calais, la lutte ardente
Semblait devoir tout envahir ;
Et le fils de Jean Bart, que Bellonne épouvante,
Chancelle en sa valeur qui semble le trahir.
Un Bart trembler !... L'homme de guerre
Est héros avant d'être père.
Il saisit son enfant qu'il attache au grand mât ;
Puis, lorsque mille morts ont volé sur sa tête,
Ce fils sauvé de la tempête
Est le demi-dieu du combat.

Mais, pleure, impartiale histoire,
La captivité du lion ;
A ton pâle récit, Clio, nul ne veut croire....
Quoi ! Jean Bart est captif ; lui ! captif d'Albion.
France ! que ton orgueil s'incline
Devant la volonté divine ;

Il est vrai : le génie a connu les revers ;
Jeanne d'Arc du bûcher sentit l'ardente haleine,
Napoléon vit Sainte-Hélène,
Et Jean Bart a porté des fers !!

Est-ce qu'en captif il sait vivre ?
La brume anglaise est un poison ;
Le perfide ennemi d'un court bonheur s'enivre,
Et déjà le héros secoua sa prison.
Allons ! des vaisseaux et des armes !
Oh ! que la vengeance a de charmes
Pour un cœur magnanime irrité par le sort.
Comme ils vont expier leur inutile audace !
Anglais, c'est Jean Bart qui menace ;
Anglais, c'est votre arrêt de mort !

Sus aux Anglais !... leur flotte immense
Déroule un cercle de vaisseaux ;
Ils ont bloqué Dunkerque ; et leur ligue commence
A resserrer la ville en de sanglants réseaux.
C'est Jean Bart qui trompe leur haine,
Jean Bart brise leur triple chaîne ;
Et libre, il fait planer son essor radieux !
Il s'élance en vainqueur aux bords de l'Angleterre,
Armé des feux de son tonnerre
Et de son nom victorieux.

Lorsqu'il a délié sa ville
De ces longs anneaux de serpent,
Jean Bart unit sa gloire aux exploits de Tourville.
Autour des deux grands noms la terreur se répand.
Sus aux Anglais ! allons, qu'on venge
Un moment de revers étrange !
Pour Tourville et Jean Bart la guerre est sans repos.
Abaissez, abaissez les pavillons hostiles.
Pour châtier ces hordes viles,
C'était bien assez d'un héros !

Mais quand la France est couronnée
Par la victoire aux larges fleurs,
Un infernal génie aux maux l'a condamnée,
Ses lauriers sont flétris aux brises des douleurs :
La famine, aux vives entrailles,
Soupire autour de nos murailles ;
De ses jours fortunés le peuple voit la fin ;
Sur lui s'appesantit la divine colère ;
Et l'auréole populaire
Pâlit au souffle de la faim.

Adieu, triomphante espérance !
L'enfer seconde l'ennemi ;
Louis, le grand Louis entend gémir la France,
Sur la douleur du peuple il n'a jamais dormi.
Au loin, on trafique, on achète.
Un long convoi de blé s'apprête ;
Il faut que vers Dunkerque il vogue sans retard.
Comment franchira-t-on la mer interceptée ?
Pour guider la flotte écartée,
Louis appelle encor Jean Bart.

Entre le Texel et la Meuse
Nos convois ont été surpris.
France, jadis si fière, aujourd'hui malheureuse,
Voile, pour expirer, tes yeux endoloris !
Favorisé par les zéphires,
Le Hollandais prit nos navires !
Par sa forêt de mâts l'amiral entouré
Fait chanter bruyamment sa gloire et son courage ;
Il ne peut songer à l'orage
Lorsque rit son ciel azuré.

Attendez, un long cri résonne,
Suspendez vos élans si doux,
Bataves !... Frémissez, le dieu Mars en personne,
L'œil fier, le glaive au poing, s'élance jusqu'à vous.

Sur cette flotte qui s'avance
Brillent les couleurs de la France,
Et le chef, c'est Jean Bart, votre éternel vainqueur!
Vous le connaissez bien ce nom... ce nom terrible
Dont l'écho toujours inflexible
Fait déjà trembler votre cœur.

Retentissez, voix de l'histoire,
Trompettes! vibrez sans repos;
Le Batave pâlit: l'aîle de la victoire
De son ombre sublime a couvert le héros!
On se bat; la vague tremblante
Revêt une écume sanglante;
L'ennemi doit céder au hardi combattant.
Tout fuit malgré le nombre, ou tout meurt sous le glaive.
Jean Bart victorieux enlève
La moisson que la France attend.

Honneur à ce héros fidèle
Que Dunkerque voit revenir!...
Il nourrit sa patrie, et lui rend par son zèle
La vigueur et l'éclat, la foi dans l'avenir.
Louis sous sa couronne abrite
L'homme grandi par son mérite;
Il comprend le génie, il consacre ses droits;
Et le rude marin, que la force environne,
Peut s'asseoir à l'ombre du trône
Où luit la majesté des rois.

Jean Bart, ce prince des batailles,
N'est pas fils de grande maison;
Mais le splendide roi qui domine à Versailles
D'un geste changera la vaillance en blason!
Vains courtisans, dont la noblesse
Chancelle souvent de faiblesse,
Ouvrez vos rangs altiers au chevalier nouveau;

Et vénérez ce tronc dont la sève féconde
Saura déployer sur le monde
Plus d'un héroïque rameau.

Dans cette foule chamarrée,
Comme Jean Bart est glorieux!
De triomphes, d'exploits sa noblesse est parée,
Lorsque ducs et marquis n'ont rien que leurs aïeux.
Par son œil d'aigle il les fascine,
Et sa majesté les domine;
Dédaigneux de l'envie, inflexible guerrier,
A l'ombre de Louis il vient sans nul scandale
Faire résonner sur la dalle
Ses éperons de chevalier.

La faveur et la renommée
Sur lui répandent leur trésor;
Et pour couvrir d'éclat sa France bien-aimée,
Jean Bart le CHEF D'ESCADRE a pris son large essor.
Son ardeur n'est pas refroidie;
Il porte le fer, l'incendie
Aux rives de Norwége, à l'Océan du nord;
Lorsqu'on l'entend rugir comme un feu qui dévore,
On s'étonne... puis on l'implore
Pour se racheter de la mort.

En vain la superbe Angleterre
Cherche son trident redouté;
Le Hollandais vaincu sur les mers, sur la terre,
N'insulte que de loin ce bras qui l'a dompté.
Le prince d'Orange lui-même
Voulait de la grandeur suprême
Usurper chez l'Anglais le sceptre déloyal....
Mais Jean Bart dresse au loin sa vaillance importune,
On n'ose braver la fortune
Malgré l'éclat d'un nom royal.

Tel fut ce héros magnifique
Qu'en ses flancs Dunkerque a porté ;
Emule des beaux noms de la splendeur antique ;
Il brille dans le ciel de la postérité.
Qui fut plus superbe et plus brave ?...
Qui sut mieux secouer l'entrave
Dont l'obscure naissance embarrassait ses pas ?
Par qui la nation fut-elle mieux chérie,
Lorsque sommeillait la patrie
Sous le bouclier de son bras ?

Ardent quand le canon l'appelle,
Qu'il est doux aux jours de la paix !...
Il vient pieusement suspendre à la chapelle
Les étendards ravis aux rangs les plus épais ;
Fatigué d'une gloire amère,
Le grand homme chérit sa mère,
Son épouse pudique, et ses mâles enfants ;
Dans son œil belliqueux l'heureuse larme brille,
Lorsqu'il a béni la famille
Avec ses deux bras triomphants.

Dieu ! quelle voix morne s'élève ?
Quel cri fait pâlir notre orgueil ?
« Jean Bart ! Jean Bart n'est plus ! le trépas nous l'enlève ! »
La France en gémissant met son fils au cercueil.
Ce n'est pas un jour de bataille
Qu'il tombe au sein de la mitraille
Aux mugissants accords des canons et des flots.
Non ; les combats n'ont pu frapper sa tête altière ;
C'est Dieu seul qui clot la carrière
Que foulait le pied du héros.

Tu roules en vain, flot des âges,
Sur sa cendre vivace encor.
Pour couvrir son tombeau de palpitants hommages
Le peuple revivra dans un sublime accord.

A toi, Dunkerque!... à toi la gloire
De raviver cette mémoire
Que nul autre guerrier n'éclipsera plus tard....
Dunkerque!... oui, dans le bronze à la rude stature
Tu ressuscitas la figure
Où se peint l'âme de Jean Bart (1).

CONTRE LES VIEUX DÉBAUCHÉS.

L'on aime un vieillard sage et fier de sa vieillesse,
Qui de ses cheveux blancs a compris la noblesse;
Un vieillard qui, longtemps sur les flots balancé,
Conduit sa barque au port pour vivre du passé;
Puis montre dans l'espace, au novice qui doute,
L'astre de notre vie illuminant la route!
On aime un tel vieillard, noble débris humain,
Noble guide tendant sa paternelle main
A ceux dont le cœur jeune en son âme s'épanche.
Oui, nous vénérons tous sa chevelure blanche;
Et lui, fier de porter jusqu'au bout son fardeau,
Se repose avec calme aux portes du tombeau!

—Or, lecteur, ceux que frappe aujourd'hui ma satire,
Ne sont pas ces vieillards que la sagesse inspire;
Ce sont d'autres qu'au front je marque avec mépris;
D'autres lâches et vils, aux traits pâles, flétris
Par la débauche infâme!...
Ils n'ont de leur jeunesse
Gardé qu'un souvenir... celui de la mollesse;

---

(1) Allusion à la belle statue de bronze, par David (d'Angers), qui s'élève sur la place principale de la ville de Dunkerque.

Oublieux du présent, gonflés de vanité,
Glanant quelque débris d'impure volupté,
Ils rallument en eux la mourante pensée,
Et n'ont de passions que dans leur tête usée;
Paris, en nouveau style, appelle ces messieurs
Les vieux lions.— Ils vont, prenant l'air grâcieux
D'un fat, depuis huit jours sorti de son collége,
Dissimuler leurs ans par un honteux manége;
On les voit tous guindés, fiers, le jarret tendu,
Caresser leur moustache et leur menton barbu,
Raidir avec effort leur taille chancelante,
Pour parler de danseuse et de vin d'Alicante.
Puisse mon vers, brisant leur misérable espoir,
Etre pour leurs laideurs un fidèle miroir!
Car c'est pitié d'ouïr ces fats à barbe grise
Encenser les appas de la beauté conquise;
C'est pitié de les voir, ces fous, venir encor
Dans l'arène d'amour lutter avec de l'or;
Et convoitant les fleurs nouvellement écloses,
Ravir d'un doigt maudit les feuilles de nos roses.

Dans ce Paris brillant que la pudeur a fui,
Un vieillard ne sait plus être digne de lui;
L'on apprend à ne plus respecter son grand âge
Que le vice étiole, et que poursuit l'outrage!
Paris, foyer d'horreurs... Paris! c'est dans ton sein
Que l'homme perd sa foi, son culte le plus saint.

Vieux fats, je vous flétris! vous faites de vous-même
Un scandale stupide, un désolant blasphême.
Le sourire moqueur vous suit de toutes parts;
Puisque vous êtes vieux, eh bien! restez vieillards.
Pourquoi rougissez-vous de vos ans, de vos rides?
Pourquoi d'un fard hideux salir vos traits rigides?
Quand l'homme est juste et fort, la vieillesse est un poids
Qui fait plier le corps et non l'âme à ses lois;
Soumettez-vous, ce sont les grandes lois communes.
La vie est un tissu de diverses fortunes....

Le torrent roule ! allez lutter contre un torrent !
Non ! votre jeune rôle est joué maintenant ;
Celui qui reste est beau quand on s'en montre digne,
Et vous en effacez le vénérable signe !
Et de vos cheveux blancs traînés dans un égoût
Vous faites un objet de honte et de dégoût !

Laissez aux jeunes fils de cette terre impure
Ces plaisirs dont bientôt ils verront l'imposture ;
Laissez aux jeunes gens le délire et l'oubli....
Leur regard inhabile est encore ébloui
Des feux naissants du jour ; ils sont ivres de joie
De sentir sur leur front le ciel qui se déploie ;
Leur sang impétueux qui coule à larges flots
Egare leur esprit sans pitié, sans repos.
Eux, qu'ils soient excusés ! —Vous, squelettes infâmes,
Qui d'un pâle baiser déshonorez les femmes,
Vous, cendre ! vous, débris qui n'avez plus de sang,
Vous qui, pour satisfaire un désir impuissant,
Jetez à pleines mains l'or dont votre avarice
Se montre bassement prodigue pour le vice,
Je vous flétris !!—Le pauvre à vos pieds meurt de faim,
Mais à votre opulence il se confie en vain,
Et vous vous ruinez en largesses, en dettes,
Pour acheter des chiens, des chevaux, des *lorettes*.

Maudites soient aussi ces impures beautés
Qui flattent pour de l'or vos tristes vanités,
Qui font un marché vil du mot sacré : je t'aime !
Contre elles ma satire invoque l'anathème,
Car on leur voit toujours comme un signe d'affront
La marque flétrissante imprimée à leur front,
La marque du baiser qui souilla l'auréole
De ces anges déchus, de ces fleurs sans corolle !
Ainsi, lorsqu'un insecte a dormi sur la fleur,
Il ronge son émail, il ternit sa couleur ;
Et la fleur semble alors à mourir condamnée ;
Elle tombe... on la foule aux pieds pâle et fanée.

L'OUVRIÈRE PARISIENNE.

A Melle. HÉLOÏSE ***.

Je t'aime mieux, simple ouvrière,
Pleine d'avenante manière,
Belle sans robe de satin,
Que cette orgueilleuse marquise
Qui toujours se pare et se frise
A son miroir, dès le matin.

Je ris de ta marche rapide,
De ton air vif, du schall perfide
Qui voile si mal tes appas;
Et je me mets à ma fenêtre
Chaque jour... pour te voir paraître,
Ton petit panier sous le bras.

Je ris de te voir, le dimanche,
Dans ta gentille robe blanche,
Au bras d'un nouveau favori;
—Meilleure qu'une grande dame
Qui n'a d'autre penser dans l'âme
Que de tromper son vieux mari!

Pareille à l'hirondelle folle,
Qui toujours chante et toujours vole
D'arbre en arbre sur le chemin,
Tu poursuis ta route joyeuse,
Chantant, riant; — insoucieuse
De l'asile du lendemain!

Tout ce qu'il te faut, jeune fille,
C'est un danseur pour le quadrille,

Uu compliment sur tes beaux yeux....
Un bonnet neuf aux jours de fête,
Des fleurs pour ta simple toilette,
Et des parfums pour tes cheveux.

Nobles dames de haut parage
Qui passez dans votre équipage,
Etincelantes de bijoux,
Ne méprisez pas, je vous prie,
L'ouvrière pauvre et jolie....
Elle sait mieux aimer que vous !

On doit avoir de la naissance,
Peu d'amour... beaucoup d'opulence,
Pour être admis dans un boudoir;
Mais pour que l'aimable ouvrière
Cesse d'être insensible et fière,
C'est de l'amour qu'il faut avoir.

Pauvre fille ! on croit que sa vie,
Par mille plaisirs embellie,
Coule exempte de tout souci.
Mais non... parfois elle soupire !
Elle pleure, sous un sourire,
Un ingrat qu'elle a trop chéri....

Pauvre fille ! on ne sait comprendre
Ton âme si bonne et si tendre;
Et l'on t'aime... comme une fleur
Que l'on respire avec délice,
Mais dont on jette le calice,
Quand on est las de son odeur.

Va... tu fais bien d'être inconstante,
Puisque ton pauvre cœur d'amante
Fut brisé par un inconstant;
Si ton passé fut plein d'alarmes,
Tu fais bien d'oublier tes larmes
Pour le sourire du présent.

ÉPITRE

A Mlle AMÉLIE B*** (DE BOURBOURG),

Qui avait publié dans un journal de Dunkerque une pièce de poésie à la louange de l'auteur.

De l'art aimé des Dieux l'étincelle dernière
A trouvé dans son âme un foyer de lumière ;
J'écoute quand il chante ; et je sens en mon cœur
Descendre doucement un rêve de bonheur....
—Ton chant, c'est la rosée à la fleur printanière ;
Ami, j'aurais voulu naître ta jeune sœur.... etc.

AMÉLIE B***.

Jeune femme, merci!... non pour cette louange
Qui m'étonne, m'enivre, et me paraît étrange;
Mais pour le souvenir qu'accorde ta bonté
A mes vers endormis dans leur obscurité!...
Oui, lorsque je croyais ma pauvre voix perdue,
Comme un écho léger qui meurt dans l'étendue,
Une femme me dit : « J'écoutais ton soupir,
» Et mon cœur a longtemps gardé ton souvenir!... »

Ainsi, quand je chantais, tu comprenais, ô femme,
Mes désirs, mon espoir, le vide de mon âme;
Tu m'écoutais!... Sensible à mes rêves d'enfant,
Tu ne me donnas pas un regard méprisant,
Comme en donne le monde aux voluptés frivoles!
Tu viens m'encourager par de douces paroles;
Merci!—J'avais besoin d'un serrement de main
Qui me fît oublier les ennuis du chemin....
Tu le sais : j'ai souvent bu le fiel de l'envie,

Et senti l'amertume au printemps de la vie.... (1)
Mais le malheur d'hier est bien vîte oublié
Pour un souris de femme, un regard d'amitié!
Une âme qui m'écoute : à peine j'ose y croire!...
Vois-tu... cela pour nous, c'est plus que de la gloire,
C'est plus que la richesse et sa vaine splendeur,
C'est plus que de l'amour... femme! c'est du bonheur!

Du bonheur... et pourtant, ô muse bien-aimée,
Je suis morne en suivant ta trace parfumée.
Je veux, ivre d'espoir, m'élancer sur tes pas;
Et, tout découragé, je ne te trouve pas!
Dis quel nuage d'or à nos yeux te dérobe!...
Que je puisse baiser les longs plis de ta robe,
Ma jeune déité! — Que je puisse à genoux
Te chanter de ces mots si vagues et si doux
Que l'on se dit à deux, et que Dieu seul écoute.
Oh! ne me laisse pas dans ce pénible doute.
Si tu veux consoler mes terrestres douleurs,
C'est de ta blanche main qu'il faut sécher mes pleurs.
Viens... tu me rediras tes vers que j'ai pu lire,
Et l'accord poétique, émané de ta lyre,
Me semblera plus tendre et plus doux mille fois,
Quand je l'écouterai, modulé par ta voix.

Va... laisse murmurer ces hommes dont la bouche
        A toujours un accent moqueur;
N'étouffe point l'accord qui nous charme et nous touche,
        N'étouffe point l'élan du cœur....
Que t'importent leurs cris?... que t'importe la foule
        Des méchants et des envieux,
Qui, pareille au serpent, sous tes pieds se déroule
        Avec des replis venimeux?

---

(1) A l'époque où ces vers ont été composés, M. B. Kien avait été l'objet de véhémentes diatribes de la part d'une certaine partie de la presse dunkerquoise.

Dieu te protégera de leur morsure impie ,
Dieu te sauvera de l'affront ,
Puisque tu viens à nous , reine de poésie ,
Avec une couronne au front !
Laisse-leur exhaler une haine impuissante.
Malgré tout leur fougueux émoi ,
Ils ne briseront pas ta lyre frémissante....
Leurs cris ne vont pas jusqu'à toi !

Honte à celui qui vient , avec le siècle infâme ,
Médire du plus beau des arts ;
A qui vient lâchement insulter une femme ,
La profanant de ses regards....
Eh ! que veulent-ils donc , nos modernes Zoïles ?
La poésie est un soleil
Qui surgira , malgré leurs blasphêmes stériles ,
Toujours puissant , toujours vermeil !
Et la femme-poète est un trésor si rare ,
Qu'on voyait dans l'antiquité ,
La foule à ses genoux , de faveurs moins avare ,
Lui donner l'immortalité.

Laisse les gens du siècle !... Et si la poésie
Est par eux profanée encor ,
Que s'élève ta voix , puissante d'harmonie ,
Pour défendre notre trésor.
J'aime , j'aime à te voir descendre dans l'arène
Où t'appellent ces vils lutteurs ;
J'aime à te voir lever ton front de noble reine ,
Dominant leurs vaines clameurs !
Accomplis ici-bas ta mission divine :
Montre tes Dieux et ton autel ,
Avec ces noms : Hugo , Gilbert et Lamartine
Ecrits dans le temple immortel ;
Montre-nous le passé , le présent des poètes ;
Devant eux ils s'inclineront ;

Mais ne crois pas pouvoir conjurer les tempêtes
En prononçant mon faible nom.

Mon nom ! mon pauvre nom sans gloire et sans génie...
C'est donner la pâture à leur vile ironie.
Car, malgré ton souris d'indulgence et d'amour,
Et ton front qui pour moi si doucement rayonne,
Tu ne peux décerner l'immortelle couronne
A l'humble poète d'un jour !

L'EMPIRE, C'EST LA PAIX !

Vive l'Empereur !
(Cri national.)

Sans doute, ils étaient beaux ces jours de nos annales
Où les airs rayonnaient d'aigles impériales,
Quand planait la Victoire avec son glaive en main ;
Quand, nouvel Alexandre et vivant Charlemagne,
Napoléon courait de campagne en campagne,
Et gravait dans l'Europe un belliqueux chemin....

Honneur ! cent fois honneur à l'invincible armée,
Par l'amour de la France aux combats enflammée !
Honneur à ces guerriers qui nous donnaient leur sang !
Nous, leurs mâles enfants, nous vénérons encore
Ces noms !... ces noms si grands que le laurier décore,
Et dont le groupe fier semble encor menaçant.

Molle Egypte !... ô pays d'eunuques et d'esclaves,
Tu palpites encore au souvenir des braves
Que jusqu'aux bords du Nil guida l'heureux vainqueur ;
Quand le Premier Consul, plus haut que ton prophète,

Sur le bloc séculaire écrivait sa conquête,
Et de grands souvenirs agrandissait son cœur!...

L'arrogante Italie elle-même est soumise,
Elle ouvre à nos soldats sa région conquise....
Milan, la folle reine, est à Napoléon;
Austerlitz! Iéna!... la Prusse et l'Allemagne
Adorent le géant que la foudre accompagne;
Pour vaincre, il ne faut plus qu'un regard du lion.

Malgré ses guérillas, l'Espagne à l'œil perfide
Doit se courber au joug du conquérant rapide:
Contre un divin César que pourrait l'assassin?...
Le fanatisme en vain réunit ses cohortes;
L'Empereur fait crouler les vieux murs et les portes,
Et Madrid à genoux l'accueille dans son sein.

Il a vaincu l'Espagne, il vole à la Russie,
Son pied foule le sol et la glace endurcie;
Les champs de Moskowa sont couverts par les morts....
Et si la trahison fait mourir la victoire,
Qu'importe?... L'Empereur a l'éternelle gloire,
Et les lâches ligués ont l'éternel remords!

Sans doute, ils étaient beaux ces jours de noble guerre
Où l'Empire français envahissait la terre;
Mais ces temps ne sont plus; et l'on veut d'autres jours!
La France, en ce moment, n'aime plus les batailles;
Hélas!... elle a gémi jusqu'au fond des entrailles,
Sur le corps de ses fils elle pleure toujours....

Que de morts! que de sang les tempêtes civiles,
Pendant l'heure d'orage, ont lancé sur nos villes!
Voyez-vous de Juin les bleuâtres flambeaux?...
Voyez-vous remuer, dans sa rage insensée,
Une Convention de fureurs hérissée,
Désarmant nos soldats pour armer ses bourreaux?...

Mais Dieu nous réservait le prince noble et juste
Qui recueille chez nous l'héritage d'Auguste ;
« Ah ! l'Empereur n'est plus? » s'écriait la Terreur;
On allait tourmenter nos flancs déjà malades ;
On voulait relever piques et barricades....
« Ah ! l'Empereur n'est plus?... » Non ! VIVE L'EMPEREUR !!

LOUIS-NAPOLÉON !...— Ce mot trouble vos âmes ;
Ce nom vous fait pâlir, barricadeurs infâmes.
Il apparaît ; la France a déjà fait son choix.
En vain le Parlement, dans sa haine impuissante,
Voudrait nous étouffer sous sa loi frémissante :
Le peuple pour CÉSAR a des millions de voix.

Lui... ne fait qu'un seul geste !... et la vague est calmée ;
Il ne montre qu'une aigle : il a conquis l'armée ;
Le sauveur du pays marche à pas de géant ;
Et Février ! Juin !... la République neuve !
De ses fiers champions la voilà déjà veuve ;
Ils ont fui, les Brutus !... ils sont dans le néant.

Vrai Dieu !... c'est bien assez d'injure et de misère ;
L'on a tout balayé dans un jour de colère ;
République ! ô vieux nom banni de toutes parts,
Expire !... On ne voit plus l'ignoble bonnet rouge
Sur quelque vil drapeau sortir de quelque bouge....
L'aigle a purifié nos brillants étendarts !

Vive ! vive César !... Triomphe, ouvre tes aîles ;
Victoire, effeuille ici des guirlandes nouvelles ;
Le bronze des grands jours va tonner sans repos.
La France, qui reprend sa gloire et sa couronne,
Peut saluer encor l'immortelle colonne,
Lorsqu'en ses vieux sillons ressuscite un héros !

Mais nous aimons la paix, Monseigneur ! et vous-même
Vous avez de ses fleurs paré le diadême ;
L'EMPIRE, C'EST LA PAIX !... Vous l'avez dit là-bas,

A Marseille, à Bordeaux, dans vos cités fidèles,
Joyaux de la couronne, aux riches étincelles,
Artères du Midi qui battaient sous vos pas !!

L'Empire, c'est la paix... et c'est le vœu du monde.
L'Abondance ouvre enfin sa mamelle féconde,
Loin de notre beau ciel la Discorde périt ;
Et vous !... ne tremblez plus, rois des autres contrées ;
Peuples, raffermissez vos âmes éplorées :
Le monde peut dormir quand la France sourit.

L'Empire, c'est la paix !... Voyez : déjà les villes
Frémissent, au réveil, de murmures agiles ;
Et l'ardente industrie a repris son essor ;
Le commerce renaît sous la molle influence
D'un généreux soleil qui verse l'opulence ;
Et de la veine usée on voit jaillir de l'or !

Les arts, que profanaient de sinistres génies,
Reprennent, de concert, leurs fières harmonies.
Fils des bardes romains ! chantez Napoléon,
Chantez l'astre nouveau que le peuple salue ;
Quand la faveur du Ciel sur nous est descendue,
Que la lyre frémisse au réveil du lion.

Descendant parmi nous, l'angélique prière
Bénit de nos drapeaux la majesté guerrière ;
L'Eglise vient s'unir à nos larges concerts ;
La pourpre des prélats reluit plus belle encore !
Pour le peuple croyant c'est la divine aurore !
La France est à César... nos beaux cieux sont ouverts.

Et lorsque nos soldats, ces enfants des batailles,
A Rome escaladaient de tonnantes murailles,
Bravant le démagogue et ses pâles défis,
Le prince des Français, malgré la République,
Au prince des chrétiens ouvrait la basilique....
Saint-Père !... et dans nos murs tu viens sacrer ton fils....

O soleil du passé, majesté révérée,
Industrie, arts féconds, religion sacrée,
Aigles, qui ravivez nos bataillons épais,
Semences de grandeur que le trône féconde,
Eclat du nom français qui fait pâlir le monde....
Tout ce bonheur revit... L'EMPIRE, C'EST LA PAIX!

Mais, ô peuples rivaux, sachez bien nous comprendre:
C'est un Napoléon que Dieu vient de nous rendre;
Saluez!... saluez l'héritier de César:
Si dans vos cieux jaloux semblait gronder l'orage,
L'armée impériale a toujours son courage!
L'Empereur sait traîner des vaincus à son char!...

LA PAIX!... nous la voulons; mais accueillez L'EMPIRE;
Et malheur à ceux-là dont le glaive conspire;
Qu'à leurs vieilles fureurs ils n'osent plus songer.
Laissons, laissons dormir le passé dans sa poudre;
Ou demain l'Empereur, en reprenant la foudre,
Verrait, derrière nous, quelque insulte à venger.

Le Rhin, vous le savez, n'est pas une barrière
Qui puisse comprimer notre fougue guerrière;
La France à ces ligueurs ne tendrait pas le cou;
De nos fiers bataillons vous ne seriez pas maîtres;
Aux champs de Waterloo vous n'auriez plus les traîtres,
Et vous n'oseriez plus incendier Moscou!!!

Mais silence!... et laissons reposer nos épées!
Par l'éclat du soleil les nations frappées
A la fraternité répondent noblement;
La paix nous rajeunit de sa couleur vermeille:
C'est le vœu de César... et l'Europe sommeille
Sous l'azur radieux d'un riche firmament.

FIN DES POÉSIES.

PROSE.

ROMANS ET NOUVELLES HISTORIQUES.

ALBOIN ET ROSAMONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Vainqueur.

Vers l'an 560, le peuple barbare des Gépides était plein de trouble et d'émoi ; de toutes parts on criait : AUX ARMES ! de toutes parts s'élevaient les cris belliqueux de la foule. Les jeunes guerriers, vêtus de peaux de bêtes, brandissaient leurs noueuses massues, et trempaient dans un venin mortel leurs flèches acérées ; les vieillards, à barbe blanche, interrogeaient les destins ; les femmes et les enfants, prosternés aux pieds des idoles, remplissaient l'air de leurs sauvages clameurs ; c'était l'aspect d'une multitude furieuse qui va bientôt se ruer au combat : « Aux armes donc, bra-
» ves Gépides ! s'écriait un sacrificateur ; aux armes !

» Sachez défendre avec votre valeur les terres que votre
» valeur a conquises. Vous le savez : déjà les Lom-
» bards, descendus de la Germanie, s'avancent contre
» nous sous la conduite du redoutable Alboin, leur
» chef ; mais nous ignorons la crainte, nous avons
» force et courage. Gépides, invoquez les Dieux de
» vos pères ; ils vous donneront la victoire. Aux armes !
» et mort aux Lombards !... »

Ainsi parle le pontife, et les guerriers, entrechoquant leurs coupes sanglantes, lui répondent par des hurlements pareils aux aquilons précurseurs de la tempête.

Alors, on voit s'avancer au milieu de la foule un vieillard dont la tête blanchie annonce encore la vigueur et la fierté. Son regard est mâle, et les années n'ont pas appesanti sa démarche majestueuse : c'est Cunimund, roi des Gépides, qui vient prendre le commandement de l'armée barbare. A sa droite marche un jeune homme dont la taille athlétique supporte sans plier le poids d'une lourde massue ; il est robuste comme un enfant des forêts, il est beau comme un lion superbe. De l'autre côté du vieillard s'avance, grâcieuse et pensive, Rosamonde, sa fille chérie. Comme elle est belle ! comme sa chevelure blonde et ses yeux d'azur forment un doux contraste avec la multitude sauvage et l'inculte nature ! On dirait une fleur charmante naissant au milieu de noirs rochers, ou brillant solitaire parmi les bruyères épaisses. De temps en temps la jeune fille jette son regard timide sur le noble guerrier qui accompagne son père ; alors son œil rayonne de joie, son sein palpite avec bonheur ! Ce jeune homme, c'est Hémischild, son fiancé, le neveu bien-aimé du chef gépide qui l'avait recueilli orphelin, puis avait formé sa jeunesse aux fatigues et aux durs exercices du corps. Cunimund chérissait comme son fils celui qui devait être son héritier et l'époux de son unique enfant. Pour Rosamonde, elle lui avait donné toute

sa tendresse ; car, au milieu de cette horde de barbares, l'âme d'une jeune fille ne pouvait s'attacher qu'à Hémischild. Il était plein de noblesse et de courage ; et si son cœur, que son époque avait endurci, ne savait pas pardonner une injure, il n'était pas inaccessible aux sentiments d'un pur amour ; aussi la douce vierge chérissait son fiancé, comme une frêle plante aime le chêne qui l'abrite sous ses rameaux vigoureux.

Tout-à-coup, en apercevant son chef vénéré, la tourbe hurlante étouffa ses rugissements de délire ; il se fit un grand silence, comme si Dieu, paraissant sur les mers, leur commandait de ne plus mugir. Cunimund cependant conduisit le jeune couple à l'autel agreste où l'on sacrifiait aux idoles, et, posant la main d'Hémischild dans celle de Rosamonde : « Prêtre de nos Dieux, s'écria-t-il, » cesse pour un moment de consulter les destinées ; et » toi, peuple, remplace tes cris de guerre par de joyeux » chants d'hymen ! Avant d'aller livrer ma vie aux » chances des batailles, je veux que mes enfants soient » unis sous le regard de mes Dieux et de mon armée. » J'ai vu naître leur amour, et j'espérais un peu de » calme pour finir auprès d'eux ma carrière agitée ; » mais le sort ne veut pas que je dépose encore ma » vieille massue ni mon arc fidèle. Eh bien ! que du » moins mon espérance la plus chère ne soit pas déçue ; » qu'ils soient unis ! qu'ils soient heureux !... La vie » ne me sera plus qu'indifférente, car elle sera vide de » son dernier désir, et je pourrai mourir sans regrets. » Hémischild, ô toi qu'un frère chéri m'a légué en » mourant, toi qui rajeunis mon cœur par les rayons » de ton aurore, je te donne Rosamonde ! Et si la » guerre ne moissonne pas tes jours, sois son protec- » teur, son appui. Puissent les Dieux favorables dé- » tourner longtemps de ta poitrine les traits cruels de » la mort. Et toi, Rosamonde, mon sang, mon bon- » heur et ma vie, je te lie à l'époux qu'a choisi ton

» âme. Il est loyal et vaillant. Tu auras un cœur pour » t'aimer, un bras pour défendre ta faiblesse.... » — Les fiancés inclinèrent le front, et le pontife, essuyant ses mains rougies dans le sang des victimes, prononça ces paroles d'une voix haute et solennelle : « Le Ciel » punit l'époux infidèle et foudroie l'épouse adultère ; » jeune homme, n'oublie pas tes serments sacrés ; » jeune fille, ne te laisse jamais aller à des pensées » coupables ! Vous êtes l'arbre et le rameau, la vigne » et le lierre. Soyez unis à jamais !.... »

« Soyez unis ! » répéta Cunimund.—Et sur les rides de son visage sévère descendit une larme brûlante, la seule peut-être qu'il eût versée. Alors la multitude remplit l'air de cris de joie, d'applaudissements frénétiques. C'était une chose attendrissante et grave que ce mariage célébré par un père sous les sombres auspices d'une guerre prochaine ; et ces bataillons tout armés entonnant des hymnes d'ivresse et d'amour, et ces amants qui devaient se quitter sans un baiser !... et ces couronnes de fleurs qui peut-être allaient se changer en cyprès funèbres.... c'était un spectacle triste, souriant et solennel ! Mais bientôt s'éteignent les chants d'hyménée, la foule vient d'entendre de loin les cris des Lombards qui s'avancent, renversant tout sur leur passage. Les Gépides serrent leurs rangs et préparent leurs javelots homicides. Cunimund s'élance à leur tête, délaissant sa fille éplorée ; et le fier Hémischild, jetant sur Rosamonde un regard de regret et d'adieu, bondit plein d'ardeur à côté de son roi. De toutes parts, on n'entend plus qu'une voix, qu'une parole : *Guerre ! guerre ! et mort aux Lombards !*

Alboin, en effet, marchait sans obstacle sur les bords du Danube.— Suivi de ses fidèles Lombards, il venait envahir le territoire que le peuple gépide avait occupé après l'émigration des Ostrogoths. Ce chef était un guerrier farouche, audacieux, entreprenant. Rien ne

pouvait arrêter ses pas, et la victoire semblait marcher avec lui ; il était roi d'un peuple barbare qui, descendu de la Scandinavie, et robuste enfant du nord, se nourrissait de combats, de pillage, de dévastations. Les Lombards, jusqu'à ce jour invincibles, allaient se heurter aux Gépides, dont les conquêtes et la bravoure leur portaient ombrage. Alboin, d'ailleurs, avait été excité contre eux par Justinien, le César d'orient, qui, par une politique adroite, poussait les unes contre les autres ces nations barbares, afin qu'elles se détruisissent mutuellement. C'est que le voisinage de ces alliés indomptables faisait trembler sur son trône l'empereur amolli ! Or, ce fut vers le sud de la Germanie que les deux peuples se rencontrèrent et se livrèrent, au sixième siècle, un combat long et sanglant ; choc terrible d'où jaillit la ruine de l'une des deux peuplades ennemies !

Déjà les deux armées sont aux mains ; les flèches obscurcissent l'air ; la terre est inondée de sang.... Partout ce sont des cris de rage, des imprécations effroyables. Chaque blessure est mortelle ; c'est une lutte d'extermination et d'horreur. Longtemps la victoire semble indécise, et les Lombards, surpris de cette résistance inaccoutumée, redoublent d'efforts et de furie.... Enfin les Gépides, moins nombreux et moins bien armés, plient, épuisés de fatigue et de découragement. Cunimund, entraîné loin d'Hémischild par les flots de la mêlée, rappelle ses guerriers d'une voix tonnante. Sa main sexagénaire frappe encore avec une ardeur juvénile, et son mâle courage étonne les ennemis victorieux. Mais voici venir Alboin, ivre de carnage et de triomphe, Alboin qui veut porter un dernier coup aux Gépides, en frappant leur chef chancelant déjà sous le nombre des assaillants. Il s'élance d'un bond sur le vieillard ruisselant de sueur, l'étreint avec ses bras de vingt ans, le renverse sur la poussière, et lui enfonce dans la poitrine son dard ensanglanté :

« — Hémischild ! Hémischild ! râle Cunimund expirant ; venge-moi, mon fils ! »

Le jeune homme entend les derniers soupirs du chef qu'il chérit, qu'il n'a pu sauver ; ses dents grincent de fureur ; ses yeux s'enflamment de rage ; il se débarrasse des Lombards qui l'entourent, et n'arrive que pour voir Alboin vainqueur jeter à ses soldats les restes mutilés du vieillard. De tous côtés les Gépides sont en fuite ; les uns tombent sous le fer des vainqueurs, les autres sont chargés de liens et destinés à la servitude. Le fougueux Hémischild ne combat plus, il contemple les sanglantes dépouilles de Cunimund, et reste absorbé par cette triste vue.... Lui, si plein d'ardeur et de vaillance, il se laisse désarmer paisiblement et charger de chaînes comme une faible femme, au lieu de vendre sa vie et de s'ensevelir sous les cadavres des siens ! Et bientôt, traîné comme un vil bétail, il disparaît, confondu dans la foule des captifs vulgaires.

Cependant Rosamonde, tremblante d'inquiétude et d'alarme, a quitté l'autel où son mariage s'était accompli ; elle oublie sa timidité virginale, et se dirige, pleine d'émoi, vers l'arène où luttent les deux peuples rivaux. De loin, elle entend les cris confus des combattants, et tout son sang reflue vers son cœur agité. C'est là que sa destinée se décide, c'est là que le démon des batailles tient son glaive suspendu sur la tête de son père et de son époux !... Quelle anxiété pour cette âme de fille et d'amante ! quelle cruelle attente d'incertitude et d'agonie !... Enfin elle entend des cris de détresse et des chants de victoire : les Dieux ont prononcé.... Avide d'espoir, la jeune fille hasarde encore quelques pas timides, elle s'avance à la rencontre des vainqueurs, et, dans ses rêves heureux, leur prépare déjà des caresses et des couronnes. Mais, ô déception ! ce sont les Gépides en désordre qu'elle voit fuir ! C'est Alboin qu'elle voit marcher sanglant et superbe de sa victoire. Des

larmes brûlantes inondent sa paupière, elle cherche de toutes parts son père, son époux qu'elle n'aperçoit pas. Malheureuse femme dont les songes de bonheur sont brisés si vîte; qui pour la félicité trouve l'abandon, pour un trône l'ignominie! Palpitante, égarée, Rosamonde se précipite aux genoux du roi des Lombards : « Grâce pour mon père, grâce pour Cunimund ! » s'écrie-t-elle avec un accent déchirant. Alboin voit à ses pieds une jeune fille qui sanglotte et qui prie; mais son cœur féroce ne connaît point la pitié; ivre de son triomphe et brûlant encore d'une ardeur guerrière, l'impitoyable vainqueur ne trouve pour elle que d'amères paroles : « Ah! ah! fit-il en riant comme rirait un bourreau; tu » es la fille de Cunimund, de ce téméraire qui a osé » combattre les Lombards! Grâce pour lui, dis-tu; » mais vois... je l'ai écrasé comme son peuple, et voilà » son sang qui a rougi mes javelots! » L'infortunée resta muette d'horreur, et ses beaux yeux ne trouvèrent plus de larmes; le dur vainqueur la regardait toujours pliée sous lui comme un faible roseau. Elle était bien digne de pitié, la pauvre femme! et le vaillant prince était devenu bien lâche. Mais tout-à-coup la voix d'Alboin devint comme plus douce; il grimaça comme un sourire : « Par mes aïeux! dit-il, je te trouve charmante, » la belle princesse. Allons! je te fais grâce à toi. Non! » jamais beauté plus divine n'enchanta mes regards.... » Sois donc joyeuse, tu seras à moi! J'oublierai que tu » fus gépide, parce que tu as de jolis yeux d'azur! » — « Mourir! mourir plutôt! s'écria Rosamonde ranimée » par l'indignation; laisse-moi mourir de ce dard qui » perça le flanc de mon père.... » Et les sanglots brisèrent sa parole. Le barbare! il osait parler d'amour tout couvert de sang; il demandait des baisers auprès d'un cadavre fumant encore. Impureté! dérision!...

—Gardes! cria le roi lombard, saisissez cette femme et conduisez-la sous ma tente. Dès ce jour, elle est votre reine! »

Déjà la fille de Cunimund se débattait, entraînée par les soldats farouches ; nul n'était là pour la secourir, pour venger ses outrages. Une dernière espérance vint luire encore à son âme épuisée ; elle rassembla sa force mourante, et fit entendre ce cri strident comme un soupir d'agonie : « Hémischild ! Hémischild ! sauve-moi ! »

Mais sa voix se perdit inutile : Hémischild ne répondit pas.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le Festin.

« Allons ! que la bière pétille dans les hanaps ; que le vin circule à grands flots ! Amis, déposons nos armes ; allons ! ivresse et plaisir. » Ainsi parlait Alboin, s'abandonnant avec ses officiers au délire d'une folle nuit d'orgie. Le festin étalait une pompe sauvage ; les tables somptueuses étaient surchargées de viandes abondantes. Partout les coupes écumaient en se choquant, et de nombreux esclaves s'empressaient autour des convives. En face du conquérant était assise la belle Rosamonde, la fille de Cunimund, la fiancée d'Hémischild, et maintenant l'épouse du roi lombard. Sept années s'étaient écoulées depuis la ruine des Gépides. Alboin était roi d'Italie, et c'était à l'ombre de Pavie, sa capitale, qu'il se livrait au charme du repos.... Pauvre Rosamonde, qui avait été jetée mourante, et pleine de larmes, aux bras d'un farouche vainqueur ! pauvre jeune femme qui, depuis sept années, était la reine des Lombards, et l'esclave du meurtrier de son père !... Longtemps elle avait invoqué le nom d'Hémischild, espérant vengeance et liberté ; mais elle n'avait plus revu son ami depuis le jour funeste où le barbare Alboin lui avait crié : « Je t'aime, et j'ai tué Cunimund ! » Peu à peu, l'espoir s'était éteint dans son âme ; elle avait cru Hémischild

mort comme tous les siens, et son cœur naïf et riche de tendresse s'était rempli d'un nouvel amour : Ardaric, le beau lombard aux cheveux parfumés, le barde aux voluptueuses paroles, avait, à l'insu du tyran, bercé Rosamonde d'un sentiment délicieux. Hélas! elle avait perdu son père, son fiancé ; Alboin la brisait avec son amour infâme ; il lui fallait Ardaric pour ne pas mourir. Et puis, le jeune poète avait si bien su consoler ses douleurs et respecter ses souvenirs ; il avait dans la voix tant de suavité et d'harmonie, qu'elle l'aimait comme une consolation, comme un génie du ciel. Sans le baume de cette tendresse, elle serait morte étouffée par ses regrets et par la haine que le prince lombard inspirait à son cœur.

« Allons, dit encore Alboin déjà bouillant d'ivresse, » versez, versez, esclaves! Je veux toute une nuit de » joie, car Pavie est tombé sous mes coups. Je suis » grand, je suis invincible, et je fais trembler les Cé- » sars! Allons, Ardaric, mon beau troubadour, prends » ton luth sonore, et réjouis-nous par quelques nou- » veaux accords de poésie patriotique. Et toi, Rosa- » monde, ma blonde amie, sois belle et souris-moi. » Des flots de vin coulèrent, et le jeune Ardaric, prenant sa lyre d'or, commença l'harmonieux langage de ses chants belliqueux :

Muse, chante Alboin, couronné de gloire,
Ce grand conquérant, guerrier valeureux,
Qui sut à ses pieds traîner la victoire,
Et fit des Lombards un peuple fameux.
Son bras est puissant comme le tonnerre,
Son front est plus haut que le peuplier ;
C'est le roi des rois, le dieu de la terre.
Vive, vive Alboin, le vaillant guerrier !

Muse, chante Alboin, le roi d'Italie,
Qui vient se poser rival de César ;
Il vainquit Milan, écrasa Pavie,
Et fit souverain le peuple lombard !

Aigle radieux, enfant de la guerre.
Il dompta l'AVARE et le SLAVE altier;
C'est le roi des rois, le dieu de la terre,
Vive, vive Alboin, le vaillant guerrier!

Sous ses coups tomba le roi des Gépides....
. . . .

Alors, et tandis que le barde racontait ainsi la défaite de Cunimond et de son peuple, Rosamonde regarda le prince triomphant. Ses souvenirs se réveillèrent, son cœur se serra; une larme brilla dans ses yeux et descendit silencieusement sur sa joue. Le farouche Alboin, la voyant pleine de tristesse, ne put souffrir des pleurs qui troublaient ses plaisirs; il ne savait pas, lui rude et inflexible, que cette femme avait un cœur de princesse, de fille et d'amante, et qu'il lui faisait horreur avec sa tyrannie et ses sanglants trophées. Il pouvait se croire aimé, le barbare! et voulait toujours des sourires: « Par les enfers! hurla-t-il en interrompant Ardaric, » voyez donc cette femme qui pleure quand on célèbre » ma gloire. Je t'avais défendu ces larmes, entends-tu, » mon esclave? Par le crâne de mon père! tu n'as donc » pas oublié les Gépides et Cunimund! Ah! ah! sais-tu » donc ce qui reste de tes Gépides?... Des cendres, et » quelques captifs qui demain vont orner mon triom» phe; le beau peuple, vraiment, pour que tu lui don» nes des pleurs!... » Tous les chefs étaient muets, respectant le courroux de leur prince; Alboin écumait de vin et de fureur; son regard lançait la menace, car cette larme de Rosamonde avait glacé sa joie comme un reproche, comme un remords: « Gardes! cria-t-il en» core, allez me chercher un captif, celui qu'Hyulf, » mon fidèle, vous livrera. Amenez-le dans cette salle » pour qu'il nous amuse. Ma reine est triste aujour» d'hui. Buvons, mes braves, nous allons voir un gépide, » un vaincu. C'est mon prisonnier, et je le crois bon pour » conduire demain les coursiers de mon char; allez

» me chercher le gépide pour qu'il me verse à boire. »

En ce moment, les gardes entrèrent dans la salle du festin, conduisant au milieu des piques un homme pâle et fier; ses yeux, habitués aux ténèbres, furent d'abord éblouis par l'éclat des torches étincelantes; mais sa démarche était ferme et sûre. Alboin, le trouvant digne de mener son char triomphal, l'avait séparé des autres captifs, et le soldat Hyulf avait été commis à sa garde.... Depuis sept ans, languissant dans l'esclavage, caché aux regards de tous, le prisonnier gépide avait bien souffert; mais toujours silencieux et calme, il avait semblé nourrir une pensée unique et constamment fixe dans son âme. Rosamonde, en l'apercevant, laissa tomber un indéfinissable cri de surprise et comme de terreur....

— « Ah! fit Alboin avec un éclat de rire, la princesse
» te connaît donc, esclave, ta reine fidèle qui tout-à-
» l'heure encore pleurait la défaite des Gépides? Quel
» est cet homme? dis-moi quel est cet homme, ma
» belle? »

Le captif s'avança lentement et vint se placer devant le roi lombard.

Il fixa sur lui son œil d'aigle et dit avec solennité :
« Je suis Hémischild, prince gépide, neveu de Cuni-
» mund; je fus uni à Rosamonde par son père et par
» notre pontife le jour du combat; je suis l'époux de
» cette femme. »

— « Eh bien! Hémischild, prince gépide, époux de
» Rosamonde, reprit Alboin railleur et cruel, sais-tu
» ce qu'est devenue ta fiancée? Depuis sept ans, elle
» est ma maîtresse à moi; depuis sept ans, j'ai ses bai-
» sers, j'ai son amour... et toi, tu n'es qu'un pauvre
» esclave qui demain conduira mon char de triomphe
» dans toutes les rues de Pavie! »

Un sourire de dédain et de haine plissa les lèvres du prisonnier; son œil s'alluma, mais il se contint et reprit

gravement : « Alboin, vainqueur de Cunimund, roi
» d'Italie, maître de ma fiancée, je ne suis point jaloux
» de toi ; Rosamonde te hait, ses baisers sont à toi, mais
» non son âme et son amour : celui qu'elle aime, c'est
» Ardaric, ton barde grâcieux ; ils sont heureux depuis
» cinq années ; depuis cinq années ils te trahissent.
» Ah ! ah ! c'est Hyulf qui me l'a dit un jour, en se
» moquant de toi, tyran ! Ah ! ah ! ah ! tu souffres plus
» que moi maintenant ! »

Hémischild avait dit tout cela froidement et les bras croisés ; sa vengeance était calme, mais elle déchirait bien.

Alboin se leva comme frappé de folie, et promena autour de lui son regard égaré. Rosamonde était blanche de stupeur, Ardaric était immobile et muet. La fureur contracta les traits du prince lombard ; il saisit sa massue d'une main convulsive et la fit retomber tournoyante comme la foudre sur la tête d'Ardaric assis à ses côtés. Le jeune barde tomba sous le coup terrible, et ses blonds cheveux furent souillés de sang.... Mais la rage du tyran n'était pas encore assouvie ; fixant sur Rosamonde son œil de flamme : « Misérable esclave !
» hurla-t-il, je t'ai faite reine, et tu m'as fait servir de
» pâture aux railleries d'un Hyulf ; je ne veux pas te
» tuer comme j'ai tué ton complice, ce serait trop vîte
» mourir ! et je veux que tu souffres, entends-tu ? je
» veux que tu souffres !... » — Il était féroce et délirait. — « Tiens, lui cria-t-il, en tirant de son sein un
» objet de forme creuse, ceci est le crâne de Cunimund,
» de ton père que j'ai broyé sous mon genou vainqueur !
» Ceci sera ta coupe, tu vas boire là-dedans du sang
» d'Ardaric. Allons ! de la bière pétillante et du vin
» généreux ! Allons ! de l'orgie et de l'ivresse, ma belle ;
» c'est un riche présent que je t'ai fait là. Prince gépide,
» mon esclave, remplis donc mon hanap jusqu'au bord
» pour que je lui fasse raison ! »

Rosamonde, brisée d'horreur, était tombée sur son siége privée de sentiment. Hémischild regarda le crâne du roi gépide, le seul reste de celui qu'il avait aimé comme un père.... Un éclair passa sur son visage, et sa poitrine rugit comme un râle. Enfin il prit un broc, le souleva d'une main assurée, et remplit la coupe que lui tendait son vainqueur. Quiconque aurait vu l'air du captif aurait frémi; c'était un infernal mélange de haine, de joie, d'anxiété.— « Bois donc, ma reine, dit Alboin à » sa froide épouse, bois donc du sang, du sang d'Arda- » ric! » Et vidant sa coupe d'un seul trait, le tyran secouait la main de la pauvre femme évanouie. Mais tout-à-coup la voix d'Alboin s'altère, son regard se ternit, une sueur glacée inonde ses membres; il tombe et se débat dans les convulsions de la mort....

Hémischild est toujours debout avec son sourire de damné. Il contemple le monarque expirant autour duquel se pressent en désordre les officiers et les soldats. Point de secours! point de remède! Le poison versé par le gépide au roi d'Italie est aussi sûr que rapide!... Hémischild a bien vengé Cunimund: il est heureux et rayonnant; ce que c'est pourtant que les grandeurs humaines! Le captif vient d'empoisonner le conquérant au milieu de sa cour et de son armée, il lui a donné une tombe pour char triomphal. Pauvres vainqueurs que les hommes! pauvres triomphateurs que les rois! Mais soudain Hémischild sort de sa léthargie; il jette çà et là de sombres regards, et voyant que tous les guerriers ont oublié sa présence pour leur prince à l'agonie, il saisit dans ses bras nerveux Rosamonde toujours glacée. Nul obstacle n'arrête ses pas; il fuit ces lieux de meurtre et d'orgie, où le vin s'était mêlé à des ruisseaux de sang.

Alboin a rendu le dernier soupir. Le palais se remplit de cris lugubres. Les Lombards sont frappés de consternation et de douleur.... Hyulf cherche le prison-

nier gépide, et ne l'apercevant plus : « Vengeance ! s'é-
» crie-t-il, vengeance, soldats ! Notre prince est mort,
» sans doute empoisonné par ce gépide que nous n'avons
» pas vu fuir, par ce gépide qui vient d'enlever l'épouse
» infidèle de notre chef, par ce lâche esclave qui, le
» dernier, a rempli son hanap. Mort, mort à Hémis-
» child. » Alors la colère succède à la stupeur ; les cris de vengeance retentissent au loin dans Pavie ; partout brillent les flambeaux et les armes, et mille soldats furieux volent à la poursuite du fugitif.

CHAPITRE TROISIÈME.

La Chaumière.

La nuit sombre et sinistre couvrait au loin la campagne ; de lourds nuages voilaient les voûtes du ciel, et les étoiles, comme enveloppées d'un manteau, ne scintillaient pas à l'horizon. Les oiseaux nocturnes interrompaient parfois ce vaste silence, avec un cri rauque que l'écho répétait comme un gémissement.... Ce n'était pas une de ces nuits sereines et douces qui parfument souvent le ciel d'Italie et jettent l'âme dans les rêves voluptueux d'une riante pensée. Tout respirait alors la noire tristesse, et les épaisses ténèbres inspiraient une vague inquiétude et presque de l'effroi.

Hémischild fuit les murs de la ville, emportant Rosamonde évanouie ; il hume à pleine poitrine l'air de la liberté ; de temps en temps il tourne la tête, craignant qu'on ne découvre trop vîte la trace de ses pas ; en effet, déjà les Lombards ont pris leurs armes, et mille torches errantes vont éclairer la plaine. Mais le captif est loin d'eux encore ; il fuit, il fuit toujours avec son fardeau, comme un tigre emportant une gazelle et fuyant les chasseurs. Il arrive ainsi près d'une chaumière isolée,

sise au milieu d'une petite forêt, où la nuit est plus épaisse et l'ombre plus sûre. C'est là qu'il court cacher sa proie, et dérober sa fuite aux soldats d'Alboin qui le poursuivent avec d'épouvantables clameurs.

En entrant dans la cabane, le gépide posa sur la terre la jeune femme qui commençait à reprendre ses sens. Puis il alluma un tas de feuilles sèches qui répandirent une vacillante lumière, et se mit à contempler la fille de Cunimund. Rosamonde s'éveillait comme d'un long et douloureux sommeil; elle ouvrit les yeux, posa la main à son front pour rassembler ses idées confuses, et voyant Hémischild immobile et pâle: « C'est toi! » s'écria-t-elle en tressaillant par un instinct de crainte.

— « C'est moi, fit l'autre, c'est moi, Rosamonde, ma » bien-aimée! N'as-tu rien à me dire, depuis sept ans » que nous sommes séparés? n'as-tu pas quelques ten- » dres paroles à verser dans mon cœur?... Insensé que » je suis! j'oubliais que mon souvenir même est banni » de ta pensée, que je suis un maudit, et que tu n'ai- » mais plus qu'Ardaric! »

L'infortunée se sentit plus froide, car Hémischild, en parlant, conservait toujours son amer sourire de vengeance et de mort.

« Ardaric, Ardaric, reprit-il sourdement, c'est qu'il » était beau, n'est-ce pas? C'est que vraiment sa blonde » chevelure et son œil languissant valaient mieux qu'un » grossier barbare comme moi, qui ne sais pas chan- » ter des accords mielleux sur une lyre d'or. C'est qu'il » valait mieux pour la fille de Cunimund, lui, lombard, » que moi, gépide. Oh! que cet Hyulf m'a fait mal! » comme j'ai été jaloux d'Ardaric! »

Rosamonde se mit à genoux et joignit les mains.

« Tu ne sais pas, dit-il encore après un silence, tout » ce que j'ai souffert, ma belle fiancée! J'ai vu tomber » tous mes frères, j'ai vu massacrer Cunimund près de » moi, sous mes yeux, et je n'ai pu le sauver! Alors,

» étouffant ma rage, j'ai jeté ma massue, et je me suis
» laissé donner des chaînes par les Lombards, parce
» que je ne voulais pas mourir sans vengeance, parce
» que j'aurai mendié la vie à genoux pour être sûr de
» frapper Alboin !... Ton père, en expirant, m'avait
» dit : Venge-moi, mon fils.... Je me suis laissé insul-
» ter, frapper, museler.—Un lion muselé étouffe ; moi,
» j'ai vécu sept ans dans les fers ; mais c'était pour
» venger Cunimund. Or, un jour, Hyulf, mon geôlier,
» me dit : Elle est belle, notre reine nouvelle, la femme
» d'Alboin, la divine Rosamonde. Mais je me suis dit :
» elle n'aime pas l'assassin de son père ; je vis toujours
» dans son cœur, dans son souvenir. Pouvais-je être
» jaloux d'Alboin ?... Je t'ai plainte et j'ai souffert avec
» toi. Plus tard, Hyulf dit encore : Rosamonde aime
» Ardaric, un jeune et beau poète ; notre roi se laisse
» tromper par son épouse adultère ; l'imbécile tyran !
» Alors, me voyant oublié par toi, j'ai été jaloux d'Ar-
» daric, je l'ai haï autant qu'Alboin. Oh ! couver cinq
» ans deux vengeances dans le cœur, c'est trop ! c'est
» trop ! c'est trop ! Enfin, ce que j'espérais est arrivé :
» l'ombre de ton père a pris pitié de moi. On m'a déli-
» vré de mes fers, on m'a conduit pour être bouffon
» dans un de leurs festins. C'est là que j'ai revu ma
» fiancée, reine des Lombards, amante d'un esclave
» lombard !! Cet Ardaric !... un efféminé flatteur d'un
» tyran. Alors comme elle a bien foudroyé, ma triple
» colère ! D'un mot j'ai tué ton amant, puis le superbe
» roi m'a fait son échanson : je lui ai versé du poison,
» vois-tu ?... Le lâche, il croyait avoir usé ma colère
» par sept ans de souffrances ; il m'avait choisi, comme
» on choisit un bon coursier, pour traîner son char de
» victoire ; il m'a fait remplir sa coupe, moi prince
» gépide, et il m'a appelé son esclave ; il a joué avec
» le crâne de Cunimund, l'infâme ! Je lui ai versé du
» poison. O mon roi, mon père, te voilà vengé ! Et

» maintenant je peux faire quelque chose pour moi :
» Rosamonde, tu m'as brisé, tu m'as torturé, tu m'as
» trahi ; maîtresse d'Ardaric, tu vas mourir !... »

Un poignard brilla dans la main d'Hémischild ; la pauvre femme sentit l'étreinte de son bras de fer ; haletante et glacée, elle eut encore la force d'articuler quelques mots de prière :

« Hémischild, dit-elle, pardonne ; j'ai bien souffert
» aussi, vois-tu ! Alboin m'a fait horreur pendant sept
» ans avec sa sauvage tendresse d'assassin. J'ai été
» torturée plus que toi, peut-être, quoique plié sous
» les chaînes. Oh ! si j'avais su que tu vivais encore,
» je n'aurais pas écouté le barde lombard, hélas ! Mais
» deux ans se sont écoulés, tu ne m'as pas répondu :
» je t'ai cru tombé comme mon père, comme toute
» l'armée, et je ne t'ai plus aimé que comme un souve-
» nir. Un cœur de femme ne peut pas toujours haïr,
» enfin ! Cette tendresse que je croyais ne plus pouvoir
» te donner devait s'exhaler, ou faire mourir mon âme.
» Il était si doux, Ardaric ! il me parlait de mon père
» et de toi, de toi souvent, Hémischild ; car je lui avais
» raconté nos malheureuses amours. Non, je ne t'avais
» pas oublié, je n'ai pas été une infâme. Si je l'aimais,
» c'était pour entendre quelqu'un parler sans outrage
» de mon père et de toi. Je l'aimais avec toi, pour ne
» pas étouffer de la haine que je sentais pour Alboin.
» Hémischild, pardonne ; je le sais, maintenant la vie
» serait affreuse pour moi, Ardaric est mort et tu me
» hais ; mais j'ai peur de mourir, j'ai peur de ton poi-
» gnard. Je m'attache à la vie, j'aime à respirer l'air.
» Oh ! si je pouvais encore voir un peu de ciel bleu,
» quelques rayons dorés du jour ! C'est si horrible de
» mourir ainsi !... »

Et la malheureuse, brisée de sanglots, embrassait les genoux du terrible gépide. Hémischild hésita ; il sentit comme de la pitié, comme une dernière étincelle

d'amour. Cette voix tremblante avait assoupi sa colère, et réveillé dans son âme les souvenirs heureux de son enfance.... Mais soudain il frissonne, sa main fiévreuse se relève par un mouvement convulsif avec le poignard vengeur. Il venait d'entendre les cris furieux des Lombards qui s'approchaient de la chaumière : « Encore » eux ! je les avais oubliés. Lâche que je suis ! j'allais » perdre le fruit de mes longues tortures ; j'avais oublié » les Lombards qui viendraient encore me voler ma der- » nière vengeance. Meurs, meurs, infâme ! » s'écria-t-il en rugissant. Et son bras en délire abattit le coutelas sur Rosamonde, qui retomba sans vie !

Un moment après, les Lombards étaient arrivés jusqu'à la cabane. Ils inondèrent en foule ce lieu de meurtre et d'horreur en poussant leurs cris tumultueux : « Mort aux Gépides ! vengeance pour Alboin ! »

LA COMTESSE D'ERMILLY.

CHAPITRE PREMIER.

Le Gentilhomme et la Fermière.

Peu de temps avant l'époque où éclata la grande révolution française, deux hommes causaient ensemble dans l'intérieur d'une petite ferme située aux environs de Paris. Et voici les mots que l'on pouvait entendre vers la fin de leur causerie :

—Et moi, je vous dis, mon cher maître Jacques, que ma demande est sérieuse et loyale.

—Je crois en votre bonne foi, Monsieur le comte ;

mais je répète que vous n'avez pas assez réfléchi à tous les obstacles, à toutes les conséquences de votre proposition....

Cette conversation se passait, comme nous venons de le dire, dans la plus belle chambre de Jacques Pasquot, le vieux fermier, entre lui et un jeune noble du nom de Henri d'Ermilly. Les deux interlocuteurs étaient assis et parlaient d'une manière fort animée. Ils n'étaient pourtant pas seuls dans la chambre, mais il y avait un tiers dans la causerie. Ce tiers, c'était la jolie fille de maître Pasquot, la douce Lucienne, qui, debout dans un coin, n'osait prendre la parole. Mais la rougeur de ses joues, l'expression de son regard, l'agitation de ses gestes, prouvaient suffisamment que la conversation ne lui était pas indifférente.

C'est qu'en effet tous ces grands débats entre le vieux fermier et le jeune gentilhomme avaient pour objet la gentille Lucienne. Le comte d'Ermilly, quoique d'une excellente noblesse, n'avait pu garantir son cœur du charme que répandait la beauté naïve. Bien plus, il trouvait dans cette enfant élevée avec une sévère modestie un attrait qu'il ne rencontrait pas chez les plus belles dames de la cour. C'était cette virginale candeur qui double le mérite de la grâce naturelle et peut seule inspirer les passions les plus vives. Or, d'Ermilly, las de la cité, de ses splendeurs et de la coquetterie des marquises, d'Ermilly avait été fortement impressionné par les grâces de la jeune fermière, et comme il était d'un caractère fort tenace, il lui fallait à tout prix cueillir *cette délicieuse fleur des champs*. C'est ainsi que dans son langage de petit-maître il désignait Lucienne.

D'abord, il avait pensé à la séduction. C'est, hélas! trop souvent la première idée qui vient à l'âme du riche. Mais il s'était aperçu bientôt que toutes ses démarches seraient sans effet. Lucienne avait déjoué par sa naïve vertu toutes les batteries du comte; elle ne comprenait

guère ces propos d'amour sans une issue légitime. Et puis d'ailleurs, la jolie fille était gardée à vue par un Mentor aux yeux d'Argus, l'inflexible maître Jacques, qui n'aurait certainement pas souffert les cajoleries des galants. Ce robuste vieillard, dont les cheveux avaient blanchi dans une vie de travail et d'honneur, aurait tué d'un coup de fusil le noble venu pour lui ravir sa fille, tout aussi bien que l'oiseau parasite qui dévastait les fruits de sa terre.

Tous ces obstacles n'avaient fait qu'aigrir le caprice du comte d'Ermilly. Ce caprice était dégénéré en passion, et tellement qu'à l'heure où nous parlons le noble comte était chez maître Pasquot pour lui demander la main de sa fille.

Il avait fallu, pour arriver là, que le gentilhomme sacrifiât bien des affections, bien des vanités; il s'était brouillé avec ses plus nobles parents, il avait soutenu sans pâlir le feu des railleries de ses amis les chevaliers et les jeunes mousquetaires! Que sais-je? Son orgueil était sorti vainqueur de toutes les luttes; il lui fallait Lucienne : elle ne pouvait être sa maîtresse, elle serait sa femme. Mais il restait à vaincre un dernier adversaire, et cet ennemi, le croirait-on? c'était maître Jacques. Ce dernier avait été loin d'accueillir avec enthousiasme la demande séduisante du comte. L'homme du peuple, fier de sa vie de travail, aigri par l'expérience, reculait devant l'éclat comme devant un piége du mauvais génie. Il savait tout ce qui bouillonnait d'orgueil et de dédain au sein de cette caste privilégiée décorée du nom de noblesse. Sans doute, le jeune d'Ermilly avait un cœur sensible, une âme loyale. Mais enfin il était riche, il était noble, et Lucienne n'avait que la dot modique d'une fermière, humble parcelle qui se serait noyée dans le Pactole de son brillant époux. Aussi Pasquot voyait-il bien au-delà du présent, et le nuage doré qui cachait l'avenir lui semblait un perfide mensonge. C'est pour

cela qu'il recevait avec appréhension et même avec antipathie la demande du beau prétendant.

Pour la jeune fille, avouons-le, c'était tout différent. Confiante et désintéressée, elle écoutait avec un inexprimable plaisir les propositions légitimes d'un jeune seigneur rempli de grâces. Maintenant donc elle osait interroger son cœur qui lui répondait par les palpitations de l'amour. Et quand maître Pasquot se montrait si peu empressé, si peu courtois, Lucienne maudissait en elle-même cette sévérité trop cruelle. A dix-huit ans, on ne comprend pas tout ce que l'amour d'un père renferme de tendresse et de sage prévoyance. Si le respect filial n'avait enchaîné sa langue, elle eut bien vivement interrompu la conversation qui continuait ainsi entre d'Ermilly et Pasquot :

—Je vous assure, maître Jacques, que j'ai beaucoup réfléchi. Je n'ai d'ailleurs de permission à demander à personne ; mon père et ma mère reposent dans la tombe. Quant aux scrupules de mes nobles parents, je me moque d'eux.... et de leur succession.

—Mais le monde, Monsieur le comte !... oh ! le monde des grands seigneurs !

—Eh bien ! quand mes amis verrront mademoiselle Lucienne comtesse d'Ermilly, il n'y en aura plus un seul qui aura le courage de me blâmer.

—Et moi, je vous le dis franchement, reprit maître Jacques, mon cœur de père ne se laisse pas entraîner aux penchants de l'amour-propre. Plus d'un se laisserait éblouir à l'éclat de votre rang.... Mais quoiqu'en définitive je vous tienne pour un bon et loyal gentilhomme, je préférerais cent fois voir un fils de laboureur assis sur cette chaise et me parlant comme vous le faites, Monseigneur. Ah ! c'est plus fort que moi.... mais je n'aime pas les nobles !

A ces paroles un peu trop brusques, d'Ermilly sentit le rouge lui monter au visage ; ce n'était pas de la colère

qu'il éprouvait, c'était plutôt de l'humiliation, car dans le fond de son âme il croyait faire grand honneur au fermier par sa demande. Ce dédain populaire lui semblait une injure; et comme il venait du père de Lucienne, le comte était plus peiné que froissé dans son orgueil.

En ce moment aussi, maître Jacques tournait les regards du côté de sa fille. La pauvre enfant, les yeux baissés et les joues empourprées, venait de laisser tomber une larme !

Maître Jacques soupira.

—Eh bien ! donc, dit d'Ermilly en se levant, il faut prendre un parti, Jacques. Vous n'aimez pas les nobles, soit; mais il ne faut pas insulter pour cela un jeune homme qui aime sincèrement votre fille et vient la demander en légitime mariage. C'est vous qui avez tort, Jacques, ajouta-t-il plus doucement.

Le vieux fermier ne répondit rien ; il songeait à cette larme tombée des yeux de son enfant. D'Ermilly continua :

—Une preuve que je ne suis pas dédaigneux et corrompu comme eux tous, c'est que je suis aussi franc que le fils du laboureur qu'il vous faudrait pour gendre. Ces préjugés..., Lucienne et vous m'aiderez à les combattre, si vous revenez sur votre inflexible décision. Une dernière fois, voulez-vous m'accorder votre fille?

—Mais c'est qu'elle a pleuré ! s'écria maître Jacques Pasquot en se frappant le front. Est-ce qu'elle l'aimerait déjà, ce jeune gentilhomme? Cette enfant se laisse prendre à l'appât d'un brillant mariage, et quel enfant ne le ferait à sa place? Malédiction ! elle serait donc malheureuse sans lui?...

—Vous ne me répondez point, Jacques? fit d'Ermilly qui reprenait courage et remerciait doucement par son regard la gente Lucienne d'une intervention silencieuse, mais puissante.

—Je ne vous réponds pas! je ne vous réponds pas! et cependant elle a pleuré, reprit encore le vieux fermier fort ému. Monsieur le comte, je n'ai rien décidé au moins. Souffrez que je réfléchisse un peu.... Mes idées sont si confuses....

Il se passait dans l'âme de Jacques un nouveau combat. Que devait-il faire? L'amour paternel et le plus légitime orgueil le sollicitaient à la fois. Devait-il céder à cette larme de son enfant, et plier ainsi subitement devant le jeune seigneur? Devait-il sacrifier toutes ses antipathies et ses défiances? C'eut été peut-être une faiblesse. Et cependant il comprenait bien que Lucienne, initiée à l'amour du comte, aurait eu toute sa vie un regret déchirant s'il intervenait maintenant un inflexible refus.

Maître Jacques sentit bien alors qu'il devrait finir par céder, mais il ne voulut pas avoir l'air de revenir sur des opinions exprimées avec tant d'énergie. Du reste, il voulait prendre un peu de temps, afin de dissiper ses inquiétudes, ses pressentiments fâcheux. Prenant alors le ton solennel d'un homme qui se sent vaincu et ne veut rien perdre de sa dignité:

—Monsieur le comte, dit-il, veuillez revenir dans huit jours: vous aurez ma réponse.

—Je comprends, se dit tout bas d'Ermilly, qui serra fortement la main de Jacques; puis, en se retirant, il rencontra les regards de Lucienne, qui rayonnaient d'espérance et de bonheur.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les pressentiments de maître Jacques.

Les huit jours écoulés, on devine quelle fut la réponse de l'excellent père. Lucienne avait profité de cet inter-

valle pour combattre ses rustiques antipathies. Elle lui représentait d'Ermilly comme une généreuse exception aux hommes de son rang. L'orgueil et le vice ne pouvaient se cacher, disait-elle, au fond d'un cœur si plein de franchise et de droiture. Tout en plaidant la cause de son amant, la jeune fille éprouvait un enthousiasme sincère; elle n'avait pu voir sans indifférence la passion d'un homme jeune et beau; puis, maintenant qu'il avait de lui-même franchi la distance, elle en était reconnaissante jusqu'au fond de l'âme. Ce n'était pas le rang du comte d'Ermilly qui avait engendré le pur amour de Lucienne, c'était le dévouement dont il faisait preuve.

Mais vraiment, la fille du fermier était bien digne de cette heureuse fortune. Quoique élevée à la campagne, exposée chaque jour aux rayons ardents du soleil, elle avait la peau blanche et soyeuse d'une marquise; un tendre incarnat venait colorer sa joue, et ses mains n'avaient point la rudesse de nos Philis dégénérées. Oui, la petite main de Lucienne pouvait se placer fort harmonieusement dans celle d'un seigneur; car, par une bizarrerie bien rare, le rude Pasquot n'avait jamais voulu que sa fille se livrât aux labeurs de la ferme. Lucienne avait reçu l'éducation d'une demoiselle, et son intelligence, que la nature avait faite si heureuse, avait reçu le perfectionnement d'une éducation distinguée. C'était là une grande faiblesse pour maître Jacques; il se l'était longtemps reprochée, mais il n'avait jamais pu s'en défaire. Si donc nous avons vu Lucienne garder le silence pendant la conversation qui commence notre récit, ne nous hâtons pas de l'attribuer au défaut d'esprit ou de cœur. Elle était au contraire pleine de sensibilité et d'un tact exquis. Mais la timidité de son âge, jointe au respect filial, avait enchaîné sa parole.

Depuis lors, pourtant, seule avec maître Jacques, Lucienne n'avait plus craint d'épancher ses confidences. Elle se montrait si heureuse, si reconnaissante envers

le gentilhomme, que le bon Pasquot, entraîné par ce naïf bonheur, céda d'une manière définitive. A quelques mois de là le mariage eut lieu : la fille du fermier devint comtesse d'Ermilly.

Comme les femmes intelligentes et bien élevées, la nouvelle épouse saisit bientôt l'esprit de sa position. Elle ne semblait ni gauche, ni embarrassée dans les plus riches atours, la toilette d'une noble dame lui allait à ravir et ne faisait qu'ajouter à l'éclat de sa beauté. Avec le titre de comtesse, la timidité rustique avait disparu comme par magie. Lucienne avait compris que maintenant épouse d'un noble, l'excès de modestie ne serait qu'un ridicule aux yeux de la médisance. C'est pour cela que dans les cercles où l'amenait le comte, Madame d'Ermilly ne paraissait ni gênée ni confuse. Elle ne se préoccupait pas des chuchottements de la coterie qui s'alimentait avec l'histoire de la nouvelle venue, et d'ailleurs Lucienne était loin de déparer la compagnie brillante. Ses discours, ses manières étaient irréprochables ; et jamais elle n'eût commis les fautes de langage dont se rendaient coupables, avec le plus grand sang-froid, certaines baronnes et vicomtesses.

Une chose qu'elle n'approuvait pas surtout, c'était le sans-façon, l'air prétentieux des jeunes cavaliers. Combien la noblesse avait dégénéré depuis l'époque chevaleresque et courtoise de Louis XIV ! Les hommes les plus à la mode avaient souvent des phrases ou des manières qui respiraient l'orgueil ou le mauvais ton ; et quelle fadeur ! quel vide dans l'esprit ! C'étaient toujours de légers propos sur les doux yeux, ou la fine taille, ou le pied léger de la danseuse.... Jamais un mot sérieux, un bout de causerie raisonnable ! — Lucienne en faisait maintes fois l'observation à son mari qui répondait par ce mot suprême : C'EST L'USAGE ! Et combien de coquettes s'y résignaient trop facilement !

Toutefois une année s'écoula dans la plus douce féli-

cité pour Lucienne. Le comte d'Ermilly était toujours un mari tendre et dévoué; il faisait de sa jeune épouse sa compagnie la plus chère, sa société la plus aimée. De temps en temps, Lucienne allait à la ferme de maître Jacques et lui racontait son bonheur. Car le misanthrope fermier n'avait jamais voulu quitter ses champs pour le séjour de la ville. Les fâcheux pressentiments du bon père semblaient donc tout-à-fait menteurs; cependant Pasquot, qui souriait au langage enthousiaste de sa fille chérie, n'était pas encore absolument convaincu. Il entrevoyait l'avenir un peu sombre, et, quelqu'effort qu'il fît pour chasser ces noires pensées, elles lui revenaient presque toujours quand il se trouvait seul.

C'est qu'il comprenait, lui, ce que vaut la passion d'un jeune noble élevé dans la frivolité de l'opulence, dans la mollesse et la vanité!

Mais les deux époux paraissaient bien étroitement unis... Il venait même de leur naître un fils, doux gage d'amour et d'hyménée... Cette naissance resserrait encore les liens de leur tendre union. Cet horizon si pur ne devait pas tarder à s'obscurcir.

Malgré le charme enivrant de sa vie d'intérieur, le comte ne pouvait se résoudre entièrement à quitter les salons et les assemblées du monde. Habitué, dès l'enfance, à ces joies pleines de futilité gràcieuse, il fallait à ses yeux l'aspect magique du bal, à ses oreilles le bruit des mélodies ardentes, à son cœur l'atmosphère parfumée des boudoirs. Il fallait tout cela à ce jeune gentilhomme, comme au marin les folles caresses de la brise des mers, comme au soldat la fougue et l'émotion de la mêlée.... Cet amour du monde faisait le souci de Lucienne; quoiqu'elle suivît son mari dans toutes les fêtes, elle comprenait bien qu'elle n'était reçue dans cette sphère élevée que par considération pour son mariage. Malgré le bon ton qui la distinguait, elle s'apercevait bien qu'elle n'était pas là chez elle, et que, peut-

être, il n'y avait pas une seule main amie dans toutes ces mains qui touchaient la sienne! Aussi, Madame d'Ermilly se dilatait d'aise quand la fête était terminée. Qu'elle était heureuse alors de ne plus devoir composer ses sourires, étudier ses gestes ou ses pas! Qu'elle était heureuse, surtout, de se retrouver seule dans la compagnie d'un époux qu'elle adorait toujours. Ce n'est pas que, dans le monde, on lui fît ouvertement quelque mauvais accueil; mais elle surprenait quelquefois dans le son d'une parole une semi-raillerie qui la frappait plus fortement qu'un outrage. Elle savait bien qu'on méprisait sa naissance, et que cette société où l'entraînait son mari regardait un vieux blason comme le premier mérite, l'humble origine comme un défaut capital! C'est pour cela que Lucienne, insensible d'ailleurs à l'éclat des bals, à la fatuité galante des jeunes danseurs, suppliait le comte d'Ermilly de renoncer à ces fréquentations mondaines qui, suivant elle, n'étaient que voluptés perfides et dangereuses. Mais le comte éludait sans cesse ses prières.

Faut-il le dire? La jeune épouse pressentait dans cette fréquentation hautaine et corrompue un plus grand danger.... Elle voyait le grand plaisir qu'y prenait le comte; et plusieurs fois même, après le bal, elle avait trouvé son mari presque silencieux. Une douloureuse pensée venait troubler l'esprit de Lucienne! — Henri, se disait-elle parfois, trouve là-bas des femmes étincelantes de grâce et de parure, et leurs regards effrontés ont sans doute pour lui quelque charme étrange.... Pourquoi leur parle-t-il avec tant d'abandon? Pourquoi, lorsqu'il leur parle, ses yeux s'animent-ils ainsi?...— Et Lucienne restait rêveuse.... Mais bien vîte elle rejetait ces réflexions amères.

Oh! c'est que rien n'est terrible au cœur de l'épouse comme la jalousie qui la ronge!

La pauvre femme cependant devenait jalouse; mais

elle n'osait parler au comte de ses nouvelles alarmes. D'Ermilly était un de ces hommes à l'imagination ardente, rapidement passionnée, et, dès-lors, son cœur était facilement enclin à l'inconstance. La passion, c'est comme l'orage.... Elle s'efface aussi vîte du cœur humain que le nuage disparaît du ciel ! Ainsi le comte d'Ermilly avait chéri, adoré Lucienne ; il l'avait élevée jusqu'à son alliance dans un élan de passion sincère que les obstacles aiguillonnaient encore. Mais depuis lors, le calme et l'habitude avaient endormi la tempête de ses sens. Il éprouvait bien encore quelque charme auprès d'elle ; mais ce n'était plus l'enivrement d'autrefois. Oh ! c'est alors que les séductions du monde sont dangereuses pour le faible cœur d'un époux !

Des sensations nouvelles, de voluptueuses rêveries préoccupaient le comte ; et puis, il réfléchissait, l'ingrat ! à la disproportion du rang, à la trop grande rapidité de sa résolution. Il s'en venait à regretter alors ses heures de liberté si fière et si douce ! A mesure que ces idées fatales se multipliaient dans l'esprit de d'Ermilly, la jalousie et l'anxiété dévoraient de plus en plus le cœur de la malheureuse Lucienne. Il semblait qu'elle lût dans l'âme de son mari à travers son visage ; elle comprenait déjà les soucis coupables qui lui plissaient le front.

Ah ! c'est qu'en effet de folles pensées se mêlaient aux regrets du gentilhomme ; son imagination tendre et rêveuse l'entraînait dans son cours insensé !

Sans doute Lucienne était belle ; mais il avait bu tout le miel de cet amour, et son regard, dont il avait épuisé tous les feux, n'avait plus pour lui d'ardeurs saisissantes.... tandis qu'au bal la jeune et sémillante marquise Herminie d'Hayure allumait tout son sang par la délicatesse de ses grâces et le prestige de ses yeux noirs. Elle avait d'ailleurs tous les charmes d'une patricienne. Vive, enjouée, médisante et voluptueuse, elle n'avait

point l'attrait de la modestie, mais celui plus puissant peut-être de l'agacerie et de la sensualité. Elle était veuve d'un vieux marquis qui lui avait laissé tous ses biens sans avoir rien pris de son cœur; aussi la jolie coquette se dédommageait amplement des privations de son temps d'hyménée. Il n'y avait jamais pour elle d'assez riches parures, et son diadême de bijoux lui semblait le plus doux monument qu'elle sût élever à son veuvage. Aussi, lorsqu'après son année de deuil, — tyrannie funeste! — elle était retournée dans les fêtes, elle s'était vue entourée d'adorateurs. Cette foule ne lui fit guère d'impression; elle s'attendait à la revoir toujours empressée. Cependant le cœur d'Herminie était fort tendre, il lui fallait à toute force y placer quelqu'un. Au milieu des causeries de salon, elle apprit l'histoire du comte d'Ermilly; elle sut qu'il avait épousé une jeune fille de la campagne, la fille de maître Pasquot, le fermier. Cette aventure lui parut piquante, et par un esprit de contradiction singulière, elle crut voir d'Ermilly plus séduisant que de coutume et plus aimable que tous les jeunes chevaliers qui, sans être tenus par aucun lien, attachaient peu de prix à leurs hommages. Le comte s'aperçut des regards ardents de cette nouvelle sirène; au bal, il devint son cavalier; l'amour-propre s'en mêla... et l'orgueil joint au prestige des sens fit bientôt que le comte crut aimer la brillante Herminie.

L'imagination fit tant que bientôt il l'adorait.

Les noirs pressentiments de Jacques Pasquot commençaient à s'accomplir!

Dans les salons où tourbillonnait la fête folle, le comte laissait sur un sopha la malheureuse Lucienne; puis, écoutant à peine son doux appel, il s'élançait sur les pas d'Herminie d'Hayure, il la suivait ainsi tout un long soir, riant de ses éclats de rire, recevant ses coups d'éventail et lui parlant d'amour. Herminie ne le décourageait pas; elle était charmée d'avoir un si beau cava-

lier qui passait déjà pour son amant ; elle jouissait plus encore dans son orgueil de femme du triomphe remporté sur la jolie fermière. Elle n'était guère plus coupable que ne le sont les coquettes, car elle ne comprenait pas la sainteté de la chaîne qu'elle brisait au milieu des sourires !

Et Lucienne souffrait dans un coin de la salle ; elle était délaissée, parce qu'elle était malheureuse ! Elle ne savait point trouver dans la coquetterie les armes et le plaisir de la vengeance. Hélas ! elle suivait d'un œil humide de pleurs son volage époux ; et lorsqu'elle voyait les regards de son Henri se confondre avec ceux d'Herminie, elle était tourmentée par la jalousie la plus poignante.

Une nuit, après un bal, le comte d'Ermilly venait de rentrer avec Lucienne. Elle se trouvait donc enfin seule avec lui. Pauvre chambre nuptiale ! elle n'était plus remplie comme autrefois par le doux parler des amours. Un morne silence régnait entre les deux époux qu'agitaient des sentiments si divers. Plus un mot de tendresse ! plus un baiser, et néanmoins entre eux il y avait un berceau. Lucienne n'avait pas encore fait un seul reproche à l'auteur de ses maux ; elle n'avait jamais prononcé en sa présence le nom détesté d'Herminie.... Mais ils s'étaient compris, les deux cœurs !

Le comte rompit le silence pour dire :

—Après-demain, il y aura bal ici.

La jeune femme répondit après un moment d'hésitation :

—Et qui vous plaît-il d'inviter à ce bal ?

—Mais le monde que l'on reçoit partout.... Mme de Roseberg, Mme d'Erjus, Mme Herminie d'Hayure.

—Vous osez bien prononcer ce nom devant moi ! s'écria Lucienne indignée ; et vous croyez que je recevrai chez moi cette méprisable coquette !

—Que signifie cette brusque apostrophe ? reprit le comte avec effronterié. Veuillez m'expliquer.....

—Ah ! vous voulez une explication, Henri ? vous l'aurez ! Tant pis pour vous qui n'avez pas su vous épargner cette honte ! Me croyez-vous donc assez insensée !... aveugle, au point de ne pas saisir le mot de vos rêveries ?... Allez, Henri, je sais bien que la pauvre femme que vous avez conduite à l'autel, que votre épouse tant adorée naguère n'est plus pour vous qu'un éternel ennui !... Une autre, par la magie de ses regards, est venue captiver tous vos sentiments. Honneur, loyauté, amour conjugal, amour de père, vous n'avez plus rien, plus rien !... Oh ! que vous êtes lâche ! Vous marcheriez sur votre enfant pour arriver au boudoir de cette femme....

Et des sanglots trop longtemps contenus firent expirer sa parole.

Tel était l'aveuglement du comte, telle était l'influence frivole du monde dans lequel il avait vécu, qu'il ne comprenait pas la profonde douleur d'une épouse offensée. D'Ermilly, qui voyait tant de maris infidèles et de femmes coquettes sans qu'on y prît garde, d'Ermilly ne cherchait que par de misérables subterfuges à sortir d'embarras :

—Bon Dieu ! mon amie, voici de bien grandes colères pour fort peu de chose. De qui voulez-vous parler d'abord ?

—Ne cherchez pas à feindre, dit la jeune femme éplorée.... Vous qui m'aviez juré tant de promesses d'amour, vous qui deviez me consacrer votre vie tout entière, vous en aimez une autre ! Oui, vous l'aimez, je le sais : je l'ai lu dans vos regards.... Et les personnes du bal qui passaient devant moi chuchottaient, en parlant de vous et de cette Herminie. Je vous dis que j'ai entendu cela, moi !...

—Qu'importe un monde médisant et menteur ?...

—Eh bien ! reprit elle avec une tendresse touchante, s'il t'importe si peu, ce monde, Henri, renonces-y....

Henri ! de grâce, il en est temps encore ; ne nous précipite pas tous deux dans un abîme. Laisse-là ces femmes frivoles , ces hommes impertinents. Reviens à moi ! je t'en conjure au nom de notre fils !...

—Toutes ces déclamations m'importunent à la fin , s'écria le comte qui s'irritait de ces trop justes reproches. Je ne sais pourquoi vous avez l'envie de m'arracher à d'innocents plaisirs. Madame d'Hayure n'a jamais été ma maîtresse. En me parlant ainsi , vous m'outragez. Oubliez-vous donc qu'en vous épousant je n'ai pas entendu ajouter à tous mes sacrifices celui de ma liberté ?

—C'est vrai ! vous n'avez épousé qu'une femme du peuple , hélas !

— C'est vous qui me forcez à vous le rappeler. Votre exigeance n'en est que plus blâmable. Voyez tous mes amis ! S'occupent-ils donc autant de leurs femmes ? et leurs femmes s'occupent-elles d'eux d'une façon si incommode ? Du moins, si j'avais épousé une personne de mon rang , je ne traînerais pas à mes pieds une chaîne aussi impitoyable que celle que vous me rivez. Comment ! il faut que moi, si jeune, je rompe avec tous les charmes de l'avenir ; il faut que le brillant comte d'Ermilly s'enferme dans une chaumière avec Mlle Lucienne , et qu'il foule aux pieds les roses de ses plaisirs et de ses joies ! Non, non, Madame, non !...

L'infortunée Lucienne ne répondit plus : accablée sous le poids d'un lâche mépris , elle fit taire ses sanglots....

Mais elle embrassa son enfant d'une manière convulsive et leva les yeux au ciel.

—Cessons cet entretien , continua le comte. Je le répète, il y aura bal ici après-demain, et Madame d'Hayure figurera parmi les invitées.

Ainsi se termina la conversation pénible des époux.

Combien le gentilhomme, ébloui par le délire d'une

passion fatale, avait montré là de sentiments vulgaires! Quoi donc! il ne craignait pas de rappeler à la pauvre femme la différence du rang et de la fortune qui les séparait ?... Il voulait lâchement la réduire au silence, en l'écrasant par l'humiliation. C'est le moyen des âmes énervées! Vaincu par le bon droit, on cherche à triompher par la félonie et par la trahison....

Il fallait d'ailleurs que le comte fût bien enthousiasmé de la séduisante Herminie, pour arriver envers sa Lucienne à ce point de méchanceté, d'aversion! Son âme était meilleure que cela, pourtant.

La fille de maître Jacques paraissait résignée. L'affront qu'on lui avait jeté à la face l'avait complètement abattue. Elle n'avait pas su prononcer une parole de réponse, tant l'indignation et le mépris l'étouffaient.... Ce noble qui était venu se glisser à son foyer, — pour qui elle avait quitté son père et sa vie insouciante, — ce noble la croyait suffisamment payée de toute ignominie présente ou future avec son titre et son or. Non pas! une épouse vertueuse sent bien qu'elle a des droits plus sacrés.

Toutefois Lucienne pliait la tête, mais sait-on ce que roulait son impétueuse pensée? Elle s'occupait docilement des préparatifs du bal qu'avait commandé son époux.

Cette fête eut, en effet, lieu le surlendemain. Elle fut, comme tous les bals de la noblesse, magnifique de luxe et d'élégance. D'Ermilly n'avait rien épargné pour que ses salons fussent ornés, dans l'intervalle d'un jour, comme par un enchantement féerique. Il voulait dignement fêter Herminie! Celle-ci se trouvait en effet là trônant comme une reine; elle étincelait de bijoux; jamais elle n'avait été plus belle. Ses épaules demi-nues étaient enivrantes, ses yeux rayonnaient comme un soleil méridional. Chacun enviait tout bas le bonheur du maître, et la séduisante Herminie, étourdie comme

toutes les coquettes, occupait dans cette réunion une place insolente, sans penser qu'elle était sous le toit d'une épouse blessée. Comme d'ordinaire, le comte se trouvait sans cesse sur les pas de la charmante déesse; il était plus pressant, plus adulateur que jamais.... Bien loin de son âme était alors le souvenir de Lucienne! Et sa belle d'Hayure, entraînée par l'éclat du monde, enivrée par les arômes de la flatterie, s'abandonnait avec volupté aux propos amoureux de l'époux coupable!...

Mais la femme outragée, que d'Ermilly croyait à jamais inoffensive et vaincue, la femme trahie veillait; son regard suivait à leur insu le couple adultère.

Vers une heure du matin, — heure à laquelle le bal commence à mourir de langueur, — d'Ermilly conduisit doucement sa coquette dans un boudoir un peu écarté des salons où frémissait la danse; leurs bras étaient enlacés, leurs cœurs battaient ensemble! Ils se trouvèrent insensiblement dans cette petite pièce solitaire dont nous parlons, retraite délicieuse où régnait un demi-jour de bougies, où l'on respirait un air plus rafraîchissant et plus pur qu'au milieu de la foule. Les soyeuses tentures étaient d'un rouge tendre, et les riches gravures de la tapisserie représentaient des groupes amoureux.

—Ramenez-moi dans la foule, dit Herminie avec un peu d'effroi.... Voyez, nous sommes seuls ici, Monsieur le comte....

—Nous sommes si bien à deux!

—Mais que dira-t-on de ne plus nous voir? On dira que vous me compromettez, cher comte.

—Oh! que je suis fier quand on dit de ces choses. Quoi! moi, je passerais pour le roi de ce cœur fait pour être le roi de tous! on me ferait cet honneur insigne.... Souffrez qu'un seul moment je m'enivre de cette espérance. Laissez parler le monde, laissez-le confondre nos noms. C'est déjà la moitié du bonheur pour moi.

—Vous êtes fou, dit Herminie en s'asseyant sur un sopha, et le regardant plus tendrement que jamais.

—Herminie! je t'aime, s'écria le comte fasciné, je t'aime! Laisse couler cette parole de mes lèvres, depuis longtemps elle m'oppresse; que tu es belle!... Et toi, tu m'aimes aussi, je le sais, je le vois.

—Taisez-vous! vous êtes marié!

—Chaîne maudite! que ne donnerais-je pas pour la rompre? Pour te consacrer mes jours, je donnerais l'éternité... tout, oui, tout.... Oh! mais l'amour brise ces misérables barrières. Que m'importe le mariage?... un lien qu'on a inventé, mais qui n'est qu'une vaine et odieuse tyrannie. C'est toi qui seras à moi.... A toi ma vie, à toi mon cœur!...

—Laissez-moi, d'Ermilly, reprit-elle avec une molle résistance. Sans doute, si vous étiez libre, j'aurais pu vous aimer.... Vous êtes beau, continua-t-elle avec un entraînement involontaire; vos paroles ont du miel et vos regards du feu, mais vous êtes à une autre....

Le comte interrompit encore Herminie; il l'environna d'adulations nouvelles, et la main dans sa main, il lui répéta de ces douces choses qui sont toujours les mêmes et qui paraissent toujours charmantes et variées... tant qu'à la fin on entendit dans le boudoir le bruit d'un ardent baiser!

A cet instant, une femme pâle, les yeux fixes, parut à l'entrée de ce sanctuaire du sacrilége. Elle portait un petit enfant sur ses bras.... c'était Lucienne et son fils!!

Terrifiant les coupables par sa présence, qu'environnait la majesté de l'hymen, la comtesse les regarda pendant quelques minutes, silencieuse et terrible. Puis montrant à d'Ermilly l'enfant qui dormait sur son sein, elle s'éloigna lentement de cette scène d'infâmie!

Pas une parole ne fut échangée entre ces trois personnes. Les yeux seuls parlaient.

Ensuite, Lucienne traversa, dans la même attitude,

les trois salons où se pressait le monde des danseurs. On s'écartait sur son passage, et bientôt un froid silence remplaça les chants de fête. Tout-à-coup, arrivée sur le seuil de la dernière pièce, l'épouse trahie fit retentir ces paroles d'une voix inspirée par le sentiment de sa détresse et de ses angoisses :

—Adieu pour toujours, Messeigneurs ! Vous pouvez fermer la porte de cette maison sur la comtesse d'Ermilly, qui redevient Lucienne Pasquot pour sa dignité, pour son bonheur.... Adieu... pour la vie !...

Elle dit, et s'éloigna de l'hôtel au milieu de la stupéfaction générale. Comme la lionne frappée d'un dard, elle fuyait, emportant avec elle le rejeton qui avait sucé le lait de son malheur.

CHAPITRE TROISIÈME.

Une Martyre du dévouement.

A quelque temps de cette aventure éclata la tourmente révolutionnaire. Le peuple se vengeait de l'aristocratie ; il lui prenait à pleines mains de l'or et du sang.

Depuis cette nuit funeste où Lucienne avait quitté la maison conjugale, d'Ermilly ne l'avait plus revue, ni elle, ni son fils. Cet homme coupable n'avait pas compris d'ailleurs toute la gravité de sa faute, il n'avait en aucune manière songé à la réparer. Herminie d'Hayure était demeurée sa maîtresse, et le comte s'efforçait d'oublier dans le tourbillon des plaisirs le remords qui le poursuivait sourdement. Parfois il se prenait cependant à penser à Lucienne, et des larmes de pitié lui venaient aux yeux.... Et son fils, son pauvre enfant qui ne le connaîtrait pas ! Qu'étaient-ils devenus, ces deux êtres jadis si chers ? D'Ermilly n'avait pu recueillir que de vagues informations ; il n'osait en prendre de

plus directes : comment aurait-il personnellement osé soutenir la présence de maître Jacques?... Sans doute Lucienne s'était réfugiée sous l'aîle paternelle ; mais tout cela était fort incertain. N'avait-elle pas péri cette nuit fatale où, seule avec son enfant, elle avait traversé la solitude d'une ville sans un bras pour appui ? Etait-elle arrivée , sans succomber de fatigue et d'émotion , jusqu'au seuil d'une maison hospitalière ! Quand ces idées venaient assaillir d'Ermilly , son esprit se troublait; mais Herminie avait toujours conservé assez de prestige à ses yeux pour dissiper ces nuages et le rendre sourd aux reproches de sa conscience. Quand il était près d'elle, il ne souffrait plus !...

Faut-il que Dieu verse à l'amour criminel le même enivrement qu'à l'amour pur et légitime ! Ce puissant entraînement, ces extases suaves devraient-ils exister pour des âmes que réunit un coupable nœud?...

Cependant, depuis qu'avait retenti dans toute l'étendue de la France le tonnerre de la révolution, cet amour de d'Ermilly et de Mme d'Hayure avait reçu une rude atteinte. Frivole comme toutes les coquettes , Herminie n'avait pour son amant qu'une affection de passage, un penchant éphémère, incapable de tout généreux dévoûment. Au premier bruit de l'orage populaire , la jeune femme avait quitté la France sans même dire un adieu touchant à l'homme qui avait tout sacrifié pour elle.... Elle s'était envolée aux premières palpitations de la peur, comme la colombe qui délaisse son nid d'amour quand elle entend de loin frémir l'aîle menaçante de l'épervier. Un matin , d'Ermilly avait reçu une lettre de sa maîtresse , et dans quelques lignes folâtres elle annonçait son départ. Cette résolution lui était venue d'une manière subite. Elle fuyait sans même attendre l'homme qu'elle disait aimer, pour fuir à deux ! Funeste amour de la coquette, comme vous portez avec vous la désillusion et le châtiment ! — « C'est ainsi qu'elle m'aban-

» donne, s'était écrié d'Ermilly ; moi qui ai brisé pour
» son funeste amour les liens sacrés qui faisaient mon
» bonheur d'autrefois.... Qu'elle soit maudite, cette
» Herminie, avec son infernale beauté, ses regards em-
» poisonnés, ses sourires perfides ! qu'elle soit maudite !
» C'est par elle que je n'ai plus de famille.... O Lu-
» cienne ! ô mon fils ! »

Enfin le comte ouvrait les yeux sur ces attachements frivoles qui n'ont d'autre temple que la volupté.... Il pesait donc ce que vaut la vertu pour la joie de l'homme ; et le plaisir s'étant envolé avec la belle d'Hayure, il ne lui restait plus que le remords.

Le remords et la solitude... c'était la double peine que le Ciel infligeait à l'adultère !

D'Ermilly espérait vaguement revoir sa Lucienne.... Mais où ? comment ? Elle ne reviendrait pas, elle... non ; car elle l'avait solennement juré, à la face de tout un monde, le soir de son ignominie. Une épouse ainsi frappée jusqu'au fond du cœur ne peut plus recouvrer d'amour.... D'ailleurs, nous le savons, le comte était un être assez faible, qui n'aurait pas trouvé dans son repentir assez d'énergie pour chercher l'épouse outragée, pour tomber à ses pieds, lui demander sa grâce et la ramener, clémente, sous le toît.... Il s'abandonnait à ses douleurs avec un profond découragement. C'en était fait de tout avenir et de toute espérance ; d'Ermilly se croyait frappé par Dieu.

Cependant la révolution grondait toujours plus terrible. Les tribunaux révolutionnaires se formaient partout sur notre sol ; de toutes parts ces juridictions inflexibles envoyaient au bourreau des milliers de nobles et d'aristocrates.... Le sang ruisselait sur la terre de l'ancien royaume.

Douloureux holocauste ! effrayant délire que Dieu seul peut juger, mais que la postérité comble de malédictions !

Il suffisait d'être noble pour être suspect ; il suffisait d'être suspect pour être condamné.... C'est pourquoi, beaucoup d'autres enfants de l'opulence et du blason avaient fui sur la terre étrangère, comme la volage Herminie d'Hayure.... Ceux qui échappaient au fer assassin s'en allaient, comme une nuée d'hirondelles, respirer pendant la brumeuse saison l'air vital d'une autre patrie.... Les nobles émigraient !

Mais d'Ermilly, tout absorbé par ses douleurs, ne prenait aucun souci des affaires publiques. Il avait vu bien des amis s'enfuir ou tomber autour de lui....— Qu'importe, se disait-il, n'ai-je pas déjà perdu tout ce que je pouvais perdre? Ceux qui partent tiennent donc à la vie, puisqu'ils vont la conserver au loin ? ils ont donc quelqu'un qui les aime ?...

Ainsi plongé dans le désespoir de l'insouciance, le malheureux ne songeait pas à dérober son nom d'aristocrate aux poursuites populaires ; il ne prenait ni l'allure plébéienne, ni le titre de citoyen, ni le vêtement de la république. Partout encore, quoiqu'on fût sous le régime de la terreur, il se faisait appeler le comte d'Ermilly.... Bien imprudent, s'il n'avait été si rudement accablé par l'infortune !... Mais ceux que le Ciel éprouve semblent prendre plaisir à tenter le destin davantage.

Un matin donc, des hommes armés de sabres et de piques, précédés d'un autre homme en écharpe, se présentaient au domicile de l'époux de Lucienne : c'étaient les soldats de la république qui venaient arrêter le ci-devant et le conduire au tribunal révolutionnaire. Cette terrible nouvelle ne parut point surprendre celui qu'on faisait prisonnier.

—Enfin, s'écria-t-il, vous voilà donc !... Je vais être débarrassé de la vie !

—N'es-tu pas le ci-devant d'Ermilly?... dit le commissaire.

—Oui, mes bons amis, je suis le comte d'Ermilly....

le comte, entendez-vous? le comte!... fils du marquis d'Ermilly, mort au service de son roi.... Ah! voilà tout ce qu'il me faut, n'est-ce pas, pour ne point attendre longtemps?...

—Vous l'entendez? dit le commissaire à ses hommes; qu'on le mène en prison, et demain au tribunal!

—Oui, mais après-demain au calme de la tombe! fit encore d'Ermilly d'une voix caverneuse.

Vingt-quatre heures après, le noble comparaissait devant ses juges. Le procès ne devait p«s être long à décider. D'Ermilly n'avait-il pas avoué son titre? Toutes ses démarches n'avaient-elles pas respiré l'aristocrate? Et d'ailleurs les dernières paroles qu'il n'avait pas craint de prononcer en face des soldats ne suffisaient-elles pas pour le perdre complètement?

Aussi l'accusateur public ne fit pas un long discours.

—Citoyens, dit-il, vous voyez devant vous un jeune forcené qui, plein de regret pour l'ancien régime, n'a pas craint d'outrager la liberté par ses actes et ses propos.... Avant d'être en nos mains, il se parait encore de ce titre insolent de comte que le peuple effaça de sa main puissante. Partout il se faisait appeler de son nom de ci-devant, du nom d'Ermilly. Malgré sa jeunesse, il mérite toute sévérité; car, même entre ses gardes, il criait: Vive le roi! vivent les nobles! Qu'il périsse donc comme tous les siens!

Ainsi parla l'accusateur, et la foule applaudit.

—Qu'as-tu à répondre? dit le président au prisonnier.

—Rien!

Et la foule mugit de nouveau.

On allait recueillir les voix, et prononcer une condamnation infaillible, lorsqu'un cri de détresse se fit entendre, puis une femme, fendant les flots de la multitude, s'élança, pâle, égarée, les mains jointes, dans l'enceinte du tribunal... Elle était belle avec cette pâleur

et ces yeux suppliants qui ne pouvaient pleurer! Elle était suave comme l'ange des cieux qu'on nous représente à la fois si majestueux et si doux....

—Grand Dieu ! s'écria le comte d'Ermilly dans un indéfinissable transport, c'est Lucienne !...

Puis il posa la main sur son cœur et se prit à écouter avidement ce qu'elle allait dire.

C'était en effet la comtesse d'Ermilly !

—Arrêtez; citoyens ! s'écria-t-elle ; vous ne voyez pas que cet homme est un insensé qui se perd, qui veut mourir ; il n'a pas dit un mot pour sa défense.... Et cependant il avait un sûr moyen de sauver ses jours ; car ce jeune homme que l'on croit l'implacable ennemi du peuple, l'exalté partisan des choses passées, eh bien ! c'est un ami du peuple, au contraire, puisqu'il a épousé une femme du peuple ! Et cette femme... c'est moi.

Oui, moi, continua-t-elle, la fille d'un fermier; il m'a appelée sa femme, au mépris de tous les préjugés de sa caste ; il m'a parée comme une belle dame et m'a faite la reine de ses salons. Il m'a aimée... ah ! bien aimée ! Or, s'il était un aristocrate, comme on le dit, aurait-il jeté la fille d'un fermier au milieu de tous ces dédaigneux privilégiés d'autrefois ? Aurait-il tant aimé une femme de la campagne qui s'appelait Lucienne, lui qui pouvait vivre toujours dans l'opulence et la splendeur? Il m'a cependant épousée, citoyens ; il m'a donné un fils qui repose maintenant dans son berceau, sous la garde de mon vieux père ! Voilà ce qu'il a fait, cet homme. Pour vouloir courir de lui-même à la mort, il faut qu'il soit devenu fou.... Tenez, j'ai la preuve de ce que je dis ; voyez ces papiers, mon contrat de mariage, l'acte de naissance de mon fils.... Vous y lirez : — Le comte d'Ermilly uni à Lucienne Pasquot ;—l'enfant du comte d'Ermilly et de Lucienne Pasquot.... Ah ! lisez.

Elle dit, et tomba presque évanouie dans les bras de son époux, qui palpitait d'admiration, d'amour et d'attendrissement.

Les papiers dont parlait Lucienne furent remis entre les mains de l'accusateur public, et soumis à l'examen des juges. Pendant la lecture qu'ils en prenaient tout bas, il se faisait un vaste silence dans la salle.

Le noble cœur de femme !... Quand Lucienne s'était vue trompée par un époux à qui elle avait donné tout son amour, elle n'avait pu retenir l'élan de sa dignité blessée. Malgré la douleur qu'elle éprouvait à se séparer du père de son enfant, elle avait cru le sacrifice nécessaire ; et dans sa fierté de femme, elle avait dit à l'ingrat un éternel adieu. A ce moment-là, celui qu'elle voulait détester était riche, enivré de mollesse, bercé dans les plaisirs.... Elle le méprisait ainsi ; elle croyait avoir fermé son cœur sur son souvenir.... Mais aujourd'hui elle le voyait malheureux, découragé, s'ouvrant à lui-même une tombe sanglante.... Oh ! c'était bien autre chose alors. Lucienne avait tout oublié : sa fierté, sa vengeance, ses sanglants outrages. L'amour de l'épouse s'était réveillé dans son cœur, pur et clément comme l'amour divin. Elle était restée Lucienne Pasquot, mais c'était pour sauver le comte d'Ermilly. L'adultère avait disparu, l'injure était effacée.... La sublime épouse ne voyait qu'un échafaud, puis son fils orphelin.... Et devant la tombe et le berceau, Lucienne avait pardonné !

Elle croyait, la digne femme, pouvoir sauver d'un mot le comte d'Ermilly ; elle venait le faire. Mais comme elle avait généreusement raconté son histoire ! comme elle avait déchiré la page de douleurs !

Pendant le moment de silence qui régnait, ils s'échangeaient de douces paroles comme autrefois. Béni soit encore le malheur, puisqu'il réunit les âmes !

—Lucienne, disait Henri, je te revois ! Quelle ivresse ! Oh ! je t'ai bien pleurée....

—Et moi, j'ai bien souffert, plus que toi, peut-être.... Oui, j'ai bien souffert !

—Et c'est moi qui suis cause....

—Tais-toi ! plus un mot du passé ! Nous allons être si heureux, maintenant !

—Bien heureux, Lucienne... car c'est toi que j'aime, Lucienne! Et notre enfant?... Dis-moi ce qu'il est devenu !

—Il est chez mon père, chez Jacques, tu sais, le bon Jacques. Tu verras comme notre enfant est beau, comme il sourit, comme il commence à parler, à murmurer ton nom !

—Ah ! ma Lucienne, fit le comte en laissant couler deux larmes.

Tout-à-coup la voix rude du président vint les arracher à ce moment d'extase ; ils se réveillèrent de leur rêve, et frissonnèrent en songeant où ils étaient.

L'accusateur public se leva :

—Citoyens, dit-il avec un sang-froid cruel, nous avons examiné les pièces que l'on vient de nous remettre. Elles sont en règle; oui, cette femme sortie des rangs du peuple est devenue l'épouse du ci-devant comte d'Ermilly ; oui, leur enfant est né sous ce nom.... Mais cela prouve-t-il que le ci-devant ne soit pas un aristocrate, un ami de l'ancien régime ?... Non, citoyens ; cela prouve seulement qu'une femme du peuple s'est oubliée au point de devenir la complice d'un traître !... La nommée Lucienne Pasquot n'est pour nous que la comtesse d'Ermilly. Et vous voyez combien elle aime ce misérable, cet ennemi de la patrie.... Citoyens, il faut trancher deux têtes au lieu d'une !... A mort le couple aristocrate !

Cette fois la foule n'applaudit plus, mais elle murmura de colère contre l'accusateur.

—Cela ne peut être ! s'écria Lucienne foudroyée.

—Malheureuse ! dit le comte qui revenait à la réalité, tu t'es perdue pour moi.... Malheureuse ! mais sais-tu bien que le vautour ne lâche point sa proie.... Accusateur, juges, s'écria-t-il d'une voix égarée, vous ne com-

mettrez pas cet assassinat.... Lâches suppôts du bourreau, je vous défie, moi, moi le comte d'Ermilly, je vous défie de commettre cette infâmie! Mais c'est une mère, cette femme que vous voulez frapper; son enfant l'attend pour ne pas mourir!... Fuis, fuis, Lucienne, fuis cette caverne de tigres, va-t'en.

—Moi, fuir! dit-elle avec un geste sublime; non, Henri! non; je suis à toi, et le serai jusqu'à la dernière heure.

—Vous entendez comme ils outragent leurs juges, s'écria l'accusateur triomphant.

Puis il répéta de sa voix stridente :

—A mort le couple aristocrate!...

Hélas! cette voix cruelle trouva son écho dans le tribunal. Les ci-devant comte et comtesse d'Ermilly furent condamnés à périr sur l'échafaud.

—Viens, viens, s'écria la jeune femme avec un accent plein de fièvre; viens, mon noble Henri! nous ne nous quitterons plus, viens!... Nous allons mourir à deux.... Merci du moins de ne pas l'assassiner tout seul! Merci, magistrats du sang!!

Elle dit, puis enlaçant de ses bras son mari muet d'horreur, Lucienne sortit au milieu des satellites qui servaient d'escorte aux condamnés.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le vieux Geolier de la prison du Val.

A l'extrémité de la ville où se passait la scène déchirante que nous venons de décrire, s'élevait une vieille prison d'Etat à l'aspect sinistre, aux murs noircis. Sous le règne des rois, cette lugubre maison recevait le nom de prison Saint-Gervais; aujourd'hui, la république lui avait donné le nom de prison du Val. Cette dénomination

venait sans doute de ce qu'il y avait à quelques pas, en dehors des murs , une riante vallée.... C'était pourtant une contradiction saisissante que de réunir sous le même nom le foyer de l'amertume et le théâtre des fleurs. Dans cette douce vallée gazouillaient les oiseaux et fleurissaient les roses ; dans la sombre prison , c'étaient l'humidité d'un air morbide et les sourds gémissements de ceux qu'on y retenait captifs. A travers le soupirail des cachots souterrains s'exhalait un lugubre concert qu'on eût pris pour le frémissement des morts. C'est pourquoi les vieilles femmes ne passaient pas plus volontiers par là, vers la tombée du soir, qu'elles n'eussent passé par un cimetière.

C'était, hélas ! cet effroyable asile qui devait renfermer les deux époux pendant leurs dernières heures.... Ils devaient avoir cette retraite pour boudoir d'hyménée jusqu'au moment de l'échafaud.

Chose horrible ! ces deux êtres que la Providence semblait avoir réunis pour toujours, ces deux âmes qui avaient subi la terrible épreuve d'un passé cruel, eh bien ! on ne les réunissait que pour souffrir plus cruellement encore. Eux qui ne s'étaient revus que dans un moment solennel , lorsque Dieu paraissait les bénir, ils s'étaient trompés ! Le repentir de l'époux, le saint pardon de l'épouse, rien ne devait fléchir les rigueurs d'une destinée de fer ! Ils se revoyaient, ils se pardonnaient, ils s'aimaient.. mais c'était pour mourir !!... Pas une seconde d'illusion , pas un élan de félicité pour eux... les sombres murs sont toujours là pour leur rappeler l'arrêt qui les a frappés et qui les étreint.

C'était pourtant une nouvelle union que cette union touchante ; c'était un nouvel hymen ! Mais quel temple ! quels assistants... et surtout quelle couche nuptiale... — un atroce cercueil !

Henri d'Ermilly et Lucienne se trouvaient enfermés à deux dans une étroite cellule. Par une sorte de pitié,

on ne les avait pas séparés.... On n'y avait pas songé peut-être ; alors, en effet, on se souciait fort peu de cela. Pourvu que l'échafaud n'y perdît rien , qu'importait le reste ? D'ailleurs on ne serait pas facilement parvenu à les arracher l'un à l'autre , tant ils se tenaient serrés avec cette force que donne l'exaltation d'une douleur subite et d'un amour ardent !

Un chaos de pensées palpitait dans leur esprit ; c'étaient des pensées d'ivresse que refroidissait aussitôt l'image du trépas. Oh ! qu'il leur eût été doux de s'élancer libres et radieux dans la campagne ! Qu'ils eussent été heureux d'aller chercher leur enfant dans la rustique demeure du vieux fermier ! Comme d'Ermilly eût fui le séjour de la ville avec bonheur ! Comme elle lui paraissait belle , cette existence de calme et d'intérieur qu'il avait perdue naguère par sa faute. Oh ! que Lucienne lui paraissait adorable maintenant ! Il faisait plus que l'aimer, il la révérait, et dans tout ce pur amour qui revenait à son cœur il puisait un écrasant mépris pour l'indigne coquette dont les vaines séductions l'avaient égaré trop longtemps. Fatale lumière que celle qui ne brille qu'à la porte de la tombe !... Il valait bien la peine d'être heureux pour une heure ! Ah ! c'était l'enfer que ce bonheur !

—Lucienne , fit d'Ermilly d'une voix oppressée en couvrant le front de sa femme de baisers brûlants , Lucienne , Dieu te récompensera du moins. Si les hommes deviennent tes bourreaux , ange , c'est que le ciel t'attend avec son cortège d'élus et de martyrs !

—Tu m'aimes , Henri , reprit-elle en palpitant.... Si tu m'aimes... et si tu ne regrettes que moi sur la terre, je ne suis point malheureuse.

—Oh ! toi, toi seule... c'est toi que j'adore, entends-tu ? toi seule , amie !... Cette autre... sais-tu ce qu'elle est ? une lâche peureuse qui s'est enfuie au premier cri d'alarme ; mais toi, tu es une noble héroïne que la vertu

couronne, et que mon amour contemple comme on contemple Dieu.... Que tu es belle !...

Un bruit sourd vint glacer leurs transports ; ils frissonnèrent.

—Ce n'est rien, dit la jeune femme après un moment de silence, c'est le bruit de la sentinelle qu'on relève ; je croyais que déjà...,.

Leur pâleur devint livide.

Une minute après, elle reprit en respirant plus à l'aise :

—Mais ce n'était rien !

—C'est un enfer que cela ! s'écria d'Ermilly frémissant de rage. Oh ! les maudits ! Et dire que tu es là pleine de jeunesse, et que je suis là plein d'amour, et que nous sommes plus près de la mort que le dernier des vieillards. Ah ! les tigres ! Mais je ne veux plus mourir, moi... je veux lutter contre ce spectre hideux... contre cette mort infâme. Je ne veux plus mourir ! Ah ! ces murs, il faut que je les renverse... ces barreaux, il faut que je les brise ! Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu pour nous arracher à ces tigres ? On respire ici l'odeur du sang.... Malédiction !...

Et d'une main impuissante il frappait les sourdes murailles qui l'enveloppaient comme des rocs silencieux, il se tordait de désespoir et de fureur.... Soudain sa colère s'arrêta, et sa voix prit une expression de douceur déchirante :

—Et mon enfant, dit-il, mon fils ! Il était donc décidé par Dieu que je ne devais plus le revoir !... Oh ! que deviendra-t-il ? Orphelin ! il devait l'être... c'était jugé là-haut !... Mon fils....

Puis il pleura comme une femme, lui qui n'avait pas craint naguère de défier la mort en face.

Lucienne répondit :

—Ne crains rien pour cet ange, il ne sera pas orphelin : mon père ne sera-t-il pas son père et sa famille ? Si

tu savais comme il l'aime, le vieux Jacques ; il adore ce pauvre ange autant que je pourrais l'adorer, moi....

—Ce fut donc chez ton père que tu trouvas un asile?

—Oui, je suis chez le vieux Jacques depuis le moment où je me croyais veuve. Chose étrange, quand il me revit ainsi désolée, il ne laissa tomber aucune exclamation de surprise ou de colère ; mais il hocha tristement la tête et dit : « Moi, je l'avais toujours pensé... » Puis il m'ouvrit les bras, et me reçut ainsi que notre cher enfant, comme on reçoit des hôtes chéris après une longue absence. Le bon Jacques ! il m'entourait de tendresse, et séchait mes larmes avec tout le dévouement paternel que tu peux deviner.... Le croirais-tu ? ce vieillard si rude, élevé dans une existence de travail, brisé de fatigues et d'années, ce vieux Jacques que tu connais, enfin, eh bien ! il était pour mon enfant et pour moi d'une inaltérable douceur. Une fois seulement, il m'affligea.... C'était un jour qu'il causait avec notre voisin des affaires publiques. Ils s'en vinrent à parler des nobles, et soudain l'œil de mon père s'alluma, ses traits s'enflammèrent d'une exaltation juvénile, il tonna contre la noblesse de toute la force de son ressentiment si longtemps comprimé ! Mais il vit bien qu'il m'affligeait ; et, depuis lors, il ne parla plus des nobles en ma présence.

Cependant je connais le fond de sa pensée : il abhorrait la vieille aristocratie. Cette haine lui venait non seulement à cause de toi, mais elle était la suite de ses instincts. Sa vie demeura, même pour moi, le plus impénétrable des mystères. Je soupçonnais toujours mon père de s'occuper des affaires publiques, d'être affilié à quelque réunion de républicains. En effet, tout le jour, depuis deux mois, il était absent de notre maison ; il n'y rentrait que le soir, et, quand je l'interrogeais, il ne me répondait que d'une manière évasive. Souvent même, je remarquais l'altération de ses traits et la préoccupation sous laquelle se contractait son visage.... Ce fut

hier seulement qu'il me jeta ces paroles : « Lucienne, si tu veux voir juger le ci-devant d'Ermilly, tu n'as qu'à te rendre au tribunal pour telle heure.... » — Oh ! tu penses, Henri, quel effet terrible produisit sur moi cette affreuse nouvelle.... Toi prisonnier ! toi condamné !... Je sentis qu'alors je redevenais ta femme.

—Et je connais le reste de ta déplorable histoire, noble épouse, interrompit d'Ermilly. Le dénouement de tout cela, ce devait être l'échafaud !

—Résignons-nous, Henri, dit-elle avec un calme héroïque.

—Oui, je sens que ta présence chérie a calmé ma rage. Soyons plus forts que nos bourreaux. Attendons au ciel la félicité que rien ne pourra plus flétrir.... Je crois en Dieu, ma Lucienne, car je crois en toi !...

Leurs larmes alors devinrent plus douces ; ils prièrent à deux, et, sacrifiant leur avenir de bonheur, ils attendirent sans crainte l'heure fatale.

Ils ne devaient plus attendre longtemps.

Des pas lents et pesants se rapprochèrent, une clef grinça dans la serrure ; puis la porte de leur cellule s'ouvrit lentement comme la porte d'un froid sépulcre. Alors ils virent apparaître sur le seuil un homme de haute stature, enveloppé d'un large manteau. Sa tête était coiffée d'un bonnet phrygien, ses mains se trouvaient cachées par le vêtement dont il était entièrement couvert, et sous lequel il paraissait cacher quelque chose de volumineux.

C'était le geôlier de la prison du Val.

Les deux martyrs ne le regardèrent même pas, mais ils s'écrièrent d'une voix unie :

—Nous vous attendions, nous sommes prêts !

Alors une chose extraordinaire eut lieu ; le geôlier ne s'avança point vers les condamnés et ne leur fit point signe de le suivre ; mais il jeta son manteau, releva son

bonnet et dit aux époux avec une étrange inflexion de voix :

—Mais regardez-moi donc !

Un double cri de joie et d'étonnement répondit à cet appel ; d'Ermilly et sa femme venaient de reconnaître cet homme. C'était un vieillard aux dehors robustes, aux cheveux blancs, à l'œil brillant encore ; il tenait sur son bras un enfant d'environ dix-huit mois qui souriait. Ce geôlier, c'était le fermier Jacques ; cet enfant qu'il avait apporté sous son manteau, c'était le fils de Henri et de Lucienne....

Voilà donc le secret du vieillard ; voilà pour quel motif il s'absentait des journées entières ... Lui, l'un des plus sincères républicains, on l'avait fait geôlier !

D'Ermilly se précipita sur son fils, le couvrit de caresses, et laissa échapper des exclamations d'une joie électrique.

—Ah ! dit lentement Jacques, ne parlez pas si haut.... Je viens vous sauver ; mais nous sommes encore en prison, mes beaux aristocrates !

—Mais tu nous sauveras, père, s'écria Lucienne qui revenait à la vie ; tu nous sauveras, n'est-ce pas ?

—Si je le puis, reprit-il avec son calme sévère et son énergique sang-froid.

—Votre main, Jacques, dit le comte, oh ! votre main si vous m'avez pardonné.

—Voilà ma main ; quant au pardon, cela regardait Lucienne. Elle vous aime encore.... Ah ! sans cela, vous y auriez passé comme tout le reste, comme ces misérables.... Je me tais, ça l'afflige, cette pauvre enfant.... Mais, en vous sauvant, je trahis la patrie, oui, la patrie, puisque je sauve des aristocrates ! Enfin, je l'ai dit, et ce sera ! Prenez ce manteau, Henri d'Ermilly, puis venez tous.... Ce qu'il y a de pire, ajouta-t-il, c'est qu'il faut que je fuie avec vous ; sans cela, demain je serais guil-

lotiné comme un traître, et je ne veux pas être guillotiné....

—Toujours le même, dit d'Ermilly ; Brutus dans ses paroles, et père dans ses actions ! Je serai ton fils....

—Merci, dit le vieillard avec émotion ; il y a longtemps que j'attendais cela.

On se figure les délicieuses sensations des deux condamnés, qui se croyaient perdus sans retour et qui voyaient renaître tout-à-coup l'espérance. Cette vie qu'ils avaient trouvée si belle, au moment de la quitter, ils allaient la respirer encore. Heureux époux ! passée au creuset de l'infortune, leur existence devait désormais s'écouler sans nuage et sans affliction.

Maître Jacques était le chef de la prison du Val ; nul n'eut la moindre défiance. En le voyant accompagné de Lucienne et de d'Ermilly, on crut que le vieux geôlier recevait la visite de sa famille. Henri et sa femme devinrent libres ; puis, tous trois, munis de sauf-conduits que le fermier avait à sa disposition, ils quittèrent rapidement le sol d'une patrie dont l'air était mortel pour eux.... L'enfant reposait enfin dans les bras de son père.

Cependant, lorsqu'ils virent disparaître les côtes du pays, Jacques et le comte, malgré tout leur bonheur, sentirent aux yeux une larme de regrets....

C'était une larme d'adieu pour la France !...



CHRONIQUE DU NORD.

AMOUR ET PATRIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'assemblée des Bourgeois.

Dunkerque ne fut pas, à toutes les époques, ce qu'il est de nos jours... une ville FRANÇAISE de pays et de cœur.... Il existe encore aujourd'hui, dans quelques-unes de ses rues, des maisons étroites, basses, avec de sombres murs et de petites croisées; et le toît dentelé et pointu de ces vieilles demeures dénote l'architecture espagnole. On peut lire l'histoire sur ces murailles noircies par le temps, mieux encore que dans les livres des historiens et des chroniqueurs. Il y a quelques siècles, en effet, Dunkerque était cité d'Espagne.... Dunkerque a eu successivement pour seigneurs Charles-Quint, puis Philippe II, qui, parmi leurs titres d'empereur et de roi, portaient aussi le nom de comtes de Flandre.... Oh! c'est une intéressante et mélancolique histoire que celle de ma terre natale, de cette chère cité que des souverains, rivaux d'alors, se vendaient l'un à l'autre, puis se reprenaient les armes à la main. Et c'étaient là *jeux de prince* qui avaient pour résultat de ruiner la ville, de faire fumer ses débris embrâsés et de mêler des flots de sang aux flots de la mer!... Toujours fermes et coura-

geux, les Dunkerquois voyaient souvent leur vaillance et leur fidélité trahies; lorsqu'ils étaient Français, les garnisons françaises pillaient Dunkerque au dedans, et les Espagnols l'assiégeaient au dehors; si les Dunkerquois redevenaient Espagnols, c'étaient alors les garnisons espagnoles qui les maltraitaient, sous prétexte de les défendre contre les invasions des Français!

En l'an 1558, Dunkerque appartenait à Philippe II, roi d'Espagne, par suite de la cession de tous ses Etats que Charles-Quint lui avait faite; et ce jour-là, le 20 du mois de juin, les habitants de la ville étaient en grande inquiétude et rumeur. Ils venaient d'apprendre que les troupes françaises avaient pris Calais et ne songeaient pas à s'arrêter dans leur marche envahissante. Et ce qui jetait le plus d'alarme parmi les Dunkerquois, c'est qu'ils savaient que les vainqueurs de Calais ne s'étaient point montrés cléments, car la cité voisine avait subi les horreurs du pillage et le joug d'un esclavage dur et honteux! Aussi le tocsin sonnait à la tour de l'église paroissiale, et le glas de la cloche plaintive semblait annoncer de prochaines agonies.... Les gens du peuple, exténués déjà par un travail insuffisant à leur existence, erraient dans les rues comme des insensés; ils poussaient des gémissements qui se mêlaient dans l'air aux grondements du tocsin d'alarme, et formaient une harmonie lamentable; les pêcheurs, toujours pieux dans leur effroi, s'agenouillaient aux pieds de la Madone et lui promettaient des pèlerinages et de gros cierges de la plus belle cire; mais l'idée d'un siége leur causait tant d'épouvante qu'ils n'avaient plus, en priant, la confiance habituelle qui les rendait heureux! Enfin, les femmes et les enfants se trouvaient plus rassurés, en se renfermant dans leurs maisons, où ils cherchaient des endroits favorables pour se cacher, comme si la flamme et le fer du vainqueur ne font pas tomber les portes, après avoir renversé les murs! Donc, partout alors, c'était la terreur, partout le deuil....

Cependant, les bourgeois de Dunkerque, cette forte sève de la cité, ne perdaient point le temps en lamentations stériles; ils avaient pris les armes, et leur cœur généreux battait d'une ardeur guerrière.... De toutes parts ils accoururent pour former la milice, et tandis que leurs rangs se déployaient sur la Grand'Place, les plus notables se rendirent à la maison du gouverneur, pour former un conseil. L'assemblée se trouva réunie ainsi chez le sire de Stapele, en ce moment gouverneur de la ville; elle était présidée par ce seigneur et par le magistrat de la cité.

C'était dans une salle basse,—salle vaste et obscure, — que l'imposante réunion avait lieu. Le magistrat et le gouverneur étaient assis, au fond, sur des siéges un peu élevés; une longue file de bourgeois se déroulait à droite et à gauche. On remarquait encore, parmi les assistants, quelques officiers espagnols qui s'étaient rendus dans la ville pour prêter leur concours aux assiégés. On lisait sur tous les visages la résignation et la bravoure, ce courage muet de ceux qui savent fièrement mourir! —Au milieu de la foule, chacun distinguait le vieux bourgeois François Werleet, qui portait une longue barbe blanche, et qui montrait sur sa figure caractéristique le signe de la vaillance et du patriotisme. Quoiqu'il fût né sous le climat du nord, quoiqu'il se trouvât déjà bien refroidi par les années, nul pourtant, même parmi les Espagnols, n'avait un cœur plus ardent, plus enthousiaste que le sien. Ce fier vieillard donnait toutes ses sympathies à l'armée espagnole, et détestait de toute son âme les Français, dont les manières élégantes et chevaleresques lui semblaient de l'hypocrisie.... Auprès de François Werleet était debout son compagnon d'armes, Louis Ellewinn, le plus fidèle de tous ses amis. Jamais on ne les voyait l'un sans l'autre dans les combats, dans les conseils ou dans les fêtes.... Ils étaient inséparables.... Et cependant quelle différence entre l'âge

et le caractère de ces deux hommes! Werleet avait plus de soixante ans; il avait, comme nous l'avons dit, une âme bouillante, un cœur indomptable. Rien n'avait jamais su l'attendrir pendant sa longue carrière... rien! pas même l'amour.... Ellewinn, au contraire, comptait vingt-cinq ans à peine; il était plein de courage, mais son courage était calme, réfléchi; sa sensibilité se trouvait facilement émue; il ignorait les sentiments amers de la vengeance et de la haine.... Quelle était donc cette sympathie profonde qui unissait Louis Ellewinn à François Werleet; qui faisait du jeune homme aux douces pensées l'ami du vieillard à l'âme d'airain? — C'est que tous deux étaient de vrais Dunkerquois, tous deux aimaient leur ville, leur patrie commune comme un doux berceau; ils étaient frères en patriotisme! Et c'est pour cela, — depuis qu'ils s'étaient fait ce serment de fraternité, — que ces deux hommes ne se quittaient plus.

Revenons à la réunion de la bourgeoisie dans la maison du gouverneur. Le conseil s'ouvre; l'on se dispose à écouter les avis des assistants. C'est François Werleet qui, le plus ancien des notables, prend la parole le premier; depuis longtemps il bouillait d'impatience, et faisait de violents efforts pour enchaîner l'élan de sa parole.

—Gouverneur, magistrat, et vous, mes camarades, s'écria-t-il, pourquoi donc fait-on résonner en notre ville le tocsin d'alarme? Pourquoi voit-on errer, par les rues, des misérables en haillons qui pleurent et gémissent comme au jour d'une calamité publique? Quoi! l'on tremble ici parce que va sonner l'heure des combats.... Que craignons-nous?... Depuis quand donc n'y a-t-il plus dans notre cité dunkerquoise que des femmes et des lâches? Par saint Eloi, notre patron! qu'est-il besoin de recueillir ici les avis? Mon avis, à moi, est de nous rassembler en armes avec les soldats de la garnison et de courir au-devant des troupes françaises qui semblent

nous menacer, et nous ferons connaître à ce peuple efféminé le poids de nos épées!

Ainsi parla le fougueux vieillard qui, soudain, tira son large glaive et le brandit au-dessus de sa tête avec un air menaçant. Son ardeur passait déjà dans tous les esprits; le gouverneur et le magistrat eux-mêmes, qui auraient dû prendre plutôt conseil de leur expérience et de leur sagesse, paraissaient aussi partager ce belliqueux enthousiasme. Et Werleet triomphant, l'œil en feu, l'épée à la main, Werleet semblait le vieux génie de Dunkerque venu dans ses murs pour sauver la ville.... Mais les émotions d'une assemblée sont aussi changeantes que celles d'un peuple.—Une voix s'éleva parmi tous ces bourgeois pour essayer de changer leur détermination rapide.... Cette voix timide, mais insinuante, était celle de Louis Ellewinn; et ce ne fut pas sans étonnement qu'on entendit le jeune homme combattre l'avis de son redouté compagnon:

—Amis, fit Ellewinn, quand le premier tumulte se fut apaisé, vous connaissez la respectueuse amitié que je porte à François Werleet. Nul plus que moi n'honore son courage, nul ne l'aime comme je l'aime.... Pourtant, il faut le dire, je ne puis, cette fois, partager son opinion: il veut que nous fassions une sortie, que nous allions en armes à la rencontre des troupes françaises! Nous ne pouvons en agir ainsi sans être des imprudents.... Ce serait mourir inutilement, et laisser Dunkerque sans défense aux coups de l'ennemi....

La parole du jeune bourgeois avait quelque chose de pénétrant et de véridique, de telle sorte que le conseil se prit à l'écouter avec attention. Werleet s'aperçut que l'ardeur passagère des assistants commençait à s'éteindre.... Il frémit de rage, surtout en se voyant combattu par son jeune compagnon d'armes; et le vieux dunkerquois lança sur Ellewinn des regards de fureur et de défiance.

—Ecoutez-moi donc avec calme, continua l'orateur ; je ne m'armerai que d'une seule chose : de la vérité. Faire une sortie, y pensez-vous? Mais nous n'avons que cent lances pour toute garnison.... Si nous quittons la place, nous autres bourgeois, nous livrons Dunkerque ; car nous ne pouvons espérer une victoire en bataille rangée. Les Français nous écraseront sous le nombre, et nos femmes, nos enfants deviendront la proie des vainqueurs.... Voici donc quel est mon avis : fortifions-nous au dedans, redoublons de vigilance, préparons-nous à soutenir le siége ; puis envoyons des messagers dans les villes de Gand et de Bruges, afin de demander quelques secours à nos bons amis les Flamands.

Ellewinn se tut, puis baissa la tête, attendant en silence le résultat de la délibération ; Werleet prit de nouveau la parole, et soutint son premier avis avec beaucoup de chaleur ; la discussion fut longue et vive.... Enfin le conseil du jeune bourgeois prévalut. La majorité de l'assemblée décida que l'on ne ferait point de sortie, que l'on irait demander des secours à Gand et à Bruges, et qu'enfin l'on se tiendrait le plus longtemps possible sur la défensive....

Le fougueux François Werleet, vaincu, mit lentement son glaive dans le fourreau, puis il interrogea de nouveau son camarade Ellewinn par un regard perçant.

Et l'assemblée se sépara.

Ellewinn et Werleet sortirent ensemble de la maison du gouverneur, et cheminèrent côte à côte pour retourner chacun dans leur demeure. Les deux amis ne causaient pas, comme ils le faisaient habituellement, avec l'abandon de leur cœur ; mais tous deux gardaient le silence, et le plus âgé paraissait surtout en proie à de sombres pensées. Le voile du soir commençait à s'étendre sur le ciel et descendait sur les toits de la ville.... Ellewinn, qui voyait avancer l'heure, semblait désirer presser le pas.... Et comme l'on approchait de la mai-

son du jeune bourgeois, Werleet, qui ne voulait pas quitter son ami sans une explication, prit brusquement la parole :

—Vous êtes bien pressé de rentrer ce soir, maître Louis ! dit-il avec amertume à son compagnon.

L'autre reprit avec impatience :

—En vérité, maître François, vous allez me faire repentir de la confiance que j'ai eue en vous.... Parce que je ne vous cache aucun des secrets de ma vie, vous abusez de mon amitié, de mon abandon.

—Silence, Ellewinn ! interrompit Werleet avec colère ; ne m'accuse pas d'indiscrétion, mais admire, au contraire, la constance avec laquelle je me suis tu tout-à-l'heure. Quand je t'ai vu, dans l'assemblée, combattre mes desseins et mon patriotisme, j'ai frémi de fureur. Car je sais ce qui te rendait traître à la patrie, traître à l'amitié. Si je n'avais pour toi l'attachement d'un père, j'aurais dévoilé ta honte ! Je me serais écrié, parmi tous nos bourgeois : Défiez-vous d'Ellewinn, car c'est un traître.... Il cache dans sa maison une femme... une française ! qu'il aime d'amour !!

—Parle plus bas, fit le jeune homme en bondissant ; cette femme... qui te dit que je l'aime ?... Après tout, le conseil que j'ai donné fut dicté par ma conscience.... Je n'ai contrarié tes belliqueux desseins que dans l'intérêt de notre chère ville....

—C'est l'amour qui fait parler ta conscience ainsi, reprit Werleet ; lorsqu'on aime une femme, une ennemie, vois-tu, l'on ne sait plus aimer sa patrie !

Cette fois, Ellewinn ne répondit pas et dévora l'outrage. Peut-être ce reproche avait-il un écho dans son ame.... Etait-ce par un sentiment de patriotisme que le jeune bourgeois avait émis dans l'assemblée un avis si pacifique ? ou plutôt n'était-ce pas une cause mystérieuse qui influait vivement sur sa manière d'agir ?... Maintenant, Werleet seul connaît le secret d'Ellewinn,

car les deux amis jusqu'alors ne s'étaient rien caché l'un à l'autre, et l'on voit que déjà leur amitié si étroite se couvre d'un nuage. Ellewinn se repent d'avoir confié son secret à Werleet... et Werleet soupçonne presque son compagnon de trahison et de félonie. Aussi le vieillard maudissait en lui-même cette vulgaire faiblesse que l'on appelle amour, car il soupçonnait son ami d'en être profondément atteint. A ses yeux, l'amour ne servait qu'à détruire les nobles instincts de l'homme. Pour ce patriote sincère, il ne fallait aimer que sa ville et son compagnon d'armes.... C'était aussi pour Dunkerque que Werleet était jaloux de l'amour d'Ellewinn.

Après quelques minutes de marche, nos personnages se trouvèrent devant la porte du jeune bourgeois. Celui-ci se disposa à rentrer dans sa maison, et ne dit à son ami qu'un seul mot bien sec :

—Au revoir !

Mais Werleet espérait encore en l'amitié d'Ellewinn ; il ne voulait point le quitter de la sorte ; il le retint donc par le bras, et lui dit d'une voix émue :

—Mon Ellewinn ! mon fils... tu vas rentrer... et tu ne songes pas que cette nuit tous les yeux dunkerquois doivent rester ouverts. Je ne rentrerai pas ce soir dans mes foyers, moi !... Je vais veiller aux fortifications... je vais voir si les gardes sont à leur poste.... Ne m'accompagneras-tu pas comme toujours, ami ?...

—Je ne puis te suivre ce soir... fit l'autre ; tu le sais bien. Adieu.

Puis il se dégagea brusquement de l'étreinte du vieillard, et rentra dans sa demeure.

Werleet, resté seul sur le seuil de la maison d'ami qu'on lui fermait, Werleet, outragé dans ses sentiments les plus chers, frissonna d'une rage concentrée... Il demeura quelque temps sombre et silencieux, plongé dans un abîme de réflexions amères.... L'ombre devint plus épaisse ; la cloche du couvre-feu sonna ; ce tintement

si connu tira le vieux dunkerquois de sa rêverie et le fit songer à sa ville, à sa bonne cité qu'il chérissait comme sa mère !...

Alors il releva la tête et se dirigea du côté des remparts... mais seul, cette fois ; seul, sans son Ellewinn. Que dira-t-on de le voir sans lui ? L'ingrat ! il a osé briser une amitié pareille, et cela pour être lâche tout à son aise. O Ellewinn ! Ellewinn !

En s'éloignant de la maison de son camarade, le vieux bourgeois jeta sur cette demeure un dernier regard, et s'écria, la main sur la poignée de son épée :

—Ah ! prends garde, Louis, si tu n'es qu'un traître !

CHAPITRE DEUXIÈME.

Berthe, la Française.

Cependant alors, retiré dans l'intérieur du logis, Ellewinn était seul auprès d'une jeune femme qu'il appelait sa Berthe adorée.

Elle avait une de ces figures mélancoliques,— pâle, avec de grands yeux noirs ;—son sourire plissait à peine sa lèvre, l'expression de ses traits était fine et réfléchie, et des cheveux noirs encadraient cette belle figure que l'on eut prise pour l'image de la Madone. Ce n'était pas un visage de flamande, une de ces beautés pourprées que l'on admire comme l'on admire la rose épanouie; mais on reconnaissait de suite que cette femme, —dont le type grâcieux n'était ni flamand ni espagnol,— était une beauté française.

Cette femme se cachait à tous les yeux dans la maison d'Ellewinn; aucun dunkerquois ne connaissait sa présence dans la ville; Werleet seul en avait reçu la confidence de la bouche de son jeune ami ; — alors, ils étaient encore bien unis, les deux bourgeois de Dunkerque !

Maintenant, voici l'histoire de Berthe ; voici comment la jeune française se trouve dans cette demeure étrangère :

Il y a vingt jours à peu près, Louis Ellewinn chevauchait dans la campagne du côté de la châtellenie de Bergues ; le mélancolique jeune homme laissait errer sa rêverie au hasard ; il avait de ces pensées enivrantes qui transportent l'homme au ciel et lui font entrevoir la vie charmante et rieuse.—Ellewinn admirait cette belle nature que la saison couronnait de verdure et de fleurs ; son cœur palpitait, son cœur tendre et sensible qui aimait tant la blonde poésie du nord !... Mais Ellewinn sentait aussi qu'il y avait en lui quelque vide ; il sentait dans son âme une corde muette, un mystère qu'il ne s'expliquait pas. Ce n'était donc pas assez d'admirer sa terre natale, de l'aimer et d'y vivre ; ce n'était pas assez, pour être complètement heureux, d'avoir des compagnons, des amis, des frères... il faut quelque chose de plus pour le bonheur... une femme ! un amour !... Or, le dunkerquois s'était dit cela depuis quelque temps ; il frémissait au frôlement d'une robe de gaze ; il pâlissait lorsqu'un regard se croisait avec le sien. Mais il n'avait pas encore rencontré la femme qu'il devait aimer.... Les beautés venues d'Espagne lui paraissaient trop ardentes pour sa douce tendresse ; les beautés flamandes, trop folâtres, n'écoutaient pas un langage d'amant.... Ainsi rêvait Ellewinn, qui se formait l'image d'une beauté chimérique ; il eût voulu que Dieu lui envoyât une compagne qui sût comprendre l'amour sans s'y livrer avec délire ; une femme belle comme une espagnole avec l'enjouement d'une flamande.... Et combien, en lui-même, il adorait cette chimère !... Avec quelles délices il songeait au bonheur d'aimer et d'être aimé !

Déjà le cavalier se trouvait à plusieurs lieues de Dunkerque ; il se disposait à retourner du côté de la ville,

de peur d'errer trop loin à l'aventure, lorsque ses yeux se portèrent dans la prairie et découvrirent une forme de femme, blanche et voilée. Comme c'était alors la première heure du soir, Ellewinn pensa d'abord que cette forme immobile et confuse était une ombre grâcieuse et perfide, un de ces esprits des nuits qui errent, dit-on, dans la campagne ; et, se signant en bon chrétien, le jeune homme allait vivement presser l'allure de son cheval. Cependant, après un moment de réflexion, il rejeta ces idées d'esprits et de magie que les savants du siècle commençaient à combattre ; il songea que cette forme solitaire, qui avait l'air d'un fantôme, n'était autre chose sans doute qu'une personne abandonnée, et qu'elle avait besoin de secours. Il n'est pas bien, se dit-il, de rejeter les malheureux que Dieu nous envoie sur notre route.... Et puis, il y avait dans cette rencontre un mystère qui faisait palpiter le cœur d'Ellewinn, un doux mystère de femme qui venait bien après ses rêveries d'amour.

Le jeune bourgeois mit donc pied à terre, attacha son coursier à un arbre, et s'avança vers l'inconnue. Au bruit qu'il fit, la jeune femme leva la tête avec un grand mouvement de frayeur.... Et voyant un cavalier près d'elle, elle rassembla toutes ses forces pour fuir. Mais elle ne sut pas même faire un pas ; elle retomba sur l'humide gazon, palpitante et brisée.

—Pitié ! murmura-t-elle.... Laissez-moi l'honneur ! laissez-moi mourir !

Emu de ces paroles qui trahissaient une émotion profonde, Ellewinn se hâta de la rassurer par sa voix la plus douce. L'inconnue comprit alors qu'elle n'avait pas affaire à un ennemi ; son espérance se ranima, ses yeux se levèrent au ciel pour remercier la Providence ; alors, par hasard, elle leva son voile, et le jeune bourgeois put admirer ses traits, car le crépuscule n'était que naissant. L'aspect de tant de charmes fit sur l'âme d'Ellewinn une

impression rapide.... Elle était bien belle surtout, dans cette position humble encore, avec ce mélange d'effroi, de tristesse et d'espoir ! Elle était plus belle qu'une espagnole, plus belle qu'une flamande !... La malheureuse enfant ! comme son regard est enchanteur, avec cette larme qui brille ainsi que la rosée du matin ; comme elle paraît contempler son sauveur avec naïveté, reconnaissance. L'heureux Ellewinn ! il lui vint la pensée que Dieu mettait sur ses pas la réalité de cette tendre chimère qu'il avait rêvée depuis si longtemps.

—Non, vous ne mourrez pas, mon enfant, dit-il, vous avez trop de longs et beaux jours à vivre encore ! Ne vous croyez plus abandonnée ; dès ce moment vous avez un homme qui vous protégerait même au prix de son sang.

—Oh ! vous êtes généreux comme un chevalier, répondit-elle ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert... seule, errante ainsi dans la plaine, et ne sachant où trouver un asile !

—Suivez-moi donc, reprit le jeune bourgeois, venez à Dunkerque où mon hospitalité vous abritera fidèlement.

—Vous suivre, messire ! s'écria l'inconnue avec un sentiment de pudeur effarouchée ; vous suivre à Dunkerque ! dans votre maison !... Oh ! non, jamais.

—Vous ne connaissez donc pas Louis Ellewinn ? vous ne savez pas que dans sa maison vous serez tout aussi en sûreté que dans celle de votre mère ?... Qui ? moi ! lâche au point de souiller l'hospitalité que j'offre au malheur ? Plutôt mourir comme un hérétique ! Et si c'est le monde que vous craignez, oh ! soyez sûre que mon toit est un inviolable asile, et qu'aucun œil profane ne viendra souiller votre retraite. Venez, venez. L'ombre s'épaissit. Il est temps....

La parole du jeune dunkerquois avait tant de noblesse et de dignité, que la jeune fille tendit la main à son défenseur et lui dit :

—Je vous suis donc ; vous serez mon frère.

—Merci, ma sœur, reprit Ellewinn ; d'ailleurs, ma pauvre enfant, où voudriez-vous aller ? Je vois bien que vous êtes française et que vous êtes égarée par ici. Comment rejoindre les vôtres ? Ils ne sont pas de ce côté. Si vous m'abandonnez, vous serez perdue. Venez.... Comme vous êtes abattue et fatiguée ! Qu'il me tarde d'arriver en ville !... Montez sur mon cheval, je marcherai près de vous pour le guider et ralentir son allure.

La jeune fille obéit, en admirant ces soins et cette bonté de la part d'un dunkerquois, d'un ennemi des Français ; elle monta sur le coursier d'Ellewinn, et celui-ci marcha près d'elle sur la grand'route, en ayant soin que son cheval allât doucement pour ménager la belle fatiguée.

—Vous me direz bien votre nom, n'est-ce pas ? fit timidement Ellewinn tout en cheminant.

Elle répondit avec abandon :

—Je vous dirai mon nom... et même mon histoire : je ne veux rien vous cacher ; car vous êtes un bon et généreux ami. Je m'appelle Berthe, je suis française. J'ai deux frères officiers dans l'armée du maréchal de Termes.... Quelle chose horrible que la guerre ! Combien l'on doit détester les excès qu'elle amène, et cette ivresse sanglante qui rend l'homme féroce au point qu'il ne respecte rien !... Hier encore, j'étais paisible dans l'asile du Seigneur, où je me croyais en sûreté. Hélas ! qui pouvait supposer que des soldats furieux iraient même s'attaquer à un cloître de pauvres femmes !...

—Un cloître ! interrompit Ellewinn en frémissant malgré lui d'une contrariété secrète... Vous, dans un cloître ?...

En même temps, il réfléchit que Berthe portait des vêtements de nonne, ce dont il n'avait pas encore fait la remarque.

—Oui, reprit la jeune française, j'étais au couvent

depuis six mois, comme novice, et je n'avais pas encore prononcé mes vœux.

Ellewinn, à ces derniers mots, eut un mouvement de joie.

Berthe continua :

—J'étais au couvent, heureuse et tran quille, priant pour l'âme de ma mère qui n'est plus de ce monde.... Mon Dieu ! quel mal faisions-nous dans cette retraite humble et pieuse ? Nous nous pensions toutes à l'abri des fureurs de là guerre, là sous l'égide divine, et l'écho de ce monde n'arrivait pas même jusqu'à nous. Mais écoutez : la nuit passée, un effroyable tumulte trouble notre repos, les portes du couvent tombent sous d'affreux coups de hache. Des soldats, ivres et sanglants, se précipitent dans l'enceinte du cloître, foulent aux pieds les images du Christ, enlèvent et massacrent mes pauvres compagnes, et se rassasient de sang et d'horreurs.

A ce récit, qui réveillait ses souvenirs, Berthe tressaillit encore. Ellewinn la rassura par quelques paroles attendries.

—Je ne sais par quel miracle, reprit-elle, je me suis trouvée tout-à-coup loin de ce lieu de sacrilége et de scandale. Je me souviens seulement qu'à la vue des soldats, une épouvante fébrile s'est emparée de moi, et, trouvant la porte ouverte, je me suis mise à fuir sans qu'ils m'aient aperçue. Mais la fuite n'était pas encore la vie sauve. Personne ne voulait me recueillir ! Et depuis vingt-quatre heures j'erre ainsi, mendiant un peu de nourriture, mais sans autre asile que la terre et la voûte du ciel. Car, dans ce pays espagnol, personne ne veut abriter une française, comme si tous les malheureux ne sont pas de la même nation ! Oh ! qu'ils sont lâches !

—Ce sont donc les soldats espagnols qui ont brûlé votre asile, mon enfant ? dit Ellewinn.... Quelle infâmie !

—Oui, ce sont des Espagnols. Notre couvent est situé sur la limite du terrain français.... Or, quand Dieu vous a conduit sur mes pas, messire, j'étais si lasse, si froissée, si découragée, que je restai immobile dans cette campagne priant le Seigneur pour que la mort vînt bientôt.... Mais la souffrance est bien longue avant le trépas!

Ils parlèrent ainsi pendant toute la route, et se consolaient mutuellement des terrestres misères. Ils arrivèrent enfin sous les murs de Dunkerque, et quand le bourgeois Ellewinn se fut nommé, les portes s'ouvrirent, sans que les gardes songeassent à demander quelle était cette femme inconnue. Berthe se déroba à tous les yeux dans l'asile qu'Ellewinn lui donnait; elle reçut du sensible dunkerquois les soins empressés et touchants que l'on doit au malheur. Ce fut à Werleet seul, comme nous l'avons dit, que l'on confia le mystère.

Pendant les deux premiers jours, le jeune bourgeois fut pour Berthe un frère respectueux; mais il souffrait de cette contrainte que lui imposait l'honneur. L'amour se glissait dans son âme, il trouvait enfin la beauté tant rêvée. Oh! lorsqu'il pensait que cette adorable femme se trouvait dans sa maison, souriante pour lui seul, pour lui seul heureuse et belle, il sentait l'amour s'accroître encore par l'espérance. Et puis, la jeune française n'avait pas encore prononcé ses vœux au couvent dont elle était sortie! Elle appartenait encore à ce monde; elle pouvait encore rejeter le voile du cloître, ce suaire que l'on avait jeté sur sa jeunesse. Elle pouvait aimer, sans être profane et sacrilége, l'époux que choisirait son cœur et que Dieu bénirait!

Ellewinn, moins timide, fit entrevoir à Berthe ce doux avenir: il reposa sur la tête adorée de la jeune fille toutes les chimères longtemps amassées par la rêverie. Il l'aima comme son idole... et bientôt Berthe fut pour lui plus que sa ville et son vieil ami. La jeune fille ne s'indigna point de cet amour respectueux et sincère.

Elle qui, depuis son enfance, n'avait entendu que le murmure de la prière, elle goûtait avec ivresse le miel de l'amour. Elle n'avait pas osé dire au bourgeois Ellewinn qu'il était aimé; cependant il l'avait bien compris par les larmes de bonheur, par les soupirs de délicieuse mélancolie que la jeune femme ne savait cacher. Mais le noble amant respectait toujours l'hospitalité de la vierge. Il attendait la bénédiction nuptiale pour prendre même un baiser à celle qu'il nommait sa fiancée.

Cependant, tous les soirs, ils s'entretenaient longtemps ensemble, et de jour en jour l'amour augmentait. Il restait pourtant un peu de scrupule qui troublait la félicité de Berthe : une idée fixe, un pressentiment sinistre tourmentait l'ancienne novice; elle se disait parfois que c'est un sacrilége de quitter le cloître pour retourner à la vie terrestre, même lorsque l'on n'a pas prononcé de vœux encore.— J'étais la promise du Seigneur, disait-elle à son amant; mon amour pour vous peut-être est sacrilège!...— Mais cette tristesse se dissipait promptement, lorsque Ellewinn était là. Le jeune bourgeois concentra bientôt en son amie toutes ses affections; il négligeait son fidèle camarade Werleet dont il redoutait les gronderies.— Werleet, le patriote ardent, le plus terrible ennemi des femmes! Et c'est qu'en effet François Werleet avait raison, cet amour était un amour dangereux pour le patriotisme; car depuis qu'Ellewinn connaissait Berthe, et qu'il s'était épris d'elle, Ellewinn aimait secrètement les Français. La jeune fille lui parlait souvent de ses compatriotes, dont elle vantait les habitudes poétiques et courtoises. Tout ce que disait Berthe, Ellewinn l'adorait.... A tel point qu'Ellewinn avait dernièrement juré, pour sa belle amie, qu'il ne combattrait jamais contre les troupes françaises, contre les frères de Berthe! Oh! si Werleet avait connu ce serment, c'est pour le coup qu'il eût appelé son compagnon Louis traître à Dunkerque, traître à la patrie!

Ellewinn désirait donc secrètement que les Français occupassent Dunkerque. —Que m'importe, se disait-il, si je suis français, espagnol ou flamand, pourvu que je reste dunkerquois, pourvu que Dunkerque reste toujours ma belle cité marine, la déesse de la mer !

C'est ainsi que le jeune Ellewinn apaisait sa conscience, c'est ainsi qu'il croyait pouvoir aimer les Français sans être infidèle à Dunkerque, et c'est pour cela qu'il donnait de si calmes avis dans l'assemblée des bourgeois.

Et puis Berthe lui avait promis de consacrer leur hyménée lorsqu'ils seraient ensemble parmi les Français, avec ses frères.—Si Ellewinn n'était pas traître à Dunkerque, il l'était du moins à l'amitié de Werleet, ainsi qu'à l'armée espagnole.

CHAPITRE TROISIÈME.

Entre deux Amours !!!

Or, il y avait vingt jours que la jeune française se trouvait de la sorte dans la maison d'Ellewinn.

Maintenant que nous connaissons Berthe, nous pouvons reprendre le cours de notre récit.—Il fait soir; Werleet et son compagnon viennent de se quitter après le conseil tenu chez le gouverneur. L'un vole à la défense de Dunkerque, l'autre retourne auprès de sa bien-aimée. Ellewinn et Berthe devisent doucement à deux dans l'intérieur du logis, et l'amoureux dunkerquois ne songe pas que sa cité chérie est menacée d'un siége.

—Dans quelques jours sans doute, disait Ellewinn, tu seras à moi, tu seras ma femme, ô Berthe! car les troupes françaises ne peuvent manquer d'occuper la ville. Dunkerque est si mal défendu par le côté de Calais.

—J'aime à vous voir ainsi, mon Ellewinn, répondit Berthe, vous qui secouez les préjugés dont on vous a

nourri contre les beaux guerriers de France ! Oui, dès qu'ils seront à Dunkerque, je deviendrai votre épouse. Mes deux frères ne peuvent manquer d'y consentir, lorsque je vous nommerai mon sauveur. Et je ne quitterai plus cette grâcieuse cité que vous aimez tant ! Il faut que j'aie bien de la tendresse pour arrêter cette vocation que le Ciel m'avait tracée, pour devenir l'épouse d'un homme après avoir été la fiancée du Christ. N'est-ce donc pas un sacrilège ?

—Oh ! non, Berthe ; l'on peut aimer son époux sur la terre et son époux dans le ciel, sans qu'il y ait dans ces deux amours une rivalité profane. Pourquoi Dieu vous aurait-il faite charmante ? n'est-ce pas pour aimer, pour être aimée ? Oui, vous avez une longue et belle route à parcourir en ce monde, avant d'arriver à la vie des cieux.

Il y eut un moment de silence dans la causerie des amants. La jeune fille cherchait à se débattre contre un pressentiment funeste. Les souvenirs du couvent laissaient en elle une trace profonde. Car le serment d'être à Dieu que sa bouche n'avait point fait encore, Berthe l'avait fait dans son cœur. Et c'est là ce qui terrifiait l'ancienne novice ; c'était là ce qui enchaînait l'essor de sa félicité.

Ellewinn partagea cette mélancolie et continua : — Moi-même, Berthe, j'ai quelques nuages dans l'âme, quand je songe que j'ai foulé aux pieds l'amitié de mon fidèle Werleet, que j'ai contrarié l'élan généreux de son courage.... J'ai du remords aussi. Car maintenant mon devoir serait d'être sur les remparts de la ville pour veiller si l'ombre des nuits ne recèle pas le fer et la flamme des assiégeants ! J'ai beau chercher à fuir ces pensées importunes, le nom de traître me poursuit partout. Je te le dis... j'ai du remords ! du remords pour toi, mon Dunkerque, que j'abandonne !...

—Que dis-tu, mon Ellewinn? fit Berthe de sa voix la

plus caressante. Tu crois abandonner Dunkerque, parce que tu ne vas pas combattre les Français?... Les Français ! mais sais-tu qu'ils vont devenir les protecteurs de ta ville? ils vont embellir Dunkerque lorsqu'ils en seront les maîtres; ils y feront fleurir les arts.... Et les troubadours iront chanter le soir, avec l'onde somnolente de la mer. Oh! que ce sera une belle et délicieuse cité, quand elle sera France ! Puis alors, tu sais, nous serons heureux, nous serons époux !... Et tu pourras aimer ensemble, sans scrupule et sans remords, ta femme et ta patrie !...

Le bourgeois Ellewinn, à ces tendres paroles, eut un sourire de bonheur, et sa tristesse s'envola ! Berthe et lui ne songèrent plus au scrupule qu'ils appelaient du remords ; ils ne pensèrent plus qu'à s'aimer. Leurs regards se mêlaient, leurs paroles se confondaient doucement, et l'ivresse de l'amour leur versait l'oubli le plus délicieux.

Tout-à-coup, Louis Ellewinn se redressa, prêtant l'oreille avec anxiété. Les traits du jeune dunkerquois s'animèrent, ses yeux lancèrent des flammes.... Il s'élança sur son épée suspendue à la muraille....

C'est qu'il venait d'entendre gronder le canon sur les remparts! Ce bruit belliqueux annonçait que Dunkerque était assiégé ;— alors Ellewinn se trouvait réveillé de son amoureux sommeil ; — la cloche funèbre se mit à résonner aussi dans les airs, et de loin on entendait le murmure des soldats qui couraient par les rues. Le frémissement des armes, les cris de détresse, tous ces longs échos du siége arrivaient jusqu'aux deux amants qui frissonnaient d'émotions diverses. Ellewinn ne pouvait entendre tous ses compagnons voler au combat sans éprouver de nouveau les reproches de sa conscience. L'on assiégeait Dunkerque!... Et lui, l'ami de Werleet, il restait renfermé dans sa demeure ; avec une femme ; il avait désiré le triomphe des ennemis de Dun-

kerque!! Berthe, à son tour, tremblait de voir s'éveiller cette jeune ardeur; elle voulait qu'Ellewinn restât près d'elle, elle avait saisi sa main et le suppliait de toute la force de son âme....

Et le canon grondait toujours dans la nuit; et les tintements de la cloche d'agonie vibraient comme les gémissements d'une mourante.

—Non, je ne puis rester ici, s'écria soudainement Ellewinn. Berthe, laisse-moi! N'entends-tu pas au loin que le canon gronde? Tous mes amis meurent comme des héros.... Moi, je suis un lâche!... Mon épée! mon épée!

—Ellewinn, s'écriait la jeune fille, oh! ne me quitte pas! Je te dis de ne rien craindre pour ta ville! Ce sont les Français qui viennent, mes compatriotes, les frères de ta femme. Vois-tu, mon Ellewinn, demain peut-être nous serons mariés, je vais revoir mes frères; Dunkerque sera une ville française. Ellewinn, je meurs si tu me quittes! Quoi! tu irais te faire massacrer quand je t'aime! Tiens, je te le dis, je t'aime! Ce serait une lâcheté aussi que de m'abandonner maintenant.

Le jeune bourgeois aimait trop cette femme pour briser sa chaîne. Il retomba sur un siége avec l'immobilité d'un lion qui se voit dompté.

—Je reste, fit-il, puisque demain tu dois être ma femme. Et puis je t'ai juré de ne pas combattre la France. Il faut que je t'aime bien, Berthe, pour demeurer ainsi!

Les fiancés restèrent silencieux. A chaque coup de canon, Ellewinn se serrait les poings avec rage, et bondissait comme si le coup lui portait dans le cœur.

Ce lugubre silence et cette angoisse muette durèrent plusieurs heures. La nuit était déjà très-avancée, quand la porte de la chambre d'Ellewinn s'ouvrit violemment. Un homme parut en face du jeune bourgeois et de l'ancienne novice du cloître, un homme aux traits égarés, aux vêtements en désordre.

C'était François Werleet.

Il promena sur son compagnon stupéfait des regards amers, et prit la parole avec une sinistre ironie :

—Te voilà donc, Louis ! s'écria-t-il. Voilà comme tu défends ta patrie, ta mère que l'on déchire. Ah ! tu restes ici dans les bras d'une française, d'une misérable ! Je ne m'étais point trompé !

—Werleet ! dit Ellewinn en se redressant avec colère, respect à cette femme, ou bien je ne te connais plus....

—Respect à cette femme... oui, respect ! fit le vieux dunkerquois ; soit donc. Mais écoute-moi, mon Ellewinn, est-ce qu'aucun bruit n'est venu te troubler dans tes causeries d'amant ? n'as-tu pas entendu le canon français qui renversait nos murailles ?

—Ah !

—Tu l'as entendu, lâche ! et tu n'es pas venu, lâche et traître ! Dunkerque n'est donc plus rien pour toi ?... Mais sais-tu, toi qui restes là, si tranquille, que les Français ont franchi la brèche et que nous sommes vaincus ? J'ai vu tomber tous nos amis ; tous expiraient en criant : Vive Dunkerque !! Et toi... toi.... Ah ! tu vas me demander peut-être pourquoi je ne suis pas mort ? C'est qu'avant de tomber sous la ruine de nos murs j'ai voulu te jeter ma dernière malédiction, entends-tu ?... Traître Ellewinn ! reçois la malédiction de François Werleet !!

Cependant Berthe se rapprocha de son amant, et mit sa main dans la sienne en lui disant tout bas : — Les Français sont maîtres de la ville ; ami, je suis à toi.

L'heureux fiancé, ivre de cette promesse de sa bien-aimée, oublia toute sa colère, et tendant à Werleet une main fraternelle :

—Pourquoi tous ces reproches, dit-il ; pourquoi m'accables-tu d'indignes injures ? Je ne suis pas un traître, François ! car souvent je te l'ai dit : moi, je ne suis pas un espagnol, ni un français, ni un flamand ; je suis dunkerquois ! Pourvu que l'on respecte Dunkerque, peu

m'importe que cette ville s'appelle Espagne ou France. Or, j'ai pu rester ici sans combattre et sans trahir ma patrie; car cette lutte à laquelle tu viens de prendre part, Werleet, c'est la lutte des deux souverains; Dunkerque n'est que le théâtre de la bataille. Je ne suis donc pas un traître, et je puis réunir dans mon cœur ces deux amours sacrés: l'amour de Berthe et l'amour filial que je dois à notre berceau.

Le vieux dunkerquois, en écoutant ces paroles, restait immobile ; son visage reflétait toujours une expression ironique et douloureuse. Il ne répondait pas à son Ellewinn qui lui tendait la main.

—Werleet! continua le jeune homme avec douceur, rends-moi ton amitié ; cela me fait trop de mal de penser que tu me méprises et que tu me détestes , toi mon vieux compagnon, mon père! Rends-moi ton amitié: rien ne manquera plus à mon bonheur. Vois : cette gentille femme va devenir mienne; ses deux frères qui sont dans l'armée française vont bénir notre union. Elle m'aime, elle me l'a dit. O Werleet! pourquoi détesterais-tu les Français? Berthe m'assure qu'ils sont tous grâcieux et courtois, et qu'ils feront de Dunkerque un foyer d'arts et de poésie. Dépose donc un ressentiment inutile, et viens partager nos joies.

François Werleet saisit alors la main d'Ellewinn; mais ce n'était pas une pression d'ami : c'était l'étreinte de la fièvre. Ellewinn fut effrayé du regard fixe de son compagnon ; il chercha même à s'éloigner de lui , car il pensait que cet homme était devenu fou , tellement ses traits se contractaient nerveusement.

—Insensé! cria Werleet en rompant ce long silence ; tu n'as pas trahi Dunkerque? Viens donc voir!

En parlant ainsi, il entraîna Ellewinn dans la chambre voisine qui formait le devant de la maison. Berthe les suivit avec une terreur instinctive qui la faisait frissonner jusqu'à l'âme.

Werleet conduisit son ami vers la fenêtre, et l'ouvrant tout-à-coup :

—Regarde ! cria-t-il à Ellewinn stupéfait... regarde !

Alors un horrible spectacle frappa les regards des deux Dunkerquois et de la jeune française. Quoique ce fût encore la nuit, il n'y avait plus de ténèbres ; mais une lueur vaste, éblouissante, se déroulait au loin, puis se perdait dans l'ombre et dans les torrents de fumée.... C'était L'INCENDIE !! Les assiégeants vainqueurs étaient entrés par la brèche, puis ils avaient mis le feu à la ville! Ellewinn entendit le mugissement des flammes, le craquement des maisons, les cris de détresse, le bruit des armes. Il voyait son cher Dunkerque envahi par des bandes de soldats farouches qui s'en allaient par les rues la mêche à la main ; il voyait son Dunkerque presque dévoré par un géant de feu !

Adieu donc sa ville natale, sa ville coquette, adorée, qu'il contemplait naguère avec tant d'orgueil et d'amour. Adieu, l'aspect de ces toits, de ces clochers si connus ; adieu la maison paternelle ! Adieu, la vie, l'espoir, la joie, la patrie ! Quand naîtra l'aurore, Ellewinn ne verra plus tout cela ; il ne verra plus surgir la tour ni les toits de l'église; la tour si haute, si svelte, si fière, qui bourdonnait et carillonnait les jours de fête, et qui perdait dans les nuages sa flèche surmontée d'un coq d'or. Mais c'est lui enlever sa mère, c'est le faire assister à l'agonie de sa mère! O rage! ô vengeance !

A cet aspect, à ces pensées, le jeune bourgeois s'éveille de son amoureux sommeil, et repousse Berthe éperdue. Il se jette sur ses armes, et s'écrie en saisissant la main de Werleet :

—Oui, mon vieil ami, tu avais raison ; je suis un lâche, un traître. Tu as raison de me maudire. On ne doit pas aimer les femmes, elles vous perdent. Voilà pourtant comme tes frères ont traité Dunkerque, Berthe ! ce sont tes frères !

L'infortunée ne répondit rien.

—Vengeance, Werleet ! hurla le jeune dunkerquois, Viens, viens, il est temps encore de tirer l'épée. Tu vois là-bas autour de l'église, près de la tour, un bataillon des nôtres qui se défendent.... Les assiégeants les serrent de près, ils ont des torches, ils veulent mettre le feu à l'église paroissiale.... Viens, ami, courons sauver le cœur de notre ville.

En effet, les assiégeants n'avaient pas encore pu s'approcher de l'église. On voyait les Dunkerquois qui survivaient encore, animés d'un patriotisme héroïque, se former en bataillons, et disputer aux vainqueurs chaque rue, chaque maison, chaque pierre. Ils avaient été refoulés jusqu'à l'église paroissiale, et c'était là que le principal combat s'engageait ; c'était jusque là que les assaillants étaient arrivés par la flamme et par le fer.

Tandis que s'engageait cette lutte désespérée, Ellewinn et Werleet quittèrent le logis et coururent se joindre à leurs compagnons. Les deux amis s'étaient réconciliés à cette heure suprême. Et puis Ellewinn ne pouvait plus aimer la pauvre Berthe ! Il n'écoutait pas cette femme qui le suivait péniblement, avec des supplications déchirantes, à travers les rues embrâsées !

Ellewinn avait à cœur de réparer son passé ; puis le sentiment de la vengeance bouillonnait en lui.—Mon Dunkerque, s'écriait-il, je veux mourir avec toi, mais non sans y mêler le sang de nos bourreaux !

Et de son glaive et de sa hache il faisait mordre la poussière à plus d'un ennemi. Mais le courage des Dunkerquois, la fougue d'Ellewinn, la force herculéenne de Werleet... tout fut bientôt inutile. Le bataillon, écrasé par le nombre, succomba. Presque tous moururent ; les autres s'enfuirent. Les deux amis seulement combattaient encore.

Les Français se ruèrent alors sur l'église paroissiale, et leurs flambeaux sacriléges allumèrent l'incendie au

temple du Seigneur!!...—L'incendie n'allait pas assez vîte à leur gré!—Quand l'édifice eut pris feu, les incendiaires se reculèrent à quelque distance, pour jouir en sécurité du spectacle de leur furie. Mais Ellewinn et Werleet ne s'éloignèrent pas de la tour que gagnait la flamme....

Cependant Berthe, haletante et désolée, avait bientôt perdu la trace de son amant; elle pleurait la perte de sa tendresse; elle déplorait l'injustice d'un homme qu'aveuglaient la colère et la douleur. Pourtant elle lui aurait encore pardonné, la douce femme! Elle tremblait plutôt pour les jours d'Ellewinn que pour les siens. O jouet de la destinée! pauvre enfant que le sort déchire de ses serres cruelles! La flamme de la guerre la poursuit partout; elle l'arrache au cloître; elle veut l'atteindre encore dans son nouvel asile. La pauvre femme! est-ce donc que ses pressentiments ne l'ont point trompée? Dieu peut-être ne veut pas couronner un amour qui l'offense; Dieu ne maudit-il pas toujours celles qui laissent le voile du couvent pour prendre le voile de l'hymen et les parures du monde?...

Berthe arrive enfin jusqu'au lieu du combat; elle s'approche des Français, elle cherche ses frères. Au sein de ce tumulte, son cœur frémit d'épouvante; mais l'amour lui donne du courage.... Elle pense encore à sauver Ellewinn. Tout-à-coup Berthe reconnaît deux officiers.... Ce sont ses frères! Elle se jette à leur cou, les embrasse; elle leur parle avec précipitation.—Sans doute, c'est son histoire qu'elle raconte.—Et d'un geste de détresse, elle leur désigne Ellewinn qui reste debout, les armes à la main, au pied de l'église paroissiale que déjà l'incendie dévore.

Alors les deux officiers de France vont s'élancer pour sauver le jeune bourgeois de Dunkerque; mais il est trop tard: l'édifice s'écroule, et l'amant de Berthe meurt enseveli sous ses débris fumants. Il périt avec Werleet

de cette mort glorieuse.... Les héros préférèrent mourir avec leur cité que de survivre à ses ruines....

Pauvre Berthe!

Elle se résigna comme une chrétienne, comme une martyre, et ses frères, d'après sa demande, la reconduisirent dans le couvent, où elle prononça des vœux éternels. Là, dans sa pieuse et calme douleur, la jeune fille ne crut pas offenser le Ciel en songeant parfois à son bien-aimé, qu'elle devait revoir sans doute au séjour des élus.



UN ROMAN DE SALON.

CHAPITRE PREMIER.

La vie pour un baiser !...

Neuf heures du soir venaient à peine de sonner, et déjà le bal était éblouissant chez madame la marquise de Léonnart. Les quadrilles se succédaient avec une magique harmonie, et les dames, groupées diversément, étincelaient de parures et de beauté. On voyait la marquise examinant sans cesse les salons d'un coup-d'œil, et recevant les nouveaux-venus avec une courtoisie parfaite. Sans aucune flatterie, la soirée était charmante et rappelait les beaux jours du faubourg Saint-Germain. Ajoutons aussi que les fêtes de madame de Léonnart étaient le rendez-vous ordinaire des gens à la mode; nulle, en effet, ne savait mieux qu'elle distribuer les sourires, ou recevoir avec grâce les hommages des courtisans du bon ton.

Il arrivait ce qui arrive d'ordinaire aux maîtresses de maison qui reçoivent, c'est-à-dire que la marquise était entourée partout de jeunes adulateurs, d'autant plus qu'elle était jolie! On voit si souvent dans le monde des femmes âgées, qui ont le ridicule de se croire séduisantes, être encensées comme des reines, tout simplement parce qu'elles font danser dans leurs boudoirs. Jugez donc quelle cour brillante devait avoir madame de Léonnart, qui joignait à cet avantage une taille distinguée et les traits les plus fins. Cette habitude d'être adorée lui avait donné un air d'aisance et de minauderie que ne tardent pas à prendre les dames de la haute société. Les uns la disaient coquette, les autres seulement légère, enfin des personnes graves en disaient plus de mal. Quoi qu'il en soit, il n'entre pas dans mon plan de raconter la vie intime ni les secrètes pensées de notre marquise. C'était une femme du monde, dans le sens le plus étendu. Pareille qualification ne suffit-elle pas?

Les nombreux cavaliers qui allaient saluer la châtelaine remarquaient ce soir-là près d'elle un monsieur et une dame inconnus dans ces réunions. Madame de Léonnart paraissait s'occuper beaucoup de la jeune femme assise à ses côtés, et la présentait en souriant à tous ses adorateurs. Il était aisé de voir que c'était une débutante que la marquise avait entrepris de *former*. Héloïse Dérouville, en réalité, connaissait fort peu les plaisirs mondains, bien qu'elle fût déjà mariée. Mais elle s'était mariée si jeune, à dix-huit ans, à peine sortie de pension; de sorte qu'elle n'avait pas eu le temps de goûter encore les jouissances du bal. Héloïse était charmante. Son œil vif, son air spirituel, joint à quelque chose de naïf répandu sur toute sa personne, la rendaient à la fois agaçante et modeste. Nous concevons que cette jeune imagination fût avide de ces brillantes voluptés, où s'enivre surtout l'amour-propre d'une femme; et quelque naïve qu'elle soit, une femme sait

toujours quand elle est jolie. M. Dérouville, le mari d'Héloïse, l'avait complaisamment conduite à cette fête, et c'est lui que l'on apercevait près d'elle assis gravement.— Complaisamment, ai-je dit. Songeons que M. Dérouville avait quarante-cinq ans passés, et qu'à cet âge on est bien revenu des premières illusions de la jeunesse. C'était donc de sa part une véritable complaisance, d'autant plus qu'il était mari. Il y avait peut-être une disproportion d'âge très-marquée entre les deux époux; mais l'estimable Dérouville connaissait trop bien le caractère des femmes de dix-huit ans pour contrarier les goûts de la sienne. Cet homme était loyal, sensible, habile à conduire ses affaires avec probité, et quoiqu'il s'ennuyât au bal, il voulait paraître s'y amuser beaucoup. Nouvelle complaisance dont je crois peu de maris capables. Héloïse avait épousé M. Dérouville ni par intérêt, ni par amour. Les familles avaient arrangé ce mariage. Alors encore la jeune femme ne savait trop ce que c'était que l'amour et l'intérêt. Et de la manière dont son mari s'était conduit envers elle, grâce à son attentive bienveillance, Héloïse ne s'était pas encore plainte de ce qu'il eût plus de quarante-cinq ans. Jusqu'à ce jour donc, le nouveau couple était heureux. Madame de Léonnart était l'amie d'enfance de Madame Dérouville, et toute coquette que fût la marquise, elle n'avait pas néanmoins de vanité jalouse. Aussi cherchait-elle à faire briller la nouvelle venue, sans crainte d'être elle-même détrônée. Madame Dérouville était pourtant plus jeune et plus fraîche, et beaucoup moins connue dans les salons; ce dernier genre de mérite, selon nous, n'est pas si fort à dédaigner qu'on le croit.

Héloïse semblait s'amuser de tout son cœur; ses yeux, habitués aux ameublements sévères d'une pension, à la simplicité du domicile conjugal, étaient charmés, éblouis; ces toilettes voluptueuses, cet éclairage, ces parfums, ces conversations qui mouraient à voix basse, tout cela sem-

blait réaliser ses rêves de jeune fille. Elle s'étonnait de ressentir tant de bien-être : son âme s'éveillait, et la danse allumait ses pensées ardentes. Enfin, après une walse, elle s'en revenait, rouge de plaisir et folâtrant avec son éventail, auprès de sa patronne, quand la porte du salon s'ouvrit et l'on annonça :

—Monsieur Lucien de Sirval !

A ce nom, il se fit un murmure confus, et tous les yeux se tournèrent vers l'entrée principale. Ce ne pouvait guère être par curiosité, car Lucien était bien connu dans ces fêtes. On vit entrer un jeune homme vêtu avec beaucoup de recherche et de goût ; il n'eût pas été possible de reprocher à sa cravate et à ses cheveux un seul mauvais pli. Son maintien était celui d'une personne habituée à se faire voir, et qui trouve tout naturel qu'on le regarde. Et pourquoi le regardait-on? Parce qu'il avait coutume d'arriver tard, parce qu'il était bien fait, qu'il était riche, et qu'il avait eu plusieurs maîtresses à la connaissance de chacun. C'était un fat, pour tout dire en un mot. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que le monde s'amuse de ces fats, les considère comme des héros, et leur fait un mérite de leurs débauches et de leur orgueil.

Lucien, content de l'effet qu'il croyait produire, s'avança vers la marquise d'un air dégagé, et tout en achevant de mettre ses gants d'une éblouissante fraîcheur.

—Vous arrivez bien tard, monsieur, dit madame de Léonnart avec un ton familier de reproche.

—Mon Dieu ! madame, excusez-moi : des affaires d'une grande importance.... Et d'ailleurs il n'est guère que dix heures et demie, je crois ; on ne peut vraiment pas arriver beaucoup plus tôt.... Votre bal est charmant, enchanteur, comme toujours, du reste.... Encore une fois, ne me boudez pas... daignez m'excuser.

—Je ne vous boude pas, fit la marquise en riant ;

vous viendrez demain me faire des excuses en règle.....
Ah ! monsieur Lucien , j'ai le plaisir de vous présenter monsieur et madame Derouville , une amie intime, qui sort de pension , et qui est mariée nouvellement.

En parlant ainsi , madame de Léonnart désigna Héloïse et son mari.

Lucien et Dérouville se saluèrent froidement ; entre un époux mùr et un jeune fat s'élève tout d'abord un nuage de mauvaise humeur et d'antipathie. La jolie dame baissa les regards et rougit un peu.

—En vérité, madame, dit Lucien à madame Dérouville, je ne sais si c'est une témérité à moi... mais voici un nouveau quadrille... daignez accepter mon bras ; si bon vous semble, nous danserons.

—Certainement, monsieur, dit Héloïse, en prenant le bras de Lucien avec un peu de précipitation. La novice avait pourtant une autre invitation inscrite sur son calepin, mais elle feignit de l'oublier, parce que de Sirval lui semblait fort aimable. C'est là une espièglerie que les dames font quelquefois sans scrupule ; et si le procédé n'est point parfaitement poli, on peut le trouver excusable.

Voilà donc de Sirval et madame Dérouville perdus dans les groupes animés des quadrilles. Quand on est si près l'un de l'autre, les bras enlacés, que l'on peut se parler bas , au milieu d'un air brûlant , embaumé , on éprouve je ne sais quoi de vague qui inspire des pensées étranges. Héloïse avait souvent entendu parler de Lucien, elle avait quelquefois pensé à lui sans le connaître; et maintenant qu'elle le voyait près d'elle , son cœur éprouvait une sorte de satisfaction. Lucien , nous le concevons , était moins impressionnable qu'une jeune femme qui débute dans le grand monde : il n'en était plus à ses premières sensations, ni à ses premières rêveries ; néanmoins , la vue de madame Dérouville l'avait charmé d'abord ; le fat cependant n'y avait guère donné

une attention bien réfléchie. C'est pour ainsi dire par instinct et par habitude qu'il lui adressait ses phrases galantes. Peut-être Héloïse y attachait-elle plus d'importance que lui.

—Il n'y a pas longtemps, disait-il, que vous venez ici, n'est-ce pas, madame?... Sincèrement la fête gagne beaucoup à votre présence.

—Ah ! monsieur, vous ne dites pas ce que vous pensez !

—Y a-t-il longtemps que vous connaissez madame de Léonnart ?...

—Depuis mon enfance; c'est une bien bonne amie, monsieur.

—Fort aimable ; et vous êtes déjà mariée ? Si jeune ! car ce monsieur à favoris est votre époux, si je ne me trompe. Comment se fait-il que si jeune....

—L'on m'a fort peu consultée, répondit-elle naïvement.

Cette réponse, quoique faite avec l'intention du monde la plus innocente, parut singulière à Lucien. Une idée rapide traversa son esprit. Tiens, se dit-il, une jeune femme ! un *vieux mari !* Et je n'y songeais pas !... Un nouveau coup-d'œil qu'il jeta sur sa danseuse la lui fit paraître belle de mille nouveaux charmes. Déjà le fat avait résolu sa conquête, il lui jetait déjà des regards plus tendres et lui serrait doucement le bras. Mais, en général habile, il ne hasarda pas encore la déclaration. Ce fut par des demi-mots où se cachaient divers sens, et par des phrases ambiguës, qu'il voulait préparer la victoire. Pauvres femmes ! quand on voit le monde exercer contre vous une vigilance si sévère, pendant qu'on excuse vos lâches séducteurs, on doit crier à l'injustice, à l'anathême ! Tous les jours n'y a-t-il pas des hommes qui calculent froidement la ruine d'une femme, qui en font même leur détestable métier ? Ils ne s'en soucient pas plus que d'une étourderie sans conséquence, ils

troublent le repos des familles, abusent de la confiance et de la faiblesse. Puis le monde est là pour leur pardonner à eux, pour leur sourire. Quel est le plus coupable de ces hommes ou de la société qui les caresse?

Enfin Lucien de Sirval reconduisit Héloïse vers son siége, et la salua avec un de ces signes, une de ces œillades que les maris ne voient pas. Pendant tout le reste du bal, Lucien la suivit du regard, et la jeune dame ne manqua pas d'en faire la remarque. C'est ce que cherchait de Sirval. Il était sûr maintenant qu'on penserait à lui.

Rentrée chez elle, Héloïse se sentit dans une sorte de trouble qu'augmentait encore la fatigue fébrile de l'insomnie. Elle souffrait de la tristesse et d'une secrète oppression. Le bon Dérouville, pour qui elle avait beaucoup d'amitié, parut lui déplaire, et lorsque celui-ci vint lui donner franchement son baiser d'époux, l'image du bal et de Lucien aux manières élégantes passa devant elle avec d'éblouissants reflets. Héloïse remarqua que les cheveux de son mari grisonnaient, que ses traits avaient quelques rides. Chose étrange! elle n'y avait pas encore songé! puis elle crut voir Lucien avec sa belle tournure, ses cheveux noirs, sa peau fine; elle repassa dans son souvenir toutes les phrases, tous les mots du fat; et cette pensée la poursuivant sans cesse, l'entraîna dans mille rêves où son âme palpitait avec un doux émoi. Dérouville, trouvant sa femme silencieuse et triste, lui demanda si elle n'avait pas goûté chez madame de Léonnart tout le plaisir qu'elle se promettait. A cette demande affectueuse, Héloïse préoccupée répondit:

—N'est-ce pas que M. de Sirval est un cavalier fort aimable? Nous le recevrons quelquefois ici dans nos petites soirées?

Certes, Dérouville n'était pas jaloux; l'amour qu'il avait pour sa femme n'était pas une de ces passions

aveugles accompagnées d'instincts presque sauvages, et si cette réponse l'étonna, elle ne l'inquiéta point. La confiance qu'il avait était sans bornes; il se fiait à l'inexpérience, à la candeur de sa jeune épouse, et pourtant cette inexpérience offre quelquefois bien des dangers.

—M. de Sirval, répondit-il, tu le trouves aimable?... J'ai fait peu d'attention à lui; d'ailleurs, peu m'importe? je ne veux pas le recevoir chez nous. Je ne donne ici que de petites réunions, et non des soirées du grand monde. Tu le sais bien, nos amis intimes viennent seuls nous voir. Et je ne veux pas devenir l'intime ami de M. de Sirval : il n'est ni de mon âge ni de mon caractère.

M. Dérouville avait parlé avec fermeté, non pas qu'il eût un soupçon, mais parce qu'en effet cet homme lui avait déplu. D'ailleurs, il avait un cœur trop loyal pour supposer que l'on pût chercher à détourner une épouse de ses devoirs. Il ne devinait pas ce que peut l'amour-propre ou le caprice. Madame prit un peu d'humeur, et désormais il ne fut plus entre eux question de Lucien.

Le lendemain, dans la matinée, Héloïse alla chez Mme de Léonnart. Elle se dissimulait à elle-même le but de sa visite; mais, en réalité, elle espérait faire rouler la conversation sur M. de Sirval. La marquise, habituée au monde, s'était aperçue de l'impression favorable que Lucien avait faite sur Héloïse; aussi ce fut avec un sourire légèrement railleur qu'elle accueillit sa visiteuse.

—Bonjour, ma bonne amie, fit en entrant Mme Dérouville, je suis bien indiscrète de venir vous voir si matin; mais j'ai envie de causer avec vous pour dissiper un petit mal de tête.... Vous n'êtes pas fatiguée de la charmante fête d'hier soir?

—Du tout, chère, du tout; je viens de me lever, comme vous voyez, et je vous reçois sans cérémonie.... Je vous trouve un peu pâle... la fatigue.... Ah! et vos danseurs vous ont-ils paru aimables?

—Très-galants, un surtout, M. de Sirval; c'est un jeune homme charmant et d'excellent ton.

En prononçant ce mot, Héloïse rougit malgré elle.

—Nous y voilà, se dit tout bas la marquise charmée de sa pénétration; j'étais sûre qu'elle parlerait de lui.

—Vous ne l'avez pas revu depuis hier, continua avec entraînement Mme Dérouville, mais vous le reverrez ce soir sans doute. S'il vous parle de moi, ne dites pas que vous m'avez vue. Savez-vous, bonne amie, s'il y aura bientôt quelque fête nouvelle?... Imaginez-vous que mon mari ne veut pas le recevoir chez nous.

—Oh! mais voilà qui est délicieux, fit la marquise en riant comme une folle. Dérouville jaloux! je ne le croyais pas capable de ce travers. Au fait, il a peut-être raison; Lucien est gentil cavalier, et vous n'avez que dix-huit ans. Ah! ah! ah! c'est délicieux. D'ailleurs, croyez-moi, chère Héloïse, je m'y connais, il vous a trouvée charmante, Lucien.

—Vraiment! dit la petite dame avec joie.

—Je m'y connais, vous lui plaisez beaucoup; tenez, pour corriger Dérouville de sa jalousie, il n'y a qu'un moyen. Ecoutez ou feignez d'écouter avec plaisir les galanteries de Sirval. On jasera, Dérouville enragera... nous rirons; bien entendu que ceci n'ira pas plus loin que vous le voudrez.

Et la marquise redoubla ses éclats de rire. Héloïse parut goûter le conseil. Hélas! c'est ainsi que tous les jours se machine par degrés la perte d'une femme. Il ne faut qu'une amie plus étourdie que mal intentionnée, un époux confiant, un fat bien tourné. Cela suffit. On commence par avoir des projets innocents; on veut corriger un mari jaloux, lui donner de l'inquiétude, rire à ses dépens. C'est ainsi que le mal se déguise, qu'on respire avec confiance les poisons de la flatterie. Le monde! voilà le monde! Oui, les philosophes ont raison

de le dire : il cache sous les fleurs des serpents et des abîmes !

Les deux amies se séparèrent ; Héloïse rêvait ; Mme de Léonnart fut toute la journée de la meilleure humeur possible. Pour les femmes frivoles, c'est tout un roman qu'une intrigue ébauchée. Elles ne songent pas au côté sérieux. Leur sensibilité s'étourdit avec les grelots de la folie. Du reste, ne se disent-elles pas toujours : « Cela n'ira pas loin, » comme si une faible femme, lancée sur une pente glissante, pouvait à son gré s'arrêter au milieu de la chûte.

Lucien alla dans la journée chez Mme de Léonnart. Nous savons qu'il lui devait des excuses en règle. Le jeune danseur, qui avait ordinairement la parole joyeuse, le front insouciant, parut dans ce boudoir avec un air presque triste. La marquise ne manqua pas de lui en faire l'observation.

—Vous êtes bien sombre aujourd'hui, monsieur Lucien, dit-elle avec malice. Je suis sûre que vous pensez à Mme Dérouville.... C'est fort drôle, allez !...

De Sirval fit un mouvement de contrariété, comme un homme dont on aurait surpris une pensée secrète.

—Mme Dérouville, répondit-il avec gêne, elle est fort jolie, en effet....

—Voilà qui est tout-à-fait charmant ! reprit l'étourdie. Croiriez-vous que cette belle petite est venue ici ce matin même et que... j'avais cependant promis de ne pas vous dire... mais enfin il faut corriger Dérouville... et qu'elle vous a trouvé le plus aimable cavalier du bal.

Leur conversation roula presque entièrement sur Héloïse ; de Sirval craignait de perdre sa liberté par un amour véritable.... Depuis l'instant qu'il l'avait vue avec son air de jeunesse et de candeur, son regard un peu languissant, ses cheveux d'ébène, le fat était sans cesse préoccupé d'une seule pensée : la revoir ! valser encore avec elle, serrer sa main, écouter sa voix !...

Lucien ne se reconnaissait plus.... Toutes les femmes qu'il croyait avoir aimées n'avaient jamais ainsi envahi son âme. Il s'était tant de fois joué de l'amour; et l'amour prenait enfin sa revanche. Lucien le sentit; il voulut se déguiser à lui-même cette passion naissante, et, pour en prévenir les suites, il résolut souvent d'oublier Héloïse, de fuir les salons, le monde, et de se distraire avec d'autres amours. Soins inutiles! le fat était pris, et chaque fête le ramenait aux pieds de sa jolie valseuse.

Un soir, le bal parut à Lucien plus enivrant qu'à l'ordinaire; les charmes d'Héloïse brillaient d'un éclat nouveau. Sa parure était divine! Lucien alors l'aimait à devenir fou. Ce n'était plus comme autrefois lorsqu'il étudiait froidement ses regards et ses mots, lorsqu'il regardait les femmes comme des hochets; non! maintenant il parlait le langage du cœur. Mais il n'avait pas encore osé dire: je t'aime! et cependant il était bien aguerri avec les déclarations. Tels sont les effets du véritable amour: il inspire le respect et la crainte. Près de celle que l'on adore, la force faiblit, la voix tremble, alors même qu'on serait prêt à braver pour elle les plus imminents dangers!... Lucien, cette fois, ne put se résoudre à quitter Héloïse sans emporter un peu d'espoir; il était las de son incertitude et de ses longues journées de rêveries monotones. Sans doute, la jeune femme devait connaître ses pensées intimes, elle les avait pu deviner dans les causeries de la danse; mais jusqu'alors elle semblait plus coquette que persuadée: il fallait arriver au dénoûment.

De Sirval prit un feuillet de son calepin, y traça quelques mots au crayon, et le mit adroitement dans le bouquet d'Héloïse. Celle-ci s'en aperçut et lut ces mots à la dérobée:

—Ma vie pour un baiser!...

Puis elle roula entre ses doigts le billet galant et le

cacha dans son sein. L'amoureux Lucien suivait de loin tous ses mouvements avec inquiétude, et ses yeux cherchèrent ceux de Mme Dérouville. Il vit un sourire de satisfaction, un regard sans colère, et la joie pénétra tout son être. Une vie nouvelle s'ouvrit devant lui, une vie de bonheur, de ravissement : il était aimé !... Dans son délire, il était près de se précipiter aux genoux de son amante ; mais Dérouville était là, le confiant Dérouville qui continuait à conduire complaisamment sa femme à tous les bals : le bon mari croyait tout le monde aussi loyal, aussi froid que lui... il s'était endormi dans son fauteuil.

Lucien n'était pas homme à perdre le fruit d'un premier succès. Par un de ces hasards que la fatalité envoie, Dérouville dut faire un voyage pour ses affaires. Dès-lors Héloïse fut entourée de séductions nouvelles. On lui fit de vive voix les protestations les plus brûlantes, les serments les plus passionnés !...

Elle succomba !

CHAPITRE DEUXIÈME.

Voluptés et Remords.

Lucien, ivre d'amour, respirait l'air voluptueux du boudoir. Ils étaient là, tous deux, les mains enlacées, les yeux humides ; et leurs voix murmuraient ensemble des paroles sans suite, tendre et mystérieux langage. Le soleil du matin, qui se jouait sur la soie rouge des rideaux, illuminait la chambre parfumée ; c'était le moment de la plus douce aurore !

Tout-à-coup Héloïse fit un geste comme pour se débarrasser de l'amoureuse étreinte, elle écarta ses cheveux du front comme une folle dont la raison s'éveille ; puis elle fixa sur Lucien un œil égaré par l'effroi.

—Qu'as-tu donc, mon adorée, dit Lucien en l'attirant vers lui.

—Ce que j'ai, reprit-elle avec une anxiété fébrile, ce que j'ai , mon ami ? Je songe que tu es là dans cette chambre, et qu'il revient ce soir, lui !...

—Que nous importe !... nous sommes heureux.

—Et s'il découvre cet amour que la société condamne, si cet homme à qui j'ai voué ma vie au pied des autels apprend que l'adultère a souillé sa couche , pourras-tu dire encore : « Que nous importe? » Réponds!

—Héloïse ! reprit Lucien en se levant avec exaltation de son siége, écoute-moi. J'ai pour toi dans l'âme une telle tendresse , que je serais heureux même de partager ton martyre ; quand je suis près de toi, je n'ai plus d'autres pensées ni d'autres sensations que ton sourire qui m'enivre , ton baiser qui me rend fou ! Puis-je songer au lendemain, puis-je voir un nuage dans l'avenir ? Non, ce moment qui s'envole a tant de bonheur que le plus grand supplice ne pourrait en affaiblir la mémoire. Je t'aime! Et si tu m'aimais aussi , tu ne pleurerais pas quand nous sommes à deux, tu ne parlerais pas de lui ; tu oublierais tout , comme j'oublie tout, mon Héloïse ! tu ne verrais pas un crime dans notre amour. Moi , je suis prêt à livrer ma vie. Oh ! je sais que parce que cet homme a surpris ton cœur d'enfant, parce que le monde vous étreint dans une même chaîne , je sais que pour cela les lois lui donnent le droit de m'assassiner !

La jeune femme devint encore plus pâle.

—Je le sais. Et cependant , poursuivit-il, m'as-tu vu quelquefois reculer ? M'as-tu vu craindre pour mes jours? C'est un crime de nous aimer ! Pourquoi ? Tu es si belle... Je serais heureux de mourir pour toi ou bien avec toi. Est-ce qu'on peut étouffer l'amour au cœur? Est-ce que je puis cesser d'être à toi ? Il revient aujourd'hui.... Eh bien ! qu'il nous tue ! Nous serons libres de dormir ensemble dans la tombe.

En parlant ainsi, de Sirval semblait tout dominer de sa haute taille ; un air de noblesse et de courage animait ses traits. Etrange effet de l'amour ! Ce n'était plus Sirval le fat, l'insensible et insouciant Sirval, c'était l'amant le plus généreux et le plus fidèle. Il disait vrai !

—Je n'ai pas peur de mourir, mon Dieu ! dit Héloïse avec plus de calme.

—Oui, si tu m'aimes, continua Lucien avec feu, tu partageras ma destinée, nous ne l'attendrons pas. Nous fuirons ensemble pour l'Espagne ou pour l'Italie. Nous verrons ces climats brûlants, ce beau ciel où l'amour est plus doux. Ce n'est pas le monde que je redoute : je dédaigne ses lâches propos. Le monde ! c'est là ce qui nous perd ! Fuyons, fuyons ! alors nous pourrons nous aimer sans défiance, sans que rien ne nous sépare. Et je te ferai tout oublier : ton pays natal, les caresses de ta mère !... Tu verras en moi tant de dévoûment et de sincérité que tu me diras peut-être : Je t'aime comme tu m'aimes, Lucien !...

La jeune femme parut irrésolue ; elle regarda son amant, puis rassemblant toute sa force, elle s'écria pleine d'énergie :

—Fuir !... jamais !...

De Sirval ne lui répondit que par un regard douloureux ; il doutait de sa tendresse maintenant.

Quand il se fut éloigné, et qu'Héloïse resta seule avec cette idée que son mari devait revenir le soir même, elle se voilà le visage avec honte et laissa couler ses larmes en abondance. L'image de Dérouville lui apparut comme un reproche ; après le délire venait le remords. Ce qui l'avait portée vers Lucien, c'était plutôt de l'entraînement, de l'étourderie, qu'un amour profond. Elle avait trop légèrement obéi à son caprice, et maintenant que la réalité se présentait avec ses fantômes vengeurs, la coupable épouse était malheureuse et terrifiée. Que faire pour cacher à son époux la pâleur

de son visage et cette faute qu'elle croyait écrite sur son front? Que faire pour le recevoir avec joie et pour sentir son baiser sans trembler de terreur? Mais en pensant à Lucien, son âme reprit un peu de sérénité.—Oh! se dit-elle, il m'aime, il m'adore.... Lucien, je veux t'aimer! Cette tendresse sera toute ma consolation; tu es digne de me sauver du désespoir!

Cependant Dérouville ne devait arriver que vers cinq heures. L'attente paraissait bien longue à la pauvre femme. Pour chercher quelque distraction, elle se ressouvint qu'elle devait une visite à Mme de Léonnart. Peut-être la gaîté de cette bonne amie contribuerait-elle à chasser la tristesse accusatrice que le remords imprimait sur ses traits malades. Héloïse alla donc causer avec la sémillante marquise, qui venait d'achever son chocolat.

—Chère amie, dit Mme Dérouville, je viens vous demander une heure d'hospitalité. J'attends aujourd'hui mon mari. Vous savez....

—Ah! c'est aujourd'hui qu'il revient de voyage. Est-ce pour cela que vous paraissez si triste?

Héloïse s'efforça de sourire:

—Toujours des épigrammes contre les maris, dit-elle.

—Je vous assure que vous êtes triste; il y a quelque inclination sous jeu, ma bonne. Et M. Lucien!... Là, vous changez de couleur.... Vous l'aimez?... Tant pis alors; car c'est bien le plus grand fat, le plus perfide séducteur que le bal puisse enfanter!...

—Que dites-vous? s'écria Héloïse; vous m'aviez dit d'écouter favorablement ses galanteries....

—Eh! sans doute, reprit la marquise vaporeusement, je vous ai dit de l'écouter, petite, ou plutôt de faire semblant de l'écouter, pour corriger Dérouville de sa jalousie. Mais ce brave homme n'est pas jaloux du tout. C'est bien la meilleure pâte de mari. Trouvez-m'en qui s'absente trois grandes semaines. Feu M. de Léonnart ne

s'absentait que quinze jours, jamais plus, je vous jure. Mais revenons à ce fat de Sirval. Je commence à croire qu'il vous plaît, et comme vous avez peu d'expérience, trouvez bon que je vous instruise, belle amie. Ne dansez plus aussi souvent avec lui, ne lui permettez plus de s'asseoir près de vous pendant toute une soirée. Il est capable d'avoir des espérances : alors vous ne vous en débarrasseriez qu'avec peine. Puis je vous avertis qu'il manie sa phrase avec beaucoup d'art, qu'il vous persuadera qu'il vous aime, sans qu'il en pense un mot. Figurez-vous qu'il a eu successivement pour maîtresses mesdames d'Albert, Gérency, et une foule d'autres coquettes qui s'y sont laissé prendre. Il faut qu'il soit bien habile.... Mon Dieu ! cela est officiel ; il n'y a que les maris de ces dames qui n'en savent rien.

La pauvre Héloïse écoutait avec une muette douleur la biographie de cet homme pour qui elle avait foulé aux pieds tous ses devoirs, pour qui elle souffrait tant d'inquiétudes et de remords. Son amie feignit de ne pas remarquer le trouble dont la jeune femme était agitée : elle ne se doutait pas d'ailleurs que la faute eût été si prompte ; elle voulait lui montrer l'abîme, pensant qu'il y avait eu à peine une apparence de danger. Mais il était trop tard ! Cruelle amie ! frivole conseillère !... C'est par cette étourdie qu'Héloïse était perdue. Et maintenant qu'il n'y avait plus de remède, maintenant que le fat avait triomphé, Mme de Léonnart achevait de briser le cœur de la coupable, en lui retraçant le caractère et les perfidies de Lucien. Alors cependant la marquise, malgré toute son expérience, ignorait le mal qu'elle avait causé ; elle ignorait encore que Lucien était converti.

Dans quelle situation devait se trouver Mme Dérouville ! Dans quelques heures elle attendait un mari dont elle redoutait le regard interrogateur... et sa dernière consolation avait fui pour jamais. Elle se crut indignement trahie, comme toutes ces coquettes dont elle allait

grossir la liste. Plus rien que de l'amertume : elle ne croyait plus à la tendresse de Sirval. O Lucien, dit-elle, Lucien! tu n'es donc qu'un infâme; avant de me parler d'amour, tu étudiais tes phrases, tu calculais d'un œil froid les degrés de ma défaite. Que ta vanité soit contente : je t'ai aimé, et maintenant je n'ai plus que de la haine. Déjà sans doute tu vas répéter aux pieds d'une autre femme ces mots qui m'ont enivrée, séduite!... Tu te joues de l'amour, du remords et de l'honneur. Lucien, je te hais! N'espère plus me revoir; je te fuirais comme mon mauvais génie. Puisse le Ciel pardonner à mon repentir!

Rentrée chez elle, Héloïse se jeta tout en larmes sur un siége. Le dépit remplaçait ce qu'elle avait d'amour. Sa faute commençait à s'expier par le châtiment!...

Une femme de chambre entra et lui remit une lettre. Elle rompit le cachet avec une sorte de colère : nous devinons qu'elle était de Lucien.

« Chère Héloïse, écrivait-il, mon ange, mon bon
» ange, mon amour! je n'ai plus qu'une pensée : toi,
» toujours toi; ton regard, ton sourire, ton baiser!...

» Une force irrésistible m'entraîne; je souffre loin de
» toi; je t'écris pour te redire que je t'aime et je veux
» que mes paroles aillent jusqu'à toi par ce message.
» Si tu pesais la force de ma tendresse, tu n'hésiterais
» pas à partager mon sort, tu fuirais.... Que dis-je?
» pourquoi t'offrir un destin qui te serait à charge?
» Non, je n'espère pas. Jamais! m'as-tu dit.... Et ce
» mot cruel résonne encore à mon oreille, jamais! Ce-
» pendant, je t'adore; nous aurions de si beaux jours;
» je serais là, toujours là, pour épier ton moindre ca-
» price, pour t'environner de bonheur, de joie, et, le
» soir, égarés ensemble sous le ciel italien, nous aurions
» des moments plus doux que n'en eut le Tasse aux pieds
» d'Eléonore.

» Hélas! aujourd'hui je ne te verrai pas : je devine

» qu'il te faudra rester toute la fin du jour avec lui....
» Mais demain... ne pourras-tu me donner une heure,
» une minute, ne fut-ce qu'un instant, pour te voir?...
» Je serais heureux. Ecoute : dirige ta promenade de-
» main soir aux Tuileries; je serais là sous l'ombrage
» le plus épais. Nous parlerons de l'avenir.... »

—Ah ! se dit Mme Dérouville, en achevant sa lecture avec un sourire amer, le perfide a sans doute copié ces lignes dans un roman, ou c'est la copie de ce qu'il écrivit dernièrement à Mme d'Albert, Mme Gérency, que sais-je?... La marquise m'a donc éclairée ! Voyez comme il ment bien cet homme, comme on aimerait à le croire !... Il faut le haïr pourtant.—Le dépit reprenait le dessus.—Il faut le haïr, s'écria-t-elle. C'est un perfide séducteur. Il me traite avec mépris déjà. Ne voilà-t-il pas qu'il me donne un rendez-vous comme à une femme perdue! Je n'irai pas, je n'irai pas; il ne m'a jamais aimée!...

Puis elle froissa le billet avec colère et le lacéra entre ses dents.

Aussitôt des pas d'homme retentirent dans le vestibule, la porte s'ouvrit, et Dérouville entra, coiffé d'une petite casquette et portant un melon sous son bras. Le brave homme descendait de diligence. Quant au melon, c'était un cadeau que l'excellent mari destinait à sa femme. Comme tout voyageur satisfait d'arriver à bon port, Dérouville était d'une humeur charmante et se sentait un appétit de diable.

—Eh! bonjour, ma petite Héloïse, dit-il gaîment. Quoi ! tu n'étais pas allée aux messageries pour m'embrasser plus vîte?... Ce que j'en dis n'est pas un reproche, au moins.... Viens donc m'embrasser... plus fort donc, plus fort.... Est-ce que nous ne sommes pas un ménage bien amoureux?... Toujours jolie... un peu pâlotte... mais ce n'est rien, l'émotion, le plaisir.... Ah ! ça, dit-il plus haut en regardant sa montre, il est cinq heures passées, et pas de table encore ! Est-ce que nous

ne dînons pas? Hé! Joséphine, mettez donc le couvert.... Tu verras comme je t'aimerai, Héloïse, quand j'aurai bien dîné. Mais, Joséphine, continua-t-il en s'adressant à la bonne qui souriait en dessous en le regardant, voulez-vous bien ne pas manier ainsi mon melon? Vous allez le gâter, vilaine espiègle....

Pendant tout le dîner, Dérouville but et mangea comme quatre, sans remarquer qu'Héloïse avait les yeux rouges et qu'elle touchait à peine aux mets qui étaient servis. Il ne songea pas à la plaindre, car il ne croyait pas aux crampes d'estomac ni aux migraines; ce fut lui seul qui entretint la conversation, soit en louant ses plats, soit en parlant du succès de ses affaires. Au reste, si Dérouville avait un défaut, c'était de s'occuper un peu trop de son dîner, et pas assez de sa femme.

Cinq et six jours se passèrent sans que de Sirval eût l'occasion de revoir son amante. Le jeune homme se désespérait. Vainement écrivait-il les lettres les plus brûlantes, dans lesquelles toute son âme était peinte; vainement laissait-il parler son désespoir.... Toujours un silence glacial. Ses amis ne le reconnaissaient plus et le raillaient de ce qu'il paraissait véritablement amoureux. Adieu les courses au bois de Boulogne, les déjeûners galants, les spectacles et les danseuses!... Adieu la vie aventureuse et changeante! De Sirval était sincèrement amoureux, sans plaisanterie. Rien ne pouvait lui expliquer ce silence inquiétant qui le rendait le plus infortuné des hommes. Jamais Héloïse ne se trouvait aux *rendez-vous* qu'il lui donnait, et ce mot de réponse qu'il implorait d'elle comme une grâce ne lui arrivait pas. Lucien était dans cette perplexité qui fait plus de mal qu'une souffrance réelle, lorsqu'il reçut enfin une lettre coquettement pliée et parfumée. C'était d'Héloïse, sans doute, car depuis longtemps il ne recevait plus de lettres d'autre femme.

Il ouvrit le papier tant désiré en tremblant de joie ; mais cette joie fut de courte durée. On lui annonçait en termes très-froids que le remords, le repentir avaient triomphé de l'amour ; qu'on ne voulait plus songer désormais qu'à réparer une faute, qu'on l'engageait à en faire autant : « Tout est donc fini entre nous, écrivait » la jeune dame en terminant ; il est inutile que vous » cherchiez à me revoir, car je ne recevrai plus vos » lettres.... »

Quel coup de foudre pour le malheureux de Sirval ! Le ton de cet écrit annonçait qu'il n'y avait guère d'espérance ; c'était le signe de l'indifférence ou du dépit. Maintenant que faire pour sa justification ? et d'abord de quel crime pouvait-il être accusé ?... Jamais amant ne s'était montré plus fidèle !... Si c'était de l'indifférence, comment agir désormais pour se faire aimer ?... N'avait-il pas épuisé tout le style des amoureux et les inspirations d'une âme vivement éprise ? Il fallait donc renoncer à tout espoir. Mais Lucien eut beau consulter sa force et désirer rompre avec elle, il eut beau vouloir prendre une résolution digne d'un homme ferme, jamais il ne put s'habituer à cette idée de ne plus être à elle. Soudain l'amour outragé emprunta le langage de la colère ; Lucien s'indigna de tant de souffrance méconnue... et cette colère lui plut surtout, parce qu'elle lui fournissait les moyens de la revoir encore.

Il prit la plume et n'écrivit que ces mots à sa rebelle maîtresse :

« Madame, je suis las de ma faiblesse, honteux de » ma lâcheté ! Vous abusez étrangement d'une bonté » d'âme dont la source est enfin tarie. Ah ! vous me » bravez, vous me jouez ! Eh bien ! c'est à mon tour de » vous dire : Vous êtes à moi, à moi tout entière !...

» Si demain vous n'êtes pas à neuf heures du soir au » lieu que je vous indique, tremblez !... J'irai moi- » même trouver M. Dérouville, je lui apprendrai mon

» amour et votre faute, je lui en offrirai réparation à
» l'épée. Mais avant, j'aurai soin de publier dans tout
» le cercle de nos connaissances notre intrigue amou-
» reuse.

» Réfléchissez.... Si vous n'êtes plus à moi par amour,
» vous serez à moi par force et par haine!... peu m'im-
» porte....

» Cte Lucien de Sirval. »

Lucien plia sa lettre d'un air satisfait ; il savait que la menace agit souvent sur les femmes plus que le langage d'une passion sincère ; ce fut avec une joie intérieure qu'il remit cette épître à des mains sûres ; il était presque certain maintenant de revoir Héloïse douce et souple ! Il croyait déjà la voir comme une esclave courbée sous ses pas.

Quand Mme Dérouville lut ce dernier billet, un frisson mortel parcourut ses membres ; elle retomba presque évanouie.

C'était en effet une position bien douloureuse que la sienne. D'une part la vue de Dérouville lui brisait le cœur et la jetait dans de continuelles alarmes. Il ne fallait qu'un rien pour tout faire découvrir ; un rien, une lettre égarée, l'humeur indiscrète d'une femme de chambre, une pâleur accusatrice.... Quelle anxiété de chaque moment ! Cependant Héloïse, dont le caractère n'était au fond que jeunesse et légèreté, avait espéré qu'une rupture avec de Sirval pourrait lui rendre le calme d'autrefois. Cette situation lui pesait ; elle ne s'estimait plus elle-même ; elle était, pour ainsi dire, à la merci de ses gens. La rupture lui coûtait peu, du reste ; elle croyait tout-à-coup Lucien le plus inconstant et le plus menteur de tous les hommes. Cette idée avait assoupi l'amour naissant qui s'éveillait dans son âme. Héloïse avait donc résolu de rompre, pensant que tout serait fini de la sorte, que rien ne se découvrirait, et que le temps effacerait même chez elle un pénible souvenir.

Mais la menace de M. de Sirval fit cruellement voir à l'épouse adultère ce qu'il y avait de terrible dans sa situation ! Elle parut accablée, anéantie ; soudain une force nouvelle anime ses traits, c'est une grande et fière résolution qui vient de traverser son esprit.

—Non, s'écrie-t-elle, ils ne se battront pas, je ne veux pas !... Et je ne pourrais plus être à cet homme, car je le hais... le lâche. Non, ce n'est pas lui qui sera mon dénonciateur auprès de Dérouville, c'est à moi de tout lui dire, à moi !...

Et d'un pas ferme elle se dirige vers le cabinet de son mari.

—Il me pardonnera peut-être, continua-t-elle ; je crois que l'on ne peut vivre avec de tels secrets. Oh ! quand il saura tout, je ne sentirai plus sans doute ce poids qui m'étouffe....

La pauvre femme montrait son cœur.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'Aveu.

Qu'on ne s'étonne point si nous avons donné à l'épouse coupable plus de pitié que de blâme. Nous n'avions considéré que ses douleurs sans songer à l'énormité de sa faute. Oui, nous l'avons plainte plutôt que condamnée, parce qu'en voyant une faible femme en proie à de vives angoisses, notre premier sentiment fut une larme pour tant de maux. Si le crime est grand, si le gouffre où tombe l'épouse infidèle est profond, songeons que les abords en sont ornés de fleurs, et que l'on succombe sans s'apercevoir de la chûte ! Jeune, irréfléchie, lancée dans un monde qu'elle connaît à peine, Héloïse est d'abord séduite par son éclat ; la splendeur du bal suffit déjà pour éblouir sa raison. Puis la séduction l'environne de toutes parts, ne lui laisse aucune relâche, la

pousse de degrés en degrés, et finit par triompher de sa faiblesse. Alors seulement la société crie au scandale, à l'infâmie ; jusque-là elle n'avait fait qu'encourager, pour ainsi dire, cette machination dangereuse. Peut-on ainsi supposer aux femmes une force d'âme si constante qu'on la place au sein de la tempête, et qu'on insulte à son naufrage ! Mais pourquoi surprend-on le cœur des jeunes filles, lorsqu'elles ne savent pas encore ce que c'est qu'aimer ? Pourquoi profite-t-on de cette époque indécise pour les lier à des hommes qui n'ont souvent d'autre mérite que d'avoir de l'argent ? Puis, lorsqu'elles viennent à réfléchir, à s'interroger, elles sentent qu'elles n'aiment pas, qu'elles ont besoin d'amour, elles le cherchent... c'est un précipice ! Tel fut le sort de la malheureuse Héloïse. Son crime est grand, si l'on considère les graves conséquences que le monde y attache ; mais pour celui qui connaît la femme et qui a pesé toutes les circonstances de ce récit, ce n'est plus un crime, c'est un malheur !

Dérouville était dans son cabinet, le front appuyé sur la main ; il travaillait lorsque sa femme entra, pâle de désordre et de terreur. C'était un homme estimable et laborieux que ce Dérouville. Le travail était son idole ; la probité, son Dieu. Hélas ! ne peut-on se rendre ainsi plus digne de l'amour d'une épouse qu'avec de belles phrases et des goûts mondains !...

Héloïse était si visiblement troublée, son visage était si blanc... que cette fois Dérouville s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire ; il fut inquiet.

—Monsieur, dit-elle avec un sanglot sourd, vous êtes généreux, n'est-ce pas ?

—Que dites-vous ? fit le mari sans avoir le temps de réfléchir à la cause de cette scène.

—Vous êtes généreux, je le crois, j'ai besoin de le croire. Vous serez mon protecteur. Oh! vous l'avez juré à ma mère, au ministre de Dieu qui nous a liés l'un à

l'autre. Vous me défendrez... je me jette dans vos bras comme dans ceux d'un sauveur. Tout me menace, tout m'abandonne. Encore quelques heures peut-être, et je serai la risée de ceux qui nous connaissent et qui se donnent le titre de nos amis.... Apprenez donc que ce Lucien de Sirval.....

—Quoi ! vraiment ! dit Dérouville regardant avec émotion l'état pénible de son épouse, ce fat oserait vous poursuivre au point de vous rendre malheureuse?... Qu'il tremble ! ajouta-t-il avec un geste menaçant.

—Oh ! point de colère, point de menaces, ou je ne saurais achever, Dérouville.... Cet homme est cause que je souffre plus que je ne puis souffrir : il est cause que je vous ai trompé.... Oh ! mon Dieu !

—Trompé ! comment ! fit l'autre qui n'avait pas même l'idée de ce qu'il allait savoir.

—Vous ne comprenez pas? que faut-il vous dire?... Il y a que Sirval m'a dit qu'il m'aimait, que je l'ai cru... je croyais l'aimer moi-même.... Il y a que, pendant votre absence, il s'est introduit dans cette maison, la nuit, comme un voleur.., enfin, il m'a séduite, Monsieur.

—Lui ! vous !... s'écria le malheureux avec violence. Non, je ne puis vous croire... vous ne dites pas la vérité.... Parlez donc, mais parlez donc !...

Et comme Héloïse était tombée à genoux, muette et presque mourante, Dérouville lui saisit le bras et lui secoua le poignet avec rage.

—Voulez-vous bien parler! cria-t-il; voulez-vous achever le récit de vos amours infâmes, ou je vous brise contre ce parquet !

Pour toute réponse, la jeune femme remit à son juge quelques lettres ouvertes; c'était la correspondance de Lucien. Dérouville la parcourut d'un œil avide, au milieu d'un silence interrompu par des exclamations de fureur et par les sanglots de la coupable. C'était un moment affreux, digne d'arrêter le sang dans les veines,

un de ces moments qui torturent plus qu'une agonie et qui doivent expier aux yeux de Dieu le crime pour lequel le monde vous condamne ; ce moment valait un siècle de remords ! Etranges conséquences d'une seule faute ! Dérouville n'avait plus de sensibilité ; sa raison était paralysée ; son cœur seul palpitait avec les passions fougueuses qu'il croyait avoir domptées pour toujours ! Lui, d'ordinaire calme et bon, ne s'apercevait pas qu'il avait à ses pieds une femme brisée, mourante ; il ne voyait qu'une adultère !... Ce qu'il ressentait, c'était de la colère, de la jalousie, le désir de la vengeance, pas un atôme de pitié.... La colère rend aveugle et sourd. Et lorsqu'il vint à lire la dernière lettre où Lucien ne craignait pas de menacer avec impudence, sa colère redoubla :

—Le misérable ! fit-il sourdement ; l'infâme ! qu'il vienne donc ! mais qu'il vienne !... Je veux le défier, moi... je veux....

—Mais vous voyez bien que je ne l'aime pas, que je le hais, dit subitement Héloïse avec explosion. Je le hais ! puisque j'aime mieux me perdre que d'être encore à lui ; puisque je viens à vous, que j'ai tant outragé, pour ne pas qu'il vous défie, pour que vous n'exposiez pas vos jours !

—Madame, reprit Dérouville l'écoutant à peine, quel est cet endroit où le traître vous attend ce soir ? Dites-le-moi, dites-le vîte.

—C'est aux Tuileries, répondit-elle, aux Champs-Elysées, dans l'allée couverte.... Pourquoi voulez-vous savoir ? Encore de la colère dans vos yeux.... Grâce ! ne vous battez pas !...

Puis elle ajouta d'une voix déchirante :

—Avant de vous dire tout cela, Monsieur, j'aurais mieux fait de mourir....

A ce mot si plaintif, Dérouville sentit presque de la pitié ; son regard s'abaissa sur la pauvre femme qui se

livrait à sa colère. Il la fit relever avec un geste plus bienveillant.

—Mourir ! vous... fit-il ; non, vous ne mourrez pas : l'on ne tue pas les femmes !... Est-ce que vous croyez que je vous tuerais, moi !... Je ne suis pas assez lâche. Est-ce que je pourrais vous tuer !

Il y avait des larmes dans le son de sa voix ; on eût dit que sa fureur allait s'éteindre. Mais presque aussitôt, comme s'il eût craint de se laisser fléchir, il sonna violemment. La fille de chambre parut avec un domestique.

—Joséphine, conduisez madame à son appartement, dit-il ; soutenez-la... ce n'est rien : une indisposition légère.... Et vous, Jean, hâtez-vous d'aller chercher le docteur.

Sur un geste impératif, tout le monde sortit.

Resté seul avec lui-même, Dérouville comprit l'immensité de sa douleur. Il promena ses yeux autour de lui, pour s'assurer que ce n'était pas un rêve.... Puis il tomba presque anéanti sur son fauteuil.

Alors seulement il put pleurer !

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les deux Rivaux.

Dès que le soir eut répandu son premier voile, un jeune homme, aux formes élégantes, se dirigeait d'un pas rapide vers l'allée couverte des Champs-Elysées. Il y avait dans sa démarche une sorte d'insouciance et d'aplomb. On voyait pourtant qu'une préoccupation agitait son esprit, et son allure inégale prouvait qu'il aurait voulu franchir d'un seul bond l'espace qui le séparait de son but. C'était Lucien de Sirval. Nous n'avons pas oublié la lettre menaçante qu'il avait écrite en dernier lieu à Mme Dérouville. L'heure marquée dans ce billet

fatal allait sonner bientôt, et Lucien voulait être le premier au rendez-vous.

Lorsqu'il fut arrivé aux Champs-Elysées, il s'enfonça sous le feuillage sombre. Là se trouvaient de rares promeneurs. Héloïse n'était pas venue encore ; l'amoureux de Sirval s'appuya contre un arbre, puis il attendit....

Lucien, en écrivant cette lettre qui avait fait tant de mal, n'avait pas sérieusement l'idée de mettre ses menaces à exécution. Loin de lui la pensée de divulguer indignement son amour et la chûte de Mme Dérouville ! Loin de lui l'intention de livrer aux sarcasmes du monde railleur celle qu'il aimait plus que la vie !... Une impulsion secrète l'avait poussé, sans même lui laisser le temps de réfléchir. Il espérait que la menace frapperait l'esprit d'une femme, et c'était presque avec certitude qu'il attendait son amante.... Voilà pourquoi il avait écrit de la sorte ; la revoir un moment, entendre même des paroles de colère, il préférait cela au silence, à la froideur qui le désespérait. Et puis, une fois avec elle, ne saurait-il pas se faire pardonner? ne savait-il pas l'enflammer avec le langage de son amour?... Lucien ignorait qu'il n'était plus aimé ; et, sans doute, il ne croyait pas une femme capable de tant d'énergie. Lucien attendait avec confiance.

Attente délicieuse ! tout s'embellissait à ses yeux. La fraîcheur, le murmure des arbres, l'ombre du soir, tout lui paraissait une volupté nouvelle. Il cherche dans ces murmures la voix de celle qu'il aime.... Il croit déjà l'entendre, et voir sa robe blanche flotter au loin.

De Sirval sent une main se poser sur son épaule : c'est elle, sans doute ; il se retourne avec bonheur.... Déception !... A la clarté d'un rayon de lune, il aperçoit le pâle visage de Dérouville. Muet de surprise, il recule d'un pas.

—C'est moi, monsieur ! dit l'époux trahi ; je suis venu à sa place... je sais tout !

A ces mots il écarte son manteau, et dans sa main brille le fer de deux épées.

—Vous savez tout, reprend Lucien avec une fermeté fière; donnez-moi donc une de vos épées, monsieur!...

—C'est cela, jeune homme, nous allons nous battre, oui, nous allons nous battre! On séduit la femme, on se bat avec le mari. Rien de plus ordinaire : voilà notre siècle!... Mais avant je te dirai tout ce qui me pèse là, vois-tu? Si je me bats, ce n'est pas pour obéir aux usages d'un monde que je hais, c'est parce que j'ai soif de vengeance! Nous ne pouvons plus respirer le même air. Ah! tu n'es qu'un lâche! Sais-tu comme tu m'as rendu malheureux? J'aimais ma vie calme et laborieuse; j'aimais cette femme, non pour un jour, mais pour tout le reste de mon existence. Tu m'as volé mon bonheur par de perfides manœuvres.... Maintenant, pourrais-je avoir encore une heure de repos et de travail?... Je ne pourrais plus lui donner un baiser au front, ni causer avec elle le soir, ni l'admirer dans sa parure; me voilà forcé de la détester! Plus de consolation, plus de famille, plus d'amis.... Comprends-tu pourquoi je te méprise comme un assassin? pourquoi je ne puis plus vivre sans me venger?...

—Et moi, je l'aime, s'écria de Sirval; je l'aime avec délire. Je ne suis pas lâche, car je ne l'ai pas trompée. Quelquefois, j'ai forcé mon cœur à mentir auprès de ces beautés frivoles dont l'honneur ne pèse plus rien... mais elle!... Dites-moi, monsieur, de quel droit venez-vous me crier que je suis un lâche, parce que j'aime une femme? Vous, parce que vous avez surpris une jeune fille qui n'était encore qu'une pensionnaire naïve, qui ne savait pas ce qu'elle pensait, vous levez la tête. Vos familles se sont trouvées d'accord, les fortunes étaient au niveau l'une de l'autre, on ne s'était pas inquiété si les cœurs battaient ensemble. A mon tour de vous dire : voilà notre siècle! Puis vient l'amour qui

brûle, l'amour qui renverse ces misérables barrières, l'amour enfin !

—Mais toi, elle te hait, cria Dérouville avec jalousie; elle ne t'a jamais aimé, fat maudit. Tiens, vois ces lettres; c'est elle-même qui me les a livrées; c'est elle-même qui m'a tout dit. Elle aime mieux se perdre que d'être encore à toi.... Elle te déteste.... Tu l'as étourdie un moment.... Les voilà tes lettres, fit-il en les broyant et les lui jetant à la figure; les voilà tes insolentes lettres ! Tiens !

—Assassinez-moi de suite, monsieur ! dit Lucien serrant les poings avec une rage concentrée.

—Je n'assassine pas; je ne suis pas vil comme toi. Voici ton épée.

Soudain le cliquetis du fer résonne, le combat commence. Il y avait dans cette lutte quelque chose d'affreux. Se tuer ainsi, la nuit, comme dans l'obscurité du tombeau.... Ce n'était pas un de ces duels d'élégants dandys, duels où l'on se fait à peine une égratignure et qui se terminent par un joyeux déjeûner. C'était une lutte mortelle, sans témoins, sans merci; une lutte qu'aucune loi humaine ne peut défendre. Les deux adversaires étaient animés d'une même fureur. Lucien savait qu'elle ne l'aimait pas; il voulait aussi se venger!

Le duel s'arrête; de Sirval vient d'abaisser son épée; il avait touché Dérouville à l'épaule.

—Vous êtes blessé, monsieur.... Je sens que je vous ai touché.

—Vous croyez cela... que tout va être fini... pour une goutte de sang? Non; il faut tout votre sang ou tout le mien... je vous l'ai déjà dit!... Je ne suis pas blessé, vous dis-je! Voulez-vous bien vous battre?...

—Non, reprit encore Lucien, vous êtes blessé, je ne continuerai pas.

—Ah! tu ne continueras pas! Eh bien! je te flétris; tu es un infâme! Et comme tel je te frappe au visage.

Ce disant, Dérouville le frappa du plat de son épée.

—Ah ! c'en est trop, hurla de Sirval en bondissant. Nous sommes quittes, nous sommes quittes; allons ! ton sang jusqu'à la dernière goutte.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées que ce dernier combat était fini. Lucien de Sirval était puni de son amour illégitime. Il était renversé sans mouvement, frappé au cœur. Mort pour elle !... C'était une mort douce pour un amant. Lorsqu'il disait à Héloïse qu'il lui livrait sa vie, son âme, il ne mentait pas.... Mort pour elle !

Dérouville égaré interrogea le cadavre de son ennemi. Plus de battement ! Il frissonna ; les arbres murmurèrent ; il pensait entendre un bruit vengeur, et se crut poursuivi. La peur s'empara de lui ; il s'enfuit comme s'il eût senti déjà l'aiguillon du remords... Et le corps de Lucien resta dans cette solitude sur la terre ensanglantée.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'Adieu.

Ramenée dans son appartement par Joséphine, Héloïse s'était jetée sur son lit. Elle avait congédié ses gens pour pouvoir rester seule, préférant encore cet abandon à l'officieuse importunité d'une femme de chambre. La fièvre dévorait ses sens. Elle n'avait pas revu son mari depuis le matin. Dérouville n'était pas venu lui donner un mot de consolation, d'indulgence.... Rien ! Et la malheureuse n'osait plus prier ; elle n'espérait plus de pardon ! Les heures s'étaient succédé ; l'épouse adultère souffrait comme une agonisante abandonnée des siens. Enfin dix heures venaient de sonner, l'épuisement ferma ses paupières, un peu de sommeil allait suspendre sa torture....

La porte s'ouvre; Dérouville entre. Sa femme s'éveille, et, le voyant debout devant son lit, elle frémit involontairement. Il était enveloppé de son manteau, et ses traits bouleversés n'annonçaient qu'un sombre présage. Héloïse le regarda en suppliant.

—Dormez, madame, vous pouvez dormir, dit-il; il n'y a plus rien à craindre de l'indiscrétion de votre séducteur!

Aussitôt il ouvre ses vêtements, et jette sur la table une épée sanglante.

—Horreur! s'écrie l'infortunée, du sang! du sang!... Vous êtes blessé, monsieur?...

—Moi, blessé, je ne le sens plus... ce n'est rien. Oh! ce n'est pas mon sang qui a rougi ce fer. Mais ce n'est pas de moi qu'il faut vous occuper, madame; c'est de vous, de votre sort. Ecoutez-moi, je vous prie, encore un instant.... Demain, je pars pour l'Angleterre où des affaires m'appellent. Il est assez probable que je ne reviendrai plus en France; je n'aime plus la France, et je veux mettre entre nous l'immensité de l'Océan. Vous vous retirerez chez votre mère, entendez-vous? je vous fais une pension suffisante.

—Grâce! ne me quittez pas, ou je vous suivrai, je me traînerai à genoux pour vous demander grâce!...

—Silence! je le veux... ou sinon, je dis tout à votre mère. Quoi! vous auriez le courage de vivre encore avec moi, de me voir à chaque instant, de serrer ma main dans la vôtre. Ce serait pour vous un remords, une angoisse de chaque seconde. Vous avez donc bien du courage!... Et moi-même, continua-t-il avec égarement, moi-même, je souffrirais trop en vous sentant près de moi. Votre aspect me rappellerait toujours cette soirée horrible.... Savez-vous comment il est mort, votre amant? le savez-vous? J'ai été le chercher dans un endroit sombre comme les bois où se cachent les assassins. Là, je l'ai frappé au visage, après l'avoir appelé lâche et vo-

leur!... Puis il m'a dit qu'il vous aimait. Alors je lui ai donné une épée. Vraiment! on dirait, au poids qui m'étouffe, que je l'ai presque assassiné, cet homme!

Héloïse écoutait, respirant à peine. Elle baissa la tête et sanglotta.

—C'est lui que vous pleurez, sans doute, cria Dérouville. Vous pouvez le pleurer, car il est bien mort. J'ai senti son âme au bout de cette arme!... C'est lui que vous pleurez....

Oui, peut-être y avait-il dans toutes ces larmes une larme pour Lucien; lorsqu'Héloïse sut qu'il était mort à cause d'elle, en murmurant: « Je l'aime!... » elle lui donnait une larme. Un peu d'amour récompensait le sacrifice de la victime.... En mourant, ce fut son unique espoir.

—Adieu donc, Héloïse, dit Dérouville, vous ne me reverrez plus....

—Vous êtes cruel... me quitter ainsi.... Pas encore satisfait!... Que faut-il donc à la vengeance d'un homme?... N'ai-je pas assez souffert? n'êtes-vous pas assez vengé?...

Pour toute réponse, l'inflexible mari répéta son arrêt avec cette parole: « Adieu! »

Le lendemain, on écrivit dans les journaux que M. le comte Lucien de Sirval avait été trouvé mort aux Champs-Elysées, et qu'on ne pouvait attribuer sa fin violente qu'à un suicide ou à un assassinat.

Ce même jour, Dérouville quitta la France. Héloïse ne l'a pas encore revu.

Est-il donc vrai qu'il y a de ces fautes que rien n'expie, que rien ne peut faire pardonner!



IDUMŒA

LA GÉORGIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

La lutte des Esclaves.

Ainsi chantaient, à cette époque, les bardes d'Orient sur leurs lyres d'or : « Heureuse, cent fois heureuse est » la favorite du calife Aroun ! Elle repose tout le jour » sur les divans moëlleux, au sein des parfums et de » l'harmonie. Le soleil ne brûle pas sa peau fine, elle » est fraîche comme la rose de Mahomet. Toutes les » femmes sont ses esclaves ; elle est la reine de beauté, » le rayon de l'aurore, l'astre du soir. Heureuse, » cent fois heureuse est la favorite du glorieux calife » Aroun !... »

Elle n'était pas heureuse pourtant, Idumœa, la belle sultane préférée. Favorite du maître, entourée de luxe, de parures et d'admiration, Idumœa soupirait au milieu de sa grandeur. Vainement le calife lui donnait ses regards les plus doux, elle ne semblait ni plus fière ni plus souriante ; elle languissait comme la fleur du midi sous la brume du nord. Toujours pleine de mélancolie, on ne la voyait pas, comme ses folâtres compagnes du sérail, s'amuser avec des perles et des étoffes d'azur, ni rechercher les faveurs du sultan, ni s'enorgueillir de sa danse aérienne. Idumœa ! ce qu'elle aimait, c'était

l'éclat des armes et des guerriers, l'aspect des bataillons en rangs, avec leurs lances et leurs étendards. Quand elle voyait les troupes du calife se déployer noblement, son œil s'animait alors, son cœur battait avec allégresse, et tant de flamme colorait son visage, tant de vivacité se peignait dans ses gestes, qu'elle semblait vouloir prendre son élan dans la plaine et dévorer l'espace ouvert devant ses regards!

Fille ardente de la Géorgie, arrachée du pays natal, puis conduite à Bagdad pour être esclave dans un harem, Idumœa ne pouvait vivre ainsi. Il lui fallait de l'air pur, de la liberté; et les chaînes qui retenaient ses pas lui pesaient comme des fardeaux, bien que ce fussent des chaînes dorées. Elle eût voulu voltiger dans les campagnes, gravir les monts, se mirer dans les ruisseaux; au luxe étincelant du sérail elle préférait la splendeur du ciel, au parfum de l'encens elle préférait celui des fleurs, et le soin de la parure lui semblait une occupation indigne de sa fierté. Mais plus encore la brune géorgienne avait besoin d'amour! Ce n'était pas de l'amour pour elle que ces caresses d'un sultan énervé, despote qui la tenait captive et partageait alternativement ses faveurs entre toutes les femmes du sérail; Idumœa voulait aimer un homme qui lui livrât toute sa vie, un homme au sang de feu, comme elle en avait rêvé dans ses premiers désirs!... Ce n'était pas un cortége digne d'elle que cet entourage d'esclaves et d'eunuques, cette troupe servile qui ne savait qu'aduler et ramper; l'atmosphère de cette voluptueuse prison était un poison pour elle, et l'on voyait languir la belle fleur de Géorgie, faute d'un rayon vital, faute d'une goutte de rosée.

Un jour, les bardes prirent leurs harpes mélodieuses, et s'en allèrent, par ordre du sultan, chanter ainsi dans tout Bagdad : « Gloire à Dieu, gloire au Prophète, gloire » au calife Aroun!... Hommes et femmes, enfants et » vieillards, réjouissez-vous et chantez des hymnes

» d'allégresse. Demain, c'est jour de fête publique,
» car voici une année écoulée depuis que notre prince
» a remporté une éclatante victoire sur les fiers Afri-
» cains. Or, vous saurez, peuple de Bagdad, qu'il y
» aura des réjouissances par toute la ville, et que deux
» heures avant le coucher du soleil on fera une grande
» lutte d'esclaves dans une arène auprès de la mosquée
» principale. L'esclave qui vaincra tous ses rivaux ob-
» tiendra la liberté... et, de plus, un riche sabre à poi-
» gnée d'or qui lui sera donné par les mains de notre
» sultane, la belle géorgienne Idumœa!... »

En effet, le lendemain fut un jour de fête; Bagdad se para de fleurs; les chants et les danses vinrent embellir de toutes parts la cité musulmane. C'était à pareille époque que le calife avait vaincu ses ennemis les plus redoutables; de là venait l'innovation des jeux guerriers que les bardes avaient annoncés à la population. Aussi, quelques heures avant le déclin du jour, les danses publiques cessèrent, et la ville, prenant un aspect solennel, se pavoisa d'étendards; les trompettes retentirent d'une manière belliqueuse, et la foule porta ses pas avides du côté de la grande mosquée.

Là se trouvait une vaste arène disposée pour la lutte des esclaves; il y avait une place destinée au peuple, une autre destinée aux grands; déjà le calife s'y trouvait, avec toute sa cour, sur des sophas préparés avec tout le luxe oriental. Les diamants, les pierres précieuses, l'or et la pourpre étincelaient aux yeux éblouis, et jamais l'on n'avait vu tant d'ornements et de solennité majestueuse. C'est que jamais non plus jusqu'à ce jour les femmes du calife ne se trouvaient en public avec les officiers du palais; jamais les sultanes n'assistaient aux luttes guerrières. Mais Idumœa, toujours languissante et pâle, se ranimait au bruit des fanfares, au frôlement du fer; et le calife qui l'adorait voulait donner à sa favorite ce mâle spectacle, pour qu'elle y brillât de toute

sa beauté. Elle était grâcieusement couchée, la tête appuyée sur l'épaule du sultan, et le visage couvert d'un voile. Autour d'elle se tenaient les visirs, les émirs, l'iman et les cadis. Toutes les femmes du sérail étaient voilées, selon l'antique usage de l'Asie.... Et cette cour d'officiers et d'odalisques, cette pompe guerrière et grâcieuse à la fois, ce luxe extraordinaire, tout cela formait un aspect tellement imposant que le peuple, d'abord silencieux par respect, fit retentir par trois fois ses acclamations d'enthousiasme.

Sur un signe du maître, les eunuques, qui se tenaient à l'ouverture de l'arène, le sabre à la main, firent entrer les esclaves qui devaient lutter jusqu'au coucher du soleil. C'étaient tous les captifs égyptiens ou arabes, officiers ou soldats vaincus dans les guerres, et qui maintenant allaient servir de spectacle à leurs ennemis. Parmi ces infortunés, qui se tenaient tristement debout, un seul se distinguait par son attitude fière et son sourire presque menaçant. Noble guerrier aux formes athlétiques, cet homme se tenait immobile et promenait autour de lui des regards calmes, tel qu'un lion enchaîné regarde la foule attentive et peureuse. Lui seul attirait tous les yeux, et le nom de Misaïb vola dans toutes les bouches; Misaïb, le chef de la flotte égyptienne, qui avait si longtemps par sa valeur balancé la victoire contre les soldats du glorieux Aroun. Au milieu de cette arène où il jouait un rôle d'esclave, le superbe égyptien avait un air de dignité comme si lui seul eût été le maître; et lorsqu'il vint à jeter les yeux sur le calife, son vainqueur, son visage prit une sorte d'expression de défi et de reproche. Il semblait dire : « Ce n'est pas » ainsi qu'on traite un ennemi digne de soi; ce n'est » pas en le faisant esclave, puis en le livrant à la stu- » pide curiosité de la populace, qu'Aroun victorieux » devait agir envers Misaïb!... » Mais lorsque le captif aperçut les femmes qui entouraient le sultan, lorsqu'il

vit ce groupe d'officiers et de jeunes filles du harem, il secoua la tête et le dédain se peignit sur tous ses traits : « Des femmes ! murmura-t-il ; nous allons amuser des » femmes !... Ah ! lorsqu'on s'est laissé vaincre par des » efféminés !... » Il n'acheva pas la phrase commencée, et la douleur que lui donna cette pensée amère lui fit courber le front.

Quelques minutes après, la favorite leva son voile : c'était un signe que les luttes allaient commencer. Misaïb, relevant par hasard la tête, rencontra le regard de la géorgienne. Elle était belle alors de tout son éclat, belle comme une rose purpurine qui se colore aux premiers jours du printemps. Le plaisir qu'elle éprouvait de se voir au milieu du peuple, au milieu des armes et des jeux guerriers, l'avait animée d'une flamme inconnue, et la pudeur colorait aussi ses traits charmants. Elle était tellement éblouissante et radieuse, que l'arrogant Misaïb fut saisi d'une émotion magique ; ses yeux demeurèrent fixés du côté de cette femme. Il regardait, il admirait encore, quand déjà le voile jaloux avait recouvert la figure de la souveraine !

« Allons, chantèrent encore les bardes, allons, jeu- » nes captifs.... Le soleil, après avoir souri, s'est en- » veloppé de nuages : c'est l'heure du combat. Que » l'esprit du Prophète anime vos bras nerveux, que la » vigueur coule dans vos veines. Combattez ! Au vain- » queur des vainqueurs sera donnée la liberté, puis » une bourse d'or, avec un riche sabre à brillante poi- » gnée qui lui sera remis par les mains de notre sul- » tane, la belle géorgienne Idumœa.... »

Ces chants firent sortir Misaïb de sa rêverie. Il parut se réveiller : « La liberté ! murmura-t-il ; la liberté... » c'est le prix de la victoire. Je pourrais donc te revoir, » ô ma belle patrie, lieux chéris où j'ai passé mon en- » fance. Et je ne vivrai plus dans l'ignominie de la » captivité !... Puis c'est la sultane qui de ses blanches

» mains décerne le sabre destiné au plus fort... la belle » sultane!... » Tout-à-coup il s'interrompit : « Que » dis-je? Que m'importe cette femme?... A peine l'ai-je » vue.... Oh! c'est pour la liberté qu'il faut combattre; » c'est pour la liberté seule.... » Et cependant il contemplait la favorite, et le visage de l'égyptien s'allumait : une vigueur nouvelle circula dans ses membres robustes, et la lutte commença.

Soudain Misaïb provoque et frappe de son redoutable poignet un arabe, enfant des déserts. L'arabe recule, et semble déjà chanceler sous le coup. Quelle est donc cette pensée puissante qui pousse avec tant d'énergie le chef égyptien?... Avant que la favorite eût levé son voile, avant qu'il eût entrevu ce visage de femme, Misaïb s'indignait de ce qu'on le donnait en spectacle, le découragement s'emparait de lui. Et le voilà tout-à-coup redevenu noble, fier, terrible comme aux jours de combat, lorsqu'à la tête de ses vaisseaux il sillonnait la mer. Quel changement subit!... Est-ce le regard d'une sultane qui enflamme sa bravoure? serait-ce déjà l'amour?... L'amour! mais le vaillant chef a l'âme de fer comme son corps; il méprisa toujours ces passions et ces faiblesses de l'homme ; ce n'est qu'au milieu des armes et de la gloire qu'il cherche le bonheur. Non, lorsqu'il se montre si fort, ne l'accusons pas d'un sentiment vulgaire.... Sans doute, il ne combat que pour la liberté.

L'arabe, son rival, évite cependant une seconde atteinte qui devait être mortelle. Perfide et prompt comme un serpent, il s'élance; il veut enlacer de ses replis l'ennemi qu'il ne peut vaincre par la force. Mais le lion secoue cette étreinte comme celle d'un reptile importun, l'arabe tombe dans la poussière, et bientôt Misaïb le jette sans vie au milieu de l'arène. Trois autres lutteurs tombent comme lui sous les coups du victorieux égyptien. Chaque fois le peuple célèbre son triomphe par des acclamations... et chaque fois, comme

entraîné par une force inconnue, le vainqueur tourne son œil en feu du côté de la favorite.... Idumœa, toujours voilée, est immobile; mais il semble qu'à travers la gaze qui couvre ses traits perce un rayon de ses regards, ainsi qu'un reflet du soleil devant la neige des montagnes. Idumœa contemple l'arène où Misaïb se dresse avec fierté, la tête haute, les bras croisés et le pied posé sur les cadavres des vaincus. Le sultan fait un nouveau signe; aussitôt les trompettes font retentir leurs sons guerriers; un officier s'avance et vient armer la main de Misaïb d'un sabre étincelant. Alors il se fait un grand silence, et deux eunuques armés aussi de leur sabre s'approchent et défient l'égyptien dédaigneux. C'est le dernier exercice. Si Misaïb est encore triomphant, il est libre, il reçoit une bourse d'or, un glaive d'honneur!... Le peuple qui l'a vu combattre et qui sympathise toujours avec la force et la vaillance, le peuple de Bagdad fait des vœux pour le chef de la flotte égyptienne.... Et ne croirait-on pas voir frémir Idumœa elle-même, lorsque le choc des sabres résonne comme un cri de mort?...

Déjà mille cris s'élèvent; déjà l'un des eunuques est renversé, et le second, jetant son cimeterre, parcourt l'arène avec des cris de terreur et demande grâce. Misaïb est trop magnanime pour le poursuivre, la mort de ce lâche n'ajouterait rien à sa gloire. Les jeux sont terminés; des officiers entourent respectueusement Misaïb et vont le conduire vers le trône du sultan. Et les bardes d'Orient chantent avec joie:

« Approche, vainqueur des vainqueurs, viens recevoir le prix de ta robuste vaillance. Le lion est moins fort et moins fier que toi, lorsqu'il bondit secouant sa crinière flottante. Approche, à toi la liberté, l'or et le glaive!... Tu es comme ce glaive ferme et brillant; viens, rends hommage à la beauté d'Idumœa la géorgienne, perle d'Orient, étoile du soir, reine des étoiles. »

Misaïb rejette en arrière ses longs cheveux ; il s'incline devant Aroun et devant la sultane, qui prend la bourse d'or et le riche sabre destiné au vainqueur. La favorite a levé de nouveau ce voile qui la cache, et devant cette beauté l'égyptien se trouble encore ; il est agité d'une sorte de délire.

—A moi, s'écrie-t-il, le cimeterre glorieux ! c'est bien la récompense du guerrier. Mais de l'or, de l'or... c'est bon pour des esclaves ou des eunuques.

Et l'égyptien jeta la bourse au milieu des esclaves avides.

Il est donc libre !... Plus de maître... plus de fers. Comme cela est doux, la liberté, lorsqu'on quitte une prison maudite, une prison d'exil. Dans son premier mouvement de joie, Misaïb court dans la plaine, respirant l'air du soir avec volupté, folâtrant, bondissant comme un jeune tigre des bois. Sa patrie l'attend ; il va revoir ses compagnons d'armes, ses soldats, ses frères. Partir !... quand ?... De suite, cette nuit même, sans attendre le jour.... Il faut partir, marcher vers le port le plus voisin, revoir l'Océan, s'élancer sur un vaisseau ! Mais quelle réflexion l'agite et le glace ? pourquoi s'arrête-t-il dans ses élans ? C'est comme un éclair qui le frappe, comme une vision qui l'éblouit.

—Ah ! s'écrie-t-il, elle est divine, la sultane, divine ! Je me souviens qu'elle est si belle.... Ne la verrai-je plus ? Mais, est-ce que j'aime cette femme, moi ? que me fait cette femme ? est-ce que Misaïb sait aimer ?...

Pourtant il ne s'éloigne plus de Bagdad, bientôt même il est rentré dans la ville, et cet homme, quoiqu'il veuille mépriser l'amour, dirige instinctivement ses pas vers la demeure de la sultane favorite.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le boudoir de la Sultane.

Le jour s'éveillait ; alors Idumœa, quittant les appartements du calife , rentra dans son palais particulier , avant d'aller au bain. Une tristesse plus profonde encore que de coutume paraissait sur son visage ; cette fois , ce n'était plus une rêverie vague , une mélancolie incertaine ; mais on voyait qu'une pensée fixe tourmentait son esprit. Silencieuse, et les yeux fixés vers le ciel, la géorgienne se jeta nonchalamment sur le sopha, et quelques pleurs tombèrent sur ses joues pâles. Zulmé s'approcha , la vive et joyeuse Zulmé , sa compagne d'enfance , née comme elle sous le ciel de la Géorgie. Mais ce n'était pas, comme Idumœa, une jeune fille languissante et pensive, insensible à l'éclat du luxe, aux délices de la mollesse. Zulmé n'était qu'une femme ordinaire , qui eût été bien heureuse d'être la favorite et d'aimer le sultan pour sa grandeur. Quoiqu'elle fût réduite à servir Idumœa , les deux femmes étaient toujours amies. Et l'étourdie Zulmé ne pouvait rien comprendre au chagrin qui troublait sa compagne au faîte de la prospérité, des plaisirs et des honneurs.

— Qu'as-tu donc, Idumœa , ma belle amie ? fit-elle ; quel noir souci dévore ta beauté? Oh ! que je voudrais être toi ! je serais toujours rieuse comme la brillante aurore ; je me ferais donner tous les jours de nouveaux rubis par le sultan ; j'appellerais sans cesse mes femmes et mes eunuques, pour les faire défiler devant mon sopha. Je ferais chanter par les bardes que je suis la perle d'Asie, la reine des roses, la favorite d'Aroun. Ah ! c'est bien drôle , Idumœa , de te voir pleurer quand tu es la sultane....

—Folle !...

—Oui , folle , appelle-moi folle... j'aime mieux l'être

ainsi que sage comme toi.... Pauvre sultane! Mais dis-moi ce que tu pleures; ce n'est pas ta mère, sans doute, ta mère qui t'a vendue!... Est-ce notre nation? Je l'ai oubliée déjà, moi. Il fait plus beau dans ce palais, où tout reluit plus que le soleil, où nous avons de la musique tous les soirs, et des mets excellents quand nous le voulons, et des parfums si doux, si doux! qu'ils me font venir des pensées enivrantes et que je me crois transportée au divin séjour promis par le Prophète!...

—J'aime mieux ma Géorgie, mon ciel bleu, ma liberté!

—Oui, va! parle-moi de la Géorgie!... Je m'y ennuyais joliment dans ce pays monotone. Est-ce qu'on te respectait par là? est-ce qu'on se prosternait à tes pieds comme ici? enfin avais-tu pour t'aimer un puissant calife qui t'adore plus que toutes les odalisques du harem?...

—Mais je ne l'aime pas, moi!... s'écria la favorite avec explosion.

—Eh! que dis-tu? reprit avec vivacité la folle Zulmé; tu n'aimes pas un homme qui a plus de pièces d'or que tu n'as de cheveux, un souverain qui a des habits si étincelants, un calife de Bagdad enfin! qui.....

—Silence, Zulmé! tu m'importunes. Non, je n'aime pas un homme pour ses habits ni pour son or; je n'aime pas le calife Aroun. Tais-toi!...

La jeune fille étonnée comprima subitement son bavardage.

Idumœa, après un moment de silence, continua comme en se parlant à elle seule :

—Non! je ne l'aime pas, ce calife. Il ne sait pas aimer, lui que je vois sans cesse entouré d'autres femmes, achetant chaque jour de nouvelles esclaves qui, si elles lui paraissaient plus belles, éclipseraient ma splendeur éphémère. Il ne sait pas aimer!... Il a sa main petite et blanche comme une fille, sa peau rose

comme un enfant; sa fierté n'est que de l'orgueil.... Ce que j'aimerais, continua-t-elle avec exaltation, ce que j'aime... c'est un homme aux fortes épaules, au poignet de fer, un homme enfin brun, fier et beau, qui brise les autres de sa force après les avoir étonnés par sa mâle fierté. Je voudrais enfin que mon maître fût comme Misaïb; alors, vois-tu, Zulmé, je serais heureuse d'être esclave!...

—Tu parles de cet égyptien d'hier, fit Zulmé avec indifférence; je ne l'ai presque pas regardé. Figure-toi que pendant tous les jeux je m'amusais à faire des signes comiques à l'officier Orphir. Par le Prophète! que j'avais des envies de rire.... Ah! je puis au moins rire maintenant.

Aussitôt l'espiègle se prit à rire aux grands éclats, et se tordit les mains en se renversant en arrière.

Pendant ce temps, Idumœa, sans écouter la joyeuse parole de sa compagne, s'était levée avec agitation. Elle se promena dans la chambre, foulant aux pieds les superbes tapis, et froissant de ses doigts gràcieux les nœuds de sa ceinture. En errant au hasard, la géorgienne passa contre la fenêtre, et son œil plongea dans l'espace. Soudain elle pousse un indicible cri, et serre avec force la main de Zulmé.

—Vois, ma Zulmé! s'écrie-t-elle avec feu. Il est là, il m'a vue!...

—Qui t'a vue?... Lâche-moi donc, tu me fais mal aux doigts.

—Qui?... Misaïb! Il est là sous cette fenêtre; il me fait signe. Misaïb! Misaïb! Oui.... Ecoute, Zulmé, il faut que je lui parle.

—Toi, parler à ce vilain égyptien! fit Zulmé qui ne riait plus. Perds-tu l'esprit?... Comment veux-tu lui parler?... Tu sais bien que tu ne peux pas sortir.

—Eh bien! il faut l'introduire dans cet appartement, de suite, sans perdre une seconde.

—L'introduire ici, mais comment?

—Ah! tu le sais bien, par la porte secrète dont tu tiens la clef, et que nous connaissons seules!

—C'est trop dangereux, cela....

—Oh! tu me feras mourir; dangereux! qu'est-ce que cela me fait?... Je l'aime! je l'aime! s'écria la sultane avec violence. Tiens, Zulmé, si tu n'y vas pas à l'instant même, je te poignarde, et je me poignarde ensuite. Iras-tu?

La pauvre fille, effrayée du ton violent de la favorite et du désordre qui se peignait sur sa physionomie, ne réfléchit pas davantage. Complice involontaire de l'ardente souveraine, Zulmé s'enfuit promptement par la sortie secrète pour obéir à l'ordre périlleux. Idumœa cependant, en proie à toute l'anxiété de l'attente, ne quittait pas des yeux la place où se trouvait Misaïb. Quoi! l'égyptien se tenait encore sous cette fenêtre depuis la veille. Toute la nuit, immobile, n'ayant qu'une pensée, qu'un espoir, sans songer au sommeil, cet homme était resté là!... Puis, quand le jour avait paru, pas encore de départ; l'égyptien ne songeait plus au retour dans sa patrie. Et pourtant il se disait toujours à lui-même : Misaïb ne peut aimer!... Pourquoi donc alors fait-il un mouvement de joie quand Zulmé le prie de le suivre? pourquoi se précipite-t-il sur ses pas pour entrer dans le palais des femmes, sans penser que là peut-être l'attend la mort!... la mort avec mille supplices et mille tortures. Oh! c'est que ce noble cœur est rempli d'un nouveau sentiment, c'est que le chef altier connaît enfin les atteintes de l'amour, et que l'amour ne consulte et n'entend rien.

Quand Misaïb, introduit par la jeune confidente, pénétra dans l'appartement secret où s'étalait tant de luxe voluptueux; quand il respira cet air d'amour, et surtout lorsqu'il vit Idumœa grâcieusement couchée sur les divans moëlleux, il frémit de bonheur, et Misaïb

s'avoua tout bas qu'il pouvait aimer. La voilà cette beauté divine, dont à peine la veille il avait vu quelques rayons, et dont son âme est déjà tout embrâsée; la voilà près de lui; il peut s'enivrer longtemps de ce regard, de ce sourire. Il l'admire, et leurs yeux se confondent.... Les deux amants se sont compris!

—Délicieuse Idumœa, s'écrie l'égyptien avec une douce énergie, c'est par toi que j'ai vaincu! Tes yeux me brûlaient à travers ton voile; c'est par toi que j'ai conquis ma liberté.... Que dis-je? libre!... je ne le suis plus. Hier, quand je voulais fuir pour retourner au pays de mes frères, une invisible puissance a retenu mes pas; je comprends tout à présent. Oui, je sais pourquoi je suis resté toute la nuit près de ce palais, pourquoi je suis dans cet appartement de femme.... Idumœa!... c'est que je t'aime, toi! c'est que je voudrais te voir avec moi sur les flots, bercée dans mon hamac... c'est que mes frères et ma patrie me sont moins chers que toi.

—Misaïb, répond la géorgienne avec volupté, tu es un homme. Je veux te suivre, car tu es grand et beau; tu es celui dont ma vie a besoin pour ne pas s'éteindre! Je t'ai admiré hier pendant la lutte. Comme tu les as terrassés, ces esclaves et ces eunuques! Tu les aurais foudroyés rien qu'avec l'éclair de tes yeux. Oui, nous fuirons, nous irons ensemble sur l'Océan, dans ta patrie. Tu es le maître de la mer, et ta patrie sera la mienne. Je suis à toi, à toi seul; ce soir nous fuirons.

—O joie, félicité suprême! interrompit l'égyptien; oui, je t'emmènerai dans mon vaisseau qui déjà m'attend au port voisin. Cette nuit, je viendrai; j'avertirai mes compagnons dont je veux briser les chaînes. Nous désarmerons ces gardes amollis. A ce soir! Mais avant, ma sultane, avant cela, je veux savoir si tu es digne de mon amour.... Tu le sais, continua-t-il avec son habituelle fierté, tu devras dire adieu à ces sophas, à ces parfums,

à ces esclaves. Avec moi tu n'auras d'autre sopha que ma couche, d'autres esclaves que tes mains, d'autres harmonies que les chants de la mer.

—Je n'aime pas ce luxe, dit-elle; je préfère le ciel et la mer aux chants des bardes, à l'hommage servile de ces eunuques.... Ainsi je suis digne de toi.

—Tu m'obéiras, continua Misaïb, comme à ton sultan, comme à ton maître.... et moi je te protègerai de ma force. Tu danseras pour moi, le soir, sur le pont du vaisseau, et quand je te ferai signe, tu te courberas pour m'allumer ma pipe embaumée.

—Je ferai tout cela, Misaïb, s'écria la géorgienne avec feu. C'est bien ainsi que parle mon cœur. Un homme ordonne, une femme obéit.... Je méprisais le sultan qui me suppliait d'être moins triste; et toi qui me parles en maître, je t'admire et je t'aime.... A ce soir!

—A ce soir, dit-il; noble espérance, car tu es digne de moi. A mon tour je jure de t'aimer toute ma vie. Songe à ce que vaut un serment de Misaïb!...

Ils se prirent solennellement la main, l'amour consacra leur serment... et l'égyptien s'éloigna, guidé dans la secrète issue par l'obligeante Zulmé. Idumœa, pleine d'espérance et de courage, s'abandonnait au charme de ses rêveries.

—Quoi! mon Idumœa, fit la jeune confidente en retournant près d'elle, l'ai-je bien entendu?... Je suis encore muette de surprise.... Tu vas me quitter?...

—Suis-nous, si tu le veux, répondit Idumœa.

—Vous suivre! non; j'aime mieux ce joli palais.... Ton égyptien me fait peur. Est-ce que tu le connaissais, cet homme?...

—Non, je ne l'ai vu que depuis hier. C'est ainsi que l'on aime en Géorgie!

—Tu vas fuir, s'écria douloureusement Zulmé, fuir avec un inconnu. Tu vas laisser tes compagnes, tes richesses, Aroun, le magnifique Aroun qui t'adore.... Oh!

le maudit Misaïb ! Tout laisser pour ce sauvage qui va te faire allumer sa pipe.... Et si l'on te surprend, pauvre amie, on te ramènera au maître que tu as trahi. Alors on te mettra dans un sac et l'on te jettera dans le fleuve. Ah ! j'en mourrai. Tu ris de cela, toi... mais lis donc ; tiens, lis !... Voici le livre de nos lois.

Et Zulmé, tout en pleurs, ouvrit un livre d'or et lut avec effroi ces lignes :

« Selon la loi du Prophète, toute sultane infidèle sera
» déchue de son rang. On la promènera dans la ville
» sur un chameau pendant trois jours entiers.... Le
» peuple devra lui jeter des insultes et de la boue. Le
» troisième jour au matin on l'enfermera vivante dans
» un sac de cuir, et le grand visir ira la jeter lui-même
» à l'endroit le plus profond du fleuve. Le même châti-
» ment frappera son complice.... Gloire au Prophète ! »

Idumœa sourit dédaigneusement à cette lecture, et dit en posant la main sur son cœur :

—Eh bien ! alors, ma Zulmé, je paraîtrai avec lui à la face de tout Bagdad. Tout Bagdad saura que Misaïb aime la sultane.... Mais il est tard, ajouta-t-elle en frappant dans ses mains.

A ce bruit plusieurs femmes esclaves entrèrent.

—Que l'on me tienne le bain prêt, fit nonchalamment Idumœa. Vous brûlerez les plus purs arômes....

Et la belle géorgienne se mit à sourire, comme si l'amour l'attendait sans périls.... Elle aimait : que pouvait-elle craindre?... Elle entrevoyait le soir avec une délicieuse attente.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'amour d'une Géorgienne.

C'est ainsi que l'on aime en Géorgie ! Devant l'amour tout disparaît : l'éclat des richesses, les plaisirs et la

grandeur. Pour une géorgienne l'amour tient lieu de tout. Il embrâse le cœur comme une étincelle rapide, et devient en un moment le plus ardent foyer. Aucun obstacle ne l'arrête : ni les doutes de l'avenir, ni les plus terribles périls, ni la mort imminente. L'amour marche à travers tout! Voyez la brûlante Idumœa si belle et si fière, et pourtant souple comme une fleur qui plie. Elle a reconnu le vainqueur de son âme ; soudain elle brave tout pour le suivre, elle dédaigne de songer au supplice qui peut l'atteindre.... Puis la voilà qui se courbe avec délices aux pieds de son vainqueur, voilà cette courageuse beauté qui reconnaît un maître. O femmes! l'amour seul est assez puissant pour vous dompter, puisqu'il vous apprend à chérir la main de fer sous laquelle vous inclinez la tête!

Ils ont fui Bagdad : Misaïb, favorisé par la nuit, a pu délivrer ses compagnons, et les gardes surpris, massacrés, ont fourni des armes aux fugitifs. Idumœa, pleine d'adresse et de sang-froid, a guidé son amant par les sombres détours du palais. Ils ont fui Bagdad ; et reprenant au port voisin leur vaisseau prêt à partir, les Egyptiens se dirigent vers leur patrie. Deux jours se sont écoulés : le vent propice aide leur rapide voyage... et maintenant que la mer est folâtre, que la brise est douce et le ciel pur, ils voguent à pleines voiles sans que l'inquiétude vienne troubler leur joie.

Assis tranquillement sur le pont de son vaisseau, Misaïb, entouré des siens, tient entre ses bras la taille de la géorgienne. Tous la regardent avec admiration, tant elle est voluptueuse avec son air d'ivresse, ses bras nus, ses yeux noirs. Le chef paraît fier de son idole... il la presse sur sa large poitrine, et le bonheur illumine ses traits mâles. Après quelques instants de cette scène muette, l'égyptien prend une coupe d'or et sa longue pipe qui lui descend jusqu'aux pieds.

—Lève-toi, fit-il, lève-toi, ma lionne, verse dans ma

coupe l'enivrante liqueur, viens... approche le feu de ma pipe argentée.

Docile comme une jeune chatte, Idumœa se lève; déjà la coupe d'or est remplie, déjà la fumée de parfums folâtre dans les airs.

—Tiens, mon sultan, reprend la géorgienne, voici la liqueur qui brûle... voici la flamme pour les arômes de ton tabac....

Et tous les Egyptiens crient à voix haute: « Honneur » à notre Idumœa, la plus belle et la plus soumise des » femmes! Elle est plus légère que les sylphides de » l'Océan, plus courageuse et plus forte que la vague » battant le rocher. »

Cependant Misaïb, enveloppé d'un nuage de parfums, se laisse aller au charme de ce bien-être. Bercé par les flots caressants, il écoute avec volupté les chants qui saluent sa maîtresse; et sans que le sommeil voile sa paupière, il goûte les douceurs du repos.

—Viens donc, ma nymphe bien-aimée! dit encore Misaïb; ôte ton écharpe d'azur, et que ta danse nous éblouisse et nous charme comme celle des bayadères.

Aussitôt Idumœa déploie son écharpe azurée, elle prend le tambour de basque, et, tournant au-dessus de sa tête ses bras arrondis, elle commence le pas oriental. Ses pieds touchent à peine la terre; elle saute, tournoie, vole, revient et vole encore: on ne l'aperçoit plus qu'à travers une sorte de vapeur. Tantôt, prêtant sa gorge aux baisers du zéphyr, elle ferme à demi les yeux comme sous l'influence d'une caresse; tantôt, ardente et passionnée, elle frappe le tambour de basque, et joue avec son poignard de danseuse, charmant hochet qui donne la mort. Tous les Egyptiens, muets de ravissement, admirent dans le silence; et Misaïb, ivre de plaisir, court vers elle pour l'enlacer de ses bras amoureux. Mais voici que le chef s'arrête dans ses élans d'amour, il reste immobile, les yeux fixés dans la direc-

tion qu'ils ont prise. Immobile !... et son regard devient sombre ; il porte la main à son sabre, cette arme à poignée d'or qu'il a gagnée dans l'arène, et chacun le regarde, étonné.

—Arrête, Idumœa, s'écrie-t-il, plus de danse.... Vois, là-bas, là-bas, dans le lointain encore, ce sont des voiles, des vaisseaux... des ennemis sans doute.... Mais dans cette direction, ce ne sont point des vaisseaux d'Aroun. Non ; l'on ne nous poursuit pas. Voyez, compagnons, les voiles grossissent ; elles approchent. Ce sont des Persans.... Oh ! les Persans sont nos ennemis aussi acharnés que les soldats de Bagdad.... Trois voiles, cria-t-il après une minute d'examen ; ils sont trois navires. N'importe ! nous ne savons pas fuir, nous ; n'est-ce pas, enfants ?

Un cri guerrier lui répond ; les Egyptiens préparent leurs armes, ils tirent leurs cimeterres, et, se groupant autour du chef, tous jurent de mourir plutôt que de tomber dans l'esclavage des Persans. Misaïb les domine de la voix et du geste ; il les encourage, et remplit les airs de menaces contre l'ennemi. Il semble avoir tout oublié ; et lorsqu'il respire ainsi le vent des batailles, il ne voit que ses guerriers qui l'entourent ; Idumœa n'occupe plus sa pensée. Mais en ce moment la géorgienne jette loin d'elle son écharpe et sa parure de bayadère. Son front, tout-à-l'heure souriant, devient sérieux et presque mâle ; elle saisit avec force la main de Misaïb :

—Ami, s'écrie-t-elle, tu m'oublies ! Crois-tu que je ne sache que danser et sourire ? Non, je sais combattre aussi ; donne-moi, donne-moi ce glaive !... Je te le rendrai quand nous serons vainqueurs.

Aussitôt elle arrache des mains de Misaïb étonné le sabre à poignée d'or, et prend une attitude guerrière. Le fier égyptien prend d'autres armes et contemple cette femme divine avec une nouvelle tendresse. L'exemple de cette héroïque beauté vient électriser tous les soldats,

et le navire égyptien vole lui-même au-devant de ses nombreux adversaires.

Cependant les vaisseaux perses, sillonnant l'écume des flots, s'avancent à pleines voiles et déjà sont près de Misaïb. Ce sont trois fortes galères à plusieurs rangs de rames et pesamment armées. Le chef qui les commande est un jeune satrape, célèbre par son opulence et sa bravoure. Schazaman, tel est son nom, s'était rendu bien des fois redoutable aux Egyptiens qu'il pillait et qu'il emmenait en esclavage. Il aimait à parcourir la mer, soit pour donner la chasse aux pirates, soit pour augmenter ses trésors par de riches butins. D'un coup-d'œil, Schazaman reconnaît le navire égyptien à la forme de sa carène ; aussitôt il ordonne à l'un de ses officiers de jeter le cri de guerre et de faire mettre bas les armes aux compagnons de Misaïb :

—Allah ! crie l'officier persan ; rends-toi, chien de pirate. Baisse la tête devant le glorieux Schazaman, satrape d'une vaste province, et fils de l'Océan. Allah ! si tu ne brises ton cimeterre rebelle, nous allons couper les ailes de ton vaisseau, et tu seras esclave loin de ta patrie.

—Chien de persan ! répond Misaïb d'une voix éclatante de colère, va dire à ton maître, le satrape Schazaman, que je ne suis pas un pirate et que je ne briserai pas mon sabre pour lui. Si je le brise, ce sera dans sa poitrine maudite, et qu'il essaie de me donner des fers ! Mort aux Persans !...

—Mort aux Persans ! répètent les Egyptiens avec une rage unanime.

Alors les trois vaisseaux du satrape, dirigés par d'habiles pilotes, voltigent sur les ondes comme des nacelles, et prennent en tête et en flanc le navire de Misaïb. Ils l'environnent, et le saisissant de leurs crocs de fer, le tiennent immobile au milieu des ondes. Schazaman, à la tête des siens, s'élance sur le pont de son ennemi ; et

bientôt les rugissements troublent l'air, le sang coule, le carnage commence. C'est un horrible combat! Lorsque dans cette vaste étendue, où l'œil n'aperçoit que le ciel et l'eau, des hommes sont là qui s'entr'égorgent, on frissonne à cette pensée. Point de fuite possible au vaincu, point de merci, point d'espérance! La mort est partout. Le fer brille au-dessus de leurs têtes, leurs pieds glissent sur des cadavres sanglants, et le gouffre sans fond les environne. C'est un combat où la fureur est infernale, où la victoire est sans pitié. Le beau soleil, comme irrité de cette lutte cruelle, s'enveloppe de nuées; le vent gronde, le flot s'enfle, berçant sur son dos écumeux le champ mobile de la bataille... et la mort moissonne les plus courageux. Mais voyez: les Egyptiens, sans s'étonner du nombre, serrent leurs rangs, se multiplient, sont tous des héros. Ils frappent de leurs sabres et de leurs lances... et le succès est encore douteux.

Gloire à vous, Idumœa, gracieuse héroïne, gloire à vous!... Admirons ce que peut l'amour. Sa blanche main porte sans peine le fer pesant, elle frappe sans cesse... et plus d'un ennemi reçoit d'elle la mort du guerrier. Oh! la belle lionne! Ne dirait-on pas, à la voir ainsi échevelée et furieuse, que c'est une mère à qui l'on vient de ravir ses enfants, une mère qui mord et rugit, une tigresse blessée. C'est presque cela, une géorgienne que l'on veut frapper dans son amant. Elle est aussi noble dans sa colère qu'enivrante dans sa grâce. La belle lionne! Son œil erre de toutes parts; où l'on faiblit, elle accourt, elle frappe! Elle semble la déesse de l'onde, le blanc génie qui veille sur les compagnons de Misaïb.... Mais, hélas! c'est en vain que les Egyptiens sont braves et forts, c'est en vain que Misaïb fait vibrer son glaive comme la foudre, et qu'Idumœa déploie tant d'héroïsme et de courage.... Les Egyptiens sont accablés par le nombre, ils sont dispersés, et déjà plusieurs d'entre eux reçoivent en frémissant les liens de l'esclavage.

Pourtant Misaïb n'est pas encore vaincu ; les Persans tombent sous ses coups, un mont de cadavres s'élève autour de lui.... Mais ses soldats ne l'environnent plus pour le seconder ; les lâches sont esclaves !... Et Misaïb, haletant, baigné de sueur, tourne de toutes parts les yeux pour chercher ceux qu'il commande. Esclaves, ils ont subi des chaînes. A cette vue, Misaïb est agité d'un frémissement convulsif, son bras lassé reprend sa vigueur ; mais le sort l'abandonne, son glaive infidèle se brise... et le noble égyptien tombe contre le mât de son vaisseau ; il reste désarmé, à la merci de ses ennemis impitoyables.

—Toujours vaincu ! s'écrie-t-il avec douleur, ô rage ! Puis un éclair d'espoir brille sur son visage accablé ; il appelle Idumœa, sa fidèle compagne, son héroïne, son ange ! Il l'appelle à son aide. Mais par un changement subit, la géorgienne n'est plus cette guerrière aux cheveux flottants, à la main belliqueuse ; elle a renoué sa brune chevelure, elle sourit, et redevient la charmante Idumœa. Quel objet de surprise ! Cette femme se couche aux pieds de Schazaman, le satrape, et l'ennemi de Misaïb. Elle prend son air le plus doux, et dit au Person de sa voix la plus douce :

—Glorieux satrape, vous êtes le vainqueur, je vous apporte le sabre de Misaïb !... C'est un beau glaive à poignée d'or qui sera le gage de votre victoire. Mais, Schazaman, ne souffrez pas au moins que vos nobles guerriers se souillent du sang de cet esclave....

En parlant ainsi, Idumœa désignait le chef égyptien.

Schazaman, voyant à ses pieds cette belle fille de Géorgie qui avait un ton presque impératif lorsqu'elle demandait grâce, se laisse subjuguer par l'ascendant de cette beauté. Il l'avait vue souvent pendant le combat, et quoiqu'elle fût son ennemie, il n'avait pu s'empêcher d'admirer tant de charmes et de vaillance. Le satrape prend le sabre d'or et commande qu'on épargne Misaïb.

—Amis, dit-il, laissez vivre cet esclave, mais je veux qu'on le charge de chaînes. Nous l'exposerons aux regards du peuple, à notre arrivée, tout le jour de la fête publique. Et le lendemain, nous lui ferons trancher la tête devant la porte de mon palais.

—C'est cela, murmura la géorgienne, on le tuera le lendemain de notre arrivée.

Misaïb, surpris de la trahison d'Idumœa qui suppliait un persan, et le traitait, lui, d'esclave... Misaïb se débat dans ses fers, ses dents claquent; à peine prononce-t-il ces mots avec des blasphèmes :

—Femme damnée! serpent! je t'étranglerai... je me vengerai! Par le Prophète! les voilà ces créatures qui vous aiment et vous trahissent. J'ai aimé cela, moi, Misaïb.... Vengeance!...

Quand Schazaman vit son captif lié au grand mât, il abaissa ses regards sur la géorgienne couchée et lui dit :

—Pour toi, belle héroïne, je veux t'aimer! J'adore les femmes qui manient le glaive; elles doivent ardemment connaître l'amour.... Tu seras à moi.

—A toi! satrape, dit la géorgienne avec un mouvement imperceptible, à toi, dis-tu ?

—Sans doute, je suis jeune et beau.

—Je le vois bien, Schazaman !

—J'ai cent femmes dans mon harem. Tu seras leur reine, leur soleil... je t'aimerai plus qu'elles toutes.

Ce disant, le prince enivré voulut prendre la taille d'Idumœa; mais la jeune fille se dégagea légèrement, et reculant d'un bond en arrière, elle prit un ton presque menaçant :

—Moi, fit-elle, je ne veux pas être à toi, satrape.

—Comment! s'écria Schazaman avec colère.

Idumœa se reprit vivement, et, regardant le prince avec tendresse :

—Pas avant d'être en Perse, dit-elle; mais alors je

serai tienne.... Ecoute : le soir de cette fête dont tu parles, où ces esclaves égyptiens seront exposés aux yeux de ton peuple, ce soir-là, Schazaman, je veux être à toi !...

Le satrape sourit ; Misaïb mordit ses chaînes.

—Mais jure, continua-t-elle, de me respecter jusque-là, Schazaman.

—Je te le jure... mais dis-moi ton nom.

—Idumœa, de Géorgie.

—Idumœa ! fit doucement le satrape, ô nom plus tendre que tous les noms de femmes.... Tu seras ma brise, mon encens, ma fraîcheur ! Idumœa !... Amis, chantez ce nom : c'est celui de votre reine.

Le ciel avait repris son azur ; la mer, ses couleurs douces. Les vaisseaux persans prirent leur course heureuse vers la contrée où régnait le satrape Schazaman. Et ce prince traînait en triomphateur le navire égyptien avec Misaïb et les siens tombés dans une captivité nouvelle.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'amour d'un Satrape.

Ils voguèrent ainsi pendant plusieurs jours ; Misaïb toujours dans les fers, vivant dans l'espoir de la vengeance, Idumœa toujours charmante et folâtre, Schazaman bercé dans ses rêves de volupté. Le satrape, pour obéir à ses serments, devait lutter contre sa passion, qui chaque jour prenait un nouvel empire sur son cœur. Il était avide des baisers de la géorgienne ; mais il avait juré de la respecter jusqu'à son retour en Perse, jusqu'au soir de la fête qui devait être publiquement célébrée. Il préférait ne pas ordonner l'amour ; n'avait-elle pas promis de l'aimer alors, d'être à lui tout entière?...

L'image de ce bonheur calmait ses désirs ardents et lui faisait entrevoir la félicité dans l'avenir. En attendant, Idumœa dansait, riait, chantait, comme si elle eût été encore l'amante paisible de Misaïb. Mais parfois son regard était sombre et ses yeux se remplissaient de larmes.

Enfin ils arrivèrent à la ville d'Abouchéher, grand port situé sur le golfe Persique, et lieu de résidence de Schazaman. La population, rassemblée sur le rivage, attendait son souverain avec une vive impatience. Les vaisseaux furent accueillis par des cris de joie, qui redoublèrent lorsqu'on aperçut le navire égyptien vaincu et chargé de captifs. Le satrape aborda fièrement, et ses soldats débarquèrent, emmenant avec eux leurs esclaves abattus. Une foule d'officiers et de gardes attendaient Schazaman à son arrivée pour le conduire au palais avec un grand honneur. L'amoureux prince fit monter Idumœa dans son palanquin ; et le peuple, à cet aspect, se mit à chanter les louanges de cette femme inconnue, belle comme une reine, majestueuse comme une déesse.

Bientôt le nom d'Idumœa fut dans toutes les bouches, tandis que les prisonniers traversaient la foule, chargés de malédictions et d'outrages.

Il fallait qu'elle eût une beauté puissante, cette géorgienne, pour avoir été d'abord sultane favorite à Bagdad, puis amante de Misaïb, et tout-à-coup l'odalisque bien-aimée d'un satrape opulent. Il fallait qu'elle fût bien rayonnante pour que le peuple ébloui se prosternât de toutes parts avec des signes de respect et d'admiration. Et quelle femme étonnante, en effet, admirable ! On la voit tantôt souple comme un enfant, folle comme une danseuse, énergique comme un africain, et forte comme un guerrier. Tout cela, c'est l'amour !... L'amour, que dis-je ? Aime-t-elle encore Misaïb, cette Idumœa qui se couche aux pieds de Schazaman; qui l'adule, promet de l'aimer et traite l'égyptien d'esclave ? Est-ce une âme

capricieuse chez qui l'impression du moment s'efface de suite avec l'impression qui va suivre ? Peut-on croire que cette femme, qui a quitté, pour s'attacher au guerrier, tous les plaisirs de l'opulence et de la mollesse, se soit laissé éblouir en un moment par les promesses d'un satrape ? Il est vrai que Schazaman est plus jeune et plus beau que le calife de Bagdad ; il est vrai que le prince persan est plus riche encore ; mais, il y a quelques jours à peine, Idumœa méprisait l'or et la beauté féminine des rois d'Asie ! Elle voulait un homme qui n'aimât qu'elle seule... et Schazaman avait cent femmes dans son harem ! La géorgienne était bien déchue de ses nobles sentiments, ou son âme méditait une résolution mystérieuse.... Ainsi les femmes sont pleines d'adresse ; le calme de leur visage est comme celui de la mer, qui cache la tempête sous son azur.

Le satrape, entouré de gardes, d'officiers et de peuple, conduisit la géorgienne à son palais. Les chroniques d'Orient rapportent que les villes de Perse sont d'une extraordinaire opulence, et que les monuments publics y sont remarquables par leur structure élégante et leurs précieuses matières. Il n'est peut-être pas de pays aussi florissant dans toute l'Asie, cette florissante contrée !... Le palais du satrape était étayé par de fortes colonnades en marbre blanc, et le toit, tout en or et en pierreries, réfléchissait les rayons du soleil. Le brillant cortége entra dans une vaste salle à vingt croisées toutes chargées de diamants ; au milieu s'élevait un trône où Schazaman prit place avec Idumœa. Les seigneurs et les officiers de la cour vinrent avec les cent femmes du sérail se prosterner devant le souverain. Un moment, en face de ce magnifique spectacle, la géorgienne demeura comme immobile d'étonnement et son cœur palpita d'orgueil.... Elle respirait avec enivrement la fumée des arômes et l'encens des hommages. Mais tout-à-coup elle devient pâle, elle secoue ces riantes pensées, elle pleure,

en entendant le satrape donner l'ordre d'enfermer Misaïb et ses compagnons dans la tour des criminels.

Quand tous les courtisans eurent achevé leurs flatteries, Schazaman prit à son tour la parole, et regardant Idumœa avec tendresse : « Voici votre reine, s'écria-t-il ;
» officiers, soldats, femmes, esclaves, voici votre reine !
» Je l'ai prise au sein des flots, les cheveux épars comme
» une néréide.... Et vous voyez qu'elle est si pleine de
» charmes qu'on peut l'adorer ainsi qu'une étoile. Sans
» doute un souffle divin l'enflamme, puisqu'elle joint la
» force à la beauté, la vaillance à la grâce. Oui, j'ai vu
» ce bras si charmant armé du glaive, j'ai vu cette
» femme frapper mes plus braves soldats. Mais enfin,
» vaincue par nos armes, elle est venue si délicieuse-
» ment se coucher à mes pieds, elle a mis tant de dou-
» ceur dans sa voix, que ma colère s'est éteinte et que
» l'amour a maîtrisé ma fureur. Voici donc mon ordre
» suprême : demain, il y aura dans mes villes grandes
» réjouissances, on jettera plusieurs bourses de sequins
» au peuple, et l'on exposera à ses regards les prison-
» niers d'Egypte qui ont osé faire résistance à mes
» vaisseaux. Ce soir-là, la géorgienne entrera dans ma
» couche royale, et le lendemain matin, je ferai trancher
» la tête au rebelle Misaïb sous les fenêtres de mes
» appartements. Allez, huissiers, transmettez mes ordres
» au peuple par vos crieurs.... »

Puis Schazaman ajouta tout bas :

—Ainsi, demain soir, tu as promis de m'aimer, d'être heureuse !...

—Oui, d'être heureuse, dit Idumœa d'un ton étrange.

—Pourquoi donc ce soupir et cette larme?... Est-ce que tu aimerais cet égyptien?... N'étais-tu pas sa maîtresse?... Je crois que tu étais sa maîtresse.....

—Non, j'étais son esclave !

—Il mourra... et tu seras toujours ma reine, dit Schazaman en serrant les doigts effilés de la jeune

femme ; mais il ne remarqua point la froideur de sa main : elle avait la main toute glacée.

Une heure après, les crieurs publics se répandirent dans les divers quartiers d'Abouchéher et proclamèrent les ordres du satrape :

« Persans ! demain il y aura fête publique ; les bouti-
» ques seront fermées , et vous mettrez vos plus beaux
» habits. Sur la place principale, on dressera d'une part
» un trône, de l'autre un échafaud. Notre glorieux sa-
» trape Schazaman prendra place sur le trône avec
» Idumœa de Géorgie , et l'on exposera en face , sur
» l'échafaud , les captifs égyptiens qui auront le lende-
» main la tête tranchée. Sur la même place, on fera des
» jeux de toute espèce durant tout le jour, jeux guer-
» riers et comiques, musiques et comédies.... Persans ,
» adorez le soleil ! adorez votre nouvelle reine !... »

Idumœa fut conduite dans une des belles salles du palais , et cent esclaves furent mis à ses ordres. Alors Misaïb était plongé dans la tour et chargé de chaînes.

Quand l'aurore parut, les instruments éveillèrent les airs par mille sons joyeux ; c'était le jour de la grande fête, ce jour tant désiré par l'amour du satrape. Le peuple ferma ses boutiques et se para de ses plus beaux habits. Comme les crieurs l'avaient proclamé, un trône et un échafaud se dressèrent sur la place publique , et les jeux commencèrent. Schazaman et la géorgienne étaient tous deux étincelants de parures ; ils vinrent s'asseoir sur le trône , tandis que les Egyptiens étaient exposés sur l'échafaud honteux. Schazaman était radieux de bonheur ; il s'enivrait de la vue d'Idumœa, et la plus douce espérance berçait son âme. A ses côtés brillait le sabre à poignée d'or que la géorgienne lui avait remis comme gage de la victoire , le sabre de Misaïb !... C'est avec cette arme qu'Idumœa combattait ; elle avait dit à son amant : « Je te le rendrai quand nous serons vain-
» queurs !... » Et pourtant elle l'avait donné au satrape ennemi. Qu'était-ce donc qu'Idumœa ?

De temps en temps, les huissiers criaient à la foule :

« Persans ! rendez hommage au glorieux sâtrape
» Schazaman, ainsi qu'à sa belle favorite, votre reine,
» Idumœa de Géorgie....

» Persans ! voici Misaïb et les Egyptiens, traîtres et
» rebelles ; malédiction sur leurs têtes impies !

» Demain, dès l'aurore, ils auront la tête tranchée
» sous les fenêtres du palais.

» Réjouissez-vous, dansez et chantez ; Persans, c'est
» aujourd'hui fête publique. Gloire à Schazaman !... »

Misaïb écumait de fureur; Idumœa paraissait tranquille, impassible.

Etrange chose que la destinée ! Il y a quelques jours, la géorgienne, pleine d'amour, se courbait devant son amant qu'elle appelait son maître. Il y a quelques jours, Misaïb, heureux et insouciant, était le roi d'un vaisseau, l'époux d'Idumœa; il voguait vers les rives de sa patrie. Aujourd'hui les voilà séparés. Misaïb a tout perdu, sa maîtresse, sa liberté... il est retombé dans le malheur ! Chargé d'outrages ; il voit sa femme et son glaive au pouvoir d'un rival abhorré ; et le bourreau l'attend ! Sort bizarre qui, tout en les séparant, met l'un sur un échafaud, l'autre sur un trône.... Parfois leurs regards se rencontrent; car les deux amants sont là, en face l'un de l'autre. La reine Idumœa est en face de l'esclave Misaïb. Et lorsque l'égyptien la contemple ainsi parée comme l'épouse du satrape, une rage nouvelle allume son sang. C'est de la jalousie, de la vengeance ! Il voudrait se venger, la broyer entre ses mains, fouler aux pieds son cadavre !... Elle n'a dans son regard que de la douceur et de la résignation.

Enfin on reconduisit les captifs dans la tour, et l'heureux Schazaman ramena son épouse au palais où l'attendait un festin somptueux. Tous les officiers prirent place aux diverses tables, au milieu de l'harmonie et des fleurs odoriférantes.

Le festin dura jusqu'à minuit; puis le satrape, quittant toute sa suite, se retira seul dans ses appartements avec Idumœa la géorgienne.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le Poignard sous les fleurs.

C'était un boudoir royal, digne de la Perse voluptueuse et parfumée. L'air qu'on y respirait invitait à l'amour, inspirait la mollesse. Il y avait comme de vagues parfums, indécise exhalaison du ciel, et la lueur de plusieurs lampes éclairait les riches peintures du plafond. Sur les tapis s'élevaient quelques sophas, et dans le coin le plus obscur on distinguait la couche royale. Oh! certes, le boudoir persan est plus magnifique que celui du calife. Abouchéher vaut mieux que Bagdad.

Schazaman, un peu las d'avoir si souvent vidé sa coupe d'or, s'assied sur un divan, tandis qu'Idumœa, debout et silencieuse, défait la boucle de sa ceinture.

—Idumœa, dit le satrape, vous ne sauriez croire comme vous êtes belle aux flambeaux!

La géorgienne sourit dédaigneusement.

—Qu'est-ce que cela? reprend Schazaman en joyeuse humeur; vous avez l'air de vous moquer.... Je vous dis que vous êtes charmante, le soir, sans ceinture et tout en blanc. Pourquoi rire de cela? Je vous adore!...

Aussitôt le satrape se lève, court vers elle et lui donne un baiser. Idumœa recule en frissonnant comme sous l'atteinte d'un fer rougi.

—Par le soleil! ma tigresse, dit le prince étonné, tu es folle.... Sois plus aimante, tu m'en as fait la promesse! As-tu donc oublié ce que tu as juré dans ton cœur?...

—Non, je n'ai rien oublié, s'écrie Idumœa dont l'œil

étincelle. Viens donc, ajouta-t-elle, car la nuit s'envole. A moi, mon soleil !...

Schazaman s'élance ; il va donner mille baisers à son amante qui l'invite.... Schazaman ouvre ses bras avides.... Mais soudain il pousse un cri terrible ; il tombe et se roule, frappé d'un poignard par la perfide géorgienne. Et son sang coule de la blessure profonde.

—Ah ! fit-il avec douleur, vipère, chienne !... Tu as bien caché ton dard et ta morsure.... Va, tu seras punie.... Esclaves, à moi !... Que l'enfer !... Ah !...

Et le malheureux, retrouvant sa force, se redresse sanglant. Il veut appeler ses gardes ; mais Idumœa lui serre la bouche avec une main de fer. Après quelques minutes d'une horrible lutte, le prince, épuisé, vaincu, reste privé de mouvement sur le tapis de la chambre.

Idumœa, menaçante comme à l'heure du combat, pose le pied sur la gorge du mourant et s'écrie :

—Oh ! maudit Schazaman, il fallait que tu fusses bien fou pour t'imaginer que je serais à jamais à toi comme j'étais à Misaïb. Sais-tu ce que c'est qu'une géorgienne?... Apprends qu'elle ne peut avoir qu'un seul amour, un seul !... et que cet amour est pour elle au-dessus de toutes les richesses de la Perse et du monde entier. Pour cet égyptien que tu voulais faire mourir, j'ai fui déjà le sérail de Bagdad et la faveur du calife qui t'égale presque en opulence. Maudit Schazaman ! c'est toi qui es venu arrêter ma course heureuse sur les mers, c'est toi qui m'as arrachée des bras de mon amant, et tu croyais pouvoir être aimé ! Non, traître, non ; je n'ai jamais songé qu'à notre vengeance, à la délivrance des Egyptiens ; et je suis vengée ! je vais les délivrer maintenant. C'est toi qui meurs, satrape ! c'est toi qui meurs.

Comme Schazaman ne faisait plus de geste, Idumœa se pencha vers lui et détacha de son côté le sabre égyptien dont ce prince s'était armé :

—Rends-moi, murmurait-elle, rends-moi ce glaive à poignée d'or! Il n'est pas à toi... il est à mon amant, à mon amant qui est digne de le porter, lui.... Il l'a gagné par la force de son bras, et tu le lui as volé par une lâche victoire.

Elle prit aussi l'anneau royal que le satrape portait à son doigt, en s'écriant :

—Ah! voici le signe qui va me faire ouvrir les portes de la tour.

Puis la géorgienne, emportant le sabre et l'anneau, sortit du palais à pas précipités, et se dirigea rapidement vers le cachot qui renfermait les Egyptiens.

CHAPITRE SIXIÈME.

La Tour des Captifs.

Au bord des rivages de la mer s'élevait la tour aux noires murailles où le satrape avait coutume d'enfermer les captifs destinés à la mort. C'était un endroit triste comme l'enfer et sombre comme un tombeau. Le gardien de cette horrible prison était un vieil officier qui avait longtemps servi dans les guerres; il traitait les prisonniers avec cette haine et cette dureté qui pèse plus que les fers. Là, Misaïb et les siens étaient enfermés dans les ténèbres; ils attendaient dans une insomnie cruelle le jour, jour fatal, qui devait éclairer leur trépas. On n'entendait que le frémissement de leurs chaînes et le bruit de leurs gémissements.

Misaïb seul ne gémissait pas. Que lui importait la mort, à lui, rude enfant de l'Océan, à lui qui jouait avec les vagues et vivait dans les combats ou sur le gouffre des ondes? Il la saluait comme une vieille amie; il laissait les larmes à ces hommes vulgaires qui n'ont de courage qu'une heure, un moment. Que lui importait

la mort? Pouvait-il vivre esclave, lui dont l'âme était si fière et le poignet si fort; lui, noble guerrier qu'un destin malheureux prenait plaisir à torturer sans cesse? Bien mieux valait la tombe, même une tombe ennemie! O destinées! que vous êtes injustes!... Cet égyptien plein de courage et de fermeté, cet être aux mâles pensées, à la robuste énergie, semble poursuivi par le malheur. N'a-t-il donc une âme si grande que pour être toujours captif et vaincu? Un bourreau! voilà donc ce que l'on réserve à sa vaillance. Et si l'amour une fois a régné sur son cœur, cette joie s'est changée en amertume, en jalousie, en fureur!... Oh! cette idée, ce souvenir de femme trouble l'agonie du soldat. Alors Misaïb éclate comme ses compagnons en plaintes et en sanglots; mais ce n'est pas comme eux par crainte de la mort; non, ce sont les sanglots de la rage, de la vengeance trompée!... Et le nom d'Idumœa erre sur ses lèvres au milieu des imprécations et des blasphèmes.

Les Egyptiens étaient ainsi plongés dans une douloureuse attente, sans avoir la force de se parler l'un à l'autre. Ils comptaient l'heure à la fois trop lente et trop rapide. En ce moment les portes crient sur leurs gonds, et ce bruit les glace comme un signal funèbre. Sans doute c'est l'heure fatale qui sonne, ce sont les gardes et les bourreaux.... La porte s'ouvre. Non, ce ne sont pas encore les satellites de Schazaman. O surprise! c'est une femme, une femme seule, tenant d'une main un flambeau, de l'autre un sabre à poignée d'or; belle, parée, éblouissante, c'est elle! Idumœa la géorgienne.

Idumœa!... comme elle brille au milieu de ce cachot obscur! Elle a toute sa parure de reine, et la lueur de la lampe se reflète sur les pierreries de ses vêtements. A la voir dans cette blanche lumière, ainsi que dans un nuage indécis, ne dirait-on pas une divinité svelte et pure comme Iris?... Un moment elle reste immobile sur le seuil de la prison, et son regard cherche les Egyptiens

dans leur coin ténébreux. Il se fait une minute de silence. Tout-à-coup Misaïb, ébloui d'abord par cette lumière inattendue, reconnaît son amante, et c'est en grinçant des dents qu'il s'écrie :

—Toi, ici ! toi, méchante géorgienne !... Tu es bien hardie de venir insulter à notre dernière heure. Oh ! bien hardie et bien maudite ! Mais ne crois pas que ce sera impunément. C'est le Prophète qui t'envoie sans doute pour que je me venge, pour que je te foule sous mes pieds !...

Puis, se tournant vers ses compagnons :

—Amis, dit l'égyptien, vous la reconnaissez, n'est-ce pas? vous reconnaissez la perfide Idumœa, hier l'épouse de Misaïb, aujourd'hui celle du satrape. Elle est joyeuse de notre supplice, elle est reine, nous sommes esclaves, et maintenant elle vient railler ceux qu'elle a trahis ! Quoi ! nous, raillés par une femme ! Qu'elle meure ! qu'elle meure !

—A mort, la géorgienne ! répétèrent tous les captifs.

Misaïb, écumant, hors d'haleine, serre les poings et va se précipiter sur Idumœa. Son œil est terrible, son élan rapide comme le bond du tigre blessé. Son étreinte sera mortelle, son bras foudroyant. Mais quel obstacle l'arrête et brise cet élan furieux ?... Ah ! c'est la chaîne qui le retient par le milieu du corps : ses efforts sont vains ; il ne fait qu'exhaler une impuissante colère !... Et la géorgienne, dont l'air calme contraste avec toutes ces fureurs, demeure en sûreté sur le seuil. Elle est souriante comme dans ses beaux jours de danse et de volupté.

—Voilà bien l'homme, s'écrie-t-elle avec une majesté douce, l'homme qui domine les flots de la mer, et ne sait pas dominer l'océan de son âme ! Tu es fort et vaillant, Misaïb ; Dieu t'a donné la vigueur, et c'est à nous, femmes, qu'il a donné l'adresse et l'art de cacher nos pensées. Eh quoi ! pouvais-tu croire que ton amante,

ton Idumœa, qui avait fui les délices de Bagdad, consentirait à devenir la maîtresse d'un persan?.. Il n'en est pas ainsi; je t'aime seul, Misaïb, et seul je t'aimerai, fier guerrier, toi seul! Quand nous fûmes vaincus par le nombre, que pouvais-je faire alors? Etre esclave et mourir avec toi. Certes, c'était là un destin qui plaisait à mon cœur. Mais une idée subite traverse mon esprit. Je puis mieux faire: nous venger, être libres, reprendre notre bel avenir! Soudain je me plie aux pieds du satrape, je l'adule, et tout en vous injuriant, je vous sauve la vie. Va, j'ai souffert plus que toi lorsque je te voyais sur l'ignominieux échafaud, moi, du haut de mon trône, à côté d'un ennemi détesté. J'avais pitié de ta colère et de ton malheur; et si je t'avais averti d'un regard, tout était perdu. Ta franchise nous aurait trahis. Misaïb, mon amant, mon maître, ne sois point jaloux de ton rival. Le lâche Schazaman a payé de sa vie la pensée de m'arracher à ton amour. Il n'est plus. Et nous aurons le pouvoir de fuir avant l'aurore, grâce à l'anneau royal devant lequel on ouvre les portes de ta prison.

En parlant, Idumœa détachait les chaînes de Misaïb et des Egyptiens. Le chef, muet, immobile de ravissement, sentit de nouveau le feu d'un amoureux bonheur. Honteux de sa colère, il regardait la géorgienne dont l'amour était si puissant, si dévoué; il ne sut que dire:

—Pardonne, ô toi que je voulais haïr! Tu es mon ange adoré.

—Partons, Misaïb, reprit-elle, partons: tout est perdu si nous attendons le jour. Tiens, voilà ton sabre que je te rends; il s'en était paré, le satrape! J'avais promis de te le rendre....

—Mais tu es à moi, fit Misaïb, puisqu'il est mort, n'est-ce pas?

—Oh! mort, bien mort!... La main sur son cœur, le pied sur sa gorge, je l'ai senti expirer.... Viens, fuyons.

Idumœa, guidant les captifs, fit briller aux yeux du

gardien l'anneau du satrape. Devant ce signe, les portes de la tour s'ouvrirent. Misaïb courut vers le port ; et quand le jour parut, le navire égyptien voguait déjà en pleine mer, les voiles déployées. Cette fois la traversée fut sans écueil, et Misaïb put aborder heureusement aux rives de sa patrie.

UN DRAME A VENISE.

LA CONFESSION.

SCÈNE I.

Une petite chapelle sombre ; — une lampe pâle et vacillante ; — le soir.

LE COMTE LUDOVIC, *sous les habits de moine.*

Oui, c'est bien ici la chapelle rustique, où mon infidèle épouse doit venir prier ce soir. C'est moi qui l'attends ; et sans doute elle ne soupçonne point qu'elle va me trouver ici sous les habits du père Ambrosio. Ainsi, je vais tout savoir ; et grâce à cette ruse que m'inspire la jalousie, c'est moi qui viens entendre les secrets de sa confession ! Tout savoir !... Oh ! si elle est coupable, malheur sur elle, malheur sur l'adultère, et sur son complice mort et vengeance ! C'est lui surtout que j'abhorre, ce fat maudit, ce jeune et brillant seigneur qui veut me ravir l'amour d'Héléna ; ce duc napolitain, Juliano d'Alconni, qui fait trembler tous les maris de Venise, depuis

le doge jusqu'au gondolier le plus insouciant... Ils ne savent que trembler et se plaindre ; moi, je dois me venger, si elle l'aime. Quel supplice que l'attente et l'incertitude, mon Dieu! — Je crois entendre?... Non, rien! le vaste silence du soir. — Mais il faut que le vieux moine serve mes projets ; oh ! s'il vient, tout est perdu ; il ne consentira pas à ce qu'il appelle un sacrilége... et puis, il a tant de confiance en Héléna dont il a dirigé les premiers ans! Le soupçon lui semblerait une injure. C'est un bien vénérable prêtre que cet Ambrosio ; mais ces vieux moines ont le cœur mort : ils ne connaissent pas l'amour, la jalousie, la fièvre.... Oh ! je souffre ! S'il ne consent pas, ce vieillard, alors..... Horreur ! tais-toi, Satan ! — Relisons un peu ce billet que Juliano a osé écrire à mon Héléna, ce billet fatal qu'un messager maladroit a fait tomber entre mes mains (*il tire un papier de son sein*) : « Belle Héléna, demain soir, au bal masqué du doge, votre bien-aimé Juliano.... » — Il y a trois jours de ce bal : elle y a été, elle lui a parlé, je l'ai vu. (*Froissant le billet avec colère*). Pourquoi ce napolitain de l'enfer est-il venu dans notre Venise?... N'avait-il pas dans sa ville assez de vin pétillant, de brunes courtisanes et de femmes adultères?... O Juliano! maudit sois-tu qui m'as enlevé mon bonheur et mon repos, toi qui me fais bouillonner le cœur et vas me faire perdre mon âme. Pourtant, j'aime à douter : l'espérance ne nous quitte jamais tout entière, et la nuit la plus sombre a toujours une lueur incertaine et pâle que les yeux poursuivent avidement. Comme je tremble! je vais tout savoir... à moins que le père Ambrosio n'arrive et ne refuse de me prêter pour une heure son rôle de confesseur.... Il viendra, car c'est bien aujourd'hui que le bon moine doit confesser ma femme.... Il va me chasser comme un impie de cet asile sacré : il me traitera d'insensé et de profane.... Mais ce billet, ce billet qui depuis trois nuits m'empêche de dormir et me donne des sueurs froides par tout le corps.... Comment expliquer

ce mot du fat : « Votre bien-aimé Juliano ? » — Hélas ! quand j'y songe, ce que je fais là est un grand sacrilège; il vaudrait mieux retourner chez moi et trouver d'autres expédiens pour connaître la vérité. Mais attendre encore, attendre toujours, quand on est jaloux ! C'est impossible.... La jalousie ! quelle torture ! Est-ce donc que je suis en enfer et que les démons font brûler mon âme?... La jalousie ! j'ai besoin de sentir la pointe de mon stylet. (*Il essaie la pointe d'un poignard*). Bien ! Si ce moine vient, ma foi, et s'il refuse de l'or pour s'en aller, la jalousie me donnera des forces.... La souffrance engendre le crime; le plus criminel, c'est le destin.... Pourquoi Juliano d'Alconni est-il venu à Venise? et pourquoi veut-il l'amour d'Héléna?...—Oh ! j'entends du bruit; cette fois, ce sont des pas. C'est elle !... Non, pas encore.... C'est le révérend père Ambrosio. Courage, mon cœur !

SCÈNE II.

LE VIEUX MOINE AMBROSIO, LE COMTE LUDOVIC.

AMBROSIO.

Il est onze heures du soir; encore un jour qui vient de s'éteindre, un pas de plus vers la tombe. Seigneur, recevez ma prière, et donnez à ma vieillesse le calme et la piété. Je sens ma conscience tranquille et j'ai foi dans l'autre vie.... Mais l'homme, en voyant ses cheveux blanchir, en sentant faiblir sa démarche et ses veines se glacer, frémit involontairement, même quand l'éternité lui sourit ! Toutefois, je ne crains pas la mort; je l'ai contemplée dans le silence du cloître... et puis je comprends, Seigneur, votre infinie bonté et votre miséricorde.... (*Apercevant Ludovic debout comme une statue*). Qui donc est là, debout?... Ce ne peut être encore ma pénitente, je crois. Ah ! c'est un de mes frères en Dieu.

Soyez le bien-venu, mon frère, au nom du Christ. Quel motif vous amène en ce lieu désert ?

LUDOVIC.

Je viens demander au ministre du Très-Haut indulgence et pitié....

AMBROSIO.

Sans doute, mon frère, quelque faute ou quelque mauvaise pensée pèse sur votre conscience. Parlez sans crainte : mes prières guériront peut-être votre blessure intérieure. Parlez ! L'apôtre de l'Evangile est l'ami du pécheur repentant.

LUDOVIC (*relevant son capuchon*).

C'est moi, père, me reconnaissez-vous ?...

AMBROSIO (*surpris*).

Vous ici, messire comte, à cette heure !... Que voulez-vous de moi ?... Pourquoi ces habits ?... Si je puis vous être utile, dites : mon amitié est toute acquise à l'époux d'Héléna, ma fille adoptive. Dites vîte, messire ; je vous écoute et vous bénis....

LUDOVIC.

Ambrosio, vous allez tout savoir : quand vous m'avez uni à la belle Héléna, j'étais, il doit vous en souvenir, le plus heureux des mortels, et je priais le ciel avec ferveur et joie, tellement la vie me semblait douce avec son amour. Aujourd'hui je me surprends parfois à blasphémer, parce que je tremble qu'elle ne m'aime plus, qu'elle en aime un autre.... Enfin, je suis jaloux ! Vous comprenez ?

AMBROSIO.

Soyez calme, Ludovic.

LUDOVIC.

Vous ne comprenez pas ? — Je suis jaloux ! — Il y a depuis un mois dans Venise un certain duc Juliano d'Al-

conni qui vient de Naples et qui paraît dans toutes nos fêtes avec un air d'arrogance et de fatuité qui m'a de suite déplu comme par un instinct secret.... Il regardait toutes nos femmes d'un œil fier et presque dédaigneux. — Cet homme est très-beau : de grands yeux noirs, un vaste front, un superbe manteau d'or qui luit comme un soleil. Enfin, c'est un beau seigneur... Je le déteste.

La première fois qu'il s'est mis à parler à ma femme, c'était au bal ; j'ai senti mon cœur d'italien se glacer et ma tête s'étourdir ; il m'a pris comme un vertige, et j'étais sur le point de lui donner de mon gantelet à travers la figure. Mais je me suis contenu... on m'aurait traité de fou. C'est que vraiment, père Ambrosio, jalousie, c'est folie ! — Depuis, il poursuit Héléna d'hommages.... Je les observe, et même j'ai cru comprendre.....

AMBROSIO.

Vous la soupçonnez, elle !...

LUDOVIC.

Puisque je vous ai dit que je suis jaloux ! — Mais je ne me borne pas à de vains soupçons. Tenez, lisez ce billet que j'ai surpris, et répondez-moi !

AMBROSIO, *lisant.*

« Belle Héléna, demain soir, au bal masqué du doge. » Votre bien-aimé Juliano.... » Je ne vois pas ce qui peut si fort vous troubler là-dedans.

LUDOVIC.

Ah ! vous n'avez pas d'âme, pas de cœur, pas d'entrailles.... Comment, ce Juliano lui écrit de la sorte, et je dois être calme ! Mais ce bal masqué a eu lieu voici trois jours. Héléna y a été, elle lui a parlé, elle lui a souri. Et je dois être calme ! Ambrosio, vous n'êtes plus guère bon qu'à dormir dans un tombeau ; vous êtes mort, mon vieux moine ; vous ne savez plus ce que c'est qu'un homme qui souffre, un homme qui aime ou qui

sent de la haine. Vous ne savez plus cela. Heureux vieillard, vous avez un sommeil paisible; vous êtes content dans cette humble chapelle, avec vos prières et votre solitude.... Heureux vieillard! Moi, je me crois damné, tant je brûle.... Lisez donc, lisez donc. Il y a: « Votre bien-aimé Juliano! » Puis elle lui a souri!... Non, vraiment, ce n'est pas là de quoi me mettre en peine; je vous admire.... L'heure s'écoule cependant; il faut que je me hâte de vous apprendre mon dessein.

AMBROSIO.

Je vous plains, messire, je vous plains. Celui qui blasphème le Seigneur est vite abandonné du Ciel. Le démon vous inspire ces pensées fiévreuses et ces inquiétudes terribles pour perdre votre âme. De grâce, revenez à vous. Songez que votre épouse doit venir ici tout-à-l'heure, et je dois être seul avec elle pour recueillir sa confession. Vous ne l'ignorez pas, car c'est vous-même qui me l'avez fait savoir....

LUDOVIC.

Oui, et c'est justement pour cela que je suis venu. —Mon bon Ambrosio, pardonnez mes impiétés; je suis en délire.... Mais j'ai une grande faveur à vous demander. Voyez-vous, ce qui me déchire surtout le cœur, c'est le doute où je suis. J'aimerais mieux être sûr de mon malheur pour pouvoir me venger. Je veux tout découvrir. Eh bien! père, laissez-moi dans cette chapelle avec Héléna. Cet habit me déguisera à ses yeux; elle me prendra pour vous... et je connaîtrai de la sorte tous les secrets de son âme. Ne me refusez pas. Allez! je souffre tant.... Ne me refusez pas....

AMBROSIO.

Qu'osez-vous me proposer, monseigneur?... Moi, devenir complice du sacrilège abominable conçu par votre esprit égaré! moi le vieil Ambrosio!... Jamais.... Croyez-vous.....

LUDOVIC.

Tiens, voici de l'or, prêtre ; va-t'en !

AMBROSIO.

De l'or! pour que je me souille d'un péché mortel, quand j'ai usé toute ma vie dans la prière et l'amour divin. De l'or! mais j'ai fait vœu de pauvreté, et j'ai déjà de trop avec les offrandes que m'apporte la charité chrétienne. De l'or! est-ce pour me faire une tombe somptueuse avec du marbre et de riches statues, lorsque j'ai toujours eu assez d'une cellule pour dormir et d'une dalle pour prier.... Arrière, tentateur ; au nom du Christ, arrière! ou je vais te maudire....

LUDOVIC.

Tu ne sais donc pas ce que je suis, Ambrosio? Vois comme le feu me monte au visage ; écoute battre mon cœur ; sens ma main frémissante, et dis : ne suis-je pas bien malheureux ? Je te crie encore : j'aime mieux l'enfer que le doute et la jalousie. Ainsi, va-t'en.

AMBROSIO.

Non.

LUDOVIC.

Va-t'en ! va-t'en !

AMBROSIO.

O mon pauvre Ludovic, que ma voix paternelle te ramène à de meilleurs sentiments. Va : demain tu reviendras ici. Je te parlerai de la religion qui console ; va rafraîchir ta pensée avec un peu de sommeil.

LUDOVIC.

Ah ! tu crois que je dors ? — Il y a longtemps que je ne dors plus ! — Après tout, je suis bon de te supplier : moi, le comte Ludovic, ton seigneur et maître, je t'ordonne de quitter ces lieux.... Entends-tu ?... Hâte-toi.

AMBROSIO.

Je n'ai d'autre seigneur que Dieu, ni d'autre maître que mon devoir. Les grands de la terre ne sont auprès du Très-Haut que des atômes. Je ne partirai pas.

LUDOVIC, *avec rage.*

Vieil arrogant, il est tard : elle va venir, tu es de trop ici. J'ai un poignard.... Ne comprends-tu donc rien?...

AMBROSIO, *calme.*

Eh! que me font les quelques jours que le Ciel peut me destiner à vivre ici-bas?... Qu'est-ce que cette misère auprès de mon éternité?... Je ne crains pas plus un poignard que de l'or. Que la volonté du Ciel s'accomplisse!

LUDOVIC, *l'entraînant au fond.*

Meurs donc! tiens! (*Il le frappe.*) J'appartiens à l'enfer!...—Oh! oh! comme il fait froid ici.... J'ai la fièvre. (*Il s'assied haletant et brisé.*)

SCÈNE III.

LUDOVIC, LA COMTESSE HÉLÉNA.

HÉLÉNA, *entrant.*

Va, Julia, retourne à mon palais, et viens me chercher dans une heure.— Comme cette chapelle est sombre, ce silence me glace. Le bon Ambrosio n'est pas ici sans doute, il ne tardera pas à venir. Ah! j'avais besoin de prier.... Ma tête est remplie de pensées tumultueuses qui se heurtent comme les flots de la mer. La prière seule peut me rendre à moi-même, et me donner ce calme intérieur que je crains bien avoir pour jamais perdu. Que va dire mon vénérable prêtre, lorsqu'il connaîtra l'état de mon âme? J'ai besoin de ses conseils.... Il m'ordonnera de renoncer aux coupables projets dont

j'ai pu concevoir un moment l'idée funeste. Pourrai-je lui obéir? Dieu m'en prêtera la force, je l'espère.... Mais je souffrirai bien pour cela. Et lui donc! comme il sera malheureux! (*Elle aperçoit Ludovic qui s'est levé.*) Quoi! mon père, vous étiez là?... Absorbé par vos prières, sans doute, vous ne m'avez pas vue. Il me semble qu'auprès de vous je sens renaître l'espérance, comme le malade devant un habile médecin. Vous prierez pour moi, mon père; bénissez votre fille....

LUDOVIC, *sombre.*

Madame, cette agitation que je remarque en vous est le signe d'un cœur bien malade.... Votre conscience a sans doute perdu son repos habituel.

HÉLÉNA.

Ce ton sévère me fait peur, Ambrosio; n'avez-vous plus pour moi ce langage indulgent et doux qui fait aimer Dieu et qui verse le repentir au sein du pécheur?... Me croiriez-vous indigne de votre bonne amitié?... Ce n'est pas avec de si graves paroles que vous accueillez ordinairement ma visite.... Et maintenant me voilà tremblante auprès de vous!...

LUDOVIC.

Vous tremblez.... Seriez-vous coupable?... Et ce Juliano d'Alconni?...

HÉLÉNA.

Quoi! l'on vous a dit?... Qui donc?...—Mais je suis innocente, je vous le jure! et je viens puiser dans vos conseils la force de résister encore. Ecoutez-moi, de grâce. Oui, comme je vous ouvre mon âme, je dois vous avouer que je l'aime... et depuis longtemps, mon Dieu!

LUDOVIC, *bas.*

Elle l'aime.... O rage!

HÉLÉNA.

Que dites-vous?

LUDOVIC.

Rien, madame; continuez, continuez.....

HÉLÉNA.

C'est pour moi qu'il a quitté Naples et ses fêtes, c'est pour moi qu'il est revenu dans cette ville, tant il conserve d'amour pour la malheureuse Héléna. Il devait naguère être mon époux; mais vous savez que mon père, peu de temps avant sa mort, eut une grande querelle avec la famille d'Alconni. Juliano quitta Venise : mon mariage était rompu.... Moi, je n'avais pas de mère pour essuyer mes larmes.... Mon père s'irritait de me voir malheureuse; et vous, Ambrosio, loin de me donner de l'espoir, vous ne me parliez que d'obéir aux volontés paternelles. Douloureux sacrifice!... Il le fallut pourtant... et je lui renvoyai plusieurs de ses lettres sans les ouvrir. On songea dès-lors à me faire épouser Ludovic; vous-même, Ambrosio, me donnâtes ce conseil après la mort de mon père. Que vous dirai-je? Je crus ne plus aimer Juliano, parce qu'il était loin de ma vue, et je devins la femme du comte Ludovic.

LUDOVIC.

Sans l'aimer?...

HÉLÉNA.

Je m'en accuse : je n'ai jamais aimé ce seigneur; il a dans le regard quelque chose de terrible qui m'épouvante... et son sourire ressemble à celui du démon. Je ne sais vraiment s'il m'aime ou s'il me hait. Jugez donc de quelle émotion je fus saisie, lorsqu'il y a deux mois je revis Juliano dans un de nos bals. D'abord je me crus l'objet d'un songe; mais non, c'était bien lui : je le sentis aux battements de mon cœur, au tremblement fébrile de tout mon corps.... C'était lui; bientôt il s'approcha... il n'y eut plus de doute.— (*Avec enthousiasme.*) Comme il est beau, noble et fier! Comme il souffre de me savoir

l'épouse du farouche Ludovic !—Enfin Juliano me dit à voix basse : « Je le vois, Héléna, vous m'aimez encore... » moi, je vous aimerai toujours. »

LUDOVIC.

Oh !!

HÉLÉNA.

Toujours.... Je reportai les yeux sur Ludovic, mon mauvais génie : quel regard infernal le méchant me lançait. Quand j'y songe, j'en suis toute froide.... Depuis, mon beau fiancé vient chaque soir dans mon appartement par la petite porte du jardin, et.....

LUDOVIC.

C'était donc vrai?...

HÉLÉNA.

Mais je suis innocente : s'il m'aimait moins, il ne me respecterait pas. Nous parlons d'amour, il m'enivre d'espoir; car demain je vais fuir avec lui, et nous irons à Rome demander au Saint-Père la rupture de mon mariage.... Demain ! que c'est encore long !...—En y songeant bien, il m'a pris un peu d'inquiétude, une sorte de remords.... Fuir avec lui ! n'est-ce pas mal faire ? Cependant, mon père, vous savez comme on nous a trompés.... On nous avait assuré que Juliano était mort.... Mon consentement n'a pas été libre.... Juliano seul devait être mon époux. Tenez, Ambrosio, vous qui avez toujours guidé mon âme par vos bons conseils, vous qui, depuis mon enfance, m'avez entourée d'une paternelle tendresse, dites, puis-je aller avec lui à Rome sans perdre mon honneur et mon repos ?...

LUDOVIC (*abaissant son capuchon et lui saisissant le poignet*).

Tu me demandes ce que je te conseille?... Ah! ah!

HÉLÉNA (*le reconnaissant*).

Dieu! pitié ! (*Elle s'évanouit.*)

LUDOVIC.

Holà, mes fidèles! (*Trois hommes masqués paraissent.*) Portez cette femme aux oubliettes du palais, par l'entrée secrète des jardins.... Et ce cadavre (*il désigne le corps du moine*), qu'il disparaisse cette nuit même au fond de la mer!

DEUX JOURNÉES D'UN ÉTUDIANT DE LEIPZIG.

Les premiers rayons du jour commençaient à pénétrer dans la chambre de Fritz Ludger, étudiant de l'université de Leipzig, qui reposait encore dans sa modeste couche, du sommeil des bienheureux..... ou des étudiants.

Cette dernière heure, pendant laquelle notre héros sommeille, nous permettra de jeter sur son logis un coup-d'œil rapide : c'était une chambrette sise à un étage élevé, mais toute coquette dans ses simples atours. L'ameublement était propre, quoique un peu en désordre; la table légèrement boîteuse regorgeait de manuscrits. Il y avait, rangés auprès de vieilles pipes et de brillants fleurets, des portraits de jeunes filles suspendus à la tapisserie. Ici, l'on voyait Rosette, la blonde villageoise, souriant à ses prairies, à ses fleurs, à ses pensées d'amour, à son ciel d'azur; — là, c'était Mar-

gherite, la perle des salons, la riche et noble dame, qui, l'éventail à la main, les cheveux constellés de bijoux, et vêtue tout entière de soie et de gaze, semblait prête à s'élancer vers le bal. Toutes ces jolies peintures, fraîches et souriantes, images de femmes caressantes comme des rêves, idéales comme les cieux, faisaient la joie de Fritz Ludger! Il les admirait souvent pendant le jour; la nuit, il en rêvait... et ces tendres illusions faisaient oublier parfois à notre ami les soucis inséparables de ce monde. C'est que Fritz Ludger avait à peine vingt ans.

Il dormait, le sourire aux lèvres!... Sa fraîche et cordiale figure était légèrement rosée, sa pose était toute grâcieuse... et des flots de lumière matinale se jouaient dans ses cheveux blonds.... Oh! le pur sommeil d'enfant! trésor qui vaut tant de richesses, et que l'on n'apprécie pas. Sommeil riant, génie consolateur, que vous faites oublier d'ennuis à Fritz Ludger!

C'est qu'en effet, il n'avait pas trop à se réjouir, le digne enfant de l'Allemagne.... Tenez: il s'éveille, et son monologue va vous mettre au courant, lecteur bénévole, des nombreux embarras qui parsèment sa vie:

—Ah! dit notre ami Fritz en s'éveillant comme nous venons de le remarquer, salut, beau soleil de mon pays, salut, mon libéral compagnon! Toi seul qui n'es pas avare de ta lumière, et nous fais à tous généreusement même part de tes richesses; ce n'est pas comme mes créanciers... surtout comme maître Kibbold, le tailleur ventru, qui refuse de me faire crédit plus longtemps, au risque de causer grand dommage à l'Université, en me laissant cheminer, moi, son disciple, avec des habits percés au coude; ce n'est pas comme maître Libbitz, mon libraire, qui refuse de m'imprimer et même de me lire, parce que mon escarcelle ne me permet point de lui offrir quelques vieux flacons de Johannisberg; ce n'est pas non plus comme meinherr Plok, le riche négociant, qui garde comme un Argus sa fille adorée, la jolie

Roëschen, dont j'aurais fait si volontiers une charmante épouse, plus heureuse qu'une reine... si l'amour peut rendre une femme heureuse. Hélas! tout m'échappe : amour, gloire, plaisirs, bonheur! Tout me quitte... et même mes vieux habits, les ingrats! qui se délabrent d'heure en heure, comme pour me faire enrager davantage, et seconder la mauvaise humeur de l'intraitable Kibbold....

Après cette longue tirade, prononcée d'un ton semi-tragique, Fritz Ludger se leva; puis il se mit à procéder à sa toilette le plus coquettement possible. Il cherchait à dissimuler de son mieux les interstices de sa garde-robe, ou les *solutions de continuité* qu'on remarquait dans ses habits, comme disait en style moderne feu de Balzac, l'aimable historien des misères humaines.

Bref, l'étudiant se consola quelque peu de ses soucis en ouvrant sa fenêtre, et respirant à pleine poitrine les parfums de l'aube, qui gonflaient son cœur luxuriant de jeunesse et de vie.

Cependant, nous venons de l'entendre, notre ami Fritz avait de lourds chagrins!

Il était sans argent, il avait des créanciers.... Tout cela n'était rien encore pour le joyeux étudiant, le disciple insoucieux de l'université de Leipzig. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que le pauvre diable était amoureux.

Il adorait la gentille Roëschen, la fille de meinherr Plok, l'un des plus riches négociants de la cité, qui aurait trouvé le moyen de couper les aîles au dieu Cupidon et de lui faire apprendre l'arithmétique.... Ah! vraiment, le fin calculateur que ce meinherr Plok! Il passait sa vie entière au milieu des registres, des billets, des sacs d'écus; il escomptait la valeur d'un homme d'un seul coup-d'œil. C'était un banquier renforcé, un négociant pur-sang, et, par dessus tout, un allemand... c'est-à-dire un des hommes les plus têtus de l'Europe. Il avait une jolie fille nommée Roëschen dont Fritz

Ludger était amoureux. Le pauvre Fritz! aveuglé par l'ardeur de son amour, il avait osé, le téméraire! porter sa supplique au père que nous connaissons. Au bout de cinq minutes, Fritz avait été mis à la porte le plus impoliment du monde.... Il n'avait pas le sou!

Fritz Ludger avait d'autres amantes, pour lesquelles il brûlait parfois l'encens de son cœur. Il adorait les Muses; il était poète! Le vaporeux jeune homme avait écrit quelques volumes de vers plus ou moins jolis, qu'il relisait souvent et qu'il écoutait comme les murmures cadencés de son âme. Ces vers avaient été copiés, recopiés, mais jamais l'art de Guttemberg ne les avait marqués de son noble sceau. Maître Libbitz envoyait tout crûment le jeune auteur se faire imprimer ailleurs... parce qu'il n'était pas connu. Vous le voyez : les libraires allemands ne sont ni plus ni moins arabes que ceux de notre belle France!

Enfin, maître Kibbold, le gros tailleur, refusait de lui faire crédit; ce qui devait rendre sa mise très-poétique, mais très-peu commode!

Telle était la situation de Fritz Ludger : amoureux, —poète,—sans argent... et cependant joyeux jusqu'au fond de l'âme de respirer l'air pur de son Allemagne chérie!

—Allons, se dit-il, il me reste encore une compagne dans mes ennuis... c'est ma pipe enfumée; viens, ma bonne et vieille amie, continua-t-il en la décrochant de la muraille, enveloppe-moi dans un nuage aromatisé, plus doux et plus caressant que la brise!... Voyons... cet innocent plaisir m'est permis encore, n'en déplaise à maîtres Kibbold, Libbitz et Plok...et s'il plaît à Dieu!...

A ces mots, l'étudiant prit un papier sur sa table dans le but d'allumer sa pipe. Mais, après un coup-d'œil rapide, il rejeta vivement le léger chiffon.

—Non, non, s'écria-t-il; qu'allais-je faire? Brûler ce papier qui vaut peut-être un trésor! ce beau billet de

loterie que j'ai payé de mon dernier thaler! Ma foi, j'aime mieux encore brûler une page de ces maudits vers qui m'ont donné tant de mal, et ne me rapportent que déconvenues et misères....

Ceci nous apprend que Fritz Ludger n'était pas tout-à-fait ruiné. Il possédait, en effet, un superbe billet de loterie portant le numéro 2,578, qu'il avait payé, comme il vient de nous le dire, de son dernier thaler.

Bienheureux, ô trois fois bienheureux qui gagnerait le gros lot.... On allait tirer en Allemagne une célèbre loterie, la plus célèbre de toutes celles qui avaient eu lieu jusque-là. Et le premier gagnant devait avoir en partage un château magnifique, avec appendances et dépendances, jardins délicieux, salons royaux, cours spacieuses, équipages dorés, coursiers fringants, laquais bien nourris... des rentes en proportion... toute une fortune enfin... les flots pailletés du Pactole pour s'y baigner à cœur-joie.

Notre étudiant avait pris le billet 2,578... et nous voyons qu'il n'en faisait pas un cas bien grand, puisque, encore une minute écoulée, le précieux papier allait se réduire en cendres, après avoir rempli le stupide office d'une allumette. Oh! l'insouciance du jeune âge! Avec un pareil désintéressement, Fritz Ludger était bien digne d'avoir lu Sénèque.

Cependant le jeune homme avait allumé sa pipe, et s'était mis à fumer avec un flegme tout germanique.... On frappe à sa porte....— Entrez.— On ouvre: vision détestable! c'est maître Kibbold!

Maître Kibbold, le tailleur que vous savez, le créancier qui poursuit avec tant d'acharnement l'infortuné Ludger.— Ce dernier néanmoins ne cessa pas de fumer tranquillement; il s'était fait ce raisonnement rapide:— Puisque je n'ai rien, il n'aura rien!

—Mille salutations à meinherr Fritz! fit Kibbold d'un air grâcieux; comment va, ce matin, cette chère et précieuse santé?

Et maître Kibbold salua profondément.

Pour le coup, Fritz cessa de fumer, et l'étonnement vint lui couper un moment la parole ; un créancier si poli! qu'est-ce que cela voulait dire? Il pensa que maître Kibbold était devenu fou....—Le pauvre homme! murmura-t-il ; voilà qui est bien malheureux pour sa femme et ses enfants.

Maître Kibbold salua de nouveau.

Il reprit :—Je viens, mon cher meinherr.....

—Pour chercher de l'argent? Je n'en ai pas.

—Fi donc! exclama Kibbold en se redressant aussi fièrement que le lui permit son ventre ; je viens au contraire vous apporter un habillement complet, à la dernière mode... et j'espère bien que vous me continuerez votre pratique.

—Ah! ça, maître Kibbold, si vous venez ici pour vous moquer, allez au diable! dit l'étudiant rouge de colère.

—Pétulant, mais aimable jeune homme, daignez m'excuser, et de suite essayer ces habits faits des mains de maître Kibbold! Vite, vite, seigneur, je suis honteux de voir un intéressant jeune homme comme vous avec des trous à sa veste.... Je ne m'en consolerai jamais, voyez-vous? ajouta le tailleur d'un air attendri.

Puis, l'artiste ventru déploya le paquet qu'il portait, et qui contenait tout ce qu'il y avait de plus élégant, pour transformer le modeste Fritz Ludger en l'un des étudiants les plus musqués de l'université allemande.

—Quoi! tout de bon? dit Fritz charmé.

—Oui, tout de bon, si vous daignez....

Il fut fait selon le vœu de maître Kibbold. Notre ami se para des pieds à la tête ; il était émerveillé, ravi... il se croyait le jouet d'un songe ; et tout en se regardant dans le miroir, il ne cessait de se tâter, de se pincer, pour voir s'il ne s'éveillerait pas.

—Mais enfin, dit-il timidement, tout cela est fort beau.... Cependant, il faut que je vous le paie, maître

Kibbold ; et comme je vous l'ai dit tout-à-l'heure, je n'ai pas.....

—Silence! s'écria Kibbold avec élan ; silence, meinherr... et rappelez-vous en toute circonstance que votre tailleur n'est pas un homme d'argent ; qu'il vous a prêté son concours dans les moments difficiles, et qu'il est fier de pouvoir rendre service à un aussi noble jeune homme!

Il dit, resalua deux ou trois fois, et sortit en multipliant les marques du plus profond respect.

Resté seul, Fritz Ludger se mit à rêver très-sérieusement ; mais comme il demeurait toujours immobile, sans comprendre le mot de l'énigme, il prit le parti d'aller faire un tour de promenade sous les allées verdoyantes du Jardin-de-Flore, et de se mêler aux élégants de la ville.

Et, comme il était de joyeuse humeur, il prit sous le bras son manuscrit de poésies, pour relire sous les ombrages ces pages amoureuses qui réveillaient toujours en lui de palpitants souvenirs.

La première personne que rencontra Fritz, en sortant de son logis, fut précisément maître Libbitz, son barbare libraire, qui s'était constamment montré de bronze et d'airain à l'égard de notre poète. L'étudiant allait se détourner avec cet air superbe que les artistes, même *les plus râpés*, n'abandonnent jamais, quand maître Libbitz vint à lui avec un air jovial et franc qui était loin de lui être ordinaire ; puis il s'écria :

—Salut, salut, Fritz Ludger, grand poète, honneur de l'Allemagne, triple soleil, rival de Goëthe et de Schiller.... Ouf!

—Il est ivre, pensa notre ami sans lui répondre.

—J'allais chez vous, continua maître Libbitz en reprenant haleine, et revenant au style prosaïque et familier.

—Bah! pourquoi faire?

—Pour vous réclamer ces œuvres sublimes, dit encore le libraire en s'emparant du manuscrit que Fritz portait sous le bras.

—Mais cependant vous en aviez repoussé la publication.

—Ce n'est pas possible... elles sont si belles!!

—Vous ne les avez pas lues.

—Vous croyez?... Qu'importe? Je m'en rapporte à vous, soleil de l'Allemagne, Goëthe, Schiller, *et cætera*. Ludger et Libbitz! voilà deux noms qui, grâce à vous, passeront à la postérité la plus reculée.

L'étudiant allait demander quelques explications à l'enthousiaste libraire; mais déjà le brave homme avait disparu, non sans emporter le précieux manuscrit qu'il avait dédaigné la veille.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Apprivoiser subitement un libraire et un tailleur! C'est de la féerie, des mille et une nuits, de la fantasmagorie; que sais-je? Ludger était non moins surpris qu'enchanté.

Mais voici bien un autre sujet de ravissement :

Arrivé au coin de la rue, l'étudiant se trouva face à face avec meinherr Plok, le plus intraitable des négociants, comme nous savons, le père de la jolie Roëschen tant adorée par Fritz, qui, bien que congédié par ce père barbare, n'avait pas su faire en lui-même le sacrifice de son amour.

Fritz allait s'éloigner avec confusion et dépit, quand meinherr Plok l'arrêta en lui frappant amicalement sur l'épaule.

—Eh! l'ami Fritz, vous êtes bien fier aujourd'hui, dit avec beaucoup de bonhomie le gros négociant; où allez-vous de ce pas, mon garçon?

—Vous dites, meinher?

—Je dis que vous êtes un rancuneux, un sournois, et que vous vous rappelez trop l'accueil un peu brusque que je vous ai fait ces jours-ci.

—Parbleu, meinherr, vous m'avez mis à la porte....

—Cela vous plaît à dire. C'est que vous m'aurez pris dans un fâcheux moment. Roëschen vous en veut beaucoup comme moi, mon jeune ami.

Au nom de sa bien-aimée, Fritz Ludger pâlit et son cœur battit avec violence.

—Tenez, s'écria tout-à-coup l'excellent meinherr Plok, je veux me réconcilier franchement avec vous. Ce soir, je donne un petit souper des plus exquis, où le Johannisberg ne sera pas épargné, non plus que le produit de ma chasse. Je réunis quelques amis, quelques parents. Vous serez du nombre.... Et puis... et puis... vous serez à côté de Roëschen !

En disant ces mots, le brave négociant serra la main de Fritz, et s'éloigna en répétant de plus belle : — C'est convenu.

Qui peindra la situation d'esprit de notre ami Ludger ? Il était palpitant d'émotion, de bonheur. Il allait voir Roëschen, sa bien-aimée; et les espérances que lui avait données meinherr Plok n'étaient pas douteuses; non, ce n'est qu'un futur gendre que l'on peut traiter de la sorte. Rudement expulsé l'avant-veille, le voilà choyé, caressé, invité à prendre place au foyer comme à la table de la famille. Oh ! le délicieux festin que celui qui l'attend ! Avec une Hébé comme Roëschen, ce sera pour lui le repas des Dieux !

Mais qui peut lui valoir cette heureuse et nouvelle fortune? Voilà ce qu'il se demande avec la plus vive stupeur.

Est-ce donc que la fée Urgèle, cette douce patronne des étudiants d'Allemagne, a voltigé sur sa tête pendant son sommeil? Est-ce qu'elle lui a fait don de quelque charme magique, de quelque talisman ou sortilège pour acquérir tout à la fois le bonheur, la richesse et la gloire? Comment expliquer autrement ce concours de circonstances phénoménales, ce tissu de plaisirs qui semble envelopper l'avenir de Fritz?

Notre ami, tout en rêvant de la sorte, se trouva sur la place principale; et, pour se remettre des émotions qui l'avaient assailli depuis son réveil, il entra à *l'Estaminet des Savants*, rendez-vous ordinaire de la gent écolière, où l'on trouvait à profusion de longues pipes, d'excellente bière, de gais propos! Et n'oublions pas, avec tous ces agréments, les sourires de la dame du logis, grosse vertu d'Allemagne, ronde et fraîche, bonne ménagère, fidèle à ses devoirs d'épouse, malgré les périls de la situation.

L'Estaminet des Savants était donc le rendez-vous ordinaire de la jeunesse des écoles. Quelques loustics affirmaient que c'était là un titre ironique; mais les étudiants ont l'esprit bien fait, et ceux de Leipzig prenaient ce titre-là pour un hommage; car ils fréquentaient assidûment le docte estaminet.

Ce matin, néanmoins, l'établissement est encore vide; il était de trop bonne heure pour les chalands habituels qui, pour la plupart, sommeillaient encore, rêvant à la science... ou à leurs amours.

Fritz Ludger s'attabla, puis demeura quelques minutes la tête dans les mains. Il réfléchissait, comme nous l'avons dit, aux faveurs inespérées de la fortune, qui semblait verser sur lui sa corne d'abondance.... Au bout de quelques instants, comme il jetait ses regards à droite et à gauche, il avisa la *Gazette de Leipzig*, à la date du jour même. Pour reposer ses idées, il prit le journal qu'il parcourut machinalement.

Mais tout-à-coup il pousse un grand cri qui fait tressaillir la flegmatique marchande de bière à son comptoir doré.

Voici ce qu'il venait de lire à l'article NOUVELLES :

« Avant-hier a eu lieu le tirage de la grande loterie
» qui tenait en suspens tant d'inquiétudes et d'espéran-
» rances dans le royaume de Saxe. Le gros lot a été
» gagné par le numéro 2,578. Ce numéro appartient,

» d'après la liste, à un jeune étudiant de notre ville,
» nommé Fritz Ludger, demeurant telle rue, tel nu-
» méro. On connaît les richesses immenses attachées à
» ce beau coup du sort. L'étudiant dont nous parlons
» devient non seulement le maître d'un château magni-
» fique, le possesseur de capitaux immenses, mais il
» obtient par cela même le titre de comte, et pourra se
» présenter à la cour. »

—Ah! par tous les saints du paradis! s'écria Fritz à cette lecture; que voilà une belle et heureuse chance! Moi, riche, noble, titré, que sais-je? riche à millions.... Ah! voilà donc le secret de la féerie, tout le mystère de ce matin.

Fritz Ludger disait vrai; la *Gazette de Leipzig* avait déjà circulé parmi les commerçants, ce peuple si matinal; et c'est ainsi que maître Kibbold, que maître Libbitz, que meinherr Plok connaissaient la fortune mirifique arrivée à l'humble étudiant tant dédaigné la veille.

Fritz Ludger était riche; cela suffisait.

Il aurait désormais tous les aises de la vie;

Il serait un grand poète, il aurait de la gloire;

Il aurait l'amour de la divine Roëschen, la chaude sympathie de l'opulent meinherr Plok.

Tout cela, parce qu'il avait payé un chiffon de papier de son dernier thaler... et qu'il avait eu la prudence de ne pas le brûler pour allumer sa pipe. Qu'est-ce que le bien-être? l'argent!—Qu'est-ce que la gloire? l'argent! —Qu'est-ce que l'amour? l'argent!!

Mais Fritz Ludger est trop étourdi, trop enivré pour faire en ce moment toutes ces réflexions du sage.... Il est heureux, il ne décompose pas son bonheur. Cependant rendons justice au sentiment de joie qui le domine. Ce n'est point de la richesse que se glorifie ce jeune et noble cœur; ce n'est pas le titre de comte qui l'éblouit, ce titre qu'il trouvera peut-être si lourd à porter.... Non; ce qui l'enchante le plus, c'est l'heureuse assemblée

qui l'attend le soir, c'est la réunion que présidera sa douce amie; car il y a maintenant certitude complète : le voilà riche! Il deviendra le gendre de meinherr Plok.

O Roëschen! les voilà réalisés ces rêves d'amour, ces rêves qui firent si longtemps le tourment et la joie du pauvre Fritz. A vous, Roëschen, c'est à vous qu'il donne toute cette opulence, ce luxe d'équipages et de salons, ces fêtes et cet orgueil. A vous, jeune fille, ce titre de comtesse tant désiré par les plus fières! Fritz pourra donc enfin vous apporter cette existence de mollesse et de splendeur qu'il a tant de fois espérée pour vous. Ce n'est que vers vous seule, ô jeune fille, que le sensible Fritz reporte le sentiment de sa joie! Sa couronne de bonheur ne lui paraîtra belle que lorsqu'elle luira sur votre front comme un diadême d'amour. Fritz! cœur généreux, que la félicité soit pour toi sans mélange.

Enfin le soir arriva... bien lentement pour l'impatience d'un amoureux; mais il arriva ce beau soir d'ivresse et de triomphe.

L'étudiant, dans une toilette irréprochable, à laquelle Kibbold avait mis la dernière main, se rendit chez meinherr Plok, où Roëschen le reçut avec ce pudique embarras d'une jolie fille qui sait recevoir son futur mari.

L'heureux Ludger!

Le bruit de sa rapide fortune avait promptement circulé dans la ville. Aussi fut-il accueilli par son futur beau-père comme un véritable héros. On avait, pour le recevoir, disposé tous les préparatifs d'une fête. Les convives étaient nombreux, pleins d'enthousiasme; le repas était des plus splendides, et garni du fin gibier de meinherr Plok. Les meilleurs vins circulaient à la ronde, et Ludger fut le point de mire de toutes les gracieusetés, de toutes les riantes allusions. Quel triomphe inaccoutumé! C'était le roi du festin. On célébrait ses fiançailles avec la belle jeune fille, son unique amour. Et, ce qu'il y avait de plus enchanteur pour l'étudiant, c'était

le regard velouté de Roëschen qui versait dans son cœur le baume de l'amoureuse espérance.

Puis, lorsqu'à la fin du souper les convives commencèrent à déserter la table, Fritz Ludger eut enfin la licence de promener sa bien-aimée dans les jardins de meinherr Plok. Là, des illuminations, des verres de couleur, des devises galantes avaient été disposés de toutes parts. Les mille reflets d'une vaporeuse lumière se jouaient dans les teintes châtoyantes du feuillage; les brises embaumées, les exhalaisons de la terre emplissaient l'air de senteurs divines où les amants puisaient d'enivrantes rêveries.

Roëschen avait pris le bras de Ludger. O bonheur! les amants se parlaient à voix basse, puis ils échangeaient déjà leurs serments éternels. Le jeune homme, oublieux de sa fortune éclatante, ne pensait qu'au bonheur de posséder enfin celle qu'il aima si longtemps sans espoir.... Meinherr Plok l'avait nommé son gendre. Roëschen parlait déjà du titre de comtesse. L'amour n'exclut pas la vanité chez les femmes.... Qu'importe? se disait Ludger; c'est moi qu'elle aime!

Après la tendre causerie, il prit un anneau que la jeune fille se laissa mettre au doigt. C'était l'anneau des fiançailles! Puis il se hasarda, non sans frémir de sa hardiesse, à lui prendre sur le front un baiser bien chaste et bien candide.

Bref, Fritz Ludger quitta la maison de meinherr Plok dans un état de ravissement impossible à décrire.... Il regagna fièrement sa chambrette qu'il dédaignait déjà, le méchant! et qu'il se proposait bien de quitter le lendemain même pour un séjour plus digne de lui. Puis, faisant trève à ses émotions, il s'endormit au milieu d'un nuage de pensées plus enchanteresses les unes que les autres.

L'aurore *aux doigts rosés* accomplissait sa marche éternelle, et venait encore une fois darder ses rayons

sur la chambre de l'étudiant. C'était pour celui-ci le lendemain d'un bien beau jour.

Tout-à-coup Ludger s'éveille ; un léger bruit vient de l'arracher à son repos.

Il se dresse, se frotte les yeux, et peut apercevoir un homme qui se glisse dans sa chambre et s'avance à pas de loup jusqu'au fond du logis. Ludger est loin d'être poltron ; un étudiant s'habitue à ne pas craindre les voleurs... et pour cause. Aussi, pour mieux happer ce hardi larron, suit-il de l'œil tous ses mouvements.

Il voit l'inconnu faire à la hâte un paquet des objets qui forment sa toilette de la veille, sa riche et neuve toilette ! Puis ce même inconnu met sans façon le paquet sous le bras et prend allègrement le chemin de la porte.

L'étudiant, le reconnaissant alors, pousse un cri de surprise :

—Kibbold ! c'est vous, Kibbold, qui enlevez mes habits ?

C'était en effet le maître tailleur qui venait reprendre les vêtements fournis la veille avec tant d'empressement et de politesse.

Qu'est-ce donc? Est-ce une espièglerie, une gageure? L'étudiant, tout-à-fait réveillé, se mit à crier :

—Kibbold ! Kibbold ! mais vous n'y pensez pas.... Voulez-vous bien finir ? Enlever ses habits au comte de Liffemboroke ! (C'était le nouveau titre attaché au gain du gros lot.) Je vous ferai bâtonner par mes gens, Kibbold !

Mais l'indocile artisan continuait toujours sa marche ironique avec le volumineux paquet qu'il enlevait à la chambrette. Il ne répondait pas un mot aux réclamations impérieuses de Fritz Ludger, ou plutôt du comte de Liffemboroke, puisque comte il y a. O comble d'irrévérence ! arrivé sur le seuil de l'appartement, maître Kibbold fit à son jeune client ce geste diabolique adopté par les gamins de notre Paris, et qui, paraît-il, a pénétré jusqu'en Allemagne.

Kibbold lui fit un immense pied de nez !

Fritz Ludger était hors de lui : — Kibbold ! s'écria-t-il au comble de la colère, vous êtes un polisson !!

Mais l'agile tailleur, profitant de la situation de Fritz vêtu comme on l'est dans son lit, le tailleur s'esquiva d'un pied léger et sans mot dire.

L'étudiant sauta lestement de sa couche, se couvrit le plus promptement possible de ses vieux habits dédaignés par le maudit tailleur, et se mit à courir après ce larron à travers les rues de Leipzig.

Chemin faisant, notre jeune homme heurta parmi les passants le libraire Libbitz qui l'accosta comme la veille, mais cette fois avec un air mille fois plus leste et plus cavalier.

—Mon cher ami, dit le libraire sèchement, voici votre manuscrit que je vous rends. Impossible de l'éditer à mes frais.

— Ah bah ! fit le poète qui tombait de son haut.

—Impossible, je vous le répète ; j'ai lu vos vers : ils sont détestables !

—Mais, hier, j'étais le soleil de l'Allemagne.

—Hier, j'étais fort distrait.

— Un Goëthe, un Schiller....

—Vous avez rêvé cela.

—Ah ! ça, maître Libbitz, reprit Ludger en s'emparant de son manuscrit, vous m'ennuyez.

—Alors, je vous tire ma révérence.

— Fort bien, maître Libbitz, il ne manquera pas de gens qui seront fiers d'éditer les œuvres poétiques du comte de Liffemboroke.

—Ah ! ah ! ah ! fit le libraire en éclatant de rire, puis en s'esquivant comme avait fait le tailleur.

Fritz Ludger, sans trop se préoccuper de cet incident, continua sa course pour rattraper ses habits.... Mais il semblait que le destin s'amusât à lui faire rencontrer les mêmes individus que la veille. Au bout de la rue, il

aperçut meinherr Plok mille fois plus rayonnant et plus bouffi que de coutume.... Plus tard nous saurons pourquoi.

Fritz courut à lui : — Mon cher beau-père, s'écria-t-il, aidez-moi donc à me venger de l'insolence de deux coquins. Vous voyez à quel costume je suis réduit, moi le comte de Liffemboroke ! par suite d'une espiéglerie de ce gueux de Kibbold.

Meinherr Plok tourna vers l'étudiant sa rouge figure flamboyante de regards courroucés.

— Mon petit meinherr, dit-il, c'est vous qui êtes un impertinent, s'il vous plaît.

— Moi, beau-père, et pourquoi ?

— Parce que vous osez m'appeler beau-père ! A-t-on jamais vu semblable audace ?

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort.... Hier soir, n'ai-je pas soupé chez vous ?

— Il n'est pas impossible que j'aie eu la bonhomie de vous inviter.

— Ne m'avez-vous pas traité comme votre gendre futur ?

— Non, de par le diable ! exclama meinherr Plok furieux.

— Ah !... et votre fille Roëschen n'a pas reçu de moi l'anneau de fiancée ?

— Ecoutez, Ludger, ajouta meinherr Plok, il a pu se passer hier tout ce qu'il vous plaira d'inventer dans votre cervelle de poète ou de fou, c'est tout un. Mais aujourd'hui c'est tout différent. Pour couper court à la plaisanterie, voici votre anneau que je vous rends de la part de ma fille avec défense expresse de lui parler, ainsi qu'à moi. Et, si vous vous en avisez, mon petit meinherr, je vous ferai bâtonner par mes gens !

— Bâtonner un comte de Liffemboroke ! s'écria Ludger exaspéré ; mais il parlait encore, et meinherr Plok était déjà loin.

Dès ce moment, Fritz ne songea plus à courir chez Kibbold, non plus qu'à se mettre en peine de ses habits neufs. Il avait perdu Roëschen ! Cette pensée l'absorbait tout entier. Le malheureux amant contemplait d'un œil triste l'anneau des fiançailles qu'on lui avait rendu d'une manière si cruelle... et des larmes roulèrent dans les yeux du jeune homme. Mais quel mauvais génie s'acharnait à le poursuivre ? Quel démon, quelle fée malicieuse lui rendait précisément la contre-partie de toutes ses joies du jour passé ? Qu'avait-il fait pour mériter la colère de Roëschen et l'oubli de ces promesses si tendres répétées par les sylphes du soir et le murmure du feuillage ? Que signifiait ce douloureux mystère ?

Tout en rêvant à sa déconvenue, l'étudiant se dirigea par habitude vers *l'Estaminet des Savants*, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance. Il entra, se mit à sa place accoutumée, et se prit à songer silencieusement à tout ce qu'il y avait d'étrange et de bizarre dans son destin.

Ses yeux se portèrent alors sur le numéro du jour de cette même *Gazette de Leipzig* qui lui avait appris hier son heureuse fortune ; — et cette fortune... il la regrettait peut-être déjà, puisqu'elle était pour lui la source de mille contrariétés, de mille déceptions.

Nouvelle surprise ! Il est encore question de lui dans ce journal. En effet, voici ce qu'il pouvait lire dans le numéro qu'il tenait à la main :

« *Grande loterie allemande.* — *Rectification importante.* — C'est par erreur que, dans le numéro d'hier, » nous avons annoncé que le gros lot avait été gagné par » le numéro 2,578, appartenant à l'étudiant Fritz Ludger. C'est le numéro 2,579 qui est réellement sorti de » l'urne, et c'est MEINHERR PLOK, l'un des plus riches » industriels de la cité, qui est le gagnant. C'est donc » à lui qu'il faut restituer le titre de comte, et les immenses avantages pécuniaires attachés à ce billet.

» Nous regrettons vivement une erreur involontaire qui
» a pu faire concevoir de fausses espérances, de fausses
» ses joies. Mais nous sommes obligés de remettre la
» vérité, cette fois immuable, sous les yeux de nos lec-
» teurs. »

Quel coup de foudre que cette lecture! Fritz garda le silence; une émotion si rapide le suffoquait, l'entraînant dans un chaos de pensées.

Il avait désormais l'explication toute naturelle des vicissitudes qu'il avait subies. Et ses illusions déflorées s'en allaient une à une, comme les feuilles jaunies au souffle de l'automne. Il comprenait la bassesse des hommes, leur égoïsme, leur cupidité, la sécheresse de leurs sentiments.

—Ah! dit-il avec un sourire amer, voilà donc à quoi tiennent la gloire, l'amour, les grandeurs, les plaisirs de la terre.... On est presque honteux d'appartenir à l'espèce humaine. Riche, je suis un héros; pauvre, un être vil digne de l'abandon et du mépris!! Ah! c'est une honte.

Mais bientôt Fritz Ludger, revenant à ses idées d'insouciance et de jeunesse, prit allègrement sa fidèle pipe, qu'il alluma soudain, après avoir vidé son large verre écumant de bière allemande.

—Viens, ma chère compagne, ô ma bonne pipe! dit-il en suivant des yeux les flots roulants de la fumée, légères images de son bonheur factice; viens! Tu vaux mieux, ma foi, mille fois mieux que les hommes.... et que les femmes, ajouta-t-il plus bas en donnant un dernier soupir de regret à la blonde Roëschen.



CE QUE VAUT UN SERMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Le capitaine Carlo.

—Or ça, Pédro, mon vieux brave! verse-moi donc un verre de Xérès ou d'Alicante... plein jusqu'aux bords, entends-tu?

L'orgie était joyeuse dans la caverne des brigands espagnols : les verres s'entrechoquaient, remplis de vins fumeux ; un air de gaîté animait les rudes figures des convives; à la lueur des torches et des lampes, car le jour ne les éclairait point, on voyait reluire leurs armes, qu'ils ne quittaient jamais, ni pour manger, ni pour dormir; et le bruissement de leurs épées se mêlait au choc des coupes. Dans un coin se trouvait un faisceau de carabines, et, chose étrange dans un lieu pareil, une Madone avait été placée dans l'une des cavités du mur.

La table des brigands était splendidement servie : de larges et beaux tapis, fruits de leurs rapines, étaient étendus sous leurs pieds; des mets, des vins de toute espèce s'étalaient avec profusion. C'était fête dans la caverne : on buvait, on riait, on s'enivrait.

—Par san Carlo, mon bienheureux patron, dont nous célébrons le beau jour, dit celui qui par son air fier et la richesse de ses habits paraissait le chef de la troupe, tu n'es pas alerte aujourd'hui, Pédro. Je suis sûr que tu es

plus prompt à vider ton verre que tu ne l'es à remplir le mien !

—C'est peut-être, fit en souriant le vieux serviteur, parce que votre coupe est le tonneau des Danaïdes ?

—Bien, bien, diavolo ! reprit le capitaine; je te pardonne ta mythologie et ta réplique, parce que je suis de bonne humeur aujourd'hui.... Ce n'est pas toujours san Carlo, n'est-ce pas ?...

—Seigneur capitaine, dit un autre, vous avez promis de nous raconter un jour une histoire bien intéressante, puisque c'est l'histoire de votre vie. Donnez-nous maintenant ce plaisir, comme vous êtes si fort en gaîté.

—Bravo ! cria toute la troupe.... Et il se fit un silence de curiosité et d'intérêt.

—Mon histoire, dit le chef Carlo avec une sorte de frémissement, mon histoire !... — Un nuage passa sur son front, son regard devint sombre ; il chercha à refouler une larme.

Cet homme avait dans ses yeux, dans toute sa personne, quelque chose de noble et de grâcieux qui contrastait avec ce lieu sauvage et ces physionomies barbares. Il portait un pourpoint et un manteau de fin velours noir ; son chapeau orné d'une plume rouge, son poignard et sa riche épée lui donnaient un air chevaleresque. Le capitaine Carlo était connu et redouté à la ronde. Beaucoup de voyageurs imprudents s'étaient vus dépouillés par sa troupe, qui défiait les soldats de Sa Majesté catholique. Les jeunes filles aussi devenaient la proie des voleurs. Malheur à celles qui approchaient trop près de la fatale caverne ! Les bandits les enlevaient et forçaient leurs captives à devenir leurs amantes. Mais jamais Carlo n'avait trouvé une seule des prisonnières capable de charmer son cœur. La vue d'une femme semblait même l'irriter : il les laissait toutes à ses gens, qui s'en accommodaient sans façon et finissaient ensuite par les renvoyer libres.

Grâce à sa bravoure et à la supériorité de son esprit ; ce chef exerçait sur les siens un ascendant extraordinaire : un mot, un geste, un signe, ses ordres étaient exécutés avec zèle et précision.

—Bon, fit le lieutenant Fernando, voilà notre capitaine encore une fois rêveur. De grâce, laissez aujourd'hui votre mélancolie, brave sire ! Allons, dites-nous votre histoire, comme vient de le demander l'ami Rodriguez, qui n'a pas habituellement d'aussi bonnes idées.

—Je gage, dit Rodriguez piqué, que notre chef est triste, parce qu'il est amoureux, Fernando.

—Et de qui ?

—De ta gentille maîtresse, Bianca la chevrière....

Fernando fit la grimace.

—Rassure-toi, lieutenant, dit Carlo en levant la tête avec un sourire, je ne suis pas amoureux de ta Bianca ; si je vous paraîs triste tout-à-coup, mes amis, c'est que vous avez touché ma plaie saignante, la plaie du souvenir !... Oui, mon âme est encore déchirée, lorsqu'elle songe au passé ; alors la mélancolie me prend au milieu de nos fêtes, au milieu des périls, au milieu de vous. Il me faut, pour étourdir mes pensées, du vin de notre Espagne ou des combats à outrance. Il faut que je m'enivre avec le bruit des coupes ou le cliquetis du fer. Un souvenir douloureux, c'est long à effacer, voyez-vous !

Carlo se tut ; il baissa la tête comme pour se recueillir un moment, puis il reprit :

—Vous le savez, mes amis, il n'y a guère que deux ans que je suis parmi vous ; mais avant d'être le capitaine Carlo, j'étais don Carlos de Selvar, grand d'Espagne et maître de deux châteaux !

A ces mots, tous les brigands se découvrirent par un instinct respectueux ; le chef continua avec un geste plein d'affabilité et d'abandon :

—Couvrez-vous donc, enfants ! D'où vous vient cette vénération inaccoutumée pour les grands d'Espagne ? Par

la Madone ! combien de fois nous avons pris à ces beaux seigneurs leurs maîtresses et leur or... et sans les saluer encore !... Vanité que tout cela !... J'étais donc grand d'Espagne et maître de deux châteaux ; je vivais près de Madrid, la ville parfumée de sérénades et de galanteries ; mais jamais on ne me voyait paraître aux fêtes de la cour où m'appelaient mon titre et ma noblesse ; j'ai toujours méprisé cette valetaille de courtisans. Jamais on ne me voyait courir le soir , cherchant des aventures amoureuses : j'ai toujours fui les femmes qui se donnent sans vous aimer.

—Ce n'est pas comme Fernando, murmura Rodriguez.

—Je crois, lieutenant, que Rodriguez en veut à toi ou à Bianca , dit Carlo.—D'ailleurs , je vivais solitairement pour soigner ma mère , pauvre vieille femme qui s'éteignait de jour en jour. Et puis , une autre personne vivait encore avec nous , une suave jeune fille , blonde et charmante, charmante comme une rose de l'Escurial. C'était ma cousine , restée après la mort de ses parents sans fortune et sans appui. Ma mère l'avait recueillie.... Elle se nommait Hortensia de San-Lucari.

A ce nom , la voix de Carlo s'altéra ; les auditeurs devinrent plus attentifs.

—Hortensia ! je l'ai aimée, poursuivit le capitaine en mettant la main sur son cœur , aimée presque autant que ma mère ! Et quoique son père eût dissipé tous ses biens, je ne balançai pas à lui promettre ma main et mes richesses. C'était le vœu de ma mère mourante qui nous avait fiancés l'un à l'autre. Hortensia !... elle la confondait avec moi dans son amour. Hélas ! quand la mort l'eût emportée , la digne femme , et quand ma douleur fut assoupie , je songeai à réaliser mes projets de bonheur. Je crus qu'Hortensia m'aimait , et nous fixâmes ensemble un jour pour notre union. Oh ! qui eût pu croire que ses regards , ses douces paroles , étaient de perfides mensonges? Qui n'eût été comme moi bercé de rêves

heureux?... Un soir, c'était la veille du jour tant désiré, je m'abandonnais avec Hortensia à de tendres causeries : —Jure-moi, mon Carlo, me dit-elle, que tu accompliras deux de mes souhaits, quels que soient l'instant, le lieu où je pourrai les faire.... Je lui répondis par un sourire. Mais elle prit un air grave et dit encore :—Jure-le-moi, Carlo !... Alors je le lui jurai par ma foi de gentilhomme, par le Christ, par les cendres de ma mère. Elle parut contente. Nous nous séparâmes, et je la laissai dans cette chambre qu'elle ne devait plus habiter seule qu'une nuit.

Cette nuit-là, qu'elle me parut longue ! Je dormis peu ; j'eus à peine quelques heures de sommeil entrecoupées par des songes pleins d'agitation. J'aimais mieux ne pas dormir pour penser à l'ivresse du lendemain. Enfin le jour parut avec un riant soleil ; je voulus me promener au jardin pour rafraîchir ma tête brûlante, et pour y rencontrer Hortensia.— Car elle s'y promenait tous les matins.—Je fus tout troublé de ne pas l'y voir. Malgré moi, je monte vers sa chambre : j'appelle... on ne répond pas. J'entre... personne ! Je cours à la fenêtre... et je vois une échelle de cordes.... Hortensia, ma fiancée, mon espoir, mon bonheur, avait disparu ! Hortensia s'était laissé enlever !...

Et Carlo voila son visage de ses deux mains.

—Mais vous êtes sûr, dit Fernando, qu'elle se soit laissé enlever ? Croyez-vous que la violence.....

—La violence ! ami, reprit le capitaine ; oh ! non ; un cri, un mot, un soupir d'elle, je l'aurais entendu ; j'aurais bondi à sa défense !... Ma chambre était tout près de la sienne.... La violence !... Ecoute la fin de mon récit : je sors de ma maison, je cours dans les rues de Madrid : un air de fête régnait dans toute la ville ; j'interroge, et quelqu'un me répond : — Comment ! vous ignorez donc le mariage d'Hortensia de San-Lucar avec l'illustre connétable Félix de Rédal ! J'entends toujours

ces funestes mots résonner à mes oreilles.... Rédal, vous savez, le bâtard du roi d'Espagne!... Egaré, je courus au palais du souverain pour me faire rendre justice; mais le roi me railla devant toute sa foule de courtisans. Il me railla!... et Rédal était là avec un air moqueur! et Hortensia était là, belle et parée! Je voulus m'approcher d'elle, la perfide! elle me lança un regard froid et dédaigneux. Alors trahi, insulté, désespéré, mon cœur se brisa!... Hélas! tant de bonheur perdu si vîte! tant d'illusions déçues! Je rentrai chez moi et je renvoyai tous mes gens; puis, laissant exhaler ma fureur, je jura haine aux femmes, aux courtisans et au roi d'Espagne; je foulai aux pieds mon blason, je mis le feu à mon château, je vins à vous avec une épée et de l'or, et comme votre chef venait d'être tué, vous me fîtes l'honneur de me proclamer votre capitaine. Vous avez bien fait, allez! ce bras vous est dévoué, mes amis, et nul autre que moi ne hait plus les seigneurs, le corrégidor et les alguazils!...

— Mais pourquoi, dit encore Fernando après un silence, pourquoi vous fit-elle faire un serment, puisqu'elle songeait à vous quitter pour toujours? et d'où connaissait-elle ce Félix de Rédal?...

—Ce serment, répliqua Carlo, je ne me l'explique pas. Quant à Rédal, il l'a séduite par des promesses mensongères qui flattaient son ambition.... J'ai trouvé des fragments de ses lettres.... Mais je vois que je vous attriste avec l'histoire de mon malheur. Voyons, mes braves, un dernier verre de Xérès, et toi, Fernando, une dernière chanson!

— Voulez-vous, capitaine, cet air que chantent le soir les écoliers de Madrid en bonne fortune?...

— Soit.

Alors Fernando, pour dissiper cette teinte de tristesse qu'avait laissée la narration du chef, commença son ga-

lant refrain :

C'est beau de voir,
Par un temps sombre,
Madrid , le soir,
Dormir dans l'ombre
De son ciel noir !...

Venez , les belles !...
Vénus nous luit :
Voici les aîles
  Fidèles
De la nuit !...

—Bravo , mon troubadour , fit Carlo pensif. Mais le temps marche , et nos camarades envoyés en guetteurs sur la route n'arrivent pas. Ceci m'inquiète. Allons donc voir ce qu'ils font.

A ces mots , tous les brigands se levèrent ; Carlo saisit sa carabine richement ciselée , et se mit à leur tête ; ils allaient sortir de la caverne , quand plusieurs coups de feu se firent entendre. Le capitaine regarda de loin sur le chemin , puis il aperçut quelques-uns des siens qui entraînaient une jeune dame :

—Or, ça, mes braves, dit-il, voici encore une femme qu'on vous amène. Ceci vous regarde.

Et il alla se rasseoir d'un air insouciant.

Presque aussitôt plusieurs brigands s'avancèrent, entraînant une femme tremblante et un cavalier désarmé. Les vainqueurs couvraient de leurs regards avides la malheureuse , dont la beauté ressortait encore avec ses blonds cheveux épars et cette pâle frayeur. Ils paraissaient déjà se la disputer entre eux :

—La charmante senora ! disait l'un.

—Charmante , en effet , répondait l'autre. Mais souviens-toi que je t'ai cédé Laura.

—Garde Laura, si tu veux ; mais celle-ci m'appartient.

—Pas encore !

Carlo leva nonchalamment la tête pour les mettre d'accord, mais à peine eut-il jeté les yeux sur la jeune dame qu'il laissa tomber un cri d'indéfinissable surprise. Il fut quelque temps à se remettre, puis soudain il s'écria d'une voix terrible :

—Que nul de vous ne soit assez maudit pour toucher à cette femme ! Malheur à celui qui avance! ajouta-t-il avec un geste menaçant.

Les brigands, stupéfaits, reculèrent, et le capitaine saisit la prisonnière qu'il entraîna vers lui. Celle-ci avait tressailli au son de sa voix ; elle le regarda en frissonnant :

—Grands dieux ! murmura-t-elle, don Carlos de Selvar !

—Non pas don Carlos de Selvar, dit ce dernier ; mais Carlo, le capitaine; entendez-vous, senora ?

Alors Carlo aperçut le cavalier, que cinq ou six des bandits contenaient avec leurs poignards.

—Ah! ah! continua le capitaine, te voilà donc, Rédal.... Eh bien ! bâtard du roi d'Espagne, tu dois reconnaître au moins que Dieu rend mieux la justice que ton auguste père !

—Tu me braves, parce que je suis captif et sans épée... lâche!

—Je ne suis pas lâche, je me venge !

Sur un signe du capitaine, les brigands firent disparaître le prisonnier, et Carlo s'achemina vers le fond de la caverne, emmenant avec lui sa captive glacée de terreur.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Sacrifice.

Le lieu où Carlo avait traîné la jeune femme était une espèce de salle souterraine, vaste et silencieuse, où

la lumière du soleil ne pouvait pénétrer. Elle était éclairée par plusieurs lampes qui répandaient une vacillante lueur. Les brigands appelaient cet endroit la chambre du capitaine. On l'avait décorée avec richesse. Il y avait un lit somptueux, une table de marbre, des tapis, une belle bibliothèque, et de riches armes étaient suspendues au mur. C'est là que l'ancien gentilhomme se livrait à la solitude et à la mélancolie de ses souvenirs.

Carlo s'assit froidement et déposa près de lui son épée et son poignard. La prisonnière se tenait debout, comme un coupable devant son juge. Ce fut lui qui rompit le silence :

— Eh bien! Hortensia de San-Lucari, dit-il, malgré ton rang et ta fière alliance, tu m'as donc reconnu, ma belle cousine!...

— Mon Dieu!

— Tu trembles... un remords te vient donc à l'âme? Tu te croyais sans doute à l'abri de ma colère à l'ombre de la cour, avec la protection royale et celle de ton noble époux! Mais Dieu est juste : te voilà en mon pouvoir! En mon pouvoir... je puis maintenant te railler, t'aimer ou te tuer à ma guise.... Je ne te tuerai pas : je ne suis pas un assassin!

— Oh! ne vient-on pas d'assassiner Rédal? dit la désolée Hortensia en laissant couler ses larmes.

— Rédal! encore ce nom!... murmura Carlo. Eh bien! non; il vit encore, et demain je lui rendrai son épée, je deviendrai Selvar pour croiser mon fer avec le sien. Mais demain seulement; entends-tu? demain! Jusque-là, tu es à moi, mon Hortensia chérie!... A moi tes baisers, enfin!

Hortensia recula épouvantée; elle regarda autour d'elle : pas moyen de fuir! Les yeux du brigand lançaient des flammes; elle s'écria dans sa détresse :

— Laisse-moi, Carlo!

— Carlo! Elle m'a appelé Carlo... comme autrefois,

dit le pauvre homme tout ému, comme du temps de ma mère. Oh! redis-moi, mon adorée, redis-moi cette bonne parole!

—Laisse-moi l'honneur, mon Carlo....

—Tu m'enivres.... Je t'aime! N'est-ce pas que tu m'as aimé?...

—Jamais d'amour, dit Hortensia avec espoir.

Il y avait vraiment deux hommes dans ce capitaine: le brigand et le gentilhomme, l'amant heureux et l'amant outragé. Ce dernier mot d'Hortensia lui rendit toute sa colère:

—Jamais d'amour! cria-t-il; tu mens, tu mens! Sans ce damné courtisan, tu serais ma femme aujourd'hui; il t'a séduite avec son titre de connétable qu'il n'a certes pas gagné sur le champ de bataille, le traître! Allons, il est temps que je me venge et que je sois heureux à mon tour. J'ai assez souffert, je suis las de souffrir, ma blanche maîtresse. A moi! tu es à moi maintenant... tu ne fuiras plus.

En parlant ainsi, Carlo s'élança d'un bond vers sa captive, et voulut l'étreindre de ses bras ardents; mais celle-ci glissa comme une ombre avec sa taille aérienne, et trompa cette vigoureuse étreinte. Puis tout-à-coup, se dressant fière et radieuse, Hortensia s'écria avec un geste plein d'autorité:

—Arrière! tu m'épargneras, car tu me l'as juré!

—Juré! fit le brigand immobile.

— Oui, tu me l'as juré, répéta la jeune femme avec force: c'était un soir, oh! tu t'en souviens; tu dois accomplir deux de mes souhaits, quels que soient l'instant, le lieu où je pourrais les faire. Tu l'as juré, Carlo, par ta foi de gentilhomme, par le Christ, par les cendres de ta mère! Eh bien! laisse-moi l'honneur et rends-nous la liberté!... Voilà ce que je te demande.

—Dérision! perfidie!

—Tu l'as juré, tu l'as juré, Carlo....

—Que m'importe? tu m'appartiens!

—Par ta foi de gentilhomme....

—Mais je ne suis plus gentilhomme : j'ai foulé aux pieds mon blason. Tu m'appartiens.

—Par le Christ....

—Tais-toi.

—Par les cendres de ta mère....

—Malédiction!...

Et Carlo baissa la tête comme un frêle roseau; la colère n'étourdissait plus sa raison. Il porta la main à son front brûlant, et dit avec un ton de regret :

—C'est vrai, j'ai juré; je le disais même tout-à-l'heure à mes soldats, en leur racontant les douleurs de ma vie. J'ai juré! Tu m'échappes encore, Hortensia; tu vas être libre, et lui aussi.... Que la Madone me soit en aide; ma mère sera contente de moi là-haut.

C'était de l'héroïsme à lui de sacrifier ainsi sa colère, sa vengeance, son amour. Cet homme-là, cependant, cet homme si noble et si bon, n'était plus qu'un chef de bandits, un rebut de la société, un paria, un être dont on avait mis la tête à prix.... Justice humaine!

Carlo conduisit sa cousine, muette de surprise et de joie, dans cette partie de la caverne où le festin venait d'avoir lieu. Il fit entendre un coup de sifflet retentissant, et les brigands accoururent en foule. Sur un signe de leur chef, ils amenèrent le prisonnier.

—Don Félix de Rédal, dit le capitaine, je vous rends votre épouse et la liberté.

Il y eut un grand silence d'étonnement.

—Don Selvar, répliqua Rédal, puis-je encore accepter vos bienfaits?

—Oui, don Félix; j'ai respecté votre honneur, je vous le jure! Et demandez à Hortensia ce que pour moi vaut un serment!... Mais partez, partez, hâtez-vous.

Pour toute réponse, Hortensia baigna la main de son

libérateur des larmes de la reconnaissance et peut-être du repentir. Rédal, ému, s'avança doucement et lui glissa ces mots à voix basse :

—Adieu, Selvar; je vous promets de la discrétion, et, de plus, la clémence du roi ne vous fera jamais défaut : plus tard, peut-être, vous pourriez en avoir besoin.

Ils s'éloignèrent. Le jour alors commençait à baisser.

Carlo les suivit longtemps du regard sur la route ; et quand leur trace eut complètement disparu, il rentra dans la caverne au milieu des siens :

—Mes amis, dit-il tristement, voilà la fin de mon histoire. Cette jeune dame, c'est ma cousine Hortensia; elle m'a rappelé le serment qu'elle m'avait fait faire... puis elle m'a demandé la liberté et celle de son époux. Qu'ils soient heureux ! Pour moi, tout ce que je désire, c'est d'avoir le plus promptement possible la tête cassée par une balle!...

UN NOBLE
ET
UN OUVRIER.

C'était, je pense, en l'année 1786. Plusieurs élégants de la capitale se trouvaient ensemble dans un joli magasin de fleurs et de merceries. A voir la grâce et la fraîcheur de la marchande, on devinait sans peine qu'ils

étaient entrés là bien plus pour donner l'essor à leurs galants propos que pour faire des commandes sérieuses. Ces acheteurs, en effet, étaient des gentilshommes, fort amis des belles, et qui ne croyaient nullement déroger en faisant la cour, soit aux danseuses, soit aux modistes, pourvu qu'elles fussent gentilles. Mais aucun d'eux n'avait encore pu mettre Mlle Rose au nombre de ses conquêtes ; la jeune mercière passait même pour vertueuse, ce qui les étonnait beaucoup ; et ce qui les intriguait davantage, c'est qu'on leur avait dit qu'elle devait épouser bientôt un certain ouvrier en chapellerie assez laid et même assez bourru.

Parmi ces galants qui venaient d'entrer dans le magasin de Mlle Rose, le chevalier de Rény se distinguait par sa mince tournure et son air prétentieux ; c'était, au dire des marquises, le plus aimable fat, le plus délicieux mauvais sujet, que ce chevalier ; un véritable *roué*, en un mot. *Roué* se traduit merveilleusement, dans le style moderne, par *lion*. Il était de toutes les fêtes, de tous les bals, de tous les petits soupers. Point de divertissement complet sans M. de Rény, qui devenait la coqueluche des comtesses, l'enfant gâté des vicomtesses. Aussi se croyait-il le mieux tourné et le plus spirituel du monde. Personne au reste ne possédait une semblable volubilité de parole. M. de Rény!... il parlait toujours, n'importe où, n'importe sur quoi. Laissons donc encore parler ici M. le chevalier :

—C'est donc convenu, mademoiselle Rose, disait-il tout en chiffonnant son jabot, vous enverrez ces œillets chez la duchesse d'Arnay, ces rubans chez Mme la présidente, ce bouquet de bal chez Mme d'Orgeville....

—Tiens! fit en riant le marquis de Lengis, compagnon intime du chevalier, voici Rény qui donne maintenant dans les présidentes. Tu déroges, mon cher, tu déroges.

—Oh! que je dérogerais bien encore, dit vivement

de Rény avec un léger soupir. Qu'est-ce que la noblesse auprès de la beauté?...

En même temps, le fat lança un regard expressif à la jolie marchande.

Mlle Rose, toute vertueuse qu'elle était, ne se fâchait pas d'un compliment; au contraire, son petit amour-propre de femme s'en accommodait fort bien. Comme elle n'était pas vieille fille, elle n'avait, dans sa pudeur, rien de sauvage ni de revêche. Aussi, sans rougir ni baisser les yeux, elle dit au chevalier avec un ton qui ne manquait pas d'agacerie:

—Voilà donc toutes les fleurs que monsieur désire?...

—Oui, oui, reprit de Rény avec son sourire le plus fin, ce sont là toutes les fleurs que.... Et cependant il en est encore une... que je n'oserais cueillir... tant on la dit hérissée d'épines. C'est une rose, la plus belle des roses.... A propos, mon enfant, on dit que vous allez vous marier.

—Charmant à-propos! firent les jeunes gens en éclatant de rire.

—Me marier, monsieur! dit la petite en riant aussi; mais je ne vois pas trop ce qu'il y a de roses et d'épines là-dedans.

—Comment! vous ne voyez pas?... Un mari, n'est-ce pas une épine, la plus affreuse des épines! Et vous, charmante, n'êtes-vous pas une fleur, la plus suave des fleurs que.... qui.... enfin....

Mais le chevalier chiffonnait vainement son jabot; décidément il s'embrouillait. L'homme spirituel par excellence n'était pas en verve ce jour-là.

Pour comble d'infortune, un nouveau personnage entra dans le magasin et dit familièrement bonjour à Mlle Rose. Cet homme était loin d'étaler la mise élégante et le bon ton de M. de Rény: il avait la carrure et le costume d'un ouvrier. En apercevant les jeunes nobles, son visage prit un air bien marqué de mauvaise humeur,

Nos lecteurs ont deviné sans doute que c'était là Robert Duchamp, le prétendu de la gentille mercière.

Le chevalier l'avait deviné au premier coup-d'œil ; la venue du futur coupa tout-à-fait court à sa galanterie. Il haussa légèrement les épaules, sourit imperceptiblement, regarda l'ouvrier d'un air protecteur, et dit d'un air froid, en jetant un louis sur le comptoir :

—Voici : n'oubliez rien ; au revoir, petite.

Puis il s'éloigna avec ses joyeux compagnons.

—Petite ! petite ! murmura Robert resté seul avec Rose ; ces gens-là vous traitent avec un ton... parce qu'on n'a pas d'habits galonnés et de jabots à dentelles. Ça fait pitié !

—Vous êtes bien bougon aujourd'hui, monsieur Robert ; auriez-vous eu quelque discussion avec votre patron, par hasard ?

—Non, mam'zelle. Mais, voyez-vous, ça me taquine de voir ces grands seigneurs toujours fourrés ici, pour vous conter un tas de choses....

—Ah ! vous êtes jaloux....

—Eh bien ! oui, là, je suis jaloux, parce que tant que vous ne serez pas ma femme, j'aurai toujours peur que.... C'est que je vous aime, Rose, et que si vous m'oubliez pour un autre, je suis capable d'en mourir.

—Pauvre garçon ! fit tout bas la jeune fille émue.

Puis elle reprit avec douceur :

—Vous êtes fou, monsieur Robert ; ne faut-il pas que je fasse mon état, homme insupportable ?...

Tandis qu'ils conversaient ainsi, une espèce de laquais s'approcha des deux amants, remit une lettre à la fleuriste et sortit sans prononcer une parole.

Robert, à la vue du billet, fronça le sourcil ; il n'osa point en demander le contenu ; mais il était évident que l'envie ne lui en manquait pas. Rose s'amusa quelque temps de l'embarras et de l'inquiétude de son prétendu ; puis, lui donnant la lettre sans l'ouvrir :

—Allons, fit-elle, lisez-moi cela, vilain jaloux ; je vois à votre air la grande confiance que vous avez en moi.

—Merci, Rose, s'écria Robert en ouvrant le billet avec empressement ; heureusement que ma bonne marraine m'a fait apprendre à lire !

Et l'ouvrier lut tout haut le billet que voici :

« Madame de Rény prie Mlle Rose de lui porter après-
» demain jeudi, vers huit heures du soir, un choix de
» bonnets et de fins rubans. On désire qu'elle vienne
» elle-même. Hôtel de Rény, rue Royale, n° 50. »

—Ce sont sans doute des rubans de soie qu'on demande, dit la jeune fille. Après-demain... j'ai le temps ; j'irai.

—De Rény, de Rény, murmura Robert à part. Je connais cet hôtel-là, je sais même qu'il y a un M. de Rény; mais Mme de Rény, connais pas ! N'importe... je saurai bien....

Comme la nuit tombait, Mlle Rose souhaita le bonsoir à M. Robert Duchamp ; puis elle se mit en devoir de fermer son magasin.

Le jeudi suivant, il y avait petite réunion à l'hôtel de Rény. Le chevalier avait invité ses amis les plus intimes, ses compagnons de bonnes fortunes ; c'était une véritable réunion de femmes galantes et de petits-maîtres. On devait remplir la soirée avec le jeu, le vin de champagne et la terminer par un souper qui durait ordinairement jusqu'au lendemain. Ce soir-là, M. de Rény était mis avec une recherche toute particulière ; il paraissait fort gai ; mais, à l'observer avec attention, on lui voyait par moments l'air soucieux.

—La petite ne vient pas, fit le marquis de Lengis ; celui que nous avons vu dernièrement avec le chevalier chez Mlle Rose.

—Patience, il n'est pas encore huit heures....

—Le bon tour qu'a fait là notre ami de Rény, n'est-il pas vrai, messieurs? continua de Lengis. Aller imaginer

une Mme de Rény ! Ah ! ah ! ah ! je le déclare une perfection de Richelieu, un Cupidon sans bandeau. Qu'en dit mademoiselle Antonia, la reine de notre Opéra ?...

—C'est charmant, délicieux ; M. le chevalier mérite une couronne d'immortelles.

—Sera-ce vous, méchante, qui vous chargerez de l'en coiffer ?...

Et les fous-rires de recommencer, le champagne de circuler à la ronde.

Nos lecteurs ont compris déjà que le billet remis à Mlle Rose par un valet, sous les yeux de Robert, était un piége tendu à la jeune modiste. En sortant de son magasin, les compagnons de Rény l'avaient beaucoup raillé sur le peu de succès de ses galanteries. Le chevalier avait été piqué au vif, et, pour soutenir sa réputation, il avait juré la conquête de la gentille ouvrière. Un pari de cinquante louis avait même été engagé entre lui et son ami le marquis de Lengis. Bref, Rény avait eu recours à une de ses *roueries*. Il avait écrit à Rose le billet que nous connaissons, pour l'attirer dans son hôtel et la séduire ainsi tout à son aise. Ce n'était pas trop mal combiné pour un fat. Enfin, le jour fixé dans cette lettre, le *roué* avait réuni plusieurs de ses intimes, comme témoins du succès amoureux qu'il espérait.

Revenons maintenant à notre folle soirée.

—Je crois bien, dit encore Lengis, que je vais gagner mon pari ; la petite se sera doutée de la ruse. On n'attrape pas une modiste comme cela.

—Ne chante pas victoire, dit négligemment l'amphitryon, tu vois bien qu'il n'est pas huit heures.... Mais, allons donc, messieurs, formons quelques tables de jeu, ou le temps nous semblera d'une longueur.... Un louis de ce côté.

— C'est tenu.

La pendule sonna huit heures ; le chevalier fut ému

malgré lui. Un valet entra, et dit qu'une jeune fille demandait *madame de Rény*.

— Bon! faites entrer, cria de Lengis en éclatant de rire.

Fidèle à la recommandation du billet, Mlle Rose était venue en personne avec ses rubans et ses fleurs. En entrant devant la joyeuse compagnie, elle se troubla instinctivement, car tous les regards étaient fixés sur elle, et l'on chuchottait très-singulièrement à droite et à gauche.

— Madame de Rény, s'il vous plaît? dit-elle timidement.

— Madame n'y est pas, répondit le chevalier en se levant avec grâce; mais je suis son fondé de pouvoir, mademoiselle, et il me serait bien agréable d'entendre ce que vous avez à lui dire.

La jeune fille reconnut son bel acheteur de l'avant-veille; elle se troubla davantage et continua d'un air embarrassé :

—Dans ce cas, je vais me retirer.... Je devais parler à madame... elle-même; je vous remercie, monsieur, je vous salue....

Rose se disposait à sortir, mais ce n'était point là le compte de M. de Rény. Aussi, prenant un air dégagé, le fat courut courut vers elle, et, la retenant par la taille, lui dit :

— Puisque le hasard nous a réunis, charmante, vous ne nous quitterez pas si vîte.... Lafleur, un verre de champagne à mademoiselle.

— Je ne puis rien accepter, monsieur; il faut que je retourne au plus vîte.

— Oh! vous ne partirez pas ainsi!...

— Monsieur! ceci m'offense; je crois vous avoir compris... ne me laissez pas plus longtemps de soupçon, afin que je ne songe pas à vous mépriser.

Un éclat de rire universel fut sa seule réponse.

—Façons que tout cela, reprit de Rény, s'efforçant de faire bonne contenance. C'est toujours ainsi le premier moment. Lafleur, allons donc! un verre de champagne à mademoiselle!...

—L'insulte, mon Dieu! fit la pauvre fille en essuyant ses larmes; l'ai-je donc méritée?... Et parmi vous tous, n'y a-t-il donc pas quelqu'un digne de protéger une femme qu'on outrage?...

— Ce sera moi qui te protégerai, fût-ce contre eux tous!... dit avec énergie une voix inconnue.

Tout le monde se retourna. Un homme était devant la porte, debout, l'œil en feu.... C'était un ouvrier aux vigoureuses allures, Robert Duchamp, que nous connaissons déjà.... Rose se jeta en pleurant au cou de son défenseur.

— Que signifie cela? dit de Rény décontenancé.

— Cela signifie, reprit Robert avec force, que vous n'entraînerez pas cette jeune fille avant de m'avoir tué! Vous êtes surpris, mes beaux seigneurs, qu'un ouvrier puisse avoir de l'amour, et qu'on puisse aimer un ouvrier!... C'est que cette femme a compris, voyez-vous, que si je ne lui donne que du pain noir, elle pourra, du moins, le manger sans rougir, et elle peut marcher la tête haute! C'est qu'elle est plus belle avec ses simples habits, que vos filles perdues avec leurs bijoux et leurs honteuses parures. Eh! n'en aviez-vous donc pas assez pour vos débauches, sans vouloir encore flétrir la vertu et faire des malheureux? Monseigneur le chevalier, vous allez nous livrer passage, ou la justice me vengera. Les nobles n'achètent plus les magistrats aujourd'hui. Il commence à y avoir équité pour tous. Oh! monsieur le chevalier, ce que vous vouliez faire est infâme!

— Vous m'insultez chez moi! s'écria de Rény pâle de colère. Sortez, sortez au plus tôt!

—C'est tout ce que je vous demande, monsieur, fit le brave Robert en se retirant fièrement avec sa bien-aimée, qu'il avait si courageusement défendue.

De Rény, brisé par l'émotion, retomba silencieux sur un siége.

— Ah! ah! ah! dit le joyeux de Lengis. Voyez donc notre pauvre ami. Que je sois pendu si je ne raconte demain cette aventure à Mme la duchesse d'Arnay.

— Et moi, à Mme. la présidente.

— Et moi, à Mme. d'Orgeville.

— Alors ce sera vite répandu, continua de Lengis, dès que ces dames le sauront. Qu'en pense mademoiselle Antonia, la première sylphide de notre Opéra?...

—Je trouve, marquis, que cette petite et son ours sont tous deux fort mal élevés.

Le chevalier de Rény, chez qui le dépit reprenait le dessus, se leva, sonna violemment, et presque aussitôt un valet parut :

—Lafleur, dit-il, quand tu as porté mon billet à cette modiste, y avait-il quelqu'un dans le magasin avec elle?

—Je crois qu'oui, monsieur, il y avait un manant.

—Lafleur, pourquoi as-tu laissé monter ce drôle tout-à-l'heure?...

— Monsieur, il est venu avec cette jeune fille; je l'avais fait attendre dans l'antichambre. Il est entré sans que je le visse.

— C'est bien, je te chasse.— Lengis, j'ai perdu mes cinquante louis. Ma foi, messieurs, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'en rire et de bien souper ensuite.

Trois jours après, Robert Duchamp, revenant de l'ouvrage, fut assailli, le soir, par quelques individus, et le pauvre diable reçut la plus belle volée de coups de bâton qui ait jamais noirci les épaules d'un manant, en style d'aristocrate. Quand ils l'eurent bien battu, un de ces misérables lui dit à l'oreille :

— C'est de la part de M. le chevalier de Rény.

— Le lâche ! se dit Robert tout en continuant sa route. Dites-lui que je me vengerai.

. . . .

Nous sommes maintenant en 1792 ; quelques années avaient bien changé la face des choses. Les nobles, persécutés, opprimés à leur tour, s'étaient dispersés de toutes parts , et les *manants* avaient pu exercer contre eux de terribles représailles. L'histoire est là pour nous apprendre les sanglants excès de la vengeance populaire, vengeance aveugle qui, tout en écrasant de vrais coupables , s'égara jusqu'à faire tomber la tête du plus innocent des rois !

Comme on le pense bien , Robert Duchamp avait depuis longtemps épousé Mlle Rose , la jeune mercière que nous connaissons. Deux enfants étaient nés de ce mariage. Les époux étaient honnêtes et laborieux ; aussi leur petit commerce prospérait-il beaucoup. Robert avait établi un magasin de chapellerie à côté de la mercerie de sa femme. Quoiqu'il eût vu avec assez de plaisir l'humiliation des nobles, et qu'il passât pour zélé patriote , le brave ouvrier gémissait quelquefois sur le sort de tant de victimes ; mais il n'eût point osé plaindre tout haut les aristocrates, sous peine de passer pour *suspect,* ou tout au moins pour *modéré.*

C'était l'hiver ; Robert venait de dîner avec sa femme, et ils causaient auprès du foyer, tout en caressant leurs enfants , lorsque Rose entendit quelqu'un entrer dans son magasin. Elle s'empressa de s'y rendre pour satisfaire l'acheteur, et lui demanda ce qu'il désirait. Ce personnage avait un grand chapeau rabattu sur les yeux , un vaste manteau ; il tenait la tête basse et dit d'une voix faible et inquiète :

—Citoyenne , donnez-moi une cocarde nationale.

La mercière lui donna ce qu'il demandait ; mais au

moment où l'inconnu allait la prendre, il tomba sans mouvement sur un tabouret en poussant un profond soupir.

—Robert! Robert! cria Rose effrayée, au secours!

L'ouvrier accourut, et poussé par sa sensibilité naturelle, il alla vers l'étranger évanoui; mais à peine l'eut-il débarrassé de son grand chapeau, à peine l'eut-il envisagé quelques secondes, qu'il s'écria :

—Vois donc, Rose, c'est le chevalier de Rény!

C'était en effet l'infortuné chevalier. Mais comme il était changé! Ses traits pâles et amaigris, ses cheveux en désordre, son air de souffrance, tout en lui inspirait la compassion. Qui eût pu croire, en le voyant si misérable, que c'était là le fat brillant et voluptueux qui avait coulé ses jours dans la mollesse, et dont les moindres caprices étaient naguère suivis comme ceux d'un Sardanapale?

Grâce aux premiers secours qu'on lui avait donnés, il commençait à reprendre ses sens.

—Mon nom! on a prononcé mon nom, dit-il d'un air égaré; on m'a donc reconnu!... Est-ce l'échafaud qui m'attend?... Qui êtes-vous? Pitié!

—Oui, l'on vous a reconnu, monsieur le *ci-devant*, dit Robert d'une voix sévère. On vous a reconnu, chevalier de Rény!...

—Mais qui êtes-vous? continua l'ancien gentilhomme avec terreur. Que vous ai-je fait?... Ah! je me souviens.... C'est là Rose que j'ai outragée, que j'ai voulu perdre!... Et c'est là Robert dont je me suis honteusement vengé.... Je me souviens.... Grâce! je suis perdu.

Les deux époux se regardèrent; une larme de pitié tomba des yeux de Rose, et son mari, tout aussi ému qu'elle, serra la main de l'ancien gentilhomme et lui dit doucement :

—Non, vous n'êtes pas perdu; espérez encore : je vous pardonne, car vous êtes malheureux.

— O mon Dieu !

— Reprenez courage, Rose vous a pardonné. Mais qu'avez-vous?... Cette pâleur....

— Le froid, la fatigue, la faim, reprit le pauvre chevalier. Que je souffre !... J'ai bien froid.

— Que dites-vous? s'écria l'excellent homme ; vous avez froid, vous avez faim?... Entrez, entrez chez nous. J'ai bon feu, et j'ai du pain pour ceux qui n'en ont pas.

Sans donner au chevalier le temps de se reconnaître, Robert, aidé de sa femme, le conduisit dans l'intérieur de sa maison et l'installa à la meilleure place de son foyer ; puis il dit à Rose :

— Va, petite, va nous chercher une bouteille de notre bon vin. Il ne pourra jamais mieux nous servir qu'aujourd'hui.

Ce ne fut qu'après avoir réparé ses forces languissantes, que de Rény put exprimer à ses bienfaiteurs la reconnaissance dont il était pénétré. La vue de cette jeune femme si douce, de cet ouvrier si bon, le faisait rougir de honte et de remords. Il balbutia quelques mots d'excuse sur le passé.

— Ne parlons plus de cela, citoyen, dit Robert gaîment ; vous étiez plutôt étourdi que méchant. Au reste, nous sommes heureux et vous n'avez rien à vous reprocher.... Le Ciel a béni notre union.... Mais parlons un peu de ce qui vous regarde. Avez-vous donc été poursuivi ?

— Je suis proscrit, dit de Rény tristement, proscrit !... L'on me cherche, et depuis deux jours je fuis des juges qui sont des bourreaux. Oh ! j'ai peur de l'échafaud qui m'attend. Cette machine qui coupe les têtes, et que des infâmes ont inventée pour tuer plus vîte, me glace d'horreur.... Je ne crains pas la mort, je crains cette guillotine hideuse.... Enfin, tout-à-l'heure il me semblait qu'un groupe de la populace m'examinait avec attention ;

effrayé, mais n'osant fuir, j'entrai chez vous pour acheter une cocarde républicaine et détourner ainsi tout soupçon. Dieu m'a donc pris en pitié, puisqu'il m'a conduit chez des libérateurs. Sans vous, je serais mort sans doute de terreur et d'épuisement....

—Et vous ne sortirez d'ici que quand j'aurai trouvé le moyen de vous sauver, ajouta Robert avec chaleur.

— Moi, rester chez vous! s'écria l'ancien chevalier ; ce serait vous exposer pour moi, pour moi que vous devriez punir ! Mais je ne souffrirai pas une générosité dont vous pourriez devenir les victimes. Laissez-moi m'éloigner pour que j'achève loin d'ici ma triste destinée. Vous m'avez pardonné, vous m'avez prodigué des secours. N'est-ce pas assez encore?...

—Je vous sauverai ; un homme du peuple ne fait pas le bien à moitié.

— Grand Dieu ! fit Rose tout-à-coup, j'entends venir notre voisin, le citoyen Cassius....

— Cassius ! ce damné patriote, dit Robert avec humeur. Que le diable l'emporte ! Cachez-vous vîte, chevalier.... ou plutôt, non, restez, j'ai une idée. Bonne contenance... et rien n'est perdu.

Au même moment, un individu court et gros parut dans la chambre : c'était l'illustre citoyen Cassius, barbier, membre du conseil municipal, patriote et faiseur de calembourgs.

— Salut tout le monde, fit-il en entrant ; je viens, voisin, boire un petit coup à la santé de la république une et indivisible... aussi vrai que je suis barbier et que je fais la queue à tout le monde, y compris le citoyen Robert Duchamp.... Citoyenne, j'ai bien l'honneur.... Citoyen inconnu, agréez mon hommage.... Brrr... qu'il fait froid.... Hum !

— Allons, tais-toi et chauffe-toi, bavard, dit Robert en remplissant un verre, et bois ceci.... A ta santé.

— A ta santé, citoyen.... C'est du bon, c'est de l'ébouriffant.... Ce vin-là ne me défrise pas du tout; à propos, je viens de voir guillotiner deux ou trois ci-devant, en passant là.... Hum! ils avaient des mines....

De Rény fit un mouvement d'effroi.

— Cassius, interrompit Robert, tu vas recommencer à parler politique. Ça m'ennuie.... Dis plutôt quelque douceur à ma femme... ou à mon neveu Colas que je te présente; il vient d'arriver du pays, ce pauvre garçon.

—Ah! c'est ton neveu, ce maigrelet; touchez-là, neveu.... Ça va bien, pas mal, et vous?...

—A ta santé, Cassius, continua Robert; ah! dis donc, tu es membre d'une foule de conseils, tu es encore une des roues de l'Etat, hein?...

—Un peu, mon neveu, reprit le barbier en se pavanant.

— En ce cas, tu peux me servir. Demain, ce pauvre Colas doit retourner chez sa mère; mais, par le temps qui court, il ne fait pas bon de n'avoir que sa bonne mine pour tout passeport. Procure-lui une feuille de route, un sauf-conduit, ce que tu voudras; ça nous fera plaisir.

— Voisin, dit Cassius, je t'honore de ma protection. Tu es né coiffé. Comment vous nommez-vous, grand Colas?...

Et le barbier rit beaucoup de sa niaise plaisanterie.

—Cassius, reprit Robert, tu vas encore une fois nous assommer de tes mots échevelés. Ça m'ennuie de rechef. Passe-moi ce que je te demande, et je te donne un verre de rhum.

— Tiens, voisin, tu m'enivres, ajouta le barbier en tirant plusieurs papiers de sa poche; tu me demandais un sauf-conduit, en voici deux en blanc; tu pourras accompagner Colas, si tu veux.... Ça te va-t-il?

Un éclair de bonheur passa sur le visage de l'ancien gentilhomme; il jeta sur les deux époux un regard où

se peignaient tous les sentiments de son âme. Robert, déguisant sa joie sous un air de froideur, dit tout simplement :

— Merci, voisin, à la prochaine occasion, quand je pourrai te servir....

— Tu tâcheras de bien me servir... en chapeaux, continua le bavard ; c'est tout ce que je te demande. Ce que c'est pourtant d'avoir un ami conseiller municipal ! A propos, Robert, as-tu vu dernièrement comme j'étais beau en écharpe ? Ta femme m'a aperçu ; j'ai salué la citoyenne ; n'est-ce pas que j'étais mieux ficelé que le citoyen Santerre?...

— Ma femme m'a dit que tu avais l'air d'une grosse huître....

— Par exemple !

— Voisin, voisin, tu me fais bâiller.

La conversation, alimentée par le rhum de Robert et les saillies du barbier politique, se prolongea quelque temps encore. Enfin, quand l'importun visiteur, qui cependant avait été si utile, se fut retiré, le chevalier de Rény sauta au cou de son hôte, et renouvela à Rose le témoignage de son respect et de ses regrets :

— Tant de générosité ! dit-il ; comment m'acquitter jamais envers vous ? Tenez, prenez cet or, ces bijoux que j'ai sauvés du pillage.... Prenez, prenez....

— Que dites-vous ? interrompit Robert, vous m'offrez de l'or en échange d'un service tout naturel... j'espérais que vous me connaissiez mieux.... Reprenez cela, vous en avez besoin ; pour moi, je suis heureux, car je sais travailler, et je ne veux d'autres plaisirs ni d'autres joies que le bonheur domestique.

Le lendemain, de Rény s'éloigna en bénissant ses libérateurs ; grâce au sauf-conduit qu'il portait, il gagna sans obstacles l'hospitalité de la terre étrangère. De là il put encore faire parvenir de ses nouvelles à l'ouvrier

qui, en le sauvant, avait tiré de lui la plus noble et la plus douce vengeance.

UN FRÈRE.

L'hiver venait de finir, et les dames émigraient en foule pour aller jouir à la campagne des premiers beaux jours. De ce nombre étaient Mme. Dorseuil, veuve d'un brave officier de l'Empire, et sa fille Ernestine, jeune personne remplie d'aimables qualités. Ces dames allaient passer la belle saison dans une maison fort jolie, qu'elles possédaient aux environs de Paris. Ernestine fuyait ainsi le séjour de la ville et ces fêtes enivrantes dont elle était la reine!... Ce devait être avec bien du regret.

Mais ce regret du plaisir passé ne pouvait devenir la source d'une longue mélancolie; et cependant la jeune fille semblait toujours pensive et distraite; son front, naguère si plein de grâces, se courbait sous une tristesse mystérieuse. Ni l'aspect des fleurs naissantes, ni la verdure nouvelle, ni les doux rayons du soleil d'avril, rien n'avait pu lui rendre sa fraîcheur et sa joie. Quelquefois, la pauvre enfant voulait affecter auprès de sa mère une gaîté qu'elle ne sentait point; mais on ne trompe jamais l'œil maternel; et madame Dorseuil remarquait avec douleur l'air de souffrance de son Ernestine et les pleurs qu'elle s'efforçait de lui cacher. La bonne mère s'en émut; elle en parla à sa fille, et lui demanda avec tendresse si quelque mal la tourmentait. Toute sa réponse fut un mélancolique sourire. Que si-

gnifiait cette tristesse?... Un médecin, vieil ami de la maison, interrogea la santé d'Ernestine; alors il apprit à la mère désolée que cette maladie dépassait la science humaine, car c'était une fièvre de l'âme et non pas une maladie du corps!...

— Mon Dieu! se dit en pleurant la pauvre madame Dorseuil, que peut-elle me cacher? Je cherche en vain ce qui la tourmente... C'est peut-être le séjour de la campagne qui lui déplaît. Nous voyons si peu de monde, et nous n'avons pas ici comme en ville des théâtres et des réunions joyeuses. Qu'elle me dise un mot, et je retourne bien volontiers à Paris pour la voir comme autrefois avec sa fraîcheur et son insouciance!...Non, je suis sûre que son chagrin est plus sérieux... C'est un secret peut-être... Mais ce manque de confiance en moi, je ne me l'expliquerai jamais; c'est là un bien étrange mystère!...

Madame Dorseuil se livrait sans contrainte à ses inquiétudes, lorsqu'Ernestine entra dans le pavillon. La jeune fille, absorbée par ses rêveries habituelles, ne vit personne. Elle tomba sur un siége, appuya la tête sur une main, et regarda le ciel avec des yeux humides. Il y eut ainsi un moment de silence pendant lequel la mère contempla de son regard perçant la pâleur et les larmes de sa fille! A cette triste vue, madame Dorseuil ne put comprimer ses soupirs... Ernestine tressaillit comme si elle se fut éveillée d'un pénible rêve, et se retourna brusquement. Elle aperçut sa mère et devint encore plus pâle.

—Ah! vous étiez là, ma bonne mère, pardonnez.... je ne vous avais pas vue, dit-elle en courant l'embrasser avec effusion.

—Et ta santé, mon Ernestine?... Souffres-tu donc toujours?... Le docteur m'a assuré que ta maladie n'était que de la tristesse.

Ernestine fit un mouvement d'impatience.

—Je ne dirai plus cela, si je te contrarie, mon enfant, continua la bonne mère avec une ineffable douceur ; mais naguère, j'étais si contente de ta joie, et maintenant ta tristesse me fait tant souffrir ?... Tiens, je crois que tu veux encore me dérober quelques pleurs. Mon Dieu ! pourquoi douter de ma tendresse ?... Ou bien, si quelque mal physique t'accable, pourquoi ne pas le confier à notre excellent docteur. Il t'aime comme sa fille. Tu le sais, c'était le meilleur ami de ton noble père....

Puis elle ajouta tout bas :

— Oh ! devrai-je donc ainsi voir s'éteindre tous ceux qui me sont chers !...

— Ma bonne mère, reprit Ernestine, ne vous tourmentez pas... je serai plus gaie à l'avenir.

— C'est cela ; prends une bonne résolution. Notre aimable Hippocrate m'a dit que des promenades, des distractions te seraient fort salutaires. Eh bien ! je veux que tous les jours tu fasses de longues courses dans la campagne... Je ne suis pas d'un grand âge et je pourrai bien y aller avec toi. La solitude ne convient guère aux jeunes filles qui ont des idées tristes. Et puis, je n'ai pas tout dit : nous pourrons réunir ici quelques personnes, donner quelques dîners, des soirées musicales et dansantes... Si même tu préfères retourner à Paris...

— Non ! non ! je hais plus que jamais le séjour de la ville.

— Alors, nous resterons ici, fit encore madame Dorseuil ; je t'avoue que je l'aime mieux ; mais je vais, dès dimanche, disposer une petite fête. Tu m'aideras à écrire les invitations. Voyons, qui convierons-nous ?... Mesdames d'Arles, Sénicourt, d'Orcy et leurs demoiselles, n'est-ce pas ? ce sont tes amies intimes. En fait de jeunes gens, tu me guideras surtout dans mon choix. Quel dommage que le plus aimable de nos cavaliers, M. Edouard Darvel, soit parti pour l'armée !...

— M. Edouard Darvel ! s'écria la jeune fille avec émotion.

Et son œil se ranima, ses joues se colorèrent d'une rougeur subite.

— Hé ! ce nom te déplaît-il ? fit avec étonnement la vieille dame ; tu sembles toute troublée. M. Edouard est cependant un sous-lieutenant fort aimable, et je crois même qu'il était l'hiver dernier ton danseur le plus assidu. Enfin, nous ne pourrons pas l'inviter : il est très-loin d'ici. En revanche, nous aurons sans doute à notre fête son frère, M. Amédée Darvel, jeune avocat très-distingué.

— Comme il vous plaira, ma mère, dit Ernestine retombée dans son indifférence apparente.

Madame Dorseuil voulut exécuter de suite l'ordonnance du médecin, et prodigua à la rêveuse jeune fille toutes les *distractions* qui étaient en son pouvoir. Il y eut de fréquentes réunions à leur maison de campagne, et ces dames se firent de la sorte un petit cercle d'amis.

De tous les jeunes gens reçus dans cette société, l'un des plus remarquables par ses talents et ses avantages physiques était Amédée Darvel, le frère du lieutenant Edouard. Avocat depuis deux ans, Amédée s'était distingué déjà par une éloquence désintéressée et chaleureuse; l'innocence et le malheur pouvaient trouver en lui un fidèle soutien. Il possédait d'ailleurs cet air noble et grave qui dénote une âme pensive et fortement trempée. Auprès du jeune avocat, Ernestine semblait toujours saisie d'un trouble, d'une émotion qu'elle avait peine à maîtriser. Madame Dorseuil s'en aperçut; il n'en fallait pas davantage pour lui faire croire que sa fille aimait M. Amédée Darvel; aussi l'excellente mère, pensant connaître le secret d'Ernestine, entoura le jeune homme d'égards et de marques de déférence.

Un jour, ces dames avaient réuni quelques personnes

à dîner. M. Amédée, sur qui l'on comptait le plus, n'arriva qu'à la fin du repas. Il avait l'air singulièrement ému et balbutia des excuses maladroites. De temps à autre, il regardait Ernestine d'une étrange façon. Enfin, il sollicita de madame Dorseuil et de sa demoiselle un moment d'entretien particulier ; et, lorsqu'ils se furent retirés tous trois dans le petit salon, Amédée dit avec un ton respectueux et solennel :

— Madame, je vous prie de m'accorder la main de mademoiselle votre fille.

Ces paroles avaient été prononcées d'une voix rapide, et cette proposition était vraiment dépouillée des formes ordinaires en pareil cas ; mais la bonne dame ne songea guère à cet oubli des convenances ; elle n'eut qu'une pensée : l'avenir de bonheur qu'elle espérait pour sa fille.... Puis, sans aucune autre réflexion, elle répondit au jeune avocat :

— Monsieur Amédée, pour ma part cette demande m'honore et me rend heureuse ; c'est à mon Ernestine à vous dire le reste.

Et la pauvre mère, souriante et joyeuse, se tourna vers la jeune fille.... Mais son attente fut bien déçue ! Ernestine, loin de paraître charmée, avait un air de stupéfaction et presque de terreur :

— Ma mère ! s'écria-t-elle, ne m'ordonnez pas... je ne puis.... Monsieur, jamais, jamais je ne serai votre femme.

— Quel trouble, quel effroi t'agite, mon enfant ?... dit madame Dorseuil tout effrayée. Rassure-toi, je ne t'ordonne rien... et monsieur lui-même comprendra....

Amédée Darvel restait toujours debout, sombre et les bras croisés.

—Oh ! monsieur me pardonnera, je l'espère, fit encore Ernestine. Il possède mon amitié, mon estime... mais de l'amour pour lui.... Cela m'est impossible, grand Dieu !

— Avant de renoncer à mon espoir, reprit le jeune homme d'un ton pénétré, j'ai quelque chose à vous confier, mademoiselle... et c'est à vous seule que je puis le dire. Madame, de grâce, souffrez que je reste un moment ici avec votre fille. Il s'agit de son bonheur, de tout son avenir : ne puis-je au moins mériter votre confiance?...

Il y avait un tel ascendant, une telle gravité dans ces paroles, que madame Dorseuil n'hésita pas à sortir. Elle ne réfléchit point que cela était contraire aux usages.... Une mère ne raisonne jamais : elle sent.

Amédée Darvel resta donc seul avec Ernestine. Celle-ci, d'abord muette et brisée, se releva tout-à-coup ; elle mit la main sur son cœur pour en comprimer les battements, et s'écria avec énergie :

— Tout ce que vous pourrez me dire, monsieur, ne me fera pas changer de résolution. Je ne puis être à vous ; n'insistez pas.

— Souffrez que d'un mot....

— Rien ! rien ! je ne vous écouterai point.... Moi, vous tromper, vous si noble et si bon, ce serait infâme ! Vous voulez tout savoir ? Eh bien ! il y a un homme qui m'a aimée avant vous. Mon Dieu ! qu'ai-je dit ?... Faut-il donc vous le faire, cet aveu qui me torture ?... Oui, oui, vous me plaindrez, monsieur ; vous ne me mépriserez pas....

L'infortunée se tut comme pour reprendre courage.

— Il y a un homme qui m'a aimée, poursuivit-elle avec sanglots, et que j'ai bien aimé aussi !

Cet homme pourtant est cause que j'ai tant souffert.... Les gens qui jugent et condamnent sans pitié ne pèsent ni la faiblesse ni les tourments du cœur.... Pour lui, j'ai tout oublié : le nom sans tache que m'a légué mon père, et la tendresse d'une mère chérie, et mon honneur, ma joie, mon avenir ! J'ai oublié tout cela, monsieur ;

quand on aime, il en est ainsi toujours. Je l'attends à chaque seconde, cet homme.... Mais il ne vient pas : je tremble qu'il ne soit parjure; ce serait à lui bien lâche et bien vil!... Enfin, me sentant perdue, j'ai voulu mourir. Mourir! mais j'ai pensé à ma pauvre mère, et je me suis fait de l'espoir, j'ai eu le courage de vivre.... J'ai pleuré des jours entiers, des nuits entières; tout cela ne lave point une faute, je le sais, et je n'attends pas de miséricorde... Quelquefois, en recevant les caresses de ma mère, je songeai à tout lui avouer... mais je n'ai jamais pu me résoudre à la foudroyer de cette honteuse parole. Pourtant il va venir une heure où je ne pourrai plus me taire, et cette heure approche. C'est l'agonie! c'est l'enfer! Oh! dites-le-moi, monsieur Amédée Darvel, voudriez-vous encore être l'époux d'Ernestine Dorseuil?

—Et le nom du séducteur, fit Darvel, ne le dites-vous pas?

—Jamais! son nom restera pour tous un impénétrable mystère.

— Ce nom, je le sais pourtant, moi, reprit Amédée avec douceur. Celui qui vous a tant aimée, celui qui vous a séduite, c'était mon frère Edouard, n'est-ce pas? Vous êtes muette de surprise et d'anxiété. Je connaissais votre secret, mademoiselle. Ecoutez-moi, vous allez tout comprendre....

Alors le jeune homme tira de son sein un billet décacheté et lut tout haut :

« Cher frère,

» Je connais ta loyauté, ton indulgence : c'est à toi
» que je veux avouer une faute que j'ai commise. Tu me
» pardonneras, mon frère bien-aimé; j'ai été fasciné,
» enivré! Ernestine Dorseuil m'est apparue si belle et si
» pure, que je l'ai adorée sans contrainte, sans penser
» au monde ni à Dieu! C'est un ange dont j'ai osé flé-
» trir la couronne!... Tu verras cette infortunée, tu la

» consoleras. Mon vœu le plus cher aurait été de réparer
» mes torts. »

—Qu'entends-je? s'écria Ernestine terrifiée.

—Cette lettre, poursuivit Darvel, mon frère me l'a remise au moment de son départ pour l'armée. Pauvre Edouard! il m'avait dit de ne l'ouvrir qu'au cas où je recevrais la nouvelle de sa mort.... Cette lettre est ouverte! Ernestine, vous comprenez tout!!

— Il est mort!... Je suis donc perdue sans espoir....

— Perdue... non! il vous reste un soutien, et c'est moi. Oui, moi! Ne pleurez pas ainsi, continua le noble jeune homme en tombant à ses pieds; vous êtes à mes yeux toujours pure, toujours innocente. Vous avez tant souffert, pauvre fille! Tant de douleur et de noblesse dans l'âme! Oh! vous êtes digne de toute une vie d'amour. Repose en paix, Edouard! je serai l'époux d'Ernestine, et je saurai la rendre heureuse!

Au même instant, madame Dorseuil entra, suivie des personnes de sa société. Ernestine se jeta dans les bras de sa mère et lui glissa tout bas quelques mots. La bonne dame ne put réprimer sa joie, et souriant à Darvel :

— Mes amis, fit-elle, je vous présente M. Amédée comme mon gendre.

Quelques jours après, le mariage se célébra sans pompe. Madame Dorseuil vit renaître le bonheur sur le front d'Ernestine; et jamais elle ne soupçonna quels furent ses secrets de jeune fille. Les deux époux vivent heureux sans perdre le souvenir de celui qui n'est plus.



§§

LE CHEVALIER NOIR.

(Chronique bretonne).

CHAPITRE PREMIER.

Le Tournoi.

La noblesse bretonne était réunie, vers la fin du 15[me] siècle, autour de la lice chevaleresque où s'étaient donnés déjà tant de beaux coups de lance. Les dames, en grande parure, entouraient l'enceinte, pour admirer le prochain spectacle des jeux guerriers. Les banderolles aux douces couleurs, aux devises galantes, flottaient doucement dans l'air ; et les chevaliers qui devaient combattre se tenaient fièrement sur leurs coursiers, dont ils contenaient avec peine l'impatience. Ils attendaient, revêtus de leur armure et la lance au poing, que les hérauts donnassent le signal. Et cependant, ils étaient immobiles et silencieux; mais leur cœur battait d'ardeur et d'espérance ! et plus d'un serrait d'une main amoureuse l'écharpe de la belle amie, dont il venait proclamer le charme souverain.

Enfin, les fanfares retentirent, et la cohorte des chevaliers entra dans l'arène. Ils furent salués par les applaudissements de la courtoisie ; et les dames agitèrent leurs mouchoirs de gaze; — pareilles à des lys qui courbent au souffle printanier leur cou svelte et leurs feuilles blanches.

C'étaient des joûtes solennelles ; et pour augmenter l'émulation des braves chevaliers, la duchesse Anne de Bretagne assistait au tournoi.

Ces fêtes avaient lieu pour les fiançailles de noble damoiselle d'Héricourt avec l'opulent comte d'Arsac, né bourguignon, l'un des plus vaillants capitaines de son époque.

La jeune Hélène d'Héricourt, élevée par son oncle, le baron d'Héricourt qui l'idolâtrait ; prise en affection par la duchesse Anne, avait eu l'enfance aussi douce, aussi calme que la plus heureuse des jeunes filles !... Sa beauté avait excité l'ardeur de tous les seigneurs environnants ; mais aucun n'avait su captiver l'amour d'Hélène. Elle était indifférente à tous leurs hommages ; elle refusait de les encourager même par un sourire. Ce n'était pas cependant une âme glacée que l'âme de cette enfant. A voir les palpitations de son souffle à travers son corsage ; à voir son regard bleu, ses yeux parfois humides de mélancolie, on pouvait se dire : elle a une âme, une âme adorée qui sent et qui peut aimer. Mais qui aime-t-elle? Tous ces gentilshommes qui se mettent à ses pieds ne font point vibrer cette corde endormie !.. Si jeune, aime-t-elle déjà un souvenir ?...

Mais lorsque le comte bourguignon se déclara prétendant à la main d'Hélène, le vieux baron, son oncle, tressaillit d'aise : — La noble et riche alliance ! s'écria-t-il. — Et plus que tout cela, le sire d'Arsac était honoré et vaillant. Bien qu'il ne fut plus jeune, il était beau par ses cicatrices et ses rides, marques de ses longs et loyaux services à la patrie. Même, aucun jeune chevalier ne pouvait se vanter de l'avoir démonté dans les tournois, où il excellait encore par son habileté et sa vigueur. Hélène, sans avoir pour lui de l'amour, sentit s'éveiller son orgueil... Et, combien ce sentiment est puissant chez les femmes ! Elle consentit donc à l'accepter pour époux, mais sans quitter son attitude in-

différente... et la seule faveur qu'elle lui eût accordée, c'était le droit de la proclamer la plus belle dans la lice, de porter ses couleurs, enfin d'être son chevalier...

La trompette des héraults a retenti par trois fois. Bientôt vont commencer les jeux de l'arène. Chacun a proclamé le nom de la beauté qu'il protége de sa lance, et chaque nom a été prononcé avec un fier défi. Puis les dames ont remis à leur chevalier une écharpe brodée de leurs mains, et portant leur devise... Quand vint le tour du sire d'Arsac, qui se distinguait parmi ses rivaux par la noblesse de son maintien, la beauté de son armure, et l'air vigoureux de ses membres, il tourna la tête du côté d'Hélène, la salua courtoisement, mais sans humilité ; puis il cria d'une voix puissante :

—Dames et damoiselles ! barons, ducs et comtes ! bourgeois et manants ! écoutez et gardez mémoire. Moi, par la grâce divine, comte d'Arsac, sire bourguignon, capitaine et chevalier royal, je vous dis ceci : Hélène d'Héricourt est la plus belle de toutes les dames du royaume de France ! Je le dis et je le soutiens. Quiconque prétend le contraire en a menti comme un vilain. Je le tiens pour un félon, et je le défie à la lance, épée, dague ou poignard. Que Dieu garde notre souverain Charles VIII.

Il dit, jeta son gant dans l'arène, et promena lentement ses regards hautains sur les autres combattants.

Elle était vraiment brillante et glorieuse cette noble époque de la chevalerie ! Ces siècles qui retentissent dans l'histoire avec un écho d'armures, de lances et d'épées, avec l'écho des chants du troubadour ; ces beaux siècles de vaillance et de poésie passent devant nous comme une image éblouissante de mille reflets. Alors l'imagination régnait encore parmi les hommes ; il y avait un reste de cette antiquité naïve, mais brûlante, et l'on savait encore vivre par le cœur. Aujourd'hui, le cœur est mort ; on rit de l'imagination. Quiconque s'a-

bandonne à ces grandes rêveries est traité de fou. Alors, au temps de cette belle chevalerie, la femme était souveraine, adorée, idolâtrée! Le guerrier vivait avec deux amours : son glaive et sa dame. On a ridiculisé la chevalerie ; mais, en la ridiculisant, on a bafoué la vaillance, et le mobile de la vaillance... l'amour. Oh! qu'il nous soit permis, à nous jeunes hommes qui vénérons ce passé comme un précieux débris, qu'il nous soit permis d'y jeter un regard de généreuse envie. Et si le monde actuel flétrit nos illusions une à une, qu'il nous laisse au moins répandre une larme pour chaque illusion perdue. Hélas! ne s'inspire-t-on plus aux paroles suaves de la femme? N'a-t-on plus de nobles pensées dans l'âme? Cette âme, enfin, est-elle devenue comme nos corps : frêle et misérable en face de la vigueur et de la taille de nos ayeux?

Mais jetons de nouveau les regards sur l'arène du tournoi breton.

Le sire d'Arsac, après le défi, avait jeté son gant. Tous les chevaliers, indignés de son arrogance, firent un mouvement de colère. Ils donnèrent l'ordre à leurs écuyers de relever le gage du combat. Tout-à-coup, un nouveau-venu parut à l'entrée de la lice. Sa visière était baissée ; son armure d'acier réflétait une couleur noire ; noir était son coursier, noir le bois de sa lance. Les héraults voulurent s'opposer à son entrée dans le sein du tournoi. L'un d'eux, s'approchant, lui dit :

— Pour entrer ici, il faut prouver sa noblesse, messire!

Le cavalier tourna vers les héraults sa tête sombre. Tous reculèrent devant la flamme de ses regards ; il entra rapidement.

— Or, sus! cria-t-il au comte bourguignon ; c'est à moi seul à relever ton gant. Je te tiens pour discourtois chevalier, indigne de porter les couleurs d'une si gentille damoiselle. Entends-tu, fils de Bourgogne, je suis

son chevalier, moi! Sais-tu cela, comte d'Arsac! je suis le chevalier d'Hélène. Elle ne t'a pas encore donné son écharpe; c'est à moi qu'elle va donner ce gage d'amour. On me nomme le Chevalier-Noir.

La foule bretonne applaudit; le comte rugit de colère.

—Rugis, tigre, rugis, Satan! fit encore l'inconnu... Ah! tu viens ici faire tête aux nôtres, et nous ravir les beautés nées sous notre ciel. Par Charles VIII notre grâcieux souverain, moi, fils de la Bretagne, je ne le souffrirai pas!...

Puis, s'avançant du côté d'Hélène, il lui tendit courtoisement le bois de sa lance, afin qu'elle y mît son écharpe brodée, gage de chevalerie. Le sire d'Arsac s'avança aussi vers cet endroit avec un air furieux. La damoiselle d'Héricourt prit de ses blanches mains le tissu soyeux, et pâlit comme d'une indécision secrète. Elle était ainsi rêveuse et pâlissante, depuis qu'elle avait entendu la voix du Chevalier-Noir. Cependant elle s'apprêtait à donner le gage au bourguignon son fiancé, lorsqu'elle rencontra le regard du mystérieux champion. Ce regard la fascina; et, sans plus réfléchir, elle déposa l'écharpe sur la lance de l'audacieux inconnu. Le baron son oncle la laissa faire; il était avant tout chevalier. Le courage du nouveau-venu, qui se proclamait breton et relevait l'insolence bourguignonne, avait remué ce vieux sang. Il fit silence, et toute son âme passa dans la curiosité de ses yeux.

Le sire d'Arsac, à la vue de cette sorte d'offense publique, bondit sur son cheval, et ses armes retentirent comme une menace guerrière. Il brandit sa lance et piqua son coursier pour prendre du terrain. L'inconnu se para de l'écharpe rose dont la tendre couleur tranchait avec celle de son armure, puis il jeta ces mots à la foule:

— C'est moi qui suis le défenseur de la beauté d'Hélène; c'est moi qui porte ses couleurs!

Un héraut d'armes s'approcha de nouveau :

— Etes-vous noble, messire ? fit-il.

— Faquin ! je suis le Chevalier-Noir ; arrière !...

— Oui, arrière ! cria le sire d'Arsac. Noble ou non, que m'importe ? Il ne sera bientôt plus qu'un vaincu, ce hardi mécréant. Fusses-tu l'envoyé de Satan, ou Satan lui-même, tiens, maudit !...

Aussitôt la lance du bourguignon frappe en pleine poitrine le noir personnage. Sa cuirasse est solide, le fer ne pénètre point. Cependant, sous le coup vigoureux, il chancelle un moment. Mais il se crispe sur ses étriers, et se redresse bientôt, immobile comme un rocher sur les vagues.

—Va, tu es un Satan ! dit le sire d'Arsac... Mais qu'importe ?

— Tiens ! murmura l'inconnu, en lançant à son tour son arme contre le seigneur de Bourgogne.

Mais l'habile adversaire esquiva le coup, et les airs seuls gémirent. Les deux rivaux poussèrent de nouveau leurs coursiers pour prendre du champ.

Les autres combattants faisaient entre eux diverses passes d'armes, mais sans se mêler à cette lutte plus terrible. Les spectateurs aussi n'avaient d'attention que pour les deux chevaliers qui se disputaient l'écharpe rose de la damoiselle d'Héricourt. Tout se réunissait pour concentrer l'intérêt dans l'arène. L'audace du Chevalier-Noir, le mystère qui l'enveloppait, sa vaillance, la grande renommée du sire d'Arsac, invincible jusqu'alors dans les tournois : tout était de nature à captiver l'attention de cette foule chevaleresque et curieuse ; puis chacun de ces Bretons eût aimé à voir abaisser l'arrogance du sire de Bourgogne. Chacun peut-être formait des vœux pour le succès du diabolique guerrier.

La belle Hélène aussi partageait l'attention commune. Ses beaux yeux suivaient avidement la plume rouge du

sire d'Arsac, et le sombre panache de son chevalier nouveau. Il était aisé de voir pourtant que son attention était quelque chose de plus que la curiosité générale. La jeune fille avait mille pensées dans la tête ! Puis elle devenait rouge, pâle, et soupirait à chaque pensée. Le baron ne s'apercevait de rien ; il contemplait la lutte... et voilà tout. Chez lui, l'aspect des armes et des guerriers absorbait tout le reste. Ce vieux capitaine ne cherchait pas à connaître quel visage se cachait sous la visière d'un casque, pourvu que le cœur parût vaillant et le bras solide. Enthousiaste de gloire guerrière et de hauts faits, ce vieillard cherchait à ressaisir un éclair de son passé, un souvenir idolâtré de ses victoires chéries dans le reflet d'une armure ou dans l'étincelle qui jaillissait d'un cliquetis d'épés... C'était donc sans préoccupation aucune qu'il regardait la lice.

A la seconde rencontre les lances des cavaliers volèrent en éclats.

Alors le sire d'Arsac parvint à saisir son rival ; et tous deux roulèrent sur le sol, tandis que leurs coursiers fuyants furent contenus par les écuyers du tournoi. Il y eut un grand silence dans la multitude. Chacun des deux rivaux cherchait à saisir sa bonne lame, en voulant mettre son adversaire sous lui, afin de lui faire crier merci ou de le faire déclarer vaincu. C'était une lutte sourde, longue, pénible à voir. Il n'y avait plus ici de grâce, ni de courtoisie ! Ils combattaient pour une femme et pour leur honneur. Entre ces deux hommes qui ne s'étaient jamais vus, il semblait qu'il y eût déjà une haine profonde, plus que de la haine ! Et certes, l'arène galante du tournoi avait perdu son éblouissant prestige, son charme ordinaire de grâcieuse habileté.

Le Bourguignon arracha l'écharpe rose qui ceignait l'armure du Chevalier-Noir, et mutila la soie sous son gantelet. L'inconnu, devant cette offense cruelle, eut un frémissement par tout le corps. Comme rempli d'une

force nouvelle, il se balança deux ou trois fois, entraînant avec lui le sire d'Arsac étonné... Puis il le mit immobile et vaincu sous ses pieds. Aussitôt, lui appuyant la pointe de son épée sur la gorge, il lui dit d'une voix sépulcrale :

— Tu vas te reconnaître indigne de porter les couleurs d'Hélène d'Héricourt ; tu vas me déclarer ton maître et ton vainqueur.... ou tu es mort !

Mille applaudissements saluèrent la victoire du Chevalier-Noir et la honte du sire bourguignon. Le seigneur d'Arsac, étouffant de rage, ne répondait pas. Par ordre de la duchesse Anne, les hérauts sonnèrent de la trompette, puis déclarèrent le sire vaincu, l'autre vainqueur. Alors ils enjoignirent au triomphateur de dégager son adversaire et de venir vers l'estrade des dames recevoir la couronne de laurier. Il se releva vivement, laissant le bourguignon cacher sa honte parmi les siens. Puis, remontant à cheval d'nne manière courtoise, le mystérieux lauréat releva la visière de son casque pour montrer son visage aux spectateurs avides.

On vit un homme aux traits jeunes, animés et fiers.

Hélène le reconnut la première et poussa un cri de surprise :

— Lui ! fit-elle ; lui !

Le baron d'Héricourt regarda longtemps le cavalier avec émotion ; et, sûr enfin de reconnaître le chevalier dont le courage l'avait tant émerveillé dans la lice, il s'écria :

— C'est Gaston de Marcy ! Gaston ! mon fils adoptif !!

— Miracle ! répéta la foule ; c'est Gaston... Gaston parmi nous.

CHAPITRE DEUXIÈME.

La Promesse solennelle.

Les joûtes terminées, et le nom du vainqueur proclamé par les hérauts, la damoiselle Hélène fut saluée comme la plus belle, et ce fut en tremblant d'une joie secrète qu'elle remit à Gaston le laurier triomphal. Le baron d'Héricourt devait réunir ensuite les seigneurs dans un splendide festin, pour que les fiançailles de sa nièce fussent célébrées en grande pompe. Elles ne s'annonçaient guère sous de favorables auspices pour le sire bourguignon.

Déjà, dans l'une des salles du palais d'Héricourt, les comtes, ducs et chevaliers se pressaient autour des tables magnifiquement décorées. C'était un éblouissant aspect que cette assemblée de seigneurs et de dames en grande parure, et ces guirlandes parfumées, et ces rideaux soyeux, et tout ce festin qui brillait au loin! On entendait le murmure vague de ces mille conversations qui se croisent, s'animent, et forment un bruit semblable à celui d'un lac qui s'endort. Tous parlaient du retour inespéré de Gaston de Marcy, de ce jeune chevalier breton que l'on avait cru trépassé dans les guerres... et qui revenait tout-à-coup comme du fond du sombre empire, portant le nom de Chevalier-Noir. Mais son retour était le bien-venu, sa présence bien saluée!

Cependant, l'on attendait la reine de la fête, la blanche Hélène, et l'hôte courtois de céans, monseigneur le baron d'Héricourt, ainsi que le Chevalier-Noir, le héros de la journée. Ils n'étaient pas encore venus dans la grande salle du festin. Quant au sire d'Arsac, honteux de sa défaite, il s'était fait excuser auprès des seigneurs.

Que faisaient donc, pour tarder de la sorte, Hélène d'Héricourt, le vieux baron et Gaston, l'enfant bien-aimé de la Bretagne?

Ils s'étaient retirés un moment dans une pièce secrète, afin de dérober à la foule importune une intime causerie. Qu'ils avaient de choses à se dire à trois! Que de questions et de réponses inachevées!

—Gaston... quoi! tu étais encore en vie.... Nous avions pleuré ta mort; ingrat! pourquoi nous avais-tu fui? Pourquoi ce combat mystérieux, ce noir costume? Dis-nous tout cela, mon Gaston!

C'est que le vieux baron avait recueilli Gaston au berceau, Gaston de Marcy! l'enfant d'un noble et brave capitaine mort au champ d'honneur. Il l'avait élevé, aimé comme un fils, le confondant dans son amour avec sa nièce chérie.... Puis, un beau jour, le jeune homme, —il avait alors vingt ans,— s'enfuit de la maison hospitalière, n'emportant qu'une lance, une épée, une armure. Il s'était enfui sur un coursier rapide, fier compagnon de son enfance guerrière, sans que l'on sut pourquoi, ni où il allait, ni quand il devait revenir. L'ingrat! laisser son père adoptif, sa sœur Hélène,—il pouvait l'appeler sa sœur,— laisser tout cela sans un mot d'adieu! courir loin de son ciel de Bretagne, sous lequel il vivait aimé de tous, comme le plus intrépide et le plus généreux des jeunes hommes du pays. Voilà ce qu'avait fait Gaston. Plus tard, on avait dit qu'il était mort comme son père, dans une bataille livrée par les troupes de France contre celles d'Italie. Tout le monde avait cru tel le destin du jeune sire. Aussi, quand la foule le revit, la foule cria: Miracle! voilà notre Gaston de retour.

—Que je te regarde encore, mon féal, disait le vieillard en serrant sa main comme celle d'un fils. Tu es beau, tu es grand! Ton visage a bruni, tes traits sont plus mâles. N'est-ce pas, Hélène, qu'il est beau comme cela, notre ami? Quoi? tu ne nous dis rien; racontenous tes aventures. Mais avant, embrasse donc ton père et ta sœur....

Le Chevalier-Noir, dominé qu'il était par une pensée fixe, répondait cependant aux caresses paternelles du baron. Il le serrait dans ses bras. Puis ce fut en rougissant que la jeune fille reçut le baiser de l'enfant prodigue. Le vieux seigneur continua :

—Je suis aise de te voir ici, pour que tu prennes part à notre assemblée. Nous allons entrer dans la salle du festin, où certes il serait discourtois de faire attendre plus longtemps mes convives. Là nous annoncerons les fiançailles de ma nièce avec le sire d'Arsac, contre qui tu as si rudement joûté tout-à-l'heure.

Gaston pâlit, Hélène soupira.

— C'est à l'occasion de ces fiançailles que je suis revenu, fit le jeune homme.

— Voilà qui est bien à toi, mon fils, reprit le vieillard. Je t'en sais gré, et toi aussi, n'est-ce pas, ma nièce? Voilà qui est bien. Mais alors, si tu savais cela, pourquoi donc as-tu traité de la sorte le sire de Bourgogne, bien plutôt en ennemi qu'en ami?

— C'est mon secret, père, répondit Gaston d'un air décidé.

La jeune fille le regarda sérieusement.

— Ton secret! allons donc! Est-ce que l'on a des secrets à ton âge? Dis plutôt que tu avais entendu l'orgueilleux défi du comte, et que tu fus entraîné par le bouillonnement de ton courage. La chevalerie a été plus forte que l'amitié. Je ne te blâme pas, mon Gaston; j'ai toujours été un peu comme toi.... Il me souvient qu'étant jeune, à une certaine bataille.....

—Mon père! dit Hélène qui craignait de voir le vieillard s'abandonner à ses longs récits, les seigneurs attendent; rentrons, si bon vous semble, dans la salle du festin....

—C'est vrai! maudite tête grise! J'avais oublié mes convives.... Prends la main d'Hélène, mon féal, et ren-

trons, pour qu'ils te voient tous, mon lion vainqueur!

Gaston prit la main d'Hélène et la serra; il dardait sur elle le feu de son regard. La jeune fille se sentait heureuse de ce retour.... Tous trois entrèrent et furent reçus par les acclamations joyeuses de l'assemblée.

Le festin s'écoula dans une joie bruyante. Le Chevalier-Noir, placé près de la damoiselle, échangeait avec elle des paroles que personne n'entendait. Le vin circulait à grands flots, et l'on chanta des airs galants et des épithalames adressés au roi Charles VIII et à la duchesse Anne que devait unir un prochain mariage. Quand arriva la fin de la réunion, on songea que Gaston allait narrer ses aventures et raconter comment il avait acquis par de rudes exercices la vigueur et l'habileté d'un chevalier glorieux. Il se fit un grand silence; c'était le moment qu'avait attendu le jeune homme. Il se leva de son siége, et le ton sérieux qu'avait sa voix rendit les auditeurs plus attentifs encore.

—Messeigneurs, dit-il, ce que j'ai à vous avouer en ce moment est quelque chose de grave et de solennel. Si j'ai quitté tout jeune le toît hospitalier, le berceau de mon enfance, et ton beau ciel, ô ma Bretagne! c'est que tout en adorant ce pays, j'y trouvais une mort lente, j'y trouvais un air doux, mais qui cachait un poison funeste. A vingt ans, moi qui depuis mon premier rêve songeais à aimer, comme à être aimé d'une femme, moi qui vivais auprès d'une jeune fille aux formes angéliques, à la délicatesse d'une rose, comment aurais-je fait pour conserver un cœur libre auprès d'Hélène, la compagne de tous mes instants?

Le vieux baron fronça le sourcil, et fit un mouvement de surprise et d'impatience. Gaston continua :

—Ne m'interrompez pas, mon père, de grâce!... Or, Messeigneurs, quand je voyais tous les jours cette belle enfant grandir avec moi, quand je la voyais folâtrer dans la plaine avec sa robe blanche et flottante, et ses

petits pieds mignons, je me pris à l'aimer comme on aime son bon génie ou son illusion la plus caressante.... Mais je n'étais pas un étourdi; je pensais de bonne heure, voyez-vous, et je compris que cet amour ferait ma douleur éternelle, si je m'enivrais à cette coupe de séduction. Je voulus combattre cette passion: folie! Celui que l'amour a pris dans ses serres est d'autant plus déchiré quand il se débat. Je vous dis, Messeigneurs, qu'alors je réfléchissais. Quoi! me disais-je, je ne suis qu'un pauvre chevalier de fortune, orphelin qu'on a recueilli par pitié; je suis un insensé d'aimer la fille des seigneurs d'Héricourt.... Malheureux! quand je vais parler de cela, on me chassera peut-être de cette maison où l'on me souffre par humanité.... Cependant, quand j'étais près d'elle, mon âme parlait involontairement; je la faisais rougir aux premiers mots de tendresse. Elle me serrait la main: nous nous étions compris.— Compris! oh! pour moi donc le bonheur pouvait luire; cette pensée m'exalta, et je partis....

Je partis avec mon épée pour me faire digne d'elle, et revenir ensuite, après m'être distingué par des actions chevaleresques. Je partis pour acquérir de la gloire et quelque titre de comte à la hauteur de son nom. Après avoir voué ma vie aventureuse à la bénédiction de notre Dieu, je revêtis ce noir costume, et je fis vœu de ne le quitter que pour le jour de mes fiançailles — ou de mon trépas!! Car le jour où elle se donne à un autre, je me donne au tombeau. Oh! savez-vous que j'ai parcouru de longues routes, défendant les opprimés, consolant les pauvres, et proclamant partout la beauté d'Hélène d'Héricourt. J'ai vingt écharpes de chevaliers qui m'ont crié merci, et je les mets à ses pieds. Bien des contrées retentissent encore du nom du Chevalier-Noir. Mais je ne sais quel instinct, quelle crainte vague m'entraînait vers ma patrie. En approchant, j'appris bientôt les fiançailles projetées avec le sire d'Arsac. Désespoir! la fièvre

me prit, et je courus nuit et jour sans repos et sans relâche, pour le défier, le vaincre ou mourir. Vous savez tout, Messeigneurs, jugez ma vie! et vous, vénérable baron d'Héricourt, parlez!

Il se tut, et demeura calme et ferme sans arrogance. La blonde Hélène regarda son oncle avec des yeux inquiets et suppliants. Tous attendaient la réponse avec intérêt.

Le baron, qui, plusieurs fois pendant le discours de Gaston, avait montré par des signes d'impatience le désir de répliquer, s'écria :

— Ami, tu as douté de ma tendresse, cela est mal! Est-ce qu'à tout instant je ne t'appelais pas mon fils? Est-ce que tu as vu en moi autre chose qu'un père dévoué, autre chose que l'ami fidèle en qui tu pouvais déposer ta confiance? Oui, je t'aime! J'aimais ton père, le capitaine intrépide mort pour la France. Toi, je t'ai recueilli tout petit, j'ai entendu tes premiers bégaiements... mon Gaston chéri; et quand on a vu un enfant tout frêle vous sourire et vous appeler père, on l'aime... au point que la poitrine se déchire si on vient à le perdre un jour! Voilà ce que tu m'as fait souffrir, méchant, en quittant mon foyer sans un mot d'adieu!... Je te pardonne; mais ne dis plus que je te souffrais dans ma maison par humanité, et que je t'aurais chassé, même pour une faute. N'est-ce pas, Messeigneurs, qu'il a blasphémé, cet enfant?

Sa voix s'altéra d'émotion; le jeune homme vint à lui et lui baisa la main.

— Gaston, mon fils, continua le vieillard, ton amour n'est pas une faute. Hélène peut encore être à toi. Je t'ai vu dans la lice; et sans même te connaître, j'admirais l'audace de ta victoire. Tu es brave et loyal; mais écoute-moi : tu as jusqu'ici combattu pour des femmes et des aventures éphémères; qu'as-tu fait pour la patrie? Rien encore; va mériter Hélène en te distinguant dans

nos armées. Notre sire Charles VIII est en Italie. Va donc... et dans un an, quand tu reviendras couvert de lauriers et de gloire solide, nous rassemblerons ces seigneurs dans un festin pareil, mais non plus pour des fiançailles avec le bourguignon. Alors, Gaston, tu deviendras deux fois mon fils.

— Eh bien ! cela soit fait ainsi, reprit le Chevalier-Noir avec exaltation ; je vais partir. Mais cette fois que d'espérances m'animent ! quelle pensée d'avenir va tripler la force de mon bras ! Demain je vole en Italie... je brûle de me faire grand. Lorsque j'aurai bien combattu, bravant les périls et défiant la fatalité, je dirai au roi notre sire : — Je ne suis pas ambitieux, ô mon souverain ; mais faites-moi capitaine royal ; donnez-moi le titre de comte, si vous croyez que je le mérite, afin que je sois digne de celle qui m'est promise. Voilà ce que je dirai ; parce qu'alors, je l'espère, j'aurai mérité sur les champs de bataille plus que le titre de comte, j'aurai servi dignement ma patrie. Une secrète voix me le promet ; et ces pressentiments ne trompent pas, car ils viennent du Ciel.

Tous applaudirent à ce noble enthousiasme. Gaston s'approcha de la damoiselle, son amour, et lui dit dans son bonheur : — Tu seras à moi, gente Hélène, ou je mourrai.

Hélène semblait heureuse aussi ; mais blonde et languissante, elle n'avait pas l'énergie du jeune guerrier, et l'ardent chevalier lui dit avec un peu de reproche :

— Vous n'êtes pas heureuse comme moi ; non, vous n'aimez pas autant, vous, ma gente Hélène !

Puis revenant à des idées plus rieuses :

— Dans un an ! s'écria-t-il. Vous jurez donc, mon père, que dans un an elle est à moi, si j'ai bien servi ma patrie....

— Foi de chevalier chrétien ! fit-il, je te le jure.

—Adieu donc, Messeigneurs, dit Gaston en reprenant sa lance ; adieu, mon père ; Hélène, adieu. Quand on va combattre pour la France et pour son amie , il ne faut pas perdre une heure....Vous êtes tous témoins du serment !

A ces mots, le Chevalier-Noir disparut.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'Issue secrète.

Bientôt vint l'ombre du soir. Hélène , après tout un jour d'agitations, rentra dans sa chambre solitaire. Elle pouvait enfin réfléchir à tout ce qui s'était passé. Comme la solitude est une chose heureuse et vivement désirée par une jeune fille qui a vu surgir un événement imprévu et capital... un phare dans son vaste avenir ! Gaston !... ce nom lui résonnait dans l'âme ; elle interrogea sa pensée, et vit qu'elle aimait le jeune chevalier. Son imagination, mystérieuse jusqu'alors, se déroula tout entière ; elle vit qu'elle l'aimait depuis longtemps , et que de là venait son indifférence pour les autres adorateurs , son amour pour les souvenirs d'enfance ! D'abord elle avait accepté la main du sire d'Arsac , mais par irréflexion , mais séduite peut-être par cet orgueil inséparable du cœur de la femme. Maintenant elle avait revu Gaston , l'énigme était expliquée.... Elle ne pensait plus au sire bourguignon.

Elle aimait donc le Chevalier-Noir ; cependant la noble damoiselle n'était pas une de ces femmes aux passions profondes qui s'exaltent et ressentent le bonheur avec des impressions de feu. Elevée dans la mollesse, accoutumée à voir chacun sourire à ses caprices, Hélène avait un sang calme ; de même qu'un lac, où nulle gondole ne trouble l'onde , reste sans une vague, sans un sillon.

C'était une suave blonde que cette enfant; mais son cœur ne battait pas assez ; son amour était un penchant qui se serait lassé vîte au moindre obstacle. Et cette femme fragile de corps et d'énergie, entourée de la passion fougueuse du jeune guerrier, ressemblait à une délicate violette inondée par les rayons amoureux d'un trop ardent soleil.

La damoiselle se prit à rêver. Elle ouvrit sa fenêtre et regarda les étoiles ; elle respira l'air vital qu'exhalait la terre, les plantes embaumées du jardin. Puis elle se dit : Il est parti maintenant, mon beau fiancé; à cette heure il est loin de moi sans doute; car son coursier sinistre est rapide comme le vent. Parti! j'aurais voulu lui dire un meilleur adieu ; oh ! tous les soirs, tant qu'expire l'année, je viendrai m'asseoir à cette fenêtre, où je prierai Dieu pour son bonheur. Une année, cela expire vîte.

Naïve et irréfléchie, Hélène ne songeait jamais à l'incertitude d'une chose future. Pour elle, à l'horizon, jamais une nuée. Puis elle ne connaissait pas l'impatience qui dévore les heures et fait trouver mille siècles même dans un seul jour!!

Un bruit sourd et strident se fit entendre.

Effrayée comme la biche au moindre murmure, la jeune fille se retourna ; une porte invisible jusqu'alors s'ouvrit dans la tapisserie, et soudain un chevalier se trouva près d'elle.... C'était Gaston de Marcy.

Le premier mouvement de la damoiselle fut la joie de le revoir ;

—C'est toi, mon Gaston! fit-elle.

Puis elle reprit, un peu confuse et se retirant en arrière : — Mais nous sommes seuls ici !

—Enfant, dit le noble jeune homme, pourquoi crains-tu d'être seul avec moi? Ne suis-je pas ton chevalier, ton fiancé, ton frère, ô mon Hélène?...

—C'est vrai, répondit-elle en se rapprochant avec une grâce charmante, j'ai foi en toi, et je pensais tout-à-l'heure que je serais heureuse de te faire un meilleur adieu, d'être tous deux seuls, afin de pouvoir nous parler à deux.... Ce n'est pas comme pendant le festin, où tous les regards semblaient tournés vers nous, toutes les oreilles tendues vers nos paroles; à peine, n'est-ce pas, si nous pouvions nous dire à la dérobée : Je t'aime!... avec un serrement de main....

—Ange! tu m'aimes donc bien? Je puis partir sans crainte?...

—Je t'aime, Gaston, mon fiancé, mon époux!... répondit-elle.

Non, certes, elle ne mentait pas; il y avait dans ses paroles une naïveté si persuasive qu'on ne pouvait douter. Mais aussi la voix de cette jeune fille avait quelque chose de nonchalant qui décelait une âme paresseuse, mobile, sans énergie pour recevoir les impressions heureuses ou fatales. Le Chevalier-Noir saisit rapidement cette pensée. Tels sont les hommes qui aiment le plus; ils aperçoivent bien vîte le nuage qui voile leur horizon. Il s'avança vers Hélène, et la parcourant d'un regard enflammé :

—Quand on aime beaucoup, s'écria-t-il, on a plus de feu dans la voix, Hélène!

La blonde jeune fille reprit avec étonnement :

—Je vous aime! que puis-je dire encore?

—C'est vrai, je suis un insensé, fit Gaston; elle me dit qu'elle m'aime; une enfant ne ment pas comme mentirait une courtisane. Donc, elle m'aime. Rassure-toi, mon cœur.... C'est que, vois-tu, pauvre enfant, depuis que ta main m'est promise, mon amour, qui ne se berçait auparavant que d'une vague espérance, entrevoit un avenir plus réel. Aussi, dès ce moment, cet amour est une partie de mon existence; je le traîne

après moi comme un dard enduit de miel. Dès que ton oncle m'a dit que tu serais à moi, l'image éblouissante de cet avenir s'est placée devant mes yeux et m'éblouit pour toujours. Cet avenir, c'est mon sang, c'est la flamme qui fait vivre ! N'est-ce pas, Hélène, tu comprends cela ?... Si tu meurs, je viens mourir sur ta tombe ; si tu en aimes un autre... malédiction, vois-tu !

La voix de l'impétueux guerrier s'altérait à cette idée de jalousie. La damoiselle ne comprenait pas ce qu'il y avait de profond dans ce discours ; la frayeur domina son émotion....

— Ami, fit-elle, parle plus bas ; tu vas éveiller les chevaliers de mon oncle qui dorment dans le couloir voisin, et qui accourraient au moindre bruit. S'ils nous surprenaient, bon Dieu !

— Quelle frayeur te domine près de moi ? Toujours trembler !.. Mais cette crainte enlève une part de l'amour. Que m'importe à moi ce que diront les chevaliers de ton oncle ? Est-ce que je songe à quelque chose lorsque je suis près de toi ? Est-ce que nous faisons mal de nous dire adieu.... pour si longtemps ? Dis, faisons-nous bien mal ? Hélas ! Dieu m'est témoin ... Plutôt que de ravir une seule feuille de ta couronne, ô vierge ! plutôt que d'être un lâche et profane amant, comme cela est si facile, j'aimerais mieux être maudit comme Caïn et damné comme notre pape Borgia. Va, ne crains rien ; je parlerai bas.... Mais le sire d'Arsac.... c'est du sire d'Arsac dont je veux te parler.... Tu avais accepté ses fiançailles.... Il doit me haïr, oh ! me haïr comme un Satan. Je me ris de sa haine. Mais qu'il ne cherche pas à me ravir à ta tendresse, Hélène ! qu'il n'essaie pas cette téméraire vengeance, l'insolent bourguignon ! ou ma lance lui percera le cœur. Fussé-je à l'autre bout de l'univers, je reviendrai pour le combattre, non plus dans une lutte courtoise, mais dans une lutte mortelle où l'on pourrait écraser sur le sable l'ennemi terrassé.

Il s'arrêta un moment, comme pour se replier sur lui-même et résumer ses pensées incohérentes ; puis il reprit d'un ton bref :

— Je suis jaloux du sire d'Arsac !

Hélène contemplait le Chevalier-Noir avec de grands yeux languissants.

— Que vous avez de beaux yeux, mon amour, dit-il encore ; mais que je trouverais ces yeux plus beaux, si j'y voyais une larme... oui, une larme ! Tenez, jeune fille, dans un moment, je vais partir, vous quitter, mon idole, quitter mon âme, enfin ! Je vais fuir ce boudoir enivrant où je respire la molle clarté de votre lampe, l'exhalaison suave de votre présence, de votre chevelure parfumée, de votre angélique personne. Oh ! si je songe à cela, je vais m'oublier.... Non, je pars, je pars. Mon cœur se brise à moi. Je vais maintenant chevaucher nuit et jour à travers les saisons mauvaises et tous les périls.... Est-ce que jusqu'à présent j'avais jamais songé à la rudesse du ciel, ou bien aux dangers du voyage ? Non ; l'amour nous rend lâches, parce que la vie, quand on aime, c'est l'espérance, le bonheur ! Or, c'est une lâcheté d'aimer trop la vie, surtout pour un chevalier.... Je puis mourir enfin pendant cette fatale année, continua Gaston avec une sensibilité profonde.

Soit qu'Hélène fût attendrie, soit que la douleur agît sur elle comme sur une enfant, soit qu'enfin les femmes trouvent des pleurs à volonté, toujours est-il que deux larmes coulèrent le long de ses joues roses....

Le Chevalier-Noir s'avança devant la sainte image du Christ, et se découvrant solennellement et pieusement :

— O Jésus ! fit-il, je jure par tes plaies sacrées que j'aime cette femme comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aimerai jamais ! Jésus, sois témoin de mon serment. Je ne serai point à d'autre, et que je sois damné, si je deviens parjure.

Il prit la main d'Hélène, et la conduisant vers le symbole divin :

— Fais le même serment, s'écria-t-il, et je pars heureux.

La damoiselle d'Héricourt se dégagea de lui, légère comme une biche; elle fit un saut en arrière, et se mit, boudeuse et indocile, sur un des siéges gothiques qui garnissaient l'appartement.

— Vous êtes effrayant, Gaston, dit-elle; vous allez perdre mon âme avec tous vos serments. Je ne veux point jurer, moi, parce que le révérend père chapelain me l'a défendu dans le tribunal de la pénitence !

A ces mots, le Chevalier-Noir se mit fort en colère :

— Quoi ! s'écria-t-il dans un accès d'incompréhensible jalousie, tu parles d'un autre ! tu parles de ce qu'un autre t'ordonne, au moment où j'oublie tout par ta présence. Je suis près de te maudire, vois-tu ! oh ! bien près de maudire cet amour qui me dévore ! Femme cruelle, si je pouvais ne plus t'aimer !

Après cette exclamation désespérée, Gaston se prépara à sortir... Hélène restait toujours assise, et fixait sur lui des regards interrogateurs; l'âme de cette jeune fille, semblable à l'onde pure, ne connaissait pas le vent d'orage qui soulève les vagues avec une invincible furie. Cependant, le jeune homme ne put se résoudre à faire un si triste adieu. Sa mâle physionomie prit une expression de douceur touchante; il s'approcha d'Hélène et lui dit :

— Adieu, je pars ! ne m'oublie pas.... Ou je reviendrai pour toi, ou bien je mourrai.

—Non, dit Hélène en lui serrant la main, je ne t'oublierai pas, mon chevalier; adieu !

Elle parlait encore avec des larmes dans la voix, lorsqu'elle sentit la main de Gaston se dégager de la sienne. Elle veut lui parler encore; mais le Chevalier-Noir n'est

plus dans l'appartement : il a disparu comme par magie, et c'est en vain que l'on chercherait la trace de la porte secrète pratiquée dans le mur, comme une voie mystérieuse ouverte à ces mystérieuses causeries d'amour !...

La damoiselle, surprise de cette brusque sortie, ouvre la fenêtre de sa chambre pour voir encore une fois Gaston... et bientôt elle aperçoit, au milieu des blanches lueurs de la nuit, le chevalier s'éloignant au galop des murs du château solitaire.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Amour et Chevalerie.

Gaston chevauchait à travers le bois sombre, au milieu des murmures de la nuit que répétait l'écho du feuillage. Il stimulait son infatigable cheval, et, de temps en temps, l'amoureux guerrier tournait la tête en arrière. A mesure qu'il s'éloignait du château d'Héricourt, son cœur se serrait, des larmes lui venaient aux yeux. Car c'était avec un déchirement profond qu'il s'éloignait de ces lieux chéris. Ce n'était plus le même Gaston, l'ardent chevalier, qui ne songeait guère à la mort ni aux souffrances, et qui poursuivait une vague rêverie ; ce n'était plus ce CHEVALIER-NOIR dont le corps et l'âme étaient de fer comme son armure. Aujourd'hui Gaston souffrait, parce qu'il avait une solennelle promesse d'Hélène et du baron d'Héricourt, et que cette belle image pouvait disparaître au souffle de l'adversité, comme les fantômes nocturnes disparaissent au souffle de l'aurore.... Avant d'avoir cette espérance réelle, s'il songeait à la tombe, c'était avec l'insouciance la plus profonde. Maintenant, l'idée du trépas... c'est le désespoir, l'enfer. Pauvre chevalier ! pourquoi donc as-tu revu ta patrie ? Ne valait-il pas mieux te contenter d'une vie aventureuse, où ton cœur était calme, sans rêver les

joies délicieuses de l'amour?... Pauvre jeune homme! ton bon génie ne t'avait-il pas dit tout bas que l'amour, même le plus heureux amour, est une fleur entourée de ronces où l'on doit laisser des lambeaux de chair saignante, avant d'arriver à cueillir cette fleur si désirée? Qu'importe! le généreux enfant de la chevalerie ne regrette pas son passé, puisque l'avenir se montre paré d'une si riche étoile; et c'est dans l'espoir caressant qu'il puise la force de son cœur, la compensation à ses maux.

Et pourtant dans la première heure de l'absence, les sentiments qui l'animent sont des pensées d'abattement, d'inquiétude. Le malheureux exilé voit encore tout près de lui l'image d'Hélène, molle déesse d'un enivrant boudoir; il la revoit avec ses tresses flottantes sur ses épaules blanches. Il respire encore l'air de sa Bretagne qu'il fuit à grands pas.

Tout cela pour elle!

O douce pensée, baume enivrant! Sans doute, elle aussi comprend toutes ces douleurs, puisqu'il fuit sa patrie, ses frères, tout ce qu'il aime, pour affronter la mort, et chercher au sein des périls un titre et de la gloire, et que cette gloire... il veut la mettre aux pieds de l'amour. Déjà Gaston n'aperçoit plus dans le lointain les lumières du château qu'il a quitté... Ses yeux cherchent vainement dans l'ombre un dernier rayon de ce phare d'espérance. Mais l'ombre épaisse l'enveloppe comme d'un noir bandeau. Alors son front retombe involontairement sur sa poitrine, et son coursier breton foule d'un pied triste ce sol qu'il fuit avec rapidité.

A la lueur d'un rayon de lune, quiconque aurait entrevu le chevalier marchant ainsi dans l'ombre, aurait cru voir un fantôme sinistre faisant dans les bois sa tournée nocturne, pour converser avec les esprits et les hiboux... et si quelque voyageur égaré ou téméraire avait passé là, il se serait signé avec terreur, en écoutant le piaffement du coursier dans les broussailles, en

apercevant la forme confuse du cavalier inconnu. C'était bien alors l'heure la plus terrible, au dire des pâtres et des troubadours, l'heure à laquelle voltigent les âmes en peine, qui s'échappent des tombeaux comme de petites lames de feu, et mêlent leurs gémissements légers aux sifflements du vent, aux bruissements des feuilles. Mais le brave sire Gaston de Marcy ne craignait point ces rencontres surnaturelles. Sa conscience et son courage le rassuraient. Et comme il croyait en Dieu, il n'avait pas peur de Satan,—persuadé que Dieu couvre d'une invincible égide ceux qui croient en lui.—Il avançait ainsi dans une somnolence mélancolique, laissant aller au hasard sa pensée et son coursier fidèle, pareil au nautonnier qui abandonne le gouvernail au caprice des flots, quand sa tête est lourde et que la mer se cache dans la nuit. Soudain, les oreilles du cheval se dressent, son pas devient plus vif; et Gaston croit voir la forêt se remplir de lumières errantes; il croit voir passer devant lui des ombres de femmes, de chevaliers, de génies; il entend des voix confuses, des chants divins.... Dans toutes ces voix, il distingue son nom, celui d'Hélène; il écoute; les chevaliers chantent :

« Marche, enfant de la chevalerie, marche sans
» crainte, âme pure et loyale! Nous veillerons sur toi.
» Ton glaive sera solide et ton bras robuste. Nous som-
» mes les âmes des antiques chevaliers qui errent dans
» les bois et dans les plaines. Nous veillerons sur toi,
» notre enfant.... Marche! marche! Mais si tu veux
» vivre longtemps et rayonner de gloire, n'écoute pas
» trop l'amour... l'amour d'Hélène! »

A ce nom, le sire de Marcy frissonna; il mit la main sur son épée pour punir celui qui parlait mal de sa dame. Mais il se retint :—Fantômes de la nuit, fit-il en souriant. Puis il poussa son coursier d'un rude coup d'éperon. Mais les lumières vagues erraient toujours au-devant de lui, et les voix mystérieuses résonnèrent encore à son oreille. Les femmes chantaient :

« Beau Gaston, tu es digne d'être aimé! Tu mérites
» qu'une femme se dévoue pour toi, pour se lier à ta
» vie. Tu seras aimé, Gaston; mais crois-nous, nous
» sommes tes bons génies, ne songe pas à ton Hélène.
» Cette fleur ne semble pas née sous le même soleil que
» toi; tu es l'arbre d'Espagne; elle, la plante dormeuse
» du nord. Pour elle, il faut de l'onde pure et fraîche;
» pour toi, le ciel ardent, les flammes de l'été. Elle est
» blonde; ses yeux bleus indiquent une volupté pâle....
» Pour toi, la brune dont le regard ruisselle et dont les
» cheveux frémissent au gré de la brise. Sinon, Gaston,
» pour toi la mort.... »

—Fuyez, maudites, s'écria Gaston dans un nouvel accès de colère. Qui pourrait me détacher d'Hélène, mon espérance, mon adoration? Vous n'êtes point les génies de la chevalerie, mais bien les démons qui empruntent leur langage.—Marche donc, mon bon coursier! —Un autre amour! Non, non; quand je rencontrerais la plus suave fille de la terre et qu'elle se roulerait à mes pieds pour implorer ma tendresse, je lui dirais : —Vous n'êtes pas Hélène!...

Le jeune homme parlait avec feu et jetait de toutes parts des regards irrités, mais bientôt il ne vit plus que les arbres de la forêt qu'illuminaient les premières clartés de l'aurore. Les visions avaient disparu sous le souffle matinal.—Est-ce un rêve? se dit Gaston. Puis il ne songea plus aux voix des génies, et continua son voyage avec sa constante pensée d'avenir et d'amour.

Le temps s'écoulait; le sire de Marcy continuait sa vie aventureuse, vivant avec sobriété, donnant ce qui lui restait d'or aux pauvres du chemin, et se faisant, l'épée au poing, le défenseur des malheureux et l'ennemi des seigneurs tyranniques. C'était l'existence habituelle de Gaston, existence généreuse dont notre siècle se rit, parce qu'il n'est plus capable de l'imiter; il était redevenu le Chevalier-Noir, le bon génie des campagnes.

Mais souvent il se disait : — Je ne suis rien encore ; je n'ai rien fait pour notre mère, notre patrie : la France ! Je ne puis encore me présenter devant le baron d'Héricourt pour lui rappeler sa parole et lui demander Hélène. Je ne suis encore que le pauvre chevalier, l'orphelin de la Bretagne. Venez à mon aide, génies de la vaillance et de la fidélité.

Ainsi parlait Gaston tous les jours, jusqu'à ce qu'il parvint au sol d'Italie où tendaient ses pas. C'est qu'alors l'Italie était hérissée de lances françaises, et que le roi Charles VIII conduisait dans ce pays de fortes armées pour s'emparer des villes et se faire un grand renom. En abordant sur cette terre de poésie, Gaston respira l'air des lacs et des roses, et l'aspect de cette belle contrée lui donna des rêves de délices et de gloire.... En sentant renouveler la vie dans ses veines, il se prit à songer avec une volupté infinie à la blonde enfant restée loin de lui sous le ciel breton... et tout ce bien-être, il le reportait vers elle ! Le nom d'Hélène s'échappa de ses lèvres attendries.... Puis, s'il voyait, à la tombée du soir, une italienne pensive et charmante errer sur les bords de l'eau, il croyait voir la damoiselle d'Héricourt rêver en murmurant son nom, dans la prière intime de la mélancolie.

Gaston arriva jusqu'à Florence, où résonnait le bruit des armes. Il y avait quatre jours que les troupes françaises faisaient le siége de la noble cité, et le roi Charles VIII maudissait ses généraux et ses officiers qui reculaient toujours et commençaient à se lasser de tant d'efforts.... Les soldats devaient entrer par une porte de fer que gardait une cohorte des plus braves chevaliers florentins, et plusieurs bataillons avaient déjà trouvé la mort devant cette issue. Cependant les Français, furieux en face des cadavres de leurs frères, se ranimèrent et serrèrent leurs rangs. Les épées brillaient au soleil, un nouvel assaut recommença.

Le sang coulait, et la victoire, indécise encore, ne planait point sur les étendards de la France, lorsqu'on vit arriver du haut de la montagne un cavalier au galop. Rapide, muet, couvert d'acier, il semblait quelque demi-dieu venu pour décider la fin du combat. C'était un singulier spectacle que de voir ce morne personnage traverser solennellement le champ de bataille, en perçant les bataillons qui s'ouvraient sur son passage, en sautant au-dessus des morts, et venant se poser enfin devant la funeste porte de fer. Les coups de sa masse d'armes retentirent sur cette porte ébranlée ; et les chevaliers de Florence, indignés de cet audacieux défi, s'élancèrent pour punir le téméraire inconnu. Mais Gaston de Marcy se tient ferme sur ses étriers; déjà plusieurs de ses assaillants tombent par terre. Il paraît semblable au géant qui domine par sa stature immobile les impuissants efforts de ses ennemis. Sublime effet de l'amour et de la chevalerie! la cohorte invincible jusqu'alors se met en désordre, et les troupes françaises, profitant de cette admirable victoire, s'élancent sur les traces de Gaston et pénètrent par la porte de fer dans la cité vaincue.

Nous ne faisons pas ici l'histoire de la prise de Florence et des guerres d'Italie, mais seulement celle de Gaston de Marcy, l'amant d'Hélène... douce chronique d'amour. Aussi nous avons abrégé les détails du récit pour rapporter simplement l'exploit du chevalier.

N'est-ce pas en effet l'amour qui toujours nous inspire? Et s'il n'y avait pour les grands hommes l'espérance d'être aimés, chercheraient-ils la vanité de la gloire?

Cependant le Chevalier-Noir, écartant les guerriers qui l'entourent et le comblent d'applaudissements fraternels, s'avance vers Charles VIII et lui dit, en relevant la visière de son casque :

— O roi, notre sire, que mon bonheur ne soit pas à

vos yeux un motif pour vous exagérer mon mérite. Je suis un chevalier breton, chevalier de fortune, qui veut conserver avant tout l'indépendance de son épée. Il serait aussi bien lâche à moi de vous dire que l'amour de la patrie m'a seul guidé. Non, sire; une pensée plus égoïste vient d'inspirer mon bras. J'aime une femme, et, pour l'obtenir, l'on m'a dit :—Va-t'en par le monde, tente quelque action d'éclat; reviens ici chevalier royal avec le titre de capitaine, cette femme pourra t'appartenir alors. Voilà ce que l'on m'a dit, sire, et vous avez vu ce que j'ai fait. Jugez si je suis digne du titre de capitaine et de chevalier royal... sinon, je reste encore pour chercher dans les combats une occasion nouvelle de vaincre ou de mourir.

— Noble guerrier, répondit le roi Charles VIII encore tout exalté de son triomphe, je ne crains pas de le dire en face de mon armée, c'est peut-être à toi que je dois Florence. Je ne suis pas de ces souverains ingrats qui prennent pour eux la gloire et laissent à leurs chevaliers les périls et les soucis de leurs travaux. Non; tu es digne d'occuper un rang illustre dans mon royaume. Mais je t'ai compris, chevalier; les honneurs ne sont rien pour toi... l'ambition n'a pas flétri ton âme généreuse. Le titre que tu me demandes n'est qu'un moyen pour parvenir à celle que tu aimes et pour laquelle tu combats. Va, tu peux relever la tête. L'amour de la femme est aussi noble que l'amour de la patrie. Je l'avoue, je serais heureux de pouvoir t'attacher à mon armée; car, après ce que je t'ai vu faire, tu es un soldat précieux; mais il serait infâme à moi d'abuser de ta franchise et de te refuser le titre que tu me demandes, pour que ce refus t'engage à faire de nouveaux exploits dans mes rangs.. Sois donc capitaine et chevalier du roi. Je te donne solennellement ce grade devant tous mes bataillons, et de ma main je veux t'armer mon chevalier féal.

Les trompettes sonnèrent, et les troupes applaudirent

avec un frémissement joyeux.... Gaston s'approcha du prince, lui baisa courtoisement la main, puis fléchit le genou devant lui. Lorsqu'il fut armé chevalier royal et qu'on l'eut reconnu capitaine, il remonta sur son fier coursier. Faisant alors un geste d'adieu à cette foule triomphante, le sire de Marcy s'éloigna rapidement, tandis que Charles VIII faisait entrer dans les murs de Florence son armée victorieuse.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Solennelle entrevue.— L'incendie du Château.

Une année environ s'était écoulée depuis le jour où le Chevalier-Noir avait quitté le château d'Héricourt, emportant la promesse solennelle du vieux baron ; cette fois, il revenait fier de lui-même, revêtu d'un titre et d'un nom glorieux ; il revenait, prêt à demander compte au vieux gentilhomme de la parole donnée, prêt à réclamer hautement la main de celle qui avait juré de se donner à lui. Mais bien des choses étaient changées depuis l'époque du tournoi où le sire d'Arsac, le fiancé d'Hélène, avait succombé dans la lice ; bien des choses étaient changées depuis lors dans le duché de Bretagne ! Mais Gaston ne s'en doutait pas.

Il s'en revenait, bercé dans les pensées les plus riantes. Les plus douces images folâtraient devant lui. Le souvenir de sa victoire restait comme un baume en lui-même, parce que la palme était la main d'Hélène ; ce moment si longtemps désiré, acheté par de si rudes et si brillants travaux, approchait enfin. Le sire de Marcy entrevoyait déjà de loin les blanches murailles du château d'Héricourt. A cette vue, Gaston pâlit et trembla. Lui, qui ne reculait devant aucun danger, frémit en pensant à la femme adorée. Un douloureux pressenti-

ment le saisit. Le château étincelait de mille lumières, dont le voyageur apercevait le reflet lointain. C'était alors l'heure du crépuscule; et ces lumières si nombreuses, qui rayonnaient dans l'ombre naissante, devaient avoir pour cause une fête, une assemblée magnifique. Gaston, inquiet, interrogea les pâtres qui passaient et retournaient en chantant à leur chaumière, après l'heure du travail :

—D'où vient, leur dit-il, que le château d'Héricourt s'illumine ainsi ce soir?

—Vous venez donc de bien loin, mon bon seigneur, répondit le plus vieux des pâtres, puisque vous ignorez que demain la fille des sires d'Héricourt épouse le noble seigneur de Bourgogne, le comte d'Arsac? C'est aujourd'hui la fête des fiançailles, et c'est une joie immense dans tous les environs.... Que Dieu vous garde, seigneur chevalier, ajoutèrent les pâtres en passant leur chemin.

Gaston, par un mouvement convulsif, avait arrêté les brides de son coursier. A cette nouvelle, le jeune homme restait immobile et sans voix; la foudre eut moins rapidement pulvérisé la vie dans ses membres, et l'on eût dit un cavalier d'airain debout dans un coin de la forêt.... Hélène! le sire d'Arsac!... Quel effroyable coup, plus terrible encore que les épées et les lances menaçantes, plus profond que l'arme la mieux trempée! Qu'étaient-ce, auprès de cette souffrance, que toutes les souffrances de la fatigue et du péril? Mille fois mieux eût valu la mort sous les murs de Florence, même la mort la plus lente et la plus cruelle!... L'âme du guerrier blessé, mourant, ne souffre pas! Et qu'est-ce, auprès de la torture de l'âme, la douleur passagère du corps?... Ici le Chevalier-Noir souffrait le supplice le plus atroce.... Et sans doute son mauvais génie, ne trouvant pas de prise sur son armure d'acier et sur son corps de fer, avait imprimé ses griffes sur son âme sensible et tendre. Infortuné! il avait tout quitté, tout bravé pour elle; tout

quitté... même sa gloire! Lorsqu'il aurait pu acquérir d'immenses honneurs sous les drapeaux de sa patrie, lui, capitaine royal, chevalier glorieux entre tous les chevaliers, n'avait pas un moment songé à rester dans cette armée enthousiaste de son audace, avec ce souverain, noble appréciateur de ses exploits. Cette pensée n'avait pas un seul moment obscurci l'horizon de son amour.... Tout pour elle! Auprès du souvenir d'Hélène, qu'étaient la renommée, la vaillance, l'ivresse des combats?... Il espérait, le malheureux! dans la bonne foi de sa tendresse pure, que la jeune fille absente le suivait de son inquiétude, le protégeait de sa prière, et qu'elle n'avait, comme lui, qu'une pensée fixe: le revoir, être à lui! Ignominie!... N'est-ce pas une lâcheté de se faire aimer, adorer, puis de trahir l'absent qui combat pour vous? N'est-ce pas être aussi vil qu'un assassin qui, se riant de la foi jurée, vous frappe d'un coup mortel en vous appelant son ami? Ce brave guerrier, que rien ne pouvait abattre, est terrassé par la perfidie d'une femme. Ce front si fier s'incline, ce sang de flamme est glacé!

Peu à peu cependant la vie revint au Chevalier-Noir. Le souffle bienfaisant de la soirée ranima sa poitrine, et sa pensée se réveilla comme son corps. Cette idée déchirante se dressa encore devant lui... mais les malheureux espèrent; ils veulent douter. Sa planche de salut fut un débris d'incertitude; il s'y accrocha de toutes les forces de son âme. Là encore il trouvait un nouveau supplice. Douter... non! il faut s'assurer en quelques instants de tout son malheur. Il faut, — car peut-être la jeune fille est tyrannisée, — l'arracher à ceux qui l'oppriment et veulent la contraindre à devenir parjure. C'est ainsi que le sire de Marcy trouvait tour à tour dans son imagination l'espoir consolateur ou la plus vive amertume. Il prit sa course vers le château d'Héricourt; mais au milieu de la route il s'arrêta devant la porte d'une chaumière, simple demeure d'un vieux bûcheron que Gas-

ton avait autrefois délivré d'une attaque de brigands, alors que dans les jours de sa jeunesse il faisait dans le bois sa tournée de chevalerie. Gaston savait que ce vieillard lui était tout dévoué, et que dans sa reconnaissance il était prêt à lui sacrifier même son salut éternel. En quelques secondes, le chevalier se fit connaître au vieux Bertrand :

—Bertrand, lui dit-il, tu vas me dire s'il est vrai qu'Hélène d'Héricourt épouse le sire d'Arsac, et.....

—Comment, c'est vous, brave seigneur! répondit l'autre; vous ici, sire Gaston! Entrez dans ma chaumière, devenez un moment mon hôte, que je vous remercie encore.

—Réponds-moi donc, Bertrand, interrompit le fougueux jeune homme. Est-il vrai qu'Hélène.....

—Oui, c'est une honte! reprit encore le vieillard; la fille de la Bretagne épouser un sire de Bourgogne! infâmie!... Je comprends votre douleur à vous.

—C'était donc vrai : elle m'a trompé, trahi!

Le guerrier inclina de nouveau son front sombre; soudain il se releva avec une majestueuse colère :

—Mais vous, s'écria-t-il, mon père, baron d'Héricourt, n'êtes-vous plus chevalier? Etes-vous faible comme une femme? Faites-vous d'un amour le jouet d'une heure? Oh! vous n'êtes plus mon père, puisque vous m'avez éloigné pour mieux me trahir. J'aurai satisfaction de cet outrage, lâche baron!

—Que parlez-vous de notre baron, le vénérable seigneur? dit Bertrand. Ne savez-vous donc pas qu'il est trépassé depuis deux mois?

En disant cela, le bûcheron essuyait une larme.

—Mort, lui!... reprit Gaston avec un accent pénétré. Mon père! et j'allais insulter ta mémoire! Pardonne à la folie d'un amant. Toi si bon et si loyal, tu ne devais pas être parjure et lâche! Non; j'aurais dû savoir que cette nouvelle était l'annonce d'un double malheur. Hé-

lène ! Hélène ! tu laisses au peuple le soin de le pleurer. Ce sont des larmes douces à sa tombe.

Il demeura quelques secondes muet et penché sur lui-même.

Tout-à-coup son pâle visage se colore ; ses yeux humides étincellent.

—Bertrand , s'écrie-t-il , prends une torche éteinte, des broussailles sèches , et suis-moi.

—Je suis tout à vous, seigneur ; mais.....

—Suis-moi, suis-moi, tu connaîtras tout. Tu sais que ton âme est à moi , Bertrand ?

Le vieux bûcheron obéit et suivit le Chevalier-Noir. Ils arrivèrent ainsi , dans l'ombre silencieuse , jusque sous les murs du château d'Héricourt qui étincelait dans les ténèbres comme un météore tombé sur la terre ; et tous deux restèrent à une courte distance en face des fenêtres devant lesquelles passaient et repassaient les ombres des personnages de la fête. Gaston observa et refoula en lui-même la fougue de sa rage pour mieux accomplir son projet. Il aperçut Hélène qui vint respirer un moment l'air pur sur le balcon. Elle était toute blanche et toute parée , même plus souriante qu'à l'ordinaire, ruisselante de bijoux et de richesses. Un cavalier superbement vêtu se trouva près d'elle , et tous deux rentrèrent. C'était le sire d'Arsac.

—Damnation ! murmura le chevalier de Marcy.

Puis il se tut et devint immobile. La musique recommença dans le château. L'ombre d'Hélène repassait encore souvent, enlacée avec celle de l'autre.— Hélas ! il l'avait rêvée belle ainsi, riche ainsi.... Et tout cela , tous ces sourires et cette parure , tout cela pour son odieux rival ! O ciel ! être vivant , voir cela sous ses yeux, lorsqu'on la croyait déjà son épouse, qu'on avait fait de cette idée une part de soi-même... n'est-ce pas un tourment qui brise , un adultère qu'on est forcé de voir du fond de l'enfer ? Tel était le supplice de Gaston,

telle était sa rage ! Il n'avait plus d'autre volupté que la haine. Oh ! la haine est aussi brûlante, aussi exaltée que l'amour, lorsqu'elle est profonde et qu'elle prépare sa vengeance.... Car il médite une vengeance terrible, l'amant fidèle et trompé.... C'est un effroyable silence que son silence ; ce n'est pas en vain qu'il assiste à cette fête de fiançailles et qu'il laisse fermenter en lui la lave d'un volcan.

Allez, galants seigneurs et belles dames de la fête, respirez l'atmosphère du bal, enivrez-vous de l'éclat des lumières, de ces flots de parfums et d'harmonies ! Dansez et riez... Vous ne voyez pas ce chevalier et ce vieillard qui se glissent à vos pieds dans la nuit, pareils aux serpents qui se cachent sous les fleurs du gazon, et qui vont mordre la jeune fille aux pieds nus, lorsqu'elle joue insoucieuse au milieu des roses et des rayons du soleil! La fête dura trois heures ; pour Gaston, c'était à devenir fou. Enfin, le bruit s'éteignit insensiblement, la fête disparut, et le château retomba dans l'obscurité. Le Chevalier-Noir laissa échapper un cri de satisfaction, comme celui qui, après une longue attente, voit s'avancer l'heure de la joie.

—Allons, Bertrand, fit-il, tu te tiendras prêt à exécuter mes ordres.

—Je vous l'ai déjà dit, seigneur, mon âme est à vous.

—Tu me l'as juré, et je te crois, reprit encore Gaston d'un ton grave et résigné.

Puis il descendit de cheval.

Alors que faisait Hélène? En quittant son fiancé, après l'agitation de la fête, elle s'était retirée dans son boudoir ; elle effeuilla sa couronne, ôta ses bracelets, ses parures, et se mit à rêver. C'était donc sa dernière nuit de vierge et de solitaire rêverie.... Après cette nuit des fiançailles, c'était l'aurore de l'hyménée. Elle ne voulut pas encore se livrer au sommeil. Minuit sonna ; minuit, l'heure des fantômes, des craintes et des souvenirs ! La jeune fille

perdit presque la pensée de son futur époux, et dans une vague terreur, elle écouta les paroles nocturnes du vent et des ténèbres.... Au sein des vagissements du silence, elle crut distinguer la voix plâintive de son oncle et les hennissements du coursier de Gaston.... Dieu! quelle idée rapide! Gaston!... Tout lui rappelle sa présence: minuit, le boudoir, sa parure.... C'était là qu'il lui avait dit adieu, c'était là qu'il lui avait juré sa fidélité éternelle, c'était là, en sortant du festin, au moment même où elle ôtait ses diamants et ses fleurs, que le Chevalier-Noir était venu lui tendre sa main de frère et de fiancé. Ce remords et cette terreur la font pâlir.... Tout-à-coup un craquement léger se fait entendre, la porte secrète s'ouvre,— Hélène ne songeait plus à cette issue,— et Gaston apparaît dans la chambre, debout, noir et menaçant comme le spectre de la vengeance.

—Grand Dieu! dit Hélène en poussant un cri de stupeur.

—Tais-toi, reprit le sire de Marcy avec violence.

Mais il s'arrêta; puis, recommençant avec un calme apparent, il continua:

—Hélène! Hélène! Hélène! me voici. L'année est presque écoulée; je viens vous rappeler votre promesse; je suis capitaine et chevalier royal. Pour vous obtenir, j'ai tout bravé, tout vaincu. Maintenant, je viens vous dire: jeune fille, qu'avez-vous fait du serment du vieillard? Qu'avez-vous fait de votre promesse et de notre amour?

Hélène, dévorée par l'inquiétude et le remords, se mit à pleurer:

—Pleure, enfant, reprit le Chevalier-Noir; pleure de toute ton âme. Tu as profané ce qu'il y avait au monde de plus grand et de plus sacré! La cendre de ton oncle est à peine refroidie, à peine se sont éteints les flambeaux de ses funérailles, et déjà tu allumes les flambeaux sa-

criléges de la fête et de l'hymen. Profanation au tombeau! profanation infâme! puisque cet hymen est une insulte à sa mémoire, un démenti à sa vieille loyauté! Moi, fort de la pensée d'être ton époux, je n'avais qu'une seule pensée : toi, mon amour! Et j'ai pris une ville ennemie, j'ai vaincu un bataillon de chevaliers florentins; j'ai reçu mon titre de capitaine devant toute l'armée de France, de la bouche du souverain. Voici ce que je faisais, enfant, tandis que toi, loin d'attendre mon arrivée, tu te livrais au plaisir et tu te donnais à mon rival, sans songer qu'il est un Dieu vengeur de la tombe profanée et du serment trahi.

—Ah! Gaston, dit Hélène qui commençait à se remettre, il est trop tard pour revenir sur le passé. Ce mariage doit s'accomplir. Après la mort de mon oncle, la duchesse Anne a exigé cette union... pour des vues politiques. On vous a cru mort ici. Pourquoi donc êtes-vous si longtemps resté dans l'absence?

—Dérision que ces paroles d'enfant!... Mais si c'est une tyrannie qu'on exerce sur toi, mon Hélène, voici ton défensenr, ton véritable époux; et si......

—Non, vous dis-je; c'est peut-être vous que j'aime encore, Gaston; mais cette union ne peut plus être retardée. Il faut que demain elle soit accomplie.

—Je le vois! s'écria le sire de Marcy avec une exaltation douloureuse; je n'aimais que l'ombre d'une femme, et non pas un de ces anges que sans doute on doit trouver au ciel. Tu n'aimes pas, Hélène; tu ne sais pas ce que c'est qu'aimer. Eh quoi! tu me dis : « C'est peut-être encore vous que j'aime... » et tu ajoutes : « Mon mariage avec un autre doit s'accomplir.... pour des vues politiques.... » Lâche! dis plutôt que tu n'as pas d'énergie pour lutter contre le plus petit obstacle! Dis même que le sire d'Arsac te séduit avec son opulence et son vieux titre de comte; dis que tu seras heureuse et fière de paraître dans la Bourgogne com-

tesse d'Arsac, pour recevoir les hommages des courtisans et des muguets de la cour. Tu m'aimes!... Aimer, c'est être à deux, quoi qu'ordonne le sort; c'est suivre celui qu'on aime à travers les ronces et les broussailles du chemin, partageant son pain noir et couchant sur la dure, avec le soleil pour foyer et la lune pour flambeau. Lâche! tu n'es pas faite pour aimer, fille de la mollesse et de l'indolence, dont l'âme se froisse comme le corps au moindre souffle d'une brise piquante. Eh quoi! tu m'aimes... et Dieu m'est témoin que cette parole a remué tout mon cœur, et que je serais prêt à te pardonner! Suis-moi donc. Fuyons ensemble ce séjour de l'oppression et de l'infâmie. Fuyons! un serviteur dévoué m'attend en bas avec mon bon coursier; fuyons! cette issue secrète nous protége; nous apaiserons ainsi les mânes de ton oncle notre père. Viens, viens!

A ces mots, Gaston prit convulsivement la main d'Hélène, et voulut entraîner la jeune fille par la porte secrète.... Elle résista, parce qu'elle n'était pas une de ces femmes aux passions profondes, aux actions hardies. Au bruit de cette scène, aux cris de détresse d'Hélène, plusieurs chevaliers qui veillaient dans le vestibule accoururent dans le boudoir l'épée nue, le geste menaçant.

Gaston de Marcy, à leur aspect, sentit la rage battre dans sa poitrine :

—Par Satan! s'écria-t-il en tirant aussi son épée, la fille des sires d'Héricourt gardée par les chevaliers de Bourgogne! Vous allez me connaître, Messeigneurs. Cette femme est à moi; place, place, reconnaissez Gaston, le Chevalier-Noir.

Alors il se dirigea vers la porte, entraînant Hélène qui se débattait sous son poignet de fer. Mais les officiers bourguignons lui barrèrent le passage. Les épées se croisèrent et retentirent un instant. Deux chevaliers de Bourgogne tombèrent. Enfin Gaston, vaincu par le nombre, fut blessé au côté d'un coup d'épée mortel.

—Ah ! fit-il avec un rugissement de douleur et de furie, vous vous croyez vainqueurs, mes maîtres. Attendez !

Ce disant, il tira de sa cuirasse la blanche écharpe d'Hélène, et se mit à l'agiter d'une main fiévreuse et crispée à la fenêtre de l'appartement.

Quelques minutes après, une fumée épaisse s'élevait dans la nuit. L'incendie était au château ! Les chevaliers s'enfuirent avec précipitation.... Hélène, épouvantée, voulut fuir sur leurs pas.... Elle fut encore retenue par le poignet terrible de Gaston de Marcy.

—Tu ne fuiras pas, dit-il ; enfin, nous voilà seuls.... Je meurs, mais Dieu m'accordera sans doute assez de force pour accomplir ton châtiment.

Gaston, qui, jusqu'à ce moment, avait lutté contre sa blessure, tomba, enlaçant Hélène et l'entraînant dans sa chûte.... Il s'appuyait sur son épée, et se traînait à la fenêtre pour voir si la flamme gagnait le château d'Héricourt.

—Bien, bien, disait-il ; voilà l'incendie.... Nous sommes seuls enfin, comtesse d'Arsac. C'est notre agonie, à deux ! Ta blanche écharpe à cette fenêtre... c'était le signal de l'incendie ! Mon vieux Bertrand m'a bien servi. Mourir à deux, ah ! quelle joie.... Souffre, ô femme maudite. Voici la flamme ; j'ai encore assez de sang dans les veines pour t'enchaîner ici ; tu meurs, tu meurs, voici la fumée.

Hélène, dans la fièvre de la terreur, terrassée, broyée, n'articulait que des mots sans suite : — J'étouffe... oh ! Gaston... laisse... je t'aime... pardonne....— Et c'était un spectacle horrible ! le boudoir élégant devenu le théâtre des combats et de la vengeance, cette jeune fille terrassée par ce chevalier sanglant et farouche, ces deux cadavres de bourguignons ! au dehors la nuit ! et la flamme qui pétillait dans les torrents d'une fumée noire.... Quelles vengeances et quelles agonies !

Le lendemain, le château d'Héricourt n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes; et maintenant, tous les soirs, au dire de l'habitant des campagnes, on voit errer des fantômes sur ces ruines, et l'on entend des gémissements frémir avec le cri des oiseaux nocturnes, le sifflement de la brise et les sourds vagissements des morts.

MICHAËLI,

ÉPISODE DE L'HISTOIRE MILANAISE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Prince espion.

Après un flux continuel d'orages populaires, après mille coups de poignard dans l'ombre, le duché de Milan sembla rassasié de révoltes et d'assassinats. Le peuple, comme un lion gorgé de sang, s'endormit sur l'arène palpitante, sur les débris des Visconti trahis et vaincus. Mais le sommeil de cette populace italienne, qui, dans ses rêves aveugles d'indépendance, ne comprit jamais ce qu'était la liberté véritable, ce terrible sommeil avait un rugissement sourd qui troublait le repos des nouveaux souverains. Les Sforce étaient en proie à la défiance, à la terreur. Ils avaient de nombreux ennemis parmi les ambitieux du jour et les partisans du gouvernement passé; ils savaient qu'il serait facile à ces ennemis de soulever des mécontents ou de

trouver des spadassins dans cette foule milanaise ; aussi la famille des ducs régnants craignait-elle sans cesse de voir s'éveiller l'effervescence publique ou de tomber sous le froid stylet de quelque bravi soudoyé par les factions !...

Ainsi les Sforce se transmirent successivement un pouvoir chancelant et craintif ; c'était, à la présente époque, Maximilien Sforce qui régnait dans le duché de Milan, l'an de grâce quinze cent vingt-neuvième de l'ère de la chrétienté.

Ce sont les mauvais peuples qui font les mauvais princes ! Contemplez l'Italie : ses citoyens remuants et indomptables ne réussirent qu'à faire de leurs ducs des despotes et des espions. Les Etats d'Italie furent toujours esclaves, parce qu'ils furent injustes envers leurs chefs et que jamais ils ne voulurent se soumettre à une sage puissance. L'anarchie est mère de l'esclavage et du despotisme. Pauvre Italie ! à quoi vinrent aboutir les orages continuellement soulevés par tes passions politiques ? A te faire, en définitive, courber la tête sous un joug étranger !

Or donc, Maximilien Sforce régnait ; mais le malheureux duc avait de sinistres pressentiments et de poignantes défiances. Il croyait voir dans tous les hommages des sourires de perfidie ; il comprenait bien que son sceptre était agonisant. Toute sa famille devait s'éteindre après lui, le dernier rejeton de la noble race ; de sorte que les ambitieux surgissaient de toutes parts, plus remuants et plus avides que jamais ! Il ne s'agissait plus d'une place de conseiller ou de ministre à conquérir après la mort de Maximilien, mais bien du duché lui-même. Combien il y avait donc de seigneurs qui en voulaient à la vie du prince, uniquement parce qu'il occupait cette dignité si convoitée et pourtant si malheureuse ! Les ambitieux et le souverain s'étaient compris d'un coup-d'œil. Des listes de proscription étaient chaque jour remplies, des échafauds tous les jours teints de sang. Le duc, en se montrant cruel, croyait défendre légitimement sa vie. Hélas ! qui du peuple ou du prince a ré-

pondu devant Dieu de tout ce sang et de tous ces crimes?...

Mais le Sforce faisait quelque chose de plus bas encore que des proscriptions et des arrêts de mort : il se faisait espion. Tout le jour, il restait enfermé dans une salle retirée de son palais, où son unique confident, nommé Mattéo, préparait et servait ses repas ; puis, quand le soir jetait ses ombres sur la ville, Maximilien se déguisait avec un vieil habit de moine, et, toujours accompagné du seul Mattéo, il parcourait Milan, la géante endormie, pour écouter les paroles qui s'échappaient à son sommeil. La liste de proscription marchait avec le faux moine et son compagnon.... Bien des intrigues avaient été dévoilées de cette manière et bien des conjurés punis sans savoir d'où jaillissait contre eux cette lumière inattendue. Malheur aux ambitieux qui veillaient et confiaient leurs secrets terribles à la nuit ! La nuit même était indiscrète. Oh ! le pauvre duc et le pauvre duché !

Comme il se promenait, selon sa coutume, par une nuit bien noire, il arriva sur les bords d'un lac où se trouvaient des gondoles éclairées par des falots. Plusieurs gondoliers s'étaient réunis sur la même barque, et charmaient les heures de la veillée par des chansons et des propos joyeux. L'un d'eux parlait en ce moment, et ses camarades l'écoutaient avec une attention qui avait quelque chose de grave, tandis que la pâle lueur des falots se reflétait en rayons argentés dans l'eau sombre et doucement frémissante.

—Je te dis, Davilla, s'écriait l'orateur, que Maximilien ne mourra pas de sitôt, et que les comtes Mandonelli et Columna auront beau faire, ils n'arriveront jamais à mettre la main sur la couronne du duché.

—Ils y arriveront, répondait l'autre, aussi vrai que la brune Térésa sera ma femme avant le dimanche de Noël qui doit venir dans quinze jours, maître Michaëli.

A cette parole, le premier interlocuteur frémit de colère. C'était une double bravade, bravade politique et bravade

amoureuse; car Michaëli était le rival malheureux de Davilla et l'amant dédaigné de Térésa la brune, en même temps qu'il était partisan des Sforce contre les Mandonelli et les Columna.

—Pardieu, monseigneur! dit à voix basse Mattéo à son maître immobile sur le rivage, que vous font toutes ces billevesées de manants? Ce sont de pauvres gondoliers qui n'entendent rien aux affaires publiques; croyez-moi, ce serait perdre votre temps que de rester ici une seconde de plus. Il y a d'autres paroles à écouter et d'autres têtes à trancher, par la Madone!...

—Silence, Mattéo! silence... écoutons le peuple, fit le duc de Milan, toujours attentif et le regard fixé sur la gondole de Michaëli.

Mattéo se tut et regarda de même, par cet esprit d'imitation naturel aux gens de son métier.

Les gondoliers cependant avaient beaucoup de peine à contenir la fureur de leur camarade irrité, qui voulait se jeter sur Davilla pour le punir de son insultante exclamation. Enfin l'air de la nuit et les bourrades qu'il reçut dans ses ébats calmèrent bientôt la fougue de ses sens; il promit d'être paisible, et s'assit de nouveau sur le banc de la gondole en grommelant :

—Elle t'aime, disait-il, eh bien! épouse-la, si elle t'aime; mais sais-tu ce qu'elle préfèrerait à toi, Térésa? c'est de l'or! Ne crois pas qu'elle t'épouse pour tes beaux yeux et ta voix emmiellée, enfant; non, non; elle te préfère à moi, parce que tu as fait ces jours derniers un héritage assez décent de ton oncle l'abbé.... Ne te flatte pas, va, je la connais....

—Assez, Michaëli! crièrent les gondoliers en riant.

—Eh bien! donc, continua-t-il, revenons à ce que nous disions tout-à-l'heure, à notre bien-aimé duc, Maximilien Sforce. On lui en veut beaucoup. Pardieu! les Mandonelli ont leurs créatures, les Columna ont leurs créatures, et tout cela en veut au duché.... Il doit même y avoir sous

jeu quelque bonne conspiration que la Providence déjouera sans doute, si elle veille encore un peu sur le territoire milanais.

— Quel dommage que maître Michaëli n'en connaisse pas le fil, interrompit Davilla avec un accent dédaigneux; il pourrait, en la dénonçant, gagner de l'or et se faire assez riche pour trouver une femme qui veuille de lui.

—Je te méprise, toi, fit Michaëli, tu es un enfant. Si je voulais être dénonciateur, je ne serais pas embarrassé, sache-le bien ; j'ai entendu ce matin causer à voix basse les deux fils Mandonelli qui passaient sur ma gondole. Hum ! si je voulais!... J'ai entendu bien des paroles qui feraient tomber d'illustres têtes. Je suis plus fin que toi, Davilla, pour les affaires publiques, sinon pour les affaires d'amour.... Mais je me tais, je me tais, cela ne vous regarde pas. Enfin, mes amis, ma grand'mère m'a toujours dit que j'étais né pour être un homme d'Etat. J'ai manqué ma vocation, voilà tout!

Les gondoliers poussèrent un éclat de rire universel, et la conversation dégénéra de nouveau en inintelligible tapage. Les deux personnes qui se trouvaient sur la rive ne s'éloignèrent pas cependant. Sur l'ordre du duc, Mattéo fit entendre un certain signal, et presque aussitôt une patrouille d'archers s'avança du côté du prince, qui se fit reconnaître. L'affidé, ayant reçu les instructions de son seigneur, se mit à la tête des soldats, et Sforce reprit son immobilité pour contempler la scène nouvelle qui allait se passer.

Une espèce de calme était revenu parmi les gens de la gondole, parce que Davilla s'était mis à chanter une barcarolle d'amour. Le jeune homme avait appris à moduler sa voix avec l'harmonie des ondes; il y avait dans son chant quelque chose de naturel qui charmait comme le bruit du lac lui-même; on écoutait avec plus d'entraînement ses accents sans art que ceux du plus habile ménestrel admirés

par les maëstros. Et puis, les noms de femme qui souriaient dans ses barcarolles étaient toujours si pleins de mollesse et de grâce ! Il chantait Teresitta, sa fiancée, ou Nizza, la plus blanche des gondolières, ou Sophia, surnommée la nymphe du lac, qui avait vu tous les jeunes seigneurs de Milan déposer leurs hommages à ses pieds.

Tous écoutaient, puis tous répétaient en chœur le doux refrain de la chansonnette. Ces hommes étaient bercés dans une demi-somnolence, dans un bien-être que la nuit donne à ceux qui respirent son air mystérieux. Y a-t-il une plus tendre, une plus divine sensation que l'écho d'une chanson amoureuse pendant ces heures nocturnes où l'on sent que le sommeil vous invite, sans que l'on veuille y céder? Alors on rêve amour et cieux, on ne vit point sur la terre ; c'est une brise céleste que l'on croit goûter dans toute sa fraîcheur. Et si quelque chant traverse les airs, chant de femme ou de jeune barde, on croit ouir un concert de séraphins. Les gondoliers éprouvaient tout cela sans le comprendre ; leur belle patrie les avait faits poètes en naissant, mais l'art n'avait point poli la perle de leur imagination populaire.

Et pourtant, cette sensation divine que Maximilien Sforce ne goûtait pas, lui, le rêveur de trahisons et de couronnes, cette sensation paraissait délicieuse à ces rêveurs de poésie et de fiancées. Ils étaient redevenus paisibles ; ils étaient heureux, heureux de leur bien-être actuel et des richesses de leur âme !

Tout-à-coup une secousse suivie d'un coup sourd ébranle leur gondole, puis une autre, puis une troisième. Le chant s'arrête, les auditeurs se réveillent et regardent avec étonnement. C'étaient des archers qui sautaient sur le pont de la barque amarrée au bord de l'eau. Avant que les gondoliers stupéfaits eussent songé à s'opposer à cette escalade, la petite cohorte de Mattéo était déjà tout entière dans le domaine de Michaëli. Les archers se rangèrent à l'extrémité du pont, où leurs lances étincelaient comme des

flambeaux funèbres. Et Mattéo s'avança d'un pas :

— Au nom de monseigneur le duc ! s'écria-t-il, nous voulons parler aux gondoliers Michaëli et Davilla. Qu'on nous les livre à l'instant !

Un murmure de mécontentement accueillit ces paroles :

— Nous ne livrons personne, maître bourreau !

— Quel est ce démon de la nuit? nous ne livrons pas nos frères !

— A bas les lances des sbires ! à bas les sbires ! à bas le duc !

— Misérables ! hurla Mattéo en tirant son épée, livrez-nous ces hommes ou vous ne verrez plus l'aurore nouvelle dont l'exhalaison rafraîchit déjà nos visages. A moi, mes archers !

D'abord, l'aspect des soldats qui assiégeaient leur flottante demeure avait terrifié ces pauvres gens, comme la vue d'une nuée de hiboux épouvanterait un voyageur nocturne, occupé à contempler un ciel étincelant d'étoiles ; mais les brutales menaces de Mattéo, puis cette idée de trahison que laissait percer cette phrase maladroite : « Livrez-nous-les ! » tout cela avait révolté ces âmes franches et loyales, tout cela leur avait rendu le sentiment de leur droit. Les camarades de Michaëli et de Davilla s'armèrent de leurs longues rames et s'apprêtèrent à repousser par la force cette violence faite à leur liberté, cet outrage à leur cœur. Ils ne tremblaient plus devant les armes des soldats, parce que l'idée de la violence absorbait chez eux toutes les idées. Le peuple avant tout veut être maître chez lui.

— Jetez-moi cette canaille à l'eau, soldats ! cria Mattéo furieux. Conservez-nous seulement ce grand blond et ce petit noir aux yeux si vifs, ajouta-t-il en désignant aux siens Davilla et Michaëli.

La troupe croisa ses lances, et peut-être le sang allait couler tout-à-l'heure, lorsqu'un homme sortit du groupe

des gondoliers et vint se poser fièrement auprès du chef des sbires, qu'il regarda en face.

C'était Davilla!

—Epargnez le sang milanais! fit-il, épargnez mes frères. Me voici; vous direz de ma part au duc Maximilien Sforce que je suis son ennemi.

Un second individu vint se placer près de Davilla, et dit à Mattéo:

—Je suis Michaëli, capitaine! Je me rends avec mon compagnon; emmenez-moi. Vous direz de ma part au duc Maximilien Sforce que j'étais son ami!...

La cohorte enveloppa les deux prisonniers, et les ramena avec elle sur le rivage. En s'éloignant, l'affidé jeta un dernier regard de dédain sur le groupe muet des gens de la gondole, et sans qu'aucune résistance vint entraver sa marche, il se dirigea vers le centre de la ville, où l'aurore commençait à blanchir imperceptiblement les toits.

Alors seulement le duc, qui pendant toutes les phases de cette triste scène, était resté debout comme une statue sur les bords du lac, se mit à cheminer aussi vers la ville, et grâce au déguisement qui le cachait, grâce à l'ombre qui le protégeait encore, Maximilien s'apprêta à regagner par une porte secrète l'intérieur de son palais ducal.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le Cabinet ducal.

Transportons-nous maintenant dans une salle assez vaste, mais plutôt longue que large, où la clarté d'un seul flambeau dessine sur les murs des ombres tremblotantes. Il s'y trouvait pour tout meuble une table avec des pieds gothiques, un fauteuil avec des bras ornés de têtes grimaçantes d'animaux, un lit surmonté par un baldaquin d'où tombaient des rideaux de soie rouge, salis par

le temps et la négligence des serviteurs. On ne voyait pas dans cet appartement de ces beaux vases aux sveltes figurines si grâcieusement sculptées par les artistes d'Italie, ni de ces riches peintures venues de Rome, ni des œuvres de l'industrie admirable des modeleurs florentins. Et pourtant l'on était à Milan, la voisine de toutes ces beautés et de toutes ces merveilles. Pourquoi donc cette simplicité, cette négligence, cette nudité dans un appartement si spacieux? Les murailles sont vides de toutes parures ; point de tapisserie de velours et d'or ; mais rien... rien! Seulement des armes suspendues çà et là ; ici une épée, là deux poignards, plus loin une panoplie... Ce sont les uniques ornements que l'œil y découvre, s'il est permis de nommer ces choses des ornements. Au dehors, on n'entend pas l'harmonie de la brise dans un feuillage, ni le premier chant d'un oiseau qui se réveille, ni l'écho du lac folâtre et tendrement grondeur... Non, rien de ces bruits délicieux ne vient frapper l'oreille de celui qui écoute. Le silence du dehors n'est troublé que par le pas retentissant d'une sentinelle sur la dalle sonore.

Et pourtant nous sommes ici dans le palais ducal, dans le cabinet même du duc, dans la chambre favorite de l'opulent Maximilien. Pour y arriver l'on doit passer par une série de salons éblouissants, d'allées magnifiquement pavées en marbre, de cours ornées de plantes et de statues... L'on doit traverser tout le palais pour arriver là ; et quand les yeux, las d'admirer tant de magnificence, cherchent dans la retraite du prince une magnificence qui ranime la curiosité par une splendeur nouvelle, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec stupéfaction et désappointement :

— Voilà un bien pauvre réduit!...

Hélas! ce cabinet ducal si froid et si triste, qu'on pourrait appeler le cœur du palais, ce carré d'espace sombre que le bâtiment princier cache au sein de sa magnificence, n'est-ce pas l'emblême de la personne même du souverain? Ce cœur du palais est triste, glacial, comme l'est

son cœur à lui, le malheureux prince... Oui, sa personne est comme sa royale demeure : étincelante de pourpre et de richesses au dehors, mais au dedans vide de joies, froide de soucis et d'anxiété, rongée, dévorée par mille morts, avant de tomber en poussière à jamais! La puissance !... c'est le rocher de Sisyphe, l'épée de Damoclès, le vautour insatiable au foie toujours renaissant de Prométhée ! La puissance est cette soif de Tantale qui creuse les joues, donne la fièvre au sang, les rides au visage, la blancheur aux cheveux!... Sans doute, dans le monde éternel où les terrestres douleurs sont compensées, où les souffrances sont comptées comme des mérites, il y a de bien grandes délices pour les rois... car ils ont sur terre de bien grandes tortures! Sans cesse ballottés sur une mer houleuse pendant leur vie, ils ne trouvent pas même le port auquel tout homme arrive... le port et le calme de la tombe ! Leur mémoire n'est pas même une chose sacrée comme celle de tous. L'histoire réveille leur poussière, les ressuscite aux yeux de la postérité, et les juge avec ses passions et ses mille voix chantantes. Que plus heureux sont ceux qui vivent et s'endorment oubliés par le peuple après leur mort, comme ils le furent pendant leur vie !... On a tant de fois proclamé cette maxime, et personne ne l'a crue, parce que l'ambition est plus forte que la vérité.

Mais une porte latérale du cabinet s'ouvre; — puisque ce mot nous est venu tout-à-l'heure, nous continuerons à nommer la retraite ducale un cabinet, quoique nous eussions pu lui donner un tout autre nom, car elle servait aussi de chambre à coucher et de salle à manger au monarque; — enfin, une porte du cabinet s'ouvre, un homme paraît, et promène de tous côtés des yeux où l'impatience flamboie; mais il ne voit autour de lui rien de ce qu'il cherchait, sans doute; en effet, un geste de mécontentement lui échappe, et ces mots tombent de sa voix creuse et rauque :

— Ils ne sont pas encore là !

Cela dit, le personnage jette sur son siége le déguisement de moine dont il était couvert, et va ranimer la lampe qui brûlait avec paresse, comme si, fatiguée de sa veille, elle voulait s'assoupir au matin.

Cet homme... c'était le duc Maximilien Sforce.

Il s'assura de nouveau par un moment d'attention, pendant lequel son oreille interrogea le moindre écho du dehors, que ceux qu'il attendait n'étaient pas encore proches; puis, comme il n'entendait rien, il alla s'asseoir sur son fauteuil gothique, en face de sa table massive en bois vert. Là, sans songer le moins du monde qu'il aurait pu goûter un instant la fraîcheur du sommeil, le prince milanais regarda machinalement avec de grands yeux distraits la lampe qui pétillait plus joyeuse, et l'une de ses mains, étendue sur la table, la frappait de petits coups par l'agitation des doigts nerveusement cadencés. Du reste, il était immobile. Cet homme avait appris à ronger tant de fois le frein de l'impatience, qu'il avait vu son corps et son âme s'habituer à une espèce de calme, pareil à la glace qui enchaîne la surface des eaux et dérobe aux regards extérieurs le trouble et le frémissement du fond de l'onde irritée.

Or, je vous le demande, pourquoi Maximilien aurait-il paré sa chambre de richesses, de sculptures ou de peintures ? Pourquoi donc aurait-il pris le soin d'entourer ses méditations solitaires du luxe et de l'élégance dont il pouvait à loisir rassasier sa vue? Il avait bien autre chose à penser ! De quel poids eût été dans le bonheur de son existence l'aspect d'un rideau soyeux ou d'un bel objet d'art? Est-ce qu'il avait seulement songé qu'on peut éprouver de la joie à faire orner un appartement, à regarder un tableau de grand maître, ou bien à lire une page de poésie ?... Est-ce qu'il ne dédaignait pas tous les artistes comme d'absurdes et insipides rêveurs? Cela se comprend bien, n'est-ce pas ? Toute sa rêverie, toute son âme était absorbée par une seule force : le souci du pouvoir. Et

même, en ce moment, qu'eût-il fait d'un appartement magnifique? Il n'avait plus de regards dans les yeux, plus de fibres dans le cœur, plus de pensées dans l'esprit.

Il attendait Mattéo!

Toujours ainsi, le duc arrivait le premier quand il donnait un rendez-vous à son affidé. Cependant l'affidé était plus jeune et plus alerte que le grand-duc; mais ce n'était après tout qu'une volonté de mercenaire, une volonté de confident à gages que celle de ce Mattéo, tandis que Maximilien agissait par lui-même et pour lui-même. Il ne comprenait pas ce qui le faisait toujours arriver le premier. Il s'y était habitué, mais sans le concevoir...

Enfin, le prince se redresse par un bond subit, sa respiration se dilate, il entend de loin, de bien loin, des pas qui font résonner l'escalier... Un moment avant, il engourdissait son impatience pour ne pas souffrir; maintenant, il vit, il vit à pleine poitrine et s'écrie :

— Ah! ce sont eux!... ce ne peut être qu'eux!!...

Ainsi l'amant, à sa première aurore, attend celle qui fit couler dans ses veines le baume d'une passion première. Il épie chaque murmure de l'air, chaque frissonnement du silence. Que le ciel soit noir ou bleu, la brise douce ou rude, que lui importe? Il ne voit plus, il ne sent plus, il attend! Que lui fait l'aspect d'un jardin suave ou d'une riche prairie? L'espoir et l'impatience anéantissent tout son être dans un unique désir. Mais si celle dont la présence est tant désirée approche de lui, soudain une voix secrète l'avertit de cette présence voisine... Il s'enivre d'elle avant de l'avoir aperçue, il a compris son pas... Tel est Maximilien Sforce en ce moment... non pour une femme, par le ciel! Il y a longtemps qu'il ne sait plus ce que c'est qu'un baiser ou l'adorable désinvolture d'une jeune beauté; pour lui toutes ces choses sont des fadaises comme les arts; le plaisir n'a pas assez de force pour percer l'écorce de son âme bronzée. Mais il a sa corde de vie aussi, son

pouvoir à défendre, les intrigues à découvrir, et les seigneurs, ses rivaux, à terrasser. Toute cette sourde ramification d'espions, d'ambitieux, d'ennemis, d'amis, de proscriptions, de grâces, d'échafauds... voilà son âme ! voilà son sang ! Et tout ce qui rattache à cela lui rallume vigoureusement la flamme vitale morte à tout le reste; tout cela lui fait palpiter le cœur. Or, Mattéo, son cher Mattéo, c'est l'axe vers lequel convergent les rouages de sa mystérieuse existence; c'est le résumé de ses sensations, c'est le souvenir, la vie, enfin! Voilà pourquoi le duc ne respire que cet homme et saisit d'une manière surnaturelle le bruit naissant de ses pas sur l'escalier de pierre....

Il ne se trompait pas, c'était bien lui! Maximilien ne songea pas à le gronder de ce retard, tant il se trouvait heureux de voir son désir réalisé. Le confident n'était pas seul. Selon les ordres du souverain, il amenait en sa présence les deux prisonniers de la gondole : Michaëli et Davilla... Cinq archers seulement les accompagnaient dans la retraite ducale, et restèrent au fond de la salle, l'arme au pied.

— Bien! Mattéo, bien! s'écriait le duc en faisant des signes de tête qui témoignaient sa satisfaction. Très-bien! mon fidèle!

En même temps, il promenait partout ses regards, et semblait détailler tous les personnages, comme un homme qui, sûr de goûter enfin une joie désirée, veut suspendre son plaisir, afin de le goûter mieux....

Ensuite, il se leva à demi de son siège, et fit signe à Mattéo de faire approcher Michaëli. Le pauvre gondolier avança.

C'était un individu de moyenne taille, bien fait de sa personne, assez noble dans son maintien; ses yeux avaient une vivacité perçante qui dénotait en lui une intelligence au-dessus de sa condition. Le duc saisit rapidement cette pensée et s'en applaudit intérieurement. Quant au pauvre diable, nous ne dirons pas qu'il avait un maintien

ferme, un regard héroïque; non certes, en cela nous mentirions fort, car il était tremblant et pâle comme un spectre; il se croyait au moins à sa dernière heure, et s'il jetait un regard furtif autour de lui, c'était pour le rabaisser de suite, comme s'il eût aperçu le seuil épouvantable de l'enfer.

— C'est donc toi qui t'appelles Michaëli! fit le prince avec un accent bien sévère.

Le gondolier se sentit plus froid, plus tremblant : c'est ce que voulait le duc; il savait que l'on apprivoise un homme par la peur, de même que l'on dompte un lion par la faim...

— Eh bien! continua-t-il, tu te vois en présence de Maximilien Sforce, duc de Milan!

A ce nom qu'il n'avait jamais prononcé qu'avec respect, à la vue de ce souverain dont il s'était toujours montré, par actions et par paroles, le chaud partisan, Michaëli reprit de l'assurance; il se hasarda à regarder son juge, et crut démêler un fond de bienveillance dans l'expression fictivement rigide de sa physionomie.

— Oh! monseigneur, fit le prisonnier, quelle méprise votre justice a-t-elle donc faite?... On m'a traîné devant vous à travers la ville, au milieu de vos archers, comme un criminel; il y a là sans doute une erreur. Je suis un homme paisible et je n'ai commis aucune méchante action. Daignez interroger ceux qui me connaissent; ils vous diront qu'aucun méfait ne pèse sur la conscience de Michaëli le gondolier...

— Il s'agit bien de ta conscience, vraiment, maître bavard! interrompit le duc; c'est de ta vocation qu'il s'agit... Un certain écho m'a répété ton imprudente parole; n'as-tu pas dit tout dernièrement à tes compagnons assemblés que tu étais né pour être un homme d'Etat?

— Je crois que cela est vrai, répondit Michaëli confus.

— Oh! voilà un fameux crime en politique! s'écria Maximilien.

Le gondolier stupéfait ne répondit rien ; mais ce mot de crime le fit frissonner de nouveau.

— Ce n'est pas tout, continua Sforce; on a entendu d'autres choses que cela : « Si je voulais, as-tu dit, je suis plus fin qu'on ne le croit; je sais de terribles secrets; les fils Mandonelli ont passé ce matin sur ma gondole, et j'ai surpris leurs demi-mots ; je pourrais faire tomber d'illustres têtes ! » Santa Madona ! Michaëli, ne te souviens-tu plus d'avoir tenu ces propos ?

Mais le prisonnier ne répondit rien encore ; par un instinct dont il ne se rendait pas compte, il ne voulait pas être dénonciateur.

— Ah ! misérable !... s'écria le duc, je crois que tu te donnes des airs de ne rien dire ! Tu ne sais pas que cacher une trahison, c'est trahir soi-même, c'est mériter la mort !... Traître, parleras-tu ?...

— J'ai toujours aimé, vénéré votre seigneurie, fit l'homme du peuple avec hésitation.

Maximilien se leva, en proie à l'agitation la plus violente ; puis il ouvrit une vieille armoire dont il tira précipitamment un petit coffre de fer. Il plaça ce coffre sur la table, ensuite s'avançant vers le gondolier, il le saisit par le poignet et lui dit :

— Te voilà maintenant sur la pente d'un abîme. Je ne te cache rien, tu peux être un homme précieux pour moi. Par le diable !... quand je songe qu'un mot dit à voix basse, une conversation volante t'a fait découvrir une énigme politique, et qu'en me l'expliquant tu sauveras peut-être ma couronne... Je te le répète encore, tu peux être un homme précieux. Si tu veux ainsi, toi, mon habile compagnon, t'insinuer à l'avenir dans les conspirations qui me menacent, écouter les paroles qui s'échappent des conciliabules de mes ennemis, et me répéter l'écho de ces machinations criminelles, tu seras mon ami ! tu seras un grand citoyen !... Vois-tu bien ce coffret ? Je te donne tout l'or qu'il renferme, rien que pour me racon-

ter ce que tu as entendu dire hier matin par les fils Mandonelli. Juge donc, si je paie aussi richement un seul de tes services, combien ton intelligence et ton zèle pourront te faire opulent !...

Après ces mots, Sforce ouvrit le coffre et se mit à étaler sur la table un monceau de pièces d'or....

L'œil de Michaëli brilla comme celui du vautour devant une riche proie !

Aussitôt, une voix partit de l'autre bout de la salle, une voix retentissante, indignée, comme celle de l'archange qui sauve parfois avec le cri d'une sainte colère le pécheur près de céder à la tentation de Satan.

— N'accepte pas ces présents ! il veut te faire espion....

C'était Davilla qui parlait ainsi, Davilla resté captif au milieu des archers.

Maximilien jeta un regard terrible vers l'auteur de cette audacieuse sortie et rencontra le fier coup-d'œil de son frêle ennemi que maltraitaient les soldats ; le duc haussa les épaules :

— Le maladroit ! se dit-il avec un sentiment de dédain ; je l'avais oublié !...

Puis, comme Michaëli, ému des paroles de son camarade, détournait la tête avec un sentiment de honte, Sforce revint vers lui, Sforce lui cria de nouveau :

— Tu auras de l'or ! tu auras un palais, tu seras comte, si tu veux être le chef de ma police milanaise....

— Je te dis qu'il veut te faire espion ! fit encore l'infortuné, mais courageux Davilla....

— Tu seras riche, et tu épouseras Térésa, dit à voix basse Mattéo au gondolier étourdi....

Cette dernière parole fit bondir Michaëli comme l'influence d'une force magnétique ; il ne se ressouvint plus de l'avertissement de Davilla, ni de l'épithète flétrissante d'espion que devait imprimer sur son front le marché qu'il

allait conclure... Mille visions d'opulence et d'orgueil vinrent l'éblouir, il ne vit plus que de l'or, des palais, de la grandeur; il s'entendit parer du titre de comte... et mieux que tout cela, l'image de Térésa la brune tournoya devant lui, ornée de la blanche robe de mariée, avec des fleurs aux cheveux et du bonheur dans les regards.

— J'accepte, mon souverain! s'écria Michaëli, cette fois avec empressement; j'accepte, sur mon âme... Vous saurez donc qu'il n'y a pas de temps à perdre.... qu'un infâme complot.....

—Silence! silence! fit le duc en frissonnant; vous me raconterez cela tout-à-l'heure, comte Michaëli... Nous ne sommes pas seuls.....

Puis, s'adressant aux archers :

— Soldats! continua-t-il, que l'on me laisse seul avec mon confident et le chef de ma police!...

— Mais que faut-il faire de cet homme, objecta l'un des satellites, en montrant Davilla, dont on enchaînait la langue avec la menace d'un poignard.

—Ah!... cet insensé, répondit Sforce avec négligence; dites à mon lieutenant de le conduire en prison et de le mettre à la chaîne, jusqu'à ce que je trouve un moment pour le condamner.

Et sur un geste du maître, le groupe disparut.

Il n'y eut plus alors dans l'obscure retraite où la scène s'était passée, que trois personnages: le duc, Mattéo, puis Michaëli; un despote d'Italie, un confident, un espion! sourd conciliabule, trinité formidable qui fait bien souvent jaillir de son sein le glaive de la vengeance, ce glaive infernal qui ne pardonne jamais.

Alors, le duc écouta ce qu'avait à lui révéler Michaëli, son nouveau sbire, qu'il appelait comte, afin de ne pas l'effaroucher!...

CHAPITRE TROISIÈME.

Térésa la Brune.

C'était, par le ciel ! une magnifique jeune fille que Térésa la gondolière, la fiancée de Davilla, tant adorée de Michaëli le malencontreux amant. Il n'y avait point d'arcs plus parfaitement ronds que ses noirs sourcils, de statue mieux svelte que sa taille, de regards plus amoureux que celui qui tombait comme une goutte emmiellée de sa prunelle ! C'était une suave milanaise, comme on en voit naître souvent dans cette contrée privilégiée, sous le ciel de ce paradis. On rêve quelquefois de ces femmes, lorsqu'on est au printemps de ses illusions, lorsque l'imagination devine l'amour et que l'on se crée une déesse de ses songes. Et ce rêve laisse toujours après lui dans l'âme du jeune homme un souvenir céleste, un sillon de bonheur.... Telle on admirait Térésa ! Telle était la sensation dont on restait bercé longtemps, après l'avoir vue. C'était bien la divine néréide, le génie du lac, comme chantaient les gondoliers.

Quoiqu'elle fût d'une taille élevée, elle avait un pied mignon, une petite main dont la plus belle duchesse se fût montrée jalouse. Cette femme, enfin, semblait réunir deux genres de beautés qui luttaient en elle : la grâce et la majesté. Grande, mais fine de corsage, avenante et fière à la fois, on la voyait tantôt assouplir son corps pour cueillir une fleur sur la rive, comme une folâtre beauté des campagnes ; tantôt elle se raidissait dans sa majestueuse stature, comme pour faire admirer ses charmes et son port de reine. Quelquefois elle avait pour sa mère les plus aimables caresses, les mots les plus doux ; d'autres fois elle lui laissait tourner à grand'peine le rude gouvernail de la gondole, pour que l'absence du travail épargnât l'épiderme de sa main satinée.

Il y avait donc là deux âmes, comme il y avait deux beautés : l'âme tendre et l'âme ambitieuse.

Car certains jours, tout enivrée d'un bonheur naïf, elle s'écriait :

— Que je suis heureuse de mon sort tranquille ! Je ne veux d'autres joies que l'amour de mon fiancé, le baiser de ma mère et le sourire de mon ciel ! Je ne veux que des roses pour toutes parures....

D'autres jours, elle suivait de l'œil les riches équipages qui passaient en volant, puis elle se disait à elle-même :

— Comme on doit être fière lorsqu'on traverse la foule dans ces voitures dorées qu'entraînent des chevaux blancs ! Comme on doit être belle avec des rubis sur ses vêtements et de soyeux panaches dans ses cheveux !

Elle soupirait alors, et laissait tomber bien bas une parole de regret qu'elle dérobait même aux indiscrétions de l'écho qui l'écoutait, comme si cela eût été un aveu que sa pudeur voulût retenir.

Et de même que Michaëli répétait souvent : « C'est ma vocation d'être un homme d'Etat ! » Térésa la brune avait bien des fois cet autre mot dans l'âme :

— C'est ma vocation d'être riche !...

Ce matin-là, Térésa s'éveillait toute riante après les rêves les plus heureux ; et quoique les bonnes femmes lui eussent dit que le contraire de ces beaux songes arrivait aux jeunes filles, la gondolière regardait néanmoins un beau rêve comme un doux présage.... Elle sauta vivement de sa couche comme l'oiseau qui s'élance au point du jour de son lit de feuilles ; et, sans réveiller sa mère, elle courut à la porte de sa demeure pour se dilater aux exhalaisons de l'aurore. La petite maison que les deux femmes habitaient se trouvait située sur les bords mêmes du lac ; de sorte que l'aspect du soleil levant offrait une image éblouissante et magnifique ; spectacle dont on comprend la poésie, la majesté. Les feux du jour, inondant la terre et le ciel, se jouaient capricieusement dans l'onde dorée,

dont les plis mobiles ressemblaient à des frissonnements. Et l'on eût dit que ce lac s'animait pour goûter avec une volupté mystérieuse les caresses de la lumière.... Les oiseaux chantaient de loin le bien-être de la vie et les dons que Dieu laisse tomber de sa magnificence sur ce séjour d'exil; enfin la nature avait ces mille voix, ces mille chansons émanant d'une source divine, et dont l'œil humain ne découvre pas le mystère.

Ailleurs, c'était un autre spectacle, un autre murmure: la ville commençait à s'éveiller, et l'on entendait ce bruit confus, semblable au long soupir qui précède un réveil. Là-bas, dans cette nature, dans ce lac, dans ces oiseaux et ces accords modulés dans l'air, on voyait refléter la majesté céleste, on écoutait la voix du Créateur; ici, près de cette cité géante qui bourdonnait sourdement comme le volcan rugissant dans ses entrailles, on démêlait la voix des hommes qui, frêles créatures lorsqu'ils sont isolés, forment avec leur société un mâle concert, une force imposante! Il y avait dans cette vue immense et variée de quoi puiser du bonheur et de la philosophie, richesses dont s'enivrent les êtres sensibles et pensants.... Mais une jeune fille comme Térésa ressentait en elle plus de sensibilité que de rêverie; elle aspirait la pure volupté qui rayonnait de cet aspect magique; elle se laissait bercer dans son bien-être sans analyser les sublimes détails de la création et de l'humanité.

Dans une situation pareille, tout paraît doux et beau: quand on vient, jeune fille reposée, s'enivrer au matin de la pureté de l'horizon, on reçoit dans les idées tous les trésors de l'illusion et de l'espérance, on apprécie le plaisir de vivre, ne fût-ce que pour le bien-être de respirer un air si poétique.... Et Térésa la brune, outre ces joies fugitives, avait des espérances plus réelles dans l'imagination. N'allait-elle pas bientôt devenir l'épouse du beau gondolier Davilla, dont toutes ses compagnes lui enviaient la tendresse? N'était-ce pas avant une quinzaine écoulée, avant

le dimanche de Noël que devait luire le jour fixé pour cette union?... Quelles suaves palpitations elle éprouvait au cœur à cette pensée! Vraiment, la fière Térésa n'était plus en ce moment que la simple Térésa, l'amante, l'enfant du peuple, avec toute sa naïveté d'âme. Elle ne songeait plus que ce bien-aimé Davilla venait de faire une honnête succession de son oncle l'abbé, et que cette circonstance avait un peu contribué à faire pencher en sa faveur la balance d'un amour tant disputé par de nombreux rivaux. C'est qu'alors, en effet, la jeune gondolière, toute préoccupée de ces plaisirs nobles que nous donne l'aspect d'une belle nature, avait oublié cette passion qui dormait en elle et la tourmentait quelquefois comme les flammes qui rongent un réprouvé... la passion de l'or et du luxe, l'ambition d'éclipser ses compagnes, l'orgueil enfin!... En ce moment, elle avait oublié toutes ces fangeuses pensées qui s'attachent à notre matière et troublent la sérénité de l'esprit, quand il se laisse captiver par elles.... Combien Térésa la brune était plus charmante ainsi!...

Tout-à-coup, les yeux de la jeune fille, en se laissant aller au hasard, découvrent dans le lointain de la ville un groupe qu'elle ne distingue pas encore dans ses détails. Ce groupe apparaissait au bout d'une longue rue qui semblait se perdre dans l'espace; il ressemblait à une masse confuse, aux mille formes animées et changeantes. Par un instinct dont elle n'interroge pas la source, Térésa fixe son attention sur cet objet inconnu. C'est plus que de la curiosité qui la domine; et pourtant elle ne devine pas même ce qui pourrait l'intéresser dans cette masse roulante que le sort présente à ses regards. Mais elle la contemple, elle interroge les ombres du lointain.... Bientôt des formes humaines se dressent, elle voit briller des armes.... Ce sont les archers du duc, c'est une cohorte à la tête de laquelle marche un lieutenant de police.... Le cortége se rapproche, elle le distingue encore mieux.... Ah! ces soldats conduisent un prisonnier.... Pauvre captif! Il s'avance au milieu des satellites

d'un pas fier et rapide; c'est un homme d'une haute taille, sa chevelure est blonde; grands dieux! cet homme... qui peut-il être?... Il est tout près du seuil où Térésa se trouve debout; il lève sa tête vers le ciel....

La gondolière a pu le voir; et cette vue fait subitement évanouir les tendres couleurs qui animaient son visage.... Elle reste pâle, sans mouvement, sans force et sans voix. Ses lèvres tremblent avec une agitation fébrile; et, retrouvant après de longs efforts la force de parler, comme dans un songe terrible où l'on se croit écrasé par une montagne, Térésa retourne la tête vers l'intérieur de la maison, et s'écrie avec stupeur et déchirement:

—Davilla!... mère, oh! mère, viens donc voir Davilla que l'on traîne en prison....

C'était en effet le triste cortége qui, sorti du palais ducal, se dirigeait vers les prisons de la ville. Nous nous rappelons que Maximilien Sforce, après avoir entendu l'exclamation généreuse du pauvre gondolier qui engageait son ami à ne pas vendre son âme, avait laissé tomber cette parole de sa dédaigneuse colère : « Que cet homme soit conduit en prison, jusqu'à ce que je trouve un moment pour le condamner. » Funèbre cri d'un prince et d'un justicier! Exclamation terrible qui nous rappelle ces siècles passés de despotisme et de barbarie où les grands ne considéraient pas les humbles comme leurs semblables, comme des hommes! Que faisaient alors pour les heureux de la terre les souffrances et les tortures d'un individu, pourvu qu'il fût pauvre? Comme si la pauvreté diminuait le prix d'une existence et couvrait le corps d'une écorce à travers laquelle ne pénétrait point la douleur!...

Ceux qui se plaignent d'être opprimés par les grands d'aujourd'hui n'ont donc pas lu l'histoire pour apprendre ce que l'on peut nommer oppression? Que le 19me siècle soit loin de gémir! car il a conquis depuis longtemps la maxime de cet équilibre sublime : les droits du riche et du pauvre sont abrités par la loi sous la même égide....

A cette époque, il n'en était pas de même, comme nous avons pu le voir dans ce récit : un signe du maître a suffi pour disposer de la destinée d'un homme. Un signe, un caprice, une idée qui traverse l'esprit et s'envole, tout cela suffit alors pour juger un être souffrant et pensant.... Hélas ! Davilla, par cet ordre, va se voir ravir la lumière, l'air de liberté que Dieu lui donne. Il va sentir le froid glacial d'une prison, des fers qui vous étreignent jusqu'au cœur.... Tout cela pour lui... tout cela pour bien longtemps. Les jours, les nuits se succèderont, toutes d'angoisse et de fièvre, sans apporter à sa lèvre flétrie un peu d'espoir. Il s'accrochera même, le malheureux captif, aux murs de son cachot, aux planches de ce vivant cercueil, parce qu'au moment où il en sortira, le bourreau va l'étreindre à son tour d'une manière plus terrible et plus froide encore.— La Mort le guette sur le seuil du cachot, car le maître a dit : « Tant qu'il vienne un moment où je le condamnerai.... » Malédiction !

Mais Davilla ne réfléchit pas à cette longue torture qu'il devra subir sans doute; il n'a pas pesé la parole impitoyable de son juge, comme il la pèsera, baigné d'une sueur froide, dans la solitude de sa captivité. Il marche vers la prison sans songer que sa liberté s'évanouit à chaque pas. Encore bouillant de l'indignation que soulève en lui la conduite de Michaëli, puis étourdi comme il l'est, par la haine qu'il porte au prince Maximilien, le courageux Davilla s'avance parmi les sbires sans courber le front. Le souvenir de la scène qui vient de se passer au palais ducal le remplit d'une espèce d'ivresse effrayante ; il ne voit, il ne pense plus qu'à travers un nuage qui pèse sur ses yeux et sur sa raison....

A travers son délire, une pensée plus tranchante préoccupe pourtant Davilla : avant de se rendre à la demeure fatale dont la porte va se refermer lourdement sur lui, le captif va passer devant une autre demeure dont le voisinage le fait déjà tressaillir. C'est la maison de Térésa, qu'il va

revoir pour la dernière fois peut-être... cette retraite si chère où se sont écoulées pour lui des heures de tendresse et de félicité ! La vue de cet humble toît avait sans cesse été pour lui le signal d'un bonheur sans mélange. C'est là qu'il avait tant de fois parlé d'amour à la tombée du soir; c'est là qu'en tenant dans ses mains brûlantes les mains de sa fiancée, il avait hier fixé le jour de l'hymen, tandis que la mère de la jeune fille souriait en les contemplant ! Malheureuse Térésa ! pauvre vieille Béatrix !... Quelle sera leur déception en le voyant séparé d'elles à jamais ! Adieu les roses de la parure nuptiale, adieu la robe blanche de l'innocente joie.... Au lieu de cueillir une branche d'oranger, l'on plantera le cyprès funéraire, et l'on remplacera la soie éblouissante de blancheur par de longs vêtements de deuil !

Ces idées bouleversaient la tète de Davilla d'une manière incohérente ; à mesure qu'il approchait de cette maison, il tremblait d'une émotion bien cruelle. Comme il va souffrir de l'angoisse de sa belle amie ! Que sont ses propres douleurs auprès de celles d'un être adoré ?...

Et cependant c'était à sa prière que le lieutenant de police avait consenti à passer par cette demeure. Ce chef de sbires n'avait pas encore pu s'aguerrir à l'aspect des malheureux, et leur gémissement allait toujours à son âme. Il n'avait pas jusqu'alors trouvé le secret de l'insensibilité farouche qui refuserait même une dernière consolation au vœu d'un mourant. L'officier avait donc permis à Davilla de venir embrasser sa fiancée avant de franchir la barrière qui devait le séparer du monde. Mais à l'instant de ce déchirant adieu, le malheureux captif fut tellement suffoqué par ses émotions qu'il parut hésiter.... Puis rappelant toute sa fermeté, toute sa résolution :

— Non, non, s'écria-t-il, il faut que j'accomplisse ce douloureux devoir ; il faut qu'elle connaisse ma destinée... elle souffrirait plus encore si je la laissais dans l'ignorance et l'incertitude. En ne me voyant plus revenir aujourd'hui

près d'elle, quelle serait sa pensée?... Chaque seconde serait pour elle un martyre; il faut qu'elle sache tout!...

Ils arrivèrent ainsi devant la maison de Térésa.

Les soldats firent halte et se mirent en cercle autour de la demeure.... Alors Davilla s'avança, suivi du lieutenant de police qui ne le perdit pas de vue. C'était déjà le premier anneau de la chaîne que l'on rivait à ses pas!!

— Oh! mère, avait crié la fiancée palpitante, mère, viens donc voir Davilla prisonnier!

Le captif, ivre de ce rayon de liberté qui brillait devant ses regards, bondit tel qu'un lion dont on allongerait pour un moment la chaîne.... Il s'élance vers Térésa la brune, dont il serre la taille avec une fièvre d'ivresse, comme s'il eût voulu résumer dans cette dernière minute toute l'énergie de sa douleur et de son amour. La mère de Térésa, la vieille Béatrix, est accourue. Elle saisit la main de celui qu'elle appela tant de fois son fils et la baigne de larmes. Térésa veut interroger son amant... mais les sanglots dominent ses accents plaintifs. A peine si l'on démêle ces mots au milieu des saccades de sa voix éplorée:

— Mais qu'as-tu fait, malheureux?...

Le gondolier reprit un moment de calme, et croisant ses bras sur la poitrine avec un air noble et résigné:

— Ce que j'ai fait! s'écria-t-il; ce que j'ai fait!... L'imprudence est mon crime... je suis malheureux... mais je ne me repens pas. Qu'il te suffise de savoir, ma fiancée, que je n'ai rien fait contre ma dignité d'homme, rien contre mon honneur....

— J'en suis bien sûre, dit la mère de Térésa, tu as été crier trop haut ces vilains propos que tu as l'habitude de nous dire tout bas! Te rappelles-tu que je t'ai donné souvent ces conseils: « Il ne faut pas haïr notre prince; il n'y a que les mauvais sujets qui parlent comme toi de notre duc. Un jour pourra venir où tu seras traité par lui comme un ennemi, comme un brouillon.... »

Et la bonne Béatrix interrompit son reproche naïf pour redoubler ses pleurs.

Davilla restait toujours sombre et silencieux. Le regret dévorait son âme. Jamais Térésa ne lui avait paru si charmante; il détaillait en lui-même avec désespoir toutes les délices de cette adorable beauté, et ces yeux ardents, ce front divin, ces lèvres de rose où l'amour venait se poser sous la forme d'un enivrant sourire; il repassait tous ces charmes dans le souvenir de sa passion. On eût dit qu'un démon cruel prenait un plaisir féroce à réunir toutes ces sensations en lui comme des moqueries, et qu'une voix infernale lui jetait cette insultante phrase de malédiction:

—Tu ne la verras plus! tu quittes à jamais ces charmes qui t'enivrent! C'en est fait... tu ne dois plus la revoir.

Brisé par l'excès de ses tourments, Davilla prit une voix douce et solennelle comme la prière d'un martyr:

—O Térésa! ma Térésa! fit-il, avant de livrer ma vie à la volupté de ma haine politique, j'aurais dû songer à toi, songer à moi-même! Dieu m'est témoin que je ne rougirais pas de demander grâce; je suis vaincu, je souffre trop! Eh bien! sois l'ange qui désarme la colère d'un prince irrité.... Bientôt une fête publique aura lieu dans cette ville milanaise; le duc traversera la foule, et ces jours-là, tu le sais, le peuple peut lui parler.

Le captif hésitait à continuer; l'orgueil et la douleur luttaient dans son âme; enfin la douleur l'emporta:

— Tu lui demanderas grâce pour moi! continua-t-il avec explosion.

—Il est temps de marcher, maître, dit le lieutenant à qui les instants paraissaient plus longs qu'à l'amoureux prisonnier.

Cette rude parole, triste écho de la réalité, fit trembler Térésa la brune:

—J'irai demander ta grâce, s'écria-t-elle; n'est-ce pas, mère, nous prierons le duc pour lui?... Nous demanderons ta grâce, Davilla! tu redeviendras libre!

—Et qui pourrait te refuser? fit le gondolier, qui se rattachait à ce débris d'espérance avec l'énergie de l'amour ; qui pourrait ne pas essuyer les pleurs de ces yeux éloquents? Je pars, monseigneur le capitaine... oh! je pars; il n'y a plus de désespoir en moi. L'idée de la clémence m'illuminera comme un flambeau... et c'est elle qui doit me sauver. Térésa, ta beauté suppliante fléchirait même le courroux de Dieu!

— Oh! bien certainement, j'irai demander ta grâce, reprit la jeune fille avec un ton résolu, mais un peu froid; sans cela, sans doute, on te tiendrait en prison pendant de longues années; on te tuerait peut-être même, pauvre garçon!... et... l'on confisquerait l'héritage de ton oncle l'abbé....

Ce dernier mot, échappé par irréflexion aux gémissements de la gondolière, étonna l'amant malheureux qui vit un moment s'arrêter l'élan de son espoir. Stupéfaction glaciale! est-ce donc pour cette misérable succession qu'elle l'avait aimé?...Térésa, si belle, si gracieuse, la plus adorée, avait-elle fait de son amour une spéculation vile? N'avait-elle cru faire qu'un avantageux marché lorsqu'elle s'était promise à sa tendresse? Enfin ne l'aimait-elle pas, ne le pleurait-elle pas?... Un éclair éblouit l'imagination de Davilla, qui rejeta bientôt cette idée importune et cruelle.

— Adieu donc, ma Térésa, s'écria-t-il en revenant à tout son amour, noble illusion de l'homme; adieu, Béatrix, ou plutôt au revoir! Dans peu de jours je te reverrai, mon amie, mon épouse, apparaître dans ma prison comme une vision consolante; tu viendras m'apporter la liberté, puis le bonheur..... Cela fait ma force et ma foi!...

Le courageux amant prit alors un dernier baiser sur le front de sa fiancée, serra la main de Béatrix, et suivit le lieutenant de police. Sa dernière parole fut encore :

— Térésa, je t'attendrai dans ma prison; tu viendras détacher mes fers, ô mon ange libérateur!

La jeune fille, le voyant s'éloigner, cacha sa tête dans

ses deux mains qui furent mouillées de larmes. Ces pleurs étaient-ils sincères? Oui , tout était sincère chez cette enfant : ses pleurs, son amour, les regrets donnés à Davilla, les regrets donnés à son héritage , tout était sincère ; cet étrange équilibre de pensées nobles et grossières se soutenait dans ce cœur naissant , parce que la réflexion n'était pas assez développée encore. Térésa passait de ses idées d'amour à ses idées d'opulence , sans s'apercevoir de la transition, sans songer que les unes excluaient les autres; elle croyait cela, parce que ces idées ennemies ne se rencontraient jamais en même temps dans son esprit. Mais les circonstances de la vie humaine changent tôt ou tard cet équilibre , lorsqu'il existe dans les jeunes âmes. C'étaient donc les circonstances qui allaient faire de la jeune gondolière une femme tout-à-fait bonne et sensible, ou tout-à-fait égoïste , ambitieuse et perdue! Nous allons voir ce problème résolu bientôt dans le cours de cette histoire.

A peine Davilla venait-il de rejoindre les gardes qui l'attendaient à la porte de la maison , qu'un autre individu parut à cette entrée. Le nouveau venu était couvert d'un grand manteau; le lieutenant de police le salua courtoisement avec son épée , et les archers firent aussi avec leurs lances un salut guerrier. On vit l'inconnu se rengorger avec orgueil. Quant au captif, il regarda cet homme en face, et sûr de le reconnaître, il s'écria dans le transport d'une rage soudaine :

—Michaëli! toi, traître... toi chez elle... et moi prisonnier....

C'était, en effet, le nouveau comte qui venait là, le nouveau chef suprême de la police milanaise, et, nous nous en souvenons , le rival de Davilla dans son amour. O fureur! l'aspect de cet homme en ces lieux est un nouvel abîme; il ressemble à la vision d'un Satan; le baume d'espérance qui distillait ses fraîches gouttes aux lèvres du malheureux captif, se change en gouttes sèches et brûlantes qui le rongent; il retombe dans un avenir

d'anxiétés et de désespoir qui fait horreur. Que Michaëli soit riche, titré; qu'il ait cent valets et mille soldats, qu'importe à Davilla toute cette opulence? Mais le maudit vient la faire rayonner aux yeux de Térésa, de Térésa qu'il adore aussi; damnation! Pourquoi vient-il dans cette maison, lui dédaigné jusqu'à ce jour? Pour chercher à reconquérir la tendresse de la jeune fille?.... Le lâche! parce qu'on étouffe son rival dans un cachot et qu'il s'est vendu, lui, bien cher!... Il a beau jeu, vraiment, le traître Michaëli. Grand Dieu! comme Davilla va souffrir!... Tandis qu'il frappera de ses poings impuissants les murs de la prison, il se créera mille fantômes dans son imagination bouillante.... Il reverra la maison de Térésa, puis son rival brillant et le sourire aux lèvres, debout sur le seuil! Il aura souvent ce terrible aspect devant lui dans les hallucinations de sa fièvre, et, dans son incertitude infernale, il calculera les probabilités du présent et de l'avenir. Tantôt il croira voir la jeune fille repousser dédaigneusement Michaëli comme un espion, comme un traître, puis une image plus terrible épouvantera le captif et le fera frissonner jusqu'aux entrailles : il s'imaginera que la belle gondolière est séduite par le titre, par les richesses de l'amant autrefois dédaigné, puis qu'alors elle oublie, au milieu de cet enivrement, la promesse sacrée faite au malheureux dans un adieu solennel. Quelle incertitude! quel enfer! et surtout quelle haine pour cet homme que Davilla rencontre sur sa route comme l'amant de sa Térésa chérie! quelle rage contre ce rival qu'il haïssait et qu'il méprisait déjà tant, depuis qu'il avait vendu son honneur et quitté ses mœurs simples et pures en échange de la livrée dorée d'un espion!

Davilla, d'une seule pensée, embrasse cet avenir; tout son sang bondit vers le cœur. L'anxiété, la fièvre de la jalousie, la fièvre de la captivité, puis la haine qui ronge et tue... cet avenir d'angoisse et d'épouvantable attente, tout s'accumule pour former devant le regard de son âme

un ensemble affreux à voir. Alors il ne trouve plus de paroles pour exprimer son horreur; un invincible élan le pousse; il ne fait entendre que des sons insignifiants; il va se ruer, comme un tigre blessé, sur l'ennemi qui reste immobile et le brave par son air impassible et moqueur. Davilla va s'élancer sur Michaëli pour le broyer de ses mains furieuses, pour le déchirer sous ses dents qui claquent comme celles d'un spectre formidable et menaçant.

Mais les soldats retiennent vigoureusement le prisonnier, dont les efforts inutiles s'exhalent en imprécations, en horribles blasphêmes!... Davilla provoque ses gardes, il les insulte, il défie la mort. Mais on l'entraîne, sans plus s'occuper de ses outrages que s'ils émanaient d'un misérable fou.... On l'entraîne loin de cette maison, dont il voudrait défendre, même avec son cadavre, l'entrée à cet odieux rival. Il faut céder aux torrents du destin!

Et Michaëli rentre sans obstacle dans la demeure où Béatrix et Térésa la brune s'entretenaient, en pleurant encore, de l'infortune de Davilla.

Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte de la chambre, les deux femmes relevèrent la tête. Elles aperçurent un homme debout dans un grand manteau, et laissèrent échapper à cette vue un léger cri de surprise et d'effroi. Dès qu'elles l'eurent reconnu, leur premier mouvement fut une pensée de colère contre ce Michaëli qu'elles n'avaient jamais accueilli de bonne grâce, et qui venait sans doute insulter à leur douleur. Sans doute, il venait railler à son tour la dédaigneuse Térésa, la vieille Béatrix; il venait leur rendre tous leurs sarcasmes passés par un sarcasme plus poignant, plus cruel. Oh! le mauvais génie qui ricane les soupirs de l'âme! Le mal-venu que cet homme dans un pareil moment!...

Voyez! il a le visage souriant et fier. Il promène sur Térésa des regards où brille une assurange étrange.

—Que viens-tu faire céans, méchant Michaëli? crie

Béatrix la première. Vois donc, Térésitta, comme il a des yeux diaboliques aujourd'hui, cet homme.

—Tu sortiras d'ici quand je le voudrai, pauvre manant! dit à son tour la jeune fille avec ce ton de supériorité que les femmes conservent toujours, même lorsqu'on croit qu'elles doivent courber la tête.

Mais lui, toujours ferme dans sa contenance, s'écria :

—Je viens vous consoler, Térésa, ma brune!...

Et comme la gondolière allait se récrier de nouveau, Michaëli commanda le silence par un geste rapide, et reprit ainsi la parole :

—Ecoutez-moi, je vous en prie, un seul instant avant de me chasser de cette maison. Me chasser!... Par la santa Madona!.. Quelle femme le ferait aujourd'hui dans Milan? Comment, Térésitta, vous allez flétrir votre beauté dans la douleur, consumer la flamme de vos beaux yeux dans les larmes... Et cela, pour qui? Pour ce fou de Davilla qui n'a plus un ducat dans sa poche, plus une heure de liberté dans tout son avenir. Il faudrait que pour vous chagriner ainsi, Térésitta, vous fussiez aussi folle que lui. Non, pardieu, vous n'êtes pas faite pour languir ici comme une désolée dans cette retraite monotone. A vous de longs jours d'ivresse et de splendeur! Vous êtes trop divine pour ne pas être l'épouse choisie par quelque noble comte, dont les vêtements éblouissent comme un soleil, et dont la voiture écussonnée traverse la foule avec fracas.

La jeune fille tourna la tête du côté de Michaëli, et se prit à le regarder fixement comme magnétisée par l'étonnement et la curiosité.

— Oui, Madona, continua-t-il, oui, c'est un comte, un grand seigneur qu'il vous faut. Votre miroir ne vous l'a-t-il pas dit souvent comme moi? Suis-je vraiment un grand menteur qu'il faut chasser sans pitié?... D'ailleurs, votre Davilla n'est plus de ce monde : il est en prison. Ce

misérable a tout-à-l'heure insulté le duc en face. Croyez-moi, son affaire ne sera pas longue. Eh bien! je vous le demande, quand vous feriez la folle, quand vous iriez tous les soirs et tous les matins raconter à l'écho stupide ou bien au lac indifférent l'histoire de votre peine, qu'en adviendrait-il? Est-ce que vous devez vous intéresser le moins du monde à ce manant, vous qui, lorsque vous le voudrez, deviendrez comtesse?

Térésa l'écoutait toujours et ne pleurait plus.

— Ah! par la croix de Jésus, fit Béatrix avec un air de mauvaise humeur et d'incrédulité, que viens-tu nous ennuyer avec toutes ces sornettes?...

— Des sornettes! vénérable dame, qu'appelez-vous ainsi des sornettes?... Je vous assure, reprit-il en avançant d'un pas, qu'il n'y a rien dans tout ceci que de très véridique, par le salut de mon âme! Après cela, que vous disiez: « C'est une chose incroyable, un véritable songe... » je parlerai volontiers comme vous; mais il n'est pas moins vrai que cela est. C'est qu'il y a des instincts secrets qui ne nous trompent pas. Bien des fois je me le suis dit, et je vous l'ai dit, mais vous n'avez pas voulu me croire: « De hauts destins m'attendaient!... »

— Que veut-il dire? fit Térésa fascinée elle-même par l'aplomb de son interlocuteur.

En ce moment, Michaëli rejeta le long manteau dont il était couvert et parut aux yeux des deux femmes éblouies dans un costume complet de gentilhomme. Rien n'y manquait: le manteau de velours, les souliers à la poulaine, le médaillon d'or, la dague au flanc, les mille broderies! Et mieux que tout cela, le nouveau comte avait un air de grand seigneur et de galanterie qui lui allait à ravir

— Mère! vois donc..., s'écria Térésa pâle comme du marbre et tout-à-coup rouge comme du feu.

Mais Béatrix, stupéfaite, n'en croyait pas ses regards et ne savait que répondre.

Michaëli s'avança grâcieusement vers la jeune fille et lui dit avec une voluptueuse douceur :

— Quand vous le voudrez, signora, vous aurez un comte à vos pieds. L'on vous appellera la bella dona de Milan. Savez-vous que, depuis ce matin, je suis devenu très riche? Le grand-duc m'a pris en amitié; j'ai découvert un secret politique. Oh ! je vous le disais bien : « Je suis un homme de génie... je vais sauver l'État ! » Je vous raconterai tout cela beaucoup mieux quand je serai votre mari, et que je déroulerai vos tresses brunes qui tombent jusqu'à votre ceinture comme une onde de velours. Si vous le voulez, Térésitta, notre mariage sera célébré dans quatre jours. Il y a fête publique dans la ville, et le grand-duc, qui ne me refuse rien, viendra, pendant la fête, honorer notre hymen de sa présence royale. Je suis comte et de plus son ami. Vive Dieu ! comme cet hymen sera magnifique. Figurez-vous nos voitures roulant comme un tonnerre, puis s'arrêtant devant le temple saint.... Le grand-duc descend de son équipage.... il vous offre la main, Téresa. Le grand-duc vous offre la main ! Vous montez les degrés de marbre, et vous jetez un regard de reine sur les têtes de la foule étalée autour de vous comme un immense tapis... et je deviens votre époux... Vous êtes alors comtesse... Songez-y bien, ce beau rêve peut se réaliser dans quatre jours. O mon bel ange ! daignez pour gage accepter mon anneau.

Le nouveau gentilhomme fléchit un genou devant la gondolière et lui prit une main qu'elle abandonna.

Les yeux de Térésa flamboyaient.

Sincèrement, n'y avait-il pas de quoi se trouver hésitante, étourdie, fascinée ? Toute cette opulence, ce luxe, cette ambition tant de fois rêvée passait et roulait devant la jeune fille comme des fantômes éblouissants, étourdissants. Le costume de Michaëli rayonnant d'or, son langage de grand seigneur, et ce tableau d'hymen si grâcieusement décrit... il y avait dans tout cela de quoi perdre une âme;

— surtout si nous nous rappelons ce qu'était l'âme de Térésa. — Tout ce qu'il y avait en elle de tendre et de désintéressé s'évanouit; elle se crut déjà comtesse et prit une attitude arrogante, tandis que ses yeux laissaient tomber un regard de convoitise sur Michaëli.... ou plutôt sur les vêtements magnifiques de Michaëli.

Seule, fidèle à de touchants souvenirs, la vieille Béatrix fut émue, et secouant la tête avec un sentiment de répulsion :

—Pourrions-nous si méchamment oublier Davilla ! s'écria-t-elle.

A ce nom, Térésa la brune eut un mouvement convulsif de déplaisir, telle qu'une pécheresse à qui l'archange vengeur viendrait souffler ces mots à l'oreille au milieu des joies factices du monde : « Souviens-toi de la vertu ! »

— Je vais donc m'éloigner, dit ingénieusement Michaëli, en faisant un pas vers la porte, mais en tournant les yeux du côté de Térésa; je vais partir, et dans quatre jours il ne sera plus temps ! Adieu...

Or, ce mot *adieu* était prononcé de manière à vouloir dire : « Vous mourez d'envie de me retenir... Je suis bien sûr que vous ne me laisserez pas en aller... »

En effet, Térésa, voyant Michaëli se diriger vers la porte, devint tremblante et ne songea plus qu'à ressaisir le rêve d'opulence et de grandeur prêt à prendre la volée. Elle oublia la mémoire du cœur, la foi jurée à son malheureux fiancé, la promesse faite au moment d'une séparation déchirante. Puis, sans se préoccuper de sa mère, pauvre vieille femme sans énergie, à qui d'ailleurs elle imposa silence par un coup-d'œil impératif, la jeune fille pencha languissamment son front grâcieux dans sa main contournée et rappela Michaëli par ces paroles :

— Eh quoi ! mon gentil comte vous fuyez déjà votre dame?

L'heureux amant se rapprocha d'elle avec un sourire de

satisfaction, mais sans exprimer de surprise :

—Et vous dites, continua la gondolière enivrée, que cette magnifique cérémonie doit avoir lieu dans huit jours ?....

— Dans quatre jours, *foi de gentilhomme !...* s'écria Michaëli radieux, en se courbant à ses pieds.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Une heure de triomphe !

Voilà donc le pauvre gondolier définitivement riche, noble, en position d'un rang splendide, revêtu de la confiance du maître, et tenant en main la vie d'un grand nombre de citoyens milanais.... CHEF DE POLICE ! Qui dit ces mots dit l'arbitre des accusations, des arrestations, et d'une foule de mécanismes secrets qui font marcher avec une complication immense les rouages de l'Etat. Ce chef n'a-t-il pas dans la cité ses milliers d'agens, d'espions, de dénonciateurs ? Et ne voit-il pas avec tous ces yeux, n'entend-il pas avec toutes ces oreilles ?

On s'étonnera peut-être de la rapide fortune de Michaëli; mais que l'on ne crie pas au merveilleux, à l'oriental, à la magie ! D'après les mœurs de l'époque où se passe notre récit, il n'y a dans tout cela rien que de très-vraisemblable... et de très-vrai. Car, pour peindre ces mœurs milanaises, nous avons essayé de tenir un moment le pinceau de l'histoire.

Cette fortune rapide et si merveilleuse s'explique d'ailleurs lorsqu'on interroge le cœur humain.

Chacun de nous, dans ce monde, a son instinct dominant, sa fibre de pénétration, sa deuxième vue qui juge d'un seul coup-d'œil certaines gens, ou certaines choses. Or, le duc Maximilien Sforce avait une pénétration admi-

rable pour juger la perspicacité des gens au premier coup-d'œil. Il lui suffisait d'examiner un homme, d'entendre l'inflexion de sa voix, de saisir une parcelle indicative de son intelligence pour le juger et s'écrier : « Voilà un homme d'esprit; il sera bon à telle ou telle branche d'industrie. Il est fait pour la guerre, pour la robe ou pour les arts ! »

De sorte que mettant à profit cette perspicacité singulière, le prince milanais, après avoir entendu parler Michaëli, puis ayant interrogé son extérieur, sa contenance, sa naïveté, l'expression de ses yeux et de sa physionomie, s'était dit à lui-même dans une conviction intime : « Ce drôle fera sans doute un excellent espion ! »

Un bon espion ! vive Dieu ! c'était en l'an quinze centième une meilleure trouvaille pour un duc d'Italie que n'eût été la perle la plus fine ou le trésor le plus opulent. Le prince Maximilien n'en avait rencontré que de si mauvais jusqu'ici, qu'il se dilatait de toute son âme à l'espoir d'avoir enfin trouvé ce qu'il lui fallait. Il avait donc comblé ce Michaëli de faveurs inattendues ; il l'avait revêtu de chaînes dorées pour mieux l'éblouir et le captiver, comme aussi pour faire disparaître ce reste de franche et de loyale humeur, vertu populaire qui ne séduit pas beaucoup et qui cède vite, parce qu'elle porte des haillons.

Quoiqu'il en soit, voilà l'explication toute simple et toute naturelle du magique changement de fortune dont se vit tout-à-coup l'objet le gondolier Michaëli.

Il y a plus ; on se souvient qu'avide de mettre promptement à l'épreuve son nouveau protégé, le duc avait congédié tous ses gens pour satisfaire sa curiosité dans une entrevue secrète. Les paroles que, pendant sa promenade nocturne, Maximilien avait entendues s'échapper de la causerie des gondoliers, ces noms terribles jetés dans cette causerie : « Mandonelli, Columna, complot ! dénonciation ! » tous ces souvenirs inquiétaient le prince et le faisaient frémir d'impatience. Sans doute, on en voulait à sa

couronne, à sa vie; ses plus fiers rivaux étaient cette fois en jeu... Le temps était arrivé de frapper enfin le meilleur coup, d'abattre les plus fortes têtes de cet hydre révolutionnaire; et la rencontre de ce dénonciateur fortuit, de ce gondolier homme d'État, fin politique, était une des meilleures fortunes, puisqu'elle fournissait au souverain l'occasion de se débarrasser des seigneurs qu'il redoutait le plus.

Nous allons voir qu'il ne s'était pas trompé.

Deux mots nous apprendront ce qui se passa dans cette secrète entrevue, au moment où Maximilien avait congédié ses officiers et ses gardes pour rester seul avec Michaëli.

Le gondolier, ravi de sa grandeur et subjugué par son nouveau zèle, avait appris au duc qu'un prochain complot se tramait contre ses jours; les Columna, les Mandonelli s'étaient fait un grand nombre de créatures parmi les diverses classes de citoyens.... Des mots entrecoupés, prononcés à voix basse, avaient fait découvrir à Michaëli la trame de cette machination. Puis, ce qu'il y avait de plus effrayant, ce complot devait éclater dans quatre jours, à l'occasion de la fête publique où le grand-duc se montrait au peuple chaque année, afin de le haranguer et de lui faire honneur par sa présence.

En apprenant cette inquiétante nouvelle, le prince était devenu pâle comme un suaire et froid comme un marbre. Toute sa fièvre de terreur lui était revenue, une sueur glacée lui découlait du front. Il n'était pas très habile à parer les coups de l'adversité; c'est pour cela qu'il cherchait de toutes parts un appui qui lui permît de conserver sa couronne au milieu des fluctuations de l'orage.

— Que faire? s'écria-t-il, que devenir dans ce péril extrême? Dans quatre jours, grand Dieu! il n'y a plus que quatre jours; ils vont m'assassiner, ces mécréants. Je n'ai qu'une chose à faire: ordonner que l'on sonne le tocsin et que l'alarme soit répandue; ou bien me retrancher

dans mon palais avec mes meilleurs soldats ; ou bien encore envoyer prendre les Mandonelli, les Columna pour les livrer au bourreau.

Maximilien ressemblait alors à un homme qui devrait passer sur un précipice, en n'ayant pour unique appui qu'une étroite planche ; il se retournait en tous sens et contournait son imagination dans les mille replis de l'impuissance et de la peur.

Puis il regardait Mattéo ; mais ce Mattéo, véritable type d'inertie, véritable cire molle recevant toutes les empreintes, avait le même jeu de physionomie que son maître ; le prince et son *factotum* se renvoyaient de lugubres œillades et des soupirs lamentables.... Michaëli seul conservait un maintien qui décélait l'assurance et le dédain de ces conspirations vulgaires dont les grands sont les meneurs et dont la populace n'est que la dupe. L'œil du gondolier politique brillait d'enthousiasme.

— Et moi je vous dis, seigneur duc, s'était-il écrié, que vous ne devez point vous épouvanter de cette nouvelle. Quoi ! vous tremblez pour si peu de chose, lorsqu'il y a des moyens si faciles de parer les coups des méchants. Croyez-moi, ne faites pas sonner le tocsin d'alarme, ne faites pas une place de guerre de votre palais ; n'envoyez point prendre chez eux les Mandonelli ni les Columna. Tous ces moyens sont des actes désespérés qui n'occasionnent que du désordre... et plus il y aura de désordre, plus vos ennemis seront forts. Au reste, couper la tête aux chefs des conspirateurs, ce n'est point frapper la conspiration dans son ensemble ; par là vous ne feriez qu'aigrir les coupables et leur inspirer un plus vif désir de vengence. Ils ont un sang qui bout, les Milanais !

Le duc qui, dès les premiers mots, avait tourné la tête du côté de Michaëli, le contemplait avec intérêt, impatience, avidité.

— Parle donc ! parle, s'écria-t-il ; explique-moi tes projets : tu seras deux fois mon sauveur !...

Alors Michaëli, devenu tout-à-fait un homme d'Etat, exposa ses plans au souverain. Son projet consistait à se tenir sur la défensive, en attendant le jour de la fête fixé pour l'exécution du complot. On laisserait, suivant lui, les conjurés s'assembler sur la place publique, mais on aurait soin d'embusquer aux quatre coins de la place une cohorte de soldats éprouvés. Puis, dès que le duc se montrerait au peuple, il ôterait sa toque empanachée, et ce salut serait aussi le signal pour les archers qui feraient une irruption soudaine et s'empareraient des rebelles.—Il sera bien facile de les reconnaître, s'était écrié Michaëli en terminant, car ceux qui font partie du complot doivent porter un *M* brodé sur leur manche gauche.

Ce conseil fut vivement approuvé par le duc. Il crut voir briller l'étoile tutélaire au sein de son naufrage, et dans l'élan de sa reconnaissance, le prince voulut que Michaëli fût, à l'instant même, revêtu des insignes de sa nouvelle dignité. Ce ne fut pas assez:

—Mon cher, mon bien-aimé confident! s'était-il ensuite écrié, je sais que tu as une maîtresse. Eh bien! je veux que tu ailles la trouver à l'instant même, et que tu lui dises de ma part, de la part du duc, qu'elle doit t'épouser le jour même de la fête dont nous venons de parler; que je lui donnerai la main pour descendre de voiture; elle ne te refusera pas, sois-en bien sûr. Va donc; vole auprès d'elle, et puis reviens à moi.

C'est ainsi que les grands ne craignent pas de prodiguer leurs faveurs et leur reconnaissance à l'homme dont ils ont besoin; toute distance disparaît lorsqu'ils reconnaissent chez un être de basse condition assez de génie pour s'élever jusqu'à eux en leur rendant service.

Nous comprenons maintenant que c'est à la suite de cette entrevue que nous avons vu Michaëli chez Téresa. L'orgueilleuse amante, oubliant vîte le malheureux qui espérait en elle, avait accueilli le nouveau venu jadis dédaigné. Mais alors qu'on le chassait avec mépris, il était humble et

pauvre; maintenant il relevait la tête comme un gentilhomme, il portait un costume de comte, et parlait de la faveur du duc. C'était bien différent!

Enfin, les quatre jours se sont écoulés, le matin de la fête publique a lui. Dès l'aurore, le soleil a pris d'éclatants reflets qui dorent les nuages blancs; l'air rayonne de lumière et de pureté, tout annonce de la joie, du bonheur. Le peuple, heureux de voir paraître le moment qui doit suspendre ses rudes travaux, le peuple se réveille, circule, s'anime, et ce réveil se trahit par un murmure joyeux.

Vous vous souvenez, lecteur, vous qui avez entendu la conversation confidentielle du duc et de Michaëli, que ce jour a été fixé par les conjurés pour l'exécution du complot tramé contre Maximilien; vous n'avez pas oublié non plus que le nouveau chef de police les surveille, et qu'il doit épouser le même jour, avec toute la pompe de l'opulence, Térésa la brune, son adorée fiancée.

En voyant une si belle journée se lever sur Milan, les conjurés ont frémi. Ceux qui n'ont qu'une conscience ténébreuse se trouvent à l'aise dans tout ce qui est sombre; ils ont peur du soleil. Un reflet de printemps, un chant de brise ou d'oiseau, le moindre rayon de joie qui scintille, tout cela les fait trembler comme un instinct qui leur viendrait des cieux. Et, cejourd'hui, les conspirateurs auraient cru lire un heureux présage dans un ciel voilé, triste comme le projet de leur crime, morne et froid comme leur pensée.

Cependant, la vaste place de la Farnesa se remplit d'une multitude curieuse; c'est là que le duc doit se montrer, c'est là qu'il doit haranguer la foule. Les conjurés se sont aussi répandus parmi le peuple, comme le poison insinuant se glisse dans les vaisseaux du corps. Les Mandonelli, les Columna dirigent les mécontents; ceux-ci se trouvent disséminés en petits groupes dans plusieurs endroits; ils ont tous étudié leur rôle, et, pour se reconnaître entre eux, ils ont un *M* brodé sur la manche de leur habit. Ils doivent s'élancer, dès que Maximilien aura terminé sa harangue et

que son char recommencera sa marche ; ils doivent, en poussant des cris de désordre et de révolte, profiter du tumulte pour se précipiter à la rencontre du char ducal et faire tomber le prince sous leurs poignards. Telle est la trame ourdie contre le chef qu'ils détestent. Les malheureux ne savent pas qu'un écho de leurs paroles imprudentes est parvenu aux oreilles de leur ennemi ; ils ignorent qu'un bon génie veille sur lui pour parer leurs coups.

C'est l'heure où le char ducal doit passer. Tous les regards sont tournés vers la rue qui doit lui servir d'entrée. Enfin quatre chevaux blancs et superbes paraissent, traînant la voiture princière. Le duc est debout dans son costume le plus magnifique. A son aspect, la foule crie : *Noël !* Le char s'avance. A côté de Maximilien se dresse un homme, revêtu des insignes de comte. Personne ne sait le nom de ce gentilhomme inconnu que le souverain semble contempler avec des regards d'amitié.... Maximilien a l'air calme et tranquille, il a le sourire à la bouche : — Oh ! se disent les conjurés, voyez comme il est calme ! Il ne sait rien....— Avaient-ils oublié que le ciel le plus pur est souvent le plus gros d'orages ?...

Soudain le char s'arrête au milieu des flots de la multitude :

— Mon bon peuple de Milan ! s'écrie le duc du haut de sa tribune mobile, as-tu quelque faute à me reprocher ?...

A cet exorde étrange, la foule ne répond qu'une immense clameur de *Noël* et de *vivat*. Car le peuple était, bien moins que les grands, tyrannisé par Sforce.

— Bravo ! mon peuple, reprend le duc avec énergie, ta voix unanime couvre la voix des lâches et des traîtres qui se sont réfugiés dans ton sein... oui, dans ton sein ! Tu le vois, mon lion milanais, je ne crains ni les hypocrites, ni les spadassins, ni les félons. Je viens à toi comme un père vers ses enfants aimés. Eh bien ! le croiras-tu ?... des hommes sont là dans cette foule qui préparent des poignards contre leur souverain ; l'ambition leur a fait faire bon mar-

ché de ton repos, ô mon peuple; ils se cachent, je puis les nommer par leur nom; car, je le vois, ils n'osent plus venir!

— Tu te trompes, tyran! crie une voix fière; entre nous deux, ce n'est pas moi qui crains le peuple. Tu vas en juger.

C'était Mandonelli, le chef du complot, qui prononçait ces paroles; la honte de se voir démasqué l'avait animé d'un délire fébrile qui n'avait pas même laissé de place à l'étonnement. En même temps, il perçait la foule; il s'avançait, accompagné des Columna, puis de ses plus déterminés complices, jusqu'au pied du char.... En ce moment, le duc ôta sa toque empanachée; ce salut était un signal pour les soldats placés en embuscade. Leurs cohortes firent de toutes parts irruption.... Et bientôt les fauteurs de la conjuration se virent enveloppés et captifs dans un épais réseau de lances.

Le prince regarda sa victoire d'un œil triomphant. Calme et les bras croisés, il avait quelque chose de majestueux et de sublime; il avait cette auréole, enfin, que l'on croit voir à tous ceux qui viennent d'éviter un imminent péril. Sa figure, d'ordinaire sombre et pâle, était sereine et colorée; son œil, dont le reflet terne semblait presque mort, brillait d'un éclat juvénile. Vainqueur, il était grand. Ce spectacle fit une large impression sur la multitude, qui se mit à crier de nouveau :

— Vive Maximilien Sforce! A mort, les traîtres! Les spadassins, à mort!

Le fier Mandonelli ne veut pas que des fers chargent ses nobles mains; entouré de satellites, il ne prie pas pour sa vie; la défaite, pour lui, c'est la honte... et la honte, pour l'ambitieux, c'est la mort.... Le glaive au poing, il se heurte à la forêt de fer qui l'enveloppe; il écume, il se tord, il râle. Columna, son cousin, son compagnon d'enfance, l'imite, il tire son épée.... Efforts impuissants! dernières convulsions d'une poignante agonie! Les deux amis tombent sur le pavé de la place, percés de coups, haletants et vomissant un sang noir qui bouillonne encore. Le duc voit les chefs

de la conspiration frappés,—c'était l'ordre qu'il avait donné à ses fidèles; —les chefs ne sont plus; la conspiration périt avec eux! Les complices ne sont pas dignes de sa colère : c'est un ramassis de manants soudoyés, sortis de la fange de la populace, et qui, pour vivre, vendent leur âme et leur poignard.

Tout-à-coup, pendant un intervalle de silence, le roulement d'une voiture résonne et traverse la place. Les regards se tournent du côté de ce bruit nouveau. La voiture s'avance toujours au galop et vient s'arrêter enfin, auprès du char ducal, en face de l'église de san Pedro d'Aguilar.

L'aspect de cet équipage magnifique semble jeter dans l'esprit du duc comme un souvenir endormi; le prince tressaille, de même que s'il se réveillait en sursaut, et, se tournant vers le gentilhomme debout à ses côtés :

— Par la santa Madona! Michaëli, s'écria-t-il en lui frappant amicalement sur l'épaule, je crois que j'allais t'oublier, mon ami, mon frère, toi....—Puis il ajouta plus bas : Mon sauveur!

Michaëli s'inclina modestement et d'un air satisfait. Il jetait des regards pleins d'émotion sur la voiture nouvellement arrivée.

— Sans doute, fit le duc qui remarquait les regards et l'impatience de son compagnon, sans doute elle nous attend. Suis-moi, Michaëli; j'ai promis de donner publiquement la main à ta fiancée : je tiendrai ma promesse.

—Qu'il soit donc fait selon votre désir, Monseigneur! dit Michaëli, qui palpitait à ce moment solennel.

Le duc et son nouveau favori descendirent du char et vinrent se placer près de la voiture; une jeune dame en sortit, vêtue tout en blanc et portant au front la couronne de mariée. Trois gentilshommes de la cour l'accompagnaient. Maximilien offrit galamment sa main royale à la dame, et Michaëli marcha près d'eux; des seigneurs et des officiers s'approchèrent du souverain pour lui former son cortége,

et tous montèrent les marches du perron de l'église San Pedro.

Quand ils furent arrivés au haut du perron, le duc, s'adressant au peuple, s'écria :

—Milanais ! priez pour le bonheur de cette noble dame dont on va célébrer le mariage avec ce gentilhomme, mon ami.... En leur faveur, il vous sera fait largesse.

Or, les deux fiancés,— on l'a deviné déjà,— c'étaient le gondolier, l'espion, et maintenant le comte Michaëli... puis la charmante Térésa, Térésa la brune....

Le hasard avait conduit aux pieds de l'église quelques hommes du peuple, ceux qui furent les compagnons du nouveau comte, lorsqu'il n'était que gondolier. C'étaient aussi les anciens camarades de Davilla, dont ils connaissaient le double malheur ; ils avaient appris sa captivité d'abord, et puis la trahison de son amante. Le hasard, ou plutôt la Providence, les avait amenés là, aux pieds de cette église où la perfidie devait se consommer. Au moment où les deux époux savouraient l'ivresse emmiellée de l'orgueil et de l'opulence, une voix sourde, venue d'en bas, s'éleva jusqu'à eux, comme le cri lointain de la colère divine qui trouble le monde dans ses joies coupables. Ces paroles étaient celles des gondoliers indignés de ce spectacle et du lâche mariage de celui qui fut leur camarade. —Honte, s'écriaient-ils, à Michaëli l'infâme, qui profite du malheur d'un ami pour lui voler sa fiancée... honte et malheur à Térésa qui s'est vendue pour prix de l'infâmie, pour prix de la honte et de la trahison !

Michaëli et Térésa frémirent. Mais bientôt les portes du temple, ouvertes à deux battants, livrèrent passage au brillant cortége. L'orgueil étourdit de nouveau les fiancés, et le torrent de la vanité les entraîna dans ses flots. Ensuite les portes de l'église se refermèrent, et le peuple reçut tumultueusement les largesses que lui distribuaient les officiers du duc.

Une personne manquait au cortège du mariage, une seule : la vieille Béatrix, la mère de Térésa. Que faisait cette absence à l'orgueilleuse épousée? En acceptant la main de Michaëli, en oubliant Davilla dans son malheur, n'avait-elle pas étouffé les sentiments généreux qui germaient dans son âme? N'avait-elle pas brisé tous les liens qui l'attachaient à la vertu? Que lui importait, après cela, la piété filiale? Deux routes s'ouvraient à son avenir : le destin l'avait poussée dans la plus mauvaise! Maintenant elle ne pouvait plus reculer.... Et d'ailleurs quel air aurait eu Béatrix, la vieille femme du peuple, au milieu de tous ces gentilshommes? Aurait-elle dignement représenté la mère d'une jeune fille que l'on allait faire comtesse? Ne faisait-elle pas bien de ne pas venir ?

Hélas ! la pauvre mère avait vu sa fille, ivre et folle, s'éloigner sans un mot d'adieu du toît qui l'avait si longtemps abritée.... La pauvre mère n'avait plus qu'à chercher, loin des lieux qui lui rappelaient l'ingrate enfant, des consolations pour ses douleurs profondes.... Et tandis que Térésa se pavanait auprès du duc sous les yeux de Milan, Béatrix était allée mêler ses larmes à celles de Davilla captif, qui attendait toujours avec angoisse la venue souriante de son oublieuse fiancée.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les deux Epoux.

Depuis un an que durait la haute dignité de Michaëli, peu d'événements importants s'étaient passés dans la chose publique. Il y avait eu, comme d'ordinaire, un grand nombre de proscriptions, quelques sourdes intrigues contre le pouvoir du duc, mais elles n'avaient eu aucun résultat ; en somme, Maximilien Sforce régnait toujours, sa défiance le tourmentait sans cesse ; il était toujours le

même, voyant de toutes parts des spectres armés, sanglants. C'est pour cela qu'il affichait à la porte de son palais des listes quotidiennes où se lisaient les noms des proscrits et des condamnés à mort, de sorte que le duché de Milan était, à vrai dire, muselé par la crainte. Ce qui faisait aussi trembler Maximilien, c'était l'approche des troupes françaises qui envahissaient avec furie le sol italien. Comment pourrait-il résister aux attaques du chevaleresque François 1er, dont la formidable épée semblait tout renverser sur son passage ? Mais ce qui faisait la crainte du souverain ranimait l'espoir des agitateurs ; en effet, tous les moyens sont bons pour leurs manœuvres... Lorsqu'il s'agit de satisfaire une ambition personnelle, l'histoire ne nous montre-t-elle pas maintes fois les conspirateurs livrant leur patrie à l'étranger ?... Sforce avait compris son peuple.... il ne comptait plus sur l'énergie éteinte de l'esprit national : les factions avaient tout absorbé.

Sans doute, aujourd'hui qu'une année d'honneur et d'amour a brillé sur sa tête, Michaëli, le glorieux comte et l'époux de Téréssa,doit être radieux de bonheur ! Son visage doit être souriant, ses yeux pleins de l'éclat que donnent le bien-être et la satisfaction de tous les désirs... La confiance toujours croissante du prince qui le comble de bienfaits, et plus que tout cela les caresses de Téréssa,sa femme, la plus belle signora de la cour, tout se réunit pour tresser la couronne de sa félicité. Pourtant, à le voir, cet opulent Michaëli, on ne le croirait pas si heureux ! Ses joues se sont creusées, ses traits sont pâles, un morne feu s'échappe de ses prunelles. Sa taille est affaissée comme sous le poids de la puissance. Oui, la puissance est un fardeau qui brise, un soleil qui brûle l'imprudent lorsqu'il s'en approche de trop près en croyant voler au bonheur... Cette année a bien vieilli le comte Michaëli, lorsqu'elle aurait à peine effleuré la tête de Michaëli le gondolier.

Mais les parfums de l'amour ne sont-ils pas venus rafraîchir ses jours de fièvre ? les baisers de la femme adorée

n'ont-ils pas arrêté sur lui la jeunesse et le sourire prêts à s'envoler pour une vieillesse prématurée ? N'avait-il pas auprès de lui, le malheureux seigneur, la joie rafraîchissante du ciel, le baume consolateur de toute une vie.... l'amour ! Téresa n'est-elle pas sans cesse et de plus en plus rayonnante ? ses yeux ont-ils perdu quelque chose de leur vivacité voluptueuse, sa beauté n'est-elle pas toujours de rose et de satin ?.... A la voir si belle, avec ces lèvres où l'amour respire, et ces épaules à demi-découvertes comme les antiques Néréïdes des poètes, et ces bruns cheveux qui tombent en folâtrant comme un ruisseau de l'Elysée, ne s'écriera-t-on pas aussitôt : « L'heureux Michaëli qui possède toutes ces merveilles, et qui peut se dilater à loisir dans cette présence enchanteresse ! Si parfois un lourd souci tourbillonne avec ses aîles noires devant ses regards attristés, l'ange divin n'est-il pas là pour écarter la vision fatale et pour rendre aux cieux la pureté de l'horizon ?... Serrer dans ses bras la femme désirée après une longue et douloureuse attente, la voir à soi tout entière... n'est-ce pas être heureux ? n'est-ce pas du miel répandu dans l'âme pour adoucir un cœur blessé par le contact de la terre ?.. »

Ainsi l'on parlera sans doute en contemplant Michaëli qui sut embellir sa vie par un doux hymen... Ainsi parlera le vulgaire, en voyant Téresa passer dans sa grâcieuse mantille de comtesse sur les ponts du fleuve, le soir ; ou bien encore en la voyant descendre de son équipage, ruisselante de parure, puis disparaître, sylphide d'amour, dans les jardins du grand-duc, où résonnent les harmonies du bal...

Mais bien souvent se trompe le vulgaire, parce qu'il juge d'après le dehors des choses, et qu'il ne descend ni dans les pensées, ni dans les cœurs... L'apparence est tout pour lui.... De même, lorsqu'il regarde un sublime tableau de peinture, il ne songe pas aux veilles, aux labeurs que l'œuvre a coûtées... Il regarde, le vulgaire, il ne réfléchit pas !... Ainsi son raisonnement est rapide et facile :

« Michaëli possède la main de Térésa, Michaëli l'avait désirée longtemps avec ardeur. Enfin Térésa devint sa femme... combien cet homme doit être heureux !... »

Oh ! pour un cœur sensible, il faut plus que posséder la présence et la main d'une femme, il faut encore posséder son amour... Et Michaëli peut-il se dire : « Je suis aimé de Térésa ? »

Non, cette femme n'est pas à lui ! Elle est à son opulence, à son luxe, à ses plaisirs de vanité. Quand une fois ces passions ont absorbé l'âme, il n'y a plus de place pour les sensations plus nobles et plus pures. Térésa ne songe qu'à briller à la cour ; elle engloutit dans le gouffre de son insatiable orgueil les largesses de la générosité ducale ; et même, quand elle ne trouve pas assez d'or dans les coffres de son mari, c'est au prince lui-même qu'elle ne craint pas de s'adresser ! Alors, au bal, on la voit se pencher au bras du maître, et rouler sur lui le velours de ses regards ; puis couvrant sa bassesse sous le masque de la grâce, elle lui glisse à peu près cette phrase :

— Oh ! Monseigneur, la duchesse d'Ocannor a de bien superbes girandoles ; hélas ! les bijoux sont hors de prix.

Le lendemain, le duc, qui ne manque au fond ni d'intelligence ni de courtoisie, envoie par un des pages ou porte lui-même, à la maison de Térésa, quelques-uns de ces bijoux *hors de prix* que l'on a tant vantés la veille. De là quelque tendre familiarité s'établit entre le souverain du duché et la souveraine des cœurs... Les deux sceptres paraissent dignes de se rapprocher. Térésa vante la splendeur du trône, la magnificence du palais et de ses jardins, la splendeur des cercles de la cour... Le duc, de son côté, ne tarit pas d'éloges sur l'élégance de la signora, sur la finesse de sa taille, et sur la magnificence aussi de sa cour à elle... le cercle de ses admirateurs !

Cet échange de félicitations courtoises a souvent lieu devant Michaëli, qui reste muet sur son siége, devant Michaëli pour lequel Son Altesse et la signora n'ont l'air de se gêner nullement. Et cela se conçoit !...

Pour le duc, comme pour tout le monde, Michaëli n'est-il pas, après tout, l'espion, le valet, le manant décoré d'une livrée brillante? C'est lui qui recueille toute la honte, Térésa n'a que les fleurs à cueillir, parce qu'une jolie femme a toujours l'air d'une comtesse quand elle est bien parée, et parce que le monde fait peser sur le mari seul la double responsabilité d'une ignominieuse origine.

Les courtisans de la mode et de la puissance ont fait circuler un bruit infâme ! Pour faire leur cour au duc, on répète dans la noblesse que Térésa la brune est la maîtresse de Maximilien ! Térésa connaît ces propos dont l'écho parvient jusqu'à elle, et loin d'en rougir comme d'un outrage, il semble qu'elle prenne plaisir à donner plus de matière à la malignité. Maîtresse du duc ! C'est un titre, cela. Ce titre lui plaît... Aussi, quand elle est au théâtre, elle tient ses regards fidèlement fixés sur la loge ducale ; quand elle est au bal, elle rayonne lorsque le duc la tient par la main, et qu'elle entend un murmure confus frissonner autour d'elle...Ce titre de royale maîtresse séduit sa vanité... Pourvu que le nom soit brillant, que lui importe l'infâmie ?...

Elle n'est pas la maîtresse du grand-duc, pourtant ! Elle est restée fidèle à son époux, moins par vertu que par indifférence ; car elle n'aime pas plus Maximilien qu'elle n'aime Michaëli. Les séductions du monde ne sont autre chose pour elle que l'éclat des bijoux et de l'or ; celles de l'amour et de la galanterie lui sont ignorées et ne sont regardées par Térésa que comme des moyens de parure. L'honneur s'éclipse à ses yeux, quand elle voit un peu d'opulence qui s'attache au déshonneur.

Jugez maintenant ce que devait être l'existence de Michaëli. L'indiscrétion peu charitable des courtisans a laissé parvenir à son oreille la chronique scandaleuse dont son épouse coquette est l'héroïne. Il ne croit pas à ce degré d'abaissement, mais un tel soupçon le torture. La voix de la renommée le froisse presque autant que la réalité.

Térésa, la maîtresse du grand-duc ! honte et fureur ! Oui, l'on répète cela par la ville, chez le peuple comme chez les grands, parce que tout ce qui est désordre et méchanceté trouve vîte sa pâture dans la publique causerie... Et, par la sainte croix ! cette femme prête bien le front à cette ignoble couronne de misérable honneur ? La passion du monde dévore ses nuits, la soif de briller dessèche et corrode son âme. Quand elle se montre dans ce monde qu'un scandaleux sourire domine, elle se pare avec des colliers d'or sur son cou nu, avec des bracelets de topaze sur ses bras nus ! Elle parle haut, sourit, et se rafraîchit à grands coups d'éventail... tout comme une courtisane ! N'est-ce donc pas elle-même qui fut la source de cette croyance mensongère, dont la malignité se nourrit ? Pourquoi d'ailleurs Maximilieu vient-il tant de fois dans la maison conjugale, lui qui auparavant ne sortait de sa retraite que la nuit comme un hibou ? Quand il y vient, ce n'est jamais pour parler des affaires de l'Etat, mais toujours il s'adresse à cette femme, soit pour lui parler de galanterie, soit pour lui faire un riche cadeau. Qu'est-ce donc qu'il prétend encore acheter chez Michaëli ? N'a-t-il pas déjà son âme?.,. Damnation ! il n'y a plus que sa femme à acheter.

Telles sont les réflexions qui tourmentent l'ancien enfant du peuple, lorsqu'il écoute la voix intérieure, cette voix de l'intelligence que Dieu mit dans l'homme pour faire son bonheur ou son tourment ; et déjà, sans qu'il s'en aperçoive, un poison plus cruel que le souci politique se glisse dans ses veines : un poison qui ronge et mine la vie à petit feu... la jalousie ! Chaque fois que ce duc vient s'asseoir à son foyer, Michaëli tressaille et frémit de rage, parce qu'il sent bien qu'il n'est maître chez lui qu'après le duc. Chaque fois que le prince parle à Térésa, le malheureux époux est dévoré par la fièvre et souffre toutes les tortures de l'enfer pendant ces mortelles heures où le respect et une sorte de reconnaissance le rendent

muet. Et Maximilien, qui depuis longtemps avait perdu de vue les douces attractions de la femme, aime à raviver les sources de la vie et de la jeunesse à la prunelle brûlante de Téréa, la brune comtesse et la reine d'amour.

Au reste, dans les courts moments où Michaëli se trouvait seul avec sa femme au coin du foyer, il n'était pas à l'aise ; elle n'avait pour lui que des regards glacés, des airs de dédain. S'il se hasardait à lui prendre un baiser, ou bien à vouloir lui enlacer la taille de son bras amoureux, la mauvaise épouse le repoussait avec rudesse, et le malheureux sentait retomber en lui une pensée d'abattement et de désespoir. Chacune de ses illusions s'était envolée une à une. La passion qu'il avait pour Téréa, loin d'être sa volupté, faisait son martyre. Elle ne l'aimait pas, il l'avait compris ! Il avait cru, cet infortuné, qu'une fois devenue son épouse, la gondolière aurait oublié son ambition pour être toute à lui, ne fût-ce que par reconnaissance. Il ignorait que l'orgueil est une voracité rongeuse que rien ne rassasie, et que la femme ambitieuse ne connaît aucune limite dans ses rêves de grandeur. Femme du peuple, elle veut devenir marquise ; marquise, elle n'aspire qu'à devenir archiduchesse. Mais les sentiments du cœur, ils ne sont plus qu'une ombre, une fumée, un souvenir qui s'efface. Non, Téréa, quoiqu'elle fût liée à Michaëli par l'hymen, quoiqu'il eût sa présence et le titre d'époux, Téréa n'était pas à lui ! Cette existence, qu'il avait rêvée pleine de délices et d'extase, c'était pour lui la continuelle angoisse du damné. La voir devant lui si belle toujours, et toujours dédaigneuse ! L'aimer, l'adorer, avoir le droit de la posséder avec toutes ses grâces et tous ses charmes... mais n'étreindre qu'un corps sans âme, une lumière sans rayons, c'était la destinée de Michaëli. Plus Téréa lui semblait charmante, plus il souffrait, car il avait saisi cette désespérante pensée qu'il n'y avait plus même une étincelle à ranimer dans ce cœur mort sous les passions les plus viles.

Donc, il n'y avait plus pour le pauvre homme d'autre moyen de se rendre la vie supportable que de s'endormir sur sa souffrance et de s'habituer à sa position. L'insouciance... c'était son unique remède ; c'est la philosophie des malheureux ! Il tâchait d'engourdir sa sensibilité par une espèce de suicide moral, en se disant, par exemple, quand Téréda le repoussait ou que le grand-duc venait lui rendre visite : « Il doit en être nécessairement ainsi ! » De la sorte, il ne souffrait pas des blessures de son âme... Mais, on le conçoit, cette âme saignante et déchirée frémissait d'une inexprimable douleur au moindre contact qui la frôlait.

Un soir que, retiré comme d'ordinaire dans sa maison, — sa maison magnifique, sa prison dorée, — Michaëli se livrait aux réflexions de toute nature qui venaient l'assaillir, une tristesse, plus lourde encore que de coutume, faisait peser sur lui son fardeau. Devant lui se trouvaient étalés les parchemins où l'on avait inscrit les proscriptions nouvelles ; et cette liste de mort, dont lui-même avait alimenté quelques colonnes, le remplit, par son aspect, d'un pénible émoi. L'on eût dit un peuple de tombes, en voyant tous ces noms destinés au néant ; cette liste fatale était comme un rassemblement de trépassés.... Oh ! ce n'était pas la première fois que Michaëli se sentait frissonner de terreur, en songeant à son métier de bourreau. Souvent, dans ses jours de fièvre, dans ses nuits d'insomnie, il croyait voir tourbillonner devant ses yeux hagards des spectres vengeurs et sanglants !... Alors il se roulait sur sa couche brûlante, il se mordait les poings avec désespoir, il eût voulu fuir, retourner à sa misérable existence d'autrefois. Le malheureux ! il n'avait pas assez de courage pour cela !... Fuir ! il ne le pouvait ; par un châtiment de la Providence, il se sentait cloué à sa place, rivé à cette chaîne qui ronge sa chair !... Et cependant un funeste génie dévorait sa poitrine et le poussait vers l'enfer. Ce génie hideux... c'était le remords.

Michaëli rêvait donc un soir au milieu de sa funèbre solitude. Accoudé sur une table couverte d'un tapis noir, il se parlait à lui-même comme pour essayer d'étourdir sa pensée :

— Le jour va bientôt s'éteindre, disait-il, et pour la nuit close je dois me trouver au palais ducal. Ainsi, toujours il faut que j'abandonne mon foyer pour aller défendre celui d'un autre ; je porte une épée, j'ai des soldats, des espions, des valets ; mais rien de tout cela n'est à moi ! Je suis le bras, un autre est la pensée. Au point que si l'on me disait : « Michaëli, livre-nous tous les tiens ; fais charger de fers ton père, ta mère ou ta femme, » il faudrait que Michaëli, le chef des sbires et l'esclave du duc, obéît ! Pauvre fou que je suis... oh ! bien fou ! Lorsqu'on est venu me chercher sur ma gondole, où je ramais joyeusement, aspirant l'air du lac et modulant mes chansons avec ses flots d'amour... j'ai vu briller de l'or, et j'ai sauté de joie comme un enfant. Le duc m'avait reconnu de l'intelligence,—je ne sais pourquoi ;—il voulait me mettre à la tête de la police milanaise, l'honneur me parut immense ! Je devins riche, puissant ; je pris place à la cour parmi les premiers seigneurs... et j'épousai Térésitta, que j'aimais depuis longtemps et qui m'avait repoussé parce que j'étais pauvre... puis je me crus heureux !... Ah !!

Après avoir ainsi récapitulé les dernières phases de sa vie, qui se terminaient par un douloureux soupir, l'infortuné tourna les yeux autour de lui ; la chambre était magnifique, l'orgueil de Térésa l'avait ornée avec opulence. Il semblait qu'il ne s'en était pas encore aperçu, et que cette opulence frappait ses regards pour la première fois. Cette idée de richesse jeta dans son âme une lumière subite, vive, mais pâle, semblable à l'éclair qui jette sa flamme bleuâtre sur les flancs du rocher noir. Aussitôt, secouant le poids de sa mélancolie par un effort fébrile, il s'écria :

—Pourquoi me plaindre ? Le duc m'a bien payé, par Dieu !

Mais cet effort n'est qu'une action désespérée qui l'épuise davantage. Michaëli retombe bientôt dans l'abîme de son malheur, plus froid et plus désespéré qu'auparavant. Tel un malade, brûlé par la souffrance, se soulève pour chercher la lumière du soleil et la fraîcheur de l'air pur ; mais il s'affaisse bientôt en grelottant. La lumière a blessé sa paupière affaiblie, la fraîcheur a pénétré comme une glace dans ses veines, d'où la chaleur vitale s'envole au souffle de la mort.

Et puis la liste de proscription, un moment oubliée, se dresse devant lui pour tout rappeler d'une manière plus terrible :

— Ah ! je ne songeais plus à mon devoir, dit-il ; c'est juste ! la proscription qu'il me faut envoyer au bourreau tout-à-l'heure !

Et son accent prenait une inflexion de résignation étrange qui voulait dire : « Je suis maudit, je me débats en vain. »

Cette liste était écrite en partie par le duc, qui ne laissait guère passer une semaine sans y graver les noms de ceux qui gênaient son soleil ; en outre, il fallait que Michaëli, pour être à la hauteur de ses fonctions, remplit les vîdes de noms à son choix. Il savait que s'il eût laissé quelques blancs, c'était une impitoyable disgrâce, un soupçon de trahison planant sur sa tête. Et comme entraîné sur une pente invincible, il écrivait sans cesse et sans merci ces noms qu'exigeait de lui le tyran soupçonneux et cruel. Ce jour-là, Maximilien avait fait presque toute la besogne. Le parchemin envoyé du palais au chef des sbires était rempli pour ainsi dire jusqu'au bout. C'est que Sforce avait appris que les troupes françaises s'avançaient vers Milan ; et le prince espérait, en agissant par intimidation, ranimer l'ardeur de ses sujets, plus occupés à vivre des malheurs de la patrie qu'à la rendre glorieuse. Funestes effets de l'ignorance des peuples et de l'ambition des grands !

Michaëli jeta négligemment les yeux sur l'œuvre ducale.

—Voilà donc les nouveaux condamnés, dit-il. Par saint Michaël, mon patron ! la proscription est mieux nourrie que le peuple.... Qu'ont fait tous ces malheureux que le glaive du bourreau va devoir frapper? Lisons : « Antonio Pizziani, condamné pour avoir brigué la faveur populaire. » Quel pitoyable prétexte ! Mais cet homme est un vertueux vieillard dont la vie fut toujours pure comme l'horizon du printemps. Il ne doit pas mourir ! Depuis longtemps je le connais, il est charitable et bon. Le tuer, c'est un parricide. Je cours au palais, je vais..... Ah ! misérable, s'écria-t-il en s'interrompant tout-à-coup, que ferais-je au palais? Sauver Pizziani? parler en sa faveur? On m'appellerait traître. Esclave ! obéis et tais-toi.

Michaëli lut ainsi les noms de plusieurs personnes que l'on condamnait pour trop de vertu. L'expression de l'indifférence et de l'inertie plissa de nouveau son visage : il se sentait plus faible que sa destinée ; et, nous le savons, sa philosophie était de l'insouciance.... Un instant, son teint fut plus pâle, ses sourcils se froncèrent, une émotion visible altéra ses traits, et l'exclamation suivante s'échappa de ses lèvres :

— Ah ! cet homme a été mon camarade. Je l'ai bien connu dans mes jours d'autrefois !

C'est qu'il venait de lire dans la liste des condamnés à mort le nom de Davilla le gondolier.

On se rappelle ce nom ; Davilla gémissait dans les fers depuis une année ; il avait été arraché de sa gondole le même soir que Michaëli. Mais l'un avait été jeté dans un cachot, l'autre avait eu la richesse et la dignité de comte ; l'un s'était vu séparé de sa fiancée, l'autre avait vu son amour couronné par l'hymen !

Et cependant on sait si Michaëli le gentilhomme était plus heureux que le prisonnier Davilla.

—Il va mourir ! murmura de nouveau le chef de la police ; je le croyais enseveli depuis longtemps dans la fosse hideuse des suppliciés. Davilla ! ce mot me remue et me

rappelle mon jeune passé. Pourquoi donc l'a-t-on condamné? Du reste, il va mourir! Il est plus heureux que moi peut-être!

En prononçant ce mot désespéré, Michaëli se couvrit le visage de ses deux mains, et des larmes amères coulèrent de ses yeux brûlants. Ces pleurs le rappelèrent à lui-même. Il se redressa subitement comme honteux d'avoir pleuré.

— Des pleurs sur mes joues! dit-il avec arrogance et fureur. Que suis-je donc devenu? Si l'on me voit, l'on m'appellera traître! Pleurer, moi? Non, non; la sensibilité n'arrive pas jusqu'au cœur à travers le pourpoint de comte. D'ailleurs, ce Davilla, ce condamné que j'appelais mon ami, ne fut jamais que mon rival. Il aimait Téresa, lui seul en était aimé. Qu'il meure donc, cet homme, et que la volonté ducale s'accomplisse!...

Aussitôt Michaëli frappa sur un timbre sonore. A cet appel funèbre, un affidé parut. L'époux de Térésa lui remit un parchemin, celui de la proscription; puis, lui faisant un signe impératif que l'autre comprit en véritable habitué, le chef des sbires ajouta :

— Va, Mattéo, va porter ce parchemin à maître Rubettini.

Or, maître Rubettini... c'était le bourreau.

Mattéo, le valet du duc et le valet du confident ducal, s'inclina, puis sortit lentement avec cette solennité hypocrite dont les porteurs de cadavres et les fossoyeurs prennent l'habitude.

Et Michaëli pensif le regarda s'éloigner.

Tandis que l'oiseau sinistre s'éclipsait, emportant le papier fatal dans ses serres, un bruit léger qui venait d'autre part fit tressaillir l'ancien gondolier; c'était le bruit d'une robe de soie, l'écho folâtre d'un éclat de rire. Le malheureux s'éveilla de ses rêves et se retourna pour voir d'où venait l'importun murmure; il aperçut Térésa, sa femme, qui revenait de la promenade, l'œil animé, le front haut, rougissant d'aise; elle riait, et courut vers le miroir pour

regarder si l'économie de sa toilette n'était pas dérangée. Puis, satisfaite de ce coup-d'œil, elle alla s'étaler sur un divan de pourpre comme une reine somnolente et voluptueuse de l'orientale antiquité.

La vue de sa charmante épouse ne ramena pas le sourire sur le visage de Michaëli. Au contraire, il devint plus sombre. Nos lecteurs, que nous avons initiés au mystère de leur vie, devineront facilement pourquoi.

— C'est vous, Térésa; quel motif vous amène dans mon cabinet à cette heure? dit-il avec indifférence.

— Ah! par notre bon duc, répondit-elle, il faut que je vous conte une plaisante histoire, mon cher seigneur. La marquise Hortense Manfioletti, que je hais parce qu'elle est plus belle que moi, devait épouser le chevalier Bloërder; mais il arriva qu'hier soir ce galant fut tué d'un bon coup d'épée en combat singulier. Ce qui coupe court au beau mariage de notre marquise aussi bien qu'aux riches offrandes dont se glorifiait déjà notre révérend chapelain. Ah! ah! ah! la plaisante aventure.... J'en ris encore.... La Manfioletti doit faire maintenant une figure passablement allongée.

Puis les éclats de rire de la folle redoublèrent.

Quelque dur que fût devenu le cœur de Michaëli par nécessité, il n'en fut pas moins froissé de ces moqueries qui s'attachaient à la douleur d'une autre, et ce rire infâme révolta tout ce qui restait en lui d'honnête et de généreux.

— Par les saintes plaies de notre Sauveur! s'écria-t-il indigné, Térésa, vous êtes une méchante femme!...

La comtesse le regarda tout étonnée; mais bientôt le dédain reprit le dessus. Promenant sur son époux un œil où brillait la colère, elle répondit avec un ton de mépris insultant :

— Michaëli, sur mon âme! vous êtes fou.... Par ma foi chrétienne! admirez donc ce bon seigneur qui fait le sensible et qui envoie chaque jour des milliers d'hommes au bourreau!

À cet outrage qui, pour mieux frapper, s'armait d'une vérité cruelle, le malheureux fut presque ébloui d'un vertige subit. Il retomba sur son siége comme anéanti, foudroyé. Sa rage se changeait en honte, il eût voulu se réfugier dans les entrailles de la terre, pour ne plus entendre ces mots qui tonnaient dans chaque parole : Bourreau! bourreau! — L'infortuné! tout, jusqu'à la voix d'une épouse, lui jette le sarcasme et le mépris; l'onde fraîche de l'amour se change pour lui en plomb brûlant qui lui déchire les entrailles. C'est la première émanation de l'infernale éternité qui lui est réservée!

Térésa, le voyant immobile et vaincu, prend un air de triomphe :

— Voyons, dit-elle, j'aurai peut-être pitié de vous.... Je vois que vous vous repentez. Vous me demandez pardon, n'est-ce pas?

Michaëli tourna vers elle son front pâle :

— Non, je souffre, répondit-il avec un accent profond.

La folâtre épouse haussa les épaules et se mit à jouer nonchalamment avec les franges de sa mantille; il y eut un moment de silence. Alors Michaëli se leva péniblement de son fauteuil et s'avança vers sa femme, qu'il se mit à contempler avec un mélange d'amour, de haine et de douleur.

— Oui, je souffre, continua-t-il, je souffre depuis longtemps! Savez-vous ce que c'est, Térésa, d'avoir toujours la même pensée qui vous ronge et vous brise sans pitié, sans pardon? C'est une folie, mais une folie que l'on comprend, dont on analyse toutes les atteintes, contre laquelle on lutte sans pouvoir la vaincre et sans pouvoir trouver le néant de l'intelligence! Voilà mon sort. Je souffre de mon passé perdu, de tout le bonheur envolé pour moi. Je souffre de mon présent, dont l'opulence ne couvre point l'ignominie; j'ai du remords, là, dans l'âme, du remords. Ah! savez-vous que j'ai fait tuer bien du monde, bien des honnêtes gens depuis une année? — Vous le savez; vous me l'avez dit

tout-à-l'heure. — Et dans mes nuits sans sommeil, je vois souvent se dresser devant moi leurs ombres gémissantes enveloppées dans un sanglant suaire. Chacun me jette ce mot infâme : Bourreau ! La conscience me crie : Assassin ! damné !... Alors je lutte en moi-même contre cette idée terrible, je force mon imagination à me justifier. Je me dis : C'est la fatalité qui le veut ainsi ; je ne puis faire autrement ; et pour celui qui est criminel sans vouloir le crime, il doit y avoir un pardon au ciel ! Je me dis tout cela, mais je ne parviens pas à retrouver le calme.... L'idée de tous ces morts qui m'accusent au tribunal suprême est comme le rocher de Sisyphe qui m'écrase sans m'anéantir !

Et vous-même, Térésa, vous-même.....

Ici le malheureux s'arrêta pour refouler le sanglot qui venait étouffer sa parole.

Un moment après, Michaëli reprit :

—Et vous, signora, n'y avez-vous jamais songé ? N'avez-vous jamais compris ce qu'il y avait pour vous au dedans de moi ? Je vous ai aimée... comme la sainte Madone... je vous aime encore.... Et pourtant cet amour fut comme tout le reste ; il s'est changé en amertume sur ma lèvre flétrie. Puis-je dire que vous étiez à moi, vous, Térésa, qui me donniez un baiser comme par aumône, vous qui comptiez les moments perdus dans ma présence dédaignée ? Que de fois ma veine s'est glacée au souffle de votre indifférence. J'ai souffert plus encore pour cela, voyez-vous, que pour tous mes remords, pour toutes mes hontes. Vous que j'adore, vous !... oh ! vous n'avez pas senti mes tortures ; mais sur mon jeune front déjà si vieux il y a plus d'une ride que vous avez tracée.... J'aurais voulu me dilater dans votre présence continuelle, être près de vous toujours, aspirer le feu de vos yeux, le sourire de votre bouche. Au lieu de cette vie enivrante que nous avait promise la bénédiction nuptiale, ce fut la déception qui me saisit, la déception dont l'étreinte est froide comme celle d'un cadavre ! Malheur ! vous n'avez pas assez de la présence d'un comte, il

vous faut celle du duc ; il faut que ce prince vienne s'asseoir à notre foyer domestique ; il faut, pour que votre œil rayonne, que Maximilien vous offre sa main ducale au sein des fêtes de la cour.... Et moi ! moi !... vous n'avez donc jamais pensé que je souffrais sans vous le dire ? Voyez, cette douleur muette et concentrée a fait du pauvre Michaëli un spectre vivant.... Je suis jaloux ! je suis brisé lorsque je vois ce souverain vous parler tous les jours avec cet empire qu'une femme ne donne qu'à celui qu'elle aime, fût-il grand duc ou roi !

— Eh ! Michaëli, fit la jeune femme avec quelque peu d'attendrissement, je n'aime pas le duc, moi... vous le savez bien.

— Je le crois, répondit-il ; non, vous ne l'aimez pas ; mais on dit que vous l'aimez, on dit que vous êtes sa maîtresse.... Et ce bruit qui circule parmi cette foule détestée de courtisans me fait bouillonner de rage, cette idée me tue !... De grâce, si vous voulez faire une bonne action, si vous voulez ramener la vie à l'agonisant qui vous implore, Térésitta, si vous voulez apaiser les cendres de notre mère Béatrix, oubliez ce.....

En ce moment, un murmure prolongé, venu du dehors, couvrit les paroles de Michaëli. Les deux époux restèrent immobiles, écoutant la voix populaire. Ils distinguèrent au sein de ce tourbillon de cris confus des mots sans suite : « Arrêtez ! — Non ! non ! — Laissez fuir ! — Par ici, les archers ! »

Et comme Michaëli allait s'informer de l'origine de ce désordre, la fenêtre de sa chambre s'ouvrit bruyamment. Un homme, aux vêtements pauvres et déchirés, sauta dans l'appartement, et jeta sur le parquet un reste de chaîne brisée. Puis il s'écria d'une voix où tremblait la terreur :

— Grâce ! ils me poursuivent ! Cachez-moi... sauvez ma vie !

— Qui donc es-tu, misérable ? s'écria Michaëli que la stupéfaction faisait palpiter encore.

— Un malheureux, un proscrit, répondit le nouveau venu.

Le son de cette parole gémissante fit pâlir le chef des sbires d'une émotion dont il interrogeait en vain le mystère. Il contemplait celui que le hasard envoyait chercher l'hospitalité dans la demeure inhospitalière de l'espion; ces traits ne lui semblaient pas inconnus, ce visage défiguré par les angoisses conservait une expression qui ranimait en Michaëli des souvenirs presque éteints. Mais il ne trouvait pas le mot de l'énigme qui tourmentait sa mémoire.

Térésa, d'abord effrayée par le bruit de la multitude et par l'apparition subite d'un inconnu, reprit un moment d'assurance. Elle regarda cet homme qui se disait proscrit, et, malgré les cheveux épars qui voilaient son visage, malgré le désordre de toute sa personne, elle le reconnut par un instinct qui l'illumina comme un rayon de lumière rapide. La jeune femme s'écria comme fascinée :

— Davilla! Davilla!

— C'est lui... oui, c'est lui! fit Michaëli avec une explosion de jalousie. Par Satan! Térésa, vous l'avez reconnu la première!...

— Oh! je vous reconnais aussi, dit à son tour le fugitif avec un accent étrange. Cette femme, c'est Térésa la brune; cet homme, c'est Michaëli le gondolier!

Alors il y eut entre ces trois personnages une scène muette dont il est impossible à la plume de rendre l'action profonde; ils se regardaient entre eux, et leurs pensées s'entrechoquaient, et leurs cœurs battaient comme les flots de la mer. Non, ce n'était pas le hasard qui avait amené là le fiancé trahi par Térésa, le camarade abandonné dans les fers par Michaëli. C'était la Providence qui avait combiné cette rencontre solennelle pour faire apparaître aux coupables un fantôme plus terrible encore que tous les autres... un fantôme vivant. Davilla, par sa présence, rappelait à cette femme arrogante le serment qu'elle avait trahi, l'amour qu'elle avait foulé aux pieds pour l'opulence, la piété filiale

qu'elle avait outragée au point de ne pas être venue jeter quelques larmes et quelques fleurs sur la tombe de Béatrix. Davilla, pendant ces jours de printemps et de pureté, fut le bon génie de Térésa. C'était par lui qu'elle avait connu l'amour, c'était lui seul qu'elle avait aimé avant d'être perdue. Par lui, Térésa pouvait devenir vertueuse et mener une existence bénie de sa mère et du Ciel.... L'épouse de Michaëli comprit vaguement ce remords que lui envoyait un Dieu vengeur ; pour la première fois, elle crut voir son passé se dresser devant elle ; pour la première fois, elle pensa que sa mère reposait sans une prière au champ des morts... et son cœur se serra.

Michaëli n'était pas moins atteré. D'abord, la vue de cet homme réveillait de la manière la plus vive les serpents de sa jalousie. Il savait que sa femme avait aimé Davilla, de qui le malheur et l'ambition l'avaient séparée... et puis, l'aspect du captif ne rappelait-il pas à l'espion toute son ignominie? C'était devant lui qu'il s'était vendu pour un peu d'or dans le cabinet du duc ; c'était lui qu'il avait laissé gémir dans les prisons de Milan ; c'était lui qu'il avait indignement trahi, en profitant de son infortune pour corrompre sa fiancée.... Oh ! c'est bien la Providence qui conduisit dans cette maison Davilla couvert des haillons d'une saisissante misère, c'est Dieu qui va tonner et punir par sa voix !

Admirable effet des forces de l'âme ! Davilla fugitif et malheureux, sans amis, sans asile ; Davilla condamné à mourir, échappé depuis une minute à ses fers, lui qui mendiait tout-à-l'heure l'hospitalité d'une voix lamentable, il relève la tête avec fierté, il fait plier sous son regard de flamme le comte Michaëli et la comtesse Térésa. C'est que le malheureux captif a pour lui son droit et Dieu, c'est qu'il est fort du souvenir de ses tourments et de l'énergie d'une légitime vengeance... tandis que les autres n'ont devant eux que l'infâmie, le remords, le désespoir.

— Oh ! s'écrie le proscrit ferme et fier, je suis chez Mi-

chaëli, chez Térésa.... Je sais tout : vous êtes mariés.... Etes-vous heureux? Non, vous ne pouvez l'être, parce qu'un Dieu juste règne et n'envoie le bonheur qu'aux siens. Michaëli, mon brave compagnon, ton visage est bien pâle pour un comte! Térésa, ma brune, votre front est bien humble pour une comtesse! Le doigt de la Providence a passé là. Dis-moi, qu'as-tu fait de tes serments, femme maudite? T'en souvins-tu plus d'une heure? Non, pas une heure; car en sortant de la maison de Béatrix pour aller en prison, je rencontrai mon rival sur le seuil; je comprends qu'il n'a pas eu besoin de beaucoup d'efforts pour te séduire. Il venait de se vendre, il venait t'offrir la moitié du prix du marché. Tout fut promptement conclu. La fille n'écouta point sa mère, la fiancée oublia son fiancé. Cela est bien! Moi, j'espérais toujours, j'avais foi dans ton serment d'amante, je t'attendais dans mes chaînes; je me disais, en écartant de ma pensée le souvenir de cet infâme Michaëli : « Elle va venir m'apporter ma grâce et me conduire à l'autel. » J'espérerais encore, si ta vieille mère, ô Térésa, si la bonne Béatrix n'était venue m'apprendre la trahison de sa fille et m'apporter la consolation de ses larmes. Elle vint de la sorte, bien des fois, soulever la moitié de mes fers.... Mais plusieurs jours se passèrent sans qu'elle arrivât, puis plusieurs jours encore. L'anxiété dévorait ma solitude; enfin, un geôlier eut la charité de me parler d'elle : charité barbare! ma vénérable consolatrice s'était endormie du dernier sommeil.

Il s'arrêta, puis il reprit d'un son de voix plus terrible :

— Toi qui ne portes pas des habits de deuil, Térésa, ne savais-tu donc pas que Béatrix n'est plus?

Ensuite se tournant vers Michaëli :

— Pour toi, mon compagnon, s'écria-t-il, je suis heureux de te le crier ici : tu n'es qu'un lâche, un misérable, un infâme!... Arracher une fille à sa mère, spéculer sur le malheur d'un ami pour corrompre celle qu'il appelait déjà son épouse! puis vendre ta loyauté, ton honneur,

pour prendre la livrée d'un espion, pour remplir le métier de bourreau.....

—Encore ce nom! hurla Michaëli, que la rage fit bondir comme une force magnétique. Ce nom prononcé par toi, dans mon foyer, cette insulte infernale dont mes ennemis et mes envieux me poursuivent, tu ne crains pas de la répéter ici, mécréant! Oui, je suis un lâche, tu peux me flétrir de ce titre, Davilla, car je t'ai souffert trop longtemps, j'ai trop longtemps écouté tes injures insensées.... Misérable! sais-tu bien à qui tu t'adresses? Au maître de ta vie, à celui qui signa ton arrêt de mort. Et tu parles à Térésa, sous mes yeux, toi, mon rival détesté! Le langage de ta colère est bien près de celui de l'amour. Moi qui suis jaloux, je l'ai compris. Fou! je n'ai qu'à faire un signe, à dire un mot, mes soldats entreront et renoueront les anneaux de ta chaîne rompue. Je te hais, mon rival, je te hais! Tu te traînerais à genoux pour demander grâce... je ne la ferais pas.... Ce sera ma dernière volupté, la haine, continua-t-il avec délire; je ne veux pas appeler mes soldats, ils n'arriveraient pas assez vîte, et tu pourrais leur échapper encore. Ma vengeance saura mieux te frapper, Davilla!...

En prononçant ces paroles, Michaëli, hors de lui, tira son poignard.

Térésa se mit à genoux et se voila le visage de ses mains, mais on ne l'entendit pas même prononcer un seul mot de grâce pour son premier amant.

Le fugitif ne fit pas un seul geste de crainte. Si le moment d'air libre qu'il avait respiré lui avait rendu l'amour de la vie, l'énergie de la fierté fut néanmoins plus forte chez lui que l'horreur de la mort. Il méprisait trop Michaëli pour le redouter, ou pour implorer de lui le moindre atôme de faveur ou de pitié.

—Meurs donc! fit le chef des sbires en levant son arme menaçante sur l'homme que l'infortune jetait à sa merci, meurs....

Mais, au moment de frapper, une force inconnue l'arrête. Il recule, il jette le poignard homicide.

— Non, s'écrie-t-il, je ne puis m'y résoudre. Il y a déjà trop de sang sur mes mains. Davilla ! je ne puis te frapper. Il est plus facile de signer un arrêt de mort que d'exécuter même sa propre vengeance. Je ne te tuerai pas !

Le fugitif ne répondait rien. Il n'avait pas assez de plaisir à vivre pour donner un remercîment à l'homme qu'il détestait le plus au monde... après le duc, pourtant.

— Tu ne mourras pas ! continua Michaëli après une seconde de silence. Tu resteras couvert de mon hospitalité. Je saurai dérober ta vue aux recherches des sbires. D'ailleurs, on ne s'occupera pas beaucoup de toi. Qu'importe un pauvre diable de plus ou de moins (1) ? Je présume que Maximilien t'avait fait l'honneur de te mettre sur sa liste, parce que tu lui coûtais trop cher à nourrir. Tu vivras : le destin le veut.

— Il est vrai, reprit Davilla, Maximilien m'avait condamné à mourir.— Ce n'est pas pour cela que je le hais le plus.— Ce matin, quand on m'apprit cet arrêt, je n'en témoignai que de l'indifférence.... C'était même pour mon âme une espèce de joie. Peut-on tenir à la vie lorsqu'elle n'est autre chose qu'un sentiment continuel de désespoir? La mort... c'est aussi de la liberté pour un captif.... Je me disais toutes ces choses en me résignant.... Mais, vous le dirais-je? lorsque je sortis de la prison, l'air vital que respirait ma poitrine ranima ce jeune sang dans ma veine dilatée; l'instinct de l'existence agita mon esprit, centupla mes forces. Je brisai mes fers, et je trompai la vigilance des archers. Puis, je m'enfuis à travers la ville, aiguillonné par le délire, protégé par le peuple, jusqu'à ce qu'enfin ma fuite me conduisit vers vous....

Comme il parlait encore, un messager vint apporter à Michaëli un billet cacheté que celui-ci lut précipitamment.

(1) D'après ce que nous avons dit plus haut, on sait que les proscriptions de Sforce portaient principalement sur les grands seigneurs. C'est ainsi que nous l'avons vu, au chapitre quatrième, soutenu par le peuple contre les grands.

A peine avait-il commencé cette lecture, qu'un nouveau désordre bouleversa ses traits, des exclamations entrecoupées s'échappaient de sa bouche; enfin, se tournant vers Davilla d'un air égaré :

— Non! s'écria-t-il, tu ne peux vivre.... Sais-tu ce que ce message m'apprend?

— Encore! murmura douloureusement Davilla, qui voyait la mort et la vie passer tour à tour devant ses yeux; et, nous le comprenons, son courage s'usait en face de cette terrible partie que jouait le destin.

— Ce message m'apprend, hurla Michaëli, que mon vieux père est atteint d'une maladie mortelle. Le vieillard mourant appelle son fils à Venise, où gémit son agonie. En présence de cette lettre, que m'importe Milan, et le duc, et les affaires publiques? Et toi surtout, Davilla, puis-je me soucier de ton existence? Je vais partir. Tu ne peux rester maintenant sous mon toît, tu ne peux rester seul avec Térésa qui t'a aimé et que tu réchaufferais au feu de ton amour. Allons! je n'ai pas de temps à perdre; je veux aller recueillir le dernier soupir de mon père. Il faut mourir, cette fois!

— Je t'attends! reprit Davilla d'une voix inspirée; viens donc! Pour mieux accomplir ton œuvre de piété filiale, viens te faire encore une fois assassin. Ton âme peut-elle abriter à la fois le crime et la vertu?... Chose étrange! lorsqu'une fois on est lancé sur la pente de l'infâmie, on ne peut pas s'arrêter en chemin, et l'on rejette tous les appuis que le Ciel vous envoie. Tu veux me tuer, parce que tu crains que je ne souille ton hospitalité par un amour maintenant sacrilége.... Eh bien! que mon sang retombe sur ta tête, je veux t'enlever même le prétexte du crime.... Michaëli, devant cette Madone, devant le fils divin qui nous regarde et nous écoute, — continua-t-il en élevant la main vers l'image de la sainte Vierge appendue à la tapisserie, — je te le jure, je te le jure, moi, près de paraître au tribunal de Dieu, jamais une idée pareille à

celle que tu me supposes ne fût entrée dans mon cœur. Malgré les torts que je te reproche, malgré les liens d'amour qui m'unissaient naguère à Térésa, une fois devenu ton hôte j'aurais tout oublié, je n'aurais vu dans cette femme que l'épouse de mon hôte, et je l'aurais respectée comme ma mère. Absent ou présent, Michaëli, tu pouvais être calme et me laisser asseoir sans crainte au foyer conjugal. Oh ! si je l'avais aimée encore, je n'aurais pas voulu de ton hospitalité, j'aurais moi-même ouvert cette fenêtre et crié aux sbires : « Reprenez-moi pour me reconduire au gibet. » Vois-tu ? je ne te demande pas la vie, mais si tu me laissais dans cet asile pendant ton pieux voyage, je te le jure encore, par mon salut éternel, Térésa ne verrait en moi qu'un frère dévoué, rigide, heureux de verser son sang pour lui conserver l'honneur.

Il dit, et baissa la tête, prêt à recevoir le coup mortel. Michaëli s'arrêta de nouveau, tremblant, irrésolu : l'accent pénétré de Davilla, où se mêlait une teinte de reconnaissance, la majesté du serment qu'il venait de prononcer au bord de la tombe, tout cela émut violemment l'espion, qui depuis longtemps n'entendait contre lui que les blasphêmes et les malédictions de ses victimes.

Bientôt la révolution s'opère entièrement en lui ; un reflet de dignité colore sa joue ; il s'écrie :

— Davilla, je reçois ton serment. Je pars... tu veilleras sur elle... sur elle que j'aime encore, tu me comprends..... Adieu !

— Va, tu n'étais pas encore perdu, s'écrie son ancien compagnon forcé de l'admirer malgré lui ; la vertu conservait encore en toi quelques étincelles. L'amour filial les ranime. J'oublie tout notre passé. Le présent et l'avenir sont là..., Michaëli, ne désespère pas de la miséricorde divine ; lorsque les hommes pardonnent, il est permis d'espérer en Dieu. Frère, ta main dans la mienne, et pars tranquille pour la belle Venise.

Et Davilla tendit la main à Michaëli. Celui-ci la saisit

avec transport. Cette étreinte lui fit du bien : c'était comme la rupture du pacte qui l'unissait au démon, comme un appui que lui offrait son bon ange pour remonter aux cieux.

Il courut ensuite vers Térésa stupéfaite, et déposa sur son front un baiser brûlant. A peine si quelques larmes de convenance mouillèrent les yeux de l'épouse à cet adieu subit. Puis, revenant à Davilla, Michaëli lui glissa ces mots à l'oreille :

— Frère, prends garde au duc de Milan !...

Puis il disparut, rapide comme une ombre, emportant son manteau et son épée.

— Le duc de Milan ! le duc de Milan ! répétait Davilla, resté seul avec Térésa qu'il regardait à peine. Oh ! prends-y garde, Maximilien Sforce, prends garde que la mesure de ma haine ne vienne à déborder enfin !...

CHAPITRE SIXIÈME.

L'Hôte.

Ainsi l'empire des circonstances agit sur les destinées humaines ! Dans ses combinaisons bizarres, incompréhensibles, la fatalité change en un clin-d'œil la face des situations, et ramène les revirements les plus inexplicables que n'aurait pas même rêvés une minute auparavant l'imagination la plus féconde. Un avenir qu'on aurait tout-à-l'heure repoussé comme impossible se déroule subitement devant vous, et ressuscite une partie du passé que l'on croyait à jamais évanouie. Ici Davilla serre fraternellement la main de Michaëli, contre lequel il avait amassé tant de haine pendant une année de tortures ; Davilla devient l'hôte et l'ami de ce rival exécré ; l'asile qu'il cherche pour dérober sa vie au gibet, il le trouve sous le toît du chef des sbires.... Et puis le flot du destin amène une rencontre plus étrange encore : Davilla, qu'une commune existence

va réunir à Térésa la brune ; Davilla, chargé de veiller sur l'honneur de cette femme qu'il a tant aimée et qui l'a trahie ; Davilla, son hôte, son gardien !... Mystérieux pouvoir d'une force inconnue qui se joue des hommes ! C'était à ne pas y croire ; mais notre destinée est un panorama rapide, où les objets passent et s'envolent, poussés par la baguette magique du Temps.

Deux choses feront comprendre la possibilité de la situation réciproque des anciens fiancés : Davilla n'avait plus d'amour pour Térésa, puis il avait juré par la Madone sous le toît hospitalier.

Térésa, pour sa part, avait aimé cet homme... mais il y avait bien longtemps ; il s'était passé bien des choses depuis lors, et si, dès sa première vue, la jeune femme avait éprouvé le sentiment d'un plus doux souvenir, elle avait promptement écarté cette pensée, car elle se défiait des sensations de ce genre, non par vertu, mais par conséquence de la vie égoïste où elle se trouvait engagée. Térésa ne comprenait plus l'amour dans sa pureté naïve, comme autrefois. L'amour, pour elle, était une spéculation comme tout le reste ; elle aimait à s'entendre appeler la maîtresse d'un duc, parce que ce nom résonnait agréablement à son oreille, quelle que fût d'ailleurs la personne ducale. Du reste, à le bien regarder, Davilla n'était plus ce qu'il était naguère. Les rides prématurées, les joues creusées par la souffrance, le désordre presque hideux de son extérieur, les allures populaires... tout cela défigurait singulièrement celui qu'on appelait jadis le beau gondolier, celui que Térésa la brune avait aimé d'amour.

Aussi, Davilla, devenu l'hôte de cette femme qui lui était confiée, ne songea pas à lui dire le moindre mot de tendresse. Il en fut de même de Térésa.

De plus, elle finit par regarder cet homme comme un compagnon fort incommode. Il la suivait partout et veillait sur tous ses regards ; il la gourmandait sans ménagement sur son luxe inutile, et ne parlait d'autres choses que de

Béatrix morte et de Michaëli absent. C'était à n'y pas tenir pour cette impérieuse comtesse qui avait fait de son époux une véritable machine, dont elle ne s'inquiétait pas. Mais par une espèce de faiblesse dont elle ignorait la source, après avoir secoué les liens de l'autorité conjugale, elle subissait l'influence d'un individu qu'elle avait recueilli par charité.... C'est en vain qu'elle essayait de reprendre sa liberté, son insouciance; Davilla la fascinait, pour ainsi dire, par un seul regard. Il y avait dans ce mandataire de l'époux, dans ce fiancé trahi, revêtu d'un serment solennel, plus de puissance et de majesté que dans l'époux lui-même.

Et pour combler l'ennui de Térésa, le duc ne vint pas lui rendre de visite pendant deux mortelles semaines; les coffres dans lesquels la dame puisait à pleines mains, diminuaient visiblement. Il fallait à tout prix parler au duc. Quant à Davilla, lui, stoïque jusqu'au bout, il n'avait voulu revêtir qu'un pourpoint fort simple; il ne se nourrissait que de la manière la plus frugale. L'homme du peuple, avec ses préjugés et sa rudesse, aurait craint de toucher à ce luxe qu'il redoutait et qui n'était pour lui qu'un piége de l'enfer. Il voulait rester pur et fort au milieu de ce foyer de corruption.

Cette vie de gêne et d'ennuis dura tout un mois sans que Michaëli reparût. Enfin, le jour où Maximilien avait coutume de donner un bal masqué dans ses jardins approchait; toute la noblesse de Milan était conviée pour cette nuit magnifique, jamais la comtesse Térésa n'avait, depuis un an, manqué à pareille fête. C'était, après tout, une occasion de parler au prince, dont la négligence à son égard l'inquiétait de plus en plus. Sa faveur était-elle éclipsée à cause de l'absence de son époux? Le duc la méprisait-il pour une conquête plus facile et plus brillante? Ne devait-elle plus être la reine de beauté, la souveraine des hommages?... Infâmie! l'épouse de Michaëli fut sur le point de se reprocher d'avoir été trop vertueuse.

La vivacité de ses désirs et de son inquiétude lui fit surmonter toute faiblesse ; Térésa, que son destin aigrissait, reprit un moment son air d'insolence et d'orgueil. Elle annonça sèchement à Davilla que le duc donnait un bal masqué le surlendemain, et que rien ne l'empêcherait de s'y rendre. A son grand étonnement, Davilla, loin de montrer de l'humeur ou de la colère, eut un mouvement de joie à cette nouvelle, et son visage montra le sourire d'une satisfaction subite. La jeune femme, croyant avoir repris son indépendance par la fermeté, triompha dans son âme, et résolut de traiter à l'avenir Davilla comme elle traitait Michaëli.

Les deux jours qui la séparaient de la fête se passèrent en préparatifs de tout genre; les toilettes, les parfumeries, les étoffes et les bijoux, tout cet attirail enchanteur dont la beauté se fait des armes et de la volupté, tout fut étalé dans le boudoir de la signora. Davilla, qu'une pensée unique préoccupait, laissa faire la coquette, sans la gronder comme à l'ordinaire. Et, chose incompréhensible, il consentit à ce que Térésa préparât pour lui le pourpoint de velours et le manteau d'or du gentilhomme, afin, comme elle le disait, que l'épouse du comte Michaëli n'eût pas à rougir de son compagnon sous les yeux de la cour.

Vint ensuite le chapitre des recommandations :

— Si l'on vous demande qui vous êtes, lui dit-elle, vous direz que vous êtes mon frère, récemment arrivé de Venise. C'est ainsi que je vous ferai passer chez le duc de Milan.

Ce dernier mot fit sourire étrangement Davilla, dont les yeux s'allumèrent :

— Je vous remercie, reprit-il en ricanant; il y a longtemps, signora, que je cherche à voir notre bon duc, ou que je cherche à le revoir plutôt.....

— Est-ce que vous l'auriez déjà vu?

— Une fois... mais cette fois-là... je m'en souviens.

Puis il redevint silencieux.

Davilla parlait de cette nuit fatale dans laquelle il s'était

vu ravir son bonheur et sa liberté. Cette fois-là seulement il avait aperçu le duc dans son cabinet ténébreux. Pourquoi donc voulait-il le revoir encore? C'est qu'il avait contre lui un amas de haine terrible ! Et lorsqu'on hait quelqu'un de la sorte, on éprouve je ne sais quel plaisir d'enfer à chercher sa présence pour le dévorer du regard. En vérité, cela fait du bien !

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le Bal de la Cour.

Dans nos climats du nord où la brise est sèche et glacée, où les printemps eux-mêmes sont obscurcis par la brume et par le froid, on ne devine guère ce qu'il y a d'ivresse et de poésie dans une nuit italienne. L'air, fatigué de la chaleur du jour, se repose, tiède et nonchalant, comme une belle fatiguée; et pour celui qui veille, il apporte des exhalaisons célestes, des arômes tombés du paradis sur la terre. C'est une autre vie, celle de la nuit, c'est une atmosphère nouvelle.... Et les poètes, peu soucieux de sommeil, en rassasient leur muse avec enivrement. L'Italie ne perd pas cette heure bienheureuse de minuit, elle ne s'endort qu'après avoir joui de cette poésie nocturne où le Tasse a puisé son génie; sans cela, ce serait méconnaître les dons du Créateur et rejeter ses bienfaits avec mépris. C'est aussi l'heure où les bals masqués s'animent, où les signoras errent comme des ombres blanches dans les jardins embaumés, l'heure où l'harmonie frémit et soupire pour appeler les chœurs de danse sur la pelouse, jusqu'à ce que l'aurore fasse évanouir comme des fantômes ces signoras et ces chansons.

En ce moment, minuit approchait; les délicieux jardins du duc étaient illuminés pour le bal... et ces lumières vacillantes et fumeuses, perdues dans l'ombre, semblaient

folâtrer avec les étoiles du ciel d'azur ; l'air était doux et brûlant comme la fièvre de Cythérée , la brise murmurait paresseusement dans les feuilles assoupies , et la mélodie murmurait avec elle des soupirs amoureux. Déjà les jardins étaient remplis de dames et de seigneurs qui se poursuivaient, se parlaient, s'agaçaient et s'intriguaient, grâce à la soyeuse égide du masque ; et les quadrilles et les rondes se formaient au loin , et les groupes de danseurs se cadençaient au balancement de l'harmonie , comme le feuillage au balancement d'Eole. Enfin , c'était la nuit du grand bal masqué que donnait le duc Maximilien.

Le gondolier Davilla, revêtu d'un habit de seigneur, avait conduit Téresa la brune à cette fête. Téresa , folle comme d'ordinaire , s'était exaltée aux premières sensations du plaisir ; elle poussa son éclat de rire habituel , et se mit à bondir comme une biche effarouchée ; de sorte qu'elle prit son élan et qu'elle se dégagea bientôt de la main de son guide. Davilla tout étonné la rappela vainement et la perdit de vue au milieu des bosquets.

Resté seul dans cette demi-obscurité, dans ce tourbillonnement de masques et de folies, l'hôte de Michaëli sentit la colère se glisser dans ses veines ; il erra quelques minutes au hasard, embarrassé dans ses oripeaux de gentilhomme, aigri par les agaceries volages des masques qui passaient , comme le taureau qu'aiguillonne l'insecte bourdonnant. A la fin il rassembla ses idées , et se frappant le front avec énergie :

— Je ne suis pourtant pas venu pour rien , s'écria-t-il.

Puis il se mit à chercher le duc, en ajoutant :

—Ma haine, d'abord, et mon serment après.

Tout-à-coup, au détour d'une allée tortueuse, il aperçut Téresa , qu'il reconnut à sa taille de guêpe.... Sa fugitive était au bras d'un cavalier. Cet aspect fit battre violemment le cœur de Davilla. Tout surpris de cette émotion , il murmura ces mots :

— Grand Dieu ! l'aimerais-je encore?

Puis il s'approcha furtivement des deux personnages, dont la causerie arrivait jusqu'à lui.

Térésa parlait : elle avait remis son masque et s'exprimait avec l'enjoûment d'une inconnue :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, Monseigneur ?

— Non, vrai Dieu ! ma toute belle.

— Eh bien ! Monseigneur, vous voyez en moi une pauvre délaissée....

— Une délaissée, s'écrie le cavalier. Parlez ! je suis le réparateur des torts, l'appui des jolies solliciteuses et le soutien des orphelines.

— Je ne vous cacherai pas ma supplique, fit encore Térésa, qui cette fois ôta son masque. D'abord, je suis une de vos connaissances, et le premier qui m'a délaissée, c'est vous.

A la lueur d'un flambeau du bal, dont le hasard jeta là quelques rayons, le cavalier reconnut la dame et fit un mouvement d'humeur. Davilla retint son haleine pour mieux écouter et ne rien perdre de ces mots qui s'envolaient au vent.

Le cavalier reprit :

— Vous ! l'épouse de Michaëli... vous êtes à Milan.... Quelle est cette étrangeté ? L'on m'avait dit que votre mari était absent....

— Il l'est, en effet ; c'est à Venise qu'il a porté ses pas.

— Mais une proscription pèse sur lui, sur toute sa famille. L'absence dé Michaëli fut une trahison. Dès-lors on a dû mettre sa tête à prix. Et vous-même....

Térésa ne parut nullement effrayée de cette nouvelle si terrible :

— Oh ! vous me sauverez, Monseigneur, dit-elle tendrement. D'ailleurs, mon mari n'est point coupable ; il est allé à Venise recueillir la bénédiction de son père à l'agonie....

— Quand un nom se trouve sur la liste de proscription,

reprit l'interlocuteur d'un ton farouche, on ne l'en efface plus. Michaëli nous vend aux Français.

— Qu'est-ce que cela nous fait à nous deux, Monseigneur, ces mots de trahison et de colère? Et les Français, et Milan, et toute l'Italie? Qu'est-ce que nous fait tout cela? continua-t-elle avec un abandon charmant. Savez-vous, méchant que vous êtes, savez-vous que j'ai beaucoup souffert de votre discourtoisie à mon égard? Ne pas venir me consoler de mon veuvage, m'abandonner seule et sans ressources dans mes foyers, n'ayant d'autre compagnon qu'un hibou de frère qui me fatigue les oreilles de ses gronderies. Si l'on savait cela, Maximilien, vous perdriez, sur mon âme, votre réputation de chevalier. Mais je n'en dirai pas un mot, croyez-moi; j'en serais toute honteuse. Et puis, savez-vous que j'ai dû vendre mon collier de perles fines pour payer le salaire de mes gens?... Vous devez en être bien humilié.

— Pourquoi faites-vous toujours la cruelle?...

— Moi! cruelle, reprit Térésa, dont l'accent était doux comme le miel le plus suave. Quelle fâcherie vous anime donc pour m'appeler ainsi? Croyez-le, Maximilien, je n'ai pas comme vous perdu le souvenir de nos plaisirs du bal et de nos causeries au coin du foyer. J'ai prié pour votre venue, mais le foyer est toujours resté solitaire; il faut que je vienne vous chercher au milieu de vos jardins. Mais parlons bas, de grâce; rien n'est indiscret comme l'écho de la nuit qui ne dort jamais. Nous renouerons bien mieux cette conversation dans ma demeure, si telle est votre idée; ah! venez aux premières lueurs de l'aurore, avant que mon frère ait eu le temps de rentrer. C'est un brutal, je vous le répète; et désormais la porte restera close pour lui....

— Que votre vœu s'accomplisse, signora, répondit le cavalier, dont la voix s'adoucit visiblement.

— C'est donc le duc qui lui a parlé! c'est le duc dont elle veut devenir la maîtresse! fit avec explosion Davilla,

qui mit la main sur son stylet vengeur. Oh ! ma haine et mon serment… tout s'accumule sur la même tête…. Etre à lui… Térésa ! jamais…. Infâme…. Je ne sais si c'est de la jalousie… mais je ne veux pas que tu sois à lui….

Il dit, et fit quelques pas en avant pour rejoindre Maximilien Sforce et l'épouse de Michaëli. Mais l'ombre égara les yeux de Davilla ; les deux interlocuteurs se perdirent dans le labyrinthe des jardins. Alors, étourdi par la violence de ses pensées, délirant de fièvre et d'incertitude, le gondolier sentit la force trahir ses pas ; la raison et l'énergie abandonnèrent sa tête. Il tomba sur la terre, privé du sentiment de la vie ; et ses lèvres convulsives murmuraient encore ces mots à peine articulés : « Prends garde au duc de Milan !… »

CHAPITRE HUITIÈME.

Chez Térésa.

C'était à la maison de Michaëli ; un cavalier et une signora venaient d'y rentrer ensemble avec de grands airs de précaution. Ils s'introduisirent, sans dire un mot, dans le boudoir de la dame ; puis l'un déposa son manteau sur un meuble à figurines de nymphes, l'autre y déposa sa pelisse de soie. L'aurore naissante, dont un reflet pâle arrivait à travers la fenêtre, éclaira leurs visages, et l'on aurait pu reconnaître alors dans ce couple mystérieux le duc Maximilien et la comtesse Térésa. Leurs traits annonçaient plutôt la fatigue et l'insomnie que l'ardeur tendrement brûlante de l'amour, et d'ailleurs la face pâle et rêveuse du prince indiquait un homme plus habitué à la méditation sérieuse qu'aux frivoles combinaisons de la galanterie.

— Vous avez froid, Térésitta, ma belle, fit brusquement le souverain milanais.

— Franchement, répondit-elle avec minauderie, je suis un peu émue de vous recevoir ici à cette heure, Monseigneur le duc....

— Bah ! cette belle parure que je vous enverrai par mon page avant midi fera bien vîte taire vos scrupules, sans compter le coffret d'or que je prétends remplir, à cause de son habileté de physicien : il a horreur du vide.

Térésa sourit, et son œil noir rayonna comme une étoile. Elle abandonna sa main à la pression du prince, qui se hasarda pour lors à prendre un baiser sur son cou nu.

— Vous êtes une enchanteresse, continua-t-il en s'animant ; je ne songeais plus aux femmes depuis longues années, car elles sont la perdition du monde et des rois surtout. Il m'est revenu là-dessus un vieux proverbe de Florence qui nous dit : *Sceptre qui touche une main de femme tombe en quenouille.* Ce proverbe était mon proverbe favori. Mais le moyen de résister à ces doux yeux pleins d'une suave magie, à cette parole insinuante qui ordonne en ayant l'air de supplier.... Tenez, comme je trahis ma couronne ! Votre époux est proscrit, vous-même devriez être hors du duché !... J'ai signé cet arrêt, et c'est moi qui vous protége ; je vous donne une espèce d'asile dans mon amour ! Je vous adore, et cette action me fait trahir une maxime que j'avais gravée dans ma politique : Ne jamais grâcier un proscrit !... Mais vous....

En parlant ainsi, il jeta son bras autour de la taille effilée de l'italienne.

— Moi, je t'aime aussi, s'écria-t-elle avec un délire inexprimable, parce que je me dis : c'est le duc ! Sais-tu que ton front rayonne de splendeur, et que toi qui nous as proscrits, je t'aime parce que tu avais le droit de nous proscrire, nous et tout le peuple entier ! Ainsi, je m'élève en t'aimant, car tu es le premier du duché ; tu es l'aigle qui du haut de la nue regarde en pitié la terre ! Oui, je t'aime, duc de Milan, je t'aime !...

Maximilien, fasciné, réchauffé par cette âme ambitieuse qui ravissait une étincelle au flambeau de l'amour, Maximilien sentit battre son cœur comme aux jours de son jeune âge; il retrouvait ce délire effacé depuis si longtemps de sa mémoire ; il oubliait tout.

Térésa, comme lui, ne songeait pas à Dieu !

Soudain, dans une de ces minutes d'éloquent silence où l'on ne parle qu'avec les palpitations de l'âme, un bruit sinistre retentit, la porte de la chambre tomba fracassée par un vigoureux coup de hache. Puis un homme apparut et se dressa devant eux de toute sa hauteur, armé de la hache qu'il tenait encore...

C'était Davilla !

— J'arrive à temps, hurla-t-il, pour ne pas être parjure....

— Que veut cet homme?... dit le duc effrayé.

— C'est mon frère, répondit Térésa, fixant sur le nouveau venu son regard d'insolence et de colère.

— Tu mens, Térésa, cria l'autre; je ne suis pas ton frère! Je fus naguère ton fiancé; maintenant, je suis le gardien de ton honneur, et ton juge. Il paraît, toi, duc Maximilien, que tu ne me reconnais pas. Va, ceux que tu fais traîner en prison, ceux qui n'échappent à la captivité, puis à la mort, qu'en brisant leur chaîne, ceux-là, prince, ont meilleure mémoire. Je me souviens! c'était à cette heure aussi; l'aurore commençait à réveiller le monde... et bien que tu fusses pâle comme le sont tous les tyrans, tu n'étais pas encore aussi pâle que maintenant, par le ciel! Il y avait deux hommes du peuple devant toi, deux hommes que tu avais fait arrêter sur une gondole; ils étaient tous deux debout dans ton cabinet ducal, dans ton repaire.... L'un de ces hommes te flatta, l'autre te dit la vérité; tu fis le premier grand seigneur... le second prisonnier. Sais-tu qu'en me ravissant l'air libre, ô tyran farouche, tu me ravissais plus que la vie, puisqu'en me plongeant dans une tombe vivante, tu me fis souffrir la

mort.... Ce ne fut pas assez ; la femme qui devait être mon épouse fut de la partie ; elle épousa celui que tu avais fait grand seigneur, et ce fut toi, Maximilien, qui signas le contrat infâme, toi, prince déloyal. — Or, ce Michaëli dont je te parle, la Providence en a fait mon frère; il m'a donné asile contre tes arrêts de mort, et j'ai juré, sur le pardon que je lui accordais, la main dans la sienne, j'ai juré sur la Madone et sur le salut de mon âme que je regarderais Térésa comme ma sœur... et que je veillerais sur elle pendant l'absence de son époux. — Et moi, je viens te demander ce que tu fais ici. Cette femme, je l'ai aimée, moi.... Alors, elle était pure; c'est toi qui l'as flétrie, c'est toi qui viens la flétrir encore. Tu ne l'auras pas ! Un an d'esclavage, un avenir brisé, tout perdu en moi... tout, jusqu'à mon âme peut-être, cela fait un terrible orage de haine qui soulève ma poitrine et qui gronde sur ta tête, Monseigneur ! — Et même l'idée de voir cette femme à un amant, cette femme à un autre qu'à son époux... cette idée réveille en moi plus que de la haine, tyran... c'est de la jalousie !

Il y avait, en ce moment, dans le regard de Davilla tant de fureur et de sanglante menace que le duc recula. Ses yeux cherchèrent de toutes parts une issue, du secours... et son bras, sans vaillance, enchaîné par une inexplicable épouvante, ne chercha pas même à s'armer de l'épée.... Il est de ces heures où le destin vous saisit d'une étreinte si puissante que l'on ne songe plus à lutter. Et puis, les souvenirs de ses vengeances aveugles, de son existence infernale, les fantômes de ses mille victimes étourdissaient Maximilien de leurs bourdonnements, et lui ôtaient l'usage de la pensée.... C'étaient bien là les terribles symptômes de cet instant suprême où l'éternelle justice, lasse de différer et d'espérer, laisse tomber son glaive formidable sur un front criminel.

Soudain la hache de Davilla siffle dans l'air et fend le crâne de Maximilien, qui gémit et meurt. Quelques gouttes

de sang viennent, en éclatant, tacher la robe soyeuse de Térésa la brune. Elle en rugit comme une lionne blessée.

Alors un homme parut sur le seuil, et, s'approchant de Davilla, lui serra fraternellement la main. Le meurtrier de Sforce se retourna, puis de sa voix étonnée s'échappa cette parole :

— Michaëli !

— Oui, frère, c'est moi, reprit l'autre; moi qui suis revenu de Venise, où j'ai reçu les derniers soupirs de mon père. Et maintenant, je viens recevoir les derniers soupirs de mon amour ! J'ai tout vu; mais je n'ai pas voulu retenir ta justice.... Oh ! sans toi, l'infâme joignait à ses viles passions le crime de l'adultère ! Donne-moi cette hache... et que du même coup l'impure complice du tyran expire sous nos yeux....

Ainsi parla le malheureux époux, et déjà sa main fébrile avait saisi la hache de son ami...

Davilla, d'un geste rapide, arrêta le bras vengeur; et montrant à Michaëli la jeune femme immobile :

— Ne frappe pas, s'écria-t-il; tiens, vois : la mort n'est rien pour elle. Ta vengeance ne serait qu'un néant. Fuyons cette terre détestée. Quittons Milan, l'Italie ! Il n'y a plus de patrie pour nous, puisque la furie française menace notre ville; il n'y a plus de famille, puisque ton père n'est plus, et que cette femme est un démon !... Partons ensemble, nous étourdirons nos souvenirs; elle restera seule avec ce cadavre, seule avec ses remords.... Viens, Michaëli, continua-t-il en montrant le sang noir du duc, notre amitié maintenant a reçu son baptême.... Sois maudite, Térésa !

Michaëli suivit son frère en répétant :

— Térésa, sois maudite !...

. . . .

A quelques jours de là, les Français étaient à Milan; et, le soir, la populace suivait dans les rues une femme

aux cheveux épars, aux pas égarés ; — puis les enfants et les soldats ivres criaient après elle : « Térésa la maudite ! La folle Térésa ! »

»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»«««««««««««««««««««««««««««

L'ÉPOUSE ET LA MAITRESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Louise.

En vérité, il n'y a guère de spectacle plus charmant qu'un pensionnat de jeunes demoiselles en promenade. Tous ces naïfs et frais visages qui s'épanouissent gaîment au soleil, réjouissent les yeux comme un essaim de nouvelles fleurs. Ces traits si doux, faits pour sourire, trop longtemps plissés sous les sévères pensées de l'étude, peuvent reprendre leur charme habituel. Il fait beau de voir ces folâtres enfants, heureuses d'une heure de liberté, s'élancer comme des biches dans la campagne, courir et respirer l'air avec joie. Les soucis n'ont point laissé de traces sur leurs fronts, et si quelques-unes d'entre elles ont versé des pleurs, ce furent des larmes sans fiel, de ces larmes que l'on verse sans souffrir, sans que le cœur saigne. Eh ! quelle dure souffrance pourrait-on avoir à l'âge où l'âme est encore endormie, à cet âge innocent où l'on n'a pu ressentir encore que de l'amour filial ou de l'amitié pour une compagne ? Ou bien, si quelques rêves d'avenir plus sérieux agitent parfois leur esprit virginal, ce sont des rêves dorés, des illusions, du bonheur....

Les plus jolies pensionnaires de la capitale fréquentaient à cette époque l'établissement de Mme Dinot. — L'histoire

dont je vous parle se passait il y a environ une quinzaine d'années.— Quand le bataillon féminin se promenait les jours de fête ou de congé, une nuée de dandys, attirés sans doute par le parfum de ces roses, voltigeait autour d'elles comme un essaim de guêpes. Et mille lorgnons indiscrets erraient en passant de belle en belle, sans qu'elles eussent l'air de s'en apercevoir. Peut-être quelquefois un léger trouble, une rougeur innocente décelaient une réflexion timide. Sans savoir pourquoi, les jeunes filles éprouvent du plaisir à être regardées, car toutes se croient un peu jolies. Et les pensionnaires elles-mêmes ont toujours dans la foule un admirateur favori.—Bientôt les élèves de Mme Dinot sortaient de l'enceinte de la ville : comme toutes les maîtresses de pension, cette bonne dame préférait la promenade dans la prairie, pour la salubrité de son air et surtout pour l'absence des dandys.

Ces jeunes filles, ai-je dit, étaient toutes folâtres et rieuses. Une seule pourtant faisait exception, une seule... la plus jolie ! Louise n'était plus une enfant ; elle avait atteint sa dix-huitième année et terminé ce que l'on appelle son éducation. Cependant, elle ne quittait point le pensionnât. Orpheline et sans fortune, elle n'avait d'autre appui, d'autre avenir au monde que Mme Dinot, sa mère adoptive. C'était pour elle une mère tendre et dévouée. L'éducation de Louise était parfaite ; son cœur, formé par les douces leçons de l'amitié, était empreint de la plus sage morale, de la religion la plus pure. Elle devait être heureuse, car elle était bien aimée de toutes ses compagnes. Mais le fond de son caractère était la mélancolie. Ses yeux bleus, souvent levés vers le ciel, se remplissaient parfois d'une larme, brillante comme la goutte d'eau qui se pose le matin sur le calice d'une fleur. Et ses blonds cheveux, lissés en longs bandeaux sur ses joues pâles, lui donnaient un air de poétique souffrance et de résignation.

Un jour de fête, par un beau soleil du mois de mai, comme les jeunes filles passaient dans la rue du Faubourg-

Poissonnière, deux jeunes gens se trouvaient à leur rencontre. L'un d'eux salua amicalement Mme Dinot; l'autre, comme pétrifié par une pensée, restait immobile à sa place, l'œil fixé longtemps encore vers le même but après le passage du pensionnat.

— Viens donc, mon cher Edouard, dit en riant Léon à son ami rêveur. Quelle est cette préoccupation subite? Toi que j'ai toujours connu si gai, si railleur... de la rêverie!

— Laisse donc, mon ami, fit l'autre; ne ris pas. Tu la connais donc?

— Qui cela? Mme Dinot? Beaucoup. Mes parents sont très-liés avec elle. Tu es amoureux de cette dame. Voilà une grande vertu. Je puis t'apprendre qu'elle est veuve, ainsi.....

— Tu plaisantes toujours, Léon, reprit sérieusement Edouard; mais je suis sûr que tu m'as deviné. C'est un attachement véritable.... Et je te jure que mon seul bonheur sera d'être l'époux de la belle jeune fille que nous venons de voir passer et que j'admire depuis bien longtemps... celle qui brille parmi ses compagnes, comme la reine des fleurs dans un parterre émaillé!

— Allons, comme tu prends feu! interrompit Léon. Encore quelques instants, et tu feras une élégie en vers. Mais je vois que ton cœur est décidément troublé; loin de moi la pensée de te détourner de tes projets de mariage. Mlle Louise est un petit chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et même de qualités solides. Je te présenterai demain chez Mme Dinot, et tu pourras juger de tout par toi-même.... En attendant, que ceci ne nous empêche pas de prendre une demi-tasse au Café de Paris, et de fumer quelques-uns de nos excellents cigares.

En conversant ainsi, les deux élégants étaient descendus jusqu'aux boulevards. Puis ils se remirent à causer sous le pavillon du café, entre les parfums du Moka et l'odorante fumée des cigares de Léon.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Une visite.

Le lendemain, comme ils l'avaient projeté, nos jeunes gens se présentèrent chez la maîtresse de pension.

Edouard Rimbert était d'une famille honorable. Depuis plusieurs années, il se trouvait, par la mort de ses parents, maître de sa fortune et de sa conduite. Comme tous les hommes qui se voient abandonnés sans guide à la fougue du premier âge, il avait eu quelques faiblesses ; mais son âme, au sein des passions elles-mêmes, n'avait point perdu le sentiment de la dignité. Bien au contraire ; lorsque entraîné, comme malgré lui, sur la route glissante du plaisir, Edouard cherchait à réaliser les rêves de son imagination ardente, il se prenait souvent à être triste ; il souffrait. Car les âmes bien nées se trouvent mal à l'aise dans ces liaisons que la société réprouve. Il faut à l'homme un attachement pur qui remplisse toute sa vie. Il lui faut une famille qu'il puisse aimer, un foyer domestique près duquel il puisse se reposer avec bonheur.

Rimbert avait compris tout cela ; il avait vingt-cinq ans passés.... et l'homme, dans ce siècle, est presque mûr à cet âge. Fatigué du monde, où l'on rencontre à chaque pas le vice ou la méchanceté sous un sourire, Edouard, l'élégant cavalier, ne songeait plus qu'à fuir le théâtre de ses vains succès. Il voulait se renouveler le cœur et commencer une existence digne de lui. C'est ainsi qu'il avait aimé, adoré Louise....

Quand Mme Dinot eut appris le motif qui amenait les deux jeunes gens chez elle, son cœur de mère fut plein de joie. Elle aimait sincèrement la jeune orpheline, comme si elle eût été sa propre fille, et l'espoir de lui donner un avenir social la rendait toute heureuse. Elle accueillit donc Rimbert avec affabilité. Comme toutes les personnes réellement vertueuses et sensées, cette dame ne porta point de défiance sur Edouard dont les goûts mondains lui étaient

pourtant un peu connus. Elle savait qu'il faut une certaine expérience pour faire un bon mari ; et, de plus, elle avait compris que le jeune homme, las de son passé, se donnerait de toute son âme à des affections nobles et graves. Ce fut aussi bien du bonheur pour la jeune fille ! Son cœur fait pour la rêverie, pour la mélancolie douce, aurait langui, s'il n'avait pu s'épancher. Quel que soit le bonheur qu'une femme éprouve auprès de sa mère, de ses amies d'enfance, elle ne tarde pas à sentir en elle des pensées inconnues, une tristesse mystérieuse qui décèle un besoin d'amour.... Edouard Rimbert put enfin parler à Louise. Il lui dit comment son amour avait pris naissance, et comment il avait pris insensiblement de profondes racines. Il lui fit les serments si tendres, les promesses si délicieuses à l'oreille d'une femme.... Et Louise ne voulut point cacher ses sentiments à l'homme que sa mère avait accueilli. Edouard se trouvait bien heureux dans ces causeries intimes de l'abandon où pouvait s'épancher le cœur de la naïve enfant. Là, du moins, il n'y avait plus ces entraves du monde qui guindent l'esprit. On ne devait point observer ses gestes, ses paroles ; et Rimbert put apprécier toutes les qualités morales de la jeune fille, qui ne craignait point de lui raconter ses espérances et ses rêves. Qu'il ressentait là de véritable félicité ! qu'il voyait de différence entre cette jeune Louise, pleine de sincérité et d'innocence, et ces coquettes du monde qui font un métier d'orgueil et de perfidie !...

Enfin, quelque temps après, le mariage fut fixé ; et ce soir-là, on l'annonça officiellement dans le cercle élégant que fréquentait Edouard Rimbert. Le futur mari vint l'annoncer lui-même. A cette nouvelle, une dame de la société rougit et trembla ; mais elle sut habilement maîtriser son dépit, de telle sorte qu'il ne fut aperçu que d'Edouard. Puis s'avançant du côté du jeune homme, cette dame lui dit à voix basse :

— Monsieur, il faut que je vous parle demain !

CHAPITRE TROISIÈME.

Un mauvais génie.

Sans trop s'inquiéter de l'incident de la veille, Edouard, selon son habitude du matin, était resté dans sa chambre à coucher, et parcourait négligemment des brochures et des journaux. Il était aisé de voir que sa lecture l'occupait assez peu. Sa pensée n'était point dans ses regards; et, malgré cette attitude nonchalante, Edouard réfléchissait vivement. Il songeait à sa Louise, au bonheur qui l'attendait dans quelques jours, à la douce existence qui devait donner le calme à son âme si longtemps agitée. Il songeait ainsi, et l'image d'une félicité parfaite passait devant lui, comme une ombre charmante qui se glisse dans un beau soir. Quelquefois il avait bien des mouvements d'inquiétude, et sa bouche laissait tomber ces mots : Hortense, coquette, perfide.... Mais le nuage était promptement dissipé. L'idée d'une grande joie est comme une favorable brise qui chasse toutes les nues et rend le ciel toujours beau d'azur.

Rimbert en était à ce moment de la rêverie, où l'esprit, comme assoupi, ne pense à rien précisément. Toutes les idées confondues font une sorte de brume, et l'imagination s'endort comme dans un voile. Rimbert éprouvait donc cet assoupissement intérieur, lorsque le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'éveilla pour ainsi dire en sursaut.

Le jeune homme se retourne, et ne peut maîtriser une exclamation de désappointement, comme celui qui, tourné vers le ciel, y verrait surgir la figure de son mauvais ange :

— Vous ici, Hortense! Madame, s'écria-t-il; ah!

Puis il pâlit comme devant un ennemi redoutable. Une femme était en effet debout devant lui; elle le parcourait d'un regard scrutateur, elle l'accablait de sa présence. Cette femme était jolie; elle avait des yeux vifs, des traits fins et souriants; mais il y avait dans ces traits fins et ces

jolis yeux un air d'intrigue et de méchanceté qui décèlent une âme plus capricieuse qu'aimante. Edouard l'avait aimée avant de connaître Louise, ou plutôt, comme il l'avait rencontrée dans le monde où brillent toujours les coquettes, il s'était laissé séduire par la beauté pétillante et l'esprit factice d'Hortense. Il en avait fait sa maîtresse à une époque où il fallait encore au jeune homme l'amour éphémère des femmes frivoles plus que du véritable amour. Puis il avait trouvé dans cette liaison tant de vide et d'ennuis qu'il l'avait brusquement rompue. Hortense l'avait laissé rompre, sans trop de dépit. Ces femmes-là n'aiment que lorsqu'on excite puissamment leur amour-propre. Aussi, lorsqu'elle apprit le mariage de Rimbert, une espèce d'amour-propre blessé, de passion contrariée, se réveilla en elle; elle s'imagina aimer Edouard, conçut toutes les pensées d'une femme trahie, et sentit presque de la jalousie, de la colère et du désir de vengeance.

Nos lecteurs ont deviné que la personne qui, la veille, avait parlé bas à Edouard, était cette même Hortense qu'il avait maintenant devant les yeux, irritée, menaçante; — ou plus terrible encore, intrigante et dépitée.

Elle s'aperçut de suite de la gêne que Rimbert éprouvait.

— Il fut un temps, dit-elle, où ma visite vous semblait plus gracieuse, Edouard! Ce temps, j'aime encore à me le rappeler, malgré votre perfidie....

En disant cela, elle laissa tomber quelques larmes dont le fiancé de Louise parut peu ému; il joignait un coup-d'œil observateur à beaucoup de sang-froid. Cependant, en présence de son ancienne maîtresse qui pouvait par une indiscrétion perdre tout son avenir, il se sentait mal à l'aise. Il résolut néanmoins de jouer une partie serrée et de disputer bravement le terrain.

— Je ne sais trop pourquoi, dit-il d'un air assez léger, mesdames les femmes fuient ceux qui les poursuivent, et poursuivent ceux qui les fuient.

— C'est-à-dire, monsieur, reprit l'autre, que vous ne

m'aimez plus, que vous ne m'avez jamais aimée. Voilà qui est joli. Ces mauvais sujets vous parlent d'amour, vous jurent une fidélité sans bornes; et, quelque temps après, voilà qu'ils se marient, sans plus se soucier de vous que d'un hochet dont ils se sont amusés en passant.

Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit tout-à-coup :

— Et vous croyez que je le souffrirai?

A cette menace, Edouard trembla. Mais en adversaire habile, il sut déguiser ce trouble; au contraire, il affecta beaucoup d'assurance et même un peu de gaîté.

— Bah! fit-il, je suis sûr que vous n'en diriez rien à personne, Hortense, ne fut-ce que par égard pour vous-même. Me dénoncer serait vous compromettre... et vous êtes trop fine pour cela.... Après tout, vous êtes étrange; nous avions définitivement rompu... j'étais donc libre, et d'ailleurs, je ne puis pas vous épouser, vous le savez bien, car vous devez avoir un mari quelque part.

— Voilà qu'il me parle de mon mari, maintenant! Un homme qui a la goutte et qui me laisse faire toutes mes volontés....

—Il y a pourtant de ces volontés qu'il est impossible de laisser faire, malgré toute l'indulgence du monde.... En définitive, que voulez-vous? reprit Edouard avec impatience; car il souffrait ce tête-à-tête bien à regret.

— Ce que je veux, répondit Hortense du ton le plus séducteur possible, je veux que vous rompiez votre mariage avec cette petite sotte; je veux tout votre amour. Vous me l'aviez promis, et, si nous ne pouvons vivre ensemble, qu'il nous soit permis de dormir dans le même tombeau!

—Où sommes-nous, bon Dieu? se dit le jeune homme, qui eut une invincible envie de rire. Miséricorde! vous devenez folle!...

— Non pas folle, s'écria-t-elle, mais je vous aime... et je voudrais mourir avec vous. Naguère, Edouard, je vous ai vu si poétique, si brûlant.... Oh! comme il serait beau de nous asphyxier ensemble!

— Qu'est-ce qu'il y a de beau là-dedans? Savez-vous, Hortense, que la fumée ternirait votre jolie peau?....

La jeune coquette voulait donner carrière à ses langoureuses idées. Rimbert vit bien que la meilleure arme pour les combattre était la plaisanterie et le ridicule.... Elle continua :

— Ou même, il serait de fort bon goût de faire comme les amants d'Italie : nous empoisonner !

— De mieux en mieux ! fit le jeune homme en éclatant de rire; mais je ne trouve point cela de bon goût de mourir dans d'affreuses coliques....

— Ah ! dit Hortense froissée jusqu'à l'âme, vous m'impatientez, monsieur Rimbert !

— Eh bien ! répliqua-t-il sérieux et fâché, laissez-moi donc en repos. Le temps est venu de vous parler raisonnablement, et si vous entendez de dures vérités, ce n'est pas ma faute, madame. Croyez-vous que j'aie foi dans vos protestations d'amour ? Je les trouve bizarres et originales. Quoi ! j'ai eu la faiblesse de tomber dans vos filets de séduction ; mais, sachez-le bien, quand j'ai eu ce caprice, j'étais loin de vouloir m'engager pour l'avenir. Voilà qui serait fort plaisant, si ce n'était triste : nous nous séparons gaîment, c'est-à-dire que nous ne nous parlions plus; puis tout-à-coup il vous prend une de ces lubies.... Ah ! vous êtes une intrigante, vous ne vivez que d'intrigues. Et toutes les fois qu'il s'agit de rompre un mariage, ou d'en nouer un quelconque, vous êtes toujours prête à sourire à l'un, à vexer l'autre. Mon Dieu ! ma chère amie, j'apprécie notre liaison à sa juste valeur. Vous n'êtes pas, que je sache, embarrassée pour trouver des adorateurs en foule. Et si vous n'en voulez plus, allez donc soigner la goutte de monsieur votre mari....

Hortense, dévoilée, confuse, raillée, devint rouge de dépit. Elle rougissait peut-être d'elle-même; mais une coquette a trop d'amour-propre pour avoir de la pudeur. C'est l'amour-propre qui la rend amoureuse ou méchante; c'est

le dépit qui d'ordinaire est le mobile de toutes ses actions. Edouard, content de l'effet qu'avait produit sa mordante raillerie, devint presque cruel. Il jouissait tout bas de la confusion de la coquette ;— car ces femmes-là, on les hait toujours plus qu'on ne les a aimées.— Rimbert se remit donc à rire de plus belle, et présentant la main à Hortense avec une galanterie moqueuse :

— Si madame désire être reconduite jusqu'à sa voiture, dit-il.

—Il me chasse, murmura la jeune dame en se retirant, il me chasse ! Eh bien ! monsieur, la guerre donc ! une guerre sans relâche et sans merci !...

En disant ces paroles d'une voix animée, Hortense élevait au-dessus de sa tête, en guise de défi, un paquet coquettement plié, et qui exhalait une légère odeur de musc.

—Mes lettres ! s'écria Rimbert en faisant un mouvement pour la suivre ; mais déjà l'ennemie avait disparu, légère et piquante comme le moucheron qui se joue du lion....

Edouard, inquiet, pensif, se disait à lui-même : —Imprudent ! comment faire pour rattraper ces maudites lettres?... Peu à peu, pourtant, le calme lui revint ; il se prépara à voir sa Louise, son bon ange à lui :

— Sans aucun doute, se disait-il en reprenant la sécurité de l'espérance, le mariage se fera. Quelque méchante que je suppose mon adversaire, je ne crois pas qu'elle ose montrer ces lettres ; elle a trop peur du ridicule....

Et ce fut auprès de la jeune fille que Rimbert acheva d'oublier ses craintes et qu'il redevint heureux.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Une guerre intestine.

En effet, le mariage se fit.

Dans les premiers jours de leur union, les nouveaux

époux, tout à leur bonheur, ne se quittaient pas d'une minute. Ils restaient ainsi à se regarder, à s'embrasser, à s'aimer, satisfaits l'un de l'autre, et ne voulant recevoir personne qui pût les distraire de ces douces occupations, suivant la coutume invariable des nouveaux mariés. Louise était bien celle qu'avait rêvée Edouard; elle se montrait pleine de tendresse et de prévenance. Quant à lui, il se trouvait trop heureux pour avoir le moindre souvenir de sa vie passée; toute inquiétude avait disparu de son esprit, et si les menaces d'Hortense semblaient résonner parfois encore à son oreille, il chassait cela comme un bourdonnement importun, une idée toute chimérique. — Elle a voulu m'effrayer, se disait-il alors, je n'ai rien à craindre maintenant. Non; rien ne saurait plus troubler ma joie.

Louise était vraiment une femme précieuse. La parfaite éducation qu'elle avait reçue était d'accord avec les penchants de son âme. Elle eût aimé à couler ainsi tous ses jours; ses goûts simples se portaient sur la vie domestique, sur le bonheur calme et durable, sur toute une existence pure et dévouée. Il ne lui fallait pas, pour qu'elle fût souriante, des parures et des fêtes. Loin d'elle les plaisirs mondains, les fades voluptés, les hommages empoisonnés de la flatterie. Elle n'avait pas besoin de ces vanités pour être heureuse. Mais il y a des exigences sociales, l'usage est là; l'usage, ce tyran dont on déteste le despotisme et contre qui personne ne songe à lutter. Rimbert avait reçu plusieurs invitations pour des dîners, des soirées dansantes. Il n'en fit d'abord aucun cas; mais ces invitations devinrent bientôt si pressantes, si réitérées, qu'il se crut forcé d'y répondre, ne fût-ce que pour prévenir les malins propos et les accusations de jalousie outrée. Il conduisit donc sa femme au bal, chez une dame de la Chaussée-d'Antin, où il avait été reçu quand il était garçon. Aussi toute la société se mit à sourire quand elle vit M. Edouard marié, — uniquement parce que cette société l'avait connu célibataire! Les gens du monde se croient si spirituels!...

Certes, Rimbert n'était pas jaloux : il connaissait trop sa Louise. Il n'était pas de ces maris ridicules qui ne quittent pas leur femme du regard et la suivent au milieu des quadrilles, épiant, criant et grondant, donnant pour ainsi dire par leur maladresse l'idée d'une tromperie. Il laissa donc sa jeune épouse danser avec le premier cavalier venu, sans s'en inquiéter davantage. — Une femme d'esprit, se disait-il, ne se voit point fascinée par l'éclat trompeur d'une soirée ; elle sait discerner tout ce qu'il y a, dans ce luxe et dans ces plaisirs, de mensonge et de fausseté. En raisonnant ainsi, Edouard se remit tranquillement sur son siége, jetant à droite et à gauche un œil indifférent. Il savait, en effet, que les maris qui dansent sont de fort plaisants messieurs.

Mais voici que Rimbert se lève avec un mouvement convulsif, il pâlit; c'est qu'il voit, vers la fin du quadrille, sa femme au milieu d'un groupe de danseuses. Et qui voit-il à la tête de ce groupe? Sa coquette, son mauvais génie, sa terrible adversaire... Hortense de Blainville!

Hortense! c'est bien elle, toujours aussi folle, aussi bien parée. Son sourire est plus perfide qu'à l'ordinaire, son regard paraît triomphant. Elle s'approche de Mme Rimbert, elle lui parle avec douceur, elle l'enlace de son amitié trompeuse.... Edouard voit tout cela; il tremble. Que va-t-elle faire pour se venger? Tout découvrir. Non, ce n'est pas cela; elle médite une autre vengeance, une vengeance qui doit mieux torturer le pauvre mari. Déjà le cercle ordinaire d'Hortense entoure aussi la nouvelle mariée, la caresse d'hommages éblouissants, l'enivre d'un encens inconnu;—des fats sots et guindés qui se croient à l'aise partout et récitent par cœur quelques phrases de roman... c'est là le cercle ordinaire de Mme de Blainville. Malheureux Edouard! Il connaît l'adresse d'Hortense, il sait comme elle peut insinuer habilement l'amour ou l'amitié; il la voit prendre les mains de sa femme, il entend qu'elle l'appelle son amie! Et Louise, la confiante Louise,

toute nouvelle dans un monde qui l'éblouit, paraît reconnaissante de cette amitié protectrice. Oui, voici donc le complot de la méchante ennemie de Rimbert : elle va se faire la compagne de sa femme, et, sinon la perdre réellement, la salir de ses calomnies. Louise est jeune, belle; son air naïf et souriant pourra passer pour de la légèreté; il sera facile de la faire juger mal. Hélas! il suffit presque d'être l'amie d'une coquette pour être appelée coquette et mauvaise épouse. Dans le monde, on ne peut juger les choses qu'à leur surface, et l'on est toujours si heureux de médire. Il suffit souvent d'une apparence de légèreté pour être perdue; là tout s'observe : un mot, un coup-d'œil, un geste sans importance... tout se commente avec rigueur. Il ne suffit donc pas aux femmes d'être vertueuses, il faut encore qu'elles aient la dignité de la vertu.

En peu d'instants Rimbert a fait ces tristes réflexions. Il voit Louise, pendant toute la fête, s'amuser franchement; elle danse, elle valse, elle s'anime, et de temps à autre elle vient près de son mari pour lui dire, toute rouge de plaisir comme une enfant : — Je m'amuse bien, mon ami; comme je m'amuse! Edouard prend pitié de cette candeur, il juge que la perfidie y aura plus de prise. La maudite Hortense! ne peut-elle avoir pitié d'une épouse aussi pure? Ne peut-elle sacrifier son dépit, sa vengeance, un enfantillage, en face d'un amour sincère et sacré? Se pourrait-il qu'Edouard vît s'évanouir toutes ses espérances et ses illusions d'avenir, ce doux avenir de calme tendresse dont il se croyait sûr? Il est près de sacrifier tout amour-propre, de demander grâce à sa rivale, d'implorer son pardon... tant il serait au désespoir de perdre tout son bonheur. Et comme il déteste ses folies de jeune homme! Comme il maudit ces faiblesses auxquelles il se laissait entraîner sans y attacher alors plus d'importance qu'à respirer le parfum d'une fleur éphémère. Il est assez puni maintenant par les angoisses dont son âme est déchirée. Ce n'est pas que les coquettes soient précisément méchan-

tes, mais elles sacrifient volontiers à leur dépit l'honneur d'une femme, parce qu'elles ne savent pas en peser le prix. Ainsi Mme de Blainville, pour se venger d'un infidèle auquel elle avait peu tenu, voulait détruire les joies conjugales, l'estime, la confiance réciproque, les tendres caresses, une existence entière enfin... parce qu'elle ne comprenait pas que c'était un crime, une profanation.

Quand il revint seul avec sa femme, Edouard fut silencieux et triste. Louise, au contraire, était encore enthousiasmée de son plaisir; elle babillait et riait, comme une jeune fille qui vient de prendre une récréation innocente, après une course dans la prairie ou dans un jardin rempli de papillons. La belle enfant n'y voyait pas de malice.

— Oh! que je me suis amusée, disait-elle; comme tout le monde était aimable à ce bal! N'est-ce pas, Edouard? Et toutes ces bonnes dames et ces beaux jeunes gens m'ont dit que ma robe et ma coiffure allaient si bien. Je suis heureuse, bien heureuse.... Nous y retournerons encore, n'est-il pas vrai?

— Tu trouves le bal amusant, Louise, répliqua Rimbert; as-tu donc oublié ce que Mme Dinot te disait du monde? Un abîme caché sous des roses!

— Ah! bah! ce sont des phrases que l'on fait aux petites filles, parce que cela entre dans l'éducation, comme le catéchisme... mais je vois bien qu'il n'en est pas ainsi. A propos, que je te dise donc : j'ai fait la connaissance d'une dame toute gracieuse, que j'ai priée de venir nous voir. Tu permets, n'est-ce pas? Elle s'est montrée si bonne envers moi.... Elle s'appelle Mme Hortense de Blainville.

Edouard fit un mouvement, puis il reprit d'une voix altérée :

— Mme de Blainville! je n'aime pas cette dame.

— Pourquoi? dit Louise avec un peu d'impatience.

— Parce qu'on la dit coquette, rusée... méchante....

— Raison de plus pour la défendre, pour la protéger;

je suis sûre qu'elle est si bonne, fit encore la jeune femme. C'est de la méchanceté que de répéter lès calomnies des méchants. Tiens! cela a beau te contrarier un peu, mon Edouard... je t'en supplie, laisse-moi la recevoir avec amitié. Je te céderai une autre fois.

En parlant ainsi, la jolie petite fit une de ces moues charmantes auxquelles les femmes savent bien qu'on ne résiste jamais.

Et comment Edouard aurait-il résisté? Pour quel motif? Sous quel prétexte pouvait-il interdire l'accès de sa maison à une personne qui était reçue partout et pour qui sa femme montrait une amitié si vive? Non; pour que cette défense eût paru raisonnable, il eût fallu tout avouer. Triste ressource que ce pénible aveu! C'était peut-être diminuer l'estime, désenchanter l'amour. Hortense était donc victorieuse; elle se glissa dans l'intimité de Louise, et vint, pour ainsi dire, braver Edouard jusque chez lui : « La guerre! avait-elle crié; la guerre sans pitié ni grâce. » L'infortuné mari n'avait d'autre rôle, dans cette lutte désespérée, que de suivre sa femme dans toutes les réunions où la coquette avait l'art d'entraîner le jeune couple. Quelquefois, en voyant le foyer conjugal ainsi profané par la présence de cette femme qu'il méprisait et qu'il haïssait, Edouard, indigné jusqu'au fond de l'âme, était sur le point d'avertir Louise que son amie était un serpent, un démon qui la ternissait de son souffle, et cherchait à empoisonner son bonheur. Il était las, brisé de cette lutte intestine, continuelle.... Mais toujours, au moment de faire cet aveu terrible, un trouble involontaire le saisissait et venait enchaîner sa langue.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Auxiliaire puissant.

Quand une dame fréquente le monde, où d'ordinaire elle ne trouve qu'un plaisir monotone, elle y prend tou-

jours une habitude qui dégénère en besoin. Cet air brûlant, ces bougies, ces parures, tout cela devient son air à elle, sa vie. Ainsi, on voit la femme la plus simple d'abord, changer vîte ses goûts, parce que cette coupe enchantée où elle a trempé ses lèvres renferme un poison redoutable. Alors, comme elle s'ennuie beaucoup chez elle, on la voit s'abandonner aux sociétés mondaines pour s'ennuyer un peu moins. De même, Louise, qui avait éprouvé dans les fêtes une joie naïve, ne pouvait déjà plus s'en passer. Ce n'est pas, je le répète, qu'elle y trouvât du bonheur; mais c'est qu'un impérieux désir la dévorait lorsqu'elle venait à savoir qu'une dame de ses connaissances donnait un bal sans elle. Voilà ce que l'impitoyable Hortense avait médité. Elle triomphait aujourd'hui; car déjà dans son petit cercle d'intimes on parlait de la jalousie d'Edouard et de la frivolité de Mme Rimbert.

Un malheur n'arrive jamais seul. Rimbert fit une chûte de cheval et se foula le genou.— Grands Dieux! et *la veille d'une grande soirée*, s'écria Louise. Comme elle était changée, l'épouse si dévouée, si aimante! Quel progrès l'insensibilité faisait dans ce cœur si bon, grâce à l'amitié perfide de Mme de Blainville! Ne pas aller à cette grande soirée! quelle infortune! Edouard ne pourra pas y conduire sa femme : la blessure qu'il s'est faite le prive totalement de marcher. Qu'importe la blessure?... Mais le bal manqué!... un bal où l'on s'était promis d'être si belle, si adorée, où l'on devait éclipser les plus coquettes! Amère déception!... Heureusement l'inévitable amie fut encore là, l'amie si prévenante, Hortense, qui s'offrit de conduire Mme Rimbert et de lui servir de patronne. Jugez du martyre du malheureux mari!

Edouard était donc assis dans un grand fauteuil, souffrant beaucoup du genou, et plus encore de l'âme. Il songeait aux tristes changements qui rendaient sa jeune épouse indifférente à ses maux, passionnée pour les plaisirs. Et, tout en souffrant ainsi, il se rappelait les premiers jours de

son mariage, lorsque Louise, toute en lui, eût sacrifié son existence pour lui épargner une larme. Alors, elle ne le quittait point d'une minute, lui faisait de perpétuelles caresses, lui parlait d'une félicité sans limites. Maintenant, — c'était le soir du bal brillant qu'elle désirait, — la folle était dans son boudoir, préparant sa toilette, en attendant Hortense; tandis que son mari, seul et rêveur, soupirait et maudissait le sort. Voir partir sa femme, la livrer à sa cruelle ennemie, rester en proie à ses réflexions solitaires, toute une longue soirée : quel supplice ! Il prit le parti d'abandonner la lutte, de ne plus se torturer l'imagination et de se fier à sa bonne étoile.

Au même moment la porte s'ouvre. Rimbert se retourne un peu contrarié : tout irrite les malheureux ! Mais bientôt son front se déride lorsqu'il voit entrer un jeune homme à l'air franc et joyeux, Léon d'Arcourt.

Léon, son bon camarade de jeunesse, Léon qu'il a toujours connu insouciant et gai, et n'ayant de chagrin que lorsqu'il achetait de mauvais cigares. C'est lui qui l'avait introduit chez Mme Dinot; c'est par lui qu'il avait connu Louise. A cette vue, Rimbert se rappelle toutes ses bonnes et folles parties de vingt ans, cette époque où l'on vit sans songer au temps qui passe, satisfait du présent, confiant en l'avenir.

—Eh ! salut, Edouard, fit d'Arcourt en riant selon son habitude perpétuelle, te voilà seul... étendu sur une chaise longue comme un véritable goutteux. J'ai toujours pensé que tu étais digne de faire un bon mari.

—Que je suis charmé de te voir ! répondit Rimbert en lui serrant affectueusement la main.

—Oui, très-charmé, continua Léon; c'est pour cela que tu me négliges tant; tu deviens ours au possible; on te dit même jaloux.... Après cela, je comprends que lorsqu'on a entre les mains un pareil trésor....

—Mon ami, dit l'autre en soupirant, je ne suis pas si heureux que tu le crois.

— Bah ! parce que tu as le genou foulé....

L'époux de Louise prit un ton sérieux et reprit d'une voix dolente :

—Mon ami, il y a des gens à qui tout réussit. Ils n'ont qu'à former un désir pour qu'il se réalise... moi, je ne suis pas de ces hommes. J'espérais terminer cette vie agitée qui me brûlait le sang. J'avais l'amour d'un ange, son amour tout entier.... Une part de son amour est absorbée par la coquetterie, et cela grâce aux machinations de cette misérable Mme de Blainville ! Oh ! sans doute, elle est bien vengée ; mon cœur se déchire assez profondément. Y songes-tu ? Elle a préparé sa toilette de bal, tandis que j'étais là, souffrant et solitaire, dévoré par la fièvre du corps et de l'âme.

Le jeune mari se tut, une larme descendit sur sa joue. Une larme d'homme a du prix.

—Ah ! fit d'Arcourt ému, je te vois malheureux, je n'ai plus le courage de rire. J'ai entendu parler dans le monde élégant de la coquetterie de Mme Rimbert. J'avais toujours refusé d'y croire. Je m'étais fait son défenseur contre les attaques quotidiennes des méchants. Mais tu dois te rassurer, Edouard, en songeant que ta Louise est toujours pure. Oui, c'est Hortense qui cherche à te ravir ton repos, c'est Hortense qui médite contre toi la plus détestable vengeance. Et je t'en apporte une preuve irrécusable.

Léon, tout en parlant, déplie une lettre décachetée, et continue :

—Ce billet est écrit par Mme de Blainville à Jules Valzy ; tu connais Valzy, le *premier sujet* de nos cercles à la mode. Il se moque d'elle, et, comme il est mon ami, il m'a fait voir cette lettre en question. Au fond, c'est un bon enfant.

Edouard saisit avec empressement le billet ; il reconnaît l'écriture d'Hortense, et voici ce qu'il y trouve :

« Mon petit Valzy,

» Vous êtes un homme d'esprit, par conséquent fort

» adroit et fort galant. Figurez-vous que j'ai une petite
» vengeance à exercer contre cet ours de Rimbert, qui,
» depuis qu'il est marié, est enlaidi des trois quarts. Ce
» fut mon adorateur dans ses beaux jours; il m'a délais-
» sée comme Calypso pour une petite Pénélope qui fait
» fort mal la tapisserie. C'est cette petite Pénélope que je
» vous prie de compromettre absolument ce soir, chez
» Mme ***. Je vous dirai que son prénom est Louise. C'est
» beaucoup pour vous de savoir son prénom.... Elle est
» niaise, et vous aurez beau jeu. Je suis son chaperon
» pour ce soir, parce que son mari a eu l'amabilité de se
» fouler le pied. Mais je ne lui sais aucun gré de cette
» amabilité, car il n'y a pas mis d'intention.

» Au revoir, mon petit Valzy; je ris déjà comme une
» folle.

» HORTENSE DE B. »

— Quelle femme! dit Edouard; je ne m'étais donc pas trompé!

Louise entrait en ce moment dans la chambre; elle était rayonnante et parfumée comme une reine de bal. A peine salua-t-elle d'Arcourt, tant elle était heureuse d'être belle, impatiente de se faire admirer.

— Comment! ma bonne de Blainville n'est pas encore là? Qui peut la retenir? C'est ridicule de se faire attendre ainsi, s'écria-t-elle.

— Eh! que me parlez-vous de cette femme, répondit Edouard avec exaltation; tenez, mon amie, soyez enfin éclairée sur le compte de cette perfide coquette; lisez.

Mme Rimbert lut à voix basse le billet que nous connaissons déjà. Son étonnement fut extrême: on ne lui avait jamais appris à se défier de personne et surtout d'une amie. Cette lecture développa son imagination neuve encore. Elle comprit les périls de la coquetterie, l'insensibilité qu'elle amène et la méchanceté qui se cache sous tant de visages souriants. L'indignation lui glaça le cœur.

— Quelle leçon! murmura-t-elle. Puis s'interrompant

tout-à-coup comme sous l'impression d'une idée subite, elle s'adresse à son mari :

— Tu as donc aimé cette Hortense, Edouard ? Ne dit-elle pas que tu l'as aimée dans ce billet infâme ?...

— Aimée... elle ! Louise ; oh ! je te jure qu'avant de t'avoir connue, j'ignorais ce que fût l'amour.

— Je te crois. Elle est trop méprisable, n'est-ce pas ? Va, je ne te quitterai plus ; je suis toute confuse de moi-même ; j'aurai confiance en toi, en toi seul. Les hommes sont là pour nous éclairer de leur expérience.... Et quand je pense à cette méchante coquette, quand je songe qu'elle doit encore venir ici... ah ! pourtant, je suis bien aise de l'humilier.

— Me voici, fit une voix de femme, doucereuse comme le chant perfide de la sirène. Tu dois être prête, bonne amie. La voiture nous attend.

C'était Hortense qui venait chercher sa rivale. Il y eut un moment de silence ; puis Louise, qui avait peine à maîtriser sa colère, ne ménagea point sa vengeance, et s'écria :

— J'ai votre lettre, votre méchante lettre, madame ; je ne veux plus vous regarder, tant vous me faites honte !

Mme de Blainville reconnut le billet qu'elle avait écrit à Valzy ; elle se mordit les lèvres avec un dépit froid et concentré.

— Eh bien ! répliqua-t-elle, lettres pour lettres, madame Rimbert ! Tenez !...

En disant ces mots, elle remit à Louise un paquet des lettres d'Edouard, et regarda son ancien amant.

Rimbert sourit de pitié.

La jeune femme prit le paquet et le jeta au feu.

— Cela est du passé, dit-elle, je ne veux rien y lire.

Puis elle prit un air digne dont elle écrasa son ennemie, et continua :

—Je vous trouve bien hardie de me parler face à face dans la maison d'Edouard.

—Je sors, dit Hortense vaincue; eh ! que m'importe, après tout?

Quand les intrigantes éprouvent un échec, elles cherchent à paraître ne pas avoir tenu à la victoire.

— Adieu ces brillants, ces parures! fit Louise en couvrant son mari de baisers et de larmes. Cette bonne Mme Dinot avait raison : le monde est un abîme caché sous des roses. Je veux vivre avec calme, auprès du véritable amour.

— Et de la véritable amitié, dit Edouard en tendant la main à Léon.



LE FILS DU NÉGOCIANT.

CHAPITRE PREMIER.

Rêves d'amour.

Ils devaient se marier dans quelques jours, Edouard et Lucie. Rien ne pouvait plus maintenant former obstacle à leur union : leurs familles étaient d'accord; les conditions principales du contrat avaient été discutées, acceptées par les grands parents; plus de crainte, plus de soucis désormais, car il y avait un accord plus doux que l'accord des familles : les deux fiancés étaient unis par le cœur.

Tous ceux qui aimèrent et furent aimés doivent comprendre leur félicité mutuelle. Ils ne pouvaient déjà plus se passer l'un de l'autre, et tous leurs moments s'écoulaient en pures causeries d'amour.

Edouard était le fils unique de M. Darvenne, l'un des

plus riches négociants de Bordeaux ; il venait d'atteindre sa vingt-quatrième année. C'était un beau jeune homme aux cheveux noirs, aux yeux ardents ; on voyait à ses mouvements, à ses regards, à sa brune figure, que l'air natal était pour lui la brise méridionale ; on voyait qu'un rayon du chaud soleil sous lequel il était né avait pénétré jusqu'à son âme ; c'était un beau jeune homme enfin, un jeune homme qui n'avait pas étiolé son existence au souffle cadavéreux de l'orgie et des viles amours. Aussi conservait-il toute la noblesse de ses sentiments et toute la force de la pensée juvénile.

On devine pourtant que, dans sa position d'opulence, comme aussi dans sa situation de fils unique, Edouard était de la part de ses parents l'objet d'une aveugle tendresse. Cette tendresse était même de la faiblesse chez Mme Darvenne, et les circonstances faisaient qu'on ne l'avait pas poussé bien avant dans la voie du travail. Cependant, Edouard, entraîné par ses penchants naturels, avait fait de brillantes études, et la mollesse dans laquelle il était bercé ne lui avait pas inspiré le goût de l'oisiveté. Son imagination féconde et chaleureuse ne pouvait rester inactive. Il comprenait que la paresse n'est qu'un poison lent et perfide qui tue l'âme et le corps. C'est ce qui faisait sans cesse travailler son esprit, mais sans direction, sans but utile. Edouard, malgré ses belles dispositions et les connaissances nombreuses dont son intelligence était ornée, n'avait acquis aucun titre, aucune profession proprement dite ; et s'il n'avait eu pour vivre la fortune de son père, il eût peut-être été fort embarrassé pour se procurer même le nécessaire, dans ce siècle éclairé où tant de sots réussissent !

Ainsi le jeune Edouard Darvenne ne s'était vu lancé dans aucune carrière ; il s'était fait du travail un délassement dont il usait à loisir et selon sa volonté. Suivant le caprice de ses goûts, il variait aussi ses occupations ; il avait quelques teintes du droit, mais il l'avait abandonné pour étudier plus à fond la littérature. Son esprit folâtrait dans le

monde moral et cueillait diversement les fleurs que l'on y rencontre.

Néanmoins, il était un genre d'étude auquel notre Edouard s'était attaché de préférence. Quand nous aurons nommé cette branche préférée, on dira sans doute que son choix était frivole; mais on retirera peut-être cette qualification sévère, lorsque nous aurons ajouté que, dans ce genre-là, Darvenne offrait des capacités éminentes, presque du génie. Or, cette étude tant aimée par lui, vers laquelle le poussait toute l'énergie de la jeunesse, cette étude, cette science ou plutôt cet art... c'était la musique.

La musique!—Oui, le jeune homme était artiste par la voix et par le cœur; il cultivait en silence ce talent dont il sentait le germe; il apprenait à moduler délicieusement l'harmonie qui s'exhalait de sa parole chantante. Les accords tombaient de sa bouche avec inspiration, douceur et mélancolie. Et c'était surtout dans la solitude qu'il aimait à laisser prendre l'essor à sa voix. Il comprenait, aux douces sensations qui le berçaient alors, qu'il y avait en lui une étincelle de l'artistique génie; et, s'animant parfois d'une noble ivresse, il rêvait l'existence théâtrale, la pompe de la scène, la fièvre et la volupté de la gloire. Mais la froide raison venait promptement glacer ses rêves; après quelques élans irréfléchis, Edouard revenait bien vîte à la réalité. Dans sa position sociale, d'après les habitudes du monde, le jeune Darvenne savait que la vie d'artiste était pour lui une chose impossible, une généreuse chimère dont chacun aurait condamné l'idée; il ne s'y arrêtait même pas dans ses moments d'illusion. C'est pour cela qu'il cultivait en secret l'étude de son art chéri, sans faire part à qui que ce fût des émotions délicieuses que cette étude lui faisait éprouver.

Au dire de bien des gens, Edouard Darvenne n'était donc qu'un fils de famille très-heureux d'avoir des rentes, un être inutile... car il était impropre à gagner de l'argent. —C'est toujours à cette balance que la société pèse son

opinion sur les hommes.— Il est aussi bien certain que, malgré les qualités excellentes que l'on reconnaissait au jeune Edouard, il eût trouvé difficilement à se marier, sans la réputation de brillante fortune dont jouissait sa famille. Cette dernière observation ne s'applique pas cependant à Lucie, sa tendre fiancée. La jeune fille n'avait pas calculé toutes ces exigences sociales avant d'aimer le beau Darvenne ; mais Lucie avait des parents qui calculaient et réfléchissaient pour elle, et c'est pour cela que nous l'avons dit : Edouard, ce charmant et spirituel cavalier, étant impropre à gagner de l'argent, n'eût pas été accueilli comme époux, sans sa fortune brillante.

Maintenant que nous avons parlé avec détail de notre héros, mettons nos lecteurs au courant de ce qu'était la *damoiselle de ses pensées.*

C'était dans les réunions aristocratiques de la société de Bordeaux que le jeune Darvenne avait fait la connaissance de Mlle Lucie Delcourt, dont il connaissait d'ailleurs la famille honorable. Et savez-vous par quel genre d'attraits la jeune personne avait attiré les regards de l'élégant cavalier? Etait-ce par un éclat inaccoutumé de bijoux et de parures? était-ce par la finesse de ses étoffes, ou par la svelte coupe de ses robes? Oh! non ; tout frivole qu'on l'appelait, Edouard n'entrait pas dans ces détails de petit-maître. Sans doute, Mlle Lucie était une des plus belles et des mieux parées; mais ce qui avait été pour lui un charme victorieux, c'était l'air de modestie que respirait l'angélique personne de la jeune fille. Lucie Delcourt, au milieu du bal, sans être froide ou indifférente, ne s'animait pourtant pas de cette folle ivresse qui fait perdre aux femmes la pureté du regard, en l'allumant d'une ardeur étrange. Jamais Lucie, en goûtant ces plaisirs, ne perdait quelque chose de sa distinction, de sa candeur, de son auréole virginale. Ce charme de la modestie était plus puissant pour Edouard que les allures séduisantes des *lionnes* de la mode et du bon ton qui font du bal leur vie et leur âme ;

—qui ne marchent qu'escortées de fats et saturées d'encens stupide; — qui luttent entre elles de parures et de séductions, comme s'il s'agissait d'un trône ;—qui ne craignent pas de découvrir leurs épaules à tous les yeux, sans se douter que c'est là tout le secret de plaire des courtisanes.

Or, Darvenne détestait la femme du monde proprement dite; il ne s'était pas créé de la sorte l'idée d'une jeune fille parée des ornements de la grâce et du charme de l'éducation; et tandis que le flot des cavaliers volages roulait sur les pas de ces reines insensées, l'homme au noble cœur s'était pris à aimer isolément la douce vierge aux yeux d'azur. Le charme ineffable qu'il avait trouvé en elle avait été la source d'un amour profond. Et nous savons combien Edouard était heureux, puisqu'il avait porté son premier amour sur une personne digne de lui, puisqu'il avait obtenu sa main.

Oui, dans quelques jours ils seront l'un à l'antre, les deux amants que Dieu bénit sans doute, car leur affection est touchante et pure. Comme l'on est heureux à cet âge d'imagination rieuse et féconde, où l'on découvre un vaste avenir paré de fleurs! Edouard et Lucie voguaient avec confiance sur l'océan de la vie, si calme et si limpide pour eux. Ils attendaient paisiblement l'heure de cette union solennelle que consacrent à la fois la religion et la société. Soyez heureux, beaux fiancés! l'aurore étincelle et vous présage un beau jour.

Le noble Edouard! Il fallait qu'il eût bien peu l'expérience de ce monde pour goûter ainsi sans défiance tous les bonheurs qui couronnaient sa jeunesse. Tels ne sont pas les hommes qui ont vécu et qui ont souffert; ils ont éprouvé tant de fois l'étreinte de la déception cruelle, qu'ils se méfient d'un sourire du destin comme d'un nouveau piége.

Mais Edouard, cette âme d'artiste, radieuse et naïve, croit encore au bonheur; il s'enivre de ses propres pensées, il ne désire plus rien.

Cependant, le jeune homme avait remarqué, depuis plusieurs jours, qu'une sombre tristesse ridait le front de son père. M. Darvenne, en effet, était soucieux, absorbé par une idée fixe; sa parole était distraite, son regard parfois humide. On voyait pourtant qu'il s'efforçait de paraître joyeux, et que s'il souriait au langage naïf de son fils, ce n'était qu'en se faisant intérieurement violence. Mais Edouard était si heureux, qu'il ne comprenait pas que le souci pût exister pour quelqu'un; le chagrin qui semblait absorber son père ne préoccupait pas bien vivement le fiancé de Lucie; il n'y réfléchissait même que d'une manière vague, et se disait à part :— Ce qui trouble et tourmente ainsi mon pauvre père, ce ne doit être que le souci des affaires commerciales; il est temps qu'il prenne du repos, lui qui a tant travaillé et qui est si riche!

Et quelle autre pensée pouvait tourmenter M. Darvenne? Ce n'est pas, à coup sûr, l'approche de ce mariage dont il agrée l'idée avec tant de joie? Eh bien! ce ne peut être là pour lui qu'un sujet de bonheur. M. Darvenne aime déjà Lucie comme sa propre fille; avant l'heure de l'hymen, il la met déjà dans son cœur au nombre de ses enfants; il apprécie mieux que personne les qualités de celle qui doit être la compagne de son fils chéri, car bien des fois il a dit à ce fils, en lui serrant la main :— Oui, cette excellente enfant est bien digne de te rendre heureux....

Le jeune homme a donc raison, le souci qui tourmente son père ne doit provenir que des embarras du travail;— chose bien frivole pour un homme si opulent, pensa-t-il; — et cette légère teinte de chagrin s'évanouira aux premières lueurs de la fête d'hyménée.

C'était enfin la veille du mariage; — il était huit heures du matin; — Edouard quittait un sommeil parfumé des plus doux rêves, et déjà, dans son amoureuse impatience, il songeait au moment de revoir celle que bientôt il n'allait plus quitter... l'heure pour les amants est tantôt si lente, tantôt si rapide. Edouard commençait donc à

supputer les minutes qui le séparaient de l'objet chéri, lorsqu'un domestique vint le prévenir que son père le demandait en bas.

— Mon père me demande, dit Edouard avec surprise, mais il sait bien que je ne sors jamais sans lui serrer la main.

— C'est dans son cabinet que M. Darvenne désire vous parler, répliqua le domestique.

— Dans son cabinet? que signifie....

Le jeune homme s'apprêtait à faire d'autres questions, mais le domestique avait disparu.

On sait que le moindre incident inquiète les amoureux, parce que leur imagination surexcitée se remplit de chimères capricieuses et changeantes. Edouard se trouva tout surpris de s'entendre mander par son père; cette circonstance l'inquiéta vaguement, et cependant il y eût à peine fait attention dans les cas ordinaires. Comme il n'avait qu'une idée fixe, sa Lucie, il s'imagina, le naïf jeune homme, que chaque fois qu'on voulait lui parler, c'était pour parler d'elle. Mille pensées roulèrent dans son esprit; il crut qu'il était survenu quelque obstacle dont son père voulait l'entretenir; puis il se rassura, puis il trembla de nouveau. Ce fut avec précipitation qu'il se rendit au cabinet où son père l'avait fait prier de descendre. Le fiancé, plein d'inquiétude, était pâle, et son cœur battait.

Lorsqu'il entra dans la chambre, il vit son père assis au bureau, la tête appuyée dans ses mains, comme un homme absorbé par une réflexion pénible. Toutefois Edouard était si rempli de son amour, que la tristesse de M. Darvenne ne fut que l'objet d'une remarque secondaire. M. Darvenne était pâle aussi, plus pâle encore que son fils, l'heureux enfant qui ne connaissait d'autres soucis que les soucis d'amour! Il releva la tête au bruit que fit Edouard en entrant, et se prit à le regarder avec une expresssion d'indicible tendresse; lui, dominé par une pensée constante, arriva droit au but:

—Mon excellent père, dit-il, je vous souhaite le bonjour. Vous m'avez fait appeler, ce matin, avec une solennité qui m'effraie.... Est-ce pour me parler de Lucie? est-ce qu'un obstacle.....

—Non, mon fils, répondit le père gravement, il n'y a point jusqu'à présent d'obstacle à ton mariage.

—Ah! reprit Edouard dont le visage s'épanouit, quel bonheur! Aussi je me disais bien que c'était de l'enfantillage à moi de m'effrayer si vîte.... Oh! non, Lucie, tu ne peux m'être enlevée; ce serait m'arracher l'âme....

Et tandis que le jeune homme se livrait à ses amoureuses exclamations, M. Darvenne, toujours en proie à sa mystérieuse douleur, laissa tomber un soupir profond. Une sorte de lutte se passait en lui. Ses traits contractés réflétaient diverses pensées : —Pauvre enfant! murmura-t-il, pauvre enfant! Puis soudain, comme ayant raffermi sa résolution chancelante, il se dit encore d'une voix sévère : —Il le faut!

Edouard était toujours radieux, et, se parlant à lui-même de son bonheur, il ne voyait pas que son père souffrait.

Un moment après, M. Darvenne dit à son fils :

—Edouard, si je t'ai fait appeler ici, ce n'était pas pour te parler de ta fiancée, c'est pour te parler de ta mère.

—De ma mère! Que voulez-vous dire?

—Oui, je veux te parler de ta mère, Edouard, de ta bonne et sainte mère qui ne pense qu'à toi, qui ne vit que pour toi. Sais-tu ce qu'il y a de tendresse dans le cœur maternel? Sais-tu, mon enfant, combien un fils doit de reconnaissance à sa mère?

—Pourquoi cette question? répondit Edouard d'un ton pénétré. Est-ce que j'aurais à me reprocher quelque ingratitude, quelque manque d'égards?...

—A Dieu ne plaise, reprit M. Darvenne, qu'une pareille pensée me soit venue.... Non, certes, il n'est pas de fils

plus tendre et plus dévoué que toi.... Le passé, le présent ne m'inquiètent guère, Edouard; mais c'est l'avenir....

—L'avenir!

—Oui, l'avenir, mon fils, l'avenir!—Ici le ton de M. Darvenne prit une teinte expressive de mélancolie, mais il domina son émotion; il continua d'un ton naturel:—Car, vois-tu, lorsqu'on se marie, l'amour que l'on porte à sa compagne absorbe tout le cœur; il n'y reste bien souvent qu'une place trop étroite pour sa mère; la reconnaissance filiale s'efface sous des impressions plus vives et plus nouvelles.... Jure-moi donc, Edouard, que, quoi qu'il arrive, tu chériras toujours ta mère comme tu l'aimes aujourd'hui.

—Oh! s'écria le jeune homme, d'où vous vient ce doute amer? Ne connaissez-vous pas votre fils? et surtout ne connaissez-vous pas mieux celle qui va devenir votre fille? Lucie! c'est une perle de plus à la couronne de la famille, c'est un enfant de plus à chérir, c'est un enfant de plus qui vous aimera, vous et ma mère!

—Je sais tout cela, mon bon Edouard; mais je te dis encore: l'avenir! l'avenir!

—Eh bien! l'avenir n'a jamais été si beau, puisque votre fils est heureux.

—Enfin, reprit M. Darvenne avec émotion, tu me jures cela, n'est-ce pas, de toujours chérir ta mère?...

—Ah! mon père, je vous le promets....

—C'est un serment solennel qu'il me faut, dit le père avec une sorte d'égarement, un serment solennel sur Dieu, sur ton âme!

—Eh bien! reprit Edouard avec surprise, sur Dieu, sur mon âme, je jure d'aimer et de respecter toujours ma mère, comme je l'aime et la respecte aujourd'hui.

—Quoi qu'il arrive? continua M. Darvenne.

—Quoi qu'il arrive, fit encore Edouard.

—C'est bien, mon fils, je suis content; tu peux te retirer; va, laisse-moi seul.

Puis, M. Darvenne serra la main de son fils avec une effusion plus vive encore que de coutume.

Si le jeune homme n'avait pas eu l'esprit distrait, préoccupé, il se fût certainement aperçu qu'il se passait dans le cœur de son père quelque chose d'étrange et même d'inquiétant. Mais dans l'état actuel des choses, il n'est pas étonnant que ses remarques soient si légères, d'autant plus qu'il ne peut deviner à M. Darvenne aucun chagrin sérieux.

Edouard quitta donc le cabinet de son père, sans emporter bien grande émotion de la scène qui venait d'avoir lieu ;—c'était à peu près l'heure à laquelle il devait se rendre chez sa fiancée, où on l'attendait pour déjeûner.— Avant de sortir, Edouard courut embrasser sa mère qui se trouvait dans la salle à manger.

La bonne mère était souriante ; elle était toute heureuse de la joie de son fils et de la fête touchante qui l'attendait au lendemain !

Ils s'entretiennent ensemble pendant quelques minutes, —la mère et le fils !—parlant de l'avenir qui souriait, de l'ivresse prochaine de l'hyménée, et de toute la série de bonheurs qui suit et couronne un fortuné mariage.

—Mais qu'avait donc mon père aujourd'hui? dit tout-à-coup Edouard. Figure-toi, ma mère, qu'il vient de me faire mander dans son cabinet, d'où je sors à l'instant même.

—Il y a quelques jours, en effet, dit Mme Darvenne, je remarque que ton père est bien triste....

—Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il a pris vis-à-vis de moi un air tout solennel,—bien amical, pourtant; —ensuite il m'a parlé de toi, ma mère; il m'a dit de ces choses qui vont à l'âme, il m'a rappelé combien tu m'aimes; il m'a dit que moi aussi je dois toujours te chérir : oh! ces sentiments sont gravés en moi, sans qu'il soit besoin de me les rappeler. La reconnaissance qu'un fils doit à sa mère, l'appui qu'il doit lui prêter en toute circons-

tance... est-ce que je pourrais jamais oublier d'aussi saints devoirs?...

— Allons, fit Mme Darvenne en souriant, il ne faut pas t'attrister aujourd'hui, Edouard; c'est l'heure de l'amour... et du déjeûner.

— Je pars, ma mère, je pars; nous tâcherons d'égayer mon père, n'est-ce pas?

Et le bon fils, après avoir embrassé Mme Darvenne, se disposait à sortir, quand tout-à-coup il s'arrête et regarde avec un indicible effroi sa mère épouvantée.

Une détonation pareille au bruit d'une arme à feu venait de retentir dans la maison avec un éclat funèbre; et, — chose incroyable! — ce bruit semblait partir de la pièce voisine, du cabinet où M. Darvenne devait se trouver encore.... La mère et le fils se regardèrent silencieux, agités de vagues et noirs pressentiments, ne se rendant pas même compte de ce qu'ils pensaient. Ils cherchaient même à se rassurer l'un l'autre par des regards de doute, car leur voix était muette. Enfin, Edouard, le premier, balbutia ces mots:

— Mère, n'as-tu pas entendu quelque chose?...

— Il me semble... mais ce n'est rien... je crois que....

En cet instant, plusieurs domestiques entrèrent bruyamment; ils venaient prendre les ordres de Madame, parce qu'ils avaient entendu retentir un coup de pistolet dans le cabinet de Monsieur!

Le doute n'était plus permis.

Edouard et sa mère coururent au cabinet, suivis de leurs gens. Ils ouvrent, en frémissant, la porte de la chambre... ils se précipitent, ils regardent....

Horreur! horreur!

Ils voient du sang! un cadavre étendu! un pistolet au milieu de cet épouvantable spectacle!... Ce sang qui baigne le parquet... c'est le sang d'un père, d'un époux; ce cadavre, ce sont les restes de M. Darvenne; ce pistolet, c'est l'instrument fatal qui a servi au suicide!... Oui, M. Dar-

venne, le négociant si riche et si renommé par sa probité dans la ville... eh bien! il vient de se suicider!!

Il vient de se tuer, cet homme, au moment d'une fête, d'un mariage, au moment du mariage de son fils bien-aimé.... Tout lui disait d'être heureux : il venait même de serrer tendrement la main de ce fils chéri ; puis, de cette même main il avait saisi l'arme sacrilége.... Pourquoi? pourquoi?...

Edouard, ce jeune homme si plein d'énergie, est anéanti, brisé. Il n'a plus une parole, plus un regard, plus un souffle. Il tombe sur un siége et se voile les yeux avec ses deux mains crispées.

D'un autre côté, Mme Darvenne,—pauvre femme si sensible et si faible de cœur!—Mme Darvenne est animée d'un fébrile et sublime courage. Elle lutte contre son horreur, parce qu'elle est épouse et mère : c'est ainsi qu'un malheur subit galvanise les âmes faibles et foudroie complètement les âmes fortes.

Un papier se trouve sur le bureau ; sur ce papier sont des lettres récemment-tracées. Ce sont les dernières lignes écrites par M. Darvenne. La courageuse femme s'empare de ce legs, sans avoir peur du sang... et c'est elle, l'infortunée! c'est elle qui lit sur le papier fatal les paroles suivantes :

« Je sais bien que je suis un lâche, mais je ne puis
» faire autrement. Je n'ai point la force de voir ma ruine;
» oui, ma ruine complète, imminente!... Le commerce...
» ah! quel enfer! On vous croit riche, et la fatalité mine
» sourdement votre crédit, la mer engloutit cet or si rude-
» ment amassé.... Il y a longtemps que je perds. J'ai lutté
» tant que j'ai pu. Depuis quelques jours, j'apprends un
» nouveau désastre, une banqueroute qui me ruine ; mon
» crédit ne pourrait plus se soutenir quinze jours. Or, dans
» le commerce, la ruine... c'est la fatalité qui l'entraîne,
» et cependant le monde en fait le déshonneur.

» Oh! le déshonneur... je n'ai pas le courage de le voir
» en face.

» Il faut donc que je meure ; je dois mourir avant le
» mariage d'Edouard ; si je laissais silencieusement ce
» mariage s'accomplir, je ferais une tromperie... car bien-
» tôt je n'aurai plus de quoi payer la dot de mon fils !! Il
» faut donc que Lucie sache tout dès aujourd'hui, pour ne
» pas être trompée. C'est une épreuve pour son amour....
» O Lucie ! n'abandonne pas Edouard, n'abandonne pas
» sa pauvre mère !...

» Ma femme, mes enfants, pardonnez-moi ; Dieu m'a
» déjà pardonné, car il est descendu dans mon âme ; il
» voit que je n'ai plus la force de vivre. Non, c'est plus
» fort que moi, je ne le puis. Celui qui se suicide est un
» lâche, je le sais ; oui, mais aussi, quand on est poussé
» là, c'est que le malheur vous a rendu fou. Adieu !! »

Mme Darvenne avait lu d'un seul trait ce billet horrible, sans réfléchir que c'était peut-être une imprudence de rendre publique l'idée de sa ruine. Elle ne démêlait pas même, dans le chaos de son esprit, ce qu'il y avait, dans une telle révélation, d'affreux pour elle ; mais, épuisée, elle retomba à son tour sur un siége sans force et sans voix.

—Ah ! s'écria tout-à-coup Edouard avec une énergique douleur, c'est l'infâme loterie du commerce qui a tué mon père ! Que maudite soit cette industrie où l'on finit toujours par se briser contre la fatalité impitoyable !... Mais les arts ! les arts ! voilà bien la vie !...

Pauvre enfant ! il ne croit pas que l'art tue aussi bien que le travail du commerçant. Hélas ! le commerçant se tue pour ses affaires, et l'artiste meurt pour la gloire !

CHAPITRE DEUXIÈME.

La séparation.

Combien le malheur laisse, après lui, une longue traînée d'amertume ! Il semble que le destin qui vous frappe se complaise dans son œuvre et savoure lentement la torture

des hommes. Maintenant qu'Edouard Darvenne vient d'être frappé d'un coup terrible, chaque minute qui suit la catastrophe est une nouvelle sensation douloureuse, un nouveau déchirement de cœur.

Edouard, au lieu des fêtes radieuses de l'hymen, au lieu des caresses de l'amour qui l'attendaient souriantes... hélas ! il n'a plus devant lui qu'un spectacle de deuil et de détresse. Il voit souffrir sa mère... sa mère ! qu'il n'avait jamais vue pleurer, elle est pâle comme un cadavre, elle a le cœur saignant, elle est frappée jusqu'à l'âme. Sa raison résistera-t-elle à un choc si violent? Prions Dieu qu'elle survive à l'infortune ; mais peut-on effacer de la mémoire le souvenir du sang?

Puis vient un moment qui renouvelle plus vivement la blessure du cœur, un moment qui est atroce comme l'heure du dernier adieu... c'est le moment des funérailles.

C'est leur faute aussi, aux hommes, s'ils souffrent plus qu'ils ne devraient souffrir. Pourquoi donc environnent-ils la mort d'un appareil si retentissant? Lorsqu'ils devraient faire tout pour oublier promptement leur misère, ils alimentent au contraire leur fièvre par de lugubres scènes qui frappent autant l'esprit que le mal lui-même. Oui, la mort est une chose atroce ; mais l'appareil de la mort est aussi épouvantable que l'aspect d'un cadavre.

Lorsque quelqu'un de nos frères quitte cette terre d'exil pour le ciel, sa patrie, qu'est-il besoin de venir couvrir sa couche funèbre de draps noirs semés de larmes? Pourquoi ces flambeaux sinistres? pourquoi ces psalmodies lugubres qui glacent d'effroi les derniers vivants? Sans doute, il faut prier, il faut parler à Dieu de cette âme qui s'envole ; mais du moins que la prière prenne une voix plus douce ; que ce soit un chant d'amour divin, et non pas un chant de terreur ; puisqu'elle retourne au ciel, cette âme, elle est heureuse. Versons donc des fleurs sur la dépouille qui nous reste, et réjouissons-nous pieusement de la délivrance de celui que nous avons aimé, de celui que nous irons retrouver plus tard. Alors, la mort perdra son horreur.

Mais,—ô jour d'angoisse et de deuil!—c'est le jour des funérailles de M. Darvenne.

Edouard, le malheureux Edouard, va dire à son père un dernier adieu. M. Darvenne va quitter aujourd'hui le toit sous lequel il a vécu, pour trouver la froide demeure de la terre, et son fils va le conduire sur le seuil de l'abîme.

Comme il souffre! comme il souffre, le beau fiancé qui avait rêvé tant d'ivresse! Oh! c'est qu'il est artiste par le cœur, et l'artiste ressent tout au centuple. Il souffre... non pas comme un damné, car il n'a point perdu l'espérance en Dieu; mais il souffre comme un martyr! Edouard! pauvre Edouard! il écoute... c'est le glas funèbre qui résonne;—ses yeux retombent sur le sol... il voit un cercueil qu'emportent des hommes inconnus, à figure grimaçante... de véritables suppôts de la mort. Et sa mère! il faut qu'il la laisse seule, pendant la durée de la cérémonie. Il n'y a point d'amies près d'elle. Depuis que le bruit est répandu que M. Darvenne s'est tué, parce qu'il était ruiné, les amies sont devenues d'une rareté exécrable!... Lucie Delcourt elle-même, sa fiancée, n'est point là... Edouard ne l'a point encore vue.—Ah! c'est qu'elle n'est pas encore sa femme, et le monde trouverait mal qu'on reçût, pendant les premiers jours, les consolations d'une jeune fille, quand cette jeune fille n'est pas encore épouse.

C'est pour cela, sans doute, que Lucie n'est pas encore venue; c'est pour respecter les convenances. Il est bien dur pourtant au cœur d'Edouard de laisser sa mère seule pendant l'enterrement de son père!

Voyez ensuite autour du cercueil comme les assistants sont rares. Où sont donc ces nombreux amis qui avaient accepté avec tant d'effusion des invitations pour la noce? Ils ne se sont pas dérangés pour les funérailles. Ah! c'est qu'aujourd'hui M. Darvenne est mort et RUINÉ. M. Darvenne n'a plus d'amis.

Que les hommes sont lâches!!

Jetons un voile sur cet aspect de douleur, faisons trêve

aux réflexions de notre mélancolie profonde, et voyons quel sort arrive à notre intéressant Edouard.

La terre glacée a recouvert les restes mortels de l'homme probe et malheureux. La religion et la piété filiale se sont inclinées sur sa tombe. Que vont devenir ceux qui, moins heureux, demeurent rivés à ce séjour d'infortune? On devine tout ce que le sort d'Edouard et de sa mère doit avoir d'affreux. Cependant le jeune homme entrevoit encore, du milieu de ses douleurs, une idée consolatrice; un bienfaisant espoir. Malgré sa terrifiante infortune, son chaste et pur amour ne s'est point retiré de lui; peut-être ce qu'il y avait d'impétueux dans ce sentiment se trouve assoupi, mais l'amour subsiste toujours. Edouard regarde Lucie comme son épouse; il ne croit pas profaner son chagrin lorsqu'il pense à cette enfant si pieusement adorée. Et l'amour de sa fiancée s'allie bien dans son cœur avec le souvenir de son père; car enfin, cette femme, M. Darvenne l'a bien des fois appelée sa fille; c'est la compagne qu'il avait choisie lui-même pour son fils tendrement chéri..... C'est donc avec une douce et sainte mélancolie que le fiancé rêve les consolations précieuses d'une épouse, — pour lui comme pour sa mère.

Depuis ces jours si brusquement terribles, on ne sait pourtant pas comment l'on a vécu; c'est encore avec peine que l'on se rend compte de ce qu'on pense. Lucie est cependant venue une fois, accompagnée de Mme Delcourt, faire une *visite* à la veuve de M. Darvenne; mais cette visite fut si courte! Hélas! à peine même alors si les amants, abîmés dans leur détresse, se sont échangé un regard; à peine s'ils se sont dit mutuellement quelques paroles. — Cette visite avait eu lieu deux ou trois jours après l'enterrement. — Chose étrange! Mme Delcourt paraissait un peu embarrassée, ses sympathies étaient entravées par une certaine réserve; en même temps, Lucie était agitée, lors de cette visite, d'une sorte de tremblement nerveux; des larmes brûlantes avaient tracé leur sillon

sur sa joue. Mme Darvenne, avec son œil maternel, avait remarqué cette froideur de la mère de Lucie. Le chagrin profond de la pauvre enfant ne lui avait pas échappé non plus, et la veuve infortunée voit dans ces symptômes de funestes présages pour l'amour d'Edouard.

Une mère s'inquiète si vîte! Aussi, Mme Darvenne s'était déjà fait cette question, mais sans oser la poser à son fils: —Maintenant que nous allons être pauvres, ce mariage ne rencontrera-t-il pas d'obstacles de la part de la famille Delcourt?

Le jeune Darvenne, lui, dans la confiance de son pur amour, n'a pas même le soupçon d'une pareille idée. Et comment l'aurait-il, cette idée, lui qui n'a pas l'expérience de la vie, lui qui ne sait pas encore ce que sont les hommes. Il juge tout à son point de vue, avec sa droiture, sa générosité, sa poésie. Oh! si, à cet âge, on dévoilait subitement l'humanité au jeune homme, elle lui ferait horreur.—Un mariage rendu impossible, parce que l'un des fiancés est devenu pauvre! — Quelqu'un dirait cette chose à Edouard Darvenne, qu'il sourirait de pitié. D'ailleurs, si ce sont là les règles communes, elles recevront ici une exception certaine, car Lucie Delcourt est une enfant digne du généreux amour de son fiancé; elle a fait tant de naïfs et brûlants serments à celui qui doit être son époux! Entre eux, il y eut tant de promesses, de rêves d'avenir, de félicité réciproque! Que leur importe la fortune de l'un et la fortune de l'autre? Ils sont jeunes, et leurs mains enlacées ne se sont point salies au contact de l'or. Ce ne sont point là des amants vulgaires... ils sont unis devant Dieu.

Cependant, depuis cette visite si courte et si sèche, on n'a plus revu dans la maison Darvenne ni Mme Delcourt ni sa fille.

Mais Edouard ne se désespère pas de cette absence, il n'y voit rien d'inquiétant pour l'avenir; aucun doute ne peut se glisser dans son esprit sur l'affection que lui porte la jeune demoiselle. Il souffre seulement de ne pas la voir,

parce que, comme nous l'avons dit, cette compagne du choix de son père devait avoir pour lui de pieuses consolations.... Il aurait aimé de s'entretenir avec elle de celui qui n'est plus et qui l'avait chérie comme une enfant nouvelle.... C'est pour cela qu'un jour Edouard dit à sa mère :

— Sais-tu pourquoi, mère, Lucie ne vient plus nous voir?... Elle sait bien pourtant que les circonstances m'ont empêché de me rendre chez elle.

La mère eut un moment d'hésitation, parce qu'elle ne voulait pas faire part à son fils de ses tristes pressentiments. Enfin elle répondit :

— C'est que... peut-être... elle ne peut non plus se rendre ici, cette enfant.

— Alors, mère, il faut que j'y aille, fit résolument Edouard.

Mme Darvenne ne fit point de réponse.

—Est-ce que cela te contrarie? reprit Edouard avec douceur ; pourquoi ne me réponds-tu pas? Partages-tu ces préjugés du monde qui, ne comprenant pas ce que l'amour a de sacré, croit que l'on profane sa douleur lorsque l'on va mêler ses pleurs à ceux de la femme aimée? Mère, tu sais de quelle manière j'aime Lucie. Tu sais que ce n'est point une de ces ardeurs vaines et passagères que réprouve la dignité de l'homme. Non, je l'aime comme une épouse ; je sais aussi qu'elle est ta fille.... Mère, laisse-moi donc t'amener ta fille !

La veuve du négociant ne répondit pas encore, mais ses yeux se remplirent de larmes.

Edouard continua, plein d'un généreux enthousiasme :

— Mon père aussi l'a bien aimée ; il m'a dit souvent que mon cœur avait là une noble et belle impulsion. Je veux donc aller lui parler de mon père ; elle l'aimait bien aussi, elle vénérera sa mémoire. Il y a trop longtemps qu'elle tarde. Ma douleur s'envenime sans un peu de baume. Il faut donc, mère, que j'aille chez Lucie. Le

monde trouvera cela mauvais ; il en est bien capable. Que m'importe? Le monde ne connaît pas mon cœur.

— Va donc, noble enfant, reprit la bonne mère, va voir Lucie ; elle t'aime....— Puis elle ajouta tout bas : —Va, mais songe que ta Lucie n'est pas seule maîtresse de sa vie; il y a des gens qui la gouvernent et repousseront peut-être le fils du suicidé !

C'est à cause de cette amère pensée que Mme Darvenne voyait partir Edouard avec regret. Lui, confiant et calme, se rendit chez sa bien-aimée sans inquiétude,— non point avec l'impétueux amour qui le guidait naguère,— mais plein d'une voluptueuse mélancolie que lui inspirait le malheur. Il allait chercher Lucie, de même que l'homme suffoqué par une atmosphère aride va respirer une brise rafraîchissante et parfumée.

Les premières personnes qu'il aperçut en entrant dans cette maison qu'il croyait devoir être pour lui une autre maison paternelle, ce furent M. et Mme Delcourt. Lorsqu'ils virent Edouard, les parents de Lucie laissèrent échapper une exclamation de surprise. A vrai dire, ils ne l'attendaient pas.

D'où vient ce peu d'empressement avec lequel l'orphelin est reçu dans cette maison qui pour lui tant de fois s'était remplie de chants de fête? Que s'est-il donc passé depuis quelques jours? Deux événements qui expliquent parfaitement pour le plus grand nombre cette révolution de sentiment, deux événements décisifs, foudroyants : le suicide de M. Darvenne, la complète ruine de sa fortune. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, que M. et Mme Delcourt soient des gens intéressés, capables de mépriser un jeune homme parce qu'il est devenu pauvre ; mais enfin, ce sont des gens ordinaires, des gens incapables d'une grande sublimité de pensées. Edouard est malheureux; ils ne l'en estiment pas davantage, ils ne sentent pas ce que cette infortune jette d'intéressant sur un jeune orphelin plongé tout-à-coup du faîte de la félicité dans un abîme ; ils ne comprennent pas,

ces cœurs vulgaires, ce qu'il y aurait de noble et de doux à consoler une infortune aussi touchante. Ils croient, au contraire, que désormais la rupture du mariage est une chose toute naturelle; et tandis qu'Edouard ne soupçonne même pas que ce lien puisse être brisé pour de pareils motifs, les parents de Lucie s'imaginent dans leur naïveté positive que le jeune Darvenne sera le premier à leur rendre leur parole.

D'ailleurs, tous les amis qu'ils ont vus depuis la catastrophe sont de cet avis : le bruit de la mort et de la ruine de M. Darvenne a promptement circulé dans la ville. Aussitôt les bonnes âmes, les charitables voisins d'accourir chez M. Delcourt, et chacun de s'écrier avec une apparence de sympathie : — Voilà donc le mariage de votre demoiselle rompu! — Pourquoi donc? — Pourquoi! vous le demandez? Iriez-vous maintenant donner votre fille au fils d'un homme qui s'est tué, d'un homme dont l'opulence était feinte, et qui, en définitive, est mort sur un fumier. Edouard Darvenne est ruiné; c'est un jeune homme sans état, un enfant gâté qui finira mal comme le père. Lui donner votre demoiselle! mais ce serait une infâmie.

M. et Mme Delcourt trouvaient fort justes les raisonnements des charitables visiteurs. S'ils ne les approuvaient pas tout haut par convenance, du moins les ratifiaient-ils tout bas. Entre eux, leur parti fut pris : le parti de pourvoir leur fille ailleurs.

Et Lucie, l'aimante et douce Lucie, qui, naïve comme son fiancé, ne comprenait pas ce changement de résolution malgré les circonstances, avait-elle aussi retiré son amour à Edouard? Non; la jeune fille souffrait profondément et versait des larmes amères. Mais comment cette volonté d'enfant pouvait-elle lutter contre deux volontés impérieuses comme celles d'une mère et d'un père? M. Delcourt ordonnait à sa fille d'oublier Edouard; Mme Delcourt, ensuite, venait essuyer les larmes de sa fille : elle lui *parlait raison*, et trouvait mille arguments insinuants et persuasifs pour

démontrer que c'était là une chose dont elle devait se consoler.—Edouard lui-même, disait Mme Delcourt, comprend bien que cette union doit se rompre. Tu vois, il ne donne point de ses nouvelles. Eh! que t'importe? une charmante enfant comme toi ne manquera pas de maris. Veux-tu faire une sottise qui désole ton père, le fasse passer pour une dupe et lui enlève la considération publique?

C'était ainsi que, par de continuelles remontrances et de vaines flatteries, Mme Delcourt s'efforçait de combattre le pur amour que sa fille portait à Edouard Darvenne.

Tel était donc l'état des choses, quand l'orphelin parut pour revendiquer sa fiancée et recueillir ses consolations enivrantes. Oh! qu'il était loin de soupçonner la vérité!

— Ne soyez point surpris de me voir, dit Edouard avec mélancolie en se présentant à la famille Delcourt; hélas! je viens ici pour retrouver un père.

Et comme on ne lui répondait pas, il promena de tous côtés ses regards.

— Et Lucie, où donc est-elle?

M. et Mme Delcourt étaient visiblement embarrassés: ils ne s'attendaient pas à voir le fils de M. Darvenne conserver ses idées d'amour. La situation était au moins gênante. D'un autre côté, cet accueil étrange glaçait le jeune homme. Un doute poignant, cruel, commençait à poindre dans son esprit. On n'appelait point Lucie, M. Delcourt et sa femme ne répondaient pas.... Non; M. Delcourt ne lui avait pas même serré la main depuis l'effroyable journée. Que signifie ce nouveau mystère? Est-ce encore un malheur qui se prépare?

Il y eut quelques minutes de silence, M. Delcourt toujours en proie à son embarras, Edouard roulant tumultueusement ses pensées agitées. Enfin, il fallait sortir de cette position; le jeune orphelin releva noblement la tête, et dit d'un ton ferme où perçait cette fois quelque chose de fier:

— Pourquoi ne me répondez-vous pas?

Enfin, M. Delcourt prit courage, d'autant plus facilement qu'il croyait avoir raison; puis s'adressant à Edouard avec une résolution inflexible:

— Edouard, dit-il, ce n'est pas de vous voir que je suis surpris; au contraire, votre présence en ces lieux sera toujours un plaisir pour moi. J'ai appris à vous estimer, à vous aimer, et cette estime... vous n'avez pas mérité de la perdre; mais ce qui me surprend douloureusement, ce qui m'étonne de votre part, c'est qu'un jeune homme, sensé comme vous l'êtes, paraisse conserver aujourd'hui les mêmes idées que par le passé....

— Achevez, dit Edouard pâle comme un cadavre, mais avec un sang-froid apparent.

— Allons, continua M. Delcourt, vous commencez à comprendre, vous allez devenir tout-à-fait raisonnable.... La mort de M. Darvenne est un malheur dont vous êtes innocent, j'en conviens; mais enfin, ce malheur auquel je sympathise de toute mon âme a changé complètement votre situation vis-à-vis du monde : il ne reste rien de votre fortune, rien ! Et vous, Edouard, qui avez toujours vécu dans l'opulence et la satiété, vous n'avez pas songé à vous faire une position lucrative.... Ce n'est pas votre faute; mais un père, lorsqu'il donne sa fille, ne doit pas jouer son avenir. J'aime mon enfant sans faiblesse, et je ne puis, je ne dois la donner à un jeune homme qui n'a rien sans faire une folie....

— C'est vrai ! je n'avais pas songé à cela, fit Edouard avec son sang-froid de marbre et sa pâleur de mort.

— Il y a plus, reprit le positif M. Delcourt, votre père est descendu dans la tombe... il est mort pour échapper à l'éclat d'un désastre commercial.... Pour moi, qui connais sa probité, j'honore sa mémoire et je plains son malheur; mais le monde !... oh ! le monde est si injuste !... Il attache au suicide, à la faillite, des idées si étranges... que.... vraiment... je ne puis plus vous donner ma fille.

— Sans doute, s'écria le jeune homme avec une déchi-

rante ironie, il ne faut pas que la brillante demoiselle partage le déshonneur du fils du failli et du suicidé. C'est moi seul qui dois pleurer et prier sur sa tombe.

M. Delcourt prit un siége, et se rassit de l'air satisfait d'un homme qui a fait son devoir. Mme Delcourt, moins insensible, regardait Edouard avec quelque sympathie :

— Pardonne-nous, Edouard, dit-elle, ce n'est pas notre faute.

— Mais... Lucie, fit le jeune homme avec effort, lui avez-vous aussi fait comprendre? a-t-elle compris d'elle-même?...

—Ma fille se résigne à ma volonté, répondit le père de la jeune fille.

— Oui, mais elle souffre, fit Mme Delcourt.

—Ne pourrais-je la voir une dernière fois? dit le malheureux fiancé avec une douceur touchante; la voir encore et lui dire adieu pour jamais....

Cette demande contraria violemment M. Delcourt, cependant il n'osa se refuser à ce désir; il ordonna qu'on fît descendre la demoiselle.

Une scène touchante se préparait, une nouvelle scène d'adieu, de séparation pour ainsi dire éternelle. C'était donc pour la dernière fois qu'il allait revoir cette femme si doucement aimée, cette femme qui devait partager toute sa longue existence, tout son avenir de jeunesse. Il faut briser ces liens, il faut détruire ces rêves; il faut que le flambeau de l'espérance s'éteigne. Ah! ce n'est pas assez d'une catastrophe, il faut encore un nouveau déchirement à cette pauvre âme brisée. Quelle atroce nécessité que la nécessité du malheur!

La fiancée désolée apparaît sur le seuil de la chambre; elle baisse la tête, ses larmes éclatent. Lucie souffre autant que lui peut-être; mais son père l'a dit : il faut qu'elle obéisse.

—Adieu, Lucie, dit solennellement Edouard en lui prenant la main, adieu pour toujours!

Lucie ne répondit pas.

— Vous savez ce qui arrive, continua-t-il, nous devons nous quitter pour la vie. Plus de mariage... vous le savez? vous y consentez?...

— Ah! dit la pauvre enfant, que puis-je faire? Dois-je lutter contre mes parents?... Dites... dites.

Et ses sanglots éclatèrent encore.

— Edouard, dit M. Delcourt, abrégez cette scène douloureuse; pourquoi déchirer ainsi le cœur de ma fille?... Vous savez d'ailleurs que si je puis vous être utile, si, dans votre position fâcheuse, vous avez besoin de quelqu'un, vous pouvez compter sur moi.

Ainsi M. Delcourt lui disait de sortir, M. Delcourt ordonnait à sa fille de ne plus l'aimer! Et pour dernier outrage, M. Delcourt semblait lui offrir, à ce noble et malheureux jeune homme, quelques secours d'argent.—Il était conséquent avec lui-même du moins!

L'orphelin ne put contenir plus longtemps son indignation et sa douleur; au moment de quitter cette maison qu'il avait si longtemps regardée comme la sienne, il fut agité d'une exaltation nerveuse. L'aspect de cette jeune fille en larmes, de cette fiancée dont on tuait les nobles sentiments pour la rendre vile comme son siècle... toute cette série d'outrages et de désespoir fit éclater le volcan qu'Edouard avait étouffé quelques minutes sous un sang-froid factice.

Il s'écria :

— Je pars; mais avant de m'éloigner, monsieur Delcourt, je dois vous le dire... ce que vous faites est indigne! Oh! j'étais loin de soupçonner une trahison pareille; je venais ici, aimant et confiant comme autrefois, je venais chercher des consolations et vous parler de mon père... et vous avez insulté sa mémoire, vous avez flétri le suicidé! Vous m'avez ensuite humilié par le souvenir de ma ruine à laquelle je n'avais plus songé en venant ici. C'est vrai, je suis pauvre, et votre fille est riche; je n'ai pas de profes-

sion lucrative, je ne saurais pas doubler sa fortune. Ce serait une folie à vous que de me la donner encore. Oh! monsieur Delcourt! monsieur Delcourt! ce sont là les sentiments que vous apprenez à cette enfant au nom de l'obéissance filiale... c'est pour cela que vous lui arrachez la couronne de fiancée qu'elle foule sous ses pieds sacriléges! Je ne comprends pas que Dieu ait pu vous donner une fille à vous... vous l'avez flétrie!... Je pars... je pars... Mais, ce n'est pas tout: vous m'offrez l'espoir d'une aumône! à moi! à moi!... Oh! vous m'avez insulté indignement! N'avez-vous donc pas de cœur? Avez-vous oublié que, quand j'étais riche, vous m'avez appelé votre fils? Suis-je donc devenu méprisable et vil comme un mendiant?... Malheur! malheur! Lucie! oh! le suicidé t'aimait comme sa fille, ce misérable failli t'adorait comme la compagne de son fils; car, sur le seuil du trépas, il a écrit ses dernières pensées, et sur ce papier teint de son sang il y a trois noms: celui de ma mère, le mien... et le tien!... Tu fais bien de ne plus songer à tout cela. Les Darvenne sont des fous et des ruinés.... Adieu!

Il dit, et disparut rapidement, laissant la famille Delcourt émue et stupéfaite d'une aussi foudroyante énergie.

Rentré chez lui, Edouard se jeta dans les bras de sa mère, qui maintenant devenait son unique affection; enfin, près de cette mère chérie, il put pleurer, et ce flot de larmes qui s'échappa lui soulagea le cœur.

— Ah! je l'avais bien prévu, s'écria Mme Darvenne; apprends à connaître les hommes. Lucie t'aime encore, dis-tu? Je le crois; mais elle doit obéir à son père, elle subit son influence: elle finira par t'oublier.

— Mais ils m'ont insulté, ma mère!

— Ce que tu prends pour des outrages n'est que la conséquence de leur manière de voir, qui est, hélas! la plus commune. Le mariage n'est plus qu'un équilibre de fortune, et si l'équilibre disparaît, les projets de mariage doivent s'évanouir.

— Comme c'est vil, cela ! s'écria le jeune homme avec énergie ; ils sont capables de croire que je tenais à Lucie parce qu'elle est riche !...

Et dans la conversation de sa mère, Edouard puisa les consolations d'un moment ; mais son cœur était profondément blessé. Froissé dans tout ce qu'il avait de cher, séparé de deux êtres qu'il aimait tant, — de son père et de sa fiancée,—Edouard était miné par une tristesse continuelle. Il s'efforçait de sourire seulement pour tromper sa mère et lui faire croire qu'il ne souffrait pas. Mais au fond, le découragement et la désillusion s'emparaient de lui ; il apprenait aussi à détester profondément les hommes, ce qui était une nouvelle douleur pour cette âme sensible et délicate.

Cependant la ruine dévorante consommait les dernières ressources de Mme Darvenne et de son fils. La ruine impitoyable et rapide comme un incendie leur avait fait sentir sa brûlante haleine. M. Darvenne ne s'était pas trompé : le crédit était mort, et la caisse vide n'était plus bonne qu'à faire un cercueil. Après la mort du chef de la famille, après l'abandon d'une fiancée, venait la misère ! Il fallait tout abandonner à des créanciers cupides qui s'abattaient comme un essaim de vautours sur cette maison désolée... il fallait tout abandonner ! Et ce n'était pas assez... il y avait encore des mécontents et des insulteurs ! C'était à devenir fou pour cet orphelin que la fatalité poursuivait sans relâche. Quoi ! maintenant il faut quitter cette demeure dans laquelle il est né, dans laquelle il a vécu ; il faut qu'elle soit publiquement vendue avec les autres biens du failli.... Malédiction ! voilà sa mère chassée !... Elle n'aura plus qu'une couche dure, une chambre délabrée pour asile ; car, — ô comble d'ignominie ! — les créanciers ont trouvé que le lit de Mme Darvenne était trop doux et trop élégant pour une veuve de ruiné.—Les lâches !—Edouard dévore ses larmes de rage ; il voudrait mourir comme son père, il a honte de la vie... mais l'amour filial l'enchaîne sur cette

terre d'opprobre ; il est forcé de vivre malgré lui.... Parmi les meubles , on vend aussi son piano. L'ami de l'artiste , on le vend avec le reste. C'est à peine s'il parvient à sauver quelques cahiers de musique , les inspirations divines de Donizetti, de Boïeldieu, de Meyerbeer. On se souvient qu'Edouard adorait la musique comme une autre amante ; il cherche donc à conserver, au sein de cet envahissant naufrage, quelques lambeaux de son bonheur passé.

Au milieu de tous ces outrages et de tous ces malheurs, — le croirait-on ? — c'est Mme Darvenne qui se montre la plus forte et la plus courageuse. C'est elle qui console son fils, qui modère sa sourde fureur et lui apprend la résignation.

Toutefois il fallait vivre, il fallait se créer des ressources, puisque l'ancienne fortune était épuisée. Edouard est jeune, intelligent, courageux pour le travail, quoique l'on suppose communément le contraire. Il fera tous ses efforts pour rendre à sa mère une partie du bien-être dont elle jouissait naguère ; il faut échapper à l'enfer de la pauvreté. Depuis quelque temps, Edouard semble mûrir un projet ; il a l'air réfléchi , soucieux. Cependant il ne fait part à sa mère d'aucune détermination ; et même il ne paraît s'attacher à aucun travail positif , puisqu'il ne fait qu'étudier de la musique pendant des journées entières.

Mais cette étude d'un art qu'il chérissait n'était bonne que pour les jours d'opulence. Pour le moment , il faut songer à lutter contre la faim.

Un jour , Mme Darvenne , que les privations torturaient en silence , vaincue par l'effroi de la misère , dit à son fils :

— Mon ami , ne songerais-tu pas à t'occuper un peu , pour nous gagner quelque argent?

— Oui , sans doute , j'y songe , répondit Edouard avec enthousiasme ; et croyez-le , ma mère , cette tâche m'est bien douce. Je veux être votre soutien ; je suis jeune et fort, c'est à mon tour de vous rendre le bien-être dont vous avez bercé mon enfance. Ah ! je n'ai pas oublié que mon

père, à ses derniers moments, m'appela près de lui, et me fit prêter le serment solennel de vous consacrer toute ma vie. Je ne comprenais pas le sens de ses paroles alors; maintenant je comprends sa sollicitude touchante, et je ne veux être ni lâche, ni parjure.

— Je te remercie, et je n'en attendais pas moins de toi, mon cher fils. Ainsi ton parti est pris; tu vas te mettre en quête de quelque emploi lucratif. Je t'engage, pour commencer, à te placer en qualité de commis dans quelque bonne maison de commerce.

— Que dites-vous? s'écria le jeune homme dont l'œil s'alluma de nouveau; vous voulez que j'aille m'asseoir devant un bureau, moi! devant un bureau pareil à celui qu'inonda le sang de mon père!... Non; j'ai maudit le commerce et tout ce qui s'y rattache; je ne chercherai pas ma vie dans ce travail qui l'a tué.

— Que veux-tu donc faire?

— Ce que je veux faire? je veux vous faire riche! Et pour cela, mère, j'ai un moyen qui ne me faillira pas, j'espère : j'ai le sang d'un artiste; c'est l'art qui nous fera vivre. Attendez quelques jours, je vous expliquerai mes projets.

Et d'un geste inspiré, Edouard montrait à sa mère les cahiers de musique épars sur la table, tandis que la bonne Mme Darvenne, étonnée, partageait vaguement des espérances qu'elle ne devinait pas.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le nouvel Edgard.

Une semaine environ s'était écoulée, depuis la conversation que nous avons rapportée dans le précédent chapitre; et ce jour-là, — c'était un dimanche, — il y avait représentation extraordinaire au grand théâtre d'opéra de la ville de Bordeaux.

On devait voir paraître le soir même, sur la scène lyrique, un débutant dans le rôle d'Edgard, de la pièce *Lucie de Lammermoor*. Ce début faisait l'objet de toutes les causeries, et la foule se préparait à se rendre au théâtre avec un vif mouvement de curiosité.

C'est que, vraiment, lorsque nos lecteurs sauront le nom de celui qui devait débuter le soir, ils diront comme les habitants de la ville : — C'est une chose extraordinaire, inouïe, un événement qui mérite d'être raconté en vers et en prose sur tous les albums des jeunes duchesses !... Car cet artiste qui va se présenter aux regards du public de Bordeaux, c'est un jeune homme du pays, un jeune homme d'une naissance distinguée. Il a longtemps joué dans le monde un rôle brillant dont il avait le droit d'être fier, et maintenant il va monter sur l'arène du théâtre, sur cette arène qu'entoure une foule tumultueuse, capricieuse, insolente ; il va se livrer en pâture, corps et âme, à cette fourmillière de juges iniques et souverains qui ne relèvent de rien, pas même de leur conscience, et qui viendront jouir des angoisses d'un débutant, afin d'avoir l'occasion de goûter un plaisir nouveau !... Voilà ce qu'il va faire, ce jeune homme, dans sa propre ville où tout le monde le connaît, où tant de gens se disposent à diriger contre lui leur envie et leur malignité.... Voilà ce qu'il va faire : il va se faire comédien !

Le nom de ce débutant... quel est-il ? — C'est Edouard Darvenne ! Il fait cela, parce qu'il sent que l'art le pousse dans cette voie ; et puis aussi, parce qu'en suivant l'impulsion de son cœur, le fils du négociant espère gagner de l'or pour sa mère. C'est une résolution que les indifférents critiquent, que les plus sensibles admirent... et les hommes sensibles sont en plus petit nombre. Mais Edouard s'était dit en lui-même que l'art qui procure à l'âme une volupté si profonde, doit être aussi pour les siens une source de fortune. Certes, il n'aurait pas songé à l'argent, s'il n'avait eu sous les yeux sa mère pauvre et malheureuse,

mais il sera deux fois heureux de la voir enrichie par son art adoré ; cette voix harmonieuse qu'il exerçait en secret, ces chefs-d'œuvre de mélodie dont il étudiait toutes les modulations, ce sont là ces trésors qu'il cachait au vulgaire. Ah ! vous croyez, messieurs de la cité, qu'Edouard est un oisif, inhabile à gagner de l'argent?... Vous allez voir!

Et le théâtre! le théâtre que les hommes mûrs et réfléchis regardent comme un pilori cruel, oh ! ce n'est pas sous ce point de vue qu'il apparaît aux yeux de l'artiste. Le jeune homme surtout qui en est encore à ses illusions premières, ne pense qu'avec ivresse à cette scène qui rayonne de lumières, à cette foule qui bruit et palpite sous ses inspirations ; il rêve les délices de la gloire, il les rêve couronnées d'un radieux prestige : Edouard Darvenne en est encore à ces idées-là !

D'ailleurs, quoique sans orgueil, il se rend justice. Edouard se sent de l'inspiration et du génie ; il veut que ce soit une mine féconde pour le bonheur de sa mère.

Il avait mûri cette résolution à lui seul, sans en faire part à qui que ce fût. Ensuite, après avoir rassemblé toute l'énergie de son courage, toutes les ressources de son talent, le jeune Darvenne était allé trouver le directeur du grand théâtre de l'opéra.

Puis, d'une voix émue, il lui avait raconté toute son histoire ;—l'histoire de ses premières années, de son enfance, de sa jeunesse ;—il lui avait raconté la terrible mort de son père, son dénûment actuel après une brillante opulence ; il lui avait raconté tout cela avec effusion, à cet homme, parce que lui aussi était un artiste et qu'il devait le comprendre. Enfin, il lui avait fait part de sa résolution dernière, qui était de tenter un début sur le théâtre de Bordeaux.

Tant de force d'âme et de piété filiale avait touché le directeur ; il consentit à se rendre aux vœux d'Edouard Darvenne, et même il lui promit, si le début réussissait, de lui donner des appointements capables de procurer à sa mère une aisance digne d'elle.—Si le début réussissait !—

L'issue de cette soirée était donc pour Edouard un arrêt décisif. C'étaient deux existences que le public de Bordeaux allait juger ce soir-là.

Lorsque Edouard fit part à sa mère de cette détermination, Mme Darvenne se récria d'abord et fit tous ses efforts pour dissuader son fils d'un pareil projet. Mais enfin, le jeune homme paraissait si enthousiaste d'espérance, il enivra sa mère par de si belles paroles, qu'elle finit par consentir, malgré sa répugnance. Seulement, quelque confiance qu'il eût en son succès futur, il l'avait instamment priée de ne pas assister à son premier début. C'était peut-être par un vague pressentiment qu'il avait fait cette demande; mais il lui semblait qu'il aurait plus de force pour affronter la scène, si sa mère n'était pas là. Mme Darvenne lui avait d'autant plus facilement fait cette promesse, qu'elle se serait à peine senti le courage d'y assister.

Quoiqu'il en soit, le jour était venu, — jour solennel et longtemps désiré, quoique un peu redouté peut-être. — Que de chères espérances Edouard avait déposées sur cette soirée de fièvre et d'inspiration! que de sensations brûlantes allaient s'emparer de lui et pénétrer jusqu'à son âme! D'abord il pourrait déployer sa voix de toutes les aîles de son génie; il pourrait lui laisser prendre l'essor sans contrainte. Il allait s'inspirer aux œuvres immortelles de Donizetti, à ces harmonies divines de l'opéra de *Lucie*.... Et ce nom de femme, ce nom qui résonnait toujours avec tant de douceur dans sa mémoire, il allait le chanter tout haut et le mêler à des accents d'amour.... Lucie! Lucie! quel choix heureux il avait fait!... Est-il d'abord de musique plus suave... tour à tour amoureuse, ou guerrière, ou terrible, mais toujours enivrante? Est-il une harmonie comparable à cet opéra, né sur le sol italien, coloré et parfumé comme une fleur de Venise? Comment ne pas avoir d'inspirations pour chanter une musique pareille? comment ne pas respirer le génie de ce chef-d'œuvre et ne pas l'envoyer à la foule en modulations entraînantes? — Il réussira! — Sur-

tout quand à cette harmonie vient se joindre encore le nom de Lucie, il ne peut manquer de sortir triomphant de la salle.... Il rapportera à sa mère des couronnes et de l'or... de l'or pour ses vieux jours, pour qu'elle soit heureuse comme jadis, pour que le fils pieux puisse dire en levant les yeux vers le ciel : — Mon père, j'ai tenu mon serment !

C'est ainsi qu'Edouard raisonne pour étourdir l'émotion qui commence à se glisser dans ses veines ; c'est ainsi qu'il parle à sa mère, au moment où il la quitte pour se rendre au théâtre.

Elle reste au logis et s'agenouille devant l'image du Christ, pour prier ce Dieu clément de détourner la coupe d'amertume. La pauvre mère, lorsque son fils l'a quittée pour cette épreuve étrange, a senti tout-à-coup un poids de fiel se poser sur son cœur. Elle veut le rappeler pour lui serrer encore une fois la main, à cet enfant courageux ; mais il est déjà loin ; il marche à grands pas vers ce lieu qui doit être pour lui le char du triomphe ou le tombeau de l'illusion et de l'espérance. Mme Darvenne lui envoie une bénédiction, et des torrents de larmes s'échappent de ses yeux. Ensuite un accablement profond s'empare de tout son être ; la malheureuse veuve résiste difficilement à tant de secousses, cette lutte continuelle la brise, et tant d'émotions ébranlent sa force morale. Ce n'est pas assez d'avoir eu sous les yeux le spectacle d'un cadavre ensanglanté, d'avoir perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde ; il fallait encore voir son fils se débattre contre la pauvreté et se jeter dans une carrière désespérée. Elle se reproche d'avoir laissé son enfant s'exposer dans une voie parée de fleurs mensongères et couverte de serpents envenimés qui sifflent et lancent leur dard contre le talent qu'ils jalousent. — Est-ce que cet enfant, se dit-elle, a l'habitude du théâtre ? Est-ce qu'il était fait pour une telle vie, lui que j'ai entouré de tant de soins, lui que je voulais rendre si heureux ? Il va se faire écraser par les sarcasmes de ce public méchant et injuste.... Edouard ! Edouard ! où es-tu ?

Et l'infortunée, saisie d'un découragement cruel, mais voyant qu'il était trop tard pour arrêter le cours de la destinée, fut prise d'une fièvre glaciale, et n'eut plus la force de prier. Il se passait aussi quelque révolution dans ses idées, car elle portait souvent la main à son front qui lui faisait mal.

Pendant ce temps-là, une cloche extérieure du théâtre glapissait sous le portique, annonçant au public que bientôt la représentation allait commencer.

Une foule avide et curieuse se dirigeait du côté de la salle, et tous ces spectateurs avaient le sourire sur les lèvres. Ils s'abordaient l'un l'autre, et toutes les conversations étaient à peu près celle-ci : — Vous allez voir *Lucie de Lammermoor?* — Oui... pour le nouvel Edgard. — C'est cela, moi aussi; ce sera curieux. — Ce sera plaisant. Le fils d'un négociant entrer dans une carrière pareille! Ça ne s'est jamais vu. — C'est pitoyable. Je me promets bien du plaisir. — Et moi aussi.

Puis ils prenaient en ricanant leur billet d'entrée, ces vulgaires Zoïles! Ils ne songeaient pas que ce fils du négociant travaillait pour sa mère, et que sa résolution courageuse devait soulever tout l'intérêt des âmes bonnes et sensibles; ils ne songeaient pas que, tandis que le fils allait paraître sur la scène, la mère grelottait la fièvre et le froid dans sa pauvre demeure.... Pardonnons-leur, ils n'y pensaient pas!

Au surplus, il y avait fort peu de *peuple* dans le public. Le peuple est généreux; il s'amuse de la pièce, lui, et s'inquiète fort peu de la personne des acteurs. Il ne sait pas tourmenter les artistes, car il se sent pour les artistes une sympathie dont il ne se rend pas compte. Mais il y avait une foule immense de monde comme il faut, — tout ce monde qui connaissait naguère le jeune Darvenne dans une brillante position de fortune; — et ce monde formait une cabale de bon ton qui faisait dégoût à quiconque l'eût observée. Il y avait dans le public des collégiens, de vieux

fats au front chauve qui se qualifiaient musiciens émérites et détestaient la jeunesse de toute la force de leur envie ; beaucoup d'oisifs et de criards, ennemis d'une nouveauté, quelle qu'elle fût ; des *gants-jaunes* ex-camarades d'Edouard Darvenne, qu'il n'avait pas revus depuis son malheur, et qui venaient s'étaler au balcon en haussant les épaules ; puis des femmes indifférentes, occupées de leurs dentelles et de leur pose autant que de la toilette de leur voisine... et voilà tout. Tels étaient en grande partie les juges qui devaient décider de l'avenir d'Edouard, de l'avenir de sa mère !

Mais l'artiste, à son début, ne décompose pas le public ; il a trop de foi dans son génie.

Enfin, — moment qui fit battre violemment le cœur d'Edouard, — l'opéra de *Lucie de Lammermoor* fut commencé.

Qui ne connaît cet opéra, ce chef-d'œuvre de poésie et de musique, où les situations, remplies d'un touchant intérêt, excitent tour à tour dans l'âme des spectateurs la mélancolie, la tendresse, toutes les émotions, enfin, qui font battre doucement le cœur ? Et dans cette œuvre italienne, la poésie n'est pas encore la reine ! L'harmonie est là, cette harmonie qui vous transporte au ciel, et vous fait éprouver toutes les sensations sous lesquelles l'imagination palpite et soupire. Oh ! l'enivrante mélodie qui chante l'amour mieux que les oiseaux, qui défie mieux que les guerriers, qui donne même à la mort l'idée d'un sommeil paisible et désirable ! Oui, l'on aimerait à mourir en écoutant ces accords qui doivent être le prélude du chant des anges ; l'on aimerait à se coucher, comme Edgard, dans la tombe antique de ses pères. Edgard, le jeune infortuné, combien il aime ! et quelle est sa douleur, son martyre, quand les destins le séparent de la femme qu'il adore ! Longtemps il espère, il lutte contre la fatalité ; mais la fatalité est plus forte que lui. C'en est fait de son amour et de ses rêves : il faut qu'il renonce à Lucie, il faut qu'elle devienne l'épouse

d'un autre.... Alors que de haine et de soif de vengeance! que de mépris il jette à ce monde égoïste et cruel ! que de jalousie, que de tortures !... Et tout cela, c'est encore de l'amour ; car l'amant brisé, vaincu, foulé aux pieds, le fiancé chassé de la demeure de sa fiancée... eh bien ! il aime encore cette femme ; il a toujours cette figure d'ange gravée en lui ; il ne peut se résoudre à regarder son bon génie comme un démon ! C'est sur un frère barbare et sur un monde, son complice, qu'Edgard lance l'anathème.... Mais bientôt l'énergie de la vengeance l'abandonne aussi ; c'est trop d'outrages et d'infortune. Le chevalier n'a plus de force pour souffrir ; il se tourne alors vers cette couche où s'endorment toutes les misères, vers cette couche, dernier refuge du paria.... Cet asile, c'est la tombe !

Tel est Edgard, et le jeune Darvenne qui emprunte pour un moment la situation amoureuse et désespérée du chevalier d'Ecosse, qui se montre aux yeux de tous aimé d'une jeune et belle Lucie, Darvenne éprouve dans ce rôle une secrète volupté qui l'inspire et lui fait monter le sang au visage. Quand il entend l'orchestre soupirer, et bruire la foule, il se laisse emporter à son enthousiasme artistique ; il ne tremble plus, il n'espère plus : il est sûr du triomphe.

Le voilà qui paraît sur la scène avec son costume de chevalier, avec sa figure expressive et souriante. Il se trouve avec Lucie en rendez-vous d'amour, sous le ciel bleu, près de la fontaine où les amants d'Ecosse ont coutume d'aller soupirer de concert. Il s'identifie, le poétique artiste, avec Edgard Ravenswood ; il se croit, pour un moment, sous l'horizon écossais, avec sa bien-aimée qu'il doit quitter, et qui répond à son adieu par un doux adieu.... Sa voix frémit et soupire, il chante, il se croit encore dans ses beaux jours.— La délicieuse harmonie ! le bel artiste ! la voix suave !

Mais croyez-vous que le public s'occupe de cette belle musique et de ces paroles touchantes ? Le public ! il a bien autre chose à faire. D'ailleurs, à quoi bon s'occuper de la

pièce? C'est un opéra que l'on a tant de fois entendu, c'est une pièce jugée, une machine à début; on y est devenu insensible,—si jamais on y fût sensible.—Savez-vous ce que fait le public? Il trouve le débutant ridicule, parce que c'est un jeune homme de la ville, qui aurait beaucoup mieux fait de se faire commis; il va même jusqu'à s'indigner, l'excellent public, qu'un homme bien né affronte le préjugé des planches. Ensuite, plusieurs messieurs en lunettes assurent que Darvenne chante faux, mais faux à faire frémir; ce que répète une multitude de collégiens. Au fond, il est bien entendu que l'on est allé là dans l'espoir de trouver une occasion de tapage, et, cette occasion, on ne la laisse pas échapper ainsi. Cependant Edouard chante toujours, il chante de toute son âme; il a encore foi au monde... le malheureux!

Insensiblement, un murmure désapprobateur circule: —C'est faux! c'est faux! disent à demi-voix les prétendus artistes qui se trouvent parmi les spectateurs.—C'est faux! répète-t-on à la ronde; et l'orage s'amoncèle, les assistants s'encouragent l'un l'autre dans leur belle œuvre, ils s'enflamment de leur propre ardeur.

Edouard n'entend pas encore ce que le public pense de lui; il a sa conscience qui lui dit: Tu fais bien. Il sent que l'inspiration lui est arrivée, que jamais sa voix n'a vibré avec plus d'harmonie et de force. Il est heureux, parce qu'il croit réussir. Au milieu de ses chants, il pense à sa mère....

Déception!

Vers la fin du beau duo d'amour, il s'arrête, il croit que l'écho de mille applaudissements va remplacer le silence. Mais c'est un autre écho qui retentit à son oreille et lui glace le sang... Des sifflets subits, prolongés, vibrent dans la salle, et des paroles inarticulées se mêlent à cette tempête d'outrages. A peine si quelques voix perdues protestent contre cette iniquité, contre cette lâcheté. Oui, c'est une lâcheté; car tous ceux qui sifflent comme des sots savent bien ce qu'il est, ce jeune homme: ils savent que c'est Edouard

Darvenne qui lutte pour arracher sa mère à la faim. Et parmi tous les gens initiés à ce mystère de souffrance, il n'y a que des insensés, ou des jaloux, ou des stupides, qui se coalisent pour le fouler aux pieds !

Edouard ne comprend pas, il reste immobile, il regarde cette foule d'ennemis d'un œil interrogateur.

La toile tombe ; le premier acte est terminé.

Enfin la réflexion revient au jeune Darvenne ; le directeur et les artistes qui sont là viennent lui serrer la main, et leurs traits annoncent la tristesse. Le débutant ne doute plus de la nature de l'accueil que le public lui a fait ; il tombe sur un fauteuil, et se frappe la tête de sa main en s'écriant :

— Infâmes ! infâmes !...

Puis il reste sourd à toutes les consolations ; ses traits annoncent l'inertie ; il reste plongé dans une méditation profonde et silencieuse.

Savez-vous aussi que ce jeune homme est bien malheureux ? C'est trop vîte perdre les rayons d'espérance, c'est épuiser à la fois trop de peines et de misères. Est-il besoin, pour prouver cela, de récapituler ses douleurs ? Non, nous ne les avons pas oubliées. Enfin, cette dernière déception, cette dernière espérance qui se brise... c'est le comble de la mesure. — L'avenir ! l'avenir ! disait M. Darvenne en mourant. — L'avenir ! murmure fiévreusement Edouard. Il n'osait y plonger les yeux, dans ce gouffre de misère et d'ignominie.

L'auréole est tombée : le prestige qui entourait la scène s'est évanoui. C'était sa dernière illusion ; maintenant l'artiste ne croit même plus à l'art. Autant le théâtre est glorieux pour ceux que la foule salue, autant il est misérable et fangeux pour ceux que l'on y frappe de réprobation. Edouard sent que ce qu'il a fait est une chose indigne de lui. C'est vrai : les censeurs ont raison. Lui, jeune homme d'une éducation brillante, d'une naissance distinguée ; il

se livre en pâture à tous les sarcasmes grossiers d'une foule, il sourit devant elle comme ferait un Tabarin. Et la foule se moque de ses sourires, il n'est plus qu'un vil grimacier. L'égide de son chef-d'œuvre chéri ne l'a pas même protégé ; on a sifflé devant la musique de Donizetti. L'art n'est donc pas une auréole qui vous sauve de la méchanceté des hommes ; on a sifflé.... Mais osera-t-il raconter à sa mère ce nouveau malheur? Elle attend avec anxiété son Edouard qui lui avait promis un triomphe. Est-ce ainsi qu'il tiendra le serment fait à son père sur le seuil du tombeau?—Les infâmes ! les infâmes !

Ils sont d'autant plus lâches, qu'il a bien chanté, que tous les vrais artistes le lui disent. S'il avait chanté mal, il se consolerait peut-être, il recommencerait avec espoir une seconde tentative. Mais que faire lorsqu'on n'a plus de confiance en ceux qui doivent juger?...

Tout est perdu !

Cependant il faut achever l'épreuve, il faut à tout prix que la pièce se termine ; Edouard boira jusqu'au fond l'amertume de l'humiliation, de la honte. Maintenant ce n'est plus qu'une honte à dévorer. Il subit cette honte avec une résignation qui a quelque chose d'effrayant. Ce calme subit dont il se revêt n'est que l'abattement de la pensée ; c'est plus que de la résignation... c'est du découragement !

Le spectacle continue : Edouard reparaît en scène ; il est ému, brisé, glacial. Dès-lors, il récite plutôt qu'il ne chante ; on voit qu'il n'accomplit désormais qu'une œuvre de complaisance. Son œil est fixe, sa voix molle ; adieu cette énergie qui partait du fond de l'âme, adieu ces regards éclatants, cette voix vibrante et sonore qui donnait la vie à l'idée du compositeur. L'âme d'Edouard Darvenne est brisée, son corps seul conserve un mouvement machinal : en vain le directeur, qui a compris son génie, l'exhorte à reprendre courage ; en vain ses nouveaux amis le secondent de leurs efforts et de leur sympathie.... Edouard est désenchanté, vaincu ; or, quand les malheu-

reux ne sont plus même animés par l'espérance, toutes les ressources sont épuisées.... Il n'y a plus rien ! plus rien !

Dès-lors, le public ne siffle plus; il comprend que cela est inutile. Le débutant sera renvoyé : l'on ne peut pas exiger davantage.

Il est pourtant quelques personnes sensibles et justes dont la voix s'élève en faveur du jeune artiste. Bien qu'il ait chanté avec un découragement visible, il est impossible de lui méconnaître du talent et des qualités. Ses accords sont purs, flexibles; il saisit toujours l'intonation convenable. D'importantes discussions s'engagent.

Mais l'orphelin ne songe pas que le public est aussi changeant dans ses fluctuations que l'onde des mers : l'orphelin se croit condamné. Un désespoir atroce le ronge sourdement; il cherche à ne point penser, car toute pensée l'épouvante.

L'on est arrivé au dernier acte de l'opéra. Darvenne va se hâter de mettre un terme à son odieux supplice. Oui... mais après, que deviendra-t-il? que dira-t-il à sa mère?

Voici le dernier acte de *Lucie de Lammermoor!*—C'est Edouard seul qui doit tenir la scène.—Le théâtre est sombre, peuplé de tombeaux. Une musique douce et funèbre soupire religieusement. Le jeune chevalier paraît... il vient visiter les caveaux où dorment ses pères. Edgard Ravenswood est arrivé à ce point de découragement qu'il veut s'endormir avec ses aïeux; il fuit les hommes qui l'ont rendu malheureux.... Edgard est trahi par l'amour, trahi par tout ce qui lui fut cher; il est banni, conspué, méprisé par tous.... il vient mourir, il étreint un poignard!

Mais, Edouard Darvenne... songez donc! Ce n'est point la comédie qu'il joue!

N'a-t-il pas, comme son personnage, épuisé toutes les afflictions? n'est-il pas aussi désespéré? n'est-il pas aussi trahi par tous?

Insensiblement, l'artiste se ranime à ces pensées. Sa

voix reprend une force de tristesse qui est le cri de la vérité. La vue de ces tombeaux l'exalte ; il croit voir apparaître l'ombre sanglante de son père. La fièvre s'empare de lui par degrés.

Et tout-à-coup, comme il reporte ses regards vers le public, il aperçoit dans une loge obscure une jeune fille voilée. Edouard tressaille. Cette jeune fille, il l'a reconnue : c'est Lucie Delcourt ! Quoi ! celle qui fut sa fiancée est là ; elle a été témoin des outrages qu'il a subis, elle le voit, elle l'entend ; elle aussi, peut-être, se rit des efforts du pauvre comédien, et raille la chûte du téméraire.

Edouard est étourdi par toutes ces sensations. Le délire artistique lui revient. Il chante avec un accent profond ces paroles :

« Ce monde ingrat et dur pour moi n'a plus de prix !
» Car je ne puis plus vivre,
» Lucie, hélas ! après tous les mépris.
. . . .
. . . .
» Passe en silence : un mot d'amour
» Eveillerait mon ombre !
» Respecte au moins, femme sans foi,
» L'amant, l'amant qui meurt pour toi.... »

L'artiste répéta avec une déchirante harmonie :

« Sois heureuse,
» Moi, je meurs pour toi ! »

Tout le public fait silence. Oh ! cette fois, ce n'est plus un silence qui condamne; c'est un silence de surprise et d'admiration, tant il y eut de génie et d'inspiration dans les accords du jeune Darvenne. — Hélas ! si le pauvre Edouard avait su interprêter ce silence....

Mais ce n'est plus pour le public qu'il chante : c'est pour lui, c'est pour Lucie. Il veut lui faire entendre, à cette femme, un reproche poignant, un dernier reproche.

Un dernier reproche? Sans doute ; est-ce qu'Edgard Ravenswood ne va pas mourir?

La cloche des morts résonne, une harmonie funéraire frémit aussi,— comme au jour où M. Darvenne quitta son toît pour le champ des morts.

Edgard Ravenswood module encore un dernier chant plus suave, plus déchirant que le premier, et le poignard brille dans sa main frémissante !

Arrête, Edouard ! arrête ! Ces chants, c'est de la comédie ; ces tombes, c'est du carton ; ce cimetière, c'est un théâtre.... Edouard ! arrête ! jette ce poignard. Tu n'es point le chevalier d'Ecosse, tu es Darvenne, Darvenne l'artitre, l'heureux artiste.... Ecoute ! écoute !

Comme Edouard achevait sa dernière modulation, un tonnerre d'applaudissements retentit de tous côtés ; le public, entraîné, fasciné par cette éloquente douleur, par ce génie mourant, avait oublié pour un moment ses injustices et ses préjugés. L'art planait et entraînait le vulgaire !

Mais Edouard n'entendit plus ces chants de triomphe... il était tombé sur la rude planche, tombé privé de vie. L'infortuné, au milieu de ces tombes, avait cru que son père l'appelait ; il s'était cru le véritable Edgard Ravenswood : le poignard était entré dans son cœur !!

Il s'était tué, le malheureux artiste ! Il était mort comme le Tasse sous les couronnes du génie.

. . . .

. . . .

Dieu avait sans doute pris en pitié la mère abandonnée ; car ceux qui se rendirent chez Mme Darvenne trouvèrent une femme sans raison, qui murmurait perpétuellement la même prière. Elle fut transportée à l'asile des malheureux ; elle s'y trouve encore. Du reste, ne parlant ni de son mari, ni de son fils, et la continuelle prière se trouve toujours sur ses lèvres.— Quand on lui demande pour qui elle prie, elle répond : « C'est pour les comédiens. »

Quant à Lucie, elle eut une fièvre nerveuse qui dura quinze jours. Depuis, elle est parfaitement rétablie et plus belle que jamais. Elle doit sous peu de temps épouser un

jeune notaire. Seulement, elle a fait vœu de ne plus aller au spectacle.

Et le public?

Ah! le public!... Il ne manque pas de gens qui disent par la ville que la famille des Darvenne est une famille de fous. Le père et le fils se sont tués, et la mère est à l'hôpital!!.

LA FEMME DU BANDIT.

CHAPITRE PREMIER.

Projets de mariage.

Il y a vingt ans, une dame respectable, veuve d'un officier espagnol, habitait avec sa fille Inès une délicieuse maison de campagne, aux environs de Grenade, l'une des villes les plus parfumées et les plus coquettes de l'Andalousie.

La demeure qu'habitaient pendant la belle saison la senora Manolla et sa demoiselle, offrait pour les personnes amoureuses des beautés de la nature un ravissant séjour. Autour de la maison, à laquelle on arrivait par un chemin bordé d'arbres odoriférants, s'étalait un vaste et grâcieux paysage : là-bas, on voyait un bois d'ormes et de peupliers élever dans les airs sa tête touffue; ici, c'étaient les allées serpentantes, les bouquets de nopals, et les groupes de fleurs qui brillaient, les unes avec orgueil, les autres avec modestie, puis formaient des parterres bigarrés propres à enchanter les regards, à enivrer les sens. Là aussi fleurissaient les orangers, les grenadiers, et toutes les plantes

embaumées que le soleil du nord ne sait pas faire éclore sous un ciel pâli. Puis, dans ce paysage andaloux, gazouillaient les oiseaux, murmuraient les ondes; mille voix et mille bruits divers, vagues échos d'un monde éternel, frémissaient dans l'espace... et plus loin, à travers les feuilles des grands arbres, on voyait pointer les hautes tours de la ville, et les églises aux sveltes tourelles, et les sommets du fantastique Alhambra avec leur configuration bizarre, tellement que le soir on croyait voir parfois quelques vieux géants maures, quelques étranges statues regardant la campagne avec leurs yeux de pierre.

De l'autre côté, on apercevait les têtes sourcilleuses de la Sierra-Nevada, cette longue chaîne de monts, du sommet desquels on voit bouillonner les vagues fiévreuses de la Méditerranée.

Au-dessus de la tête, c'était l'azur, presque toujours l'azur.—Il n'y a jamais de nuages dans l'éternel printemps des Espagnes. C'est là que la nature est riche et radieuse d'amour ; c'est là que l'homme eût pu choisir son paradis sur terre.

Là, dans cette retraite poétique, s'était réfugiée la veuve de l'officier Manolla; elle possédait une fortune qui, sans être brillante, était capable de suffire noblement à son existence et à celle de son unique enfant, de son Inès bien-aimée; cette jeune senora avait reçu, par les soins de sa mère, une éducation accomplie; elle était initiée aux charmes de la musique, elle modulait cet harmonieux langage de l'âme comme le rossignol des bois, et sa jolie main savait aussi manier le pinceau, retracer sur la toile les vives couleurs d'un ciel méridional et peindre admirablement le sourire des fleurs. Les arts sont des plantes vivaces : il leur faut des rayons de feu pour naître et fleurir....

Déjà la nature avait créé Inès pleine de beautés et de charmes; la sollicitude maternelle avait eu peu d'efforts à faire pour l'initier aux secrets des arts. Mais ce n'était pas

assez d'avoir rendu son enfant peintre et musicienne, et de la voir si belle : il fallait encore la rendre heureuse.

Or, c'est plus difficile qu'on ne le croit de faire le bonheur d'une jeune fille de dix-huit ans !

Toutes les mères y songent pourtant ; c'est leur grande pensée, l'unique travail de leur esprit et de leur intelligence. Une mère est-elle heureuse quand son enfant ne l'est pas ? est-ce que si sa fille soupire, elle ne croit pas qu'un soupir s'exhale de son propre cœur? est-ce qu'il n'y a pas, dans ce saint amour maternel, quelque chose de mystérieux qui établit entre les deux femmes une communauté de vie? Une mère est heureuse du bonheur de sa fille ; elle s'enivre de sa joie, elle pleure de ses larmes, elle songe sans cesse à lui assurer un bonheur fixe et constant dans l'avenir : comme si poursuivre le bonheur pour les autres ou pour soi n'est pas la plus décevante chimère qui puisse exister en ce monde d'épreuves !

Mme Manolla était donc comme les autres mères. Elle songeait au bonheur d'Inès, et, pour la rendre contente et rieuse, elle pensait qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de lui donner un époux. C'est encore vers ce but que tend la sollicitude maternelle. Un époux ! n'est-ce pas là pour la jeune fille qui s'éveille à la vie le premier rêve ? n'est-ce pas la pensée du mariage qui la fait rougir sans motif apparent, et qui lui met dans les yeux quelques larmes furtives, quand elle va promener sa mélancolie sous les verts ombrages ? C'est le seul aveu que l'enfant n'ose point déposer dans le sein de sa mère, le seul secret que cette dernière soit obligée de deviner, — et qu'elle devine toujours, parce qu'elle-même a eu quinze ans.

Eh bien ! la jeune et charmante Inès était pleine de mélancolie ; elle allait souvent rêver sous les grands arbres du parc ; quelquefois des pleurs glissaient sur son visage, et la bonne mère, qui avait vu tous ces symptômes de jeunesse et de rêverie, se disait naïvement : — Pour rendre ma fille heureuse, il faut la marier. Il faut à cette jeune fleur la corolle de l'amour.

Et soudain le bruit des fêtes avait résonné dans la maison de campagne de la signora Manolla. Il y avait eu des réunions de tout genre, des festins somptueux, des danses sous la feuillée, des joûtes sur l'eau, des sérénades enfin, et ces mille folies espagnoles qui peuvent divaguer à l'aise sous un ciel printanier, pendant les soirs attiédis de l'Andalousie. Jaloux d'adorer les charmes d'Inès, les cavaliers les plus brillants de la ville étaient accourus au signal des fêtes; la jeune senora avait respiré les enivrements du monde et l'encens de cette adulation qui fait si tendrement palpiter le cœur des dames. Puis ces réunions n'étaient point demeurées sans résultat : des offres de mariage plus avantageuses les unes que les autres avaient été hasardées. Plus d'un riche et noble hidalgo ambitionnait la main de la belle andalouse, dont la renommée avait retenti dans les cercles les plus honorés de la ville. Inès n'avait qu'un choix à faire; sa mère rayonnait d'orgueil, prête à souscrire à l'ordre de son enfant, prête à proclamer pour son gendre le seigneur qu'Inès aurait distingué dans la foule. Et les nombreux prétendants attendaient chaque jour qu'un arrêt de la souveraine vînt fixer leurs destinées amoureuses.

Chose étrange! cette jeune espagnole aux regards ardents, à la taille élancée, aux cheveux si longs et si noirs, cette belle enfant qui semblait se dresser sur son piédestal comme une déesse d'amour... eh bien! elle restait insensible aux hommages, aux flatteries de ses adorateurs. En vain l'encens fumait à ses pieds, en vain l'amoureuse prière montait jusqu'à elle comme un enivrant murmure, Inès était de glace pour toutes les paroles.... Elle ne voulait accepter pour époux aucun des nobles seigneurs. — Elle n'aimait personne, disait-elle à sa mère.

Personne! c'est ce que la suite nous apprendra. « Je n'aime personne, » cela veut dire : « J'ai un secret d'amour. »

Quelle est, d'ailleurs, la jeune fille qui, à dix-huit ans,

n'a pas encore aimé? Est-ce que l'indifférence est possible, surtout au cœur d'une espagnole?

Inès avait positivement refusé plusieurs partis très-avantageux,— avantageux non seulement sous le rapport de la fortune, mais encore au point de vue des qualités personnelles de ceux qui se présentaient pour être l'époux de la cruelle.— Mme Manolla s'en étonnait, elle s'en affligeait; elle regardait ces refus comme des caprices d'enfant dont on se repentirait dans la suite, et, sur ce point, elle hasardait quelques conseils timides et affectueux qui étaient toujours reçus avec respect, mais qu'on se réservait de ne point suivre.... Mon Dieu! cela se comprend: quelle force humaine peut surmonter la volonté d'une jeune fille? Si frêles de corps, les femmes ont une âme de fer, et leurs jolies têtes recèlent des pensées indomptables.

Cependant, parmi les hommes de distinction qui fréquentaient la maison de campagne et se montraient les plus assidus aux fêtes qui s'y donnaient, on remarquait don Alvarès del Hespidos, de noble origine et capitaine au régiment des dragons de la reine; c'était un loyal et brave militaire, très-estimé dans l'armée espagnole, et qui avait eu déjà l'occasion de signaler sa valeur dans plus d'une rencontre avec les ennemis de la patrie. Au reste, pour retracer en deux mots son portrait, il faut dire qu'il avait atteint l'âge mûr; c'était un cavalier de quarante-cinq ans à peu près, mais le temps n'avait encore esquissé sur son visage la trace d'aucune ride; ses cheveux étaient d'un beau noir; ses yeux, encore pleins d'éclairs et de flamme; et sa bonne mine, qui respirait tout à la fois l'audace et la courtoisie, était rehaussée encore par l'éclat du brillant uniforme qu'il portait. Quand il arrivait sur son fringant cheval, casque en tête et portant au côté son épée reluisante, don Alvarès avait quelque chose de ce beau Phœbus de Châteaupers qui se fit aimer si profondément de la Esméralda, la brune bohémienne du moyen-âge.

Oui, don Alvarès del Hespidos était fier et beau.

Certes, Inès, notre gente héroïne, avait pu voir des seigneurs non moins beaux et plus jeunes qu'Alvarès ; elle aurait pu réfléchir que les derniers rayons de la jeunesse sont bien fugitifs et meurent vite, et qu'ainsi le fier capitaine en était sans doute aux dernières heures de sa beauté mâle. Hélas ! il n'est que trop vrai : la neige des ans, cet hiver de la vie, blanchit promptement une noire chevelure, et le souffle de la vieillesse, précurseur de la tombe, glace en peu d'heures les regards les plus ardents et le cœur le plus généreux. Ainsi, nous pouvons dire qu'Alvarès était au déclin de ce temps que l'on appelle communément les beaux jours de l'homme.

Cependant la jeune senora Manolla avait senti pour ce cavalier une sorte d'entraînement dont elle-même ne se rendait pas compte. Quand Alvarès venait visiter ces dames à leur villa, la jeune fille prenait un plaisir extrême à ses longues et douces causeries qui semblaient avoir quelque chose de paternel. Mais était-ce là de l'amour ?... Déjà le capitaine était intime dans la maison ; il aimait sincèrement cette veuve d'un officier comme lui, cette orpheline de son compagnon d'armes. Sa conversation avait quelque chose de plus grave, de plus attachant que celle des cavaliers plus jeunes et plus brillants peut-être, qui s'étaient posés en amoureux d'Inès. Nous l'avons dit : le capitaine avait près de quarante-cinq ans. A cet âge, on a beaucoup vu, beaucoup souffert ; on ne croit déjà plus aux illusions de l'existence, et la parole a quelque chose de celle du Mentor qui nous plaît et nous instruit.

C'est qu'en effet le seigneur del Hespidos avait souffert ! Il portait avec lui un long et douloureux souvenir. Dans les premières années de sa jeunesse, à vingt ans, il avait connu les joies chastes et pieuses du mariage, il avait vécu jadis époux et père... Un fils lui était né, un enfant si désiré, si chéri, qui devait être l'héritier de son nom, de sa fortune, de son épée ! Pendant trois ans, le père avait pu jouir des caresses de son enfant, il avait pu re-

poser sur cette tête frêle et blonde mille rêves d'avenir, mille pensées de légitime orgueil... Et le rude capitaine aimait la faible créature de cet amour exalté que la sagesse de la Providence inspire au fort pour garantir le faible et pour le protéger. Hélas ! les jours de joie se changent bien vite en jours de deuil... Un soir, l'enfant de trois ans, laissé seul sous le toit paternel pendant une courte absence du capitaine et de son épouse, l'enfant, abandonné à la pâle sollicitude des valets, avait disparu !... Il avait été enlevé, volé par des brigands, par ces pillards qui fourmillent sur le sol montagneux de l'Espagne, et qui s'en vont chercher des recrues jusque dans les berceaux !

Il y a vingt ans que cette catastrophe de famille avait foudroyé la maison d'Alvarès, et qu'elle avait sillonné son cœur d'une trace profonde de désolation que le temps avait changée en mélancolie.

Il y a vingt ans que le père songeait à son fils devenu la pâture de ravisseurs humains. Toutes les recherches, toutes les menaces, toutes les promesses publiques avaient été impuissantes pour faire rencontrer une âme charitable ou cupide qui ramenât la brebis au bercail de sà mère. Et pour comble d'infortune, Alvarès vit sa compagne chérie s'éteindre la même année ; la tombe s'ouvrit pour recueillir les douleurs de la triste épouse. Alvarès était veuf à vingt-cinq ans... A cet âge où l'horizon de la vie est ordinairement paré de couleurs si riantes, le jeune homme n'avait devant lui qu'un berceau vide et puis un tombeau !

Depuis ces événements si funestes, Alvarès avait souvent cherché la mort dans les combats ; quand bouillonnait la fougueuse mêlée, il s'élançait au premier rang, à l'endroit le plus périlleux, où le trépas semblait ne point devoir l'épargner... S'il est vrai de dire que le bonheur inspire à l'homme l'amour de la vie et le rend lâche, le malheur lui donne bien puissamment ce mépris de vivre essentiel au courage. Mais de même que le sort aveugle tranche souvent les jours de celui qu'entourent mille joies,

mille tendresses, de même il respecte ceux qui veulent la mort et la bravent. Les heureux s'en vont comme s'ils semblaient à la mort une plus belle proie ; les malheureux demeurent ; ils sont dédaignés par le trépas lui-même !

A ce titre, le capitaine Alvarès avait survécu déjà vingt années à sa femme, à son enfant. Malheureux, il n'avait pu mourir.

Lui pourtant, qui se croyait dépossédé de tout sentiment qui ressemblât à du bonheur ; lui, qui croyait toutes les fibres de son cœur insensibles et muettes, il éprouvait une sorte de bien-être dans cette villa délicieuse des environs de Grenade ! Il ne voulait pas se l'avouer à lui-même..., mais il n'avait pu voir sans un secret frémissement la belle et jeune espagnole qui lui rappelait ses heures d'amour, d'enivrement, ses rêves si charmants et si vite évanouis ; il revoyait dans l'ombre de ses souvenirs le panorama de sa jeunesse ; il sentait le sang généreux lui circuler à flots dans la poitrine ; il perdait auprès de la belle senora la mémoire de la douleur ; Alvarès auprès d'elle était presque heureux !

C'est ainsi, — se disait-il souvent, — qu'était ma compagne d'autrefois ; c'est dans de beaux yeux semblables à ceux d'Inès que je puisais cette chaleur qui vivifie, cet amour, ce bonheur qui donne aux pauvres mortels un peu de l'ineffable joie qui les attend là-haut. Oui, je retrouve la fraîcheur, la pureté, symbole de l'innocence, et, mieux encore, cette affectueuse bonté de la femme sur laquelle l'homme aime tant à se reposer, pour se délasser des rudes journées de la vie. Inès ! Inès ! — se disait-il en s'interrogeant, — est-ce que je t'aime ?

Puis, comme si cette joyeuse pensée d'amour lui semblât une profanation de ses souvenirs de deuil, le capitaine n'osait pousser plus loin l'examen de son cœur ; il cherchait à diriger ses pensées vers un autre but ; mais il avait beau faire, elles revenaient toujours là...

Etait-ce encore de la fatalité ?

Quelquefois, en observant le plaisir qu'éprouvait Inès auprès de lui, le capitaine Alvarès ne songeait pas à la différence des âges, il se croyait aimé de la jeune fille ; et la pensée d'une douce union venait de nouveau le préoccuper et l'enchanter. Puis une idée plus touchante qu'une rêverie amoureuse agitait son esprit : il pensait qu'un second mariage pouvait lui donner encore un enfant à aimer, — un enfant si précieux au père, au gentilhomme ; — un ange pour lui sourire, — un héritier pour porter son nom ! Et quand cette pensée venait au brave militaire, ses yeux se remplissaient de larmes ; il se laissait aller sans scrupule aux entraînements d'un amour ennobli par le touchant espoir d'être père.

Ce fut ainsi que del Hespidos s'en vint à aimer profondément Inès Manolla, non pas de cet amour de vingt ans, flamme impétueuse, trop souvent passagère, et qui s'éteint toujours si vite ; mais il l'aima de cet attachement long et presque réfléchi des hommes qui ont déjà parcouru les sentiers de la vie, et qui cherchent un bras de femme comme une branche de salut contre l'infortune.

Il l'aimait ! — mais il ne s'était pas encore décidé à le lui dire. C'était une espérance qu'il caressait, dont il remplissait ses heures ; une crainte vague lui faisait appréhender de toucher à la réalité. Qui sait ? la réalité pouvait être moins belle que l'espérance. Et cette jeune fille, cette enfant ne partagerait peut-être pas les sentiments de l'homme mûr. Voudrait-elle lier sa destinée virginale à celui qui avait déjà connu les passions et leurs orages, à celui qui avait aimé, idolâtré avant elle une femme, un enfant qu'il pleurait encore ? Ces pensées d'une nature plus sombre faisaient toujours hésiter del Hespidos. Il était heureux de son espoir, il tremblait de le voir s'évanouir, comme la fragile sensitive au premier contact de la main... Mais ce qui le rassurait, c'était de voir la senora refuser tous les brillants partis qui lui étaient offerts.

Et ce qui lui donnait encore plus d'assurance et de joie,

c'était, comme nous l'avons dit plus haut, de voir l'aimable empressement avec lequel il était accueilli par Inès. Cette belle espagnole qui souvent recevait les hommages avec froideur et même dédain, avait toujours pour le capitaine Alvarès un grâcieux sourire. Or, l'homme est prompt à supposer aux autres les sentiments qu'il éprouve lui-même ; et les marques de sympathie qne témoignait la senora pour son beau visiteur étaient prises par lui pour une étincelle d'amour qui venait d'elle-même s'échapper du foyer du cœur....

D'ailleurs, le monde l'interprêtait ainsi. — Le genre d'accueil qu'Inès faisait au capitaine, de vagues paroles échappées à ce dernier, mille riens, en un mot, dont la curiosité publique fait sa pâture, avaient suffi pour faire circuler le bruit du prochain mariage de nos deux héros...

Oui, le monde parlait activement de leur hyménée, de leurs projets qui n'étaient rien encore.

Inès, seule, ne s'en doutait pas ; elle n'écoutait pas ces bruits du monde. Oh ! c'est qu'elle n'aimait pas d'amour le capitaine Alvarès.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le secret d'Inès.

C'était le matin d'une belle journée de printemps ; l'aurore venait à peine d'éclairer la terre, la nature s'éveillait, et mille exhalaisons odorantes et fraîches s'étaient répandues dans les airs. Les chantres du ciel saluaient le jour dans leurs hautes et frêles demeures ; les feuilles frissonnaient voluptueusement sous le contact de la rosée et de la lumière, et le ciel, encore chargé des vapeurs du repos, commençait à se colorer d'azur et d'or. Le monde s'éveillait.

A cette heure, on respire l'air de la vie avec ivresse, et

l'on comprend qu'elle nous vient de Dieu, cette existence tant de fois blasphémée par les impies!

Jalouse sans doute de respirer cet air matinal, Inès, la tendre senora, vient déjà de quitter sa couche; elle ne veut pas éveiller la sollicitude de sa mère, et ses pieds légers comme ceux d'un enfant effleurent à peine le parquet des corridors qu'elle traverse pour se rendre au jardin. Tout le monde dort encore dans l'intérieur du logis; elle seule s'éveille en même temps que les oiseaux et les roses.

Voyez-la, coquettement vêtue d'une robe légère, les yeux pleins de langueur, les cheveux ondoyants, elle est descendue dans le jardin de sa mère. Mais pourquoi marche-t-elle si vîte? pourquoi traverse-t-elle rapidement les allées, en caressant à peine du regard les arbustes les plus riches, les fleurs les mieux colorées? Elle marche, elle s'avance comme vers un but déterminé tout d'abord; elle, la jeune espagnole et la jeune artiste, elle paraît insensible aux charmes de la nature, son éternel et vaste modèle.... En effet, elle arrive sans s'arrêter tout au bout des jardins, vers un endroit solitaire où s'élève un petit pavillon entouré d'orangers; c'est une grâcieuse retraite, une sorte de belvédère d'où l'on aperçoit au loin le vaste panorama de la campagne, ce magnifique tableau de l'Artiste éternel!

C'est là qu'Inès s'arrête enfin; elle entre dans le pavillon, toute palpitante de la rapidité de sa course; mais pour quiconque l'observerait attentivement, il serait facile de voir qu'une inquiétude assez vive précipite encore les battements de son cœur. Elle est pâle, agitée; assise auprès de la fenêtre, elle tient en main un livre qu'elle vient de trouver là; mais ses regards ne se portent guère sur la page que ses doigts froissent nerveusement. La senora regarde au loin la vaste campagne; elle semble chercher quelque chose au milieu de ces ombrages et de ces prairies qui se déroulent au loin sur le sol comme un grand tapis émaillé de fleurs. Ce n'est plus la froide, l'indifférente Inès, que les cavaliers de Grenade admirent comme une belle statue,

et dont le sourire toujours calme et doux ressemble à ce sourire que le ciseau imprime aux femmes de marbre ; non , la voilà palpitante , anxieuse, réveillée de sa continuelle torpeur... et le cœur qui bat vivement a changé la statue en femme passionnée.

Un léger bruit se fait entendre dans le feuillage qui environne l'entrée du pavillon. A ce bruit , Inès frissonne comme une biche effarouchée; mais son trouble d'un instant fait vîte place à l'expression de la joie. Un homme est devant elle , un jeune homme à l'air respectueux et tendre; il se découvre et lui baise la main.

Quel est ce nouveau personnage? C'est un homme d'une vingtaine d'années; il porte le costume des paysans de l'Andalousie : chapeau de feutre noir à larges bords, résille , veste de velours; mais tout cela est arrangé bien coquettement, l'étoffe de ses vêtements est bien plus riche que celle des pauvres habitants de ces campagnes. Ses mains ont la peau fine, aristocratique; elles ont donc conservé leur beauté , malgré le contact de la charrue et les rudes travaux de la terre; les traits de son visage ne paraissent pas hâlés par le soleil. Et cependant, à la question qu'Inès lui a maintes fois adressée pour connaître quelques détails précis sur sa naissance et ses habitudes, il a toujours répondu :

— Je suis Juan , le paysan andaloux , fils de la bonne mère Marguerite qui demeure là-bas, plus loin, dans cette pauvre chaumière.

A l'heure où nous parlons, le jeune homme s'était donc rendu au petit pavillon pour s'entretenir avec la senora Inès. Ecoutons cette causerie, elle nous apprendra le secret de la jeune fille.

— Juan, dit-elle, quand celui-ci lui eut baisé la main, vous arrivez bien tard ce matin.

— Charmante parole ! ma belle amie , répondit-il toujours avec un ton de respect; mais je ne crois pas mériter ce reproche. A peine l'aurore vient de s'éveiller, et déjà,

matinale comme l'aurore, vous êtes debout, vous m'attendez, j'arrive.... Mais je tremble que le temps dérobé au sommeil ne vous fasse perdre ces couleurs si roses et si fleuries.

— Trève de galants propos, Juan! Vous savez que l'amour est l'ennemi du sommeil, et depuis que j'ai eu la faiblesse de vous avouer cette étrange sympathie que je ressens pour le paysan andaloux, adieu mes nuits de repos et mes douces heures d'insouciance!

— Oui, je suis heureux, dit-il avec un léger soupir, je suis aimé de la belle Inès.

— C'est une étrangeté, répondit-elle, mais c'est ainsi. Je me suis demandé souvent comment, moi qui ai reçu les hommages des plus beaux cavaliers de Grenade, qui ai vu tant de brillants et riches Espagnols rayonner dans les folles fêtes, et se disputer ma main, j'ai pu distinguer le fils de la pauvre Marguerite. Ah! ce n'est que trop vrai; un matin je vous aperçus, Juan, dans ma promenade, et vous eûtes l'audace de venir à moi pour m'offrir une rose que vous teniez en main, et pour me glisser cette parole d'amour qui aurait pu vous coûter si cher! Mais cette audace même avait quelque chose d'aventureux qui plut à mon cœur d'enfant, nos regards se mêlèrent; vous êtes beau, Juan. J'éprouvai quelque chose d'indéfinissable qui révèle la vie à la rêveuse espagnole.... Enfin, vous le savez, je vous l'ai dit maintes et maintes fois, et je veux bien vous le dire encore.— Elle le regarda longuement et tendrement et murmura :— Je vous aime!

— Oui, tu m'aimes, Inès, dit le jeune homme enivré, et cet amour, c'est ma fierté, mon ivresse, mon orgueil, ma vie. Les grands ont beau me dédaigner et la société me maudire,— fit-il tout bas,— je ne donnerai pas un cheveu d'Inès pour toutes leurs vertus et toutes leurs grandeurs!

Puis, frissonnant d'amour, il voulut saisir la taille de la senora.

Mais elle recula vivement, et le rouge de la pudeur lui empourpra le visage.

—Malheur à vous! s'écria-t-elle; malheur, Juan, si vous osez encore une fois porter la main sur votre madone! Vous ne m'aimez donc pas, misérable paysan que vous êtes, puisque vous ne me respecteriez pas l'honneur! Oh! voyez-vous, je donne plus facilement un coup de stylet qu'un baiser.

Juan avait repris promptement son attitude respectueuse et murmura ces mots :

— Pardonnez-moi, senora.

—Voyons, dit-elle plus doucement, plus de fâcheries entre nous, mais ne retombez plus dans la même faute. Vous savez comment je veux être aimée? Je veux que mon époux me conduise à l'autel innocente et pure, et digne de son amour. Retenez cela, méchant.

—Oh! quand donc serai-je votre époux? reprit mélancoliquement l'amoureux d'Inès.

—Je ne sais... vous ne voulez pas que je parle de vous à ma mère.

—Elle refuserait, elle vous appellerait folle, et moi je serais l'objet de sa malédiction et des vengeances de tous vos seigneurs.

—Vous ne connaissez pas ma mère. Sans doute, Juan, je ne me flatte pas d'un succès facile; il faudrait bien des ménagements pour lui apprendre mon secret, et les préjugés de la naissance, la différence de nos conditions mettent entre nous un abîme assez difficile à combler. Moi-même, je gémis au fond de mon âme de vous aimer; que de fois je me suis appelée insensée pour avoir choisi si étrangement l'objet de mes affections! Mais peut-être ma mère consentirait-elle à oublier sa fierté, comme moi j'ai foulé aux pieds la mienne; peut-être, peut-être, Juan, nous unirait-elle....

—Non! s'écria-t-il, ne lui parlez pas de moi, Inès;

mais plutôt, si vous voulez être à moi, si vous m'aimez, comme vous m'en donnez la tendre assurance, venez, suivez votre époux devant Dieu; suivez mes pas dans ces montagnes dont vous voyez d'ici les sommets couronnés par les rayons du soleil. Là, j'ai une retraite sûre; là, nous pourrons, Inès, nous aimer sans danger et pendant tout le cours de notre longue et belle vie, qui ne sera qu'un printemps de plaisir.

— Je ne vous suivrai pas, reprit impétueusement la jeune fille, je ne quitterai pas ma mère, du moins sans avoir tenté d'épuiser les trésors de son indulgent amour. Voulez-vous enfin que je lui raconte notre secret, notre doux secret? Dites, Juan....

Lui, demeura quelques instants pensif; une larme roulait dans ses yeux. Il répondit:

— C'est impossible; n'en parlez pas, ou je suis perdu!

— Alors, homme sans cœur, c'est que vous ne m'aimez pas; c'est que vous vouliez tout simplement me séduire pour faire parade de mon déshonneur dans vos réunions de villageois, lâche! c'est que vous avez peur des vengeances et des épées!...

— Oh! pour cela, non, par saint-Jacques! s'écria-t il avec fierté.

— Non! et qui donc êtes-vous, Juan? Juan, qui êtes-vous? Singulier paysan, avec des mains de gentilhomme et des cheveux parfumés! Singulier campagnard, avec des habits de velours fin, et le langage et les manières de la cour! Je crois, par la bonne sainte Vierge! que vous trompez la pauvre senora, et que vous n'êtes pas ce que vous dites. Ah! vous croyez que je vais toujours être aveuglée par mon amour, et que vous abuserez longtemps de ma crédulité?... Ah! prenez garde : je vais tout dire à ma mère, à mes cavaliers du bal; je vais leur retracer votre portrait, et ils sauront bien me dire qui vous êtes, Juan de l'enfer!

—Enfant, dit-il, je te répète que je suis l'humble habi-

tant de cette chaumière dont tu vois là-bas s'échapper la fumée grisâtre. Je suis Juan, le paysan andaloux. Mais songe bien à ce que je dis : si tu parles, je suis perdu... et ce sera toi qui m'auras tué !... Aussi, viens dans ces montagnes, et.....

En ce moment, Juan s'interrompit et prêta une oreille attentive : un coup de feu venait de résonner dans le lointain.

Il fut suivi de deux autres coups qui retentirent par intervalle.

—Inès, adieu ! s'écria Juan à la jeune fille étonnée ; je pars, je dois te quitter... adieu !

Il dit, s'élança par la fenêtre du pavillon, et prit sa course légère à travers les champs ; il allait rapide comme un cerf, et la senora qui le suivait du regard le vit bientôt disparaître au fond du paysage, dans la direction des montagnes qui bordaient le cercle de l'horizon empourpré de lumière.

Inès reprit le chemin de la maison ; elle était pensive et recueillie. Voilà quel était son secret : c'est parce qu'elle aimait ce singulier prétendant qu'elle refusait tous les maris qui s'offraient à elle. Cependant elle ressentait quelque effroi, en songeant au mystère qui enveloppait l'inconnu ; maintenant elle se disait encore en secouant la tête :

—Non ! ce n'est pas le fils de la bonne Marguerite. Puis d'autres réflexions venaient l'assaillir. Et que veulent dire ces mots :— Si vous parlez de moi, je suis perdu !— Folle et vague parole sans doute ; c'était la crainte d'être découvert qui faisait ainsi parler le timide Juan.

N'importe ! Qu'il fût gentilhomme ou paysan, c'était l'homme aimé ; et l'on sait comment les Espagnoles savent aimer ! Chez elles, l'amour est un sentiment irréfléchi, une force invincible qui les attache à la destinée de quelqu'un, c'est un caprice de l'imagination et du cœur ; mais quand ce terrible caprice a lancé son dard, la blessure est incurable et profonde.

Ainsi la jeune fille aimait Juan. L'être mystérieux, quel qu'il fût, était son fiancé devant Dieu. Elle serait à lui ou à la tombe! Ce fut par cette dernière pensée qu'elle termina la série de ses réflexions.

Cependant, elle voulait obéir aux vœux de son amant et ne point raconter à sa mère le secret de ses promenades et de ses causeries du pavillon. Mais, dans des circonstances aussi graves pour elle, Inès comprenait qu'elle avait besoin d'un guide et des conseils expérimentés d'un ami sincère. L'idée du capitaine Alvarès Del Hespidos lui vint alors à l'esprit; c'était un homme plein d'honneur, pour qui elle avait beaucoup d'affection et de respect; elle confierait à la générosité de cet homme son secret de jeune fille; elle solliciterait son indulgence, ses avis; en tous cas, Juan, se disait-elle, n'avait rien à craindre de la chevaleresque loyauté de son confident.

Et qui sait? peut-être Alvarès réussirait-il à tout aplanir, et ce mariage impossible en apparence, dont la pensée semblait effaroucher, éblouir le pauvre paysan des montagnes, réussirait-il par l'intermédiaire affectueux de l'excellent capitaine!...

Ainsi songeait encore la senora.— Une fois entrée dans le domaine des rêves, l'âme s'y élève à pleine volée. Et l'espérance se reflétait sur le charmant visage d'Inès; elle souriait, et priait Dieu tout bas pour la réussite de ses amours si chastes et si délicieuses.

Mais l'espérance est bien souvent une folle et menteuse amie.

Alvarès Del Hespidos! son confident... D'après ce que nous connaissons des sentiments du capitaine, le sort lui inspirait là un choix bien malheureux. Confier un amour étranger à celui qui l'adore!...

Enfin, la jeune fille regagna la maison où l'attendait sa mère. Cette fois tout le monde était debout; l'heure du sommeil était passée pour tous, et la vie animait l'intérieur de la villa. Les domestiques s'empressaient, dans la

salle à manger, de disposer le déjeûner de ces dames; et la senora Manolla, en revoyant sa fille, se prit à la gronder doucement de ces promenades matinales, dont elle était pourtant bien loin encore de soupçonner le but et le danger. Mais Inès apaisa bien vite le faible courroux maternel avec un baiser, une caresse d'enfant; et comme elle était plus fraîche et plus rieuse qu'à l'ordinaire, elle finit par faire convenir à la bonne dame que ces promenades, dont elle se plaignait, étaient des plus salutaires à la santé de sa fille.

On allait servir le déjeûner, lorsqu'en portant les regards du côté de la grande allée, les dames virent arriver au grand trot un cavalier qu'enveloppait un nuage de poussière, et dont le cheval caracolait grâcieusement et fièrement.

— Mère! s'écria Inès avec un certain trouble, c'est le capitaine Alvarès! — Elle était légèrement émue en songeant à la résolution qu'elle avait prise de lui confier son secret.

La mère ne fut pas sans remarquer l'émotion de sa fille; mais elle l'interprêta d'une tout autre manière.

C'était, en effet, le capitaine qui se croyait permis assez *le sans-façon*, pour visiter de si grand matin Inès et sa mère. Il arriva jusqu'au perron, et descendit de cheval; les châtelaines lui firent bon accueil, quoique un peu surprises de le voir d'aussi bonne heure.

— Veuillez m'excuser, senoras, dit-il en entrant dans la salle à manger, si je vous dérange à l'heure où tant de beautés sommeillent encore... Mais, que voulez-vous? J'ai une petite confidence à vous faire, une confidence qui m'intéresse vivement, et ne pouvant surmonter mon impatience, j'arrive de bonne heure comme vous voyez.

— Une confidence, se dit Inès Manolla... Et moi aussi, j'en ai une à faire à ce bon capitaine.

— Vous voudrez bien sans doute partager notre déjeûner, dit amicalement la maîtresse du logis.

— Très-volontiers, répondit Alvarès, avec cette rondeur qui caractérise surtout ceux qui portent l'épée. Or ça, mesdames, je ne suis pas fâché de me reposer un peu, car ce matin déjà, à la tête de quelques-uns de mes dragons, j'ai poursuivi des gens de la bande d'Alimennos, ce diable incarné qui désole le pays depuis si longtemps par ses brigandages que Dieu damne!... Vous avez dû entendre d'ici quelques coups de feu... Eh bien ! c'était ce que je vous dis là.

— Oui, dit Inès en pâlissant sans trop savoir pourquoi; je pense avoir entendu ce matin quelques coups de feu ?...

Elle se rappelait qu'elle était alors avec Juan, son doux ami, dans le pavillon d'orangers.

On se mit à table; la conversation fut animée, amicale; Alvarès semblait avoir oublié ses longs soucis; il était heureux et confiant ! On parla beaucoup de choses indifférentes, — de la beauté des sites, — de la fraîcheur des soirées,— des promenades matinales; et pour mêler toujours le terrible à l'agréable, on parla des méfaits d'Alimennos, le brigand trop fameux qui s'était retranché avec sa troupe dans les montagnes environnantes.

Enfin la dame Manolla ayant rappelé au capitaine qu'il avait une confidence à leur faire, cet officier prit un ton à la fois grave, affectueux et doux, où respirait surtout la plus entière franchise.

— Il faut vous dire, senoras, qu'il y a quelque temps j'étais profondément tourmenté de ne pouvoir mourir dans une bataille. Voyez-vous, parce que j'étais malheureux, les balles m'épargnaient; aussi, fatigué que j'étais de la vie, j'avais formé la résolution de me faire sauter la cervelle.

— Grand Dieu! s'écrièrent les dames avec un mouvement d'horreur.

— Et vous savez, continua toujours Alvarès, qu'une résolution une fois prise par moi, je l'exécute. Mon Dieu! mesdames, croyez-vous que ce soit une belle chose que la

vie, lorsqu'on traîne avec soi depuis sa jeunesse un souvenir des plus amers, un souvenir qui empoisonne tous vos jours, toutes vos heures? Vous avez entendu parler de ma terrible histoire, mais vous n'en connaissez pas tous les détails, car je ne la raconte jamais. Je sais que l'humanité est égoïste, et qu'elle n'aime pas à entendre les malheureux raconter leurs douleurs; les malheureux sont en général de la plus sotte et de la plus ennuyeuse espèce qu'on puisse voir.

— Oh! ne dites pas cela, capitaine, reprit Inès avec intérêt.

— Merci de votre sympathie, ma belle senoritta, dit le capitaine attendri; heureusement, vous êtes bonne et sensible, je le sais. Aussi, je ne me crois pas importun, lorsque je vous raconte tout ce que j'ai souffert. Ecoutez-moi donc; il y a vingt ans, j'aimais, j'étais aimé. Une épouse adorée embellissait ma jeunesse, un enfant idolâtré venait encore resserrer nos liens. Que d'heures charmantes se sont écoulées pour moi, embellies par les chastes espérances de l'époux et du père!... Mais l'homme doit se méfier du bonheur.

Il poussa un long soupir, et reprit:

— Nous habitions une maison de campagne comme la vôtre aux environs d'Alcantara, non loin d'une chaîne de montagnes peuplée de bandits et de pillards. Un jour que nous dûmes nous absenter pour une partie de plaisir à laquelle un de nos bons amis nous avait conviés, nous partîmes, laissant à regret la garde de notre enfant à des soins mercenaires. Ma femme surtout éprouvait de sinistres pressentiments; et moi, l'esprit fort, je m'efforçai d'en rire. Je m'en souviens encore, comme si cette heure fatale sonnait; avant de quitter le pauvre petit, ma femme lui mit au cou une relique en perles fines, et comme ce bijou était béni par le Saint-Père, elle prétendait qu'il lui porterait bonheur; puis elle embrassa son fils en pleurant, et en le recommandant avec éloquence à la sollicitude de

nos gens. Notre absence dura deux jours; mais à notre retour, quelle désolation ! ma femme accourait avide d'embrasser cet enfant qu'elle avait eu tant de peine à quitter. Quelle horreur ! notre retour fut salué par un froid silence, la consternation était partout; ma maison avait été investie la nuit par une troupe de scélérats qui, malgré la résistance de nos domestiques, avaient dévalisé le château et m'avaient enlevé mon joyau le plus précieux, ma richesse, ma vie, mon âme... Ils m'avaient pris mon enfant ! Les lâches et les infâmes ! qu'ont-ils fait d'un pauvre enfant de trois ans? Il sera mort sans mère, il a peut-être senti dans sa frêle poitrine le froid d'un poignard... Pardonnez-moi, senoras, ce souvenir m'exalte, et j'abrège ce récit déjà trop long; je fis publiquement promettre toute ma fortune à l'homme qui me ferait retrouver mon fils, le souverain daigna promettre l'impunité et même des récompenses aux brigands qui me mettraient sur la trace de la malheureuse créature.... Rien ! rien ! je n'en ai rien su, rien entendu dire; on n'a pas voulu de ma fortune ni des récompenses du souverain. C'est que cet enfant était mort, n'est-ce pas?... Et quelque temps après, ma femme chérie, que rien n'avait pu consoler de cette perte cruelle, s'éteignit dans mes bras en appelant son fils.

— C'est que peut-être, hasarda Inès, l'enfant avait été confondu avec d'autres, et qu'aucun signe de reconnaissance ne le faisait distinguer ; ainsi ne put-il vous être rendu....

—Non, senora; cette objection que votre cœur m'oppose n'est pas juste : il y avait pour mon fils des signes de reconnaissance certaine. Outre cette petite relique en perles fines dont je vous ai parlé tout-à-l'heure, et qui est marquée du chiffre de notre famille, l'enfant portait à sa poitrine une marque singulière. C'est là, dit le capitaine en mettant la main sur son cœur, comme à moi, du côté gauche de la poitrine, une marque de naissance assez grande et qui affecte la forme d'une croix. Bizarrerie de la nature !

cela voulait-il dire que je fusse réservé à porter ma croix comme le Christ?... Enfin, jugez ce que j'ai souffert pendant vingt ans de recherches infructueuses et de souvenirs déchirants ! Mais aujourd'hui, j'en ai la triste conviction, l'enfant est mort comme sa mère; quand je pense à ces deux êtres jadis si chers, c'est que je prie pour les morts !

Le capitaine s'arrêta visiblement ému ; deux larmes coulèrent silencieusement le long de son mâle visage : le cœur d'Inès se brisait.

— Pardonnez-moi, mesdames, cette digression qui ne concerne que moi seul; mais je vous ai raconté cette histoire de mon passé, afin que vous compreniez pourquoi je voulais mourir.

—Et qui donc, capitaine, vous a rattaché si subitement à la vie? dit étourdîment la jeune fille.

Alvarès fit une pause, et la regarda avec des yeux dont l'expression la fit pâlir.

— Qui m'a rattaché à la vie? continua-t-il tendrement; vous me le demandez, Inès? Ecoutez : j'ai longtemps vécu avec toute l'horreur de mes souvenirs, croyant, comme les damnés, le ciel fermé sur moi pour l'éternité. Les mots amour, famille, foyer domestique, semblaient autant de ricanements que me jetait la destinée. Mais une meilleure étoile a dirigé mes pas sous votre toît d'amis. Peu à peu, j'ai senti, moi le philosophe du malheur et l'indifférent du désespoir, que mon cœur n'était pas encore mort à tous les sentiments heureux ! Je vous ai admirée... non pas seulement, Inès, parce que vous êtes belle, mais parce que vous êtes bonne; je vous ai aimée, parce que j'ai cru voir dans votre beauté l'expression de ces vertus célestes qui caractérisent la femme.... J'avais besoin d'être consolé... je viens trouver l'ange consolateur. Me repousserez-vous? Oh ! non.

Mme Manolla souriait, elle comprenait à merveille ; sa fille était pâle, et tremblait de comprendre.

—Capitaine, vous me jugez trop bien, balbutia-t-elle.

—Oh ! de grâce, pas de pudiques objections, mon enfant, reprit l'officier; pas de demi-mots ni d'ambiguités; nous sommes dans des circonstances trop graves. Voulez-vous relever le courage de celui qui a souffert vingt ans? voulez-vous être ma femme et me faire oublier un peu la rigueur du sort? Pas d'objections, Inès; vous avez une grande et sainte tâche à remplir. Vous le dirai-je? c'est en pensant à vous que j'ai déposé le pistolet prêt à me briser le crâne... et même, charmante enfant, je ne doute pas de votre cœur ! Non, de ma part, ce n'est pas de la fatuité.... Mais vous semblez éprouver quelque plaisir à me voir, vous m'accueillez toujours le sourire aux lèvres, quand pour d'autres vous n'avez que la froideur des convenances. Inès ! Inès ! oui, n'est-ce pas, vous acceptez mon sort? Consolatrice de celui qui pleure, vierge chrétienne, ange d'amour filial, vous me ferez oublier ma première épouse, ou plutôt vous la pleurerez avec moi....

Le pauvre capitaine ! comme il se trompait sur les sentiments de la jeune fille ! Mais il avait tant de confiance... il était heureux.

Quelle était la situation d'Inès à cette révélation inattendue? On peut la deviner et la comprendre. Son premier mouvement avait été de s'écrier : « Non, non, je ne puis vous accepter pour époux; j'en aime un autre! » Mais elle s'était bien vîte arrêtée; elle n'avait pas voulu déchirer de nouveau ce noble cœur, elle n'osait pas ravir, à celui qui avait connu le désespoir, sa dernière espérance; et puis, elle songeait à cette détermination qu'il avait prise de quitter violemment l'existence; elle songeait qu'un refus de sa part, c'était pour Alvarès un arrêt de mort.

Elle, la douce jeune fille, faire mourir quelqu'un de désespoir!... Quelle horreur! plutôt mourir elle-même; car elle comprenait qu'Alvarès del Hespidos n'était pas un de ces hommes qui jettent une idée de mort dans une déclaration d'amour, et qui tentent de fléchir une femme par un mensonge. Elle comprenait que cet homme, si longtemps

malheureux, avait mûri comme une conviction l'affreuse consolation du suicide... et elle se taisait.

D'un autre côté, l'amour de Juan lui brûlait le cœur.

Mme Manolla consulta sa fille du regard, et la voyant vivement troublée, elle crut que cette enfant aimait Alvarès et que l'embarras d'une timide pudeur venait seul arrêter sa langue. En bonne mère qu'elle était, elle se chargea de répondre pour Inès :

—Mon cher capitaine, votre recherche nous honore, dit-elle; et si ma fille vous aime, si les circonstances ne dérangent pas vos plans... eh bien! je serais heureuse pour ma part de voir ce mariage se réaliser.

Que pouvait faire la pauvre enfant dans cette situation pressante? Le capitaine voulait absolument un mot de sa bouche pour partir heureux et annoncer la bonne nouvelle à tous ses amis, à tous les cercles de Grenade. Détromper cet homme... Inès n'en eut pas le courage.... Elle crut voir le pistolet menacer ce loyal visage de l'ami de sa mère! Elle frissonna... un *oui* faiblement articulé s'échappa de ses lèvres, et le capitaine, fou d'émotion, s'éloigna, fiancé d'Inès de Manolla, la radieuse senora, la perle de Grenade, comme il disait en retrouvant le langage de ses beaux jours de joie.

Mais ce n'était pas sa beauté qu'il épousait, c'était son âme. Et c'est pourquoi, si l'ange l'avait repoussé, il se serait tué sans rémission, avec ce froid courage de l'homme qui n'espère plus rien sur la terre, et qui veut découvrir à tout prix l'énigme du destin.

Quelques jours se passèrent, et le bruit de ce mariage circula promptement dans la ville. Un mois séparait le capitaine de la réalisation de son bonheur.

Mais Inès était violemment placée entre les devoirs du cœur et les sollicitations d'un profond amour pour Juan, le bel andaloux de la montagne; Inès souffrait le martyre, et personne ne pouvait l'écouter, la consoler; elle devait garder son secret pour elle seule.... Elle aussi comprenait

maintenant qu'il est des heures où l'on veut mourir; et, pendant tous ces jours, elle s'efforçait de paraître à sa mère insoucieuse et gaie; tous les jours, elle devait paraître aimer Alvarès.

Souvent elle s'était rendue, depuis lors, dans ce léger pavillon où Juan lui rendait ses visites matinales; elle voulait tout lui apprendre elle-même, lui raconter ses impressions et la position où la fatalité l'avait placée. Elle voulait prendre conseil de l'amour et de ses inspirations toujours précieuses. Juan n'était-il pas le seul être sur terre à qui elle pût confier ce que son destin avait de rigoureux, le seul devant qui ses larmes pussent couler en liberté?

Mais, depuis le jour où le capitaine avait réclamé et obtenu la main d'Inès, Juan n'avait plus reparu près de sa bien-aimée. Le pavillon qui recélait leurs causeries d'amant était resté désert; Juan délaissait celle qui souffrait tant pour lui. Que voulait dire cet abandon?

—Le misérable! le lâche! disait l'impétueuse espagnole; pourquoi vais-je aimer de toute mon âme ce vil paysan qui doute de moi, ou qui a peur d'Alvarès? Me voilà bien punie de mon indignité : le lâche m'oublie et m'abandonne. Moi, méprisée par Juan le montagnard! Infâme!... Et cependant je l'aime, disait-elle en rêvant.

Un mois s'était écoulé depuis la conversation que nous venons de redire; le jour fixé pour le mariage d'Inès et du capitaine était arrivé; quel jour d'ivresse pour l'amant empressé qui voyait se réaliser son vœu le plus cher! Quel jour de deuil pour la triste fiancée qui devait immoler son amour, et chercher à faire le bonheur d'un autre aux dépens de son propre bonheur!

Maintenant que Juan, le pauvre andaloux, est bien perdu pour elle, et qu'il faut nécessairement épouser le capitaine, la jeune fille éprouve pour l'homme de la montagne les sentiments les plus tendres et les plus doux. Alvarès n'est plus malheureux; il n'excite plus en elle

cette touchante sympathie de la femme pour le malheur... cet angélique sentiment qui rend ces frêles créatures capables des plus grands sacrifices. Elle lui en veut même au fond du cœur d'avoir rompu la trame de sa liaison innocente. Mais Juan ! c'est lui qui sans doute est malheureux; c'est lui qui se croit méprisé, détesté peut-être, pour l'amour du bel officier. Pauvre Juan ! qu'est-il devenu? A-t-il pu supporter la vie avec la perte de sa bien-aimée? Connaît-il les circonstances fatales qui ont entraîné Inès à consentir au mariage qui va se célébrer le jour même? N'a-t-il pas dû se croire trahi? et n'a-t-il pas, lui aussi, voulu se débarrasser d'une vie insupportable?

Telles sont les pensées qui assiégent la jeune fille, tandis qu'elle se pare pour la fête du jour.

Le matin, elle était encore allée rendre une dernière visite à son pavillon, l'unique et muet témoin de ses douces causeries; elle était allée faire ses adieux à tout ce qui pouvait lui rappeler son Juan; elle respirait avec bonheur et regret cet air qu'ils avaient respiré ensemble, elle plongeait ses regards au milieu de ce vaste paysage qu'ensemble ils avaient admiré tant de fois.—Juan ! Juan ! elle l'avait appelé à voix basse pour lui faire ses adieux à lui aussi, pour lui raconter avec larmes tout ce qui s'était passé, pour se justifier enfin au tribunal de l'amour.—Juan ! Juan ! Rien, pas même l'écho, ne lui avait répondu.

Elle était allée voir la pauvre Marguerite, la bonne femme de la chaumière, pour lui demander quelque éclaircissement sur l'homme qui se disait son fils; mais à peine avait-elle prononcé le nom de Juan, que la vieille paysanne témoigna une grande frayeur, et, se signant promptement, s'écria :

—Ne m'interrogez pas, ma jolie dame, ne m'interrogez pas ! Je ne puis rien vous dire sur mon fils... Juan ! rien !

Quel accent pour dire *mon fils !* Ce n'était pas son fils bien certainement.

Aucun éclaircissement à tirer de ce côté. Du mystère, toujours du mystère.

Quelquefois Inès cherchait à se donner plus de courage ; elle appelait la raison à son aide, et s'efforçait de se convaincre qu'il n'y avait rien de plus ridicule et de plus puéril que sa sympathie pour Juan, pour cet inconnu qui, après tout, n'était rien pour elle, et qui ne voulait pas même lui dévoiler son nom véritable, ni chasser les ténèbres qui enveloppaient sa vie. Elle se disait : — C'est un caprice d'enfant, un caprice indigne de moi, qui, s'il était connu, me couvrirait de confusion et de honte.... Il faut aimer le capitaine Alvarès. C'est un homme noble et digne ; et si mon père n'était pas couché dans la tombe, il nous bénirait avec joie comme ma mère va le faire. Arrière donc, souvenir de Juan qui me fais tant de mal !

Et l'enfant voulait arracher de son cœur le trait qui la blessait. Mais l'amour est comme la flèche d'Epaminondas : on ne l'arrache qu'avec la vie !

CHAPITRE TROISIÈME.

Juan-le-Montagnard.

C'est donc fête et grande fête à la maison de campagne des dames Manolla ! C'est aujourd'hui que se marie la belle et bonne demoiselle. Pour inaugurer ce beau jour, on a d'abord fait largesse aux pauvres des environs, car le bonheur des âmes pieuses et chrétiennes n'est pas égoïste ; elles veulent en répandre sur tout ce qui les entoure. Aussi toutes les Madones de la route ont-elles reçu les vœux des mendiants agenouillés, et priant pour la félicité d'Inès Manolla et du capitaine Alvarès del Hespidos, son beau fiancé....

A l'intérieur du logis, ce sont des préparatifs splendides ; tout le zèle des valets est mis à contribution, et les artistes les plus renommés de Grenade sont venus pour embellir et décorer le temple de l'hyménée. Les arbres sont couverts de banderolles aux vives nuances, et les verres

coloriés qui le soir illumineront le jardin de leurs reflets capricieux et changeants sont déjà disposés et flottent au gré de la brise ; le vent les caresse et les fait bruire d'une manière bizarre ; ailleurs, dans les vastes pièces d'eau qui entourent la villa de leur liquide ceinture, les gondoles se balancent déjà, prêtes à recevoir les habiles et grâcieux joûteurs qui se feront nautoniers pour une heure de fête ; et partout ce sont des éclats de rire et de joyeux propos qui se croisent comme les mille lueurs du feu follet. C'est le bonheur, c'est la joie ! L'intérieur de la maison est aussi décoré superbement ; les guirlandes de fleurs, les devises galantes s'étalent de tous côtés, les vastes tables du festin sont déjà dressées, et partout on voit entrelacés par la main des amours les chiffres des Hespidos et des Manolla. Touchant symbole ! toujours unis, unis partout et toujours.

La mère de la belle fiancée veut tout diriger et tout voir, elle est joyeuse parce qu'elle croit sa fille joyeuse !... — Marier son enfant ! quel doux moment pour les mères, qui croient toujours leurs enfants heureuses, quand elles les marient ! O labyrinthe du cœur des femmes ! l'œil maternel lui-même est impuissant à vous deviner.

Inès cependant s'accoutume sans trop d'horreur à l'idée de ce mariage... Est-ce que l'éclat de ces préparatifs a été jusqu'à elle, et lui a inspiré un peu de joie ?... ou bien a-t-elle pu oublier enfin le souvenir de Juan ?... ou bien encore cette amitié filiale qu'elle ressent pour le capitaine lui fait-elle supposer qu'elle pourra être heureuse avec lui ? Toujours est-il qu'elle se pare avec un certain plaisir, et qu'en voyant le miroir lui rendre son image si belle, elle sourit !...

La mère vit ce sourire, elle l'épiait ; elle en fut tout heureuse, et baisa tendrement le front de sa fille.

Telles sont les femmes : leur miroir suffit quelquefois pour les faire sourire au milieu de leurs plus grandes douleurs. Au fond de leur cœur dort toujours un peu de co-

quetterie et d'amour de plaire ; mais si les femmes ont ce défaut charmant qui nous enivre, nous enchante, et qui parfois nous tue, elles sont capables aussi des plus héroïques dévoûments et des sacrifices les plus généreux! Que de femmes ont mérité le nom d'héroïnes et de martyres, sans être sorties du cercle étroit du foyer domestique, et comme elles savent répandre dans la maison qu'elles habitent les purs trésors de leur grâce et de leur bonté !...

Mais revenons au récit du mariage d'Inès.

Déjà les invités arrivent en foule ; le fiancé est là, le visage empreint d'une joie sereine et pieuse ; ce n'est plus à son âge, lorsqu'on a trempé sa lèvre au calice des souffrances, qu'on peut connaître encore les inspirations délirantes d'un premier amour. Mais le sentiment qu'on éprouve est plus profond et plus durable. Alvarès est calme ; il s'enivre en silence de son bonheur, et tout en mêlant aux joies du présent les souvenirs attendrissants du passé, il regarde ce jour comme une compensation que la Providence veut bien accorder à ses maux.— Oui, se dit-il, le bonheur doit m'être réservé; ne l'ai-je pas, ô mon Dieu ! acheté assez cher?...

Que de monde s'empresse dans les salons des dames Manolla. Qui le croirait? C'est Alvarès lui-même, l'homme austère et grave par excellence, qui a voulu cette grande solennité, ces décors, ces splendeurs. Il a voulu qu'un grand nombre d'amis fussent témoins de cette heure par lui tant désirée. L'on remarque parmi les invités plusieurs personnes revêtues du brillant uniforme des officiers d'Espagne. Ce sont des frères d'armes du capitaine ; on distingue aussi parmi les assistants un homme à la tête chauve, aux traits vénérables : c'est le digne prêtre Berlinos, l'ancien, le plus cher ami de la famille ; il avait intimement connu Manolla, le père de la jeune fille ; et quand la mort eut ravi ce brave officier à l'amitié du pasteur, celui-ci ne manqua pas de prodiguer à la veuve et à l'orpheline les consolations les plus touchantes que pouvaient lui inspirer

son cœur sensible, et le ministère sacré dont il est revêtu. Il avait vu grandir l'enfance d'Inès : il croyait donc pouvoir, sans profaner l'amour divin, y mêler une étincelle d'amour terrestre, de cet amour que le père chrétien ressent pour son enfant chérie ; il aimait la fille de l'officier Manolla avec une tendresse paternelle. Aussi devait-il unir les jeunes gens, et changer les titres de fiancés en celui d'époux. Qui donc eût accompli mieux que lui ce doux ministère ?

Toute la journée se passe en fêtes, en jeux de toute espèce; la chère la plus exquise garnit les tables; le vin généreux des Espagnes fume dans les coupes, et pétille bientôt dans les têtes; il y a dans l'air un parfum d'amour et de joie qui réchauffe les cœurs, les embrâse, les transporte ; tout le monde envie le sort du beau capitaine qui a cueilli la fleur la plus adorée de l'Andalousie et qui seul, parmi ses nombreux rivaux, a su conquérir la plus intraitable des beautés écloses sous ce beau ciel. Mais tous s'accordaient à dire que le choix d'Inès est une preuve de vertu, de noble intelligence. En épousant Alvarès, elle épouse à la fois la loyauté, la vaillance et l'honneur.

L'ombre du soir descend enfin sur la villa : alors le jardin s'allume de mille feux rouges, violets, jaunes, bleus, les uns semblant les reflets d'or des étoiles, les autres paraissant les longs et fantastiques regards d'invisibles fantômes; et tout l'horizon qui s'offre aux yeux est pailleté de cette myriade de lueurs. A cette heure, les convives sont dispersés dans les bosquets, sur les pelouses, dans les charmilles. Les dames reçoivent de tendres aveux qu'elles feignent de ne pas écouter, mais que, du moins, elles entendent toujours ; on se lutine, on se poursuit innocemment ; les gondoles s'agitent sur l'onde bruissante ; ce sont les bruits, les bourdonnements d'une ruche humaine qui prend sa volée vers le calice d'une fleur, — vers la fleur du plaisir.

La sentimentale fiancée veut quitter un moment l'éclat

de cette fête qui tourbillonne autour d'elle, et qui, malgré tous ses efforts, est impuissante à étourdir ses plus amères pensées. Elle quitte le jardin, se rend au salon; puis elle se laisse tomber sur un sopha; là, voilant son visage de ses deux mains :

—Minuit va sonner, dit-elle, on va se rendre à la chapelle. C'en est donc fait, ô mon Juan...

La douleur se réveillait plns irritante au moment du sacrifice.

Le capitaine, qui épıait tous les pas de celle qu'il nommait déjà sa femme, arrive bientôt dans ce salon où la belle espagnole cherchait un peu de solitude. Heureusement il n'entendit pas les paroles que ses lèvres laissaient échapper ; mais il aperçut son attitude chagrinée et pensive, il s'en alarma.

Inès, à sa vue, se redressa vivement et affecta de paraître riante ; mais des larmes perlaient encore dans ses prunelles. Del Hespidos se troubla, il prit un siége, et s'adressant à la jeune fille avec bonté :

—Qu'avez-vous, senorita?... pourquoi ces larmes dans un si doux moment ?

—Des larmes, senor?... Oh ! non, reprit-elle ; mais un peu d'émoi, bien naturel dans un moment semblable, un peu d'agitation que vous excuserez, j'en suis sûre; tout cela, joint à l'étourdissement de cette fête, a quelque peu indisposé votre fiancée... Mais vous-même, capitaine, vous tremblez !...

— Merci, mon enfant, répondit Alvarès; merci de vos paroles qui me rassurent. Oui, je tremblais en vous voyant des pleurs; moi qui n'ai jamais eu dans un combat le plus léger frémissement, je tremble pour vous, jeune femme ; je tremble que vous ne m'aimiez pas, que vous ne me suiviez à l'autel contre votre gré, et cependant personne ne vous y a forcée, n'est-ce pas?... Dites-moi qu'aucun amertume ne se mêlait à vos larmes de tout-à-l'heure; dites-moi que vous m'appartenez sans regret. Mon Dieu ! pauvre

enfant, ajouta-t-il plus gaîment, est-ce le titre d'époux qui vous effarouche? Est-ce que cette noble cérémonie me fait paraître à vos yeux sous les traits menaçants d'un Barbe-Bleue, d'un Bartholo. Calmez-vous, ange d'innocence et de délicatesse, sachez que vous avez affaire à un galant homme. Vous serez ma sœur, ma fille, tout ce que vous voudrez et tant que vous le voudrez ; peu m'importe, pourvu que vous consoliez le pauvre affligé, ô ma compagne chérie!...

— Que vous êtes bon! Alvarès, dit-elle en lui serrant affectueusement la main.

Au même instant, il se fit au dehors une grande rumeur, un tumulte extraordinaire; les femmes poussaient des cris d'effroi, de détresse; les hommes appelaient aux armes, à la vengeance, et des coups de carabine retentirent dans le jardin. Inès, tremblante aussi, cherchait dans son esprit quelle pouvait être la cause de tout ce désordre.

— Par la mort-Dieu! s'écria le capitaine en se levant, que signifie donc tout ceci?

—Est-ce l'incendie? est-ce le démon?... fit la jeune fille épouvantée.

—C'est pire que tout cela! dit la vieille dame en entrant toute hors d'elle-même au salon où se trouvait sa fille. Capitaine! sauvez-nous; ce sont les brigands.

Or, en Espagne, ce mot cause plus d'épouvante qu'en d'autres pays le signal du loup et de l'avalanche.

C'étaient, en effet, les brigands andaloux.

Sous la conduite de leur chef redouté, ils étaient descendus du fond de leurs montagnes, et pareils à une nuée d'oiseaux nocturnes, ils s'étaient abattus sur la villa magique, qui resplendissait, dans la nuit, de fête et de lumière comme une immense luciole; ils allaient là, forts, nombreux, pleins d'une incroyable audace, surprendre cette foule désarmée; la réunion était riche, la proie devait être belle.... Ils ne se préoccupaient pas du danger.

D'ailleurs, les brigands n'étaient-ils pas sous la sauve-

garde et la conduite de leur invincible chef, de cet homme terrible qui s'était fait l'épouvantail du pays et qui conduisait toujours ses bandes armées avec une telle prudence, que jamais il ne les avait laissé tomber dans la moindre embuscade! Avec lui, les brigands allaient partout, ils se fussent jetés vivants au milieu d'un incendie, s'il l'avait commandé; et ils étaient persuadés que le feu ne les entamerait pas. C'était le Mahomet de ce peuple d'infidèles, et jamais prophète ne fit disciples plus idolâtres.

Les brigands! ce sont les brigands!... — A ces mots qui rappellent de si poignants souvenirs, le malheureux Alvarès frissonne. Quelle coïncidence terrible! Au moment où il tâche d'oublier la manière dont il a perdu son fils, un épouvantable incident lui rappelle ce triste épisode de sa jeunesse. Est-ce que Dieu veut le punir de n'avoir pas conservé la fidélité conjugale au tombeau de sa première épouse? Est-ce donc qu'il a trahi la mémoire de celle qui l'a quitté, emportant au ciel son anneau d'alliance?...

Mais, par Saint-Jacques! ce n'est pas le temps de penser, c'est l'heure d'agir, car déjà de toutes parts les brigands sont maîtres et vainqueurs. C'est en vain que les officiers ont voulu se défendre: pris à l'improviste, dispersés dans les bosquets du jardin, ils sont pour la plupart tombés sous le fer des assaillants, et leurs bras amollis par le plaisir n'ont pas su retrouver la vigueur des batailles. Le sang rougit la terre parfumée; le râle gémit où soupirait tout-à-l'heure la voluptueuse harmonie. C'est la désolation, c'est l'enfer, c'est la mort! et tout cela... ce sont les brigands.

Une bande compacte de ces malfaiteurs s'avance, écartant ceux qui osent encore s'opposer à son passage; ils arrivent près de la maison, ils pénètrent de force dans le salon d'Inès... A leur tête marche leur redouté général.

O rage! le vaillant Alvarès sent bouillonner dans la poitrine son sang de guerrier: il met le sabre à la main, et fait tomber à ses pieds le premier brigand qui s'avance

vers lui... D'une voix tonnante il appelle ses amis, ses défenseurs... Il veut chasser cette horde infâme ou mourir en héros !

D'un geste, le chef des brigands arrête mille coups qui se dirigeaient vers le capitaine des dragons, puis il le regarde avec une terrible ironie. C'est donc là cet effroyable voleur ! et cependant c'est un jeune homme de vingt ans à peine, ses traits sont doux, il a les cheveux blonds, le sourire aux lèvres; son costume est brillant, c'est presque celui d'un gentilhomme; les broderies d'argent folâtrent sur son habit; il a belle et fière mine, le brigand des montagnes; une riche épée est suspendue à son côté, un flamboyant panache décore son chapeau... et pourtant ce n'est qu'un Cid de pillards! Le croirait-on, à voir cette mine avenante et fière ?

— Capitaine Alvarès, dit-il avec un ricanement, tu m'as bien souvent tué du monde, avec tes dragons maudits; je prends ma revanche, ce soir, comme tu vois!...

— Tu es trop lâche pour accepter mon défi, s'écria le capitaine furieux.

— Vîte, senor, dit énergiquement la dame Manolla, prenez vîte dans le château tout ce qui vous convient; mes bijoux, ma fortune sont à vous, à vos camarades; mais quittez promptement ces lieux que vous désolez.

O surprise! la jeune Inès, palpitante d'une émotion bizarre, a relevé la tête au son de voix du chef des voleurs... Elle contemple cet homme, pousse un grand cri, et se jette dans ses bras :

— Juan! s'écrie-t-elle! mon Juan! c'est donc toi... Je savais bien que tu serais venu... Tu es là, je n'ai plus peur, défends-nous de ces brigands!...

— Que parles-tu de te défendre, jeune fille, s'écria le chef; apprends enfin qui je suis ? On m'appelle Henrique Alimennos! je suis le brigand redoutable des montagnes de la Sierra-Nevada !

À cette révélation terrible, Inès pousse un second cri et tombe évanouie.

— Misérable! tu rends cette jeune fille folle, dit Alvarès avec angoisse.

— Folle, non pas, mais amoureuse, répondit le brigand avec un air de triomphe. Or donc, écoutez-bien, Messeigneurs, ce que je vais vous dire. La résistance est inutile, cette maison est entourée par un triple cordon de mes gens; à cette heure il n'y a aucun secours à attendre. Ici je suis le maître... écoutez-moi. Depuis longtemps j'aime Inès et j'en suis aimé. Je l'aime comme un espagnol! c'est tout dire; uu tigre tient moins à sa proie que moi à mon amour. Or donc, j'ai pris le nom de Juan, le fils de la pauvre Marguerite, de la chaumière voisine!... Et chaque matin j'allais tendrement deviser avec la signorita dans son grâcieux pavillon que vous connaissez. Vous me parliez de bijoux, de fortune, ma bonne dame. Ce n'est pas là, vrai Dieu! ce que nous cherchons ce soir, et je défends à un seul de mes gens, sous peine de mort, d'enlever rien d'ici, ne fût-ce qu'un maravédis. Mais ce qu'il me faut, c'est ma fiancée, mon Inès, celle dont on tyrannise les sentiments et qui a juré de n'être qu'à moi... On ne veut pas me la donner, je viens la prendre!

— Horreur! cria Mme Manolla éperdue.

— Oh! la fatalité! dit Alvarès, agitant sa lame ensanglantée. Mais en un moment il fut entouré et désarmé par dix hommes robustes de la troupe du bandit.

L'audacieux Alimennos saisit dans ses bras, comme il aurait fait d'un enfant, la jeune fille toujours évanouie; on aurait dit un loup emportant un agneau sans défense. Puis, avant de s'éloigner, il brave encore son rival :

— Adieu, capitaine, je te hais, dit-il, car souvent tu as fait couler le sang de mes soldats, car tu as voulu me ravir le cœur de ma bien-aimée... Je pourrais te tuer, j'aime mieux te laisser la vie; tes souffrances me vengeront plus que ne le ferait ton sang répandu.

— Tu as tort de ne pas me tuer, tandis que tu le peux, dit le capitaine d'une voix étranglée... Si je vis pour souffrir, je vis aussi pour me venger. Oh! l'horrible tempête de haines que tu amasses sur ta tête, insensé!

Le chef de brigands répondit par un ricanement prolongé; il fit signe à ses hommes d'épargner Alvarès et de le suivre, puis il s'enfuit légèrement, emportant avec précaution sa grâcieuse proie. En un moment le salon fut désert.

— Inès! Inès! cria convulsivement la mère éplorée, mon amour! ma fille!... Ah!...

Ce fut le dernier cri de la mère; elle retomba dans les bras du capitaine sans force et sans vie... Son cœur ne battait plus, elle était morte!

— Fatalité! fatalité! dit l'officier, en brisant avec un inexprimable délire son sabre contre la muraille.

— Fatalité!... — Puis un sombre génie lui murmurait à l'oreille cet autre mot: Vengeance!!

CHAPITRE QUATRIÈME.

Un mariage dans les montagnes.

A la frontière méridionale de l'Espagne, et non loin de Grenade s'étend la vaste chaîne de monts qu'on appelle la Sierra-Nevada.

C'est là, dans ces mille défilés, dans ces gorges, dans ces ravins, au milieu de cet inextricable labyrinthe que la nature a formé sur la terre, c'est là que l'audacieux ravisseur a planté sa tente! Lui seul connaît à fond les traces de ces mille routes qui se croisent en sens divers, et sont autant de piéges pour l'inhabile voyageur. Lui seul, le prince des bandits, connaît bien ses montagnes, ses vieilles et fidèles amies qui ne l'ont jamais trompé; il a creusé leurs larges flancs pour s'y faire des retraites, et les monts

dociles ont recélé le brigand et tous ses compagnons. C'est en vain que les soldats de Sa Majesté Catholique ont cru maintes fois pouvoir se hasarder dans ces endroits périlleux, avec l'espoir de capturer enfin le terrible Alimennos. Tous ceux qui sont entrés dans cette sorte de gouffre n'en sont point revenus, et les oiseaux de proie ont dévoré leurs cadavres ignominieusement laissés sans sépulture.

Quelquefois le capitaine Alvarès, à la tête de ses dragons, avait pourchassé les brigands dans la plaine, lorsqu'ils sortaient de leurs repaires; il leur en avait même tué un certain nombre, mais jamais il n'avait réussi à faire prisonnier ce chef qui semblait jeter au monde civilisé un éternel défi!

Il est minuit, heure sinistre! Alimennos traverse à grands pas la campagne pour regagner les monts qui lui servent d'asile: il fuit, emportant la jeune fille qui ne fait pas encore le moindre mouvement. Pour la première fois le brigand à l'âme de fer se sent ému; une vague inquiétude l'obsède... Si la senora était morte, si l'horreur de cette révolution subite avait brisé ce corps si frêle et si délicat; si son âme, déliée de ses liens terrestres par cette brusque secousse, était remontée vers le ciel!... Alimennos tremble... il s'arrête, il touche le front de la jeune fille... Ce front si pur est froid, glacé comme la tombe... Grand Dieu! mais son cœur bat, elle respire encore, elle n'est pas tuée. — Merci, Seigneur! s'écrie involontairement Alimennos. — Le brigand songe à Dieu, parce qu'il a tremblé pour celle qu'il aime.

Ainsi Dieu est partout, même dans la bouche de l'impie!

Cependant les brigands arrivent à la Sierra-Nevada; le chef veut être seul, et s'enfonce dans le flanc d'une montagne où se trouve creusé son logis, espèce de salon souterrain richement meublé de rapines de toute nature; il dépose la jeune fille sur un siége et congédie brusquement ses hommes, sans s'inquiéter des murmures qu'ils font entendre et du vif mécontentement qui éclate dans leurs traits, par

suite de la défense qu'ils ont reçue de piller la villa si riche et si splendide. Vrai Dieu ! la belle proie manquée par tous ces voleurs ! C'était bien la peine de risquer une expédition si hardie et de surprendre un château peuplé de merveilles, pour n'emporter qu'une femme! Est-ce que les femmes maintenant sont si difficiles à prendre? — Est-ce qu'elles ont tant de prix? — Est-ce que le capitaine a perdu la tête? — Une femme ! encore il la tient pour lui seul.... — C'est monstrueux. — C'est une trahison !

Telles sont les réflexions que font les compagnons d'Henrique, mais à voix basse, bien entendu, car si le capitaine avait saisi quelque chose de ces propos égrillards, il y aurait eu plus d'un coup de justice expéditive. Malheureux bandits ! ils ont subi mille fois le supplice de Tantale ; ils ont vu de l'or, et malgré leur soif, ils n'ont pu en prendre ; ils en ont vu beaucoup, et ils n'en ont pas ravi une parcelle. Le chef le leur avait défendu ! — Mais par Saint-Jacques-de-Compostelle ! il ne devrait pas souvent jouer à ce jeu-là !...

Cependant, Henrique Alimennos est seul avec sa proie ; il la contemple à la lueur d'une lampe pâle et vacillante ; il a le regard sombre, il a toujours l'air anxieux, et la respectueuse attitude de son rôle de Juan lui revient malgré lui. On dirait qu'il a peur du réveil de cette enfant.

Oui, vraiment, il en a peur ! Ainsi sont faits les hommes. Les plus fiers ont toujours au fond du cœur quelque endroit vulnérable qui, pareil au talon d'Achille, n'a pas été plongé dans le Styx.

Au bout de quelques instants de stupeur et de silence, Inès se réveille ; elle rassemble ses souvenirs confus, mais ses yeux demeurent fixes, étonnés ; on voit qu'elle ne se souvient pas encore de la scène terrible qui s'est passée. Elle songe à son mariage, à la fête, puis... rien... la mémoire ne lui revient pas encore. Enfin, son regard se porte sur Henrique qui la contemple, muet, découvert, l'œil humide, comme le beau Juan de ses causeries matinales. Elle se souvient alors et se redresse énergiquement.

Elle dit d'une voix brève et saccadée :

—Vous n'êtes pas Juan, mais Alimennos de la Sierra-Nevada; vous êtes un brigand, et vous m'avez enlevée.

—Oui, dit l'autre en tremblant d'émoi.

—Que prétendez-vous faire de moi, senor bandit?

La voix d'Inès n'exprimait point la colère; la jeune fille enlevée loin des siens ne semblait point ressentir d'épouvante. Elle réfléchissait.

—Ce que je prétends faire de vous? rien, sur mon âme! fit Henrique avec douceur, rien que ce que vous voudrez. Ordonnez : le paysan ou l'*autre* (il n'osa pas prononcer le mot) est toujours votre esclave, jeune fille, votre respectueux adorateur, ô ma gentille madone! Ordonnez, je suis prêt.

—Vous êtes un infâme audacieux.

—Accablez-moi d'épithètes injurieures, outragez-moi, tuez-moi, pauvre enfant; je répondrai toujours par ce seul mot : je vous aime. Oui, j'ai pour vous la passion la plus ardente; il suffirait de votre souvenir peut-être pour me donner la force de soulever, nouvel Atlas, ces monts dont le poids pèse sur nos têtes. Je vous aime, c'est-à-dire que, pour vous, je sacrifierais non seulement ma vie, mais celle de tous mes chers compagnons... car, pour vous enlever, j'ai mis en péril, sans y songer un moment, le sort de mille braves. Et puis, vous ne me connaissez pas : vous ne savez pas qu'on m'appelle le géant de ces montagnes!... Je suis le chef, le prince, le roi, la terreur du pays qui m'environne. Ici, dans ces défilés, je suis à l'abri de cette société qui me vomit ses sbires; quand ils sont arrivés jusqu'aux environs de ces retraites, ils tombent écrasés par des forces invisibles. On tremble devant moi. Je suis le maître, Inès; je suis plus qu'un homme pour les autres hommes, je suis presque un dieu! Les balles glissent sur mon corps, le fer s'émousse quand il me frappe. Je ne sais pas ce qu'on nomme la peur... et devant vous cependant, mon Inès, je retrouve mes vingt ans et ma faible jeunesse, je suis un enfant qui pleure!...

— Senor, répliqua-t-elle, vous allez me rendre à ma mère, à mon fiancé !

— Au capitaine Alvarès, s'écria le brigand avec rage, au capitaine? Oh ! non.

— Eh bien ! vous ne m'aimez pas, Juan....

Ces simples mots apaisèrent la tempête; le faux Juan s'adoucit tout-à-coup ; humble et docile, il dit d'une voix déchirante :

— Inès, j'obéirai ; je vais vous rendre à cet homme... à votre mère. Venez.

Mais elle lui saisit les mains avec égarement, et, pleine d'exaltation, elle s'écria, rayonnante d'une beauté sublime :

— Non ! non ! je reste, Juan, je reste. Eclate, ô volcan d'amour qui bouillonnais dans mon cœur ! C'est toi que j'aime, vois-tu, toi seul. Que m'importe qui tu es? tu es mon amant. J'aimais Juan le pauvre laboureur, j'aimerai Henrique Alimennos, le fier génie des monts de la Sierra-Nevada. Quand une espagnole a respiré l'amour, c'est que Dieu l'enchaîne à celui qui lui inspire ce sentiment de feu. Comme toi, je ne dirai qu'un mot : *Je t'aime!* Tes idées seront à moi ; j'appellerai préjugé ce que tu diras préjugé, vertu ce que tu nommeras vertu. Qu'est-ce qui fait la gloire? C'est la force et l'intelligence. Tu es fort, tu es brave, tu es grand.... Tu es le mauvais génie des autres : que m'importe? Tu es mon bon génie à moi, cela me suffit. Est-ce que, d'ailleurs, je croyais que tu fusses un paysan avec tes beaux cheveux, tes belles mains, tes beaux habits? Est-ce que je ne voyais pas que tu étais quelque chose que tu voulais me cacher? Je t'aimais cependant. Pourquoi? Parce que Dieu l'a voulu ainsi ; parce que nos destinées sont depuis longtemps liées l'une à l'autre. Il faudrait être sacrilége pour me séparer de toi.... Tu as bien fait de me ravir à cet homme, à ce capitaine que je n'épousais qu'avec douleur; car au milieu de ces fêtes resplendissantes, il me manquait ma plus riche étoile : mon amour ! Et maintenant tu m'aimes, je le vois; car tu n'hésiterais

pas à m'obéir, même à cette heure où tu es le maître. Sois heureux, Juan, voici ta femme. Qui que tu sois, je suis ta femme, entends-tu bien? Je suis à toi, prête à t'aimer vivant, et prête à te pleurer mort, comme ta fidèle veuve.

Elle dit, et tomba épuisée dans les bras d'Alimennos qui la couvrit de baisers brûlants.

— Ah! merci, mon ange, dit-il enivré, merci! Je ne méritais peut-être pas tant de bonheur....

Ainsi tu l'as dit toi-même : tu es ma femme, tu es à moi; sois bénie... mais aussi, sois heureuse. Non, jamais, tu n'aurais connu d'amant plus empressé que moi; tu seras la reine, la déesse en ces lieux où je commande. A toi mes richesses, les fines étoffes, les parures, à toi les dépouilles des deux mondes; je veux qu'on t'adore ici. Rien n'est trop beau, trop magnifique pour toi, sublime enfant, héroïne d'amour.... Sois donc à moi : à nous les délices, les joies que les hommes cupides ne connaissent point; à nous, dans ces cavernes, les délices du ciel! Enfant, c'est toi qui l'as dit : tu m'aimes; sois à moi....

Mais le premier moment de délire passé, la jeune vierge se détacha des bras de son amant :

— Silence, dit-elle, point de ces impétueux transports, Henrique; je serai à vous quand je serai votre femme. Mon honneur est le seul *préjugé* que je vous demande la permission de garder. Mon honneur et ma religion... je les conserverai toujours.

— Quand vous serez ma femme, senora! Que voulez-vous dire, par saint Jacques?

— Je veux dire quand un prêtre nous aura bénis.

Le brigand éclata de rire :

— Est-ce que vous croyez, mon enfant, que j'ai des robes noires enrôlées parmi mes soldats, ou que nous pouvons aller tranquillement nous marier dans la cathédrale de Grenade?

— Silence! dit la vierge avec solennité; ne blasphémez pas des choses saintes; les hommes les plus corrompus ont

toujours un reste de piété qui les sauvera peut-être au jour du jugement suprême. Vous dites connaître l'amour, ce rayon de la divinité... et vous seriez un impie ! Non, Henrique, cela n'est pas possible. D'ailleurs, voulez-vous flétrir devant Dieu la femme que vous aimez de tout votre cœur ?

— Comment voulez-vous qu'un prêtre nous unisse? répondit le brigand étonné.

— Ecoutez-moi, dit encore Inès; au nombre des personnes les plus dévouées à notre famille, au nombre des meilleurs amis de mon père, se trouve un respectable prêtre; il s'appelle le curé Berlinos. Un mot de ma main le ferait arriver jusqu'au fond de ces montagnes; une prière de moi suffira pour qu'il consente à nous unir. Qu'il vienne, et je lui dirai :—Vous deviez m'unir au capitaine Alvarès, mais je ne l'aimais point d'amour, je ne l'épousais que par dévoûment. Celui que j'aime est ici. Aimé par moi, maudit par tous, il ne peut être maudit par vous, car vous êtes un prêtre chrétien; et, du moins, malgré ses anathèmes, il connaîtra les deux plus nobles joies de la vie terrestre : la bénédiction du ministre catholique et la chaste alliance de la femme adorée....

Voilà ce que je lui dirai; Henrique, le voulez-vous?

— Et s'il refuse?

—Alors, dit-elle impétueusement, je serai damnée avec toi, et ma damnation éternelle retombera sur lui. Mais, ajouta-t-elle plus doucement, il ne refusera pas, le bon pasteur.... Ecoutez-moi donc, Henrique : je vais écrire au vénérable Berlinos pour qu'il vienne assister sa fille dans la circonstance la plus solennelle de sa vie. Pouvez-vous, oui ou non, lui faire parvenir un billet sans danger?

Alimennos, toujours docile, réfléchit un moment et répondit :

—Dès demain, signora, votre volonté sera faite.

—C'est bien, laissez-moi reposer, de grâce, fit-elle en le congédiant; car je jure qu'avant la bénédiction du prêtre, vous ne recevrez rien de moi, pas même un seul baiser.

Chose étrange! le fier brigand, subjugué par l'ascendant d'une faible femme, s'éloigne, et, quoique bouillonnant d'amour, il abandonne au milieu d'une nuit pleine de fièvre l'amante qu'il tenait en sa puissance, et qui lui commande en reine, lorsqu'elle n'est que sa captive et qu'elle lui a dévoilé toutes les faiblesses de son cœur!...

Admirez aussi le pouvoir de l'amour sur cette frêle enfant. Au lieu de ressentir une profonde horreur de se voir ensevelie, pour ainsi dire, dans les entrailles de la terre; au lieu de reculer épouvantée du contact d'un brigand détesté, elle l'enveloppe de sa tendresse comme d'une égide, elle le domine, elle l'aime sans appréhension et sans effroi, mais avec toute l'ardeur du sentiment de l'épouse. Elle veut être à lui pour toujours! Et dans son délire langoureux, elle oublie l'infortuné capitaine Alvarès, elle ne songe plus même à sa mère, — à sa pauvre mère qu'elle ne croit pas morte, hélas!

O jeunes femmes écloses sous le soleil d'Espagne! votre cœur est brûlant comme le ciel qui vous a vu naître. Il faut que l'amour soit votre couronne de mariée.

Inès passa la nuit dans la solitude; on devine qu'elle ne dormit pas et qu'elle fut toute à ses tumultueuses pensées. Toutefois, elle était bien résolue de lier sa vie tout entière à celle d'Henrique; rien n'aurait pu la dissuader de cette résolution, et d'une main ferme elle écrivit le billet qui devait appeler le curé Berlinos dans ces montagnes de la Sierra-Nevada, pour accomplir son pieux ministère, pour faire deux époux....

Le lendemain, de grand matin, le bon prêtre reçut par un mystérieux message une lettre de l'écriture d'Inès; il se hâta de lire ce qui suit:

« Bon père, vous avez connu, chéri l'officier Manolla,
» l'auteur de mon existence; depuis lors, sans doute, vous
» vous occupez pieusement à consoler ma mère de l'enlève-
» ment de sa fille. Vous tous qui m'aimez, ne craignez rien
» pour moi; je suis en sûreté sous la sauvegarde d'un

» homme pour qui la loyauté n'est pas un vain mot. Je ne » sais si je m'abuse, bon père ; mais je crois que vous » m'avez toujours aimée comme votre enfant. Eh bien ! si » vous m'aimez encore, si vous tenez à mon bonheur dans » cette vie, à mon salut dans l'autre, ne manquez pas de » faire ce que je vous dis. Aussitôt la réception de ce bil- » let, mettez-vous en route, dirigez-vous du côté des monts » de la Sierra-Nevada ; vous vous arrêterez à l'endroit où » les cinq chemins se joignent, au lieu dit le *Santo-Jose- » pho*. Là, deux hommes dévoués vous serviront de guide ; » ils vous prieront de vous laisser bander les yeux ; obéis- » sez, de grâce, et suivez-les sans crainte ; ils vous con- » duiront près de moi.... Je vous prie, par le salut de » mon âme, vous ne courrez aucun péril ; c'est moi qui » vous l'assure. Ainsi, venez pour moi.

» Dites au capitaine Alvarès qu'il m'oublie.

» Votre fille bien-aimée et bien respectueuse,

» INÈS MANOLLA. »

A la lecture de ce billet, le courageux pasteur, qui priait auprès du corps glacé de la malheureuse veuve, s'écria :

— En route ! les morts ont moins besoin de nos prières que les vivants de nos secours. En route ! je pars pour les montagnes. Mon enfant m'appelle ; elle va peut-être mourir, elle appelle ma bénédiction dernière !... Ce n'est point la crainte du péril qui m'arrêterait ; car notre vie à nous, pauvres pasteurs, appartient à notre divin maître Jésus-Christ.

Puis bénissant le cadavre de la veuve Manolla :

— Adieu, dit-il, digne et sainte femme ! Adieu, pauvre mère percée des sept douleurs comme Marie. Je vais revoir ta fille, et la disposer peut-être à te rejoindre là-haut.

Il dit, et s'éloigna d'un pas rapide, se dirigeant vers le lieu que la missive lui indique ; il arrive à l'endroit du *Santo-Josepho*, sans que son cœur batte de la moindre crainte ; deux hommes se présentent, lui bandent les yeux

silencieusement, et le guident avec mille marques de respect à travers les interminables détours de la Sierra-Nevada; au bout de trois quarts d'heure de marche, on s'arrête : le bandeau tombe des yeux du prêtre. Berlinos regarde; il est dans une sorte de caverne, dans ce souterrain dont nous avons donné plus haut une courte description. Devant lui se présente Inès, le front riant, le regard illuminé de joie; et près d'elle se dresse, dans sa taille majestueuse, le jeune et fier ravisseur, Henrique Alimennos le maudit.

O surprise! la jeune fille est calme, souriante; elle ne songe pas à mourir; les roses de la vie colorent sa joue, comme au temps où elle respirait l'air pur en liberté. Quel est ce mystère? Elle échange avec le brigand un regard d'intelligence et d'amour.

Inès s'agenouilla devant le pasteur.

—Soyez bénie, ma fille, dit-il en la relevant avec bonté, soyez bénie par le vieillard qui vous chérit comme un père. Vous m'avez appelé, j'accours, heureux et fier de partager vos périls, quels qu'ils puissent être, heureux de vous bénir si vous touchez à votre dernière heure!

En parlant ainsi, le prêtre fixait sur le brigand des yeux pleins d'un courage tranquille et résigné.

Mais le brigand ne répondit que par un ironique sourire à cette espèce de défi du saint homme.

La jeune fille reprit avec résolution :

— Mon père, je ne vous ai pas mandé pour que vous m'aidiez à mourir, mais pour que vous m'unissiez à celui que j'aime.

—Pauvre enfant! dit le curé Berlinos qui croyait que la jeune senora avait perdu la raison; que parlez-vous encore de mariage? Vous songez à la vie, au bonheur, à la liberté; mais vous êtes au pouvoir d'un homme impitoyable; il ne lâchera pas sa captive, malgré toutes vos prières et les miennes. Un mariage! je vois bien la fiancée; mais, hélas! votre malheureux fiancé est bien loin d'ici.

—Mon père, voilà celui que j'aime, voilà l'homme à qui je vous prie de m'unir devant Dieu.

Et, toujours souriante, elle montrait du geste Henrique Alimennos.

— Oh! je suis bien dans mon bon sens, cher pasteur, continua-t-elle ; vous semblez en douter ; mais écoutez-moi. L'homme que vous voyez là, debout, est celui qui a reçu mes premiers serments, ma première tendresse. A l'insu de ma mère, je le recevais chaque matin dans le petit pavillon situé au bout du parc. Je ne savais pas, il est vrai, que ce fût l'homme terrible que vous dites; il avait pris le costume et les allures d'un paysan d'Andalousie. Ainsi, je l'aimai comme une espagnole, c'est-à-dire prête à partager son sort quel qu'il fût, à le regarder toujours comme mon maître et mon seigneur, quand même il n'aurait été pour tout le monde qu'un vil esclave. Je l'aimai, je l'aime encore, bon père, et je suis presque heureuse de cet enlèvement que vous déplorez tous comme une catastrophe, comme le ravage du tonnerre! Mais, ajouta la jeune vierge avec une expression de pudeur charmante, quelque fort, quelque vivace que fût mon amour, je suis toujours restée pure; et, prête à lier ma vie aux étranges destinées de l'homme chéri, j'ai voulu sanctifier cette union par la présence d'un ministre du Seigneur.

Elle dit, et s'agenouilla de nouveau.

Le terrible fiancé restait toujours immobile, fixant sur le prêtre des regards étincelants.

—Folie! folie que tout cela, mon enfant, s'écria le curé Berlinos; sans doute, les tortures morales que l'on vous a fait subir vous font tenir ce langage insensé; mais vous aviez accepté la main de l'honorable capitaine Alvarès del Hespidos, vous n'aimiez donc pas le bandit qui vous opprime.

—Misérable! murmura le fougueux Alimennos.

—Oh! dit Inès, non, bon père; on ne m'opprime pas ici, je suis libre, libre de mes démarches et de mon cœur, et je

me crois aussi en sûreté sous l'aîle puissante de mon fiancé, même au milieu de ces noires cavernes, que si j'étais en plein soleil dans les rues populeuses et brillantes de Grenade.

—Mais Alvarès ?...

— Je ne l'aimais que d'une pure et douce amitié.

— Mais votre mère ?...

— Elle ne pourra que me bénir d'être toujours restée pieuse et pure, malgré l'amour qui dévorait mon cœur.

—Ah ! votre mère... vous ne savez pas qu'elle est morte !

— Grand Dieu !

—Oui, morte d'horreur cette même nuit ; et maintenant, si vous l'osez, devenez la femme de son meurtrier.

A cette terrifiante nouvelle, la jeune fille baissa le front comme un roseau courbé par l'orage, et des pleurs abondants coulèrent de ses joues.

Mais le bouillant Alimennos, qui contenait à grand'peine son impatience pendant toute cette scène, la laissa éclater eu voyant le prêtre montrer tant d'audace, et chercher à détourner de lui la femme qu'il aimait tant.

Il prit la parole pendant qu'Inès pleurait.

—Par mon saint patron ! s'écria-t-il, maudite robe noire ! ne suis-je pas trop bon d'écouter tes sermons depuis une heure ? Vrai Dieu ! il est déjà fort heureux pour toi que je tolère ta présence en ces lieux où aucun des tiens n'aurait pénétré que pour disparaître en morceaux. Or ça, saint homme, voici ce que j'ai à te dire : cette jeune fille et moi, nous nous aimons de la tendresse la plus vive et la plus vraie. Pour elle, je consens à te faire grâce, et même à souffrir tes discours sans qu'il te soit fait aucun mal. Mais si tu rechignes encore, si tu refuses de nous marier comme elle le demande, vrai Dieu ! tu seras dans une seconde auprès du Père-Eternel !...

Et le brigand furieux fit étinceler un large poignard.

—Faites, impie, dit le pasteur toujours calme et les bras croisés sur la poitrine.

Hors de lui, le bandit allait frapper et tacher de sang la robe virginale d'Inès ; mais celle-ci se redressa et sépara promptement le bourreau de la victime. Il ne fallut qu'un geste suppliant pour qu'Henrique remît son poignard dans le fourreau.

Puis la jeune fille s'adressa encore au curé Berlinos ; le délire lui revenait.

—Vous refusez, mon père?

— Oui , je refuse de cimenter cette alliance sacrilége. Qu'il me tue , qu'il me tue ; va , mon enfant , je n'ai pas peur.

— Mon père , continua-t-elle avec égarement , ne dites pas que vous me refusez. C'est la première grâce que je vous demande , et vous me la refusez ! Vous allez perdre mon âme, voyez-vous? Car je vous le dis encore : je l'aime ! je l'aime, quand même il serait un démon venu de l'enfer. —Vous dites que c'est un réprouvé; je vous réponds : je l'aime. Vous dites qu'il a fait mourir ma mère... je pleure ma mère et je vous réponds : je l'aime.—Vous ne voulez pas nous marier?... Eh bien ! je vous dis que je serai à lui sans être bénie par vous ; je vous dis que je perdrai mon âme, et que c'est vous qui en serez cause ! Vous le voyez : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour marcher dans les voies de Dieu , pour être sa femme et non sa maîtresse , et vous , l'ami de mon père , vous , pasteur chrétien que la Providence a mené en ces lieux , vous voulez perdre mon âme ! Faites , faites , mais je veux être à lui ; faites, mais jamais un prêtre ne prive les malheureux de sa bénédiction.

— Arrêtez ! s'écria Berlinos attendri en face du délire de la jeune Inès ; arrêtez , et calmez-vous ; ces paroles terribles et solennelles font plus d'impression sur moi que les armes menaçantes. Non , je ne perdrai pas votre âme , jeune fille ; et puisque la fatalité vous étreint dans ses serres , je veux au moins sauver votre vie de l'impureté. Je vous marierai.

—Oh ! merci , fit Inès en poussant un cri de reconnaissance.

Alimennos lui-même était violemment ému. Le Dieu qui faisait jaillir l'eau du rocher tirait des pleurs de cet homme de bronze.

C'est d'ailleurs un fait à constater, un fait que tous les écrivains nous racontent : les brigands espagnols ont toujours un fonds de piété ; quand la tempête de leurs mauvaises passions n'est pas soulevée, ils pensent à Dieu, à la Madone; ils invoquent les choses sacrées, et la prière s'échappe quelquefois de leurs lèvres, comme l'onde qui ruisselle, limpide, d'une source limoneuse.

En présence de l'héroïque amour de la vierge adorée, de la bonté paternelle du vieux prêtre qui consentait à les unir; et surtout en songeant que lui, maudit par les hommes, allait recevoir une épouse devant Dieu, le rude Alimennos fut ému jusqu'au fond des entrailles ; il pleura, et tira de ses vêtements une petite relique en pierres fines qu'il porta à ses lèvres avec recueillement. C'était sa manière de rendre hommage à l'éternel !

Après tout, le rude Alimennos n'avait que vingt ans !

Inès aperçut ce geste de son bien-aimé, elle vit dans ses mains briller la pieuse relique, et lui demanda ce qu'était ce bijou.

— C'est, répondit Henrique, un bijou sacré que j'ai toujours porté attaché au cou depuis ma naissance.

— Êtes-vous donc né dans ces montagnes, dit le vieux prêtre ?

— Non ; j'y ai été apporté à l'âge de trois ans par ces braves compagnons qui m'ont enlevé à je ne sais quels parents. J'ai grandi sous leurs yeux, ils ont pris soin de mon enfance ; et reconnaissant en moi de la bravoure et de l'intelligence, ils m'ont élu leur capitaine. Voilà tout ce que je sais de mon origine.

Inès et le vieux prêtre échangèrent un regard de surprise et de curiosité.

— Est-ce donc là, continua Berlinos, le seul signe auquel on puisse vous reconnaître ?

— Non, padre, fit Henrique; je porte encore au côté gauche, à la place où mon cœur palpite, une petite tache en forme de croix... Cette tache et la relique, je n'ai pas d'autres indices; mais peu m'importe? ajouta-t-il d'un air dégagé.

Inès contenait avec peine son émotion.

Le vieillard considéra quelque temps la relique en perles fines, il y découvrit un chiffre, des armes à lui connues; et tout-à-coup, il s'écria solennellement:

— Henrique Alimennos, brigand de la Sierra-Nevada... vous êtes le fils d'Alvarès del Hespidos, le capitaine des dragons!

— Oui, tu es son fils, répéta la jeune fille comme un vague et fidèle écho de la vérité.

— Moi! le fils du capitaine! dit le brigand stupéfait.

Alors le curé Berlinos et la jeune senora se mirent à lui raconter à l'envi l'histoire de son enfance, cette histoire douloureuse qu'Alvarès leur avait racontée tant de fois! Les signes de reconnaissance étaient certains; d'ailleurs Inès démêlait dans les traits de son Juan des marques de ressemblance avec ceux de son père... c'était sans doute pour cette raison qu'elle avait ressenti une certaine sympathie pour l'officier de dragons. Une attraction invisible l'avait rapprochée du père de son amant! Le vieillard et la jeune fille lui retracèrent le touchant tableau des paternelles douleurs; il y a vingt ans que le malheureux capitaine cherchait l'enfant qui lui avait été ravi; il y a vingt ans qu'Alvarès demandait au monde des consolations impossibles... Henrique entendit aussi parler de sa mère, de sa bonne et douce mère!... morte l'année même de la perte de son fils!... Il entendit parler de tout cela, le brigand des montagnes, et il gémit comme un de ces damnés qui sentent bien qu'ils ne retourneront plus au ciel.

— C'est la Providence qui vous parle par ma voix, s'écria le prêtre d'une voix inspirée. Venez, fils d'Alvarès, quittez cet affreux repaire où vous perdez votre corps et

votre âme. Venez avec nous, sous l'aîle de votre chaste fiancée, rejoindre le meilleur des pères et lui faire oublier toutes ses infortunes passées. Fils d'Alvarès! Dieu vous parle par ma voix : obéissez!

Et la belle senora joignait l'éloquence de ses regards humides aux paroles entraînantes du pasteur.

Henrique resta long-temps sombre et pensif, il sembla peser la résolution qu'il devait prendre; enfin il secoua la tête d'un air déterminé, et dit :

— Non, c'est inutile; je ne puis retourner dans ce monde qui m'a jeté tant de malédictions, tant de blasphèmes. Que je suis heureux d'avoir épargné les jours du capitaine, de ne pas avoir un parricide dans mes souvenirs; c'est la Providence qui a bien voulu m'épargner ce châtiment terrible. Allez donc, bon prêtre, consolez mon noble père; mais, par le salut de votre âme! ne lui dites jamais que vous avez retrouvé son fils dans l'hôte dangereux de ces monts sauvages. Qu'il ignore toujours quelle fut mon étrange destinée. Il me croit mort depuis vingt ans, et me pleure depuis de longs jours; il vaut mieux qu'il croit à la tombe qu'à l'ignominie. Hélas! au fond du cœur je ne m'abuse pas sur ma situation. Pasteur chrétien! vous allez m'unir à mon bon ange, à la plus charmante, à la plus vertueuse des créatures... puis vous quitterez sain et sauf la caverne d'Alimennos... Ne songez plus au fils d'Alvarès, il est mort pour le monde, pour son père, il doit l'être pour vous.

Telles furent les paroles d'Henrique; vainement le bon prêtre lui parla longtemps de miséricorde, de pardon, de vertu; vainement il le pressa de quitter son dangereux séjour et la carrière impie qu'il commençait à parcourir; le jeune bandit se montra inébranlable; de plus, il fit jurer à Berlinos de ne jamais révéler ce secret au malheureux capitaine. Berlinos le jura sur l'Evangile.

Un moment après cette intime causerie, Henrique conduisit sa fiancée et le vieillard dans une grande salle sou-

terraine où l'éclat des lampes jetait une vive lumière. Les compagnons du brigand étaient agenouillés sur deux files; quelques-uns tenaient leur chapelet à la main.

C'était le temple du mariage, c'étaient les témoins de la noce !

Au fond de ce lugubre sanctuaire d'hyménée, on avait disposé une espèce d'autel sur lequel s'élevait un crucifix. Le prêtre s'avança de ce côté, et fit agenouiller les mariés devant lui ; puis il leur donna sa bénédiction.

Le pauvre vieillard était profondément ému.

—Henrique Alimennos ! dit-il, vous prenez pour femme Inès de Manolla ici présente ?

— Oui, répondit-il avec assurance, et je la protégerai jusqu'à la mort.

— Et vous, Inès, vous prenez pour époux Henrique Alimennos, le bandit de la Sierra-Nevada ?

— Sur Dieu et sur mon âme ! je le prends pour époux; répliqua-t-elle.

— Devant Dieu, soyez unis ! que rien ne vous sépare ; ni les malheurs, ni les maladies, ni les épreuves. Il n'y a que l'impie qui sépare ce que Dieu vient d'unir.

—Amen ! répliqua l'assistance....

Ainsi furent unis en légitime mariage, sous les vieilles montagnes espagnoles, le brigand et la jeune vierge de l'Andalousie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Une malheureuse revanche.

Un mois s'était écoulé depuis l'imposante cérémonie que nous venons de décrire : et depuis le jour de son mariage, la femme du bandit, fidèle à ses serments, a montré à son bizarre époux la soumission la plus entière, le dévoûment le plus absolu, l'affection la plus tendre. Qu'elle serait heureuse sans cette vie infâme !

Mais peut-elle être heureuse? Elle tremble sans cesse pour les jours aventureux de son mari ; aussi le suit-elle dans toutes ses excursions, bravant la fatigue, méprisant les dangers et puisant son inaltérable énergie dans l'héroïsme de son amour.

Henrique est toujours pour elle l'amant le plus tendre et le plus empressé ; mais il a beau trouver l'ivresse dans les yeux noirs de sa compagne, dans ses caresses voluptueuses, dans sa présence continuelle... Henrique a le sombre nuage du remords qui lui pèse sur le front. Il ne peut retrouver son insouciance de naguère ; il n'a plus la même prudence, la même ardeur quand il guide ses vautours à la curée. Il ne veut plus surtout qu'on répande de sang.

Bientôt les brigands ne voudront plus de leur chef.

Faut-il le dire? Aimé d'Inès, fils du noble del Hespidos, le jeune espagnol sent bien que l'infâmie lui pèse; et cette idée salutaire a germé dans son âme, depuis qu'il sait quel est son père, et qu'il a pensé à Dieu sous l'influence du vieux pasteur.

Mais le malheureux est entré dans une voie d'où l'on ne sort plus que pour aller au gibet ! !

Cependant, — ce jour-là, — les échos de la montagne retentissent du bruit multiplié d'une vive fusillade. Les dragons ont surpris le chemin des défilés ; ils ont audacieusement attaqué les bandits à l'entrée même de leurs cavernes. Les casques et les glaives brillent au soleil, et la lutte la plus affreuse fait gémir les flancs de la Sierra-Nevada.

Alimennos a retrouvé son courage de tigre; l'odeur de la poudre et du sang, le tonnerre des fusillades, le choc du fer... tout lui rappelle ses beaux jours, ses jours d'indifférence, de dangers et de victoires. Il frappe, il frappe toujours ; il étonne, il fascine; il est brave et beau comme le dieu Mars !... Entouré de l'élite de sa troupe, il repousse les dragons qui osent l'attaquer, et qui n'ont pas craint de s'aventurer dans ses défilés, où ils trouveront leurs tom-

beaux ! Encore un moment, Alimennos sera vainqueur, comme toujours !

Mais, ô ciel, toute cette bouillante valeur s'éteint comme par magie, le bras du victorieux bandit retombe sans force, le fer échappe de sa main frémissante.

Est-ce qu'il a peur?

C'est qu'il se trouve en face du commandant des dragons qui accourt avec un groupe nombreux de ses soldats pour réduire le rebelle et vaincre cet invincible ; car les bandits, vaincus sur les autres points, se mettent à fuir en désordre, ou demeurent lâchement prisonniers.

L'escorte du chef elle-même, voyant le découragement de celui-ci, n'oppose plus de résistance à la fureur des assaillants.

Est-ce qu'Alimennos a peur?

Nous ne savons si c'est de la peur, mais il est vaincu !

Il est en face du capitaine Alvarès....

—Ah ! s'écrie celui-ci avec arrogance et triomphe, tu trembles enfin, mon beau ravisseur ; à ton tour, maintenant, te voilà pris, voleur de femmes ! Comme tu as mal fait de ne pas me tuer, n'est-ce pas, tandis que tu le pouvais, pendant cette nuit épouvantable que tu te rappelles. Lâche ! lâche ! eh bien ! depuis ce temps, je n'ai vécu que pour ma vengeance ; j'ai épié jour et nuit ta retraite, j'ai déchiffré le labyrinthe de ce repaire montagneux. Eclairé par le flambeau de ma haine, j'ai étudié la Sierra-Nevada, et je la connais aussi bien que toi, brigand. Ta troupe est enveloppée; elle est en mon pouvoir, elle sera réduite en poussière. A mon tour de te crier : plus de résistance, bandit ! une triple colonne de mes dragons environne ta retraite ; tu es à moi, à ma vengeance. Oh ! je vais venger sur vous, brigands, mon enfant et ma fiancée... Après, je pourrai mourir.

On entendait, en effet, les dragons vainqueurs cerner toutes les issues et pousser des cris de victoire.

Alimennos dit avec calme et douceur :

—Monseigneur, je n'aurais qu'un mot à dire pour vous faire repentir de vos actions et de vos paroles. Ce mot, je ne le dirai qu'à vous.

—Ah! tu me braves encore, traître; le tigre se change en couleuvre pour ramper et me mordre sans doute. Mais tiens!... toi, je ne te manquerai pas.

Alvarès aussitôt arme un de ses pistolets, fait feu : le brigand tombe en poussant un grand cri, en appelant Inès.

A ce long cri de détresse et d'amour, une femme éplorée s'élance du fond de la caverne : c'est la senora Manolla, l'épouse du bandit! Elle accourt, se jette sur le corps de celui qu'elle adore, étanche ses plaies, le couvre de baisers et de larmes, et lance au meurtrier mille malédictions poignantes.

—Femme impure! hurle le capitaine hors de lui, va rejoindre le brigand à qui ma fiancée indigne n'a pas craint de lier ses jours.

—Frappe, dit-elle; mais avant, écoute : monstre! tu viens de tuer ton fils!!

—Mon fils! mon fils!—Et la main prête à frapper s'arrête, et l'officier a le froid de l'horreur qui lui circule dans les veines; il se jette à son tour sur le blessé, écarte ses vêtements. A ses yeux brillent la petite relique qu'il reconnaît, et le signe caractéristique en forme de croix qui s'étale sur la poitrine du bandit.

—Oh! c'est mon fils! fit Alvarès avec un accent déchirant. Du secours! du secours!...

—Silence! je vais mourir, reprit Henrique d'une voix faible; tout secours est inutile.

—Prêtre maudit! que ne m'as-tu révélé ce secret horrible?...

—Il a bien fait, mon père, il a bien fait; il a été fidèle à son serment. Et vous, noble et vaillant capitaine, taisez-vous, que ce secret meure avec moi. Ne déshonorez point votre sang.... Inès... ta main dans la mienne... je vais mourir. Dieu me rappelle à lui. Tant mieux; je ne pou-

vais plus vivre ainsi ; j'avais connu le remords, et je ne pouvais revenir au bien.... Dieu m'épargne les tortures d'une plus longue existence. Ah ! je meurs ; bénissez-moi et pardonnez-moi, mon père....

— O désespoir ! l'avoir pleuré vingt ans de toutes les forces de mon âme, et le retrouver mon ennemi, le retrouver sanglant sous la balle de mon pistolet ! Ombre de sa mère ! viens, plane sur ces montagnes, vois ce que j'ai fait de notre fils....

Mais Henrique n'entendait plus ; il était mort dans les bras d'Inès.

. . . .

La veuve du bandit et le capitaine del Hespidos entrèrent chacun dans un cloître, où ils terminèrent leurs jours dans la prière.

LE SPADASSIN DE FLORENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le doigt de Dieu.

Fabricio Spoliati, de Florence, était bien l'homme le plus audacieux, le plus implacable ; si toutefois on peut appeler homme un spadassin d'Italie. Il vivait dans un quartier de la ville presque désert, et ne sortait jamais pendant le jour. Mais quand venait l'ombre, le hardi Fabricio, défiant les sbires et les officiers de la police florentine, s'enveloppait de son noir manteau et parcourait les rues pour chercher les victimes désignées à son poignard. Car il ne se sentait plus d'âme, et jamais il ne pensait à

Dieu ! Son Dieu, à lui, c'était l'or : pour de l'or, il se dévouait aux basses vengeances des seigneurs ; il assassinait comme un lâche, il s'était fait un cœur de bronze comme sa main. Et plus d'un cavalier, frappé dans la nuit, avait maudit, en tombant, Fabricio, le bravi de Florence !

Eh bien ! cet homme-là, si perfide et si dur, avait pourtant en lui une corde sensible, un reflet de vie, un amour. Dieu ne laisse pas une âme complètement s'éteindre, ne fût-ce que pour pouvoir la réveiller au jour du jugement. Oui, Fabricio, l'infâme spadassin, avait un amour ;—non pas un amour de femme, mais un amour plus profond, plus pur ! — Il avait un frère qui vivait avec lui, un frère jeune et beau, à qui toujours il avait tenu lieu de père, un frère de vingt ans, aux cheveux bouclés, au fin visage d'enfant !... Et cet impur bravi aimait le beau jeune homme comme une mère aime son fils, comme un vieillard aime un peu de soleil sur sa froide et blanche chevelure. C'était une chose surprenante de voir le rude spadassin sourire et pleurer, lorsqu'il entourait de soins paternels son jeune Bernardo. Ce n'était plus alors cet être insensible, avare, aimant l'or pardessus tout. De l'or ! il en versait à pleines mains pour rendre heureux son enfant chéri, pour lui donner les plus fins manteaux, les plus riches broderies ; rien ne lui coûtait. Bernardo, lui, n'aimait pas son frère le spadassin ; il le dédaignait, le rudoyait sans cesse, comme on voit l'agaçant lévrier abuser de la tendresse du tigre.... Il prenait largement l'or de Fabricio, sans lui donner un remercîment ; puis il courait s'amuser dans tout Florence, en cachant bien son nom et sa naissance. Et vraiment ! il faisait bien de cacher son nom de Spoliati, ce nom détesté, traîné dans la boue. Si l'on avait connu sa parenté avec le bravi, aurait il encore pu se faire passer pour un noble seigneur ? Aurait-il pu fréquenter les chevaliers et les comtes ? L'inviterait-on au bal du duc ?... Et surtout, la belle Rosa Lascati voudrait-elle encore de son amour ? Non ; on aurait de toutes parts alors chassé Bernardo avec les noms

d'infâme, de misérable et de lâche. Et Bernardo, qui avait l'âme amoureuse et fière, préférait son titre emprunté de chevalier et l'amour de sa Rosa à la tendresse d'un frère qu'il méprisait.

Fabricio pourtant l'aimait comme un fils adoré ; il excusait ce mépris dont le couvrait le jeune homme, et rien n'altérait cette tendresse profondément gravée dans son cœur. Souvent, quand le bravi écoutait sa pensée étourdie par le crime, il éprouvait une espèce de terreur, de remords. Armé de son poignard, il défiait tous ses ennemis, tous les justiciers, toutes les haines, et même l'enfer ! Mais lorsqu'il songeait que la mort pouvait lui ravir son Bernardo, alors il retrouvait son âme d'autrefois, son âme sensible et craintive.... Il tremblait jusqu'au fond des entrailles que Dieu ne le punît ainsi de ses crimes et de son impiété. Dans ces moment d'angoisse, Spoliati se jetait à genoux et priait l'Eternel de ne pas faire mourir son frère avant lui ; son frère, qu'il croyait toujours voir dans ses premières années, bégayant le nom de leur père, et l'aimant alors avec un épanchement naïf. Il savait que Bernardo sortait toujours le soir dans Florence, avec des habits galants et parfumés.— Sans doute se disait Spoliati, cet enfant va chez une femme, et c'est un amour bien dangereux que l'amour d'une florentine ! Il y a toujours le poignard d'un rival caché sous les rideaux de l'amante ! Bernardo... grands Dieux ! si, un jour, il n'allait plus rentrer, et.... Mais quelle est cette femme qu'il aime ? Il ne veut rien me dire, le méchant enfant, rien ! Je pourrais lui faire avoir cette femme pourtant ; j'ai bien de l'or caché, là ; je pourrais veiller sur lui aussi, déjouer la jalousie de ses rivaux.... Mais non, il ne me dira rien, rien ! Méchant Bernardo !

Vainement tous les jours le spadassin interrogeait son frère avec une tendresse inquiète, vainement le suppliait-il de rester quelquefois au logis, sous prétexte que l'air des nuits était pernicieux et que Florence était pleine de sty-

lets ; l'insouciant jeune homme ne l'écoutait qu'à peine.... Tout le jour, il errait dans les tavernes avec les jeunes nobles, ses amis ; et le soir, il soupirait sous le balcon de Rosa. Spoliati ne pouvait rien savoir.

Un soir donc, comme Bernardo n'était pas là, le bravi était seul dans son obscure demeure. Il réfléchissait ; et bientôt, son caractère reprenant le dessus, il s'en vient à prendre son stylet, puis à le contempler avec amour.—Oh ! Madona, fit-il, mon bon stylet, il y a longtemps que tu chômes. Voici cinq ou six jours que tu ne fais rien. Diavolo ! est-ce que mon crédit diminuerait ? Est-ce que les amants ou les ambitieux seigneurs auraient oublié le bravi Fabricio Spoliati ? Madona ! quel malheur ! Je me verrais obligé de dépenser toutes mes économies, et, de plus, comment ferais-je pour garnir la bourse sans fond de mon petit Bernardo ?

Comme le spadassin raisonnait ainsi, la porte s'ouvrit ; puis un homme tout couvert d'or et de broderies entra dans la chambre avec un air familier.

—Que saint Joseph soit avec vous, monseigneur le marquis, dit le bravi, dont la figure s'épanouit tout-à-coup à l'aspect de cette visite.

Le marquis de Bellinonté s'approcha de Fabricio et lui prit amicalement la main. En effet, dans cette Florence si fière, au sein de cette aristocratie brillante, lorsque tant de haines et de dédains s'élevaient en public contre le malheureux bravi, bien des nobles l'allaient voir en secret et le traitaient presque d'égal à égal. Ils avaient souvent besoin de son stylet expéditif, et, dès-lors, ils n'avaient plus ni dédain, ni haine pour l'assassin, bien au contraire : c'était alors: mon cher Fabricio, mon brave Spoliati. Et les comtes, les ducs, les marquis ôtaient même leurs gants pour serrer cette main rude et sanglante, sans compter l'or qu'ils lui donnaient; tellement ont de pouvoir la jalousie et l'ambition sur les seigneurs italiens, qui oublient tout pour les satisfaire, tout, jusqu'à leur orgueil !

Bellinonté, marquis puissant, le plus riche et le plus arrogant seigneur de Florence, s'était fait l'ami de l'assassin Fabricio. Ardent et vindicatif, ce marquis aurait tout sacrifié pour ses vengeances secrètes ; il s'était donc fait l'ami du bravi le plus redouté, le plus habile.... Plusieurs fois déjà, Spoliati avait reçu de son or; et l'arme du spadassin avait dignement répondu à l'attente du grand seigneur. Quand un semblable trafic s'est consommé entre deux hommes, ils n'ont plus de secrets entre eux. Il n'y a plus de noble et d'homme du peuple : ce ne sont plus que deux assassins qui préparent leur trame. Aussi le marquis, dépouillant sa fierté, dit au bravi :

—Fabricio, mon bon, tu m'as rendu dans la vie une foule de services signalés. C'est toi qui m'as délivré de ce maudit comte de Pollycastro, dont le crédit commençait à éclipser le mien dans la faveur du grand-duc ; c'est toi, mon très-cher Spoliati, qui as envoyé dans le rovaume des ombres mon vénérable oncle l'évêque, qui voulait me déshériter pour je ne sais quelle fredaine.... Eh bien ! aujourd'hui, mon ami, tu auras à me rendre un service encore plus grand que tous ceux que tu m'as rendus. Figure-toi que je suis amoureux !

—Quoi ! vraiment, l'ambition, l'amour des richesses étaient moins forts chez vous que l'amour d'une femme ? Ceci me surprend, fit le bravi dans son étonnement plus naïf que courtois.

—Tu vois, reprit en riant le marquis, que tu me faisais trop d'honneur. Oui, je suis amoureux, très-amoureux : une brune charmante, fine taille, sourire de reine, cheveux d'amour ! Une florentine enfin, la plus belle de nos Florentines. Je dois l'épouser dans un mois ; c'est Rosa Lascati, tu sais, la divine Rosa, tu dois connaître....

—Je ne connais aucune femme, dit brusquement Fabricio.

—Ah ! pardon ; c'est vrai... tu ne connais aucune femme, continua le seigneur ; mais écoute-moi, de grâce : qui

dit amoureux dit jaloux, n'est-ce pas? Aussi je suis jaloux autant qu'amoureux, d'autant plus que certains de mes amis m'ont beaucoup raillé aujourd'hui, prétendant que tous les soirs, quand je n'y étais pas, un chevalier masqué voltigeait sous les fenêtres de Rosa, et que même.... Tu comprends, Spoliati? Il te faut aller avant une heure d'ici sous le balcon de la belle pour voir ce qu'il en est; il le faut! Et si la dame parle à quelque jeune homme, un *de profundis* pour l'âme de cet homme; tu comprends, Spoliati?

Aussitôt Bellinonté mit entre les mains du bravi une grosse bourse d'or. Fabricio pesa la bourse, puis saluant le marquis avec respect:

—Que santo Pedro vous garde la porte du ciel, monseigneur; il sera fait selon votre désir.

Et Fabricio pesa encore la bourse dans sa main gauche, en prenant son stylet de la droite.

—Oh! s'écria Bellinonté transporté de joie, il faut que je t'embrasse, l'ami! Tu es mon seul, mon véritable ami. Rosa demeure dans la rue de Venise; c'est à deux pas d'ici. Vite, vite... va; le temps presse. Je suis si jaloux, si tu savais! C'est bien le plus grand service que tu puisses me rendre. Ah! j'aurais donné pour cet amour la succession de mon oncle l'évêque et toute la faveur du duc. Rosa! Rositta! que je t'aime!... Au revoir, Fabricio; sois prompt; demain, si tu m'apportes de bonnes nouvelles, tu verras comme je te récompenserai. Au revoir, Fabricio.

Le marquis disparut; trop lâche pour attendre lui même son rival et pour le défier dans un loyal combat, il achetait un assassin pour satisfaire sa jalousie! Comment l'amour peut-il trouver place à côté de tant d'infâmie et de lâcheté?

Spoliati se trouvait fort content de sa soirée. Cet homme avait un continuel besoin de coups de stylet, une rage pour les bourses d'or. Son habitude d'assassin était changée en nécessité; pour vivre, il lui fallait des nuits sombres,

des aventures douteuses, des jaloux, des luttes avec les sbires. Pour vivre, il lui fallait tout cela, comme il faut à l'homme vertueux un pur soleil, un baiser de femme, un beau soir, une promenade sur le lac d'azur. Fabricio avait reçu beaucoup d'argent; il prit son stylet et se dirigea vers la rue de Venise, sans songer qu'il jouait d'abord un rôle d'espion, sans songer que l'homme qu'il allait tuer était peut-être un beau jeune homme qui s'éveillait à la vie, qui avait devant lui tout un long avenir, — et qu'un pareil meurtre était un crime digne de l'enfer. Que lui faisait tout cela, à lui, Fabricio? Il avait reçu assez d'argent pour damner son âme et balancer le poids du remords!

Bientôt le spadassin se trouve avec ses armes au coin de la rue désignée. Il attend, l'œil fixé sur le balcon de la signora Rosa Lascati; il attend, décidé à frapper sans hésitation, sans écouter les cris d'agonie. Il est assez payé pour être aveugle, sourd et muet. Il ne songe plus à Dieu ni à son âme, mais il veut gagner consciencieusement l'argent du marquis.

Minuit sonne; la rue est silencieuse et sombre. Personne! Le marquis n'a-t-il point de rival? Spoliati s'impatiente; il tourne entre ses mains le stylet fidèle, il brûle de remplir dignement son rôle infâme!... Personne encore.... Oh! qu'est-ce donc là? C'est un blanc panache qui brille dans les ténèbres, un panache de chevalier. Oui, c'est le bout d'une épée qui reluit et dépasse un manteau. Quelqu'un! c'est sans doute le rival de Bellinonté. Attendons.... Oui, le balcon de Rosa s'illumine; une main de femme entrouvre la fenêtre et déploie une échelle de cordes. Le chevalier va monter où l'amour l'appelle.

—Pas encore, mon beau galant! Fabricio veille avec son stylet!

En prononçant ces mots, Spoliati s'élance; d'une main de fer il saisit l'amant inconnu par le bras, et le poignard exercé du bravi frappe droit au cœur.

Le malheureux cavalier pousse un soupir de malédic-

tion, et ce soupir trouble profondément le spadassin. Dieu! quelle idée!... Si c'était lui... lui, Bernardo!! C'est bien comme cela qu'il soupire.... Un rayon de lumière, venant du balcon de la jeune fille, éclaire le visage du mourant. Ah! quel cri terrible pousse le bravi! quel cri de damné! Ce mourant, c'est Bernardo, Bernardo!... Il a tué son frère, son enfant, lorsqu'il aurait livré ses jours pour lui épargner une douleur, une larme; il l'a tué au moment où il allait être heureux avec la femme aimée. Oh! quel déchirement de cœur, quelle angoisse! Comme la punition céleste a bien frappé cette âme maudite! Le voilà donc, son joli petit Bernardo, souillé de sang, avec un froid stylet dans le cœur, mort, oui, mort, déjà presque glacé. Spoliati, le féroce Spoliati, qui a vu d'un œil sec tant de jeunes agonies, pleure maintenant; il sanglotte, il se roule sur le pavé comme un insensé. Bien puni, Spoliati le spadassin! Il veut mourir aussi, et de ce même poignard.... Mais, au même moment, sa douleur se change en rage; cette âme est trop perdue pour retourner à Dieu. Fabricio blasphème; une invincible soif de vengeance brûle ses veines, il se vengera.—Le maudit marquis! s'écrie-t-il; le tigre de Bellinonté! A lui aussi je veux déchirer l'âme, je veux vivre pour me venger. Il est cause, ce traître, que j'ai tué mon frère. Aime-t-il quelque chose comme j'aime mon frère? Je me vengerai, et dans la tombe on ne se venge plus. Je veux donc vivre pour punir ce misérable Bellinonté.

Tout en parlant, Fabricio couvrait de baisers frémissants le cadavre de son pauvre frère.

Une patrouille nocturne passe, commandée par un lieutenant du grand-duc. Attirés par le bruit, les sbires s'avancent en bon ordre dans la rue de Venise. Aux lueurs d'une torche, ces soldats voient un homme debout avec un cadavre à ses pieds.

—Qui es-tu, nocturne assassin? dit le lieutenant à voix haute.

A ces mots, Fabricio revient à lui. Des sbires l'environnent. Mais que font des sbires à ce hardi spadassin qui les a tant de fois battus? Fierté singulière d'une âme dépravée! il méprise ces soldats et s'écrie:

—Qui je suis? Fabricio Spoliati, bravi de Florence!

A ce mot terrible, la troupe recule, et les hommes dispersés cherchent à fuir. En vain le lieutenant les rappelle, leur promettant une récompense digne de la capture; lui-même est forcé de fuir devant Fabricio le spadassin.

—Oui, fuyez, misérables! fuyez! crie le bravi en agitant sa longue épée. Ce n'est pas vous qui me livrerez au bourreau. Non, lâches! je veux vivre encore pour ma vengeance. Adieu, Bernardo!

Soudain, Spoliati s'enfonce dans les ténèbres d'un pas rapide, après avoir serré la main froide de celui qu'il vient d'assassiner.

CHAPITRE DEUXIÈME.

La dernière vengeance.

Vingt ans s'écoulent: le marquis de Bellinonté avait épousé la dame Rosa Lascati, dont il avait eu un fils, le chèvalier Luidgi. Le marquis, reconnaissant des services que Fabricio lui avait rendus, l'avait attaché à sa maison; ainsi, depuis vingt années le spadassin était le serviteur ou plutôt le confident de Bellinonté.

Spoliati semblait toujours aimer son maître comme autrefois; il prévenait tous ses désirs, l'entourait d'égards et de respect; il avait surtout semblé prendre en affection le jeune chevalier, fils du marquis. Pourtant, sous ces caresses et cette affection trompeuse se cachait une vieille haine, sourde, implacable; une de ces haines d'Italien, de bravi! Fabricio n'avait pas oublié que Bellinonté avait causé la mort de Bernardo; il ne pouvait pas oublier cela;

car son cœur saignait encore !... Et, lorsque, la nuit, étendu sur sa couche sans sommeil, le spadassin était torturé par le souvenir, l'image de Bernardo mourant passait devant ses yeux comme un fantôme infernal : il songeait alors que ce frère tant aimé, si jeune et si beau, avait souffert une mort déchirante ; et, loin de reconnaître le châtiment que lui infligeait la Providence, en le frappant dans son amour, Fabricio méditait pour consolation une vengeance digne de lui. Il n'avait pas voulu tuer le marquis : ce n'eût pas été là se venger. Il voulait faire souffrir à Bellinonté tout ce que lui, Fabricio, avait souffert. Et l'impitoyable spadassin, en voyant la tendresse que le marquis avait pour son fils, se disait avec une joie féroce : Ah ! le voilà qu'il aime quelqu'un comme j'aimais Bernardo. Je vais donc pouvoir faire souffrir l'infâme !... — Il préparait ainsi la volupté de sa haine avec un raffinement atroce ; cependant il paraissait aimer Luidgy et suivait tous ses pas avec un air de respectueuse affection ; mais il lançait à la dérobée sur le père et le fils des yeux étincelants de colère, comme le tigre dévore du regard la proie qu'il guette avec avidité.

Le chevalier Luidgy était un beau jeune homme de dix-neuf ans. C'était le seigneur le plus accompli de Florence. Fils unique d'un homme puissamment riche, comblé des faveurs du sort et de la nature, Luidgy ne semblait pas heureux. Qu'est-ce donc qui manquait à son bonheur ? Tout Florence l'admirait, son père l'adorait, et Paola, nièce du grand-duc, devait bientôt s'unir à lui par les liens du mariage. Amour, amitié, fortune, grandeur, tout s'unissait pour faire au jeune seigneur une couronne de félicité... Pourtant, il était triste et pâle, il recherchait la solitude ; et son sourire ressemblait au sourire d'un mourant !

La veille du jour des nobles fiançailles, lorsque déjà toute la ville préparait des fleurs, et qu'un air de fête animait Florence, Luidgy et Paola, les mains enlacées, er-

raient ensemble dans les jardins de Bellinonté. Le soleil était si beau, l'atmosphère si pure, et la verdure envoyait de si délicieux arômes que la vive Paola, tout énivrée de ces parfums et de ce beau ciel, s'abandonnait au folâtre langage de l'amour. Elle parlait à son amant, à son époux de leur fête d'hymen et de leur avenir ! Luidgy restait silencieux ; il serrait convulsivement les doigts de la jeune fille ; et tout-à-coup il mit douloureusement la main sur son cœur :

— Oh ! mon Dieu ! fit Luidgy.

— Qu'as-tu donc, mon bien-aimé, répondit-elle ; qu'as-tu? Pauvre ami ! comme tu es pâle !...

— Oui, je dois être pâle, bien pâle, n'est-ce pas, tant je souffre. Là, c'est une douleur continuelle, brûlante comme du feu, déchirante comme la pointe d'un stylet. Je suis languissant, tout brisé ! Tiens, sens : j'ai froid sous mon soleil de Florence... Et la nuit je vois toujours dans mes rêves des draps noirs et des tombeaux ! Mon Dieu ! est-ce pour cela que je suis aimé de toi? Sans cesse une douleur fixe : c'est horrible... Tantôt je prie, tantôt je blasphème ! Et je sanglotte avec angoisse, car j'avais senti l'avenir et la force du jeune âge ! je vois que la terre est belle, et je sens un démon invisible qui me refroidit le sang, qui m'enchaîne les aîles, lorsque je vais prendre mon essor vers le bonheur. Ton amour me fait mal, hélas; car je pleure amèrement la vie ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! avoir l'âme d'un jeune homme et le corps d'un vieillard !...

— N'as-tu pas un ennemi, dit Paola, blanche de terreur... un ennemi secret... du poison !...

— Du poison ! reprit le jeune homme avec désespoir, ce doit être du poison, n'est-ce pas. Mais qui?... Quel peut être cet ennemi dont tu parles?... Parfois j'y songe, et je me dis : est-ce la fatalité?... Alors je saisis mon épée de chevalier, je fais briller ma bonne lame, et je défie hautement cet invisible ennemi. Je défie la fatalité, moi ! Car je n'ai pas d'autre ennemi. Qu'ai-je fait? Qui veux-tu

qui m'empoisonne ? Quand je vais aux grands festins, je suis toujours à côté de mon père; et dans ce palais, le serviteur qui me verse à boire, c'est Fabricio qui m'aime tant et m'appelle toujours son fils !... Ainsi, Paola, qui veux-tu qui m'empoisonne? Cependant je crois que ce doit être quelqu'un ! Et je porte ce poignard pour le punir, si je le découvre ! Oh ! quel bonheur de le frapper si je viens à le découvrir; je le broierais plutôt sous mes pieds !... le monstre qui m'a fait tant de mal : ô Paola!...

— Allons, doux ami, chasse cés tristes pensées, fit-elle. Cette douleur, c'est la mélancolie; si le soleil de Florence est trop froid, tu te ranimeras au soleil de l'amour. Demain! c'est demain, mon Luidgy. Tu vivras pour m'aimer... A vingt ans, on ne parle pas de tombeau... Demain tu quitteras ces noirs habits, cette épée noire, et ce blanc panache. Tu mettras ton manteau doré, ton épée d'or et ton panache couleur de feu. Demain, c'est la fête ! Tiens, voici mon baiser.

Et la jeune fille baisa le front de Luidgy. Le chevalier se ranima sous cette caresse et sentit un rayon d'espoir. Puis les deux amants se quittèrent, parce que le soir humide approchait. Paola retourna chez sa mère; et Luidgy monta dans son appartement solitaire, pour rêver.

La chambre était somptueuse, mais sombre : il semblait qu'un grand silence y régnait, parce que le jour était voilé par de grands rideaux. Les siéges étaient tendus en velours noir, car le chevalier, adonné sans cesse à la mélancolie, avait une préférence pour les noires couleurs. C'est là qu'il se renfermait souvent, et qu'il se livrait à sa tristesse; la tête appuyée dans ses mains, il aimait à méditer alors sur les pages fantastiques du Dante ou les beaux vers du Tasse souffrant. Et Luidgy chérissait ce lieu et cette solitude, ces témoins muets de ses douleurs, de ses inquiétudes, de ses espérances ! Ainsi la mélancolie a du charme, et la souffrance, de la volupté !

Ce jour-là, le jeune homme, animé par un baiser de

son amante, par une promenade au soleil, et surtout par la délicieuse attente du lendemain, voulut chasser le nuage qui pesait sur sa joie. Une étincelle de vie brilla dans son âme, et le sang circula joyeusement dans ses veines. Luidgy releva la tête avec espoir et bonheur. Oh ! si ses douleurs secrètes allaient s'évanouir ! Si l'horizon allait reprendre son azur ! Comme on sent la poésie de l'existence, après que l'on a souffert ! — Pour faire part à quelqu'un de sa gaîté nouvelle, le chevalier appelle son vieux serviteur préféré.

— Or ça, Fabricio ! crie-t-il, Fabricio, mon ami, arrive donc ! Apporte des flambeaux, vite ; avec un flacon de mon vin de Florence, et ma coupe d'argent !...

— Oui, monseigneur, répond une voix. — Un moment après, Fabricio entre, portant un flacon, la coupe et les flambeaux.

— Très-bien, mon vieux ! Très-bien, fit le chevalier gaîment ; je ne connais pas de serviteur plus prompt ni plus habile... Allons ! verse-moi de ce bon vin... je me sens heureux aujourd'hui, bien heureux. C'est demain que je me marie, tu sais, avec Paola ! ma gente Paola ! Toute la foule regardera nos voitures, car c'est la nièce du grand-duc, et le marquis de Bellinonté, mon père, est le premier seigneur d'Italie. Ah ! quel bonheur ! Tu feras briller la garde de ma plus belle épée, n'est-ce pas ? Sais-tu que mon père et moi, nous serons bien heureux demain ; que ce sera un jour étincelant !...

— Oui, monseigneur, dit en souriant Spoliati, qui, tout en écoutant le babillage du jeune homme, lui remplissait sa coupe de vin.

— Bravo, fit le chevalier ! Voici qui doit achever de me rendre joyeux !... Et prenant la coupe fumeuse, Luidgy la porte à ses lèvres et la vide d'un seul trait.

— Ah ! fi... s'écria-t-il en pâlissant ; quel désagréable goût a mon vin de Florence aujourd'hui... Verse-moi donc une seconde coupe, Fabricio...

Luidgy tend le vase vide, et jette sur Spoliati un regard de côté; grands dieux! il aperçoit le vieux serviteur qui mêle furtivement une poudre blanche à l'enivrante liqueur.

— Miséricorde! hurle en se levant le jeune homme; c'est donc toi qui m'empoisonnes, mécréant!

Le spadassin promène sur Luidgy un œil satisfait; sur son visage ridé brille une joie infâme; et ce démon, si longtemps forcé de sourire, peut enfin se laisser voir à découvert: oh! l'infernal bonheur que celui de la vengeance!

— Oui, c'est moi qui t'empoisonnes, fit-il, c'est moi, moi! Je te hais... car tu es le fils de Bellinonté, le fils de Rosa... Il y a vingt ans, j'avais un frère beau comme toi, jeune comme toi... il s'appelait Bernardo; j'étais un spadassin. Ton père était jaloux de Rosa, dont mon frère allait être l'amant... Or, un soir ton père vint me trouver; il m'ordonna de tuer dans l'ombre son rival... Quelle lâcheté! J'y vais, moi, pour son or, j'y vais; et le cavalier que je tue ainsi... horreur! c'était mon Bernardo chéri. Maudite florentine! maudit jaloux! Sais-tu, Luidgy, que j'aimais plus encore ce pauvre enfant que Bellinonté ne t'aime? Sais-tu cela?... Si j'ai vécu, ce fut pour me venger comme un Spoliati se venge! Le marquis t'aime... comme un père..... Eh bien! tu vas mourir, mourir! Bellinonté va souffrir comme j'ai souffert. Adieu ses rêves et sa tendresse! Son cœur sera brisé en songeant que tu es dans la tombe à vingt ans, lorsque la vie s'ouvrait si belle, pleine d'amour, de poésie, d'avenir. Ah! monseigneur Luidgy! je me rongeais en te voyant grandir, en voyant ton père jouir de ta beauté; mais plutôt que de frapper de suite, j'ai ménagé ma vengeance avec habileté. Un peu de poison à la fois, cela valait mieux, pour qu'il te vît dépérir, pour qu'il vît ta jeunesse se faner comme une fleur dans l'hiver. Il vivra, lui, comme j'ai vécu, pour pleurer le jour, et, la nuit, se tordre sans sommeil.... Beau chevalier, tu as aujourd'hui

l'âge de Bernardo, l'amour t'ouvre ses bras, comme à Bernardo ! Tu vas mourir comme lui, enfant ; n'espère plus : tu as aujourd'hui bu ta dernière coupe de poison.... Ah ! ah ! ah !

Le jeune homme debout, ruisselant de sueur, écoutait. Tout-à-coup, en regardant ce visage d'assassin et d'empoisonneur, en face de cette joie féroce, Luidgy se réveille. Une force inconnue l'agite ; il secoue le bras de Spoliati :

—Monstre ! dit-il avec une énergie fébrile, c'est toi qui me tues?... Oui, je sens là cette douleur hideuse qui s'augmente ; mon sang bout. Lâche ! quel crime horrible d'empoisonner ainsi un jeune homme en l'appelant son fils. Oh ! traître ! Et mon père m'attend. Déjà peut-être se pare ma fiancée. Quelle horreur ! C'est donc à ton souffle que s'éteignait le flambeau de ma jeunesse ; c'est donc par toi que j'avais une continuelle agonie, et des angoisses, et du froid dans les veines. Est-ce que tu ne pouvais pas me tuer tout de suite au lieu de m'assassiner ainsi lentement? Quelle fièvre !... Tiens, Fabricio, quelque chose me disait que j'avais un empoisonneur. Spoliati, démon, c'est pour toi que j'ai gardé ce poignard !...

Le bravi voulut reculer ; mais Luidgy le retint par la gorge. C'était une chose singulière de voir cet enfant plus fort que ce robuste Fabricio. Sans doute, c'était la convulsion de la colère et de la mort, ou plutôt c'était Dieu qui attachait la victime au bourreau. Spoliati eut peur, il eut peur ! — car l'ange du jugement l'avait touché, ébloui de son aîle noire.—Luidgy l'étreignait en écumant :

—Tiens, disait-il, moi, je me venge aussi ! Je te dis que c'est pour toi que j'ai gardé ce poignard. Tiens, à nous deux l'enfer : je t'y veux voir dévoré par Satan !

En ce moment, tous deux tombèrent : Fabricio était frappé du poignard, et le poison avait gagné le cœur de Luidgy.

SCÈNES DRAMATIQUES.

UN CAPRICE DE REINE.

Un appartement secret du palais ;— divans bleus ;— ameublement grâcieux ; tableaux galants.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE , *seule.*

L'heure s'écoule... mon affidé Rodolphe ne viendra-t-il pas me donner une réponse? Je suis d'une impatience insupportable.... Oui, mes pensées se croisent avec inquiétude, mon cœur palpite, et je me surprends à trembler, moi, la reine ! Quand je songe à ce que je fais en ce moment, je trouve que je joue un rôle digne d'une grisette ou d'une actrice... mais je ne sais pas longtemps réfléchir. Dire que moi, si fière et si belle, si grande et si adorée, je viens d'envoyer mon confident Rodolphe sur les pas de l'artiste Edgar... pour lui remettre un billet d'amour ! Et j'ai quitté mes habits de princesse , mon diadème , mon orgueil; j'ai quitté mes courtisans et mon trône pour venir ici, dans cet appartement retiré, attendre un homme sans noblesse, sans nom.... Sans nom ! que dis-je? N'a-t-il pas le génie et la gloire?... (*Avec enthousiasme.*) Et quand la foule passe devant la brillante galerie des tableaux, ne murmure-t-elle pas le nom d'Edgar? N'est-ce pas un nom,

cela, un beau nom, que celui qui est dans toutes les bouches et dans tous les cœurs? Sans doute, il est aimé de toutes les femmes, car il est si beau, si poétique, ce jeune homme!... Oh! le beau jeune homme! comme ses pinceaux ont une molle vigueur! Comme il peint bien la volupté dormeuse, et la nature qui s'éveille dans une brillante aurore, et les fleurs, et le soleil! J'aime mieux son monde à lui que le monde créé par Dieu; car je ne vois pas Dieu, et je le vois, lui. Puis je me dis: C'est lui qui a fait tout cela! Lui! je voudrais avoir un baiser de son âme qui doit voluptueusement brûler. Je voudrais sentir de près ce foyer de poésie, dont il épanche les rayons.... Si pourtant l'on allait découvrir cette intrigue, si mon peuple et ma cour apprenaient que.... Ah! je serais honteuse au point d'en mourir! Pourquoi? parce que je suis reine, et que l'orgueil absorbe la moitié de l'âme. (*Avec une vivacité subite.*) Mais Rodolphe ne revient pas! Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce qu'Edgar ne voudrait pas venir avec lui? Moi, dédaignée!... C'est que Rodolphe ne doit pas lui dire qui je suis. On m'a dit que cet artiste aimait une petite fille du peuple.... Est-ce que je serais jalouse? Je crois que je suis jalouse. (*Elle écoute.*) Des pas d'homme... ils sont deux! Edgar est avec lui! Edgar, mon Edgar! (*Elle sort à gauche.*) Je vais me parfumer les cheveux....

SCÈNE DEUXIÈME.

LE CONFIDENT RODOLPHE, LE PEINTRE EDGAR, *entrant à droite.*

RODOLPHE.

Par ici, mon cher seigneur, par ici....

EDGAR.

Enfin, nous allons donc arriver: ce n'est pas malheureux, vieux diable! Tu m'as fait voyager par une masse de petites rues et de corridors noirs comme l'enfer.

RODOLPHE.

Patience, voici le paradis !

EDGAR.

Le paradis !... En effet, quelle douce lumière ! quelle atmosphère embaumée ! Au frisson qui me saisit le cœur, je sens que tout-à-l'heure une femme était ici. Où donc est-elle? Quel est ce mystère dont elle s'enveloppe?... Est-ce un nuage azuré qui la dérobe à nos yeux?... Quel ravissant boudoir !. Ami, dis-moi donc où se cache ma belle inconnue. Que je lui parle de poésie ! Elle doit réaliser mes rêves d'enfance et d'amour....

RODOLPHE.

Je vais la prévenir de votre bien-venue, messire.

EDGAR, *sortant de sa rêverie et reprenant son ton léger.*

Ah ! pardieu ! vieux drôle, tu fais là un joli métier. Je m'en retournais gaîment de l'atelier pour aller paisiblement dormir, quand ta main arrête mon manteau. Sais-tu que si j'avais vu ta vilaine figure, tu risquais beaucoup.... Je t'aurais pris pour un voleur, et je t'aurais, sans aucun doute, passé mon épée à travers le corps.... Hum ! à ton âge, balbutier d'une petite voix :—Une femme vous aime, une femme vous attend....— Ah ! ah ! ah ! au coin d'une rue bien sombre.... Quel métier d'ouvreuses de loges tu exerces là, mon cher, et cela pour le compte de je ne sais quelle....

RODOLPHE.

Parlez d'elle avec respect, de grâce....

EDGAR.

Quel ton tu prends là ! Du respect !... Est-ce que les femmes qui se respectent prennent pour messagers des chats-huants comme toi ? Tu vas voir comme je la respecte. Mais sais-tu bien que je commence à m'ennuyer très-fort ? Dans le moment, je te l'avoue, je fus séduit par l'attrait d'une nocturne aventure... et puis ici, la grâce de ce bou-

doir, le parfum de cet air... tout cela m'avait fasciné, enivré, parce qu'une âme d'artiste s'enivre vîte avec un nom de femme et quelques parfums.... Et maintenant, la première effervescence se passe. Je te dis que je m'ennuie... et je m'en vais.

RODOLPHE.

Vous en aller? non, non, seigneur; ne partez pas. Je vous jure que la femme qui vous attend est belle comme une déesse, amoureuse comme une vierge et parée comme une reine. Ne partez pas; je vais la faire venir. Quelle bonne fortune vous avez là, beau peintre! Tenez.... (*Il va chercher deux coupes et un flacon.*) Voici pour que vous ne vous ennuyiez pas: du vin qui réveillerait un agonisant. Ceci est votre coupe, celle-là pour elle; ou plutôt comme vous boirez dans la même.... (*Il prend l'une des coupes, la remplit de vin, la vide et l'emporte.*)

SCÈNE TROISIÈME.

EDGAR, *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce un rêve, une réalité? Veut-on se jouer de moi, ou suis-je en effet le bien-aimé de quelque dame? Seraient-ce mes étourdis de compagnons qui auraient monté ce coup pour me railler?... Non, ce ne peut être cela. Ils n'ont pas à leur disposition d'aussi somptueux appartements, ni surtout d'aussi excellent vin. (*Il s'assied et boit.*) J'aime le bon vin; il me fait monter le sang au cerveau, il me donne d'heureuses idées, et par lui j'éteins la douleur et le remords.... Du remords! pourquoi? Comment! j'avais pu l'oublier, elle, ma Fiametta, mon ange! Fiametta, si confiante et si douce, qui n'a que moi pour soutien, pour ami, pour frère.... Je l'avais oubliée, ingrat! Je ne suis pas digne de cet amour naïf, moi qui ai tant dispersé de tendres paroles et jeté tant de baisers au vent. O Fiametta, j'ai le cœur serré... je songe

maintenant à nos pures causeries du soir, à tes larmes virginales, à ton front chaste où pourrait briller l'auréole de la Vierge.... Et si je n'étais pas un homme, je pleurerais. Suis-je donc un être incorrigible ? Est-ce que je vais toute ma vie rêver des romans et palpiter au frissonnement d'une robe qui se glisse dans l'ombre ? N'est-ce pas assez d'un amour, d'un véritable amour? Elle, du moins, voit naître à peine l'aurore de sa pensée; elle n'a point les traits flétris, le front pâlissant; elle est belle, rose, souriante! Fiametta, c'est toi qui inspires mes pinceaux, et je sais que tu es heureuse lorsqu'on dit que j'ai fait une belle œuvre. Tu vis de ma vie, tu m'aimes parce que je suis artiste, tu m'aimes pour toujours, sans partage. Mais toutes ces courtisanes qui m'ont aimé en passant, pourquoi m'aimaient-elles? Parce que mon pourpoint était bien taillé, ou que j'avais bien fait boucler mes cheveux, ou que j'avais de l'argent pour les conduire au bal.... C'est toi seule, enfant chérie, qui aimes mon âme.... Je me suis dit cela cent fois... et cependant j'ai suivi sans y songer les pas de ce vieux misérable, je suis ici dans une chambre inconnue, attendant une inconnue, et m'enivrant avec son vin.... Je t'avais oubliée, Fiametta, parce que j'ai une tête folle et que mes rêves sont insensés. Mais il n'en sera plus ainsi, par le ciel! Je ne veux plus chercher du plaisir chez une femme qui se cache. Au diable les romans, les enlèvements, les séductions, les folies! Je veux être heureux. (*Il regarde son anneau et le baise.*) Voici mon talisman. Adieu, chambre maudite!... (*Il prend son manteau, son chapeau, son épée, et va sortir.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

EDGAR, LA REINE, *masquée.*

LA REINE, *avec un geste fier.*

Arrête, jeune homme, je te défends de sortir.

EDGAR, *le chapeau sur la tête.*

Je te trouve bien hardie de me parler ainsi, toi qui fais arrêter les jeunes gens au passage dans un carrefour de la ville !

LA REINE.

Je t'aime !

EDGAR.

Et moi, je ne veux plus aimer les courtisanes. Adieu !

LA REINE.

Arrête, te dis-je; sais-tu qui je suis?...

EDGAR.

Que m'importe?

LA REINE.

Eh bien! regarde.... (*Elle ôte son masque.*)

EDGAR.

Quoi ! vous... la reine.... (*Il reste immobile, le chapeau à la main.*) La reine !...

LA REINE.

Oui, moi, jeune homme, c'est moi la reine qui te défends de sortir.... Eh bien ! te voilà sans mouvement, comme frappé par un coup subit. Parce que tu ne m'as vue jusqu'ici qu'entourée de courtisans, de soldats et d'hommages, parce que tu m'as vue traverser la foule avec un air superbe et la couronne au front, tu crois que la souveraine n'est pas une femme. Sois-en bien sûr, jeune homme, le cœur bat sous l'hermine d'une princesse comme sous la gorgerette d'une danseuse. Seulement, il nous faut faire notre visage calme et froid. Dieu nous avait donné, comme à toutes les jeunes filles, l'œil doux, la voix tendre, le sourire et l'amour.... Il faut envelopper tout cela dans son manteau royal. Il faut avoir de l'orgueil pour régner, ou le peuple vous méprise; et l'intrigue, ce serpent qui se glisse sans cesse dans les cours, l'intrigue vous mord au cœur. Sur ce trône que l'on envie, la reine que l'on adore souffre comme une damnée ; elle ne peut ni aimer, ni haïr.... On

observe son geste, sa parole. Elle, que l'on croit la maîtresse, est la première esclave.— Mais quand, débarrassée de cette foule importune, je puis goûter une ombre de repos, quand j'entre dans la solitude de la nuit, je redeviens femme, je suis heureuse, je pleure, je pleure, j'aime et je hais.... J'aime! Toi que le peuple vénère à l'égal des grands, artiste qui t'es fait ta noblesse avec le génie; toi dont on proclame le nom, toi qui restes fièrement couvert quand un seigneur te regarde, beau jeune homme... je t'aime! Comprends-tu mon amour? Je t'ai aimé dans ma solitude, quand j'admirais le ciel, la mer et le soir, ce bel univers que tu as animé sur la toile comme un autre créateur. Je t'aime quand j'entends prononcer ton nom par les gens du peuple, et je t'aime surtout quand je te regarde, ô mon Edgar!

EDGAR.

Comme vous êtes belle, madame!...

LA REINE.

Madame! quel ton froid! Madame! toi dont les traits annoncent une âme si brûlante!—Tu me trouves belle... il est vrai que je cherche à te paraître la plus souriante possible, et que cette robe est de la soie la plus fine, et ces parfums les plus purs d'Arabie.— Pourquoi donc ne m'aimerais-tu pas?...

EDGAR.

C'est que je n'ose pas vous aimer. Je vous ai toujours vue les sourcils froncés et la tête haute, tout étincelante de parures et de grandeur. Je suis habitué à vous respecter, non pas à vous aimer. Croirait-on que sous la surface unie de ce fier visage gronde la tempête de l'amour? Non, jamais je n'aurais osé avoir cette pensée. Le peuple dit de vous:—Elle est froide comme la statue de Minerve, ce beau marbre de Paros qui s'élève à la porte du palais; elle est orgueilleuse comme Jupiter.—Vous souvenez-vous, madame, d'avoir souffleté de votre éventail un des plus grands de la cour, parce qu'il vous avait glissé à l'oreille un com-

pliment sur votre grâcieuse tournure? Vous avez traité ce grand seigneur d'insolent, et moi, vous m'aimiez! Il y a là pour moi de quoi être bien heureux!... Aussi je me disais, en vous voyant sur votre cheval blanc : — Que cette bouche serait belle si elle savait sourire! Comme cette peau doit être satinée! Qu'il y a là de délices et de voluptés endormies! J'aurais voulu vous peindre, madame, non point avec vos habits de reine, mais comme je vous revois... oh! comme vous êtes en ce moment : la bouche entr'ouverte avec le sourire du bonheur... une toilette galante et sans apprêts. Vous êtes bien plus charmante ainsi que lorsque vous êtes en costume de reine!

LA REINE.

Non, non; plus de reine, plus de grandeur! Ne vois ici que ton ardente maîtresse, ne crains pas de me dérouler les cheveux, de me serrer la main, de me donner mille baisers, mille caresses folles. Je t'aime! Comme cela est doux, un baiser d'amour! Tu es mon artiste chéri, mon jeune bien-aimé! *(Elle s'assied auprès d'Edgar.)*

EDGAR.

Vous avez une taille magnifique, madonà!...

LA REINE.

Edgar, j'aime à te mordre les cheveux. Je suis folle, n'est-ce pas? bien folle. C'est bien lui que j'ai là, c'est lui à qui j'ai pensé si longtemps. Tiens, buvons donc le vin de mon vieux ministre. *(Elle verse du vin; ils boivent dans la même coupe.)* Sais-tu que tu as une main charmante? C'est cette main qui tient le pinceau, c'est là ce qui.... *(Elle s'arrête tout-à-coup.)* Ah! quel est donc cet anneau, messire?...

EDGAR.

Mon anneau! mon anneau... C'est *(avec effort)*, c'est de ma sœur.

LA REINE.

Vous mentez, messire, vous mentez! Cet anneau n'est

point de votre sœur : c'est d'une maîtresse ; sans cela, vous n'auriez point pâli, ni soupiré. C'est affreux d'avoir des maîtresses quand je vous aime. Vous n'aimerez jamais personne, vous ; vous êtes un fou, un débauché... et je ne voudrais pas être votre femme, quand même vous seriez couvert d'or et prince du monde entier. Vous allez me donner cet anneau, n'est-ce pas, Edgar ?

EDGAR.

Je te dis que tu ne l'auras pas, que je ne puis te le donner, parce que ma sœur pleurerait.

LA REINE, *avec une larme.*

Tu ne veux pas me le donner, cet anneau?... eh bien ! garde-le ; je tâcherai de croire qu'il vient de ta sœur... et puis, je détournerai les yeux pour ne pas le voir. (*Ils s'embrassent et vident une nouvelle coupe.*) Aimes-tu le vin de mon vieux ministre ?...

EDGAR, *ivre, se lève.*

Ton vieux ministre est un fameux drôle d'avoir d'aussi bon vin ; et toi... tu es une belle amoureuse, sur ma parole ! Je suis fièrement heureux. Je suis aimé de la reine, je suis l'amant de la reine.... Ah ! ah !

LA REINE, *effrayée.*

Tais-toi donc, ne crie pas ainsi !...

EDGAR, *de plus en plus animé.*

Je veux crier ; je suis l'amant de la reine, je suis le premier du royaume. Eh ! par Dieu ! pourquoi me taire? Je suis l'égal de la reine ; je suis grand, je suis fier et beau ! Cette belle souveraine doit se croire bien heureuse : je vais la rendre illustre jusque dans la postérité ; je vais la peindre dans ses voluptueux atours, et le peuple unira nos deux noms comme ceux de Raphaël et de la Fornarina.

LA REINE, *avec dédain.*

Vous êtes fou, messire. La reine ne s'est jamais abaissée au point de vous aimer. A vous entendre, le peuple me re-

garderait comme une courtisane, et je serais perdue. Misérable!... (*Edgar se jette sur le divan en riant aux éclats.*) Ris, infâme, je reconnais ma honte. Adieu! tu ne me reverras plus. A moi, Rodolphe! (*Rodolphe paraît.*) Rodolphe, tu m'as compris?...

RODOLPHE.

Oui, souveraine; mais à mon âge, le remords....

LA REINE.

Tiens, voici pour tes remords. (*Elle lui donne une bourse, et sort.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

RODOLPHE, EDGAR.

EDGAR.

Ah! la singulière beauté!... Par le ciel! si demain je ne commence pas mon tableau sur ce sujet, je veux aller droit en enfer. Hum! je suis le premier du royaume.... Quand les seigneurs me regarderont insolemment, je leur dirai : Chapeau bas, gloire à votre maître. (*Se tournant vers Rodolphe.*) Que veux-tu, toi, vieil original? Veux-tu bien me saluer?

RODOLPHE, *saluant.*

Messire, je vais vous conduire hors du palais. Mais avant, faites-moi la grâce de vider cette dernière coupe... en l'honneur de mon saint patron.

EDGAR, *prenant la coupe empoisonnée.*

Donne, face d'hypocrite! car les nuits sont froides, et je ne veux pas que mes pensées s'éclaircissent. (*Il vide la coupe; aussitôt il tombe à la renverse. Il se débat, Rodolphe lui retient les mains; enfin, il reste immobile.*)

LA REINE (*elle s'avance à pas lents et se met à contempler Edgar mort*).

Il ne parlera plus! (*Elle lui prend son anneau et le baise au front.*)

FRANTZ LE PAUVRE IDIOT.

Dans le pays de la Suisse, au bord d'un torrent qui gronde, s'élèvent plusieurs châlets qui forment un village. Rien n'est pittoresque comme cette nature à demi-cultivée, cet horizon bleu, ces vallées et ces monts. Le calme semble habiter dans ces lieux rustiques où n'a pas encore pénétré le souffle corrompu des villes, ni cet usage qu'on appelle la civilisation dans la langue des romans. Tout y est paisible: les hommes, la nature et le ciel; le torrent seul roule ses eaux avec un perpétuel murmure, et ce bruit avertit l'âme rêveuse que le calme parfait ne peut exister nulle part.

Là s'est passée, il y a deux ou trois ans, la courte et touchante histoire que je vous raconte. Je la tiens d'un voyageur qui en fut le témoin oculaire; et jamais il n'y songe sans une larme de souvenir et d'attendrissement!

Depuis longtemps les habitants du village vivaient heureux, satisfaits de leurs travaux et de leurs plaisirs; le matin, ils s'en allaient gaîment à la charrue pour s'en retourner, vers le soir, auprès de leur mère ou de leur sœur. C'était partout l'insouciance et le sourire. Mais, hélas! il est un tyran qui n'épargne rien, que rien ne peut fléchir; un tyran qui domine les rois sur le trône et les pauvres dans leur chaumière; en un mot ce fut l'amour qui vint jeter sur le hameau un nuage de soucis et de tristesse.

Nina, la fille de la vieille Berthe, la brune Nina qui, en grandissant, était devenue la plus grâcieuse et la plus jolie de tout le canton, avait enflammé pour elle les jeunes

à-l'heure!... Puis ses yeux se remplirent de larmes... Quel était cet être mystérieux? un homme jeune encore, malheureux et pauvre, qui depuis son enfance ne comptait pas même un beau jour... Il n'avait pour abriter sa tête qu'une chétive cabane mal défendue de la rigueur des saisons, pour vêtements il avait des haillons informes; pour nourriture, l'aumône que lui jetait la brusque charité des villageois. Son visage était pâle et maigre; et jamais un baiser de mère ou d'amante n'avait consolé la tristesse de Frantz!... Sa raison était restée sans culture; et lorsqu'on le rencontrait sur la place du village, ou bien errant dans la campagne, chacun s'éloignait en criant: « Frantz le sorcier! Frantz l'idiot! » — Cet homme avait un cœur pourtant, car il priait Dieu tous les matins et tous les soirs; il aimait les violettes, et lorsqu'il apercevait une belle jeune fille, il pleurait!

Nous venons de le voir auprès de Rettly et de Nina qui se parlaient d'amour. Les deux amants l'avaient injurié. En cela, ils avaient fait comme tout le monde. Le bonheur nous rend durs parfois. Frantz se retira, brisé par ces injures, et cependant il était habitué à l'insulte. Mais si les outrages de tous le trouvaient insensible, ou le rendaient furieux, ceux de Nina semblaient complètement l'anéantir. Devant elle il tremblait, il soupirait, et cette femme réveillait sans doute une raison engourdie par l'infortune et la solitude.

— Elle me maudit, murmura Frantz en marchant; maudit par elle comme par tous. Que leur ai-je donc fait? Qu'ai-je fait à Dieu, pour qu'on me déteste? Elle est si jolie... je lui pardonne... Et ce Rettly!... je voudrais l'écraser... pourquoi... Oh! le dimanche, je voudrais bien danser avec elle... Oh! Nina! danser avec elle... je n'oserais pas... Et puis, quand je la regarde, elle est en colère, elle me chasse... Ah! elle se marie demain; cela me fait mal... Pourquoi?... Paresseux! elle m'a dit: Paresseux; ils m'appellent tous: Paresseux! Est-ce que je sais travailler? Est-

ce qu'on m'a appris quelque chose ? Est-ce qu'un seul voudrait me prêter sa charrue et son champ ?... Mais j'aimerais le travail, je ne crains pas la fatigue, je m'ennuie et je souffre... Donnez-moi de l'ouvrage pour qu'elle ne m'appelle plus paresseux. Ah ! elle se marie demain.

Et Frantz l'idiot, en conversant ainsi avec lui-même, suivit instinctivement le chemin de la ville, sans trop savoir quel chemin il suivait.

Vint le soir ; — un beau soir silencieux et parfumé, frais comme l'Eden, voluptueux comme l'amour. Le soleil venait à peine de disparaître, et le voile du crépuscule couvrait déjà les montagnes. Il y avait à l'horizon des couleurs d'or, des vapeurs douces qui prédisaient un joyeux lendemain. Les feuilles et les oiseaux murmuraient ensemble, et les fleurs s'endormaient sous la fraîcheur de la rosée !... — C'était un beau soir.

Nina revenait de la ville, d'où elle apportait sa parure de noces, sa blanche parure de mariée. Légère comme l'oiseau, vive comme la gazelle, la brune enfant marchait le long du torrent, en sautant parfois pour aller plus vîte. Son cœur palpitait, car Rettly l'attendait sans doute impatiemment ; souvent elle jetait les yeux sur la robe qu'elle tenait entre ses mains avec un soin de parfaite coquetterie. Et déjà elle croyait se voir toute parée, déjà le temple nuptial s'ornait de flambeaux !... Il n'est rien de plus charmant que cette rêverie qui précède le bonheur ; espérance sans nuage qui vous fait entrevoir la félicité des cieux !

Déjà la jeune fille avait franchi la plus grande partie de sa route, elle apercevait près d'elle le clocher du village ; et de loin elle entrevoyait son châlet où sa mère l'attendait sur le seuil avec Rettly qui était revenu des champs. Alors elle voulut presser sa course, elle oublia tout, elle tendit les mains vers sa mère et son fiancé... Mais soudain le sol manqua sous ses pieds rapides ; et Nina, en glissant, tomba dans le torrent, ce gouffre écumeux, qu'elle n'avait pas vu s'entr'ouvrir sous ses pas !... L'infortunée poussa un cri

de détresse qui retentit dans les échos de la vallée, et le gouffre se referma, roulant sans pitié son onde impétueuse et murmurante.

Au même moment, un homme parut sur les bords de l'eau, un homme robuste et pauvrement vêtu, qui avait timidement suivi Nina depuis la ville, sans oser se faire voir. Cet homme... c'était Frantz l'idiot!

Rettly accourut aussi vers ce lieu fatal, ainsi que Berthe et tous les habitants du village; et tous se mirent à contempler le torrent avec des cris de douleur et des signes de désespoir.

On vit alors une chose extraordinaire et solennelle... Frantz, l'objet du dégoût universel, Frantz qui marchait toujours la tête basse et l'œil hagard, releva fièrement le front... et ses yeux s'animèrent. Il saisit par le poignet le désolé Rettly, et lui montra le torrent avec un majestueux silence.

Le fiancé de Nina contempla l'onde avec épouvante, et recula de trois pas en arrière; alors Frantz jeta sur lui un regard de dédain, et lui lança ce seul mot :

— Lâche!!

Puis il se précipita dans le torrent pour la sauver... Cruel moment! incertitude affreuse!... Tous les villageois réunis sur la rive examinaient l'abîme, sans qu'un cri sortît de cette foule inquiète.... Les cœurs battaient avec une muette stupéfaction. Hélas! l'espérance était faible, la mort presque certaine!... La vieille Berthe, anéantie, était agenouillée sur la terre sans avoir la force de prier. Rettly, pâle, se reprochait son peu de courage, et n'osait regarder l'onde menaçante. C'est que jamais ce torrent n'avait lâché une seule de ses victimes; il avait englouti déjà bien des cadavres de jeunes filles et de montagnards.... Adieu donc, ô Nina, ton avenir tant rêvé; adieu, belle enfant!... Le temple de l'hymen ne s'éclairera point pour toi... ta mère ne sentira plus ton baiser... et ton fiancé ne doit plus te revoir!...

Attendons... ne la pleurons pas encore.... Voyez : l'eau s'entr'ouvre... un homme apparaît sur la surface ; il tient une jeune fille évanouie.... C'est Frantz ! c'est Nina !... Noble Frantz, comme il nage avec vigueur ! comme il semble porter légèrement son grâcieux fardeau ! On dirait qu'il est plus fort que la fatalité , plus fort que le trépas.... Il est fier et beau maintenant , le pauvre fou ! Voyez : ses cheveux et ses vêtements ruissellent, mais sa force herculéenne n'est point lassée ; elle est décuplée par une invisible puissance. Voilà qu'il gravit les rochers comme un chamois, qu'il ramène au bord la charmante fille de Berthe , et qu'il la dépose sur le gazon. Mais elle est encore évanouie, elle paraît dormir... sa mère la réchauffe de ses baisers, chacun s'empresse autour d'elle, et son sauveur, que maintenant la raison éclaire, l'admire en souriant.

Enfin , la jeune fiancée fait un mouvement, son visage se colore, ses yeux s'entr'ouvrent et se raniment d'un rayon de vie. Nina est sauvée , sauvée ! un bon génie vient de l'arracher à cette mort funeste. Sauvée, ô bonheur ! Elle se réveille , se redresse , et cherche du regard quelqu'un dans la foule.... Frantz palpite ! Soudain elle aperçoit Rettly, son beau fiancé ; à cette vue, elle pousse un cri de joie et se jette à son cou.

L'ingrate ! — Frantz sent une froide larme retomber sur son cœur, et regarde le ciel avec mélancolie :

—Mon Dieu , fit-il, il ne l'aime pas autant que moi pourtant !

Et sans que nul ne songe à l'arrêter, sans que nul n'ait encore songé à récompenser son dévoûment, le malheureux Frantz , si bon, si courageux, s'éloigne brusquement de la foule , et se rejette dans le torrent qui mugit en recevant sa proie. A ce bruit , chacun s'étonne ; on cherche Frantz , le modeste sauveur de cette Nina qui l'a tant de fois repoussée avec injure ; on l'appelle... l'écho seul de l'onde répond avec un gémissement lugubre. C'en est fait du pauvre idiot ! L'ombre devient plus épaisse... et d'ail-

leurs, quel autre serait assez hardi pour sonder la profondeur de ce gouffre fatal? Le malheureux a préféré la mort à tant d'ingratitude et de souffrance. Les ténèbres de sa raison s'étaient dissipées; il avait compris son amour et son malheur, il avait compris les hommes et la vie.... Le sacrifice était accompli dans son entier. N'était-ce pas une leçon et un remords pour ceux qui avaient insulté à son infortune, un remords qui devait glacer Nina et Rettly au milieu de leur fête et de leur amour?...

Le lendemain, on retrouva le cadavre de Frantz. Ses traits étaient calmes et ses mains jointes. Il fut enterré en terre sainte.

Nina aimait tant Rettly, qu'elle devint sa femme après une semaine écoulée, mais sans oublier pour cela la belle action de son libérateur. La jeune épouse va souvent, le soir, s'agenouiller sur la tombe du pauvre idiot; elle y verse des larmes et des prières.

LE FIANCÉ DE COLUMBA.

TRADITION ALLEMANDE.

— 1547. —

Douze coups sonores, frappant le timbre de la vieille horloge, retentissaient dans l'air de la nuit,et déjà le bruit de la dernière vibration mourait lentement et s'en allait perdu dans l'écho. Le silence étendait de nouveau son aîle somnolente sur la vaste nature, la brise elle-même semblait endormie, le feuillage des arbres laissait exhaler à peine ce soupir léger qui s'envole du sommeil. A ce moment solennel, il semble que la vie se soit retirée de la

terre, et que la mort, secouant son linceul glacé, se dresse lentement du fond de ses cavernes pour contempler l'univers immobile sous son pâle regard. Et celui qui veille à cette heure écoute avec effroi la voix du souvenir qui lui rappelle les traditions antiques et l'histoire des fantômes échappés aux tombeaux. Celui qui veille alors ne hasarde dans la campagne qu'un œil timide, de crainte d'être épouvanté par la vue subite d'une âme en peine, ou par l'aspect fantastique d'une ronde de sorciers et de démons. Il est minuit ! Le ciel a des reflets mystérieux, les étoiles qui peuplent l'horizon et qui laissent couler sur l'herbe le flot de leur blanche lumière ressemblent à des myriades de lutins, et ces flots de lumière indécise sur le gazon ont des dessins capricieux et magiques ; le fleuve qui pousse contre la rive son onde frémissante a d'incompréhensibles murmures. Tout est mystère, illusion, terreur et magie... Il est minuit.

Malheur donc au voyageur égaré sur la route qui cherche en vain dans l'espace un toit hospitalier, et qui ne rencontre à ses pieds que des broussailles, et du vide devant les yeux ; malheur à lui ! Satan le guette ; mais surtout malheur à la jeune fille qui ne trouve pas dans sa couche de vierge le calme d'un repos oublieux ; — la folle qui chasse, à minuit, le repos de sa paupière, et qui ouvre sa fenêtre pour se rafraîchir le front avide de rêveries, celle-là respire vite un soufle infernal, et risque fort de sentir palpiter d'effroi son âme qui ne songe guère à Dieu. Car elles ne songent pas à Dieu les jeunes filles qui veillent à minuit ! Quand on n'a dans le cœur ni de l'amour ni du remords, l'on dort toujours à cette heure-là, parce qu'on se souvient des légendes que l'on a dans son enfance entendu raconter.

Or, il était minuit ; et Columba veillait !

C'était au couvent des dames Sainte-Thérèse, à la vieille horloge dont le clocher gothique surmonté d'une croix s'élève dans la vaste cour, c'était dans ce pieux et paisible

asile que nous avons entendu résonner le tintement de l'heure... La maison du Seigneur, où les rayons du plus beau soleil ne font même pas éclore le cri d'une vie bruyante, était surtout en ce moment plongée dans un silence profond. Sous ce toît qui abrite de son aîle tutélaire la piété la plus pure et la plus touchante, parmi cet essaim de vierges dévouées à Marie et qui couleront leurs années sans que le monde fane jamais leur âme d'une pensée impure, toute voix profane est un sacrilége, toute idée impie est un poison qui tue. La religion du cloître est un aride chemin que l'on doit traverser avec une sévère énergie, sans se retourner pour saisir un lambeau des harmonies mondaines, sans s'arrêter pour aspirer le parfum des roses, sans se baisser pour cueillir les fleurs épanouies. Jeunes filles vouées au Ciel, ces harmonies, ces parfums et ces fleurs sont des piéges que prépare à votre faiblesse l'ennemi des âmes. Marchez! marchez sans crainte et sans regret vers le Dieu qui vous tend les bras. O vous, enfermées dans les murs du cloître, priez tout le jour; ne recevez point les billets de perdition que vous font parvenir à travers les grilles de jeunes et beaux gentilshommes; et si vous aviez un fiancé naguère, n'y songez plus, ne l'aimez qu'en mêlant à Dieu son souvenir. Le monde n'est pas un temple digne de votre amour. Priez, espérez; pour qui croit en Dieu, la vie terrestre n'est pas longue.

Mais Columba, la jeune et belle nonne du couvent des dames Sainte-Thérèse, à Cologne, n'a point compris la sainteté sublime de sa terrestre épreuve; quand la porte du cloître s'est refermée sur elle, quand pour accomplir un vœu fait au chevet de son père mourant, Columba laissa tomber ses beaux cheveux sous les ciseaux du prêtre, et dit au monde un adieu pénible, elle ne sut achever le sacrifice qu'avec déchirement. Sa vie était vouée au Ciel, mais son cœur était au monde... et l'attachement frivole des choses de la terre étouffait en elle la semence de l'amour divin. Il lui semblait que la porte du cloître était

une épaisse barrière qui la séparait d'une vie de délices ; aussi, loin de trouver parmi ses compagnes naïves cette piété suave qui compense les joies misérables d'ici-bas, en faisant goûter par avance le bonheur d'en haut, Columba souffrait et pleurait tout le jour, Columba veillait toutes les nuits. Et c'était à peine si elle osait élever à Dieu sa timide prière ; car le vœu de sa prière était presque toujours une impiété !

Hélas ! quand elle appartenait encore au monde, elle avait aimé, aimé de toutes les forces de son cœur. Et cet amour, jadis pur et légitime, avait laissé en elle une trace si profonde, que l'air du cloître ne pouvait en glacer la flamme. Lorsqu'on l'entretenait des mystérieuses douceurs de la vie chrétienne, et du charme de la paix que Marie donne à ses élus, la pauvre captive laissait tomber sa tête sur sa poitrine, une larme coulait de sa paupière, et tout bas, bien bas elle se disait :

— Oh ! mon fiancé... mon Edward...

Quiconque l'eût aperçue mélancolique et pâle, eût compris sans doute les tortures de la malheureuse enfant, ces tortures que n'avaient point devinées les nonnes à la pensée calme et pure. Toutes ces jeunes filles dont le cœur ne bat plus, dont l'esprit seul est absorbé dans une divine extase, ne savent point qu'il y a dans la vie des orages et des souffrances, et que l'horizon n'est pas toujours pâle et bleu comme le firmament d'un beau soir. Ainsi donc elles ne comprenaient pas ce qui creusait les joues de Columba, elles ne devinaient pas ce qui faisait couler ses pleurs. A peine si elles remarquaient les ravages que les regrets imprimaient sur son front languissant. Pauvre Columba ! qu'étaient devenues ces couleurs riantes et vives qui donnaient jadis à son teint l'éclat d'une rose empourprée ? Maintenant, c'est la pâleur de l'agonie, c'est le froid du tombeau. Naguère, en ses jours de jeunesse et d'amour, on l'admirait souple et folâtre comme ce blanc oiseau dont elle portait le nom poétique ; elle penchait

grâcieusement le cou, puis elle relevait au ciel son regard azuré, brûlant. Aujourd'hui, la malheureuse n'est plus que le spectre d'autrefois. Ce sont bien encore des yeux de flamme, mais cette flamme a quelque chose d'étrange et de désespéré; la bure de religieuse n'a pas encore étouffé la vie dans sa poitrine; mais ses palpitations, ses soupirs qui soulèvent ses vêtements et qui décèlent l'ardeur du sang dans les veines, tout cela n'est que de la douleur. C'est l'effort du délire, la convulsion de la fièvre, la lutte impuissante de la faible créature déchirée sous les serres du destin.... Que plus heureuses sont celles qui n'ont point touché la coupe du monde de leur lèvre virginale! Si leur bonheur n'est que du sommeil, au moins elles sont à l'abri des aiguillons du sort, et le réveil de la félicité céleste les attend au port de la vie....

Or, cette nuit-là, comme toutes les nuits précédentes, n'avait point apporté la fraîcheur de l'innocence à Columba l'amoureuse. Les artères de son front battaient et l'étourdissaient d'un fébrile murmure, l'air n'arrivait jusqu'à elle que froid et pesant comme les émanations de l'enfer. Elle étouffait et tremblait, comme si l'heure suivante devait apporter à son inquiétude l'arrêt suprême de la destinée; et chaque bruissement de cet air de glace, chaque battement de ce cœur ulcéré, chaque murmure de cette mémoire sacrilége, tout lui jetait ce mot impie :—Edward! Edward!

Toutes les nonnes du couvent étaient plongées dans le repos depuis quelques heures, et chaque lumière s'était éteinte depuis longtemps dans les cellules des sœurs; les ténèbres couvraient la maison sacrée. Seule, retirée dans son étroite chambre, Columba laissait brûler encore sa petite lampe vacillante, pâle et frémissante comme elle. La jeune fille rêvait, et l'on eût dit, en voyant ce visage coloré par les reflets du morne flambeau, l'on eût dit une étoile solitaire perdue dans un ciel gris. Elle rêvait, et, pour chercher une brise un peu plus douce que l'atmosphère emprisonnée de sa retraite, elle avait ouvert la fe-

nêtre de sa cellule, et la ville de Cologne, avec ses vieux toîts et ses vieux clochers, se déroulait comme une masse informe devant les yeux fixes et distraits de la rêveuse enfant; Cologne, la ville de sa jeunesse, de ses beaux jours, de ses doux souvenirs! Les sommets gothiques des édifices, les murs dentelés dont la lune blanchissait les flancs, le Rhin dont elle entrevoyait au loin les replis sinueux perdus dans la brume : il y avait dans cet aspect fantastique un ensemble d'images qui réveillait la mémoire de l'imagination. Accoudée sur le châssis de la fenêtre, Columba regardait et frissonnait. Tantôt elle croyait voir de grands squelettes dans ces rayons capricieux de lune, mélangés d'ombre; tantôt elle croyait ouïr, dans les murmures du Rhin et le gémissement du vent, la voix mystérieuse des trépassés.— Bientôt son regard vagabond, plongeant dans la nuit, se posa sur une maison gothique située vers l'angle d'une rue voisine, et le voile des ténèbres sembla s'écarter de cet édifice sous le souffle de sa pensée; elle absorba sur ce point toute sa rêverie.

Cette maison, c'était le livre de sa vie. En l'apercevant, elle lisait le passé. Columba se mit à répéter en elle-même et machinalement cette histoire envolée.

« C'était dans cette demeure que s'étaient écoulés tant de beaux jours.—Ils sont perdus!—Il n'y a pas longtemps, elle vivait dans ce palais et respirait l'air de la liberté, de l'espérance.— Aujourd'hui, ce palais... elle ne l'aperçoit plus qu'à travers les grilles d'une prison, comme son avenir à travers les nuages de la souffrance. C'en est donc fait! — Là, sur ce balcon, elle se montrait souvent vers la fin du jour, et sa voix modulait une chanson nonchalante, pareille à celle du rossignol qui sait attirer à lui la présence des oiseaux qui voltigent dans la forêt.... Ainsi faisait Columba jadis, lorsqu'elle habitait cette maison dont elle a quitté pour jamais le seuil.... Elle aime à se rappeler ces heures de bien-être où l'avenir se colorait d'une manière si brillante; elle repasse même en idée les mots de la douce

chanson qu'elle répétait le soir ; — tout, jusqu'au plus humble détail, est un baume pour une captive, lorsque ce détail se rattache à ses souvenirs de liberté ! — Cette chanson de jeune fille était comme celle du rossignol ; elle avait un charme attractif répandu dans les airs ; au bruit de ces doux accents, un chevalier venait alors, et sa voix se mêlait à celle de la chanteuse. Ce chevalier, c'était le jeune Edward, Edward de Holstein. C'était avec lui qu'elle échangeait des paroles d'amour, avec lui s'était accompli le serment des fiançailles. Et le père de Columba lui-même avait béni cette union naissante ; il souriait d'une joie infinie en pressant dans sa main vénérable la main de sa fille et celle du jeune sire qu'il appelait déjà son fils....

» Les jours se succédaient ainsi dans une grâcieuse conformité qu'embellissait l'espérance ; chaque aurore nouvelle était un flot qui portait les deux amants aux rives du bonheur. Le soleil de la joie préparait le soleil de l'hyménée, et la voûte de l'espace étincelait d'azur et de lumière. Mais bien fou, bien malheureux est celui qui se fie au sourire de la terre et du printemps passager ! Il se prépare des déceptions cruelles, de l'angoisse et du désespoir. Le vieux père de Columba, d'abord plié sous un mal mystérieux, se vit bientôt gîsant et près de l'agonie... sa dernière heure allait bientôt sonner ! Et le destin de Columba devait conserver une teinte sombre de ces noires funérailles et de ce triste deuil. Comme le vieillard était mourant, avant de donner à sa fille la bénédiction suprême, il lui dit : — Ma Columba, l'ombre de ta mère m'est apparue en songe ; elle m'ordonne de te vouer au Seigneur. Je crois entendre encore la parole du fantôme, je crois voir son visage, jadis tant aimé, maintenant effroyable et terrible. O ma pauvre enfant ! fallait-il suivre l'ordre de ta mère, fallait-il t'arracher au monde et flétrir cette couronne dont se parait déjà ton front brillant d'espoir ? Pouvais-je renoncer à notre Edward, le chasser de notre maison, et briser l'avenir que j'avais rêvé pour vous deux ?... J'ai lutté de

longs jours contre cette idée; c'est cette lutte qui me tue ! Le spectre de ta mère revenait chaque nuit, de plus en plus pâle, de plus en plus hideux, me crier : « Il faut » qu'elle consacre sa vie au cloître, ou tu seras à l'en- » fer !... » Ta mère a quitté sa tombe pour me crier cela. Oh ! si tu veux que je te bénisse, que je me présente avec calme devant l'Eternel, jure-moi, jure-moi que tu sacrifieras le bonheur de la terre et que ta vie sera vouée à Dieu....

» Palpitante, égarée en face de l'agonie paternelle, Columba, la pauvre enfant, avait prononcé le serment fatal. Puis, elle n'avait plus entendu que la bénédiction du mourant, à laquelle se mêlait un sanglot d'Edward. Elle n'avait entendu que cela, car le sentiment s'était retiré d'elle; un lourd engourdissement avait glacé son esprit, espèce de mort passagère, moins douce, mais plus bienfaisante que le sommeil, puisqu'elle est plus profonde. Quand elle s'était réveillée, Columba s'était vue séparée de tous ceux qu'elle aimait : son père était au sépulcre, son Edward était à la vie du monde, elle était entourée de grilles et de murailles.... Elle était nonne ! »

C'est pour cela que la fiancée du sire de Holstein rêvait à l'heure où dorment les jeunes filles; c'est pour cela qu'elle ne connaissait point l'existence paisible de ses compagnes, qu'une vocation divine avait conduites dans cet asile sacré. Voyez : l'horloge a vibré pour la seconde fois, l'infortunée est encore à la fenêtre de sa cellule.

En repassant en elle-même ses ardents souvenirs, à l'aspect de cette maison qui lui avait rappelé son passé d'une manière si profonde, et puis agitée aussi par l'atmosphère surnaturelle des nuits, Columba sentit le tourbillonnement d'un vertige étrange; elle éprouva les sensations d'autrefois, elle respira de toute son âme cette époque écoulée, et cet amour qui la rongeait faisait frissonner son cœur sous les plus vifs aiguillons. Columba se leva de son escabelle, puis penchant la tête au dehors comme pour

embrasser la ville d'un unique regard, elle se prit à répéter cette amoureuse chanson qui servait naguère d'appel et de signal à son fiancé qu'elle ne revoyait plus.

O surprise! ô terreur! ô joie!...

La grand'porte de la maison sur laquelle la jeune fille tenait les regards fixés, s'ouvrit tout-à-coup et donna passage à un chevalier bardé de fer qui monta sur un noir coursier et s'avança vers le couvent des dames Sainte-Thérèse. Le cavalier, qui avait la tête entièrement couverte par son casque, semblait devoir rester inconnu pour tous. Mais une amante a le cœur d'une mère; un pressentiment qui l'agite, une idée fugitive qui l'effleure de son aîle, un rien suffit pour lui faire découvrir le voisinage de l'objet chéri. Telle se trouve alors la tendre Columba.... Ce chevalier qui accourt à l'appel de sa chanson n'est pas un inconnu pour elle. La forme de sa tournure qui se dessine indécise dans les ténèbres, l'allure de son cheval, le bruissement de son armure, et, plus encore, les battements répétés de son cœur, à elle, tout annonce à l'heureuse amante la venue du fiancé qu'elle implore.... Columba reste le cou tendu, les bras pendants, et veut prononcer ces mots que l'émotion ne lui permet pas d'articuler : — Edward! Edward!

Dès-lors, une force surnaturelle domine la sacrilége enfant. Edward est venu se placer sous la fenêtre de la cellule, et son coursier reste immobile à cet endroit. Un rayon blanchâtre éclaire la cuirasse du cavalier. Columba peut le voir, mais il est couvert de son armure; elle ne peut distinguer ses traits cachés par le fer. Mais elle l'a reconnu.... Oh! c'est lui, c'est bien lui, c'est son Edward tant adoré, tant pleuré pendant les jours infinis d'une captivité cruelle! Il est là; du moins ils pourront se parler, échanger leurs chants d'amour, leurs soupirs de joie jusqu'au matin.— Edward! Edward!... Qu'est-ce donc? Il fait un geste, un signe : « C'est un appel ; il m'attend... en bas. Je vole vers lui. Je viens à toi, je viens, ô mon Edward! »

Ainsi Columba laisse exhaler le cri de son délire, et sur le signe que le cavalier lui a fait pour qu'elle descende auprès de lui ; la nonne quitte sa cellule et descend à pas précipités le vaste escalier du cloître silencieux.

Malheureuse ! n'as-tu plus un éclair de raison qui te montre les sentiers de la droite voie? Edward ! ce mot est donc pour toi une magie infernale? Ne te souviens-tu plus qu'un indissoluble serment te lie à cet asile que tu veux fuir ? Ne sais-tu pas que briser ces liens, c'est briser la chaîne qui te retient à Dieu ? Puis, ne songes-tu pas, ô jeune insensée, que le murmure de ta fuite peut éveiller tes compagnes, et que, si l'on connaît cette profane tentative, le voile de l'honneur tombera de ton front flétri ?... L'on te jettera les noms d'infâme, de sacrilége, et le blanc troupeau des saintes ouailles s'éloignera de toi comme d'une brebis frappée d'un mal horrible et contagieux !...

Mais la nonne, aux pensées de flamme, n'entend plus ni la voix de la raison ni celle de l'honneur. Peut-elle se souvenir de son serment, de son Dieu, de son âme? Edward est en bas qui l'appelle, Edward l'attend; et son coursier rapide les emportera tous deux loin des sarcasmes du monde, loin des murs d'une impitoyable prison. Cette idée entraîne la fugitive comme une force invincible. Elle descend l'escalier à pas précipités, et c'est à peine si l'instinct lui fait prendre quelques vagues précautions pour qu'aucun bruit n'éveille les religieuses endormies.... Elle arrive enfin au bas de l'escalier, et traverse le couloir qui mène au dehors.— O ciel ! la porte de fer, la porte épaisse et lourde du cloître se dresse devant elle, comme un obstacle sur lequel vient se briser l'impuissant effort de son âme....
—Suis-je folle? se dit Columba toute glacée ; j'étais venue ici sans songer à cette inflexible barrière! O mon Edward ! va-t'en ; les nonnes ne sortent pas plus du cloître que les morts de leur tombeau.

Et vaincue, résignée, Columba s'arrête et demeure affaissée sur elle-même ; elle appuie sa tête sur une main,

tandis qu'elle pose l'autre sur son cœur. Penchée de la sorte, elle ressemble à l'ange déchu qui s'enveloppe de ses aîles alourdies, et qui pleure parce qu'il se voit privé de l'aspect du ciel.

Alors, et par un inexplicable mystère, la lourde porte s'ébranle comme d'elle-même, se disjoint lentement et s'ouvre enfin en criant sur ses gonds : l'air des nuits s'engouffre à pleines bouffées dans l'étroit couloir, et Columba respire avec enivrement cet air de liberté. Edward, toujours debout sur son immobile coursier, n'est plus qu'à deux pas d'elle. L'amante stupéfaite, fascinée, se redresse et s'élance d'un bond hors du couvent, sans réfléchir si le miracle de cette liberté inattendue lui vient du ciel ou de l'enfer. C'est ainsi que l'oiseau s'élance d'une seule volée vers l'azur, si l'ouverture de sa prison mignonne cède subitement à ses efforts découragés.

Columba, sans jeter un regard en arrière, se trouve tout-à-coup auprès du sire de Holstein :

—Fuyons! mon Edward, s'écrie-t-elle palpitante ; je suis à toi, mais fuyons.... Merci de ton amour, oh! merci; j'ai bien souffert, je t'ai bien attendu!...

Le cavalier cependant ne répondit pas ; il tendit à la jeune fille sa main couverte d'acier ; elle la saisit avidement et se sentit transportée sur le coursier noir, derrière son fiancé, à la taille de qui elle se soutint. Le contact de cette main et de cette armure était si glacial que Columba frissonna malgré elle et sentit chanceler son courage. Mais elle se rassura bien vite en songeant qu'elle était auprès d'Edward!

Aussitôt le cheval s'ébranle et prend sa course à travers la ville, emportant sur son dos vacillant les deux fiancés. Les maisons, les édifices, les rues passent avec vîtesse devant les regards des fugitifs; bientôt ils sont sortis de Cologne : le chevalier est toujours ferme et fort comme un rocher, la jeune fille se retient toujours à la taille du sire,

et laisse balancer son corps grâcieux avec le galop du sinistre destrier.

On se trouve bientôt dans la campagne qu'une vaste obscurité voile encore.

La nonne, fatiguée de cette course pénible, effrayée par les ténèbres, épouvantée du morne silence de son ami, laisse exhaler, pour mieux s'étourdir, des paroles de tendresse : — Que nous allons être heureux, dit-elle, ô mon époux ! Demain, l'aurore éclairera notre hymen. Une voix secrète me disait toujours de ne pas désespérer, d'avoir foi en toi, mon bien-aimé. Cette espérance laissait encore un peu de charme à ma solitude, à mes tourments. Tu viens donc pour tenir tes promesses d'autrefois... et moi, j'accomplis avec bonheur les miennes. Tu m'aimes donc toujours comme je t'aime, comme dans nos jours passés d'ivresse et de félicité?...

Mais le cheval marchait toujours de plus en plus rapide, et le cavalier gardait encore un froid silence.

—Quelle pensée douloureuse enchaîne ta langue? reprit Columba pleine d'inquiétude et de souffrance. Tu peux me parler sans crainte, me dire : Je t'adore ! Ne sommes-nous pas hors de l'atteinte de nos persécuteurs? Où donc allons-nous si loin? Ne dois-tu pas me conduire à ton burg (1)? Ton cheval ne va-t-il pas bientôt s'arrêter? Il vole comme le vent, son allure me brise.... Parle-moi, parle-moi donc, Edward ! J'ai froid, j'ai peur.

Hélas ! Edward ne répondait pas....

En ce moment, le coursier fit un faux pas, et l'étincelle jaillit de la pierre qu'il venait de heurter ; ensuite la lune se dégagea des nuées et laissa tomber sa lumière sulfureuse sur la terre tristement colorée de cette pâle lueur.

Columba jeta ses regards autour d'elle, et soudain elle laissa tomber un long cri de détresse et d'horreur. Elle se trouvait au milieu de l'asile des morts, au milieu des cy-

(1) Burg veut dire château.

près, des saules, des tombes et des croix funéraires.... La pierre que le cheval avait heurtée, d'où l'étincelle venait de jaillir, c'était la pierre d'un sépulcre. Dieu puissant! Columba reconnaît le tombeau de son père sur lequel se trouve couchée une statue. C'est cette tombe qu'elle vient de fouler sous ses pas, c'est son père qu'elle heurte dans sa course impie!... Ne va-t-il pas se dresser pour lui rappeler le serment fait à son lit de mort, le serment qui rivait la jeune fille au cloître?...

En proie à la plus affreuse terreur, la nonne sacrilége porte une main fébrile au casque du cavalier; elle relève sa visière et regarde au flambeau de la lune:

—Ah! ce n'est pas le visage d'Edward!!

C'est un spectre, un démon qui a pris l'armure du jeune sire pour tromper cette amante et perdre son âme. Au lieu des traits si doux et si chers de son fiancé, Columba contemple avec un horrible frissonnement la face cadavéreuse, décharnée, grimaçante du réprouvé. Vainement elle se débat, vainement elle veut fuir ces lieux où la mort et l'enfer ont établi leur siége, le poignet du démon étreint sa main frêle et la brûle. Alors Columba sent la force s'envoler de ses veines, et, jetant un regard mourant sur le pâle cimetière qui l'enveloppe de sa forêt de croix:

—Pardonne, ô mon père, dit-elle faiblement; ô mon Dieu, pardonne!...

Et son âme, pleine d'horreur, s'exhala de son corps.

Aussitôt le spectre secoua l'armure dont il s'était couvert, et voulut imprimer ses ongles victorieux sur l'âme gémissante de la vierge. Déjà même il s'apprêtait, avec un rire affreux, à l'entraîner dans ses noirs abîmes, lorsqu'un ange descendit des cieux, et levant sur le démon son glaive de flamme:

—Arrête, maudit! s'écria-t-il; cette âme n'est pas encore jugée. Elle ne sera ta proie qu'au moment où l'Etre-Suprême l'aura chassée de son lumineux séjour. Arrière!...

Posant alors sous ses aîles l'âme tremblante et désolée, le bon ange l'emporta vers le tribunal céleste, tandis que le réprouvé, suivant de loin leur trace dans les airs, vint se placer à l'entrée du ciel, afin d'ouïr l'éternel arrêt qu'allait prononcer le Seigneur.



près, des saules, des tombes et des croix funéraires.... La pierre que le cheval avait heurtée, d'où l'étincelle venait de jaillir, c'était la pierre d'un sépulcre. Dieu puissant! Columba reconnaît le tombeau de son père sur lequel se trouve couchée une statue. C'est cette tombe qu'elle vient de fouler sous ses pas, c'est son père qu'elle heurte dans sa course impie!... Ne va-t-il pas se dresser pour lui rappeler le serment fait à son lit de mort, le serment qui rivait la jeune fille au cloître?...

En proie à la plus affreuse terreur, la nonne sacrilége porte une main fébrile au casque du cavalier; elle relève sa visière et regarde au flambeau de la lune :

—Ah! ce n'est pas le visage d'Edward!!

C'est un spectre, un démon qui a pris l'armure du jeune sire pour tromper cette amante et perdre son âme. Au lieu des traits si doux et si chers de son fiancé, Columba contemple avec un horrible frissonnement la face cadavéreuse, décharnée, grimaçante du réprouvé. Vainement elle se débat, vainement elle veut fuir ces lieux où la mort et l'enfer ont établi leur siége, le poignet du démon étreint sa main frêle et la brûle. Alors Columba sent la force s'envoler de ses veines, et, jetant un regard mourant sur le pâle cimetière qui l'enveloppe de sa forêt de croix :

—Pardonne, ô mon père, dit-elle faiblement; ô mon Dieu, pardonne!...

Et son âme, pleine d'horreur, s'exhala de son corps.

Aussitôt le spectre secoua l'armure dont il s'était couvert, et voulut imprimer ses ongles victorieux sur l'âme gémissante de la vierge. Déjà même il s'apprêtait, avec un rire affreux, à l'entraîner dans ses noirs abîmes, lorsqu'un ange descendit des cieux, et levant sur le démon son glaive de flamme :

—Arrête, maudit! s'écria-t-il; cette âme n'est pas encore jugée. Elle ne sera ta proie qu'au moment où l'Etre-Suprême l'aura chassée de son lumineux séjour. Arrière!...

Posant alors sous ses aîles l'âme tremblante et désolée, le bon ange l'emporta vers le tribunal céleste, tandis que le réprouvé, suivant de loin leur trace dans les airs, vint se placer à l'entrée du ciel, afin d'ouïr l'éternel arrêt qu'allait prononcer le Seigneur.



ERRATA.

Page 146.

Vers 14.—Au lieu de :

« Pour vous résonnera le *triomphal* signal. »

Lisez :

le *triomphant* signal.

Page 152.

Vers 20.—Au lieu de :

« Et tu seras *couchée* dans un léger nuage. »

Lisez :

Et *nous serons couchés*, etc.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME. — ÉLÉGIES.

APPENDICE. — ROMANCEROS ESPAGNOLS.

LIVRE TROISIÈME. — POÉSIES DIVERSES.

PROSE.

ROMANS ET NOUVELLES HISTORIQUES.



Douai. — ADAM d'AUBERS, imprimeur.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

MM. Antoine, capitaine.
Asselin, avocat.
Asou, fabricant, à Douai.

Bailey, Alfred, fabricant de tulles, à Douai.
Bailliencourt père (de), ancien notaire.
Bailliencourt (de), notaire.
Barachin, avocat
Barbedienne, avoué au trib. civil de Douai.
Barbier, général comm. l'artill. de la 3me div. militaire, à Douai.
Bertin, ingénieur.
Bibliothèque de la ville de Douai.
Bigant, président de Chambre.
Billet, Alfred, à Cantin.
Blot (veuve) et fils, négociants.
Bommart, Anacharsis, propriétaire à Douai.
Bommart-Dequersonnière, propriétaire.
Bommart-Paix, propriétaire à Douai.
Bootz-Laconduite, négociant.
Bottin, conseiller à la Cour impériale.
Boulvin-Varos, professeur de musique.
Boutet, notaire.
Boutique, avoué.
Brachelet, Adolphe.
Broutin, commis-greffier à la Cour impériale.
Butruille père, fabricant.
Butruille fils, brasseur.

Cahier, conseiller à la Cour impériale.
Cambier, négociant, à Douai.
Capon père, notaire honoraire à Douai.
Cardon, avocat.
Carlier, facteur d'orgues, à Douai.
Carpentier, Charles, subst.t au p. de la Cour.
Chamonin, P.-F., membre correspondant de la commission historique du Nord, à Dunkerque.
Chartier, Prosper, maître de verreries.
Choque, membre du Corps législatif.
Clavon, Jules, avocat.
Cliquet, brasseur à Douai.

MM. Copineau, propriétaire à Douai.
Coppin-Rossy, propriétaire à Douai.
Coppin-Lejeune, conseiller municipal.
Cotteau, conseiller à la Cour impériale.
Courtin, conseiller à la Cour impériale.
Courtin, 7, rue de Valenciennes, à Douai.
Couseil, J.-A., capitaine de port, à Dunkerque.
Cousin, Louis, avocat à Dunkerque.
Couture, conseiller en retraite, à Douai.
Cuelenaëre, J.-B., libraire.

Daix-Deshayes.
Dancoisne, notaire, à Hénin-Liétard.
Danel, président de chambre.
Daubigny, fabricant de sucre, à Flines.
Debonte, commis-greffier à la Cour impériale.
Debut, officier sup. en retraite à Douai.
Decousu, maître-adjoint à l'Ecole normale.
Degouve-Denuncques, Eugène, négociant.
Dejaeghère, brasseur à Douai.
Delaby, ancien colonel de la garde nat., prop.
Delattre, principal clerc de notaire, à Douai.
Delbarre, marchand tailleur.
Delcambre, Adolphe, propriétaire.
Delhay, propriétaire, à Douai.—2 exemplaires.
Delhay, ancien commissaire-priseur.
Deloffre, brasseur, membre du conseil municip.
Delplanque, médecin-vétérinaire.
Demont, notaire.
Demezière, filateur à Douai.
Denis, conseiller municipal.
Depondt, Achille, conseiller municipal.
Desfontaines d'Azincourt, conseiller municipal.
Desfontaines-Delacroix, conseiller municipal.
Desmarets, Emile, propriétaire.
Desmoutiers, Alex., adjoint.
Derode, Victor, négociant à Dunkerque.
Desplanque, avoué.
Desplanque, Oscar, entrepreneur.
Delorme, propriétaire.
Delagrange de Quéant, propriétaire.
Depoutre, fabricant de sucre à Férin.
Desprès, juge de paix.
Desprez, préposé aux fourrages à Douai.
Devémy, négociant à Douai.

MM. Dincq fils, banquier.
Dorlencourt, juge.
Dronsart, Frédéric, propriétaire.
Dubois, économe de l'hospice.
Dubois, Eugène.
Dubrulle, conseiller à la Cour impériale.
Dubrulle-Chevalier, entrepreneur.
Dubus, avocat.
Dubus, Hector, notaire à Orchies.
Duclerfays, notaire.
Duhem fils, avocat.
Duhem-Carpentier, prop., à Raimbeaucourt.
Dumon, avocat.
Dumont, propriétaire à Douai.
Dupont, Alfred, avocat.
Durand d'Elecourt, conseiller à la Cour Imp.
Dutrieu (Camille), lieuten. de caval., à Nantes.

Escallier, docteur en médecine.

Faure, maître de pension à Douai.
Fiévet, Achille, substitut de M. le proc-général.
Flamant, avocat.
Fleurquin, Alexandre, négociant.
Fleury, proviseur du Lycée de Douai.
Fontemoing, J., avocat, à Dunkerque.
Fry, sous-direct. de l'Ecole primaire de Douai.

Galland, ancien notaire.
Gelez fils, docteur en médecine.
Gennes (de), propriétaire à Douai.
Gracy, Alfred, à Corbehem.
Géraulx, maître de pension à Douai.
Grimbert, cons. à la Cour impériale de Douai.
Guémy (Victor de), avocat, à Douai.
Guerne (le comte de), cons. à la Cour impériale.
Guerne (de), Gustave, propriétaire à Douai.
Guille, propriétaire, à Douai.
Guilmot-Martin, rec. particulier des finances.
Guiselin, professeur de musique.

Haubersart (baron d').
Honoré, Adrien, avocat.
Honoré, Victor, brasseur à Douai.
Honoré, Ernest, garde-général des eaux-et-for.
Hovelt, Edouard, notaire à Dunkerque.
Hovelt, Ernest, avoué, à Dunkerque.

MM. Houdart, propriétaire, rue des Trinitaires.
Houdouart, conservateur des eaux-et-forêts.

Jacquart, Antoine, maire de Dechy.
Jacquart, libraire à Douai.
Jouffray, capitaine d'artillerie, à Douai.
Jouggla, vétérinaire.

Kien, Adolphe, avoué, à Hazebrouck.

Leboucq de Ternas père, propriétaire.
Lagrange (Amaury de), memb. du Corps législ.
Lambrecht, propriétaire.
Lavoix fils, avoué.
Lecerf, marchand chapelier.
Lefebvre, avoué.
Lefebvre, fabricant, à Corbehem.
Légal, propriétaire à Douai.
Legrand, avoué.
Lemaire, Edmond, avocat.
Lépine, contrôleur, à Corbehem.
Lequien, docteur en médecine.
Leroy, Emile, ancien maire.
Leroy, Félix, substitut à Boulogne.
Leroy, Jules, avocat.
Leroy, Sigismond, ancien avoué.
Lesergeant d'Hendecourt-de la Grange.
Lillers, propriétaire, rue de Lille.
Losserand, propriétaire à Douai.
Luce, propriétaire à Douai.
Luce-Delegorgue, percepteur.

Malet, professeur à l'école d'artillerie de Douai.
Manesse, avocat.
Maurice, Jules, maire de la ville.
Mellez, directeur du Mont-de-Piété.
Mercklin, professeur à l'Ecole d'artillerie.
Merlin, avocat.
Meurant, architecte de la ville.
Minart, conseiller à la Cour impériale.
Molé, maire de Dunkerque.—2 exemp.
Moreau, notaire à Douai.
Mouthon de Burdignin, offic. sup. en retraite.
Mulié, négociant.

Nutly, Léon, juge de paix.

MM. Obez, Adolphe, libraire.
Oubert, propriétaire, à Douai.

Paix, Edmond, négociant.
Pavot-Dubiez, à Douai.
Pellieux, avocat.
Pérot, négociant à Dunkerque.
Piéters, J.-C., secr. de la Mairie, à Dunkerque.
Pinquet, 1er adjoint.
Piettre, commissaire-priseur à Douai.
Poncelet, Achille, avocat.
Potiez, Valéry, propriétaire.
Preux père, 1er. prés. honor. à la Cour impér.
Proyart, notaire.

Remy de Campeau, Edmond.
Remy de Campeau, à Villers-Campeau.
Rivière, négociant.
Robert, colonel, dir. d'art. à l'Arsenal de Douai.
Rolland, avoué.
Rossignol, président du trib. de 1re instance.

Saint-Victor (de), offic. compt. des subs. milit.
Schadet, B., avocat à Dunkerque.
Simon, Oscar, propriétaire au Frais-Marais.
Six, ancien notaire, propriétaire à Douai.
Société centrale d'agriculture, sciences et arts, séant à Douai.—4 exemplaires.
Société Dunkerquoise pour l'encouragement des lettres, sciences et arts.
Souquet, conseiller à la Cour impériale.
Stiévenart-Lasne, propriétaire à Douai.

Tailliar, conseiller à la Cour impériale.
Tarlier, Jules.
Tesse, docteur en médecine à Douai.
Thomassin, Amédée, propriétaire.
Tréca, Edmond, avocat.
Tréca-Legentil, négociant.
Trinquet-Leroy, propriétaire à Douai.
Tresca, juge-de-paix à Dunkerque.

Vagnair, principal clerc de notaire.
Valentin, ancien notaire à Douai.
Vandeneycken, entrepreneur à Douai.
Vasse aîné, conseiller municipal.

MM. Vaux (le baron de), sous-préfet.
Véroux, propriétaire.
Vigneron, avoué.
Villette, avoué.
Vinois, libraire à Douai.
Vion, contrôleur des contributions directes.

Wagon-Fleurquin, négociant, à Douai.
Wagon, Julien, filateur à Douai.
Warenghien père (baron de).
Warenghien fils (de), conseiller à la Cour imp.
Wastelier du Parc, propriétaire.
Wavrin, receveur des domaines.
Waucquier, propriétaire à Douai.

Mmes. Béghin, ébéniste.
Berry (à Cambrai).
Bruneau, César.

Caboche, Emma, à Dunkerque.
Choquet, propriétaire, à Douai.

Dervaux (veuve), propriétaire à Lewarde.
Deusy, Flore (Mlle.).
Dieulot (Mlle), orfèvre à Douai.
Duvelin, propriétaire, à Douai.

Fouquay, Adelaïde (Mlle), propriétaire à Douai.
Franqueville de Bourlon (la comtesse de), prop., à Douai.

Grandval (de).
Grouard (la baronne de).
Guémy (de), propriétaire, à Douai.
Guerne (la comtesse douairière de).

Haubersart (d'), propr., à Douai.

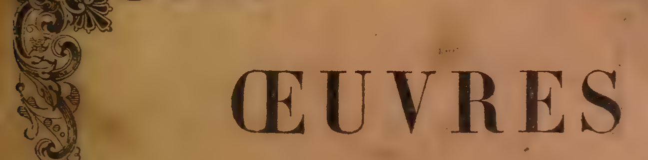
Maingoval (de).
Maroniez, propriétaire à Douai.

Plazanet.

Remy de Gennes, propriétaire à Douai.

Simon (veuve), née Ducrez, prop. à Douai.

Wavrechain (de).



ŒUVRES

LITTÉRAIRES

POÉSIE ET PROSE

PAR

Benjamin KIEN,

AVOCAT A LA COUR D'APPEL, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE DOUAI, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE DUNKERQUE; AUTEUR DE LA TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS DES ŒUVRES COMPLÈTES D'HORACE.

Publiées au profit des Salles d'Asile de Douai.



DOUAI.

ADAM D'AUBERS, IMPRIMEUR, RUE DES PROCUREURS.






LIBRARY OF CONGRESS
0 020 615 663 6